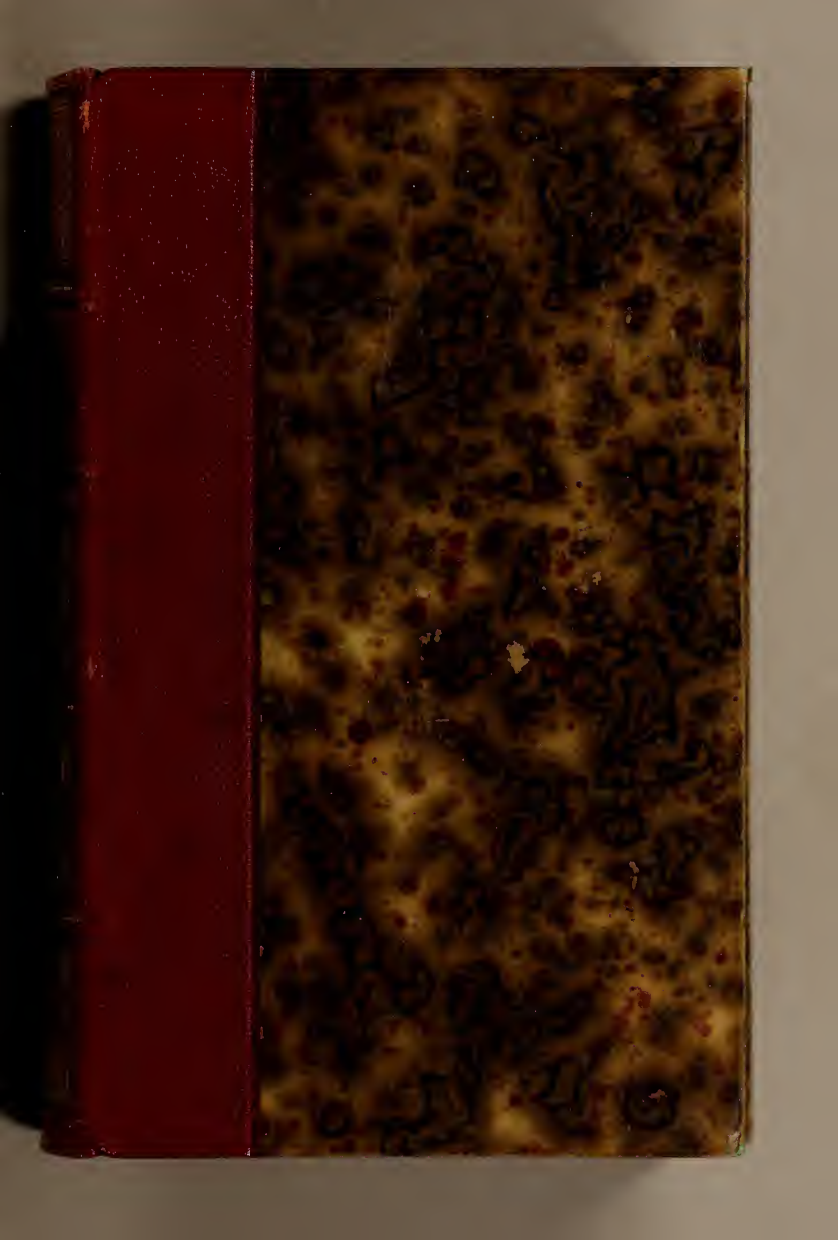
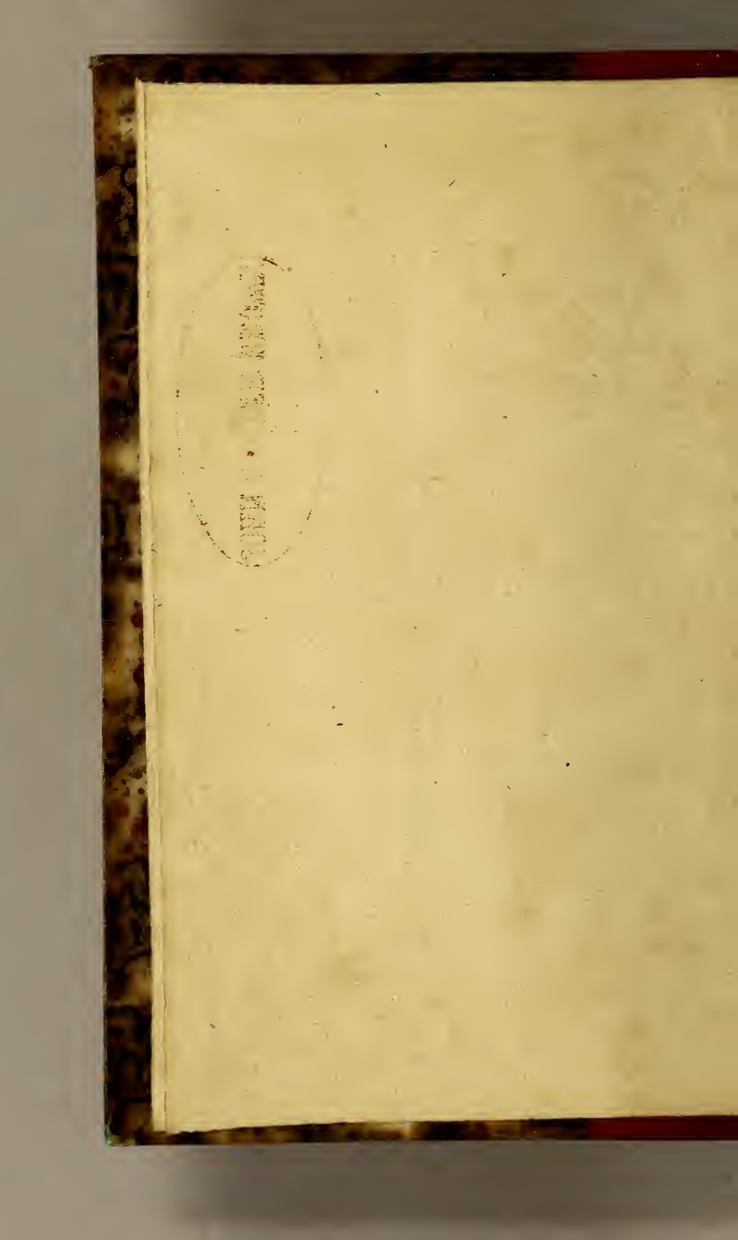



GAUDEO.
John Carter Brown.







HISTOIRE NATVRELLE ET MORALLE

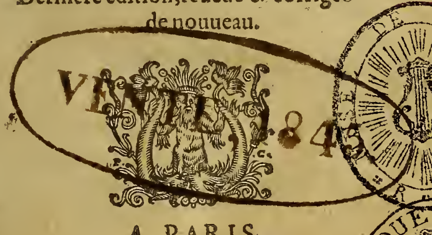
des Indes, tant Orientalles qu'Occidentalles:

Où, il est traicté des choses remarquables du Ciel, des Elemens, Metaux, Plantes & Animaux qui sont propres de ce pays. Ensemble des mœurs, ceremonies, loix, gouuernemens & guerres des mesmes Indiens.

Composée en Castillan par Ioseph Acosta, & traduite en François par Robert Regnault Cauxois.

DEDIE' AV ROY.

Derniere edition, reueuë & corrigee de nouueau.



A PARIS,

Chez Marc Orry, ruë S. Iaques au Lyon Rampant.

M. D. C.

JOHN CARTER BROWN
VENDU 1845
BIBLIOTHEQUE DE MARSEILLE



AV ROY TRES CHRESTIEN DE FRANCE ET DE NAVARRE. Henry IIII. de ce nom.

SIRE,

Cet admirable & inuincible guerrier Alexandre, iadis Roy des Macedoniens, qui par sa valeur & heureuse fortune, rangea sous son pouuoir toutes les prouinces de Grece, au parauāt des-vnies en plusieurs Cantons & Republiques, puis passant la mer de l'autre costé, subiugua le tres-grand & tres-opulent Royaume de Perses & de la continuāt plus outre, fit retentir ses armes iusques bien auant dedans l'Inde Orientalle, borne de ses desseins, & pour lors la plus renommee & plus heureuse region de la terre: Entre mille grandes & belles affections qui logeoient en son ame genereuse & guerriere, auoit cette-cy, qu'il desiroit & de vaincre & surmonter tous les autres, non point seulement en valeur & reputation d'armes; mais aussi en sçauoir & cognoissance des choses: & sur tout des terres & regions estranges. De telle façon, qu'il faisoit curieusement rechercher (& à quelque prix que ce fut) tous les liures rares & exquis qu'on pouuoit recouurer de son temps. Et luy encor fort ieune, comme les Ambassadeurs de Perse fussent venus vn iour deuers son pere, il les enquist si particulierement de la nature, grandeur, & situatiō du Royaume de Perse, des villes fleuues & montagnes d'iceluy: mesmes des mœurs du peuple, & de la gendarmerie; qu'il apprit par leur bouche tout ce qu'ils auoient en leur Royaume de plus grand & de plus singulier. Dont il sçeut bien faire son profit par apres; &

ne cessa iamais depuis, iusques à ce qu'il eut conquis ce grand & florissant Empire, de sorte qu'on pourroit dire auec raison, que les propos & aduertissemẽts de ces Ambassadeurs furent comme la premiere estincelle, ou cause des grandes victoires & heureux succés qui luy arriuerent depuis. Dequoy me resouuenant, SIRE, & de la comparaison que plusieurs font auiourd'huy, de sa valeur, clemence, & bonne fortune a la vostre, voire de plusieurs autres dons, & vertus heroiques, dont il estoit doué, qui vous sont pareillement cõmunes: Outre ce que tous deux puissans & redoutez Princes, estes issus (quoy qu'en diuers siecles) d'vn mesme estoc de noblesse, & race de Hercules, luy par Caranus: Et vous, SIRE, par Charlemagne, qui suiuant les anciens tesmoignages, en estoit aussi descẽdu; & de la race duquel vo⁹ estes extraict par le Roy S. Loys & les autres Roys de Frãce vos predecesseurs, issus de la race du mesme Charlemagne par sexe feminin: Ie me suis enhardy de traduire en langue Frãçoise l'Histoire naturelle & moralle des Jndes Orientalles, nouuellement composee en Castillan par Ioseph Acosta, homme certainement docte & fort curieux, pour la presenter aux pieds de vostre Majesté, sous espoir que celuy seroit chose agreable, pour la delectable varieté & nouueauté des choses qui y sont contenues: Comme ie croy qu'Alexandre mesme l'orroit fort volontiers s'il viuoit en ce present siecle; luy qui tant de fois de son temps desira qu'il fust encor' vn autre monde, à fin d'auoir vn plus large champ d'exercer ses prouesses. Et ce qui plus m'a incité de l'entreprendre, a esté que les Espagnols, ialoux & enuieux de ce bien, ayants fait brusler par Edict public (comme on m'a aduerty puis quelque temps) tous les exemplaires de ceste Histoire, à fin d'en priuer les autres nations, & leur celer la cognoissance des Indes; i'ay pensé que ie ferois

faute si ie laissois perdre à la France (si curieuse des choses rares & belles) vn si riche ioyau, & vne si gentille Histoire, que l'Autheur a composée, la plus grand part, à veue d'œil, & sur les mesmes lieux, d'vn tel ordre & brieueté qu'auec bonne raison il peut estre appellé l'Herodote & le Pline de ce monde nouuellement descouuert. Bref ie peux dire de ce Castillan, SIRE, *que c'est vn prisonnier d'entre vos ennemis, lequel i'ay surpris en sa terre, luy ayant appris tellement quellement nostre langue Françoise pour vous le presenter, à fin qu'il vous conduise & face voir toutes les singularitez plus exquises de ce nouueau monde sans crainte & danger de naufrage. Que si, comme Alexandre souuerain d'vne grande Region de l'Europe en la partie d'Orient, a voulu tourner ses desseins sur l'Inde Orientale; Ainsi vous* SIRE, *issu de sa mesme race, & comme luy Prince & possesseur triumphant d'vn grand & florissant Royaume de l'Europe en la partie d'Occident, veillez aussi voir & regarder de plus pres ces Indes Occidentalles, encor plus riches & renommees à present que ne furent oncq les Orientales; cestuy mesme vous y seruira de guide & de tres-fidelle espion, pour vous aduertir des ports, villes & montagnes d'iceluy, & de l'ordre & nature du peuple; dont il vous dira d'auantage que ne firent oncq les Ambassadeurs de Perse au Roy Alexandre. Il plaira donc à vostre Maiesté,* SIRE, *receuoir de bõne part ce tresor estrãger, que vous offre l'vn de vos humbles & fidelles subiets, pour tesmoignage du seruice qu'il vous doit, & vous a voué pour toute sa vie.*

Du Haure de Grace, le premier Decembre, 1597.

Vostre tres humble, & tres obeissant subject & seruiteur,

ROBERT REGNAVLD.



ADVERTISSEMENT DE *l'autheur aux Lecteurs.*

PLusieurs autheurs ont escrit des liures, & des narrations, du nouueau monde & des Indes Occidentales, esquels ils descriuent les choses nouuelles, & estranges, que l'on a descouuertes en ces parties la, les actes, & les aduentures des Espagnols qui les ont cõquestees & peuplees. Mais iusques à present ie n'ay veu aucun autheur, qui traicte, & declare les causes, & raisons, de telles nouueautés, & merueilles de nature, ny mesmes qui en face aucun discours & recerche. Ie n'ay point veu aussi liure qui face mention des bestes, & histoires des mesmes Indiens anciens, & naturels habitans du nouueau monde. A la verité ces deux choses sont assez difficiles, la premiere d'autãt que sont œuures de nature, qui sortent, & sont contraires à la philosophie ancienne receue & pratiquée, comme de monstrer que la region qu'ils appellent Torride, est fort humide, & en plusieurs endroits fort temperée, & qu'il pleut en icelle quand le Soleil en est plus proche, & autres semblables choses. Car ceux qui ont escrit des Indes Occidentales, n'ont pas fait profession de tant de philosophie, voire la plus

part d'iceux escriuains ne se sont pas apperceus de telle chose. La seconde est qu'elle traicte des bestes, & histoire propre des Indiens, laquelle chose requeroit beaucoup de communicatiõ & de progrés dans le pays auec les mesmes Indiẽs ce que la plus part de ceux qui ont traicté des Indes, n'ont peu faire, ou pour n'entendre leur lãgue, ou pour ne vouloir recherche, leurs antiquitez, tellement qu'ils se sont contentez de raconter quelque chose d'eux qui estoit le plus commun & superficiel. Desirant donc auoir quelque plus particuliere cognoissance de leurs choses, i'ay fait diligence de m'informer des hommes, les plus experimentés, & versez, en ces matieres, pour tirer, & recuillir, de leurs discours & relations, ce qui m'a semblé suffire pour donner cognoissance des faits & coustumes de ces peuples. Et en ce qui est du naturel du pays, & de leurs proprietez, ie l'ay apprins par l'experience de plusieurs amis, & par la diligence que i'ay faite de chercher, discourir, & conferer auec personnes sages & experimentez. Il me semble mesme qu'en ce faisant, il se presente quelques aduertissements, qui pourront seruir & proffiter à d'autres esprits meilleurs, affin de chercher la verité, ou de passer plus outre, en trouuant agreable ce qu'ils trouueront cy dedans. Ainsi combien que le nouueau mõde, n'est plus nouueau; mais vieil, veu le beaucoup que l'on a escrit d'iceluy, ce neantmoins ceste histoire pourra estre tenue en quelque façon pour nouuelle, d'autant qu'elle est en partie histoire, & en partie philo-

ſophie, & non ſeulement, d'autant que ce ſont œuures de nature, mais auſſi celles du liberal arbitre, qui ſont les faits, & couſtumes des hommes, ce qui m'a donné occaſion de luy donner nom d'Hiſtoire Naturelle & Moralle des Indes, comprenant ces deux choſes. Il eſt fait mention ès deux premiers liures, de ce qui touche le ciel, temperature, & habitation de ce monde; leſquels liures i'auois premierement eſcrits en Latin, & maintenant les ay traduits vſant plus de la licence d'autheur, que de l'obligation d'interprete, pour m'accommoder mieux à ceux pour qui elle eſt eſcrite en vulgaire. Es deux liures ſuyuants eſt traicté, ce qui touche ces Elements & mixtes naturels, qui ſont metaux, plantes, & animaux, & ce qui ſemble remarquable aux Indes, le reſte des liures diſcourant ce que i'ay peu diſcourir au certain, & ce qui m'a ſemblé digne de memoire des hommes de leurs beſtes, (ie veux dire des meſmes Indiés) de leurs ceremonies, couſtumes, gouuernement, guerres & aduentures. Il ſera dit en la meſme hiſtoire, comme i'ay peu apprendre, & cognoiſtre les beſtes des anciens Indiens, veu qu'ils n'auoient aucune eſcriture, ny caractere, comme nous auons, ce qui n'eſt pas peu d'induſtrie d'auoir peu conſeruer leurs antiquitez ſans l'vſage des lettres, en fin l'intention de ce trauail eſt afin que ayant la cognoiſſance des œuures naturelles, que le ſage autheur de toute la nature a faites, l'on loue & glorifie le hault Dieu, qui eſt merueilleux en tout & par tout. Et qu'ayant cognoiſſance des couſtumes &

choses des Indiens, l'on leur aide plus facilement à suyure, & perseuerer en la haute vocation du S. Euangile, à la cognoissance de laquelle le seigneur a voulu amener ceste nation si aueuglée en ces derniers siecles. Outre toutes ces choses vn chacun pourra mesme tirer pour soy quelque fruit, attendu que le sage tire tousiours quelque chose de bon de quelque petit subiet que ce puisse estre, comme l'on peut tirer des plus vils & petits animaux vne grande philosophie. Il reste seulement d'aduertir le lecteur, que les deux premiers liures de ceste histoire, ou discours, ont esté escrits estant au Peru, & les autres cinq depuis en Europe, l'obedience m'ayant commandé de retourner par deça: ainsi les vns parlent des choses des Indes comme de choses presentes, & les autres comme de choses absentes. C'est pourquoy il m'a semblé bon d'aduertir le Lecteur de cecy, afin que ceste diuersité de parler ne luy soit ennuyeuse.

IN HISTORIAM INDIARVM NATVRALEM A IOSEPHO Acosta Hispanico sermone compilatam, nuper à Roberto Reginaldo Gallicé redditam.

Ad Lectorem.

SI lustrare nouos retinére cupidine mundos,
Lataq; si Pelagi littora nosse cupis:
Huc cursus dispone tuos, non nausea lædet,
Nec stomachus ciuem te vetet esse maris.
Nil opus est velo, rimas sarcire carinis,
Aut Magnetiaca pixide, nil opus est.
Alter Tiphys adest, extremas ire per oras
Edocet, & populos, iam breuiore via:
Sidera sub terris veteri non cognita seclo,
Ortaq; in occiduo limine signa, refert.
Temperiem Zonæ, quę non habitabilis antè
Iudicio veterum, tunc habitata tamen:
Noueris in cursu quo signo vtatur, & aura,
Védicet atque sibi quidquid vterquepolus.
Noueris & montes. Germaniq; ora Typhœi
Igniuoma, & pisces, flumina magna, lacus,
Templa, sacerdotes, verique imitamina cultus,
Christiçolûm ritus vt coluisse putes.
Annales, fastósq; libros, elementáque, regna,
Imperium, reges, prælia, magna, duces.
Terra ferax gemmis, fuluóq; referta metallo,
Se peregrina tibi conspicienda dabit.
Deniq;, quod lustris, & sumptibus hausit Ibêr*,
Bis quarto poteris parcus adire die.

ANTONIVS BONDOR.

Ad Robertum Reginaldum traductorem,

Epigramma.

TE Franciſcis alit, quem nobis edidit vrbs, quæ
Vellerij montis nomine, nomen habet.
Bætica (demirans genium) mutare loquelam
Inſtitit, vt potius diceret eſſe ſuum.
Ipſe tamen patriæ reducem te reddis, &, illa
Quæ ſecreta cupit, cognitiora facis.
Non te pœniteat tanti, Reginalde, laboris,
Hoc tibi nam patriæ pignus amoris erit:
Parua videre putas victorem præmia regem
Henricum, & ſacras conteruiſſe manus?
Qui gratus patriæ, tum regi, deſerit auras,
Rectiùs ille ſuo munere functus abit.

ANTONIVS BONDOR.

Ad eundem de inſcriptione libri.

ECquid id? in prima promittit fronte libellus
Indos eoos occiduóſque ſimul.
Attamen heſperias tantummodo detegit oras,
Nulla ferè eoi eſt mentio facta ſoli
Hoc, Reginalde, typis debetur, non tuus error.
(Error ſi fuerit conſpiciendus ibi.)
Occiduus nobis, alijs oriturus habetur
Phœbus: nil prius eſt, poſteriúſve globo.

ANT. BONDOR.



M.CHARLES REGNAVLD, A ROBERT REGNAVLD SON Frere, sur la traduction de l'Histoire Naturelle des Indes Occidentales.

SONET.

On dit qu'Æta iadis Roy des Scythes-Colchoys,
A qui la toison d'or auoit esté donnée,
Pour vn gage fatal de sa vie honorée,
La faisoit d'vn grand soing, garder dedans vn bois.
Vn dragon & deux bœufs, de qui l'horrible vois
Remploit tout l'air de flamme, en deffendoient l'entrée.
Mais Iason, neantmoins, aßisté de Medée,
La prit, & la fit voir à son Prince Gregeoys.
Ainsi fais tu, Regnauld; car malgré les excés
Des soldats Espagnols, qui en gardent accés,
Malgré tous leurs canons, & leur naualle armée,
Tu fais voir aux François ces Tresors retenus,
Bref, d'vn autre Colchos la toison desirée.



A M. REGNAVLD SVR LA VERSION DE L'HISTOIre des Indes de l'Eſpagnol de Ioſephe Acoſta.

SONET.

Polyclete imager burinoit vn viſage
Si bien apres le vif que nature auoit peur
Qu'elle ſemblaſt auoir ſur l'image trompeur
Elle meſme imité les traićts de ſon ouurage.
Mais le ſeul Hyponie entre ceux de ſon aage
Meſpriſa ceſt ouurier deſireux que l'honneur
D'vn tableau qu'il offroit retournaſt au donneur.
Non à l'art que l'on euſt admiré d'auantage.
Ainſi tout Eſpagnol qui veoirra que tes doigts
Ont d'vn traićt ſi diuin fait Acoſta François,
Qui deuancé par toy ne fait plus que te ſuyure:
Craindra que ton labeur ſoit du ſien le tombeau,
Ton renom ſon oubly, ſa cendre ton flambeau
Et du riche Peru les ſecrets incognus,
Prira que ton pinceau ne nous change ſon liure.

F. L'EPARMENTIER.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par grace & priuilege du Roy il eſt permis à Robert Regnauld de faire imprimer par tel libraire ou imprimeur que bon luy ſemblera, ſon Hiſtoire Naturelle & Moralle des Indes, traduitte de Caſtillan en François, & ce pour l'eſpace & terme de dix annees, & deffenſes ſont faites à tous libraires & imprimeurs de n'imprimer ou faire imprimer ledit liure ſans le conſentement, de O R Y ſur peine de cinquante eſcus d'amende, & de confiſcatiō des Exemplaires qui ſ'en trouueront imprimez: Et ledit Robert Regnauld a choiſi & tranſporté ſon priuilege à Marc Orry marchant libraire à Paris. pour le temps de dix ans. Donné le 1. Decembre mil cinq cens quatre vingts dix ſept. Et de noſtre regne le huictieſme. Signé H E N R Y. Et plus bas Potier. Et ſeellé en cire iaune ſur ſimple queue.



LIVRE PREMIER DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes, tant Orientales qu'Occidentales.

De l'opinion que quelques Autheurs ont euë pensans que le Ciel ne s'estendoit iusques au nouueau Monde.

CHAPITRE PREMIER.

LEs anciens ont esté si eslongnez de penser, qu'il y eut peuple ou nation habitante en cestui nouueau mõde, que plusieurs mesme d'entr'eux n'ont peu s'imaginer que de ce costé cy, y eut seulement terre: & qui plus est digne de merueille, s'en sont trouué aucuns, qui ont nié tout ouuertement que le Ciel, que nous y voyons à present, y peust estre. Car iaçoit que la plus grand part, voire les plus renommez entre les Philosophes, ayent bien recogneu que le Ciel estoit tout rond, (comme en effect il l'est) & que par ce moyen il entouroit & ceignoit toute la terre, l'enserrant & comprenant dedans soy: Neantmoins

plusieurs du nombre mesme des Docteurs sacrez, de plus grande authorité, ont eu sur ce point differentes opinions: s'imaginans la fabricque de cest vniuers,à la façon d'vne maison en laquelle le toict qui la couure, circuit & s'estend tant seulement en la partie d'enhaut, & non pas par toutes les autres parties: alleguans pour leur raison que la terre autrement demeureroit suspendue, au milieu de l'air. Ce qui leur sembloit chose du tout hors d'apparence: & tout ainsi que l'on void en tout bastiment, le fondement & l'assiette situez d'vne part, & le toict & couuerture d'vne autre opposite & cõtraire, ainsi qu'en ce grand edifice de l'vniuers, tout le Ciel demeurast en la partie d'enhaut, & la terre en la partie d'embas. Le glorieux Chrysostome, comme homme qui s'est plus occupé en l'estude des lettres sacrees, que non pas aux sciences d'humanité, semble estre de ceste opinion, quand il se rid en ses Commentaires sur l'epistre aux Hebrieux, de ceux là qui afferment la rotondité du Ciel. Et semble que la saincte Escriture ne vueille signifier autre chose, appellant le Ciel, tabernacle, ou taudis, faict de la main de Dieu. Et sur ce subiect il passe plus outre, disant que ce qui se meut & chemine, n'est pas le Ciel, mais que c'est le Soleil, la Lune, & les estoilles qui se meuuent au Ciel.En la façon que les passereaux, & autres oyseaux se meuuent parmy l'air, tout au contraire de ce que les Philosophes pensent, qu'ils se tournent auec le mesme Ciel,comme les bras d'vne roüe, auec la mesme roüe. Theodoret autheur fort graue

Chrysostom. hom. 14. & 17. in epist. ad Hebr.

Heb. 8.

Idem Chrys. hom. 6. 13. In Genes. & homil. 12. ad pop. Antioc.

Theodoret.

ſuit en ceſte opinion, Chryſoſtome, & Theophile auſſi, ſelon qu'il a de couſtume, preſque en toutes choſes. Mais Lactance Firmian, deuant tous les deſſusdits, ayant la meſme opiniõ, ſe moque des Peripateticiens & Academiques, qui donnent vne figure ronde au Ciel: conſtituans la terre au milieu du monde: pour autant que ce luy ſemble choſe ridicule, que la terre demeure ſuſpendue en l'air, comme il eſt deuant dit. Par laquelle ſienne opinion, il ſe conforme à celle d'Epicure, qui tient, que de l'autre part de la terre, il n'y a autre choſe qu'vn Chaos, ou abyſme infiny. Et ſemble meſme que ſainct Hieroſme ſ'approche aucunement de ceſte opinion, eſcriuant ſur l'epiſtre aux Epheſiens en ces termes: *Le Philoſophe naturel par ſa contemplation penetre iuſques au hault du Ciel, & de l'autre part il trouue vn grãd vuide, aux profonds & abyſmes de la terre.* L'on dit auſſi que Procope afferme (ce que ie n'ay veu toutesfois) ſur le liure du Geneſe, que l'opinion d'Ariſtote touchant la figure, & mouuement circulaire du Ciel eſt contraire & repugnant à la ſaincte Eſcriture. Mais quoy que diſent & tiennent là deſſus tous les anciens, il ne ſ'en faut eſmouuoir. Pource qu'il eſt tout cogneu & approuué qu'ils ne ſe ſont pas tant ſouciez des ſciences & demonſtrations de philoſophie: pourautãt qu'ils ſe ſont occupez à d'autres de bien plus grande importãce. Mais ce qui plus eſt à eſmerueiller, eſt que S. Auguſtin meſme, tant verſé en toutes les ſciences naturelles, voire fort docte en l'Aſtrologie, & Phyſique, neãtmoins demeure touſiours en doute, ſans ſe pou-

Theop. in c. 8. ad Hebr.

Lact. lib. 3. diuin. inſt. cap. 24.

Hier. in epi. ad Epheſ. li 2. in c. 4.

Sixtus Senenſis lib. 5. bibliot. annot. 3.

Aug. l. 2. de Geneſ. ad lit. c. 9.

uoir resoudre, si le Ciel circuit la terre de toutes parts, ou non. *Que me soucie-ie* (disoit-il) *que nous pensions que le Ciel, comme vne boule enserre en soy la terre de toutes parts, estant icelle au milieu du monde, comme au peloton de fil le fondreau: ou que nous disions qu'il n'est pas ainsi, mais que le ciel couure la terre par vne part seulement, tout ainsi qu'vn grand plat, qui est par le dessus.* Au mesme lieu que dessus, il semble demõstrer, voire dit clairemét qu'il n'y a demõstration certaine, pour affermer la figure ronde du Ciel, mais seulement de simples coniectures. Esquels lieux alleguez, & en d'autres endroits mesmes ils tiennent pour chose douteuse le mouuement circulaire du ciel. Neantmoins on ne se doit offenser, ny auoir en moindre estime les Docteurs de la saincte Eglise, si en quelques poincts de la Philosophie & sciences naturelles ils ont eu differente opinion à ce, qui est tenu & receu pour bonne philosophie: veu que toute leur estude a esté de cognoistre, prescher, & seruir le Createur de toutes choses, en quoy ils ont esté excellens, & comme ayans bié employé leur estude en chose plus importante, c'est peu de chose en eux de n'auoir cognu toutes les particularitez concernantes les creatures. Mais bien d'auantage sont à reprendre les Philosophes vains de ce siecle, qui attaignans iusques à la cognoissance de l'estre, & ordre des creatures du cours & mouuement des Cieux, ne sont pas paruenus (malheureux qu'ils sont) à cognoistre le Createur de toutes les choses. Et s'empeschans du tout en ses œuures, n'ont point monté par leurs imaginatiõs iusques à cognoi-

Aug. Psal. 35.

Sapien. 13. Rom. 1.

ſtre l'autheur ſouuerain d'icelles, ainſi que nous enſeigne la ſaincte Eſcriture : ou bien s'ils l'ont cogneu, ne l'ont point ſerui & glorifié comme ils deuoient; aueuglez de leurs inuentions, dequoy les accuſe & reprend l'Apoſtre.

Que le Ciel eſt rond de toutes parts, ſe mouuant en ſon tour de ſoy-meſme.

CHAP. II.



OR venans à noſtre ſubiect, il n'y a point de doute, que l'opinion qu'õt eu Ariſtote & les autres Peripateticiés auec les Stoïques (que la figure du Ciel eſtoit ronde, & ſe mouuoit circulairement en ſon tour) eſt ſi parfaictement veritable que nous, qui ſommes & viuons à preſent au Peru, le voions de nos propres yeux. En quoy l'experience doit valoir d'auantage, que toute autre demõſtration philoſophique, d'autãt que pour faire cognoiſtre que le ciel eſt tout rond, & qu'il cõprend & circuit en ſoy la terre de to⁹ coſtez, & pour en eſclarcir tout le doute que l'on en pourroit auoir, il ſuffit que i'aye veu & contẽplé en ceſtui noſtre hemiſphere la partie & region du ciel, qui tourne autour de ceſte terre, laquelle n'a eſté cogneuë des anciens, ou bien d'auoir veu & remarqué (comme i'ay faict) les deux poles, eſquels le Ciel ſe tourne, comme dans ſes fiches. Ie dy le pole Arctique ou Septẽtrional que voyent ceux de l'Europe, & l'autre Antarticque ou Meridional (duquel ſainct Au-

Plutarch. de placit. phil. lib. 2. cap. 2.

Aug. lib. 2. de Geneſ. ad lit. cap. 10.

guſtin eſt en doubte) & lequel nous changeons & prenons pour le Nort icy au Peru, ayás paſſé la ligne equinoctiale. Il ſuffit finalement, que i'aye couru par nauigation plus de ſeptante degrez du Nort au Sud, ſçauoir quarante d'vn coſté de la ligne, & vingttrois de lautre. Laiſſant quant à preſent le teſmoignage des autres qui ont beaucoup plus nauigé que moy, & en plus grande hauteur, eſtás paruenus preſque iuſques à ſeptante degrez au Sud. Qui dira que la nauire appellee Victoire, digne certainement de perpetuelle memoire, n'aye gaigné le prix & le triomphe d'auoir le mieux deſcouuert & circuy la rondeur de la terre, meſme le Chaos vain & le vuide infiny, que les anciens Philoſophes diſoyent eſtre, au deſſoubs de la terre, ayant faict tout le tour du monde, & circuy l'immenſité du grand Ocean? Qui eſt donc celuy qui ne recognoiſtra par ceſte nauigation que toute la grandeur de la terre, quoy qu'elle puiſſe eſtre plus grande, qu'on ne la depeint pas, ne ſoit ſubiecte aux pieds d'vn homme, puis qu'il la peut meſurer? Ainſi, ſans aucun doute le Ciel eſt de figure ronde & parfaicte. Et la terre auſſi ſ'embraſſant & ioignant auec l'eaue fait vn globe, ou boule ronde compoſee de ces deux Elements, ayans leurs bornes & limites dans leur propre rondeur & grandeur. Ce qui ſe peut ſuffiſamment prouuer, & demonſtrer par raiſons de Philoſophie & Aſtrologie, laiſſant arriere les ſubtiles definitiós qu'on peut alleguer communément, Que au corps le plus parfaict (qui eſt le Ciel) ſe doit attribuer la plus parfaicte figure, qui eſt

ſans doute la figure ronde. Duquel encore, le mouuement circulaire ne pourroit eſtre ferme, & eſgal en ſoy, ſ'il auoit quelque coing, ou deſtour en quelque part, ou ſ'il eſtoit tortu (comme il le faudroit dire par neceſſité) ſi le Soleil, la Lune, & les eſtoilles ne faiſoyent le tour, & circuiſſoyent tout le monde. Mais ſans conſiderer toutes ces raiſons, il me ſemble que la Lune ſeule eſt ſuffiſante, en ce cas, comme vn fidelle teſmoing du Ciel meſme: veu que ſon Eclipſe aduient ſeulement, lors que la rondeur de la terre ſ'oppoſe diametralement entre elle & le ſoleil, & par ce moyen empeſche que les rayõs du Soleil ne donnent ſur icelle. Ce qui ne pourroit certainement aduenir, ſi la terre n'eſtoit au milieu du monde, circuite & entouree de tout le Ciel. Il y en a eu aucuns qui ont douté iuſques là, ſi la reſplendeur, qui eſt en la lune, luy eſtoit cõmuniquee de la lumiere du Soleil. Mais c'eſt par trop douter, puis qu'il ne ſe peut trouuer autre cauſe raiſonnable, des Eclipſes, du plain, & quartiers de la lune, que la communication de la reſplendeur & lumiere, qui procede du Soleil. Auſſi ſi nous voulons diligemment rechercher ceſte matiere, nous trouuerons, que l'obſcurité de la nuict n'eſt cauſee d'autre choſe que de l'õbre que fait la terre, empeſchant la clarté du Soleil de paſſer de l'autre coſté du Ciel, où il ne iette ſes rais. Si donc il eſt ainſi que le Soleil n'outrepaſſe point, & ne iette ſes raiz ſur l'autre partie de la terre, ains ſeulement ſe deſtourne à ſon coucher, faiſant eſchine à la terre, par vn tournoyement (ce que par force ſera contraint d'ac-

Auguſt. ep. 109. ad Ianuariũ c. 4.

corder celui, qui voudra nier la rotondité du Ciel, puis qu'à leur dire le Ciel comme vn plat ſeulement couure la face de la terre). Il s'enſuyt clairement que l'on ne pourra remarquer la difference que nous voyons eſtre entre les iours & les nuicts, leſquels en quelques regions ſont courts & longs ſelon les ſaiſons, & en d'autres perpetuellement eſgaux. Ce que ſainct Augu- ſtin eſcrit aux liures *de Geneſ. ad literam.* Que l'on pourra bien comprendre les oppoſitions, con- uerſions, eſleuations, deſcentes, & tous autres aſpects, & diſpoſitions des planettes & eſtoil- les, quand nous cognoiſtrons qu'elles ſe meu- uent, & que neantmoins le Ciel demeure ſtable & immobile. Choſe qui me ſemble bien aiſee à entendre, & le ſera à tout autre, m'eſtant per- mis de feindre ce qui me vient en la phantaſie. Car ſi nous poſons le cas, que chaque eſtoille & planette ſoit vn corps en ſoy, & qu'elle ſoit demenee & conduitte par vn Ange, en la façon que fut porté Habacuc en Babylone: Qui ſera ie vous prie celui tant aueuglé, qui ne voye bien que tous les aſpects diuers qu'on void apparoir aux planettes & eſtoilles, peuuent proceder de la diuerſité du mouuement que celuy, qui les mene & conduit, leur donne volontairement? Ce pendant l'on ne peut dire auec raiſon, que ceſte eſpace & region, par où l'on feint que marchent & roulét continuellement les eſtoil- les, ne ſoit elementaire & corruptible, puis qu'il ſe diuiſe & ſepare quand elles paſſent, leſ- quelles certainement ne paſſent pas par vn lieu vuide. Que ſi la region en laquelle les eſtoil-

August. lib. de Geneſ. ad lit. c. 10.

Dan. 14.

les & planettes ſe meuuent, eſt corruptible, par raiſon donc les eſtoilles & planettes ſe doiuent eſtre elles meſmes de leur propre nature, & par conſequent ſe doiuent changer, alterer, & finablement prendre fin. Pource que naturellement le contenu n'eſt pas plus durable que le contenant. Or dire que les corps celeſtes ſoyent corruptibles, cela ne s'accorde point auec ce que l'Eſcriture dit au Pſalme, *Que Dieu les feit pour touſiours*: Et encore moins ſe rapporte à l'ordre & conſeruation de ceſt vniuers. Psalm. 148.
Ie dy d'auantage pour confermer ceſte verité, que ce qui ſe meut, ſont les meſmes Cieux, & en iceux les eſtoilles cheminent en tournoyant. Choſe que nous pouuons cognoiſtre auec les yeux, puis que nous voyons que non ſeulement les eſtoilles ſe meuuent, mais auſſi les regions & parties entieres du Ciel. Ie ne parle point ſeulement des parties luyſantes & reſplendiſſantes, comme celle que l'on appelle la voye laictee, que le commun appelle le chemin S. Iacques; mais ie dy cela d'auantage, pour les autres parties noires & obſcures qui ſont au Ciel. Pource que nous y voyons realement comme des taches & obſcuritez, qui ſont fort manifeſtes, leſquelles ie n'ay point ſouuenance auoir iamais veu en Europe, mais au Peru, en ceſt autre hemiſphere ie les ay veües pluſieurs fois fort apparentes. Ces taches ſont de la couleur & forme de la portion de la Lune eclipſee. & luy reſſemblent en noirceur & obſcurité. Elles marchent attachees aux meſmes eſtoilles, & touſiours d'vne meſme teneur & figure, com-

me nous l'auons cogneu & remarqué par experience tres-claire. Parauenture cela semblera à quelques-vns chose nouuelle, & pourroyẽt demander d'où procede tel genre de taches au Ciel; ie ne puis certes respõdre autre chose pour l'heure, sinon que, comme disent les Philosophes, que la voye lactee est composee des parties du Ciel les plus denses & espesses, & qui pour ceste cause reçoiuent plus grande lumiere: ainsi par contraire raison il y a d'autres parties fort rares, deliees, & transparentes, lesquelles pour receuoir moindre lumiere, semblent plus noires & obscures. Que cecy en soit la vraye raison, ou non, (ie n'en peux rien affermer de certain) si est-il pourtant veritable, que selon la figure que ces taches ont au Ciel, elles se meuuent auec vne mesme proportion quant & leurs estoilles, sans aucunement se separer d'elles. Qui est vne experience certaine & remarquee par plusieurs fois tout expres. Il s'ensuyt de tout ce que nous auons dict, que sans doubte le Ciel contient en soy de toutes parts la terre, tournoyant continuellement à l'entour d'icelle, sans que l'on puisse plus proposer question là dessus.

CHAPITRE III.

Que la saincte Escriture nous enseigne que la terre est au milieu du monde.

COmbiẽ qu'il semble à Procope, à Gaze, & à aucuns autres de son opinion, que ce soit cõtreuenir à la saincte Es-

criture, de figurer la terre au milieu du monde, Hester 13.
& de dire que le ciel est tout rond : si est-ce que Sap. 1.2.7.
à la verité ceste doctrine, non seulement ne luy 11.18. &
est point contraire, mais aussi se trouue du tout Psalm. 91.7
conforme à ce qu'elle nous en enseigne. Car 23.39.97.
laissant à part les termes dont vse la mesme Es- Iob 37.
criture en plusieurs endroits: *La rondeur de la ter-* Eccles. 1.
re,(& ce qu'en autre endroit elle dit, que tout ce qui est corporel, est circuit & entouré du Ciel, & comme embrassé de sa rondeur) à tout le moins ne peut on nier, que le passage de l'Ecclesiaste ne soit fort clair, où il est dict : *Le Soleil naist, se couche, & retourne en son mesme lieu : & va recommençant à naistre, il prend son chemin par le midy se tournant iusques au Septentrion, cest esprit chemine circuissant à l'entour toutes choses, & s'en retourne à son mesme endroit*. En ce lieu la paraphrase & exposition de Gregoire Neocesarien ou Nazianzene dit: *Le Soleil ayant couru toute la terre, s'en reuiet comme en tournoyant iusques à son mesme poinct & terme*. Ce que dit Salomon interpreté par Gregoire ne pourroit certainement estre vray, si quelque partie de la terre delaissoit d'estre circuite du Ciel. Et ainsi l'entend sainct Hierosme es- Hier. in cap.
criuant sur l'epistre aux Ephesiens, de ceste ma- 3. ad Ephes.
niere. *La plus commune opinion afferme (se conformant auec l'Ecclesiaste) que le Ciel est rond se mouuant en circuit à la maniere d'vne boule*. Et est chose certaine que aucune figure ronde ne tient ny latitude ny longitude, ny hauteur ny profondeur, pource qu'en toutes ces parties elle est esgale & pareille. Par cela il appert selon sainct Hierosme, que ceux qui tiennent que le Ciel est rond,

non ſeulement ne ſont pas contraires à la ſain-
Baſ.hom.l. ɛ̃te Eſcriture, ains au contraire ſe conforment
1.hexam. à icelle:attendu principalement que S.Baſile &
prope finem. S. Ambroiſe qui l'imite ordinairement aux li-
ures appellez Hexameron, ſe trouuent vn peu
douteux en ce poinct. En fin toutesfois ils re-
uiennent à conceder la rondeur de ce monde.
Il eſt vray que S. Ambroiſe ne demeure point
Ambr.l.10 d'accord de ceſte quinteſſence, qu'Ariſtote at-
hexam.c.6. tribue au Ciel. Et certainement c'eſt choſe bel-
le de voir auec quelle grace, & quel ſtyle ac-
comply la ſaincte Eſcriture traicte de la ſitua-
tion de la terre & de ſa fermeté, pour cauſer en
nous vne grande admiration, & non moindre
contentement ſur l'ineffable puiſſance & ſa-
geſſe du Createur. D'autant que en vn endroit
Dieu nous refere, que ç'a eſté luy qui a eſtably
Pſalm. 74. les colomnes qui ſouſtiennent la terre, nous
donnant à entendre, comme bien l'explique S.
Ambr.1.he- Ambroiſe, que le poids immenſe de toute la
xam.c.6. terre eſt ſouſtenu par les mains du diuin pou-
uoir. La ſaincte Eſcriture a de couſtume de les
appeller ainſi, & vſer de ceſte phraſe, les nom-
mant colomnes du Ciel & de la terre, non
point celles de l'autre Atlas, qu'ont feint les
Poëtes, mais celles propres de la parolle eter-
nelle de Dieu, qui par ſa vertu ſouſtient les
Iob 9.26. Cieux & la terre. D'auantage la ſaincte Eſcri-
ture en autre lieu, nous demonſtre comme la
Hebr. 1. terre, ou grande partie d'icelle, eſt ioincte &
enuironnee de l'element de l'eau, diſant gene-
rallement que Dieu mit la terre ſur les eaux. Et
en autre endroict, qu'il fonda la rondeur de la

terre ſur la mer. Et encore que ſainct Auguſtin *Auguſt. in Pſalm. 135.*
n'accorde pas que de ce paſſage (comme de ſentence de foy) l'on puiſſe inferer que la terre & l'eau face vn globe au milieu du monde, pretendant par ce moyen donner autre expoſition à ces paroles du Pſalme. Ce neantmoins il eſt tout certain, que ce qui eſt porté en ces paroles du Pſalme, nous veut donner à entendre qu'il n'y a d'occaſion d'imaginer autre ciment, ou liaiſon à la terre, que l'element de l'eau, lequel, quoy qu'il ſoit facile & muable, neantmoins ſouſtient & enceint ceſte grande machine de la terre. Ce qui a eſté faict par la ſageſſe du tres grand Architecte. L'on dit que la terre eſt fondee & baſtie ſur les eaux, & ſur la mer. Mais au contraire la terre eſt pluſtoſt au deſſoubs de l'eau, que non pas deſſus, pource que ſelon l'imagination & iugement commun, ce qui eſt de l'autre coſté de la terre que nous habitons, ſemble eſtre au deſſoubs de la terre, & par meſme moyen les eaux & la mer, qui ceignent la terre de l'autre part, ſont au deſſoubs, & la terre au deſſus. Neantmoins la verité eſt ſeulement, que ce qui proprement eſt en bas, eſt ce qui eſt touſiours plus au milieu de l'vniuers: mais la ſaincte Eſcriture ſ'accommode à noſtre façon d'imaginer & parler. Quelqu'vn pourra demander, puis que la terre eſt eſtablie ſur les eaux (comme dit la ſaincte Eſcriture) ſur quoy ſont eſtablies les meſmes eaux, ou quel appuy les ſouſtient? Et ſi tant eſt que la terre & l'eaue font vne boule ronde, où ſe peut ſouſtenir toute ceſte horrible machine? A cela reſpond en au-

tre endroict la saincte Escriture, nous donnant bien plus grande admiration de la puissance du
Job 26. Createur: Et dit ces propos: *La terre s'estend vers Aquilon sur vn vuide, & demeure pēdue sur rien.* Ce que certes est tres-bien dict, pource que realemēt il semble que ceste machine de la terre & de la mer est assise sur rien, quand on la depeint droit au milieu de l'air, comme en verité elle y est. Mais ceste merueille que les hommes admirent tant, Dieu ne l'a-il pas luy-mesme esclarcie, demandant au mesme Iob en ces termes: *Dy*
Psalm. 38. *moy si tu sçais qui a ietté le plomb ou la ligne pour la fabrique du monde, & auec quel ciment ont esté assis & ioincts ses fondemens?* Finalement, afin de nous faire entendre la trace & modelle de ce merueil-
Psalm. 103. leux edifice du monde, le Prophete Dauid accoustumé de chanter & loüer les œuures diuines, dit fort bien en vn psalme composé sur ceste matiere en ces propos, *Toy qui as fondé la terre sur la mesme stabilité & fermeté sans qu'elle chancelle, ny tourne d'vn costé ny d'autre, pour tousiours & à iamais.* Voulāt dire la cause pourquoy la terre estāt assise au milieu de l'air ne tombe, ni ne chācelle d'vn costé ny d'autre, est, pource que de sa nature elle a des fondemens asseurez, qui luy ont esté donnez par son tres-sage Createur: afin que de soy-mesme elle se soustienne, sans auoir besoin d'autres appuis, ou soustenemens. Donc en cet endroit se trompe l'imaginatiō humaine, cherchant d'autres fondemens à la terre, que les susdits: & vient leur faute de mesurer les choses diuines, à la façon des humaines. Ainsi ne doit on craindre, que quelque grande & pe-

ſante que ſemble ceſte machine de la terre ſuſpendue en l'air, qu'elle puiſſe tomber, ou contourner ſ'en deſſus deſſoubs : nous eſtans aſſeurez ſur ce point, parce que le meſme Pſalme dit, que pour iamais elle ne ſe renuerſera. Certes auec raiſon Dauid apres auoir contemplé & chanté l'eſtat de ſi merueilleuſes œuures du Seigneur, ne ceſſe de ſe reſiouïr auec luy en icelles, diſant : *O combien les œuures du Seigneur ſont aggrãdies & accreües, il appert bien que toutes ſont ſorties de ſon ſçauoir.* Et en verité ſi ie dois raconter ce qui ſe paſſe ſur ce propos: ie dy que ſouuentesfois que i'ay voyagé, paſſant les grands golphes de l'Ocean, & cheminant par les autres regions de terres ſi eſtranges, m'arreſtant à contempler & conſiderer la grandeur de ces œuures du Seigneur, ie ſentois vn admirable contentement de celle ſouueraine ſageſſe & grandeur du Createur, qui reluyt en ces meſmes œuures, en comparaiſon deſquelles, tous le palais, chaſteaux, & baſtimens des Roys, enſemble toutes les inuentions humaines ſemblent bien peu, voire choſes baſſes & viles, au reſpect d'icelles. O combien de fois me venoit en la penſee, & en la bouche ce paſſage du Pſeaume, qui dit ainſi : *Grande recreation m'auez donné Seigneur, par vos œuures, & ne ceſſeray de me reſiouyr en la contemplation des œuures de vos mains.* Realement & de faict, les œuures diuines ont ne ſçay quelle grace & vertu cachee & ſecrette, qui combien qu'elles ſoyent contemplees pluſieurs & diuerſes fois, neantmoins cauſent touſiours vn nouueau gouſt & contentement: au contrai-

Pſalm.103.

re les œuures humaines, encor qu'elles ſoyent conſtruictes auec vn exquis artifice, toutesfois eſtans veuës ſouuent, ne ſont plus eſtimees, au contraire deuiennent ennuyeuſes, ſoit que ce ſoyent iardins tres-plaiſans, ou palais, ou temples magnifiquement baſtis, ſoit Pyramides de ſuperbe edifice, ſoit peinctures, ſculptures, ou pierres d'exquiſe inuention & labeur, quoy qu'elles ſoyent doüées de toutes les beautez qu'il eſt poſſible : touſiours c'eſt choſe certaine qu'en les contemplant deux ou trois fois auec attention, les yeux ſe diuertiſſent toſt de ceſte veuë à vne autre, eſtans incontinent ſoulez d'icelles. Mais ſi auec attention vous conſiderez la mer, ou quelque haute montagne, yſſante hors la plaine d'vne eſtrange hauteur, ou les champs reueſtus de leur naturelle verdure, & de belles fleurs, ou bien le cours furieux de quelque fleuue, qui ſans ceſſer bat continuellement les rochers en bruyant, finalement quelques œuures de nature que ce ſoyent, quoy qu'elles ſoyent contemplees pluſieurs fois, touſiours cauſent nouuelle recreation, & iamais ne ſ'ennuye la veuë. Ce qui reſſemble vn banquet manifique & abondant de la diuine ſageſſe, qui ſans iamais ennuyer, cauſe touſiours nouuelle conſideration.

Contenant la reſponſe à ce qui eſt allegué de la ſaincte Eſcriture contre la rondeur de la terre.

CHAP. IIII.

REuenant donc à la figure du Ciel, ie ne sçay de quelle auctorité de la saincte Escriture on ait peu tirer, qu'elle ne soit pas ronde, ny son mouuemẽt circulaire, pource que ie ne voy point que ce que S. Paul appelle le Ciel tabernacle, ou taudis, *Hebr. 8.* que Dieu a estably & non point l'homme, puisse estre appliqué à ce propos. Car quoy qu'il nous dise qu'il est faict par Dieu, l'on ne doit pour cela entendre que le Ciel tout ainsi cõme vn toict, couure la terre, d'vne part seulement, ny mesme que le Ciel soit basti sans se mouuoir, comme il semble que quelques-vns l'ont voulu donner à entendre. L'Apostre en ce lieu traitoit de la conformité du tabernacle ancien de la loy, disant là dessus que le tabernacle de la loy nouuelle de grace, est le Ciel, auquel est entré le grand prestre Iesus Christ vne fois, par son sang, & de là s'entend qu'il y a autant de preeminence, du nouueau tabernacle au vieil, comme il y a difference d'entre l'autheur du nouueau, qui est Dieu, & çil du vieil qui a esté l'homme, encor qu'il soit vray que le vieil tabernacle fut aussi bien basty par la sagesse de Dieu qui l'enseigna à son ouurier Beseleel: & ne doit on penser *Exod. 36.* que ces comparaisons, paraboles & allegories se puissent rapporter en tout & par tout à ce à quoy elles sont accommodees, comme le *Chrysost. in* bien-heureux Chrysostome a bien sceu dire à *20. cap.* ce propos. L'autre authorité que rapporte S. Augustin alleguee d'aucuns, pour monstrer que le Ciel n'est pas rond, est telle en disant, *Le Ciel* *Psalm. 103.* *s'estend comme vne peau.* Dont ils concluent qu'il

n'eſt pas rõd, mais plat en la partie d'enhaut. A quoy reſpõd fort biẽ&fort familieremẽt le meme S. Docteur, mais dõnant à entendre que ce paſſage du Pſalmiſte,ne parle ny s'ẽtend proprement de la figure duCiel,mais dit cela ſeulemẽt,a fin de nous demonſtrer auec quelle facilitéDieu baſtit vn Ciel ſi grand,ne luy ayãt eſté non plus difficile de baſtir vne ſi immenſe couuerture, cõme eſt le Ciel,qu'il ſeroit à nous de deſployer vne peau double,ou bien pretendant le Pſalmiſte nous donner à entendre, la grande maieſté de Dieu, anquel le Ciel ſert, qui eſt ſi beau & ſi grand,de meſme façon que nous ſeruent les tẽtes ou couuertures aux champs. Ce qui a eſté fort biẽ declaré par vn Poëte,diſant: *Le taudis du clair Ciel*. Meſme le paſſage d'Iſaie qui dit,*Le Ciel me ſert de chaire,& la terre d'eſcabeau pour mes pieds.* Que ſi nous enſuyuons l'erreur des Anthropomorphites,qui attribuoyent des membres corporels à Dieu ſelon ſa diuinité,nous aurions occaſiõ ſur le dernier paſſage de rechercher comment il ſeroit poſſible, que la terre fuſt l'eſcabeau des pieds de Dieu,& cõme le meſme Dieu pourroit tenir ces pieds,d'vne partie & d'autre, & pluſieurs teſtes tout à l'entour, puis qu'il eſt en tout & par tout le monde, qui ſeroit choſe vaine & totalement ridicule.Il faut donc conclure que aux ſainctes Eſcritures nous ne deuõs pas ſuiure la lettre qui tue,mais l'eſprit qui viuifie,comme dit ſainct Paul.

Auguſt.2 de Gen.ad liter.c 9.

Iſaiæ.66.

3.Corin.2

De la façon & figure du Ciel du nouueau monde.

CHAPITRE V.

PLusieurs en Europe demandent quelle eſt la façon & figure de ce Ciel, qui eſt en la partie du Sud, pource qu'il ne ſ'en peut trouuer choſe certaine aux liures des anciens, leſquels encor qu'ils accordent y auoir vn Ciel en ceſte autre part du monde, ce neantmoins n'ont peu atteindre iuſques à la cognoiſſance de la façon & figure, quoy que à la verité ils facent mention d'vne belle & grande eſtoille, qui ſe void en ces parties cy, laquelle ils appellent Canopus. Ceux qui de nouueau ont nauigé en ces parties, ont accouſtumé d'eſcrire & raconter choſes grandes de ce Ciel, à ſçauoir qu'il eſt fort reſplendiſſant, y ayant grand nombre de belles eſtoilles. Et en effect les choſes qui viennét de loing, ſe deſcriuent ordinairement auec augmentation. Mais il me ſemble tout au contraire, tenant pour certain, que en noſtre coſté du Nort, il y a plus grand nombre d'eſtoilles, & de plus illuſtre grandeur, ne ſe voyant point par deça eſtoilles qui excedent la Pouſſiniere, ny le Chariot. Il eſt bien vray que la Croiſee de deça eſt fort belle & aggreable à voir. Nous appellons Croiſee, quatre eſtoilles notables & apparentes, qui font entre elles vne forme de Croix,

Plin. lib. 6. cap. 22.

aſſiſes eſgalement & auec proportiõ. Les ignorans croyent que ceſte Croiſee eſt le Pole du Sud; D'autant qu'ils voyent les mariniers prendre leur hauteur par icelle, comme nous auons icy accouſtumé de la prendre par le Nort. Mais ils ſe trompent. Et la raiſon pourquoy les mariniers le font de ceſte façon, eſt, pource que de ce coſté du Sud il n'y a aucune eſtoille fixe, qui marque le Pole, comme à noſtre Pole le faict l'eſtoille du Nort. Et ainſi ils prennent leur hauteur par l'eſtoille du pied de la Croiſee, diſtante du vray & fixe Pole Antarctique, de trẽte degrez, comme de là l'eſtoille du Nort eſt diſtante du pole Arctique de trois degrez, ou peu d'auantage. Et ainſi il eſt plus difficile de prendre la hauteur en ces parties, pource que ladicte eſtoille du pied de la Croiſee doit eſtre droicte, ce qui aduient ſeulement en vne heure de la nuict, qui eſt en diuerſes parties de l'an, en differentes heures, & bien ſouuent en toute la nuict, ne ſe monſtre: qui eſt choſe fort mal commode, pour prendre la hauteur. Par ainſi les plus experts pilotes ne ſe ſoucient de la Croiſee, prenans la hauteur du Soleil par l'Aſtrolabe, par lequel ils cognoiſſent la hauteur où ils ſe trouuent. En quoy communément les Portugais ſont plus experts, comme nation, qui a grand diſcours en l'art de nauiger, ſur toutes les autres nations. Il y a auſſi de ceſte partie du Sud d'autres eſtoilles, qui en quelque façon reſſemblent à celles du Nort. Ce qu'ils appellent la voye lactee, ſ'eſtend beaucoup, & eſt fort reſplandiſſant en ce coſté du Sud, ſe voyant en

icelle, ces taches noires tant admirables, desquelles cy deuant nous auons faict mention. Pour les autres particularitez d'autres les diront auec plus grande curiosité, & nous suffit pour l'heure de ce qu'auons dict.

Qu'il y a terre & mer soubs les deux Poles.

Chap. VI.

Ce ne nous est point peu de chose faicte, d'estre sortis de ceste matiere, auec ceste cognoissance & resolutiõ qu'il y a vn Ciel en ces parties des Indes, qui les couure, comme à ceux d'Europe, d'Asie & Afrique. Et no9 sert ce point quelquesfois contre beaucoup d'Espagnols, qui par deça souspirent pour leur Espagne, ne sçachans dequoy parler que de leur pays, lesquels s'esmerueillent, voire se faschent contre nous autres, estimans que nous auons oublié, & faisons peu de cas de nostre patrie. Ausquels nous respondons, que pour cela le desir de retourner en Espagne ne nous trauaille point. Pource que nous trouuons que nous sommes aussi proches du Ciel estans au Peru, comme nous en sommes estans en Espagne: comme dit fort bien S. Hierosme escriuant à Pauline, sçauoir que la porte du Ciel est aussi proche de Bretagne, comme de Hierusalem. Mais encor que le Ciel circuise le monde de tous costez, il ne faut pas pour cela penser, que necessairement il y ait terre de tous costez du monde. Car estant ainsi

que les deux Elemens de la terre & l'eaue composent vn globe ou boule ronde, selon que la plus part, & les plus renommez autheurs des anciens l'ont tenu (à ce que rapporte Plutarque) & comme on le prouue par demonstrations tres-certaines l'on pourroit coniecturer, que la mer occupast toute ceste partie qui est soubs le Pole Antartique ou Sud, de telle façon qu'il ne restast aucune place en ces parties pour la terre; selon que S. Augustin reprend fort doctement contre ceux qui tiennent les Antipodes; disant, que encor que l'on face preuue, & que l'on croye que le monde soit de figure ronde, cõme vne boule, il ne faut inferer de cela, que en ceste autre partie du monde, la terre soit descouuerte & sans eaue. Et sans doubte S. Augustin dit fort bien en ce poinct, ce neantmoins le contraire de ce ne se prouue, & ne s'ensuyt non plus sçauoir qu'il y aye terre descouuerte au Pole Antartique. Ce que l'experience nous a ja monstré à veüe d'œil estre ainsi cõme en effect il l'est. Car iaçoit que la plus grande partie du monde, qui est soubs le Pole Antartique, soit occupee de la mer; ce neantmoins elle ne l'est pas entierement: Mais y a terre, de sorte qu'en toutes les parties du monde, la terre & l'eaüe se vont embrassans l'vn l'autre, qui est veritablement vne chose pour nous faire admirer & glorifier l'art du souuerain createur. Nous sçauons donc par la saincte Escriture, que au commencement du monde les eaux furent assemblees, & se ioignirent en vn endroit, tellement que la terre demeura descouuerte. D'auantage la

Plutarc. l. de placitis phil. c. 9. & 11.

August. l. 16 de Ciui. c. 9.

Gene. 1.

mesme Escriture saincte nous enseigne, que ces assemblemens d'eaux s'appelleret mer, & comme elles sont plusieurs, il est de necessité qu'il y ait plusieurs mers. Et non seulement est ceste diuersité des mers en la mer Mediterranee, les vnes s'appellans Euxine, les autres Caspie, autre Erythree, ou rouge, autre Persique, autre d'Italie, & ainsi plusieurs autres. Mais aussi bien au grand Ocean que l'Escriture saincte a accoustumé d'appeller abysme, encore que realement & en verité ce ne soit qu'vne mer, mais en plusieurs & differentes manieres: comme au respect de tout le Peru & de toute l'Amerique, ils appellent l'vne la mer du Nort, & l'autre la mer du Sud. En l'Inde Orientale l'vne s'appelle la mer d'Inde, & l'autre de la Chine. Et ay remarqué tant en ce que i'ay nauigé moy-mesme que par la relation des autres, que iamais la mer ne se separe de la terre de plus de mil lieues. Et quoy que se puisse estendre la grandeur de l'Ocean, si est-ce qu'il n'outrepasse iamais ceste mesure. Ie ne veux pas pour cela dire que l'on ne nauige plus de mil lieuës de la mer Oceane: qui seroit contre la verité, puis que nous sçauons que les nauires de Portugal ont nauigé quatre fois autant, voire d'auantage, que tout le monde en rond se peut nauiger par mer, comme en ce temps nous l'auons desia veu, sans que plus on en puisse douter. Mais ce que ie dy & afferme, est que en ce qui est auiourd'huy descouuert, aucune terre n'est distante & eslongnee par ligne directe de l'autre terre ferme, ou Isles, qui luy soyent plus proches,

au plus que de mil lieuës, & que par ainſi entre deux terres, il n'y a point plus grande eſpace de mer : le prenant par les parties des terres plus proches les vnes des autres. Pource que de la fin de l'Europe ou de l'Afrique & de leur coſté, les Canaries, les Açores, les Iſles du Cap de vert, & les autres qui ſont en ce pareilles, ne ſont diſtantes de plus de trois cens lieuës, ou cinq cens de la terre ferme. Deſdites Iſles prenant ſon cours vers les Indes Occidentales, à peine y a-il neuf cens lieues, iuſques aux Iſles S. Dominique, les Vierges, la bien heureuſe & les autres, & les meſmes Iſles vont courant par leur ordre, iuſques aux Iſles de Barlouente, qui ſont, Cubà, Eſpaignolla, & Boriquen; D'icelles iuſqu'à la terre ferme à peine y a-il deux cens ou trois cens lieuës, & en l'endroit le plus proche beaucoup moins. La terre ferme court vn eſpace infiny, depuis la terre de la Floride, iuſqu'à la terre des Patagons, & de l'autre coſté du Sud, depuis le deſtroit de Magellan iuſqu'au Cap de Mendoce, court vne terre tres-longue, mais non beaucou plarge : car le plus large giſt le trauers du Peru, qui eſt diſtante du Breſil, d'éuiron mil lieuës. En ceſte meſme mer du Sud, encor qu'on ne ſçache rencontrer la fin, en tirant vers le Ponant, neantmoins il y a peu de temps que l'on deſcouurit les Iſles, qu'ils ont appellees de Salomon, qui ſont pluſieurs & grãdes, diſtantes du Peru comme huict cens lieuës. Et pour ce que l'on obſerue, & ſe trouue ainſi, que là, où il y a pluſieurs & grandes Iſles, la terre ferme en eſt peu eſlongnee : de là vient que

plusieurs, & moy-mesme auec eux, ayons opinion, qu'il y a quelque grande terre ferme proche desdites Isles de Salomõ, laquelle respond à nostre Amerique, du costé du Ponant; & seroit possible qu'elle courust par la hauteur du Sud, iusques au destroit de Magellan. On tient que la neuue Guinee est vne terre ferme, & quelques doctes la peignent fort pres des Isles de Salomõ: De sorte, que c'est chose vray-semblable de dire qu'il y a encore vne bonne partie du monde à descouurir, puis qu'auiourd'huy les nostres nauigent en ceste mer du Sud, iusques à la Chine & Philippines, & disons que pour aller du Peru en ces parties là, qu'ils passent vne plus lõgue mer que non pas allãt d'Espaigne au mesme Peru. D'auantage l'on cognoist que c'est par le tant signalé destroit de Magellan, que ces deux mers se ioignent, & continuent l'vne auec l'autre, (ie dy la mer du Sud auec la mer du Nort) par la partie du Pole Antarctique qui est en hauteur de cinquante & vn degré. Mais c'est vne belle & grande question, où plusieurs se sont employez, sçauoir si ces deux mers se ioignent, & continuent aussi bien du costé du Nort. Mais ie n'ay point cognoissance, que iusques auiourd'huy aucun aye peu attaindre à ce poinct, si ce n'est seulement, par ne sçay quels indices, & coniectures. Quelques-vns afferment qu'il y a vn autre destroit, sous le Nort à l'opposite de celuy de Magellan: Toutesfois pour nostre subiect, il suffit de sçauoir maintenant au vray qu'il y ait terre de ce costé du Sud, & que c'est vne terre aussi grande comme toute l'Europe, l'Asie, &

l'Afrique mesme, que à tous les deux Poles du monde, l'on trouue & rencontre terre, & mer, embrassees l'vne auec l'autre. Enquoy les anciẽs ont peu entrer en doubte & le contre-dire par faute d'experience.

Pour reprouuer l'opinion de Lactance qui tient qu'il n'y a point d'Antipodes

CHAPITRE VII.

PVis dõc que c'est chose cogneüe, qu'il y a terre au costé du Sud, ou pole Antartique: reste maintenant devoir s'il y a des hommes habitans en icelle, qui a esté au temps passé, vne question fort debatue. Lactãce Firmian & S. Augustin se mocquent de ceux qui afferment les Antipodes (qui vaut autant à dire comme, hommes qui ont leurs pieds au contraire des nostres) Mais encor que ces deux autheurs s'accordent en ceste moquerie, ce neantmoins aux raisons, & motifs de leur opinion, sont fort differents l'vn de l'autre, comme ils estoient fort diuers d'esprit, & d'entendement. Lactance suit le vulgaire, estimãt chose ridicule de dire, que le ciel est formé en rond & circuit: & que la terre soit au milieu enuironnée & enclose d'iceluy comme vne pelotte. Et pour ce il escrit en ces termes. *Quelle raison y a il à ce que quelques vns veulent dire, qu'il y a des Antipodes, qui ont leurs pas cõtraires aux nostres? Est il possible, qu'il y ait hõmes si lourds, & si grossiers, qui croyẽt, qu'il y ait vn peuple, ou nation cheminant les pieds en hault, & la teste en bas, & que les choses, qui sont icy*

Lact. l. 7. Instit diuin. c. 23.

Aug. l. 16. de Ciuitate c. 9.

aßises, & arrestees d'vne façon soyẽt de ceste autre part pendantes, & renuersees au contraire: que les arbres, & les grains croissent là cõtre bas, & que la pluye, la neige, & la gresle tombent, & s'escoulent de terre contremõt? Puis apres quelques autres propos, le mesme Lactance tient ces propos: *L'opinion & imagination, que quelques vns ont eue estimãs le Ciel rond, a esté la cause & le motif d'inuenter ces Antipodes suspendus en l'air, par ainsi ie ne puis que dire de tels Philosophes, sinon que ayans vne fois erré, ils poursuyuent, & s'obstinẽt tousiours en leur opinion, se deffendans les vns les autres.* Iusques icy sont les propos de Lactance. Mais quoy qu'il die, nous autres, qui pour le present estans au Peru, habitons la partie du monde contraire à l'Asie, & sommes leurs Antipodes (ainsi que les Cosmographes l'enseignent) ne nous voyons pas cheminans suspendus en l'air, la teste en bas, ny les pieds en hault. Certainement c'est chose merueilleuse de considererque l'esprit & entendement humain ne peut attaindre & paruenir à la verité, sans vser d'imagination: & d'autre part, qu'il lui est impossible, qu'il n'erre, & ne faille, s'il s'en veut totalement abstenir. Nous ne pouuons cõprendre que le Ciel soit rond, comme il l'est, & que la terre soit au milieu, sans l'imagination. Mais si ceste mesme imagination n'estoit corrigee, & reformee par la raison, & que nous l'ensuyuissiõs du tout, en fin nous nous trouuerions trompez. D'où nous pouuons conclure vne experience asseuree, que en nos ames, il y a vne certaine lumiere du ciel, par laquelle nous voyons & iugeons, voire les mesmes images, & formes interieures, qui se

presentent à nous,pour les cognoistre, & par ceste mesme lumiere,nous approuuons, & reiettons ce,que l'imagination nous represente. Et de là voit-on clairement comme l'ame rationelle est par dessus toute la nature corporelle,& comme la force,& vigueur eternelle de la verité preside au plus eminent lieu de l'homme: mesme l'on recognoit facilement,comme ceste lumiere si pure, est participante,& procede de celle premiere & grande lumiere : que qui ne sçait cela,ou qui en est en doubte, nous pouuõs dire de luy qu'il ignore, ou doubte s'il est homme, ou non. Ainsi si nous demandons à nostre imagination,ce qui luy semble de la rondeur du Ciel, à la verité elle ne nous respondra autre chose,sinon que ce que dit le mesme Lactance, sçauoir que, si le Ciel est rond, le Soleil,& les estoiles deburoient tomber lors qu'ils se mouuent,& qu'ils changent de place,&s'esleuent en tirant au midy. Tout de mesme que si la terre estoit pendue en l'air, les hommes,qui habitent en l'autre partie d'icelle,doibuent cheminer les pieds en haut,& la teste en bas,& que les pluies ne tombẽt point d'enhaut,mais coulent de bas en amont:& plusieurs autres monstruosités ridicules. Mais si l'on consulte la force de la raison, elle fera peu de cas de toutes ces peintures vaines,&fera qu'on n'escoutera non plus l'imagination,qu'vne vieille folle. Mais auec ceste sienne grauité,& integrité respondra la raison, que c'est vne erreur fort grande de fabriquer en nostre imagination,tout le monde en la faço d'vne maison,en luy donnant pour fondement

la terre,& le Ciel pour toict & couuerture. Et dira d'auantage que comme aux animaux, la teste est la partie la plus haute, & la plus esleuee (bien que tous les animaux n'ayent pas la teste posée en mesme situatiõ,les vns l'ayans au plus haut, comme l'homme; les autres trauersantes, comme les brebis; les autres au milieu comme les fesches & araignees) : ainsi le Ciel, en quelque endroit qu'il soit,est tousiours en haut,& la terre ne plus ne moins , en quelque endroit qu'elle soit,demeure tousiours en bas. Parquoy estant ainsi que nostre imagination,est fondée sur le temps,& le lieu,lesquels elle ne peut pas mesme comprendre & conçeuoir vniuersellement,mais seullement en particulier: Il s'ensuit que quand on la veut esleuer, à la consideration des choses,qui excedẽt & surpassent le temps & lieu,qui luy sont cogneus,aussi tost elle deschet & ne peut bonnement subsister,si la raison ne la soustient & sousleue, & elle ne peut bonnemẽt se tenir en pied.De mesme nous voyõs, que sur le discours de la creation dumonde,nostre imaginatiõ extrauague pour chercher vn tẽps, auãt la creatiõ d'iceluy,& pour se bastir le mõde, elle remarquevn lieu.Mais elle ne passe pas outre à cõsiderer, q̃ le monde pouuoit estre fait d'vne autre façõ,Cõme ainsi soit neantmoins q̃ la raison nous apprend qu'il n'y a point eu tẽps,auãt qu'il y ait eu mouuemẽt, duquel le temps est la mesure,& qu'il n'y a eu aucun lieu,auparauant l'vniuers, qui cõprend & contient en soy tout lieu.Enquoy l'excellent Philosophe Aristote satisfait clairement, & en peu de paroles à l'ar-

Arist. 1. de Cæl. c. 3.

gument que l'on fait contre le lieu de la terre, s'aydant de noſtre meſme vſage de imaginer, quand il dit (& auec verité) *Que au monde, ce meſme lieu de la terre, eſt au milieu, & en bas, & que tant plus vne choſe eſt au milieu, tant plus eſt elle en bas.* Laquelle reſponſe ayant eſté alleguée & miſe en auant par Lactance Firmian, luy-meſme neantmoins paſſe ſans la debatre & confuter d'aucune raiſon, ſe paſſant de dire, qu'il ne s'y peut arreſter, pour traicter, & auancer d'autres choſes.

De la cauſe, pourquoy ſainct Auguſtin a nié les Antipodes.

CHAPITRE. VIII.

LA raiſon, qui a meu S. Auguſtin de nier les Antipodes, a eſté bien autre, que celle preallegueé, comme eſtant d'vn entẽdemẽt plus ſublime. Pource que la raiſon, qu'auons deduicte cy deuant, (qui eſt que les Antipodes chemineroient au reuers,) eſt deſtruicte par le meſme S. Docteur en ſon liure des predications, par ces paroles. *Les anciens tiennent, que la terre de tous coſtés, eſt en bas & le Ciel par deſſus, pour raiſon dequoy les Antipodes qu'ils diſent, cheminer au cõtraire de nous, ont de meſme nous, le Ciel au deſſus de leurs teſtes.* Puis donc que S. Auguſtin a recogneu cela ainſi, ſi vray-ſemblable & conforme à bonne Philoſophie, quelle ſera la raiſon dirõs nous, pour laquelle vn perſonnage ſi docte & ſi ſuffiſant que luy, ait eſté pouſſé d'enſuiure l'opinion cõtraire? Pour certain, qu'il en a tiré le motif & la cauſe, des en-

Aug. lib. Categoriarum c. 10. in 1. tomo.

trailles de la ſacrée Theologie, ſelon laquelle, les lettres diuines nous enſeignent, que tous les hommes du monde deſcendent d'vn premier homme, qui fut Adam. Et de dire que les hommes euſſent peu paſſer au nouueau monde, trauerſants le grand Ocean, cela ſembleroit incroyable, & vn pur menſonge. Et à la verité ſi le ſuccez, & experience de ce, que nous auons veu en nos ſiecles, ne nous euſt eſclarcis ſur ce point, l'on euſt tenu iuſques à maintenant, ceſte raiſon pour bonne. Mais encore que nous ſçachions, que ceſte raiſon n'eſt pertinente, ny veritable ce neant moins voulons nous bien y dõner reſponce, en declarãt de quelle façon & par quel chemin, le premier lignage des hommes, peut paſſer icy: commẽt, & par quel endroit, ils vindrent pour peupler & habiter ces Indes. Or pour ce que par cy apres nous traicterons ce ſuiect fort ſuccinctement, il ſera bon d'entendre pour le preſent, ce que le S. docteur Auguſtin, diſpute ſur ceſte matiere, aux liures de la cité de Dieu, diſant ainſi. *Ce n'eſt point choſe que l'on doibue* Lib.16.c.9.
croire ce, que quelques vns afferment qu'il y a des Antipodes, c'eſt à dire des hõmes, qui habitẽt de l'autre partie de la terre, en la regiõ deſquels le Soleil ſe leue lors & au temps qu'il ſe couche en la noſtre, & que leurs pas ſont au rebours, & au cõtraire des noſtres, puis qu'ils ne l'afferment point par reuelation certaine qu'ils en ayẽt, mais ſeulement par vn diſcours de Philoſophie qu'ils font, par lequel ils concluent, que la terre eſtant au milieu du mõde de toutes parts enuironnée, & couuerte eſgalemẽt du Ciel, neceſſairement doibt eſtre le plus bas lieu celuy, qui le plus eſt au milieu du mõde. Puis apres il cõtinue en ces

termes, la saincte Escriture n'erre, ny se trõpe en aucune maniere, la verité de laquelle est si bien approuuée en ce qu'elle propose, des choses qui sont passées: pour autant que ce qu'elle a prohetisé deuoir aduenir, est de point en point arriué: Cõme no⁹ le voyons. Et est chose hors de toute apparẽce de dire, que les hõmes ayent peu passer de ce cõtinent icy en l'autre nouueau mõde, & trauerser ceste immensité de la mer Oceane, puis que d'ailleurs il se trouue impossible que les hommes ayent passé en ces parties là, estant chose certaine, que tous hõmes descendent de ce premier homme. Enquoy l'on recognoit que toute la difficulté, que S. Augustin y trouue n'a point esté autre, que l'incomparable grandeur de ce large Ocean. S. Gregoire Nazianzene, a eu la mesme opinion, asseurant (comme chose sans doute,) que passé le destroit de Gibaltar, il est impossible nauiger plus outre: & sur ce subject escrit en vne sienne epistre. *Ie m'accorde bien auec le dire de Pindare qui dit que passé Cadiz, la mer est innauigable aux hõmes.* Et luy mesme en l'oraisõ funebre, qu'il feit pour S. Basile dit. *Qu'il n'a esté permis à aucun nauigant la mer, de passer le destroit de Gibaltar.* Et est veritable que ce passage de Pindare, où il dit, *Qu'il est defendu aux sages & aux fols de sçauoir ce qui est plus outre, que le destroit de Gibaltar,* a esté prins & receu pour prouerbe. Aussi voyons nous par l'origine de ce prouerbe, combiẽ les anciens se sont fichez & arrestez obstinément sur ceste opinion, comme aussi par les liures des Poëtes, des historiographes & Cosmographes anciens, que la fin & borne de la terre a esté mise en Cadiz d'Espagne, où ils fabriquẽt les colomnes d'Hercules, là ils bornent les fins & limi-

Naziã. epi. 27 ad postumianum.

& limites de l'Empire Romain, là ils depeignēt les limites du monde. Et non ſeulement les lettres prophanes en parlent de ceſte façon, mais auſſi les ſainctes Eſcritures pour ſ'accommoder à noſtre langage, diſans que, *L'edict d'Auguſte Ceſar fut publié, afin que tout le monde fut enregiſtré*: & d'Alexandre le Grand, *qu'il eſtendit ſon Empire iuſques aux fins & limites de la terre*. Et en autre endroit ils diſent que l'Euangile *a fructifié & cru en tout le monde vniuerſel*. Car la ſaincte Eſcripture par vn ſtyle qui luy eſt commun, appelle tout le monde ce, qui eſt la plus grande partie d'iceluy, & qui iuſques auiourd'huy a eſté deſcouuert & cogneu. Et ont ignoré les anciens, que la mer de l'Inde Orientale, ny ceſte autre de l'Occidentale, peuſt eſtre nauigee, en quoy ils ſe ſont generallement accordez. Pour raiſon dequoy, Pline eſcript comme choſe certaine, que les mers qui ſont entre deux terres, nous oſtent l'entiere moytié de la terre habitable: pource (dit-il) que d'icy nous ne pouuons aller là, ny de là non plus venir icy. Et finalement, Tulle, Macrobe, Pomponie Mele, & les anciens eſcriuains ont ceſte meſme opinion.

Plin. l. 2. cap. 67.

De l'opinion d'Ariſtote touchant le nouueau monde, & ce qui la deceu pour le luy faire nier.

CHAP. IX.

OVtre toutes les raiſons ſuſdictes, il y en a eu vne autre, pour laquelle meſme les anciens furent eſmeuz à croire qu'il eſtoit impoſſible aux hommes de paſſer en ce nouueau monde. C'eſt

qu'ils tenoyent, que outre l'immensité & grandeur de l'Ocean, la chaleur de la region, que l'on appelle Torride ou bruslee, estoit tant excessiue, qu'elle ne pouuoit permettre aux hommes, quelques hazardeux & laborieux qu'ils fussent, de la passer, ny par mer, ny par terre, pour trauerser d'vn Pole à l'autre. Car iaçoit que ces Philosophes ayent eux mesmes affermé, que la terre estoit ronde (comme en effect elle l'est) & que sous les deux Poles y a terre habitable: ce neantmoins ont ils mescogneu, que la region comprenante tout ce qui est entre les deux Tropiques (qui est la plus grande des cinq Zones ou regions, par lesquelles les Cosmographes, & Astrologues diuisent le monde) peut estre habitee de l'humain lignage. La raison qu'ils donnoyent pour soustenir que ceste Zone torride estoit inhabitable, estoit à cause de l'ardeur du Soleil, lequel fait son cours droitement par dessus celle region, & s'en approche de si pres qu'elle en est totalement embrasee, & par consequent luy cause vn defaut d'eaues & de pasturages. De ceste opinion a esté Aristote, lequel encore qu'il fut grand Philosophe, neātmoins s'est trompé en cet endroit, pour l'esclarcissement dequoy il sera bon de dire & remarquer les poincts où il a bien discouru, & les autres où il a failly. Ce Philosophe dōc met en auant vne dispute sur le vent Meridional, ou du Sud, à sçauoir si nous deuons croire, qu'il prenne sa naissance du midy, ou bien de l'autre Pole contraire au Nort, & escript en ces termes. *La raison nous enseigne, que la latitude & lar-*

Arist. 2. Metaph. cap. 5.

geur de la terre habitable, est bornee & determinee, & neantmoins toute ceste terre habitable ne peut estre coniointe & continuee l'vne à l'autre. Pour autant que la region du milieu est trop intẽperee. Car il est certain que en sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, il n'y a point de trop grãd froid, ny d'excessiue chaleur, mais il est en sa latitude & hauteur, qui est d'vn Pole à la ligne Equinoctiale. Et par ainsi pourroit-on cheminer & trauerser toute la terre en sa longitude, si la grãdeur de la mer, laquelle conioint les terres ensemblement, ne dõnoit empeschement. Iusques ici il n'y a rien à cõtredire en ce que dit Aristote, & a fort bonne raison de dire que la terre par sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, court plus vniement, & est tousiours plus commode à la vie & habitation humaine, que non pas par sa latitude, qui est du Nort au midy. Ce qui est veritable, non seulement pour ceste raison susdite d'Aristote, à sçauoir pour ce qu'il y a vne mesme & tousiours semblable temperance du Ciel, de l'Orient au Ponant: attendu qu'elle est esgalement distante, & du froid septentrional, & de la chaleur du midy: Mais aussi pour vne autre raison, qui est qu'en allãt & cheminant tousiours en longitude l'on trouue & apperçoit-on les iours & les nuicts succedans les vns aux autres alternatiuement. Ce qui ne peut estre en allãt par la latitude; d'autãt que par necessité il seroit besoin d'arriuer iusques à ceste region Polacque, en laquelle il y a nuict continuelle de six mois, chose grandement incommode pour la vie humaine. Le Philosophe passe plus outre, reprenant les Geographes; qui descriuoyent la terre en son temps, & dit ainsi,

L'ō peut biē cognoistre ce que i'ay dit, par les chemins que l'ō peut faire par terre, & par les nauigatiōs maritimes. Car il y a grande differēce entre la longitude & la latitude, d'autant que l'espace & interualle qui est depuis les colōnes d'Hercules ou destroit de Gibaltar, iusques à l'Inde Oriētale, excede de la proportion de plus de cinq à trois, celle, qui est depuis l'Ethiopie, iusques au lac Meotis & derniers confins de Scythie: ce qui est approuué par le compte des iournees des chemins, & de la nauigatiō, que nous sçauons à present par la mesme experience. D'autre part nous auons aussi cognoissance de la terre habitable, iusques aux parties d'icelle qui sont inhabitables. Et certes en ce point l'on doibt pardonner à Aristote, puis que de son temps l'on n'auoit point encore descouuert plus outre, que la premiere Ethiopie appellee exterieure, qui est ioignant l'Arabie, & l'Afrique; & que l'autre Ethiopie interieure a esté totalement incogneuë de son temps; Mesme toute ceste grande terre que nous appellons auiourd huy la terre de Prete-Ian. Comme aussi n'ont point eu cognoissance du reste de la terre, qui gist soubs l'Equinoxe, & va courant iusques à outrepasser le Tropique de Capricorne, pour s'arrester au Cap de bonne esperance, si bien cogneu & renommé par la nauigation des Portugais, que si l'on mesure la terre depuis ce Cap iusques à la Scythie & Tartarie, il n'y a point de doubte, que ceste espace & latitude se trouuera aussi grande comme l'espace & la longitude, qui est depuis Gibaltar iusques à l'Inde Orientale. C'est chose certaine, que les anciens n'ont point cogneu les commencemens & sources du Nil, ny la fin de l'Ethiopie, & pour cela Lucain

reprend la curiosité de Iules Cesar, de vouloir rechercher & enquerir la source du Nil, disant par ces vers:

Que te sert-il Romain de prendre tant de peines,
A rechercher du Nil les sources & fontaines? *Lucan.10. Pharsal.*

Et le mesme Poete parlant auec le Nil, dit:

Puis que ta prime source est si cachee encore,
Que qui tu sois, ô Nil, tout l'vniuers ignore.

Mais par la saincte Escriture mesme l'on peut entendre que ceste terre est habitable. Car si elle ne l'estoit, le Prophete Sophonias, ne diroit parlant de ces nations appellees à l'Euangile. *Les fils de mes dispersez* (ainsi appelle-il les Apostres) *m'apporteront des presens de plus outre que les riuages d'Ethiopie.* Neantmoins, comme il a esté dit, il est raisonnable de pardonner au Philosophe, d'auoir creu les historiens, & Cosmographes de son temps. Poursuyuons donc maintenant, & examinons ce qui s'ensuit du mesme Aristote. *Soph.ca.3.c.* *Vne partie du monde* (dit-il) *qui est la septentrionale situee au Nort, outre la Zone temperee, est inhabitable pour l'excez de froidure: l'autre partie, qui est au midy, de mesme ne peut estre habitee outre le Tropique, pour l'excessiue chaleur qui y est. Mais les parties du mõde sont & gisent outre l'Inde, d'vn costé, & les colomnes d'Hercules de l'autre, pour certain ne se peuuẽt ioindre, & continuer l'vne à l'autre: de telle façõ que toute la terre habitable se tienne en vn seul cõtinẽt à cause de la mer qui les separe.* En ce dernier poinct il dit la verité, puis il poursuyt touchant l'autre partie du monde, & dit: *Il est necessaire que la terre aye mesme proportion, auec son Pole Antarctique que ceste nostre*

partie habitable a auec le sien, qui est le Nort, & n'y a point de doute que en l'autre monde toutes choses doiuēt estre disposées comme en cestuy-cy, specialement en la naissance & ordre des vents. Et apres auoir mis en auant d'autre raisons, hors de propos, conclud le mesme Aristote disant : *Nous debuons donc cōfesser par necessité, que le Meridional est le mesme vent qui souffle, & procede de ceste region embrasée de chaleur: laquelle region pour estre fort proche du Soleil, defaut & manque d'eaux, & de pasturages* Cecy est l'opinion d'Aristote, & à la verité, l'humaine coniecture à grād peine a peu passer plus outre. D'où souuētesfois ie vien à considerer, (par vne contemplation Chrestienne) combien debile, & petite a esté la Philosophie des sages de ce siecle, en la recherche des choses diuines, puisque mesme aux choses humaines, où ils semblent si bien versez, ils ont maintefois erré. Aristote est d'opinion & afferme que la terre habitable au Pole Antarctique en longitude est tres-grande, qui est d'Orient au Ponant, & qu'en latitude du Pole Antarctique à la ligne equinoctial elle est tres petite. Ce qui est si contraire à la verité, que toute l'habitation presque, qui est en ce costé du Pole Antarctique, a sa situation en la latitude, (i'entens du Pole a la ligne,) & en la longitude d'Orient au Ponant est tant petite, que la latitude l'excede trois parts, voire d'auantage. L'autre opinion est, qu'il afferme que la region du milieu est du tout inhabitable, pour estre souz la Zone Torride embrasée de l'excessiue chaleur que luy cause la prochaineté

du Soleil, & par ceste raison n'a point d'eaux, ny de pasturages. Ce qui est aussi tout au contraire, d'autant que la plus grande part de ce nouueau monde est située entre les deux Tropiques souz la mesme Zone Torride: Et neantmoins se trouue fort peuplee, & habitee d'hõmes, & d'autres sortes d'animaux, estant la region la plus abondante de tout l'vniuers en eaues & pasturages: & qui plus est fort temperée en la plus grande partie. Ce que la volonté de Dieu a disposé de telle façon, afin de monstrer comme mesme aux choses naturelles il a renuersé & confondu la sagesse de ce siecle. En resolution il faut croire que la Zone Torride est fort bien peuplée & habitée, quoy que les anciens l'ayent tenu pour chose impossible.

Mais l'autre Zone ou region, qui est entre la Torride & la Zone du Pole Antarctique, encore que en son assiete elle soit fort commode pour la vie humaine, ce neantmoins est peu peuplée & habitée, puis que l'on ne cognoist autre habitation en icelle, que le Royaume de Chillé, & vne petite portion ioignant le Cap de bonne esperance. Le reste est occupé de la mer Oceane, bien que plusieurs soyent d'opinion (laquelle ie veux bien ensuyure de ma part) qu'il y a beaucoup d'auantage de terre, non encore descouuerte, laquelle doit estre terre ferme à l'opposite du Royaume de Chillé, qui va courant plus outre, que le cercle ou Tropique de Capricorne. Que s'il y en a sans doute ce doit estre vne terre d'excellente temperature, pour estre au milieu des deux extre-

mitez & ſituée en meſme climat, que la meilleure region de l'Europe. Et pour ceſte conſideration eſt fort bonne la coniecture d'Ariſtote : mais parlant de ce qui eſt auiourd'huy deſcouuert, ce qui eſt en ceſte Zone eſt peu de choſe, en comparaiſon de la grande eſpace de terre habitée eſtendue ſouz la Zone Torride.

Que Pline & les anciens ont eu la meſme opinion qu'Ariſtote.

CHAPITRE X.

L'Opinion ſuſdicte d'Ariſtote a eſté ſuyuie & tenue par Pline, qui dit ainſi: La temperature de la regiõ du milieu du monde, par où & à l'endroit de laquelle continuellement chemine le Soleil, eſt embraſee & bruſlee comme d'vn feu prochain, ioignant icelle region du milieu. Il y en a deux autres aux deux coſtez, qui pour eſtre entre l'ardeur de ceſte Torride, & le froid cruel des deux autres extremes, ſont fort temperees, & ne peuuent auoir communication les vnes auec les autres, à cauſe de l'ardeur exceſſiue du Ciel. Qui a eſté la meſme opinion des anciens generalement deſcrite par le Poëte, en ces vers.

Plin. lib. 2. c. 68.

Tout le Ciel eſt circuit de cinq Zones dont l'vne
Que Phebus ard touſiours, d'vne braize importune
Rend la terre au deſſous toute rouge d'ardeur.

Et le meſme Poëte en autre lieu,

Oyez ſi quelque gent habite en celle part.

Qui soubs la large Zone a son cartier à part
Que Phebus au milieu des quatre autres allume.
Et vn autre Poëte dit plus clairement.
Il y a sur la terre, autant de regions
Comme au ciel qu'on diuise en ces cinq portions,
Dont celle du milieu, par l'ardeur excitée.
Des chauds raids du Soleil, est toute inhabitée.

Les anciens ont fondé leur opinion commune sur vne raison, qui leur a semblé certaine, & inexpugnable. Car voyans que tant plus vne region appprochoit du midy, tant plus elle estoit chaude, (laquelle preuue est si certaine en ces regions, que pour ceste mesme raison, en la Prouince d'Italie la Pouille est plus chaude, que la Toscane, & en Espaigne, l'Andalusie plus que la Biscaye: chose si apparente, que iaçoit qu'il n'y ait point de difference entre l'vne & l'autre de plus de huict degrés, & encore moins, on voit que l'vne est fort chaude, & l'autre au contraire, bien froide,) de là ils inferoient que la region si proche du midy ayant le Soleil droit pour Zénith, necessairement deuoit estre continuellement embrasée de chaleur. Ils voyoient d'auantage, que toutes les diuersitez des saisons de l'année, du Printemps, de l'Esté, de l'Autõne, & de l'Hyuer, estoiét causées de l'aprochement, & esloignement du Soleil. Voyans aussi que, combien qu'ils fussent fort esloignez du Tropique, par où chemine le Soleil en esté, ce neantmoins lors qu'il s'approchoit d'eux, en la mesme saison ils sentoient de terribles chaleurs, & de la ils iugeoient que, si ils eussent eu le Soleil si proche d'eux, qu'il cheminast au dessus de leurs

testes,& tout le long de la nuée,la chaleur seroit tant insupportable, que sans doute elle consumeroit & embraseroit les hommes par son excés. C'a esté la mesme raison,qui a esmeu les anciens à croire que la region du milieu n'estoit point habitable,& pour cela l'appellerent ils la Zone bruslante. Et à la verité, si l'experience oculaire,que nous en auons,ne nous eust esclarcis sur ce point,nous dirions auiourd'huy, que ceste raison estoit fort peremptoire & Mathematicienne, d'où nous pouuons voir,combien foible est nostre entendement,pour comprendre seulement ces choses naturelles; Mais ores que nous pouuons dire qu'il est escheu au grand heur & felicité de nostre siecle,d'auoir la congnoissance de ces deux grandes merueilles, à sçauoir que l'on peut fort facilement nauiger la grande mer Oceane,& que soubz la Zone Torride les hommes iouïssent d'vn Ciel fort temperé. (Chose que les anciens n'ont peu iamais croire.) De la derniere de ces deux merueilles, touchant la qualité & habitation de la Zone Torride,nous en traiterous auec l'ayde de Dieu fort amplemẽt au liure ensuyuant.Et par ce me semble conuenable de discourir en ce liure de l'autre, qui est de la maniere de nauiger l'Oceã, d'autant que cela nous importe beaucoup pour le subiect de cest œuure.Mais auant que de venir à ce point, il sera bon de dire ce que les anciens ont tenu de ces nouueaux hommes, que nous appellons Indiens.

Que l'on trouue quelque cognoissance de ce nouueau monde dedans les liures des anciens.

CHAP. XI.

REprenant doncques ce qui a esté mis en auant cy dessus, il faut necessairement conclure, ou que les anciens ont creu, qu'il n'y auoit hommes par de là le Tropique de Cancer (comme S. Augustin, & Lactance l'ont tenu) ou que s'il y en auoit, à tout le moins ils n'habitoient pas entre les deux tropiques (ainsi que l'ont affermé, Aristote, & Pline, & deuant eux le Philosophe Parmenides) dont le contraire est assez prouué cy deuant, tant pour l'vn que pour l'autre. Mais ce pendant, plusieurs par curiosité pourroient demander, si les anciens n'ont eu aucune cognoissance de ceste verité, qui nous est à present si claire & si notoire: D'autant que à la verité cela semble vne chose fort estrange, que ce nouueau monde estant si grand, comme nous le voyons oculairement, ait esté neantmoins incogneu des anciens, par tant de siecles passez. D'où quelques vns auiourd'huy, pretendans amoindrir en cest endroit la felicitè de nostre siecle, & la gloire de nostre nation, s'efforcent de monstrer que ce nouueau monde a esté congneu des anciens. Et de fait l'on ne peut pas nier, qu'il n'y en ait quelques apparences. Sainct Hierosme escriuant sur l'Epistre aux Ephesiens dit. *Auec raison nous recherchõs ce que veut dire l'Apostre, en ces parolles, qu'il dit. Vous auez cheminé vn*

Plutarc.3. de placitis phil.cap.11.

Hier.super c.2.ad Ephe

temps selon le cours de ce monde, sçauoir si d'auanture il nous veut faire entẽdre, qu'il y ait vn autre siecle, qui ne soit, ny despende point de ce monde, mais d'autres mõdes desquels escript Clement en son epistre, l'Ocean, & les mondes qui sont par delà l'Ocean. Ce sont les termes de sainct Hierosme. Mais à la verité ie ne peux trouuer, quelle Epistre soit celle de S. Clement que cite sainct Hierosme: neantmoins sans doute ie croy, que S. Clement l'a escripte, puisque S. Hierosme l'a mis en auant. Et auec raison dit S. Clement, que par de là la mer Oceane, il y a vn autre monde, voire plusieurs mondes, comme c'est la verité, puisque il y a si grande distance d'vn nouueau monde à l'autre nouueau monde. (I'entens dire du Peru & des Indes occidentales, à la Chine & Indes Orientales.) D'auantage Pline, qui a esté si diligent rechercheur des choses estranges, & admirables, rapporte en son histoire naturelle, que Hannon capitaine Carthaginois, nauiga par l'Ocean depuis le destroit de Gibaltar, costoyant tousiours la terre iusques aux confins d'Arabie, & qu'il laissa par escrit ceste sienne nauigation. Que s'il est ainsi comme Pline l'escrit, il s'ensuit que Hannon nauiga autant, comme nauigent auiourd'huy les Portugais, trauersans deux fois par dessoubs l'equinoxe, qui est vne chose espouuantable. Et qui plus est le mesme Pline rapporte de Cornele Nepueu autheur fort graue, & dit que le mesme chemin a esté nauigé par vn autre homme appellé Eudaxius, toutesfois par chemins contraires: d'autant que cest Eudaxius suyuant le Roy des Latyres, sortit par la mer rouge dans

Plin. lib. 2. c. 67.

l'Ocean, & en tournoyant paruint iuſques au deſtroit de Gibaltar ce que le meſme Cornelle Nepueu afferme eſtre aduenu de ſon tẽps. Comme auſſi d'autres autheurs graues eſcriuent, qu'vne nauire de Carthaginois pouſſée par la force des vens dans la mer Oceane, arriua en vne terre, qui iuſques à ce temps n'auoit eſté cogneüe, & qu'eſtant de retour à Carthage, donna vn grand deſir & enuie aux Carthaginois de deſcouurir, & peupler ceſte terre: ce que voyant le Senat, par vn rigoureux decret defendit telle nauigation, craignant que auec le deſir de nouuelles terres, l'on delaiſſaſt à aymer ſon pays.

De tout cecy l'on peut tirer que les anciens ont eu quelque cognoiſſance du nouueau monde encore que parlant de noſtre Amerique & de toute ceſte Inde Occidentale, à peine en trouue l'on choſe certaine es liures des Eſcriuains anciens. Mais de l'Inde Orientale, ie dis qu'il y en a aſſez ample mention, non ſeulement de celle de par delà, mais auſſi de celle de par deçà, qui anciennement eſtoit la plus eſloignée, pource que l'on y alloit par contraire chemin, que celuy qu'on faict auiourd'huy. Pourquoy n'eſt il pas aiſé de trouuer aux liures anciens Malacà qu'ils appelloient le doré Cherſoneſe, le Cap de Comorni, qui s'appelloit le promontoire de Cori, & la grande & renommée Iſle de Sumatre, tant celebrée par l'ancien nom de Taprobane? Que dirons nous des deux Ethiopies, des Brachmanes, & de la grande terre des Chinois? qui doute que aux liures des anciens, il n'en ſoit fait mention pluſieurs fois?

Mais des Indes Occidentales, nous ne trouuons point dedans Pline, que en ceste nauigation l'on passast les Isles Canaries, qu'il appelle Fortunees, la principale desquelles il dit auoir esté nommee Canarie, pour la multitude des chiens qui estoyent en icelle. Mais à peine il y a aucune apparence aux liures anciens de la nauigation, que l'on fait auiourd'huy plus outre que les Canaries, par le Golphe qu'auec fort bonne raison ils appelloyent grand. Ce neantmoins beaucoup ont opinion que Seneque le Tragique a prophetisé de ces Indes Occidentales, parce que nous lisons en sa tragedie de Medee en vers Anapestiques, qui reduicts en vers François, disent ainsi:

Plin. lib. 6. cap 21.

Senec. in Med. act. 2. in fin.

Il viendra sur le dernier aage
Vn siecle nouueau, bien-heureux,
Où nostre Ocean spacieux
Estendra plus loing son riuage.
Vne grand terre se verra
Nauigeant ceste mer profonde,
Et lors vn autre nouueau monde
Aux humains se decouurira.
La Tullé par tout renommee
Pour vn bout du monde eslongné
Tantost apres ce poinct gaigné
Sera pour voisine contree.

Cecy raconte Seneque en ces vers, & ne pouuons bonnement nier que la prenant à la lettre, sa prediction ne soit veritable. Car si l'on compte les longues annees qu'il dit, à commencer dés le temps du Tragique, l'on trouuera plus de mil & quatre cens ans passez, & si

c'eſt dés le temps de Medee, il y en aura plus de deux mil: ce que nous voyons auiourd'huy à veuë d'œil tellement accomply, veu qu'il n'y a point de doute que l'on n'aye trouué le paſſage de l'Ocean ſi long temps caché, & que l'on a deſcouuert vne grande terre & nouueau monde habitee, plus grande que tout ce continent de l'Europe & de l'Aſie. Mais ce que l'on peut en cela raiſonnablement diſputer eſt, à ſçauoir ſi Seneque a dict cela par diuination, ou ſi ç'a eſté poëtiquement, & à la volee. Et pour en dire mon opinion, ie croy qu'il la pronoſtiqué auec la façon de deuiner qu'ont les hommes ſages & aduiſez: attendu que en ſon temps l'on entreprenoit deſia de nouuelles nauigations, & voyages par mer. Il cognoiſſoit bien auſſi comme Philoſophe, qu'il y auoit vne autre terre contraire & oppoſite à nous, qui eſtoit celle qu'ils appellent Antichthon. Et par ce fondement il a peu conſiderer que la hardieſſe & induſtrie des hommes en fin pourroit atteindre iuſques là que de trauerſer la mer Oceane, & l'ayant trauerſee, pourroyent deſcouurir de nouuelles terres, & vn autre monde: attendu que du temps de Seneque l'on auoit cognoiſſance du ſuccez de ce naufrage que Pline raconte, par lequel on paſſa le grand Ocean. Ce qui appert auoir eſté le motif de la Prophetie de Seneque, comme il le donne à entendre par les vers ci deuant recitez: apres leſquels aiant acheué d'eſcrire le ſoucy & la vie peu malicieuſe des anciens, il ſuyt ainſi:

Auiourd'huy c'est vn autre temps,
Car la mer contente ou forcee,
Se void de l'hardy trauersee,
Qui n'y prend que du passetemps.

Et plus bas il dit ainsi:

Tout bateau sans craindre naufrage
Se iette or sur la haute mer,
Et ja le bouillant passager
Tient pour bref vn si long voyage.
Il n'est plus rien à descouurir,
Ny lieux qui soyent encor à prendre:
Celuy là qui se veut deffendre,
D'vn nouueau mur se doibt couurir.
Tout est renuersé par le monde.
Rien n'est en son lieu demeuré,
Rien secret ny rien d'asseuré
N'y a parmy la terre ronde.
On void que le chaud Indien
Boit l'Araxe en froideur extresme,
Et l'Elbe & le Rhin tout de mesme,
Lauent le peuple Persien.

Et de ceste tant grande hardiesse des hommes, Seneque a coniecturé ce qu'il a escrit, comme le dernier poinct qui doit arriuer disant: *Il viẽdra sur le dernier âge,*&c. ainsi qu'il a esté mis cy dess⁹.

De l'opinion que Platon a euë des Indes Occidentales.

CHAPITRE XII.

OR si quelqu'vn a traicté plus particulierement de ceste Inde Occidentale, que l'honneur en doit estre donné à Platon, qui en son Timee dit

dit ainsi: *En ce temps l'on ne pouuoit nauiger ce Golphe* (il entend de la mer Atlantique, qui est l'Ocean, qui se rencontre au sortir du destroit de Gibaltar) *pour ce que le passage estoit clos à la bouche des colomnes d'Hercules* , (qui est le mesme destroit de Gibaltar). *Et ceste Isle estoit ioincte en ce temps à la bouche susdicte, & estoit de telle grandeur, qu'elle excedoit toute l'Asie & l'Afrique ensemblément: & alors il y auoit vn passage pour aller de ces Isles à d'autres, & de ces autres Isles l'ō alloit à la terre ferme, qui estoit proche, enuironnee de la vraye mer.* Cela est raconté par Critias en Platon. Et ceux qui se persuadent que ceste narration de Platon est vne vraye histoire deduicte & contenue souz ces termes, disent que ceste grande Isle appellée Atlantique, laquelle excedoit en grandeur l'Afrique & l'Asie tout ensemble, occupoit alors la plus grande part de la mer Oceane appellée Atlantique, que les Espagnols nauigent auiourd'huy, & que les aurres Isles, qu'il disoit estre proches de ceste grande, sont celles que maintenāt nous appellons Isles de Barlouante, à sçauoir Cube, Espagnolle, S. Iean du port-riche, Iamaique & autres Isles de ceste contree: mesme que la terre ferme dont il fait mention, est celle qu'auiourd'huy nous appellons terre ferme, à sçauoir le Peru, & l'Amerique, & que ceste vraye mer, qu'il dit, est ioignant icelle terre ferme, sçauoir la mer du Sud, qu'il appelle vraye mer, pour ce que en comparaison de sa grādeur, les autres mers, Mediteranées, voire la mesme Atlantique, sont cōme petites mers, Par cela à la verité ils donnent vne interpretation fort ingenieuse & artificieu-

ſe & artificieuſe à ces propos de Platon. Mais ſi ceſte interpretation doit eſtre tenue pour veritable, ou non, i'ay deliberé l'eſclaircir en autre lieu.

Que quelques vns ont eu opinion que aux lieux de l'Eſcriture ſaincte, où il eſt faict mention d'Ophir, on le doit entendre de noſtre Peru.

CHAP. XIII.

QVelquesvns ont ceſte opiniõ qu'il
eſt fait mention en la S. Eſcriture
de ceſte Inde. Occidentale, prenãs
la regiõ du Peru, pour ceſt Ophir
tant celebré en icelle. Robert Eſtienne, ou pour
mieux dire François Vatable, homme fort ver-
ſé en la l'angue Hebraïque (comme i'ay ouy ra-
conter à noſtre Precepteur qui fut ſon diſci-
ple) dit aux annotations ſur le neufieſme chapi-
In.3.l.Reg.c 9. tre du troiſieſme liure des Roys, que l'Iſle Eſ-
pagnolle , que trouua Chriſtophle Colomb,
eſtoit celle d'Ophir, dont Salomon faiſoit ap-
porter quatre cens vingt, ou quatre cens cin-
In apparatu quante talents d'or tres-fin & pur. Pour ce que
Biblia regia l'or de Cibao que les noſtres apportent de l'E-
in phaleg.c. ſpagnolle, eſt de telle facon & qualité. Et s'en
9. trouuent encore pluſieurs autres , qui affer-
mẽt que ceſtuy noſtre Peru eſt Ophir, deduiſans
& tirans vn nom de l'autre, lequels croyent que
2.Paral. 9. dés lors que le liure de Paralipomenon fut
3.Regum. eſcrit l'on l'appelloit Peru (comme auiourd'huy
10. ils ſe fondent en ce que la ſaincte Eſcriture rap-

porte que l'on apportoit d'Ophir de l'or tresſpur, & des pierres fort precieuſes auec du bois qui eſtoit fort beau & fort rare: lequelles choſes ſont abondantes au Peru, comme ils diſent. Mais (à mon opinion) c'eſt choſe fort eſlognée de verité, que le Peru ſoit Ophir tant celebré par les lettres ſacrées. Car iaçoit qu'en ce Peru il y ait aſſez grande abondance d'or, ce n'eſt pas toutesfois de telle façon, que l'on le doiue eſgaler, à la renommée des richeſſes qu'a eue anciennement l'Inde Orientale. Ie ne trouue point qu'en ce Peru, il y ait des pierres ſi precieuſes, ny de bois ſi exquis, qu'on n'en ait iamais veu de ſemblables en Hieruſalem. Car encore qu'il y ait des eſmeraudes exquiſes, & quelques arbres d'vn bois dur & aromatique: ce neantmoins ie n'y trouue point choſe digne de telle louange, que la ſaincte Eſcriture donne à Ophir. Meſme il me ſemble qu'il n'eſt pas vray-ſemblable que Salomon euſt laiſſé l'Inde Orientale tres-riche & opulente, pour enuoyer ſes flottes de nauires à ceſte derniere terre: que ſi elles y eſtoient venues tant de fois, (comme il eſt eſcrit) certainemẽt nous trouuerions plus de reſte & de teſmoignage d'icelles, que nous n'auons pas. D'auautage l'Etymologie du nom d'Ophir, & le changement ou reduction d'iceluy au nom du Peru, me ſemble choſe peu conſiderable, eſtant certain que le nom du Peru n'eſt pas fort ancien, ny commun à toute ceſte contrée. L'on a eu de couſtume ordinairement en ces deſcouuertures du nouueau monde, de donner nom aux terres & ports de mer, ſelon

2. Par. 8.
4. Reg. 22.
3. Reg. 9.

l'occasion qui se presentoit alors de l'arriuee & croy que le nom du Peru a esté ainsi trouué, & mis en vsage. Car nous tenons icy, que le nom a esté donné à toute ceste terre du Peru, à cause d'vn fleuue ainsi appellé par les naturels du pays, auquel les Espagnols arriuerent quand ils firent la premiere descouuerte. Et de la nous disons que les mesmes Indiens naturels du Peru ignorent, & ne se seruent aucunement de ce nom & appellation, pour signifier leur terre. Il semble d'auantage que les mesmes autheurs veulent dire, que Sepher, denommee en la saincte Escriture, est ce qu'auiourd'huy l'on appelle les Andes, qui sont des montaignes tres-hautes du Peru. Et ceste resemblance des mots & appellations, n'est pas chose suffisante. Car si celà auoit lieu nous pourrions aussi bien dire que Iectan est Iecsan, mentionné en la saincte Escriture. Aussi nous ne pouuons dire que les noms de Tite & Paul, desquels ont vsé les Roys Inquas de ce Peru, soyent prouenus des Romains, ou Chrestiens; d'autant que c'est vn argument trop foible & trop leger, pour tirer conclusion de choses si grandes. L'on voit clairement que c'est chose contraire à l'intention de l'Escriture saincte, ce que quelques vns ont escrit que Tharsis & Ophir n'estoient en vne mesme route & prouince, en conferant le chapitre vingtdeuxiesme du quatriesme liure des Roys, auec le chapitre vingtiesme du second liure du Paralipomenon. D'autant que ce qui est dit au liure des Roys, que Iosaphat dressa vne flotte de nauires en Asiongaber pour aller

Iectan filius Heber. Gen. 10.
Iecsan filius Abrahæ ex Cetura Gē. 25.

querir de l'or à Ophir, est aussi referé au Paralipomenon, que ceste mesme flotte fut dressee pour aller à Tharsis. D'où l'on peut facilement iuger que en ces liures susdits, quand l'Escriture parle de Tharsis & Ophir, elle entend vne mesme chose. Quelqu'vn me pourroit demander sur cecy, quelle region ou prouince estoit cest Ophir, où alloit la flotte de Salomon, auec les mariniers de Hyram Roy de Tyr & de Sidő, *3.Reg.9.*
pour rapporter de l'or, & où pretendant aller *4.Reg.22.*
la flotte du Roy Iosaphat, perit, & fit naufrage en Asiongaber, comme rapporte l'Escriture. En cecy ie dis, que ie m'accorde fort volontairement à l'opinion de Iosephe, en ses liures des Antiquitez, où il dit que c'est vne prouince de l'Inde Orientale, laquelle fut fondee par cest Ophir, fils de Iectan, duquel il est faict mention au Genese dixiesme, & estoit celle prouince abondante d'or tres-fin. De là est venu que l'on *Genes.10.*
celebre tant l'or d'Ophir, ou d'Ophas, ou selon qu'aucuns veulent dire que ce mot d'Obrise, vaut autant comme qui diroit l'Ophirize. Pource que y voyant sept sortes & especes d'or, (comme refere sainct Hierosme) celuy d'Ophir estoit tenu pour le plus fin, comme icy nous loüons & estimons l'or de Valdiuia ou de Caranaya. La principale raison qui me fait croire qu'Ophir est en l'Inde Orientale, & non en ceste Occidentale, est pource que la flotte de Salomon ne pouuoit venir icy sans passer toute l'Inde Orientale, toute la Chine, & autre grande espace de mer; n'estant pas vray semblable qu'ils eussent trauersé tout le monde,

pour venir icy chercher de l'or, principalement estant ceste terre de telle façon, que l'on n'en peut auoir eu cognoissance par aucun voyage de terre, & monstrerons apres que les anciens n'auoyent cognoissance de l'art de nauiger, dont nous vsons auiourd'huy, sans lequel ils n'eussent peu s'engouffrer & auancer si auant dans la mer. Finablement en ces choses, quand il n'apparoit indices certains, mais seulement coniectures legeres, l'on n'est obligé d'en croire d'auantage que ce qu'il en semble à vn chacun.

Que signifie en la saincte Escriture Tharsis & Ophir.
CHAP. XIIII.


SI les opinions & coniectures d'vn chacun doiuét estre receuës, ie tiens quant à moy, que en la saincte Escriture ces mots de Tharsis & Ophir, le plus souuent ne signifient aucun lieu determiné, mais que c'est vn mot & signification generale aux Hebrieux, comme en nostre vulgaire, ce mot des Indes nous est general, en nostre vsage, & façon de parler: car nous entendons, par les Indes, des terres fort riches, eslongnees & estranges des nostres. Ainsi nous autres Espagnols indifferemment appellons Indes le Peru, le Mexique, la Chine, Malaque, & le Bresil, & de quelconques parties de celles cy, que viennent lettres, nous disons que ce sont lettres des Indes, estans neantmoins lesdites terres &

royaumes de grande distance & diuersité entre elles ; iaçoit aussi qu'on ne puisse nier, que le nom des Indes s'entend proprement de l'Inde Orientale. Et pour ce que anciennement on parloit de ces Indes comme d'vne terre fort eslongnée, de là est venu, que à la descouuerture de ces autres terres, aussi bien esloignees, a l'on donné le nom des Indes: pour estre distantes des autres, & tenues comme le bout du monde. Et de mesme façon il me semble, que Tharsis en la saincte Escriture le plus souuent ne signifie ny lieu, ny partie determinee, mais seulement des regions fort eslongnees, & selon l'opinion du peuple, fort riches, & fort estranges. Car ce que Iosephe & quelques-vns veulét dire, que Tharsis est Tarso selõ l'intention de l'Escriture, il me semble auec bonne raison auoir esté reprouué par sainct Hierosme: nõ seulement d'autant que ces deux vocables s'escriuent par diuerses lettres, l'vn auec vne aspiration, & l'autre sans aspiration; mais aussi, pource que l'on escrit beaucoup de choses de Tharsis, qui ne peuuent pas bien cõuenir ny se rapporter à Tarso cité de Cilicie. Il est bien vray, que en quelques endroits de l'Escriture, il est dit que Tharsis est en Cilicie. Ce qui se trouue au liure de Iudith, quand il est parlé d'Holofernes, duquel il est dit qu'ayant passé les limites d'Assyrie, il paruint iusques aux grands monts d'Ange, (qui paraduenture est Taurus) lesquels monts sont à la senestre de Cilicie, & qu'il entra en tous les chasteaux, où il assembla toutes ses forces, ayant destruit celle tant renommee cité de Melothi, despouilla,

Hieron. ad Marcell. in 3. tomo.

Iudith 2.

Lege Plin. l. 5. cap. 27.

& ruina tous les fils de Tharſis & d'Iſrael, qui eſtoient ioignant le deſert, & ceux qui eſtoyent au Midy, vers la terre de Cellon; & de là paſſa l'Euphrates: mais (comme i'ay dit) ce qui eſt ainſi eſcrit de Tharſis ne ſe peut accommoder à la cité de Tarſo. Theodoret & autres ſuyuans l'interpretation des ſeptante, en quelques endroits mettent Tharſis en Afrique, voulans dire que c'eſtoit la ville meſme, qui anciennement s'appelloit Carthage, & auiourd'huy Royaume de Thunes, & diſent que c'eſtoit là où Ionas vouloit aller, quand l'Eſcriture rapporte qu'il s'enfuyoit du Seigneur en Tharſis. Autres veulent dire, que Tharſis eſt vne certaine region des Indes, comme il ſemble que ſainct Hieroſme s'y vueille incliner. Ie ne veux pas à preſent debatre ces opinions, mais ie veux bien dire, que l'Eſcriture ſur ceſte matiere ne ſignifie pas touſiours vne region ou partie du monde certaine & determinee. Il eſt certain que les Mages ou Rois qui vindrent adorer Ieſus Chriſt, eſtoyent d'Orient, & auſſi dit l'Eſcriture, qu'ils eſtoyent de Saba, Epha, & Madiem. Et quelques hommes doctes ſont d'opinion, qu'ils eſtoyent d'Ethiopie, d'Arabie, & de Perſe. Et neantmoins le Pſalmiſte & l'Egliſe chante d'eux; *Les Roys de Tharſis apporteront des preſens.* Nous nous accordõs donc auec S. Hieroſme, que Tharſis eſt vn mot, qui a pluſieurs & diuerſes ſignifications en l'Eſcriture, & que quelquefois il ſignifie la pierre Chryſolithe ou Iacinthe, tantoſt quelque certaine region des Indes, tantoſt la mer meſme, qui eſt de couleur de Iacinthe à la reuerberatiõ

Theod. in 1. Ioan.
Artaſmõt. ibid. & in alphabeto apparatus.
Hieron. ad Marcell.
Pſalm. 44. Iſayæ 60.

du Soleil. Mais auec raison le mesme sainct Docteur nie, que Tharsis soit region des Indes, où vouloit fuyr Ionas, puis que partant de Ioppé, il luy estoit impossible de nauiger iusques és Indes par icelle mer. Pource que Ioppé (qu'auiourd'huy nous appellons Iaffe, n'est pas vn port de la mer rouge, laquelle est iointe auec la mer Indique Orientale, mais de la mer Mediterranee, qui n'a point d'issue par la mer Indique. D'où il appert clairement, que la nauigation que faisoit la flote de Salomon, partant de Asiongaber (où se perdirent les nauires du Roy Iosaphat) alloit par la mer rouge à Tharsis & Ophir, ce qui est expressément attesté en l'Escriture. Et a esté ceste nauigation fort differente de celle que pretendoit faire Ionas à Tharsis, puisque Asiongaber est le port d'vne cité d'Idumee, assise sur le destroit, ou la mer rouge se ioint auec le grand Ocean. De cest Ophir l'on apportoit à Salomon de l'or, de l'argent, du morphie, des monnes, & coqs d'Inde, & estoit leur voyage de trois ans, toutes lesquelles choses sans doubte doiuét estre entendues de l'Inde Orientale, qui est feconde & abondante en tout ce que dessus, ainsi que Pline l'enseigne, & que nous en auons à present certaine cognoissance. De nostre Peru certainement ils n'eussent peu apporter du morphie, d'autant que les Elephans y sont du tout incogneus. Mais ils eussent bien peu apporter de l'or, de l'argent, & de fort plaisantes & gentilles monines. Finablement il me semble que l'Escriture saincte entend communement par ce mot de Tharsis, ou la grande

mer, ou des regions fort eslongnees & estranges. Par ainsi il suppose que les Propheties qui parlent de Tharsis (puisque l'esprit de prophetie peut tout sçauoir) se peuuent bien souuent accommoder aux choses de nostre nouueau monde.

De la Prophetie d'Abdias, que quelques-vns interpretent estre des Indes.

CHAPITRE XV.

GuidoBoderian. in epi. ad Philippũ Cathol. regẽ in 5. Com. sac. Bibl. in Marrag. in Hispan. hist.

PLusieurs disent & afferment, que en la saincte Escriture il a esté predit bien long temps deuant, que ce nouueau monde deuoit estre conuerty à Iesus Christ par la nation Espaignolle, & à ce propos mettent en auant & expliquent le texte de la Prophetie d'Abdias, qui dit ainsi: *A la transmigratiõ de cest exercite des enfans d'Israel possedera toutes les choses des Chananeens iusques en Sarepte, & la trãsmigration de Hierusalẽ, qui est au Bosphore, possedera les citez du midy, & mõteront les sauueurs au mõt de Siõ pour iuger le mõt d'Esau, & sera le royaume pour le Seigneur.* Cecy a esté mis ainsi en vulgaire suyuãt la lettre. Mais les autheurs que i'ẽtẽs, en l'Hebrieu lisent ainsi: *Et la transmigratiõ de cest exercite des enfans d'Israel* (qui sont les) *Cananeans iusques à Zarphat* (qui est France) *& la transmigration de Ierusalem, qui est en Sapharad* (entendez pour Espaigne) *possedera pour heritage les citez du midy, & monteront ceux qui procurent la saluation au mont de Sion, pour iuger le mõt d'Esau, & sera le roiaume pour le Seigneur.*

Ludouicus Leo Augustinian. in cõment super Abdia.

Toutefois aucuns d'eux n'alleguent suffisant

tesmoignage des anciens, ny raison pertinente, pour monstrer que Spharad, que sainct Hierosme interprete le Bosphore ou destroit, & les septante Interpretes l'Euphrate, doiue signifier l'Espagne, que leur seule opinion. Les autres alleguent la Paraphrase Chaldaique, qui est de ceste opinion, & mesme les anciens Rabis qui l'expliquent de ceste façon, comme aussi ils expliquent Zarphat estre France (que nostre vulgaire & les septante disent estre Sarepte). Et laissant ceste dispute, qui appartient aux gens plus de loisir, quelle necessité y a-il de croite, que les citez de l'Austre, ou de Mageb (ainsi qu'escriuent les septante) soyent les gens de ce nouueau monde? D'auantage, quel besoing est-il de croire, & de prendre la nation Espaignolle pour la transmigration de Hierusalem en Spharad? si ce n'est que nous vueillions prendre Hierusalem spirituellement, & que pour icelle nous entendions l'Eglise. De sorte que par la transmigration de Hierusalem en Sapharad, le sainct Esprit nous demonstre les enfans de la saincte Eglise, qui habitent aux fins de la terre, & aux riuages, pource cela en langue Syriaque est dict Sapharad, & se rapporte bien à nostre Espagne, qui selon les anciens est la fin & le bout de la terre, estant presque toute enuironnee de la mer. Or par les citez d'Austre, ou de Sud, l'on peut entendre ces Indes: attendu que la plus grande part de ce nouueau monde est assise au Midy: & la meilleure partie duquel regarde le Pole Antarctique. Ce qui s'ensuit est facile à interpreter, sçauoir *ceux qui procurent la saluatiõ, mõ-*

seront au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau: parce qu'on peut dire que ceux là se retirent à la Doctrine, & au fort de la S. Eglise, qui pretendent rompre & dissiper les erreurs profanes des gentils, car cela peut estre interpreté iuger le mont d'Esau. D'où il s'ensuyt bien, que alors le royaume ne sera pour les Espagnols, ny pour ceux d'Europe, mais pour Iesus Christ nostre sauueur. Quiconque voudra expliquer de ceste façon la Prophetie d'Abdias, ne doit estre reprins puis qu'il est certain que le sainct Esprit a sceu & cogneu tous les secrets long temps au parauant. Et semble qu'il y a grande apparence de croire, qu'il est faict mention en la saincte Escriture, d'vne affaire de telle importance, comme est la descouuerture des Indes & nouueau monde, & conuersion d'iceluy en la foy. Isaye
Isai.18.iux- mesme dit ces termes. *Ah les ailles des nauires qui*
ta70.Inter. *vont de l'autre part d'Ethiopie.* Plusieurs autheurs tres-doctes declarent que tout ce chapitre est entendu des Indes, & le mesme Prophete en
Isaia 66. d'autre endroit dit, *Que ceux qui eschaperont d'Israel iront fort loing à Tharsis & en des Isles fort eslognees, où ils conuertirōt au Seigneur plusieurs & diuerses natiōs.* Entre lesquelles il nomme la Grece, l'Italie, & l'Afrique, & beaucoup d'autres. Ce qui sās doute se peut bien rapporter à la conuersion de ces nations des Indes. Car estant chose asseuree
Matth.24. que l'Euangile doibt estre preschee par tout l'vniuers, ainsi que le Sauueur nous l'a promis, & qu'alors viendra la fin du monde, il s'ensuit, & ainsi le doibt-on entendre, qu'en toute l'estendue du monde il y a beaucoup de nations à

qui Iesus Christ n'a esté annoncé. Partant nous debuons de là recueillir, qu'il est demeuré grande partie du monde incogneue aux anciens, & qu'auiourd'huy il y en a encore vne bonne partie à descouurir.

Par quel moyen ont peu arriuer aux Indes les premiers hommes, & qu'ils n'y sont arriuez de grê, & selon leur intention.

CHAPITRE XVI.

MAintenant il est temps de respondre à ceux qui disent qu'il n'y a point d'Antipodes, & que ceste region où nous viuons, ne peut estre habitée. L'immense grandeur de l'Ocean, espouuanta tellement sainct Augustin, qu'il ne pouuoit pēser comment le lignage humain eust peu passer à cestuy nostre nouueau monde. Mais puis que d'vne part nous sçauons de certain que passez sont plusieurs ans, qu'il y a des hommes habitans en ces parties cy, & d'autre part ne pouuons nier ce que la saincte Escriture nous enseigne clairement, que tous les humains sont procedez d'vn premier homme, que sans doute serons contraincts de croire & confesser que les hommes seront passez icy de l'Europe, de l'Asie, ou de l'Afrique : toutesfois ce pendant il nous faut rechercher & discourir par quel chemin ils y ont peu venir. Il n'est pas vrai-sem-

blable qu'il y ait eu vne autre arche de Noë, en laquelle les hommes puissent estre arriuez aux Indes, & moins encore que l'*Ange* ait transporté les premiers hommes de ce nouueau monde, attachez & suspendus par les cheueux, comme il feit le Prophete Habacuc, car nous ne traittons pas de la toute puissance de Dieu, mais seulement de ce qui est conforme à la raison & à l'ordre & disposition des choses humaines. C'est pourquoy ces deux choses doiuent estre tenues pour admirables & dignes de merueille, voire d'estre comptees entre les secrets de Dieu. L'vne que le genre humain ait peu passer vne si grande trauerse de mer, & de terre. L'autre que y ayant icy si grand nombre de peuple ils ayent esté neantmoins incogneus par tant de siecles. Pour ceste cause ie demande par qnelle deliberation, force & industrie, le lignage des Indiens a peu passer vne si large mer, & qui pouuoit estre l'inuenteur d'vn passage si estrange. Veritablement ie l'ay plusieurs fois recherché & ruminé à moy-mesme, (comme plusieurs autres ont fait,) & iamais n'ay peu trouuer chose qui me peust satisfaire. Toutesfois i'en veux bien dire ce que i'en ay conceu & qui me vient à present en la fantasie, puis que les tesmoins me manquẽt lesquels ie peusse suiure & me laisser aller par le fil de la raison, (quoy qu'il soit fort delié) iusques à ce qu'il se disparoisse du tout de deuant mes yeux. C'est vne chose certaine que les premiers hommes sont venus en la terre du Peru par l'vne de ces deux manieres, sçauoir ou par terre, ou par

mer. Que s'ils sont venus par la mer, c'à esté ou fortuitement & par hazard, ou de gré & propos deliberé. I'entens par hazard estans iettez par quelque orage & force de tourmente, comme il aduient en tẽps rude, & tempestueux. I'entens aussi de propos deliberé qu'ils eussent dressé leur nauigation, pour chercher & descouurir de nouuelles terres. Outre ces deux manieres ie trouue, qu'il n'est point possible d'en trouuer d'autres, si nous voulons suyure le cours des choses humaines, & ne nous arrester à fabriquer des fictions Poëtiques & fabuleuses. Car il ne faut pas que quelqu'vn se persuade de trouuer vn autre Aigle, comme celle de Ganimede, ou quelque cheual volant, comme celuy de Perseus, qu'il maintienne auoir apporté les premiers Indiens par l'air, ne que paraduenture ces premiers hommes se soyent seruis de poissons, cõme Serenes, ou Nicolas, pour les auoir passés là. Mais delaissant arriere ces propos de mensonge, & dignes de risée, examinons vn peu chacune de ces deux manieres mises en auant: attendu que ceste dispute sera plaisante & vtile. Premierement il me semble que ce ne seroit pas chose trop eslongnée de raison de dire, que les premiers & anciens peuples de ces Indes sont venus, ont descouuert, & peuplé par la mesme façon, que nous autres à present y venons iournellement, à sçauoir par l'art de nauiger, & l'ayde des pilotes, lesquels se conduisent par la hauteur & cognoissance du Ciel, & auec l'industrie qu'ils ont de changer & manier les voiles selon le temps qui se presente.

Pourquoy cela ne pourroit-il pas bien estre? faut-il croire que nous seuls hommes, & en cestuy nostre siecle, tant seulement, ayons comprins & cogneu l'art de nauiger l'Ocean? Nous voyons que de ce temps mesme, l'on nauige & trauerse encore l'Ocean pour descouurir nouuelles terres, cõme peu de temps y a qu'Aluaro Mendana & ses compaignons ont nauigé, estás partis du port Lima, & suiuy la route du Ponant pour descouurir la terre qui gist à l'Est, où est le Peru, & au bout de trois mois, descouurirent les Isles, qu'ils appellerent Isles de Salomon, qui sont plusieurs & fort grandes. Et y a grande apparence qu'elles gisent, ioignant la nouuelle Guynee: ou pour le moins qu'elles sõt fort proches d'vne autre terre ferme. Et encore auiourd'huy par le commandement du Roy, & de son conseil l'on delibere d'apprester vne nouuelle armée pour aller à ces Isles. Puis donc qu'il est ainsi, pourquoy ne dirons nous pas, que les anciens aussi bien n'ayent peu auoir le courage, & resolution de voyager par mer à mesme deliberation de descouurir la terre, qu'ils appellent Antičthon, opposite à la leur, & que selon le discours de leur philosophie, deuoit estre auec dessein de ne s'arrester iusques à la veue des terres qu'ils cherchoient? Certainement il n'y a aucune repugnance ou contrarieté que ce que nous voyons auiourd'huy arriuer, soit ainsi anciennement arriué: attendu mesme que la saincte Escriture tesmoigne que 2.Para.9. 3.Reg.10. Salomon print des maistres pilotes de Tyr & de Sidon, fort adroits & experimentez à la mer,

mer,& que par leur induſtrie,l'on feit ceſte nauigation de trois ans. A quel propos pẽſez vous qu'elle remarque l'art des mariniers, & leur ſcience, enſemble leur nauigation ſi longue de trois ans, ſinõ pour nous doner à entendre que la flotte de Salomon,nauigeoit le grand Ocean? Il y en a beaucoup qui ſont de ceſte opinion, auſquels il ſemble que ſainct Auguſtin, auoit peu de raiſon de ſeſpouuenter, & eſmerueiller de la grandeur de l'Ocean puiſqu'il pouuoit cõiecturer qu'il n'eſtoit ſi difficile à nauiger, veu ce qui eſt rapporté de la nauigation de Salomõ. Mais pour dire la verité mon opinion eſt bien autre,& ne me puis perſuader que les premiers Indiens ſoient arriuez en ce nouueau monde, par vne nauigation ordonnée,& faite à propos. Meſme ie ne veux pas accorder que les anciens ayent cogneu l'art & induſtrie de nauiger par le moyen duquel les hommes auiourd'huy trauerſent la mer Oceane de quelque partie,que ce ſoit à quelcõque autre,qu'il leur prenne fantaſie.Ce qu'ils font auec vne incroiable viſteſſe & reſolution, attendu que ie ne trouue en toute l'antiquité aucun reſte, ou teſmoignage d'vne choſe ſi notable, & de ſi grande importance. Et ne trouue qu'aux liures des anciens ſoit faite aucune mention, de l'vſage de la pierre d'Aymãt, ne de l'Eſguille à nauiger,voire,ne croy-ie point qu'ils en ayent eu aucune congnoiſſance. Que ſi l'on oſte la cognoiſſance de l'Eſguille à nauiger, l'on cognoiſtra facilement qu'il eſt impoſſible qu'ils ayent trauerſé l'eſtẽdue du grand Ocean. Ceux qui ont quelque co-

gnoiſſance de la mer, entendent bien ce que ie dis. Pource que il eſt auſſi facile de croire, que les mariniers eſtans en plaine mer puiſſent dreſſer la proue de la nauire, où ils voudront, ſi l'Eſguille de nauiger leur deffaut, comme de penſer que l'aueugle puiſſe monſtrer auec le doit ce, qui eſt proche ou ce qui eſt eſlogné en quelque endroit. Et eſt vne choſe eſmerueillable que les anciens ayent ignoré par tāt de tēps vne ſi excellente proprieté de la pierre d'aymāt, & qu'elle ait eſté deſcouuerte & cogneu par les modernes. Il appert bien que les ancieus ont ignoré ceſte proprieté, en ce que Pline, qui eſt ſi curieux hiſtorien des choſes naturelles, neantmoins parlant de ceſte pierre d'Aymant, ne dit aucune choſe de ceſte vertu & proprieté, qu'elle a de faire touſiours tourner deuers le Nort le fer qu'elle aura touché, qui eſt la vertu la plus admirable qu'elle ait. Ariſtote Theophraſte, Dioſcoride, Lucrece ny aucuns hiſtoriens ny philoſophes naturels, que i'ay veu, n'en font aucune mention, encore qu'ils traictent de la priere d'Aymant. Sainct Auguſtin eſcriuant d'autre part pluſieurs & diuerſes proprietez, & merueilleuſes excellences de la pierre d'Aymāt aux liures de la cité de Dieu, n'en parle nullement. Et eſt certain, que toutes les merueilles, que l'on conte, de ceſte pierre, ne ſont rien, au reſpect de ceſte proprieté ſi eſtrange, qu'elle a de regarder touſiours au Nort, qui eſt vn grand miracle de nature. Il y a encore vn autre argument, qui eſt que Pline traictant des premiers inuenteurs de la nauigation, & racontant tous

Plin. lib. 3. c. 6. & lib. 34. c. 1. 14. & lib. 7. c. 4.

Dioſco. l. l. 5. c. 10.

Lucret. l. 6.

Aug. de Ciuit. Dei. c. 4 vbi multa de magnete.

Plin. l. 7. c. 56.

les inſtrumens & appareils,ne parle aucunemẽt de l'Eſguille à nauiger,ny de la pierre d'Aymãt: mais ie dy ſeullement que l'art de recognoiſtre les eſtoilles, a eſté inuenté des Pheniciens. Et n'y a point de doute, que ce que les anciens ont ſçeu &cogneu de l'art de nauiger,n'eſtoit qu'au regard des eſtoilles, & remarquans les riuages, Caps,& differences des terres.Que s'ils ſe trouuoient ſi auant en haute mer, que du tout ils perdiſſent la veue de la terre, ils ne ſçauoiẽt en quelle part dreſſer la proue per autre diſcours, ſinon par les eſtoilles, Soleil & la lune, & cela leur deffaillant,(cõme il aduient en tẽps nebuleux, & couuert,) ils ſe gouuernoyent par la qualité du vent, & par coniectures du chemin qu'ils pouuoient auoir faict, finablemẽt alloiẽt conduits de leur inſtinct. Comme en ces Indes les Indiens nauigent vn lõg chemin de mer cõduits ſeulemẽt par leur induſtrie & inſtinct naturel. Et ſert beaucoup à ce ſubject,ce qu'eſcrit Pline,des inſulaires de la Taprobane, (que auiourd'huy nous appellons Sumatra) diſant en ceſte façon,lors qu'il traicte de l'art & induſtrie dont ils vſoient à nauiger.*Ceux de la Taprobane ne voyent point le Nort,& pour nauiger,ſuppleẽt à ce deffaut portans auec eux certains petits oyſeaux,leſquels ils laiſſent aller ſouuent,& cõme ces petits oyſeaux par naturel inſtinct vollẽt touſiours vers la terre,les mariniers dreſſẽt leur proüe,à leur ſuitte;*Qui doubte dõc,que s'ils euſſent eu cognoiſſance de l'Eſguille, ils ne ſe fuſsẽt aidez pour guide,de ces petits oyſeaux, pour deſcouurir la terre? bref il ſuffit pour mõſtrer que les anciens n'ont cogneu ce ſecret de

la pierre d'Aymant, de veoir que à chose si remarquable, il n'y a aucun mot ny vocable Latin, ny Grec, ny Hebreu, qui luy soit propre. Car vne chose de telle importance, n'eust point manqué de nom en ces langues, s'ils l'eussent cogneu. De là vient qu'auiourd'huy les Pilotes, pour faire dresser la route, à celuy qui tient le gouuernail, se seent au haut de la pouppe, qui est à fin qu'il puisse de cest endroit regarder l'Esguille, là où anciennement, ils seoient en la proüe, pour regarder les differences des terres & des mers, & duquel lieu ils commandoient au gouuernail. Comme auiourd'huy l'on vse encore, à l'entrer ou sortir de quelque port & haure, & pour ceste occasion les Grecs appelloient les Pilotes *Proritas* pour ce qu'ils se tenoient en la Proüe.

De la proprieté & vertu admirable de la pierre d'Aymant, pour le fait de la nauigation, & que le anciens n'en ont eu congnoissance.

CHAPITRE XVII.

PAr ce qui est dit cy dessus il appert, que l'on doit tenir la nauigation des Indes, si briefue, & si certaine q̃ nous l'auons de la pierre d'Aymãt. Cõme auiourd'huy nous voyons plusieurs hommes, qui ont voyagé, de Lisbonne à Goa de Seuille à Mexicque, à Panama & en toute ceste autre mer du Sud, iusques à la Chine & au

deſtroit de Magellan, & ce auſſi facilement & certainement, comme le laboureur peut aller de la metairie en la ville. Nous auons veu auſſi des hommes qui ont faict quinze voyages aux Indes, voire dixhuict, & auons entendu parler d'aucuns anciens leſquels ont fait plus de vingt voyages, paſſans & repaſſans la largeur de ce grand Ocean, auſquels ils n'ont apperceu aucuns reſtes ny apparences de ceux qui auoyent paſſé ny rencontré voyagers, à qui demander le chemin. Car (comme dit le Sage) la nauire coupe l'eau & ſes ondes, ſans laiſſer veſtiges par où elle paſſe, ny faire chemin dans les ondes. Mais par la vertu & proprieté de la pierre d'aimant, il ſe faict en ceſt Ocean comme vn chemin tracé & deſcouuert, le tres-hault Createur de toutes choſes luy ayant communiqué telle vertu, que par ſon attouchement au fer, il luy communique ceſte proprieté, d'auoir ſon mouuement & regard vers le Nort, ſans y faillir, en quelque partie du monde que ce puiſſe eſtre. Quelques-vns recherchent quelle eſt la cauſe de ceſte proprieté merueilleuſe, & veulent dire, & s'imaginer ie ne ſçay quelle ſympathie; mais quant à moy, ie prends plus de plaiſir & de contentement conſiderant ces merueilles, à loüer la grãdeur & pouuoir du tout-puiſſant, & me reſiouyr en la contemplation de ſes œuures admirables, & à dire auec Salomon, parlant ſur ce propos: *O Pere, duquel la Prouidence gouuerne & maintient vn bois, luy donnant vn chemin aſſeuré ſur la mer, & au milieu des bondiſſantes ondes, pour monſtrer que de meſme façon tu pourrois ſauuer & deliurer l'hõ-*

Sap. 5.

Sap. 14.

me de tout peril & naufrage, encor qu'il fut sans nauire au milieu de la mer. Mais d'autant que tes œuures sont pleines de sagesse, les hommes mettẽt & hazardẽt leurs vies sur vn peu de bois, & pour trauerser la mer, s'eschappent & se laissent aller en vn basteau. Et sur ce mesme propos le Psalmiste dit: *Ceux qui montent sur mer*
Psal. 106. *en des nauires, & qui sõt leurs affaires en trauersant les eaux, sont ceux qui au profond de la mer ont veu les œuures du Seigneur, & ses merueilles.* Et à la verité ce n'est pas vne des moindres merueilles de Dieu, que la force d'vne pierre si petite, commande à la mer, & contraigne l'abysme infiny de luy obeïr & suyure son commandement. Mais pour autant que c'est chose qui se void tous les iours, & semble si facile, les hommes ne s'en esmerueillent point, & ne se souuiennent pas d'y prẽdre garde: & d'autant que ceste liberalité est telle, les ignorans pour cela en font moins d'estat. Neantmoins ceux qui le veulent considerer de pres, sont conduits par la raison à benir la sagesse de Dieu, & luy rendre graces d'vn si grand benefice. Estant donc ordonné du Ciel, que ces nations des Indes qui tant de temps ont esté cachees fussent cogneuës & descouuertes, & que ceste route fut hantee & frequentee, afin que tant d'ames vinssent à la cognoissance de Iesus Christ, & gaignassent le salut eternel, il a esté pourueu de guide asseuree pour ceux qui font ce chemin, sçauoir l'Esguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut sçauoir au certain, depuis quel temps cest vsage & art de nauiger a esté mis en lumiere: mais quant à moy, ie tiens pour certain, qu'il n'est pas fort

ancien, d'autant que outre les raisons desduites au chapitre precedent, ie n'ay leu en aucun autheur ancien, traittant des horloges, qu'il soit faict aucune mention de la pierre d'aymant. Et neantmoins il est certain que le principal & plus necessaire instrument des cadrans au soleil, dont nous vsons auiourd'huy, est l'esguille de fer touchee de la pierre d'aymant. Quelques autheurs approuuez escriuent en l'histoire des Indes Orientales, que le premier qui commença à descouurir ce secret sur mer, fut Vasco de Gama, lequel à la hauteur de Mozambique rẽcontra certains mariniers Mores, qui vsoyent de l'Esguille de nauiger, & que par le moyen d'icelle Esguille il nauigea ces mers : toutesfois ils n'escriuent point de qui ils auoyent apprins cest artifice : & quelques-vns d'étr'eux mesmes sont de nostre opinion, qui est que les anciens ont ignoré ce secret. D'auantage ie diray vne autre & plus grande merueille de l'Esguille de nauiger, que l'on pourroit tenir pour incroyable, si l'on ne l'auoit veu & cogneu par experience si asseuree & manifeste. Le fer touché & frotté de la pierre d'Aymant par la partie d'icelle pierre, qui en sa naissance regarde le Sud ou Midy, a ceste vertu de se tourner & incliner tousiours & en tous lieux vers le contraire, qui est le Nort : toutesfois en tous lieux il ne le regarde pas directement, mais y a certains points & climats, où il regarde droitement le Nort & s'y arreste : mais passant ou changeant de ce climat, il costoye vn peu, ou à l'Orient ou Ponant, tant plus qu'il se va esloignant de ce climat, c'est

Li.1.de l'Ital. illustr. regni 13.
Plin. l. 2. c. 71. & lib. 7. cap. vlt.
Ozorius de rebus gestis Emman. lib. 1.

ce que les mariniers appellent nordester, ou nortoester. Nordester, vaut autant à dire comme costoyer, s'inclinant au Leuant, & nortoester s'inclinant au Ponent. Et est chose de telle consequence, & qui importe tant de sçauoir ceste declinaison, & costoyement de l'Esguille, que si l'on n'y pensoit & regardoit de pres, (quoy qu'elle soit petite) l'on s'esgareroit merueilleusement en la nauigatiõ, & arriueroit l'on en autre lieu que celuy où l'on pretendoit aller. Vn iour vn pilote Portugais fort experimenté me disoit qu'il y auoit quatre points en tout le monde, où l'Esguille se dressoit au Nort, & me les contoit par leurs noms, que ie n'ay retenus, vn d'iceux est la hauteur de l'Isle de la corne en la Tiercyere, ou Alçores, qui est chose fort cogneue à tous: mais tirant outre de là à plus de hauteur, il nortoeste, qui est à dire decliner au couchant. Mais tirant au contraire à moins de hauteur, vers l'Equinoctial, il nordeste, qui est incliner à l'Orient. Les maistres en cest art pourront enseigner de combien, & iusques où, de ma part ie demanderois volontiers aux bachelliers qui presument sçauoir tout ce qui est, qu'ils me dissent la cause de cest effect, & pour quelle raison vn peu de fer frotté à la pierre d'Aymant reçoit tant de vertu que de regarder tousiours au Nort: mais encor auec telle dexterité, qu'il cognoit les climats & diuerses situations du monde, & où il se doit ficher & dresser, où s'incliner en vn costé ou en l'autre, aussi bien qu'aucun Philosophe & Cosmographe qui soit. Que si ne pouuons bonnement

descouurir, la cause & la raison de ces choses que nous voyons iournellement à l'œil, qui sans doute seroient fort difficiles à croire, si nous ne les voyons ainsi ouuertement : Certes l'on cognoit bien par là nostre folie & vanité, de nous vouloir faire iuges, & assubiectir à nostre raison & discours les choses diuines & souueraines. C'est pourquoy il vaut mieux, comme dit Gregoire Theologien, que la raison s'assuiettisse à la foy, puisque en sa maison mesme elle ne se peut pas bien gouuerner. Mais cecy nous doit suffire, retournons à nostre propos, & concluons que l'vsage de l'Esguille à nauiger n'a point esté cogneue des anciens, d'où l on peut resoudre qu'il leur a esté impossible de faire voyage de propos deliberé, partans de l'autre monde pour venir en cestuy-cy par l Ocean.

CHAPITRE. XVIII.

Auquel est respondu à ceux qui disent qu'au temps passé comme auiourd'huy l'on a nauigé sur l'Ocean.

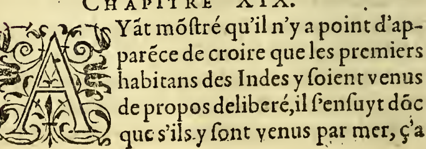
CE que l'on allegue au contraire de ce qui a esté dict, que la flotte de Salomon nauigeoit en trois ans, n'est pas preuue suffisante, puis que les sainctes Escritures n'afferment pas expressement que ce voyage durast trois ans, mais bien qu'il se faisoit vne fois en trois ans. Et encore que nous accordions que la nauigation durast trois ans, il pouuoit estre, comme il est plus vraysemblable, que ceste flotte nauigeant vers l'In-

de Orientale, fut retardee de sa route pour la diuersité des ports & regions, qu'elle alloit recognoissant: comme auiourd'huy en toute la mer du Sud, l'on nauige depuis Chile iusques à la neuue Espagne, laquelle nauigation encor qu'elle soit plus certaine, neantmoins elle est bien plus longue à cause de ce tournoyement qu'elle est contrainte de faire par les costes, & le retardement qu'elle peut auoir en diuers ports. Et à la verité ie ne trouue point és liures des anciens qu'ils se soyent beaucoup aduancez & engolphez en l'Ocean, & ne peux croire, que ce qu'ils en ont nauigé ait esté autrement que de la façon qu'on nauige encor auiourd'huy en la mer Mediterranee. Qui donne occasion aux hommes doctes de croire, qu'anciennement l'on ne nauigeoit point sans rames, d'autant que l'on alloit tousiours costoyant la terre, & semble que l'Escriture saincte le vueille ainsi donner à entendre, quand elle parle de ceste fameuse nauigation du Prophete Ionas, où il est dict, que les mariniers estans forcez du temps, ramerent à terre.

Ion. 10.

Que l'on peut coniecturer que les premiers peupleurs des Indes y sont arriuez par tourmente & contre leur volonté.

CHAPITRE XIX.



AYãt mõstré qu'il n'y a point d'apparẽce de croire que les premiers habitans des Indes y soient venus de propos deliberé, il s'ensuyt dõc que s'ils y sont venus par mer, ç'a

esté par cas fortuit & par force de tourmente, ce qui n'est pas incroyable, quelque grande que soit la mer Oceane, puis qu'il en est autant aduenu de nostre temps : lors que ce marinier (duquel nous ignorons encore le nom, afin que vn œuure si grand & si important ne s'attribue point à d'autre autheur qu'à Dieu) ayant par vn terrible & mauuais temps recogneu ce nouueau monde, laissa pour paye de son logis où il l'auoit receu, à Christophle Colon, la cognoissance d'vne si grand' chose. Ainsi a-il peu arriuer, que quelques hommes de l'Europe ou Affrique, au temps passé ayent esté poussez par la force du vent, & iettez à des terres incogneuës par delà la mer Oceane. Qui est-ce qui ne sçait point que plusieurs, ou la plus grand' part des regions que l'on a descouuertes en ce nouueau monde, a esté par ce moyen, desquelles l'on doibt plustost attribuer la descouuerture à la violence des temps & orages, que non pas à l'esprit & industrie de ceux qui les ont descouuertes ? Et afin que l'on recognoisse que ce n'a pas esté de nostre temps seulement que l'on a faict & entreprins de tels voiages, pour la grandeur de nos nauires, valeur & hardiesse de nos hommes, on peut voir dedans Pline, que plusieurs des anciens ont faict de semblables voyages. Il dit donc de ceste façõ: *Plin. lib. 2. cap. 69.*
L'on raconte que Caius Cesar fils d'Auguste, estant en charge sur la mer d'Arabie, l'on veid & recogneut des pieces & restes de nauires Espagnols, qui y auoyent pery. Et dit apres: *Nepos raconte du circuit Septentrional, que l'on apporta à Quintus Metellus Celer compa-*

gnon au consulat de Caius Affranius (estant lors iceluy Metellus Proconsul en Gaule, certains Indiens qui auoiēt esté presentez par le Roi de Sueue, lesquels Indiens nauigeans de l'Inde pour leur commerce, furēt iettez en Germanie par la force des tempestes. Pour certain si Pline dit verité, les Portugais ne nauigent point auiourd'huy d'auantage que firent ceux-là en ces deux naufrages, l'vn depuis l'Espagne iusques en la mer Rouge, & l'autre depuis l'Inde Orientale iusques en Allemagne. Le mesme autheur escrit en vn autre liure, qu'vn seruiteur d'Annius Plocanius, qui tenoit la ferme des droits de la mer Rouge, nauigeant la route d'Arabie, suruint des vents du Nort furieux, tellement qu'en quinze iours il passa la Carmanie, iusques à recognoistre Hippures, port de la Taprobane, qu'auiourd'huy nous appellons Samatre. Mesme l'on raconte d'vn nauire de Carthaginois, qui de la mer de Mauritanie, fut poussé d'vn vent de bize, iusques à la veüe du nouueau monde. Ce qui n'est pas chose nouuelle à ceux qui ont quelque experience de la mer, d'entendre que quelquefois vne tempeste dure si long temps & obstinément, sans appaiser sa fureur. Il m'est aduenu allant aux Indes, que partant des Canaries, i'ay descouuert & apperceu en quinze iours la premiére terre peuplee des Espagnols. Et sans doute, ce voyage eust esté plus bref, si les mariniers eussent appareillés toutes leurs voiles, à la bize qui couroit. Ainsi me semble-il chose vray semblable, qu'au temps passé les hommes soyent arriuez aux Indes, contre leur intention, poussez

Plin. lib. 6. cap. 22.

& vaincus de la fureur des vents. Ils font au Peru grande mention de quelques Geans qui ont esté en ces quartiers, les os desquels se voyent encor auiourd'huy en Manta & port vieil, d'vne grandeur enorme, & à leur proportion, ces hõmes deuoient estre trois fois plus grãds que les Indiens d'auiourd'huy. Ils racontent que ces Geans vindrent par mer, & faisoient la guerre à ceux du pays, qu'ils bastirent de somptueux edifices, dont ils monstrent encor auiourd'huy vn puits fait de pierres de grand valeur. Ils disent d'auantage, que ces hommes commettans pechez enormes, & specielement cil contre nature, furent embrasez & consumez du feu qui vint du ciel. Mesme racontent les Indiens d'Yca, & d'Arica, qu'ils souloient anciennement nauiger fort loin à des Isles du Couchant, & faisoient leur nauigation en des cuirs de loup marin enflez. De façon qu'il n'y a point faute de tesmoignages pour mõstrer que l'on ait nauigé la mer du Sud deuãt que les Espagnols y vinssent. Ainsi pouuons-nous penser, que le nouueau monde a commencé d'estre habité par des hommes qui y ont esté iettez par la tempeste des vents, & la force du Nort, comme finalement on l'a veuë descouuerte en nostre temps. Il est ainsi (chose bien considerable) que les œuures de nature de grand'importance, pour la plus grand part, ont esté trouuees fortuitement, sans y penser, & non pas par l'industrie & diligence humaine La plus part des herbes medicinalles, des pierres, des plantes, des metaux, des perles, de l'or, aymant, ambre, diamant, & la plus-part de cho-

ses semblables,&leurs proprietez&vertus sont plustost venues en la cognoissance des hommes par accident que par art,& par leur industrie. Afin que l'on voye que la gloire & loüange de telles merueilles, se doit plustost attribuer à la prouidence du Createur,que non pas à l'entendement humain:pour autant que ce qui nous semble arriuer fortuitement,procede tousiours de l'ordonnance & disposition de Dieu,qui fait toutes choses auec raison.

Que neantmoins tout ce qui a esté dit cy dessus est plus vray-semblable de penser,que les premiers peupleurs des Indes y sont venus par terre.

CHAPITRE XX.

IE conclus donc qu'il est bien vray-semblable de penser que les premiers, qui arriuerent aux Indes, fust par naufrage & tempeste de mer : mais il se presente sur ce point vne difficulté, qui me trauaille beaucoup, qui est qu'encor que nous accordions, que les premiers hommes soyent venus à des terres si esloignées,que celles cy, & que les nations que nous voyons icy soyent sorties d'eux, & se soyent tellement multipliez qu'ils sont à present.Neantmoins ie ne me puis imaginer, par quel moyen, ny de quelle façon,les bestes & animaux,dont il se trouue grande abondan-

ce aux Indes, y ayent peu arriuer, n'estant pas croyable que l'on les y ait embarquez & portez par mer. La raison pour laquelle nous sommes contraints de dire, que les premiers hommes des Indes sons venus de l'Europe ou de l'Asie, est pour ne contredire à la saincte Escriture, qui nous enseigne clairement que tous les hommes sont sortis d'Adam: Par ainsi nous ne pouuons dõner autre origine aux hommes qui sont és Indes; veu que la mesme Escriture nous dit, que toutes les bestes & animaux de la terre perirent, sinon celles qui furent reseruées en l'Arche de Noé pour la multiplication & entretien de leur espece. De façon que nous deuons necessairement referer la multiplication de tous les animaux susdits à ceux qui sortirent de l'Arche de Noé aux monts d'Araraat où elle s'arresta, & par ce moyen nous deuons rechercher, tant pour les hõmes que pour les bestes, le chemin par lequel ils sont passez du vieil monde au nouueau. Sainct Augustin traictant ceste question, pour quelle raison l'on trouue en certaines Isles des loups, des tygres, & autres bestes rauissantes qui n'apportent aucun profit aux hõmes, veu qu'il n'y a point de doute que les elephans, cheuaux, bœufs, chiens & autres animaux dont ce seruent les hommes, y ont esté portez tout expres en des nauires, cõme nous voyons aujourd'huy que l'on les porte depuis l'Orient iusques en l'Europe, & de l'Europe au Peru, encor que les voyages en soient si longs. Et par quel moyen ces animaux qui sont de nul profit, au contraire sont dom-

Genes. 7.

Aug. l. 16. de ciuit. c. 7.

mageables, comme les loups, & autres de telle nature farouche, ayent peu passer aux Indes, supposé (comme il est certain) que le Deluge noya toute la terre. Sur lequel traicté, ce docte & sainct hõme essaye à se demesler de ces difficultez, disant, qu'ils peurent passer à nage en ces Isles; ou que quelqu'vn les y a portez expres pour le desduit de la chasse. Ou bien que par la volonté de Dieu , ils eussent esté creez tout de nouueau de la terre, en la mesme sorte & maniere de la premiere creation, quand Dieu dist : *Que la terre produise tout animal viuant en son genre, animaux, reptiles & bestes sauuages des champs selon leur espece.* Mais si nous voulons appliquer ceste solution à nostre propos, la chose en demeurera plus ambarassée; car commençant au dernier point, il n'est pas vray-semblable, selon l'ordre de nature, ny n'est pas chose conforme à l'ordre du gouuernement que Dieu a estably, que les animaux parfaits, comme les lyons, les tigres & les loups, s'engendrent de la terre, sans leur generation , comme l'on voit que les rats, les grenoüilles , les abeilles & tous autres animaux imparfaits s'engendrent communément. D'auantage, à quel propos est-ce que l'Escriture dit, & repete tant de fois; *Tu prendras de tous les animaux & oiseaux du Ciel sept & sept, masles & femelles, à fin que leur generation s'entretienne sur la terre,* si tels animaux apres le Deluge deuoient estre creez derechef par vne nouuelle maniere de creation, sans la conjonction du masle & femelle ? Et sur ce pourroit encor se faire vne autre question : Pourquoy tels animaux naissans

Genes.1.

Genes.7.

ſans de la terre(ſelon ceſte opinion) il n'y en a pas auſſi bien en toutes les autres parties de la terre ferme, & és autres Iſles :puiſque nous ne deuons pas conſiderer l'ordre naturel de la generation, mais ſeulement la liberalité du Createur. D'autre-part que l'on ait paſſé quelques vns de ces animaux, pour le deſduit de la chaſſe (qui eſt ſon autre reſolution) ie ne le veux pas tenir du tout pour choſe incroyable : d'autant que nous voyons ſouuentesfois que les Princes & grands Seigneurs tiennent & nourriſſent en leurs cages, pour leur plaiſir & grandeur tant ſeulement, des lyons, des ours & autres beſtes ſauuages, principalement quand elles ſont amenées de terres lointaines : mais de dire cela des loups, renards & autres animaux qui n'apportent aucun profit, & qui n'ont rien de rare ny de bon que de faire dommage au beſtial;& de dire auſſi qu'ils ont prins la peine de les apporter par mer pour la chaſſe : certainement c'eſt choſe qui n'a point de raiſon. Qui eſt ce qui pourra penſer qu'en vne nauigation ſi longue & infinie il y ait eu des hommes qui ayent prins la peine de porter au Peru des renards, principalement de ceux qu'ils appellent Anas, qui eſt vne eſpece des plus ords & infects que i'aye iamais veu? Qui voudra dire auſſi qu'ils y ayent apporté des tigres & des lyons? certainement c'eſt choſe digne de riſée & moquerie, de le vouloir penſer. Car c'eſtoit aſſez voire beaucoup aux hommes, pouſſez malgré eux par l'orage & la tempeſte en vn ſi lointain & incogneu voyage, de pouuoir eſchapper du

danger de la mer leurs propres vies, sans s'amuser à porter des renards & des loups, & les nourrir par la mer. Si donc ces animaux sont venus par mer, il faut croire que ç'a esté à nage: ce qui se peut faire en quelques Isles, peu distantes & esloignees des autres, ou de la terre ferme: comme on ne le peut nier, veu l'experience certaine que nous en auons, & que nous voyons que ces animaux estans pressez nagent iour & nuict sans se lasser, & en fin ils s'eschappent de la façon. Mais cela s'entend en de petits golphes & trauerses, pource qu'en nostre Ocean l'on se moqueroit de tels nageurs: veu que les aisles faillent aux oiseaux, mesmes de grand vol, sur le passage d'vn si grand abysme. Et combien qu'il se trouue bien des petits oiseaux qui volent plus de cent lieues, cõme nous l'auons veu plusieurs fois en voyageant, toutesfois c'est chose impossible aux oiseaux, à tout le moins fort difficile, de pouuoir passer toute la mer Oceane. Or tout ce que nous auons dit cy dessus estant veritable par quelle part ferons-nous le chemin à ces bestes sauuages & aux oysillõs pour les passer aux Indes, & comment dirons-nous qu'ils sont passez d'vn monde à l'autre? Ie cõiecture donc par le discours que i'ay fait, que le nouueau monde, que nous appellons Indes, n'est point du tout diuisé ny separé de l'autre monde; & pour en dire mon opiniõ, il y a ja fort long temps, que i'ay pensé que l'vne & l'autre terre se ioignent & continuent en quelque part, ou à tout le moins s'auoisinent & approchent de bien pres. Et toutesfois encor iusques à present n'y a aucune

certitude du contraire : pour autant que vers le pole Arctique, que nous appellõs le Nort; toute la longitude de la terre n'est pas descouuerte & cogneuë, & y en a plusieurs qui afferment qu'au dessus de la Floride, s'estend au Septentrion vne terre fort large, qu'ils disent se venir rendre iusques à la mer Scytique ou Germanique. D'autres adioustent qu'il y a eu vn nauire qui nauigeant en ces parties, raconte auoir veu la coste de Bacaleos, qui s'estend quasi iusques aux fins de l'Europe. D'auantage l'on ne sçait non plus iusques où s'estend la terre qui court au dessus du cap de Mendoce en la mer du Sud, sinon que l'on dit que c'est vne terre fort grande & qui court vne longueur infinie; & retournant à l'autre pole du Sud, il n'y a pas homme qui sçache où s'arreste la terre qui est de l'autre costé du destroit de Magellan. Vn nauire de l'Euesque de Plaisance qui passa le destroit, raconte n'auoir perdu la veuë de la terre; le mesme dit, Hernande Lamer pilote, qui par tourmente passa deux ou trois degrez au dessus dudit destroit. Ainsi n'y a-il raison ny experience qui contredise mon imagination ou opinion : Sçauoir est que toute la terre se joint & continue en quelque endroit, ou à tout le moins qu'elle s'approche fort l'vne de l'autre. Si cela est vray, cõme en effect il y a de l'apparence, la responce est aisée au doute si difficile que nous auions proposé, comment peurent passer aux Indes les premiers peupleurs d'icelles : pour ce que l'on doit croire qu'ils ne peuuent pas tant y estre venus nauigeans par la mer, comme che-

minans par terre,& auroient peu faire ce chemin,ſans y penſer,en changeans peu à peu leurs terres & habitations. Les vns deſquels peuplás les terres qu'ils rencontroient, les autres en cherchant d'autres nouuelles, vindrent en fin par la longueur du temps à remplir & peupler les terres des Indes de tant de nations,gens & langues que nous y voyons.

De quelle façon & maniere les animaux, & beſtiaux domeſtiques paſſerent aux Indes.
CHAP. XXI.

LEs ſignes & argumens qui ſe preſentent à ceux qui ſont curieux d'examiner la façon & maniere des Indiens aident beaucoup à ſouſtenir l'opinió ſuſdicte: pour autant que l'on ne trouue point d hommes habitans és Iſles,qui ſont beaucoup eſlognees de la terre ferme, ou des autres Iſles, comme la Bermude, dont la raiſon eſt, pource que les anciens ne nauigeoient que aux coſtes prochaines, & touſiours à veüe de terre. Surquoy l'on rapporte qu'il ne ſ'eſt trouué en aucune partie des Indes de grands nauires, qui fuſſent capables de paſſer tels golphes, mais ſeulement y a l'on troué des Balſas, Barquettes ou Canoes, qui toutes ſont moindres que Chalouppes,deſquelles ſortes de vaiſeaux ſeulement vſent les Indiens,auec leſquels ils ne pourroiét ſ'engolpher en vne ſi grande trauerſe, ſans vn manifeſte dáger de naufrage,& ores qu'ils euſſent eu des nauires ſuffiſans,ils ne ſçauoiét l'art

de l'Eſguille, Aſtrolabe ou cadran. Que ſ'ils euſſent eſté huict ou dix iours ſans voir la terre, il eſtoit impoſſible qu'ils ne ſe perdiſſent, ſans pouuoir recognoiſtre où ils euſſent eſté. Nous recognoiſsõs pluſieurs Iſles fort peuplees d'Indiens, & leur nauigatiõ fort vſitee, m'ais c'eſtoit celle qu'ils pouuoiẽt faire en Canoes & Barquettes ſans l'Eſguille de nauiger. Quand les Indiens du Peru qui demeuroient en Tombes, veirent la premiere fois nos nauires Eſpagnols qui nauigeoient au Peru, & recogneurent la grãdeur des voiles tendus, & du corps des nauires, demeurerent fort eſtonnez, & ne pouuans ſe perſuader que ce fuſſent nauires, pour n'ẽ auoir iamais veu de telle forme & grandeur, ſ'imaginoient que ce fuſſent des roches. Mais voiãs qu'ils aduançoiẽt ſans ſ'enfoncer, demeuroyent tous rauis & trãſportez d'eſpouuentemẽt; iuſques à ce que regardans de plus pres, ils recogneurent des hommes barbus, qui cheminoyent en iceux, qu'ils eſtimerent alors deuoir eſtre quelques Dieux, ou gens du Ciel. D'où il appert combien c'eſtoit choſe incogneue aux Indiens, d'auoir de grands nauires. Il y a encor vne autre raiſon, qui nous fait croire, & tenir pluſtoſt l'opinion ſuſdite, ſçauoir que ces animaux deſquels nous diſons qu'il n'eſt pas croyable, qu'ils ayent eſté embarquez par aucuns hommes, pour porter és Indes, ne ſe tiennent qu'en la terre ferme, & non point aux Iſles qui ſont à quatre iournees de terre ferme. I'ay faict ceſte recerche pour faire preuue de cecy, d'autant qu'il m'a ſemblé que c'eſtoit vn poinct de grande importance, pour me reſou-

dre en l'opinion que i'ay dicte, que la terre des Indes, d'Europe, d'Asie & d'Afrique, ont quelque communication ensemble, ou à tout le moins qu'elles s'approchent fort par quelque partie. Il y a en l'Amerique & Peru beaucoup de bestes sauuages, comme des Lyons (encor qu'ils ne soyent semblables en grandeur, fierté, ny en la mesme couleur de roux, aux renommez Lyons de l'Afrique. Il y a aussi grand nombre de Tigres qui sont fort cruels, & plus communement aux Indiens, que non pas aux Espaignols. Il y a aussi des Ours, non pas toutefois en fort grande abondance. Des Sangliers & des Renards vn nombre infiny. Neantmoins si nous voulons chercher de toutes ces especes d'animaux, en l'Isle de Cuba, Espagnolle, Iamaique, la Marguerite, ou la Dominicque, il ne s'en trouuera aucuns. Tellement que esdites Isles, quoy qu'elles fussent fertiles & de grande estendue, il n'y auoit aucune sorte d'animaux de seruice, quand les Espagnols y arriuerent: mais à present y a si grand nombre de troupeaux de Cheuaux, Bœufs, Vaches, Chiens & Pourceaux, qui ont multiplié de telle façon, que ja les troupeaux de Vaches n'ont plus de maistre asseuré, mais appartiennet au premier qui les tue, & iartiere, soit en la montagne ou aux champs: ce que les insulaires font seulement pour auoir le cuir, dont ils font grand traffic, laissans perdre la chair, sans la manger. Les chiens y ont tellement multiplié, qu'ils marchent en troupes, & endommagent fort le bestial, & font autant de desgast que des Loups, qui est vne grande incō-

modité en ces Isles là. Il n'y a pas seulement faute de bestes sauuages en ces Isles, mais en la plus grand' part, d'oyseaux & oysillons. Pour les perroquets, il y en a beaucoup qui ont vn grand vol,& vont par bandes,mais il y en a peu comme i'ay dit,& d'autres sortes d'oyseaux. De Perdrix il ne me souuiẽt point d'y en auoir veu, ny entendu qu'il y en aye comme au Peru. Aussi peu y a-il de ces bestes qu'ils appellent au Peru, Guancos & Vicunas,qui sont comme Chieures sauuages, fort vistes, en l'estomac desquelles se trouue la pierre Bezaar, que plusieurs estiment de grand pris,& s'en trouue quelquesfois d'aussi grosses qu'vn œuf de Poulle, voire la moitié d'auantage. Ils n'ont non plus d'autre sorte de bestial,que de ceux-là que nous appellons moutons d'Inde, lesquels outre la laine & la chair, de laquelle ils se nourrissent & se vestent, leur seruent d'asnes, & de voytures à porter charge. Ils portent la moitié de la charge d'vne mule, & sont de peu de fraiz à leurs maistres, pource qu'ils n'ont besoin,ny de ferrures, ny de bas, ny d'auoine, pour leur viure, ny en fin d'autre harnois; d'autant que de tout cela ils en sont pourueus de nature, qui a voulu en ce fauoriser ces pauures Indiens. De tous ces animaux, & de plusieurs autres sortes, dont ie feray mention en son lieu,la terre ferme des Indes est fort abõdante & remplie. Mais il ne s'en trouue aux Isles que ceux que les Espagnols y ont apportez.Il est bien vray, qu'vn de nos freres veid vn iour vn Tigre en vne isle, comme il nous a raconté, sur le propos d'vne sienne peregrination

& naufrage. Mais interrogé combien ceste Isle estoit eslongnee de terre ferme, respondit comme de six à huictlieuës pour le plus: laquelle trauerse de mer les Tigres peuuent aisement passer à nage. L'on peut inferer par ces argumens & autres semblables, que les premiers Indiens ont passé pour peupler ces Indes plus par le chemin de terre, que de la mer; ou s'il y a eu nauigation, qu'elle n'a esté ny grande ny difficile : pource que c'est chose indubitable, qu'vn monde doit estre ioint & continué auec l'autre, ou à tout le moins estre en quelque endroit fort proche l'vn de l'autre.

Que le lignage des Indiens n'est point passé par l'Isle Atlantique, comme quelques-vns s'imaginent.

CHAPITRE. XXII.

Sap. c.12.

IL y en a quelques-vns qui suyuans l'opinion de Platon, mentionnee cy dessus, disent que ces gens là partirent de l'Europe ou d'Afrique, pour aller en ceste tant fameuse & renommee Isle Atlanticque, & de là passerent d'Isle en autre, iusques à paruenir à la terre ferme des Indes: pource que le Crisias de Platon en son Timee, en discourt de ceste façon. Car si l'Isle Atlanticque estoit aussi grãde comme toute l'Asie & l'Afrique ensemble, ou bien encor plus grande, comme veut dire Platon, elle deuroit par necessité comprendre tout l'Ocean Atlanticque, & paruenir presque ius-

ques aux Isles du nouueau monde. Et dit d'auantage Platon, que par vn grand & estrange deluge son Isle Atlantique se noya, & par ce moyen rendit ceste mer innauigable, pour la grande abondance des bancs, rochers, & impetuosité des vagues qui y estoyent encore de son temps. Mais qu'en fin les ruines de ceste Isle noyee, se rassirent & rendirent ceste mer nauigable. Cecy a esté fort curieusement traicté & discouru par aucuns hommes doctes & de bon entendement; & neantmoins estant de pres consideré, à vray dire se treuuent choses ridicules, qui ressemblent plus les fables ou contes d'Ouide, qu'vne histoire ou Philosophie digne d'estre mise en auant. La plus part des interpretes & expositeurs de Platon afferment que c'est vne vraye histoire, tout ce que Crisias raconte, de l'estrange origine de l'Isle Atlanticque, de sa grandeur & prosperité, des guerres qu'ils ont euës contre ceux de l'Europe, & plusieurs autres choses. Ce qui fait croire d'auantage que c'est histoire vraye, sont les paroles de Crisias, que Platon introduit en son Timee, disant, que le subiect qu'il veut traitter est de choses estranges, mais qui sont neantmoins veritables. Les autres disciples de Platon considerans que ce discours a plus d'apparence de fable, que non pas d'histoire, disent, que l'on doit entendre cela par allegorie, & que ç'a esté l'intention de leur diuin Philosophe. De ceste opinion est Procle, & Porphyre, voire Origene, lesquels estiment tant les escripts de Platon, que quand ils en parlent, il semble que ce soyent les liures

de Moïſe,ou d'Eſdras,& là où il leur ſemble que les eſcrits de Platõ ne ſont pas vrais ſemblables, diſent qu'on les doit entendre en ſens allegoric & myſtic. Mais pour dire la verité, ie ne porte point tant de reſpect à l'authorité de Platon, quoy qu'ils l'appellent diuin, qu'il me ſemble trop difficile de croire qu'il ait peu eſcrire ces choſes de l'Iſle Atlantique, pour vne vraye hiſtoire, leſquelles pour cela ne laiſſent point d'eſtre de pures fables:veu qu'il confeſſe ne l'auoir appris que de Critias qui eſtoit petit enfant, & entre autres chanſons chãtoit celle de l'Iſle Atlantique. Quoy que c'en ſoit,que Platon l'ait eſcrit pour hiſtoire ou pour fable, quant à moy, ie croy que tout ce qu'il a eſcrit de ceſte Iſle, commençant au Dialogue du Timee, & pourſuyuant à celuy de Critias, ne peut eſtre tenu pour choſe vraye, ſinon entre les enfans & les vieilles. Qui ne tiendra pour fable, de dire que Neptune ſ'enamoura de Clyté,& eut d'elle cinq fois des gemeaux d'vne ventree, & que d'vne montagne il tira trois pellottes rondes de mer, & deux de terre, qui ſe reſſembloyent ſi bien, que l'on euſt diſt qu'elles euſſent eſté faictes toutes en vn tour ? Que dirons nous d'auantage de ce Temple de mil pas de long, & de cinq cens de large, duquel les parois par dehors eſtoyent toutes couuertes d'argent, tout le lambris d'or, & le dedans d'yuoire ciſellé & entrelaſſé d'or,dargent,& de perles? En fin parlant de ſa ruine finale, il conclud ainſi au Timee: *En vn iour & vne nuict ſuruint vn grand deluge, par lequel tous nos ſoldats furent engloutis à monceaux dans la ter-*

re, & de ceste façon l'Isle Atlantique estant submergee disparut en la mer. Pour certain ce fut bien à propos que ceste Isle disparut si subitement, veu qu'elle estoit plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble, & qu'elle estoit faicte par enchâtement. C'est chose aussi de mesme fort à propos, de dire que les ruines de ceste Isle si grande se voyent au fonds de la mer, & que ceux qui les voyent, qui sont les mariniers, ne peuuent nauiger par là. Puis il adiouste: *Pour ceste cause iusques auiourd'huy, ceste mer ne se nauige point, ny ne peut estre nauigee pour raison du banc, qui peu à peu s'est formé en ceste Isle submergee.* Ie demanderois volontiers quelle mer a peu engloutir vne telle infinité de terre, qui estoit plus grande que toute l'Asie & l'Afrique ensemble, & qui se confinoit iusques aux Indes, & encore l'engloutir de telle façon, qu'il n'en soit demeuré à present aucuns restes ny apparences quelconques: veu qu'il est tout cogneu & esprouué, que les mariniers ne trouuét aucun fond (quoy que longue soit leur sonde) en la mer où ils disent auoir esté ceste Isle. Toutesfois ce pourra sembler chose indiscrete & esloignee de raison, de vouloir disputer serieusement les choses qui ont esté racontees par passetemps seulement, ou bien si l'on doit auoir tant de respect à l'authorité de Platon (comme il est bien raisonnable) on les doit plustost entendre, pour signifier simplement, comme en peinture la prosperité d'vne ville, & quant & quant sa perdition. Car l'argument qu'ils font pour prouuer que reellement & de faict ceste Isle Atlanti-

que ait esté, disans que la mer en ces parties là retient encor auiourd'huy ce nom d'Atlantique, est de peu d'importance; veu que nous sçauons que le mont Atlas, duquel Pline dit ceste
Plin.l.5.c.1. mer auoir prins son nom, est aux confins de la
& l.6.c.31. mer de Mauritanie. Et si le mesme Pline raconte que ioignant le mont susdit il y a vne Isle nõmee Atlantique, qu'il dit estre fort petite & de fort peu de valeur.

Que l'opinion de plusieurs qui afferment que la premiere race des Indiens vint des Iuifs, n'est point veritable.

Chap. XXIII.

Maintenant que nous auons mõstré qu'il n'est point vrai-semblable que les premiers Indiens aient passé aux Indes par l'Isle Atlantique, il y en a d'autres qui disẽt & ont opiniõ que ce fut par ce chemin dont parle Esdras au liure
4. Esdr. 13. quatriesme, disant ainsi: *Et pource que tu veids qu'il assembloit vne autre troupe & multitude d'hõmes paisibles, tu sçauras que ceux-là sõt les dix tributs qui furẽt menez en captiuité au tẽps du Roy Ozee que Salmanazar Roy des Assyriens mena prisonniers, & les passa de l'autre part du fleuue, & furent trãsportez en vne autre terre. Ils arresterent & resolurent entr'eux de laisser la multitude des Gẽtils, & de passer en autre regiõ plus esloignee, où iamais les humains n'habiterẽt, afin de garder leur loy, qu'ils n'auoyent peu conseruer en leur terre; ils passerent donc par des chemins estroits du fleuue Eu-*

phrate: car alors Dieu monstra ses merueilles en leur endroit, arrestãt le cours du fleuue iusques à ce qu'ils eussẽt passé, d'autant que le chemin pour aller en ceste region estoit tres-long, & d'vn an & demy, & s'appelle ceste region Arsarcht. Alors ils y demeurerent iusques aux derniers temps. Maintenant quand ils commenceront à reuenir, le tout puissant retiẽdra derechef vne autre fois le cours du fleuue, afin qu'ils puissent passer, & pour ceste cause tu as veu ceste multitude auec paix. Quelques vns veullent accommoder ceste escriture d'Esdras aux Indiens, disans qu'ils furent conduits de Dieu où iamais n'habita genre humain, & que la terre où ils demeurerent est si esloignée, qu'il y a vn an & demy de chemin pour y aller, estant ceste nation naturellement paisible, & qu'il y a de grands indices & argumens entre le vulgaire de ces Indiens, pour faire croire qu'ils descendent de la race des Iuifs, d'autant que l'on les voit communément eschars, rabaissez, ceremonieux, & subtils en mensonge. Et disent d'auantage que leurs habits ressemblent fort à ceux dont vsoyent les Iuifs, pour ce qu'ils portent vne tunique ou chemisolle, & vn manteau brodé tout au tour, vont les pieds nuds, ou seulement auec des semelles attachées de courroyes sur le pied, qu'ils appellẽt Ojotas. Et disent qu'il appert par leurs histoires, comme aussi par les anciennes peintures, qui les representent en ceste façon, que cest habit estoit l'ancien vestement des Hebrieux, & que ces deux sortes d habits, dont les Indiens vsent tant seulement estoyent ceux dont vsoit Samson, que l'Escriture appelle *Tunicam*, & *Sindonem*,

qui eſt le meſme que les Indiens appellent che-
miſolle & manteau. Mais toutes ces coniectu-
res ſont legeres, & pluſtoſt contr'eux, que pour
eux : car nous ſçauons bien que les Hebrieux
vſoyent de lettres, & il n'y en a aucune appa-
rence entre les Indiens. Les autres eſtoient
fort amis de l'argent, & ceux-cy n'en ont point
de cure. Les Iuifs s'ils n'eſtoient circoncis ne
s'eſtimeroient pas Iuifs, & les Indiens au con-
traire ne le ſont ny peu ny point, & iamais n'ōt
vſé de ceremonie qui en approche, comme
pluſieurs des Orientaux. Mais quelle apparen-
ce y a-il de coniecturer cecy, veu que les Iuifs
ſont tant diligens à conſeruer leur langue &
leurs antiquitez, de ſorte qu'en toutes les par-
ties du monde, où ils ſont ils different & les
congnoit-on touſiours d'auec les autres, &
neantmoins qu'aux Indes ſeulement ils ayent
oublié leur lignage, leur loy leurs ceremonies,
leur Meſſie, & finalement tout leur Iudaiſme?
En ce qu'ils diſent que les Indiens ſont eſchars,
rabaiſſez, ſuperſticieux & ſubtils en menſonge:
pour le premier c'eſt choſe qui n'eſt point com-
mune à tous : car il y a des nations entre ces
Barbares, exemptes de ces vices. Il y en a d'au-
tres genereux & hardis, il y en a auſſi de groſ-
ſiers, & fort lourds d'entendement. Quant aux
ceremonies & ſuperſtitions, les Gentils en ont
touſiours fort vſé. De leur façon d'habits, com-
me il a eſté deſcrit cy deuant, ils en vſent ainſi,
pour ce que c'eſt le plus ſimple & naturel du
monde, ſans artifice, & qui preſque a eſté com-
mun, non ſeulement aux Hebrieux, mais à tou-

tes les autres nations. Veu mesme que l'histoire d'Esdras (si nous deuons adiouster foy aux Escritures apocryphes) est plus contraire, qu'elle ne se rapporte à leur intention. Car il dit en ce passage, que les dix tribus s'esloignerent de la multitude des Gentils, pour garder leur foy & ceremonies, & l'on voit que les Indiens sont addõnez à toutes les idolatries du monde. Et ceux qui ont ceste opinion mesme voyent bien si les entrees du fleuue Euphrate võt iusques aux Indes, & s'il est necessaire aux Indiens, de repasser par là, comme il est dit au lieu preallegué. Outre ce ie ne voy point comme ils se puissent nomer pacifiques, veu qu'ils se sont continuellement guerroyez les vns les autres. En conclusion ie ne voy point que l'Euphrate de l'apocryphe Esdras, soit vn passage plus propre pour aller au nouueau monde, que l'enchantée & fabuleuse Isle Atlantique de Platon.

Pour quelle raison l'on ne peut bien trouuer l'origine des Indiens.

CHAPITRE XXIIII.

IL est plus aisé de refuter & contredire les faulses opinions mises en auant sur l'origine des Indiens, que non pas d'en dire & arrester vne resolution certaine & veritable: pour autant qu'il n'y a aucune escriture entre les Indiens, ny memoires certaines de leurs fondateurs; Et que mesme il n'est fait aucune mention de ce nouueau monde és liures de ceux qui ont eu cognoissance

des lettres : nos anciens ont tenu qu'en ces parties là, n'y auoit ny hommes, ny terre, ny Ciel. A raiſon dequoy celuy là ſembleroit fort temeraire & preſomptueux, qui penſeroit deſcouurir & monſtrer la premiere origine des Indiens,& des premiers hommes qui ont peuplé les Indes. Mais nous pouuons de loing donner iugement, par le diſcours que nous auons mis en auant cy deſſus,que ce peuple des Indes eſt venu, ſaduançant peu à peu iuſques à ce qu'il ſoit arriué au nouueau monde, & ce par l'aide & le moyen de la continuité ou voiſinage des terres,ou bien par quelque nauigation. Ce qui me ſemble auoir eſté le moyen, par lequel ils y ſont venus,& non pas qu ils ayent fait armée pour y aller de propos deliberé, ny qu'il leur ſoit arriué aucun naufrage, ou tempeſte, qui les y ait portez : combien qu'en quelque partie des Indes, aucunes de ces choſes puiſſent eſtre arriuees, d'autant que ces regions eſtans ſi grandes qu'elles comprennent en elles des nations ſans nombre,nous pouuons croire que les vns y ſont venus pour peupler d'vne ſorte,& les autres d'vne autre façon. Mais en fin ie me reſouz à ce point,que la vraye & principalle cauſe & moyen de peupler les Indes,a eſté pour ce que les terres & limites d'icelles ſe ioignoient & continuoient en quelques extremitez du monde,ou qu'à tout le moins elles eſtoient fort proches. Et croy qu'il n'y a pas pluſieurs miliers dannées, que les hommes habitent ce nouueau monde, & Indes Occidentales,meſme que les premiers hommes qui y en-

y entrerent, & estoient plustost hommes sauuages, & chasseurs, que non pas esleuez & nourris en Republique ciuille & policée, & qu'ils arriuerent au nouueau monde, plustost s'estans perdus de leur terre, ou s'y estans trouuez en trop grand nombre, & en necessité d'en chercher vne autre, laquelle ayant trouuée, ils commencerent peu à peu à la peupler, n'ayans point d'autre loy, qu'vn peu d'instinct naturel, & encor fort obscur, & pour le plus quelques coustumes qui leur sont demeurées de leur premiere patrie. Et bien qu'ils fussent sortis de terres policees & biẽ gouuernees, si est-ce qu'il n'est pas incroyable de pẽser qu'ils eussent oublié le tout pour la lõgueur du temps, & le peu d'vsage: veu que l'on sçait qu'en Espagne & en Italie mesme, l'on trouue des compagnies d'hommes qui n'ẽ ont rien que la figure & geste seulement, d'où l'on peut coniecture que de la façon, les mœurs barbaresques & inciuils, sont venus en ce nouueau monde.

De ce que les Indiens racontent de leur origine.

CHAPITRE XXV.

CE n'est pas chose de grande importance de sçauoir ce q̃ les mesmes Indiens ont accoustumé de raconter de leur commencement & origine, veu qu'ils ressemblẽt plus leurs songes que vrayes histoires. Ils font entr'eux grãde mẽtion d'vn deluge auenu en leurs pays, mais l'õ ne peut pas biẽ iu-

ger, si ce deluge est l'vniuersel, dont parle l'Escriture, ou si ç'a esté quelque autre deluge, ou inondation particuliere des regions où ils sont. Aucuns hommes experts, disent que l'on voit en ces pays là, plusieurs notables apparances de quelque grande inondation,& suis de l'opinion de ceux qui pensent que les vestiges & marques qu'il y a de ce deluge,ne sont de celuy de Noé,mais de quelqu'autre particulier, comme de celuy que raconte Platon, ou celuy que les Poetes chantent de Deucalion. Quoy qu'il en soit les Indiens disent que tous les hommes furent noyez en ce deluge,& racontent que du grand lac Titicaca, sortit vn Viracocha qui s'arresta en Tiaguanaco, où l'on voit auiourd'huy des ruines & vestiges d'anciens edifices fort estranges, & de là vint à Cusco: ainsi recommença le genre humain à se multiplier. Ils monstrent en ce mesme lac vn petit Islet, où ils feignent que le Soleil se cacha & s'y conserua: & pour ceste raison ils luy faisoient de grands sacrifices en ce lieu, non seulement de brebis, mais d'hommes mesmes. D'autres racontent, que six ou ne sçay quel nombre d'hommes, sortirent d'vne certaine cauerne, par vne fenestre, qui donnerent commencement à la multiplication des hommes, & à ceste occasion les appellent Pacaritampo. C'est pourquoy ils sont d'opinion que les Tambos est la race la plus ancienne des hommes. Ils disent que Mango Capa,lequel ils recognoissent pour fondateur & chef des Ingas,estoit yssu de ceste race là, & que de luy sortirent deux familles & lignages,

l'vn de Hauan Cuſco,& l'autre de Vrni Cuſco. Ils diſent d'auantage,que quand les Roys Ingas entreprenoyent guerre & conqueſtoient diuerſes prouinces, ils donnoient couleur & prenoyent pretexte de leur entreprinſe, diſans que tout le monde les deuoit recognoiſtre : pour autant que tout le monde s'eſtoit renouuellé de leur race & de leur patrie. Et meſme que la vraye Religion leur auoit eſté reuelée du Ciel. Mais que ſert d'en dire d'auantage, veu que tout y eſt plein de menſonge & de vanité, & du tout eſloigné de raiſon? Quelques hommes doctes eſcriuent, que tout ce dont les Indiens font mention,& n'eſt plus ancien que de quatre cens ans,& tout ce qu'ils diſent du parauant n'eſt qu'vne confuſion embrouillee de ſi obſcures tenebres qu'on n'y peut trouuer aucune verité. Ce qui ne doit ſembler eſtrange, d'autant que les liures & eſcritures leur deffaillent, au lieu deſquelles ils ſe ſeruent de leur conte de leurs Quipocamayos,qui leur eſt particulier. Par lequel conte tout ce qu'ils peuuent rapporter ne peut eſtre plus long que de quatre cens ans. M'informant diligemment d'eux,pour ſçauoir de quelle terre, & de quelle nation ils paſſerent autres fois, là où ils ſont & viuent à preſent, ie les ay trouué ſi eſloignez de pouuoir donner raiſon de cela,qu'ils tiennent pour certain qu'ils ſont creez de leur premiere origine en ce nouueau monde, où ils habitent, Mais nous leur auons oſté ceſt'erreur par noſtre foy, qui nous enſeigne que tous les hommes procedent d'vn premier homme. Il y a Act.17.

grande coniecture & fort apparente, que ces hõmes par longue espace de temps, n'ont point eu de Roys, ny de Republiques, mais que ils viuoyent par trouppes comme font auiourd'huy ceux de la Floride, de Chiriquanas, du Bresil, & plusieurs autres nations qui n'ont aucuns Roys asseurez, sinon selon l'occasiõ qui s'offre ou en paix ou en guerre qu'ils eslisent leurs Capitaines, comme il leur plaist. Mais quelques hommes, surpassans les autres en force & industrie, auec le temps commencerent à seigneurier & commander; comme fit anciennement Nembrot: puis croissant peu à peu sont venus à fonder les Royaumes du Peru & de Mexique, que nos Espagnols trouuerẽt, & combien qu'ils fussent barbares, surpassoyẽt neantmoins de beaucoup les autres Indiens. Voila comment la raison susdicte nous demonstre, que la race des Indiens a commencé à multiplier, pour la plus grand' part, d'hommes sauuages & fugitifs. Ce qui doit suffire touchant l'origine des gens dõt nous parlons, laissant le surplus quand l'on traitera leur histoire plus à loisir.

*Gen.*10.



LIVRE SECOND DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que ce n'est pas hors de propos, mais necessaire, de traitter de la nature de l'Equinoxe.

POVR bien comprendre les choses des Indes, il est necessaire de cognoistre la nature & disposition de ceste region, que les anciens appelloyent Zone Torride, & la tenoyent pour inhabitable, veu que la plus grand' part de ce nouueau monde que l'on a dernierement descouuert, gist & est situé sous ceste region du milieu du Ciel. Et me semble chose fort à propos, ce que quelques vns disent, que la cognoissance des choses des Indes depend de bien entendre la nature de l'Equinoxe: d'autant que la difference qu'il y a presque entre l'vn & l'autre mõde, procede des proprietez de cest Equinoxe. Et faut noter que tout cest espace qui est entre les deux tropiques, se doit tenir & entendre proprement pour ceste ligne du milieu, qui est l'Equinoxe, ainsi appellee, pource que le Soleil faisant son cours en icelle, rend par tout le monde les iours & les nuicts esgaux; mesmes

que ceux qui habitent au deſſous d'icelle, iouyſſent tout le long de l'annee de ceſte meſme eſgalité des iours & des nuicts. Or en ceſte ligne Equinoxialle, nous trouuons tant d'admirables proprietez, que c'eſt auec bonne raiſon que l'entendement humain ſe reſueille & trauaille pour en rechercher les cauſes, n'eſtant point tant eſmeu à ce par la doctrine des anciens Philoſophes, que par la meſme raiſon & certaine experience.

Pour quelle raiſon les anciens ont tenu que la Zone Torride pour certain eſtoit inhabitable.

CHAPITRE II.

RECherchant à preſent ce ſubiect dés ſon commencement, aucun ne pourra nier ce que nous voyons clairement, que le Soleil en ſapprochant eſchaufe, & refroidiſt en ſeſloignant. Teſmoins en ſont les iours & les nuicts, teſmoins l'Hyuer & l'Eſté, la varieté deſquels & le froid & le chaud eſt cauſé par l'approchement & eſloignement du Soleil. D'autre part il eſt auſſi certain, que plus le Soleil ſapproche & iette ſes rayons directement, plus la terre en eſt arſe & embraſee, ce qu'on void clairement en la chaleur du Midy & en la force de l'Eſté. D'où l'on peut iuger (à ce qu'il me ſemble) que tant plus vne terre eſt eſloignee du cours du Soleil, tant plus eſt-elle froide. Ainſi nous experimentons que les terres & regions qui ſapprochent dauantage du Septentrion ou Nort ſont les plus

froides, & au contraire celles qui s'approchent du Zodiaque, où chemine le Soleil, se trouuent les plus chaudes. Pour ceste cause l'Ethiopie surpasse l'Afrique & Barbarie en chaleur, la Barbarie surpasse l'Andalouzie, l'Andalouzie, Castille & Arragon, & Castille & Arragon surpassent aussi la Biscaye & la France. Et d'autant plus qu'elles sont Septentrionalles, d'autant moins sont elles chaudes: par consequent celles qui s'approchent le plus du Soleil, & sont plus à plomb frappees de ses rayons, se ressentent d'auantage de la chaleur du Soleil. Quelques-vns mettent en auant vne autre raison à ceste fin, qui est que le mouuement du Ciel est fort soudain & leger deuers les Tropiques; mais qu'à l'endroit des Poles au contraire il est fort lent & pesant: d'où ils concluent que la region que le Zodiaque circuit & contient est embrasee de chaleur, pour trois causes & raisons, l'vne pour le voisinage du Soleil, l'autre pour receuoir directement ses rayons, la troisiesme, pource qu'elle participe & se ressent aucunement de ce plus viste & soudain mouuement du Ciel. Voila ce que la raison & le discours nous enseignent, touchant la cause du froid & chaleur des regions de la terre. Mais que dirons nous des deux autres qualitez, qui sont l'humidité & la secheresse? tout le mesme. Car la secheresse semble estre causee par l'approchement du Soleil, & l'humidité de son esloignement, d'autant que la nuict estant plus froide que le iour, est aussi plus humide, & le iour est plus sec, comme estant le plus chaud. L'hyuer

pendant que le Soleil eſt plus eſloigné, ſe void plus froid & plus pluuieux, & l'Eſté au contraire, auquel le Soleil eſt plus proche, certainement eſt plus chaud & plus ſec. Pource que tout ainſi que le feu a la proprieté de cuire & de bruſler, auſſi l'a-il pareillement de deſſecher l'humidité. Conſiderãs donc ce que deſſus, Ariſtote & les autres Philoſophes attribuent à la region du Midy, qu'ils appellent Torride, vne exceſſiue chaleur, & vne ſechereſſe tout enſemble. C'eſt pourquoy ils diſent que ceſte region eſtoit merueilleuſement embraſee & deſechee: & que par conſequent elle n'auoit point d'eaux ny de paſturages, cauſe pour laquelle elle deuoit eſtre par neceſſité fort contraire & fort incommode à la vie humaine.

Que la Zone Torride eſt fort humide, contre l'opinion des anciens.

CHAP. III.

TOVT ce que nous auons propoſé ci deſſus ſemble certainemẽt eſtre vray & bien à propos, & neantmoins la concluſion qu'ils en veulẽt tirer ſe treuue apertemẽt faulſe: d'autant que la region du Midy, qu'ils appellent Torride, eſt peuplee & habitee d'hommes realement & de faict; & nous meſmes y auons demeuré lõg temps: auſſi eſt-elle fort commode plaiſante & agreable. Si donc il eſt ainſi, comme on ne le peut nier, que d'vne propoſition veritable, l'on ne peut tirer vne concluſion faulſe, &

que neantmoins ceste conclusion soit fausse, cõme elle l'est, il nous est besoin de retourner arriere, par les mesmes pas, pour considerer, & regarder vn peu de plus pres ceste propositiõ, & d'où procede l'erreur & la faute. Nous dirons donc, premieremét quelle est la verité, selon que l'experience certaine nous le monstre, puis apres nous le prouuerons, (combien que soit chose fort difficile) & mettrons peine d'en donner la raison, suyuant les termes de Philosophie. Le dernier point que nous auons proposé cy dessus, que la secheresse est plus grande lors que le Soleil est plus prochain de la terre, semble chose certaine & veritable, & ne l'est pas toutefois, au contraire est totalement faulse. Car il n'y a iamais plus grande abondance de pluyes en la Zone Torride, que lors que le Soleil passe par dessus, & en est fort proche. C'est certainement chose admirable, & digne d'estre remarquee, que l'air est plus serain, & sans pluyes, sous ceste Zone Torride, lors que le Soleil en est plus eslongné, & au cõtraire, qu'il y a plus de pluyes, de neiges, & de brouillars au temps que le Soleil en est plus proche. Ceux qui n'ont point esté en ce nouueau monde, parauanture tiendront cecy pour chose incroyable, & semblera estrange mesme à ceux, qui y ont esté, s'ils n'y ont prins garde : mais les vns & les autres s'y accorderont volontiers, en remarquant l'experience certaine de ce qui a esté dit en ce costé du Peru, qui regarde le Pole du Sud ou Antarctique, le Soleil en est plus esloigné, lors & au mesme temps qu'il est plus prochain de l'Euro-

pe, à ſçauoir, en May, Iuin, Iuillet, & Aouſt, qu'il fait ſon cours au Tropique de Cancer, durant leſquels moys, au Peru y a vne grande ſerenité & tranquillité de l'air, & n'y tombent alors aucunes neiges, ny pluyes. Tous les fleuues & riuieres y diminuent fort, & quelques-vns y tariſſent du tout; Mais comme l'annee ſ'auance, & que le Soleil ſ'approche du Tropique de Capricorne, alors commencẽt les eaux, pluyes, neiges, & ſe font les grandes creuës des riuieres, qui eſt depuis Octobre, iuſques en Decembre, puis apres le Soleil ſe retirant du Capricorne, lors que ſes rais donnent droittement ſur les teſtes de ceux du Peru; c'eſt alors que la force & fureur des eaues eſt grande, c'eſt le temps des pluyes, neiges, & grands desbordemens des riuieres, qui eſt en la meſme ſaiſon de l'annee, qu'il y a plus grande chaleur, ſçauoir depuis Iáuier iuſques à la My-Mars. Et eſt choſe ſi vraye & ſi certaine, que perſonne ne le peut contredire. Et tout le contraire alors ſe rencontre és regions du Pole Arctique, outre l'Equinoxe, ce qui procede d'vne meſme raiſon. Mais voyons maintenant de la temperature de Panama, & de toute ceſte coſte, tant de la neuue Eſpagne, des Iſles de Barlouent, de Cuba, Eſpaignolle & Iamaique, que de Sainct Iehan de port-riche, nous trouuerons ſans faute, que depuis le commencement de Nouembre, iuſques en Apuril, ils y ont l'air & le Ciel fort clair & fort ſerein, dont la raiſon eſt, pourautant que le Soleil paſſant par l'Equinoxe, pour aller au Tropique de Capricorne, il ſe va eſloignant de ces regions,

plus qu'en autre saison de l'annee : Et au contraire, ils y ont de grosses pluyes, & de fort grands rauages d'eaux, quand le Soleil retourne vers elles, & qu'il en est plus proche, qui est depuis Iuin iusques en Septembre : pource que alors ses rayons donnent plus fort sur eux. On void aduenir le semblable en l'Inde Orientale, comme nous l'apprenons iournellement par les lettres qui en viennent. Par ainsi c'est vne regle generalle (bien qu'en aucuns lieux il y ait exception) qu'en la region du Midy, ou de la Zone Torride, qui est vne mesme chose, l'air y est plus serein, & y a plus de secheresse alors, que le Soleil en est plus esloigné : & au contraire, que quand il s'en approche, il y a plus de pluyes & de l'humidité, & tout ainsi comme le Soleil s'auance ou se retire peu ou plus, ainsi la terre abonde ou manque d'eaux ou d'humidité.

Qu'aux regions qui sont hors des Tropiques, il y a plus d'eaux, lors que le Soleil en est plus esloigné, tout au contraire de ce qui est souz la Zone Torride.

CHAP. IIII.

ES regions qui sont hors les Tropiques, l'on void tout le contraire de ce qui est dit ci dessus: pource que la pluye se mesle auec le froid, & la secheresse auec la chaleur, ce qui est fort bié conu en toute l'Europe & en tout le vieil

monde, comme on le void de mesme façon en tout ce nouueau. Dont est tesmoing tout le Royaume de Chillé, qui pour estre dehors le Tropique de Capricorne, & en mesme hauteur que l'Espagne, est subiect aux mesmes loix de l'Hyuer, & de l'Esté, excepté que l'Hyuer est là quand l'Esté est en Espagne, d'autant qu'ils sont en diuers Poles. Par ainsi quand le froid est en ces prouinces, les eaux y sont en fort grãde abondance, qui est quand le soleil s'en esloigne le plus, depuis le commencement d'Auril, iusques à la fin de Septembre. Finalement la disposition des saisons y est telle qu'en Europe, sçauoir que la chaleur & secheresse y viennent quand le Soleil y retourne. De là vient que ce Royaume de Chillé approche plus de la temperature de l'Europe, qu'aucun autre des Indes, tant aux fruicts de la terre, qu'en la disposition du corps & de l'esprit des hommes. Ce qu'ils disent estre de la mesme façon en ceste partie de terre, qui est deuant l'Ethiopie interieure, laquelle se va eslargissant en façon de pointe, iusques au Cap de bonne Esperance. Ce qu'ils tiennent pour vraye cause des inondations du Nil, qui sont en Esté, desquelles les anciens ont tant disputé: d'autant qu'en ceste region là l'Hyuer & les pluyes y commencent au mois d'Auril, quand le Soleil passe desia le signe d'Aries. Et ces eaux qui en partie procedent des neiges, & en partie des pluyes, s'assemblent & font de grands lacs & estangs, desquels procede par bonne & vraye Geograghie le fleuue du Nil. Et par ce moyen va peu à peu es-

largissant son cours, iusques à ce qu'apres auoir couru vn long chemin, il vient finablement au temps de l'Esté inonder l'Egypte, qui semble chose contre nature, & neantmoins est chose qui s'y rapporte. Car au mesme temps qu'il est Esté en Egypte situee au Tropique de Cancer, l'Hyuer est aux sources du Nil, qui est en l'autre Tropique de Capricorne. Il y a en l'Amerique vne autre & semblable inondation que celle du Nil, au Paraguey, ou autrement riuiere de la Platte (qui vaut autant à dire comme riuiere d'argent) lequel tout les ans receuant vne infinité d'eaux qui tombent des montagnes du Peru, vient à se desborder si terriblement de son cours, & va gagnant tellement ceste region, que les habitans sont contraints, durant ces mois là, de se retirer, & se tenir en des Barques & Canoes, & de quitter l'habitation de la terre.

Qu'entre les deux Tropiques en Esté, ou temps de chaleur, est la saison où il y a plus grande abondance de pluyes, auec vn discours de l'Hyuer & de l'Esté.

CHAP. V.


POVR resolution l'Esté est tousiours suiuy & accompagné de chaleur & de secheresse és deux regions ou Zones tẽperees, & l'Hyuer aussi de froidure & d'humidité : Mais en

la Zone Torride les susdites qualitez ne se trouuent point ensemble de la mesme façon, d'autãt que les pluyes y suiuent la chaleur, & le froid y est accompagné de sechereſſe & d'vn air ſerain. I'entends par le froid le defaut de chaleur exceſſiue, d'où vient que l'Hyuer ſe prend en noſtre Europe pour le froid, & le temps pluuieux & Eſté pour le temps de chaleur & ſerenité de l'air. Nos Eſpagnols qui ſont au Peru & en la neufue Eſpagne, voyans que ces deux qualitez ne ſe trouuoient point enſemble cõme elles ſont en Eſpaigne, appellent l'hyuer la ſaiſon en laquelle il y a beaucoup d'eaux & de pluyes, & l'Eſté, celle ou il y en a peu, ou point. En quoy ils ſe trompent euidemment, quoy qu'ils vueillent dire par vne reigle commune, que l'Eſté eſt aux montaignes du Peru, depuis le mois d'Apuril, iuſques en Septembre, pourautãt que les pluyes ceſſent en ce temps là, & que l'hyuer eſt depuis le mois de Septembre iuſques au mois d'Auril, pource qu'alors elles y reuiennent, & par ainſi il eſt hyuer & l'Eſté au Peru, lors & au meſme tẽps, qu'il l'eſt en Eſpagne; De ſorte que quand le Soleil chemine au deſſus de leur teſte, alors ils croyent que c'eſt le fond de l'hyuer, pource qu'il y a plus grande abondance de pluyes. Mais c'eſt choſe digne de riſée, comme venant de gens ignorans & ſans lettres : car tout ainſi comme la diuerſité qui eſt entre le iour & la nuict, procede de la preſence ou abſence du ſoleil, en noſtre hemiſphere, ſelon le mouuement du premier mobile, qui eſt la cauſe du iour & de la nuict, ainſi la difference que nous voyons

entre l'hyuer & l'Esté procede de l'approchement ou eslongnement du Soleil, selon le mouuement du mesme Soleil, qui en est la propre cause. Donques à vray dire, il est Esté lors que le soleil est plus proche, & hyuer quand il est le plus eslongné. La chaleur, le froid, & toute autre temperature, sont causées par necessité de l'approchement ou esloignement du Soleil: mais le pleuuoir & non pleuuoir, qui est l'humidité & la secheresse, ne s'en ensuiuent pas necessairement. C'est pourquoy il est aisé de iuger (outre ceste opinion vulgaire) que au Peru, l'hyuer est serein, & sans pluyes, & que l'Esté y est pluuieux, & non pas au contraire, comme plusieurs pensent que l'hyuer soit chaud & l'Esté soit froid. Ils tombẽt en la mesme erreur sur la difference qu'ils font, entre la pleine & les montagnes du Peru, disans que quand il est Esté en la montagne, l'Hyuer est en la plaine, qui est en Auril, May, Iuin, Iuillet, & Aoust: pour ce qu'alors l'air est fort clair & serain en la montagne, sans aucunes pluies ny bruines, & en ce temps là neantmoins on void ordinairement en la plaine, des brouillars qu'ils appellent guarüa, qui est comme vne rosée fort douce, de laquelle est couuert le Soleil. Mais l'Hyuer & l'Esté, comme il est dit, sont causez de l'approchement & esloignement du Soleil. Puis donc qu'il est ainsi, qu'en tout le Peru, tant en la mõtagne, comme en la plaine, le Soleil s'en approche & esloigne en vn mesme temps: il n'y a donc point de raison de dire, que quand il est Esté en vne partie, l'Hyuer soit en vne autre.

Toutesfois c'est chose de peu d'importance de debattre sur la significatiõ des mots, qu'ils l'appellent comme ils voudront, & disent qu'il soit Esté quand il ne pleut point, encore qu'il face d'auãtage de chaleur. Mais ce où l'on doit auoir plus d'esgard, est à la verité du subiect, qui est declaré, à sçauoir que la secheresse, ou deffaut de pluyes, ne sont pas tousiours en plus grande abondance, quand le Soleil s'approche le plus, ainsi que l'on voit en la Zone Torride.

Que la Zone Torride abonde en eaue & pasturages, contre l'opinion d'Aristote, qui a mis en auant le contraire.

CHAP. VI.

PAr le discours precedent l'õ peut facilement entẽdre, que la Zone Torride n'est seche, mais abõdãte en eaux, ce qui est tellement vray qu'elle surpasse les autres regions du monde en abondance d'eaux si ce n'est en quelques endroits, où il y a des sablõs ou terres desertes, cõme l'on trouue mesme és autres parties du monde. Quant est pour les eaux du Ciel, l'on a desia mõstré qu'il y a grande abondance de pluyes, neiges & gresles, qui specialemẽt abõdent en la prouince du Peru: mais pour les eaux de la terre, cõme sont riuieres, fontaines, ruisseaux, puits, torrens & lacs, ie n'en ay rien dit iusques icy, toutesfois-
estant

eſtant choſe ordinaire, que les eaux d'embas ſe rapportent à celles d'enhaut, l'on doit entendre qu'il ne peut y en auoir faute. Et de vray il y a vne telle & ſi grande abondance de ſources & de fontaines, qu'il ne ſe peut trouuer lieu, region ou contree, dans tout le reſte du monde, où il y ait tant de lacs, mareſcages, & ſi grandes riuieres. Car la plus grande partie de l'Amerique, eſt preſque inhabitable pour ceſte trop grande abondance d'eaux, d'autant que les riuieres, enflées de grandes pluyes de l'Eſté, ſortent à tous coups de leur lict; auec telle furie qu'elles rompent tout ce qu'elles rencontrent. & ne peut on cheminer en pluſieurs endroits, à cauſe de la boüe & fange des mareſcages & vallons. A ceſte occaſion ceux qui demeurent ioignant le Paraguey, duquel nous auons cy deſſus fait mention, preuoyans la crue du fleuue auant qu'elle aduienne, ſe mettent en leurs Canoës auec leurs meubles & hardes, & preſque par l'eſpace de trois mois, ils guarantiſſent leurs vies & moyens en nageant. Puis apres le fleuue retournant en ſon lict, ils reuiennent en leurs maiſons comme deuant, encor toutes moittes & degoutantes de l'inondation. Et eſt ce fleuue de telle grandeur, que le Nil, le Gange, & l'Euphrate, s'ils eſtoient amaſſez enſemble, ne le pourroient pas eſgaller à beaucoup pres. Mais que dirons nous de la grande riuiere de la Magdalaine, qui s'engolphe en la mer entre ſainĉte Marthe & Carthagene, & eſt appellée auec bône raiſon, grâde riuiere? Nauigeant en ces parties là, i'eſtois eſmerueillé, comme ſon eaue, qui

eſt tres-claire, demeuroit & s'eſcouloit dans la mer plus de dix lieues auant,ayant en ſa largeur deux lieues & d'auantage, ſans qu'elle ſe meſlaſt, ny peuſt eſtre vaincue des vagues impetueuſes de la mer Oceane. Que s'il faut parler d'auantage des fleuues, ce grand fleuue, appellé par les vns la riuiere des Amazones,par les autres, Maranou,& par les autres, riuiere d'Orellana,laquelle nos Eſpagnols nauigerent lors de leurs deſcouuertes,doit eſteindte la renommée de tous les autres. Et à la verité ie ſuis en doute ſi ie le dois appeller,ou riuiere, ou mer. Il flue depuis les montagnes du Peru, deſquelles il reçoit vne abondance infinie d'eaux,de pluyes,& de riuieres , qu'il va recueillant & attirant à ſoy,puis paſſant les grandes campagnes & plaines de Pautiti , du Dorado, & des Amazones, vient en fin s'emboucher dans l'Ocean,preſque à trauers des Iſles de la Marguerite , & de la Trinité. Il a ſa couche ſi large & ſi ſpacieuſe, principallement au dernier tiers de la longueur qu'il contient au milieu de ſoy pluſieurs & grandes Iſles : Et ce qui ſemble incroyable, quand on le nauige par le milieu, l'on ne voit que du Ciel & de l'eaue. On dit bien d'auantage, que de ce milieu l'on ne peut pas voir, ny deſcouurir à l'œil pluſieurs grandes & hautes montagnes, qui ſont à ſon riuage,à cauſe de ſa grande largeur. Nous auons apprins de bonne part la grandeur & largeur eſmerueillable de ce fleuue, (qui doit bien ce me ſemble meriter le nom d'Empereur & Monarque des fleuues) qui fut par le rapport d'vn frere de noſtre com-

pagnie, lequel estant ieune pour lors, le nauigea en la compagnie de Pierre d'Orsua, auec lequel il se trouua à toutes les aduantures de ceste estrange entrée & descouuerte, & aux seditions & pernicieux actes de ce meschant Diego d'Aquirre, d'où Dieu luy fit la grace de sortir & en estre deliuré, pour le mettre de nostre compagnie. Telles donc sont les riuieres qui sont en la region, qu'ils appellent Zone Torride, & la region seche & bruslée, en laquelle Aristote & les anciens disent qu'il n'y a point d'eaux ny de pasturages. Mais d'autant que i'ay fait mention du fleuue Marannon, afin de monstrer l'abondance des eaux qui sont en la Torride; il ne sera mal à propos de toucher quelque chose de ce grand lac, qu'ils appellent Titicaca, qui est au milieu de la prouince de Collao. Il y a plus de dix fleuues, fort grands, qui se perdent en entrant dans ce lac, & neantmoins n'a pour sa vuide, qu'vn seul courant d'eaue qui est petit, bien qu'on dise qu'il est tres-profond, & de telle façon, qu'il est impossible d'y bastir ou faire pont, pour la profondeur de son eaue, & qu'on ne le peut non plus passer par bateaux, pour la grande roideur & rapidité du courant; L'on le passe par vn gentil & remarquable artifice, propre & particulier aux Indiens, qui est auec vn pont de paille, posé sur la mesme eaue, lequel d'autant qu'il est fait d'vne matiere si legere ne s'enfonce point, & neantmoins est ce passage fort seur & fort aisé. Ce lac contient presque quatre vingts lieues, trente cinq en sa longueur & quinze lieues au plus large. Il y a plusieurs Isles

qui anciennement estoient habitées & cultiuées, mais auiourd'huy elles sont desertes. Il produit vne grande abondance de ioncs, que les Indiens appellent Totora, duquel ils se seruent en mille vsages. Car il sert de mangeaille aux pourceaux, aux cheuaux, & aux hommes mesmes. Ils en font des maisons, du feu, & des barques. Bref les Vros trouuent en cestuy leur Totora, tout ce dont ils ont de besoing; & sont ces Vros, vn peuple si brutal & si lourd, qu'eux mesmes ne s'estiment pas hommes. On raconte d'eux, qu'estans interrogez de quelle nation ils estoient, ils respondirent qu'ils n'estoient pas hommes, mais Vros, comme si s'estoit quelque genre d'animaux. Il s'est trouué des villages entiers des Vros, habituez en ce lac seulement dãs leurs basteaux de Totora, lesquels sont liez ensemble, & arrestez à quelque roche, & bien souuent changent ainsi de lieu à autre, tout le village ensemble. Par ainsi qui voudroit auiourd'huy les chercher où ils estoient hier, on n'y trouueroit aucun reste ny apparence deux ny de leur village. Le cours & vuide de ce grãd lac, ayant couru enuiron cinquante lieues, fait encor vn autre lac, moindre toutesfois que le premier qu'ils appellent de Parya, & contient aussi en soy quelques Islettes, mais l'on n'y voit aucune issue. Quelques vns pensent qu'il court dessouz terre, & qu'il va donner en la mer du Sud, mettant en auant à ceste fin qu'il y a vn bras de fleuue que l'on voit naistre & entrer en la mer fort proche du riuage, sans en cognoistre l'origine. Au contraire ie croy que les eaux

de ce lac se resoluent & dissipent dans le mesme lac, par l'ardeur & chaleur du Soleil. Ce discours me semble suffisant, pour monstrer qu'à tort les anciens ont tenu la region du milieu inhabitable par faute d'eaux, d'autant qu'il y en a grande abondance, & du Ciel & de la terre.

CHAPITRE VII.

Traictant la raison pourquoy le Soleil hors des Tropiques engendre plus grande quantité d'eauës quand il est plus esloigné, & pourquoy au contraire au dedans d'iceux il en engendre moins quand il en est plus proche.

PEnsant plusieurs fois à part moy d'où pouuoit proceder que l Equinoxe est si humide, comme i'ay dict, pour refuter l'opinion des anciens, ie n'en trouue point d'autre cause, que la grande force du Soleil en ces parties là, par laquelle il esleue & attire à soy vne grande abondance de vapeur de tout l'Ocean, qui en cest endroit est fort grand & fort estendu, & ayant tiré à soy ceste grande abondance de vapeurs, aussi tost les resoult & conuertit en pluyes, & est approuué par plusieurs experiences certaines, que ces pluyes & torrens celestes prouiennent des plus grandes chaleurs du Soleil. Premierement, comme nous auons ja dict cy deuant,

il pleut en ces pays là, au temps que le Soleil iette ses rayons directement sur la terre, & que en ce faisant il a plus de force: mais quand le Soleil s'en esloigne, la chaleur se tempere, & alors il n'y tombe point de pluye. D'où l'on peut bien inferer que la force & ardeur du Soleil est ce qui cause les pluyes en telles regions: Aussi l'on obserue, tant au Peru, neuue Espagne, qu'en toute la Torride, que les pluyes y viennent ordinairement apres Midy, lors que les rayons du Soleil sont au poinct de leur plus grand' force, & que c'est chose rare de voir pleuuoir au matin. C'est pourquoy les voyageurs y preuoyent, & commencent leur iournee de grand matin, afin de l'acheuer, & se reposer à Midy, pource qu'ils tiennent qu'ordinairement il y pleut apres midy. Ceux qui ont hanté & cheminé par ce pays là, en peuuent parler suffisamment: car mesmes il y en a auncuns, qui y ayans faict quelque residence, disent que la plus grande abondance des pluyes, est quãd la Lune est en son plein: encore que pour dire la verité, ie n'en ay peu faire preuue suffisante, bien que i'y aye prins garde quelquesfois. D'auantage les iours, l'an & les mois donnent à entendre la verité de ce que dessus, sçauoir qu'en la Torride l'excessiue chaleur du Soleil cause les pluyes. L'experience nous enseigne le mesme aux choses artificielles, comme aux alambics, ausquels on distille les eaues des herbes ou des fleurs: car la vehemence du feu enserre & contraint, pousse & esleue en haut vne abondance de vapeurs, lesquelles estans

pressees, & ne trouuans issue, sont conuerties en liqueur & en eaux. L'on void tout le mesme en l'or & en l'argent que l'on tire & affine par le vif argent, d'autant que si le feu est lent & petit, l'on ne tire quasi rien du vif argent, mais s'il est aspre & violent, il euapore beaucoup le vif argent, lequel se rencontrant en haut contre le chapiteau (qu'ils appellent) le tournent incontinent en liqueur, & commence à degouter en bas. Ainsi la grand' ardeur du Soleil produit ces deux effets, quand elle trouue matiere disposee, qui est de leuer les vapeurs en haut, & l'autte de les resoudre incontinent, & les tourner en liqueur, lors qu'il y a quelque obstacle, pour les consumer & resoudre. Et bien qu'il semble que ce soient choses contraires, qu'vn mesme Soleil dans la Zone Torride, estant proche cause les pluyes, & que hors la Torride estant esloigné, il cause vn mesme effect: si est-ce que tout bien consideré, il ne l'est pas reellement & de faict. Mil effects és choses naturelles procedent de choses contraires par vn moyen diuers. Nous mettons secher le linge au feu & à l'air, desquels neantmoins l'vn eschauffe, & l'autre refroidit. Les pastes sont sechees & endurcies par le Soleil & par la gelee. L'exercice moderé prouoque le dormir, s'il est trop violent, il l'empesche: si l'on ne met du bois au feu, finalement il s'esteint, si l'on y en met beaucoup & trop, il s'esteint aussi: car la seule proportion l'entretient & le fait durer. Pour bien voir vne chose, elle ne doit estre ny trop proche des yeux, ny trop loin, mais en distance raisonna-

ble & proportionnee: estant trop esloigné d'vne chose l'on en perd la veuë, & trop proche aussi, ne la peut voir. Si les rayons du Soleil sont foibles, ils n'attirent pas les bruines des riuieres; s'ils sont violens, aussi tost qu'il a attiré les vapeurs, il les resoult & consomme, mais la chaleur moderee les attire & conserue. Pour ceste raison les vapeurs ne s'esleuent point communement de nuict, ny à midy, mais au matin, quand le Soleil commence à entrer en sa force. Sur ce subiect il y a mil exemples de choses naturelles, que l'on void proceder souuent de choses contraires, qui doit faire que nous ne nous deuons pas esmerueiller, si le Soleil pour estre fort proche, engendre les pluyes; & qu'il en fait tout autant estant fort esloigné, mais qu'estant son approchement moderé & proportionné, il n'en produit ny cause aucunement. Cependant il reste encor vn poinct que l'on peut demander; pour quelle raison en la Zone Torride l'approchement du soleil cause les pluyes, & hors d'icelle sont causees par son esloignement. A ce que ie puis iuger, la raison est, que hors des Tropiques en Hyuer, le soleil n'a point tant de force, qu'il soit suffisant pour consumer les vapeurs qui s'esleuent de la terre & de la mer. Car ces vapeurs s'amassent en grãde abondance en la region froide de l'air, où elles sont congelees & espaissies par la grande froideur, puis apres estans pressees, se resoluent & conuertissent en eau. C'est pourquoy en ce temps d'Hyuer, que le soleil est plus esloigné, que les iours sont courts, & les nuicts plus lon-

gues, la chaleur du ſoleil a peu de force, mais quand le ſoleil ſ'approche de ceux qui ſont hors des Tropiques, qui eſt au temps d'Eſté, la force du ſoleil eſt deſia telle, qu'elle eſleue les vapeurs, & tout enſemble les conſomme, les diſſipe & reſoult : car la chaleur & la longueur des iours ſont cauſees par l'approchement du Soleil. Mais au dedans des Tropiques, en la region Torride, l'eſloignement du ſoleil a tout autant d'effect que le plus grand approchement qui ſoit aux regions deſdits Tropiques. Au moyen dequoy, il ne pleut pas en la Torride, alors que le ſoleil eſt eſloigné, non plus que hors les Tropiques, quand le ſoleil eſt plus proche, d'autant qu'en ceſt approchement & eſloignement, le ſoleil demeure touſiours en vne meſme diſtance, d'où procede vn meſme effect de ſerenité. Mais quand le ſoleil eſt au periode de ſa force en la Zone Torride, & qu'il iette ſes rayons directement ſur la teſte des habitans, il n'y a ny ſerenité ny ſechereſſe, comme il ſemble qu'il deuroit y auoir. Mais pluſtoſt de grandes & eſtranges pluyes, d'autant que par la force exceſſiue de ſa chaleur, il attire & eſleue preſque en vn inſtant vne grande abondance de vapeurs de la terre, & mer Oceane, leſquelles ſont ſi eſpaiſſes & en ſi grande abondance, que le vent ne les pouuant diſſiper ny reſoudre facilement, elles viennent à ſe fondre en eau, qui cauſe les pluyes ſi froides & en ſi grande abondance, car la grande vehemence de la chaleur peut attirer en peu de temps beaucoup de vapeurs, leſquelles elle ne peut ſi toſt

consumer & resoudre, & estans attirees & assemblees, par leur grande abondance se fondent & tournent en eau. Ce que l'on cognoistra fort bien par cest exemple domestique & familier. Quand l'on met rostir vn morceau de porc, de mouton, ou de veau, si le feu est violent, & la viande en soit fort proche, nous voyons que la graisse se fond tost & degoute en bas, qui vient de ce que la grande chaleur attire & esleue cest humeur & graisse de la chair, & pour estre en grande abondance ne la peut resoudre, & ainsi distille & tombe d'auantage. Mais quād le feu est moderé, & ce que l'on rostit est en distance proportionnee, nous voyons que la chair se rostit proprement, sans que la graisse distille trop à coup, pource que la chaleur moderee attire l'humidité, qu'elle consomme & resout en vn instant. C'est pourquoy les cuisiniers font le feu moderé, & n'en approchent la viande ny trop pres ny trop loin, de peur qu'elle ne se fonde. On le peut voir par vne autre experience aux chandelles de suif & de cire, car si la mesche en est grosse, elle fait fondre & decouler le suif & la cire: pource que la chaleur ne peut consommer ce qui s'esleue d'humeur: mais si la flame est proportionnee, la cire ne se fond ny decoulle, pource que la flame va consommant peu à peu ce qui s'esleue. Ce qui me semble la vraye raison pourquoy en l'Equinoxe, & en la Torride, la grand' force de la chaleur cause les pluyes, lesquelles en d'autres regions sont causees par la foiblesse & peu de chaleur.

Comment l'on doit entendre ce qui a esté dict cy dessus de la Zone Torride.

CHAP. VIII.

S'IL est ainsi qu'és choses naturelles & physiques l'on ne doit rechercher de reigle infaillible & mathematique, mais ce qui est ordinaire, & ce qu'on void par experience, qui est la plus parfaicte reigle, il faut croire, que ce que nous auons dit, qu'il y a plus d'humidité en la Torride qu'aux autres regions, & qu'en icelle il ne pleut point lors que le Soleil en est plus proche, se doit prendre & entendre de mesme: & de vray c'est bien ce qui est le plus cõmun & le plus ordinaire. Mais ce n'est pas pour empescher les exceptiõs que nature a voulu mettre à ceste regle, rendant quelques regions de la Torride extremement seches. Ce qu'on raconte de l'Ethiopie, & nous l'auons veu en vne grande partie du Peru, où toute la terre ou coste, qu'ils appellent Plaines, manquent de pluyes, voire d'eaux de la terre, excepté quelques vallees où il y a des eaues de riuieres qui descendent des montagnes, le surplus sont sablons & terres steriles, où à grand' peine l'on trouue des fontaines, mais bien quelques puits tres-profonds. Mais nous dirons (Dieu aidant) en son lieu, quelle est la cause pourquoy il ne pleut point en ces plaines (chose que plusieurs demandent) car à present ie pretends de monstrer seulement qu'il y a plusieurs exceptions aux regles

naturelles, d'où vient qu'il peut aduenir en quelque partie de la Torride, qu'il ne pleut pas lors que le Soleil est plus proche, mais quand il est plus esloigné. Bien que iusques auiourd'huy ie ne l'aye veu ny entendu, toutesfois s'il y en a, on le doit attribuer à la qualité particuliere de la terre; mais aussi quelquesfois s'il aduient le contraire, l'on doit auoir esgard qu'en ces choses naturelles il arriue plusieurs contrarietez & empeschemens, par lesquels elles se changent & deffont les vnes les autres. Pour exemple, il peut estre que le soleil causera les pluyes, & que le vent les empeschera, ou bien les rendra plus abondantes qu'elles n'ont accoustumé d'estre. Les vents ont leurs proprietez & diuers commencemens, par lesquels ils operent de differens effects, qui sont le plus souuent contraires à ce que l'ordre & la saison requierent. Puis donc qu'en chacun endroit l'on void arriuer de grandes varietez en l'annee qui prouiennent de la diuersité des mouuemens & aspects des planettes, ce n'est point chose mal à propos, de dire qu'en la Zone Torride l'on peut voir & remarquer quelques choses contraires à ce que nous auons experimenté. Mais pour resolution, ce que nous auons conclu est vne verité bien certaine & experimentee, à sçauoir la grande secheresse que les anciens ont pensé estre en la region du milieu, que nous appellons Torride, n'y estre point du tout, & qu'au contraire il y a beaucoup d'humidité, & que les pluyes y sont alors que le Soleil en est plus proche.

Que la Torride n'est point excessiuement chaude, mais plustost moderée.

CHAPITRE IX.

IVsques icy nous auõs traicté de l'humidité de la Zone Torride, maintenãt il sera bon de parler de deux autres qualitez, qui sont le chaud & le froid. Nous auons demonstré sur le commencement de ce discours, comme les anciens ont tenu, que la Zone Torride estoit chaude, & seche excessiuement, ce qui n'est pas ainsi toutesfois; car elle est chaude & humide, & en la plus grand' partie, sa chaleur n'est pas excessiue, mais plustost temperée; Ce que l'on tiendroit pour incroyable, si nous ne l'auions assez experimenté. Quand ie passay aux Indes (ie diray ce qui m'arriua) ayant leu ce que les Poëtes & Philosophes disent de la Zone Torride, ie me persuadois, qu'arriuant à l'Equinoxe, ie ne pourrois y supporter ceste excessiue chaleur. Mais il m'aduint tout au contraire, car au temps que i'y passay, qui fut alors que le Soleil y estoit pour Zenith, estant entré au signe d'Aries, à sçauoir au mois de Mars, i'y senty si grand froid que i'estois contraint me mettre au Soleil pour m'eschauffer : que pouuois ie moins faire alors, que de me rire & me mocquer des meteores d'Aristote, & de sa Philosophie, voyant qu'au lieu, & en la saison, que tout y debuoit estre embrasé de chaleur suiuant ses regles, moy & tous mes cõpagnons

auions froid?il n'y a à la verité region au monde plus douce ny temperée, que sous l'Equinoxe, combien qu'elle ne soit pas en tous endroits d'esgale ou semblable temperature,& qu'il y ait beaucoup de diuersitez. La Zone Torride en quelques endroits est fort temperée, comme en Quitto,& aux plaines du Peru,en quelques endroits fort froide,comme en Potozi,& aux autres fort chaude,comme en l'Ethiopie, Bresil,& aux Mollucques.Ceste diuersité dõc nous estãt certaine,& toute cogneüe,nous deuons par force rechercher vne autre cause du froid & du chaud,que les raions du Soleil y font naistre,veu qu'en vne mesme saison de l'annee , & en lieux qui sont d'vne mesme hauteur&distãce du Pole & de l'Equinoxe,on y retrouue vne si grande diuersité,que les vns sont embrasez de chaleur,les autres de froidure, & les autres se trouuent tẽperez d'vne chaleur moderée. Platon met sa tãt renõmée Isle Atlãticque soubs la Zone Torride, puis dict,qu'en certain tẽps de l'année elle auoit le Soleil pour Zenith, & neantmoins qu'elle estoit fort temperée,fort abondãte,& fort riche. Pline dit que Taprobane, (qu'ils appellent aujourd'huy Samatre)est soubs l'Equinoxe, comme en effect elle y est,escriuant, qu'elle n'est pas seulement riche,& heureuse,mais aussi peuplée d'hommes & d'animaux. D'où l'on peut facilement cognoistre, qu'encor que les anciens ayẽt tenu la chaleur de la Torride insupportable, neantmoins ils pouuoient bien entẽdre qu'elle ne l'estoit pas tant comme ils disoient. Le tres excellent Astrologue & Cosmographe Ptolo-

Plat. in Tim & in Critia.

Plin. lib. 6. Cap. 22.

mée, & l'insigne Philosophe & medecin Auicenne en eurẽt meilleure resolution estans tous deux d'opinion, que sous l'Equinoxe y auoit de fort commodes habitations.

Que la chaleur de la Torride est temperée, pour l'abondance des pluyes, & pour la briefueté des iours.

CHAP. X.

DEpuis que le nouueau monde a esté descouuert, l'on a cogneu & sans doubte, ce que les derniers autheurs ont tenu veritable. Mais c'est chose naturelle, que quand quelque chose qui est hors de nostre opinion, nous vient à estre cogneüe par l'experience, nous voulons incontinent en rechercher la cause. C'est pourquoy nous desirons sçauoir pour quelle cause la region, de laquelle le Soleil est plus proche, n'est pas seulement temperée, mais est froide en plusieurs endroits. Considerant ceste matiere generalemẽt, ie trouue deux causes generalles, pour rendre ceste region temperée, l'vne est celle cy deuant declarée, d'autant que ceste region est fort humide, & subiette aux pluyes, & n'y a point de doute, que la pluye ne refraichisse, pource que l'esleuement de l'eaue est de son naturel froid, & encor que l'eaue, par la force du feu s'eschauffe, ceneantmoins ne laisse pas de temperer l'ardeur, causée des rayons du Soleil purement. Ce qu'on voit par experience en l'Arabie interieure, laquelle est embrasée du Soleil,

pour n'y auoir aucunes pluyes qui temperent sa furie. Les nuages & bruines empeschent que les rayons du Soleil n'offencent tant, & les pluyes qui procedent d'icelles mesmes, rafraichissent l'air & la terre, & l'humectent aussi, quelque chaude qu'elle puisse estre. L'on boit l'eaüe de la pluye, & elle estanche la soif, comme les nostres l'ont bien esprouué, ayans faute d'eaüe pour boire. De sorte que la raison & l'experience nous enseigne, que la pluye de soy appaise la chaleur, & par ce moyen ayant ia mõstré comme la Zone Torride est fort pluuieuse, il appert aussi qu'il y a en icelle, chose qui peut rendre sa chaleur temperée. A cecy i'en diray encor vne autre raison qui merite biẽ qu'on entende, non seulement pour ceste matiere, mais aussi pour plusieurs autres. car pour le dire en peu de parolles; le Soleil quoy qu'il soit fort chaud & bruslant en l'Equinoxe, ceneantmoins c'est pour peu de temps, de sorte que la chaleur du iour y estant plus briefue & de moindre durée, ne fait pas tant d'embrasement. Ce qu'il conuient declarer & entendre plus particuliement. Ceux qui sont versez à la cognoissance de la Sphere, enseignent fort bien, que d'autant plus que le Zodiaque est oblique & trauersant sur nostre hemisphere, d'autant plus les iours & les nuicts sont inegaux; & au contraire où la Sphere est droitte, & les signes montent droitement. les iours & les nuicts y sont egaux.
C'est pourquoy en toute la region qui est entre les deux tropiques, il y a moins d'inegalité aux iours & aux nuits, que hors d'iceux, & plus l'on approche

approche de la ligne, moins y trouue on d'inegalité, ce que nous auons experimenté en ces parties. Ceux de Quitto, pour ce qu'ils sont au dessoubs de la ligne, n'ont point en toute l'annee les iours ny les nuicts pl⁹ courts en vne saison qu'en l'autre, mais y sont contiuuellement esgaux. Ceux de Lyma, pour ce qu'ils sont distás de la ligne presque de douze degrez, apperçoiuent quelque difference entre les iours & les nuicts, mais c'est fort peu, d'autant qu'en Decẽbre & en Ianuier les iours y croissent d'vn heure, ou peu moins. Ceux de Potozi y recognoissent beaucoup plus de difference, tant l'Hyuer que l'Esté, pour ce qu'ils sont presque soubs le Tropique. Mais ceux qui sont du tout hors des Tropiques remarquent d'autant plus la briefueté des iours de l'Hyuer, & la longueur de ceux de l'Esté, qu'ils sont esloignez de la ligne & sont proches du Pole; comme l'on void qu'en Allemagne & en Angleterre les iours sont plus lõgs en Esté qu'en Italie & Espagne. C'est chose qui se void, que la Sphere enseigne, & l'experience le monstre clairement. Il faut adiouster vne autre proposition, qui est aussi vraye, & bien considerable, pour tons les effects de la nature, sçauoir la perseuerance & continuation de sa cause efficiente à operer & agir. Cela supposé, si l'on me demande, pourquoy en l Equinoxe, il n'y a point de si violantes chaleurs en Esté, qu'il y a en quelques autres regions, (comme en Andeluzie és mois de Iuillet & Aoust) ie respondray pource que les iours d'Esté sont plus longs en Andeluzie, & les nuicts y sont plus courtes, & le

iour comme chaud qu'il eſt enflame & cauſe la chaleur,la nuict auſſi comme froide & humide donne du rafraichiſſement. Suyuant quoy au Peru il n'y a point tant de chaleur, pour ce que les iours d'Eſté n'y ſont pas ſi lõgs, ny les nuicts ſi courtes, qui cauſe que la chaleur du iour eſt beaucoup temperée par la fraiſcheur de la nuict Mais làoù les iours ſont de quinze ou ſeize heures, par raiſon il doit y auoir plus de chaleur, que là où ils ne ſont que de douze ou de treize, & où il en demeure autant de la nuict pour rafraichiſſement.Et bien que la Zone Torride ſoit plus proche du Soleil,que toutes les autres regions, ſi eſt-ce toutesfois,que la chaleur du Soleil n'y demeure pas ſi long temps:car c'eſt choſe naturelle qu'vn feu encor qu'il ſoit petit, ſ'il perſeuere eſchauffe d'auantage qu'vn plus grãd qui durera peu,principalement ſ'il y ſuruient du rafraîchiſſement. Qui voudra mettre donc ces deux proprietez de la Torride en vne balance, ſçauoir qu'elle eſt plus pluuieuſe au temps de ſa plus grande chaleur,& que les iours y ſont plus courts ; on pourra bien parauanture trouuer qu'elles ſeront eſgalles à ces deux autres cõtraires, qui ſont que le Soleil y eſt plus proche & plus droit qu'és autres regions, à tout le moins que l'on n'y recognoiſtra pas beaucoup d'auantage.

Qu'il y a d'autres raisons outre les desduittes cy dessus, qui monstrent que la Torride est temperée, principalement en la coste de la mer Oceane.

CHAP. XI.

Estant chose resolue que les deux proprietez susdictes sont communes & vniuerselles à toute la region Torride, & qu'en icelle neãtmoins il se trouue aucũs lieux fort chauds, & les autres où il y a fort grand froid: Bref la tẽperature n'y est esgalle en tous lieux, mais en vn mesme climat, vne partie est chaude, l'autre froide, & l'autre temperée tout en vn mesme temps: nous sommes cõtraints de rechercher d'autres raisons, d'où procede ceste grande diuersité qui se trouue ainsi en la Torride. Discourant doncques sur ceste question, i'en trouue trois causes apparentes & certaines, & vne quatriesme plus obscure & cachée. Les causes apparentes & certaines sont, la premiere l'Ocean, la seconde l'assiete & situation de la terre, & la troisiesme le naturel & proprieté de plusieurs & diuers vents. Outre ces trois que ie tiens pour manifestes, ie croy qu'il y en a vne autre quatriesme, cachée & moins apparente, qui est la proprieté de la mesme terre habitée, & la particuliere influence de son Ciel. Qui voudra considerer de prez les causes & raisons generales, cy dessus desduites, on trouuera qu'elles ne sont suffi-

ſantes pour la reſolution totale de ceſte matiere, veu ce qui arriue iournellement en diuers lieux de l'Equinoxe. Manomotapa, & grande partie du Royaume de Preſte Ian, ſont ſituées deſſous la ligne, ou fort proches, eſquelles regions ils endurent de terribles chaleurs, & y naiſſent les hommes tous noirs; Ce qui n'eſt pas ſeulement en ces parties de terre ferme, eſloignées de la mer, mais auſſi en eſt il de meſme és Iſles enuironnées de la mer. L'Iſle de ſainct Thomas eſt ſoubs la ligne, les Iſles de Cap de vert en ſont prochaines, & en l'vne & en l'autre y regnent de furieuſes chaleurs, & y ſont meſmes tous les hommes noirs. Soubs la meſme ligne, ou bien proche d'icelle, giſt vne partie du Peru, & du nouueau Royaume de Grenade, qui neantmoins ſont terres fort temperées, declinantes pluſtoſt à froidure, que non pas à chaleur, & les hommes qui habitent en icelle, ſont blancs. La terre du Breſil eſt en la meſme diſtance de la ligne que le Peru, & neãtmoins le Breſil & toute ceſte coſte eſt extremement chaude, encore qu'elle ſoit en la mer du Nort, & l'autre coſte du Peru qui eſt en la mer du Sud, eſt fort temperée. Ie dis donc que qui voudra conſiderer ces differences, & donner la raiſon d'icelles, ne ſe pourra contenter des generalles, cy deſſus traittees, pour declarer cõme la Torride peut eſtre vne terre temperée. Entre les cauſes & raiſons ſpeciales i'ay mis pour la premiere la mer, pour ce que ſans doute ſon voiſinage ayde à temperer, & refroidir la chaleur. Car combien que ſon eaue ſoit

ſallee, elle eſt touſiours eau toutesfois, & l'eau de ſa nature eſt froide, & ſi encore eſt remarquable que pour la profondité de l'Ocean, l'eau n'en peut eſtre eſchauffee par la chaleur du Soleil, comme les eaux des riuieres. Finablement tout ainſi comme le ſel nitre (quoy qu'il ſoit du naturel du ſel) a la proprieté de refroidir l'eaue: ainſi voyons nous par experience en quelques ports & haures que l'eau de la mer y rafraiſchit, ce que nous auons veu en celuy de Callao, où l'on mettoit rafraiſchir l'eaue ou vin pour boire dedans des cruches ou flaſcons miſes en la mer. D'où l'on peut ſans doute recognoiſtre que l'Ocean a ceſte proprieté de temperer & rafraiſchir l'exceſſiue chaleur. Pour ceſte occaſion l'on reſſent d'auantage la chaleur en la terre, qu'en la mer, *cæteris paribus*, & communément les terres ſituees ſur la marine, ſont plus fraiſches que celles qui en ſont eſloignees *cæteris paribus*, comme i'ay dict. Ainſi la plus grande partie du nouueau monde eſtant fort proche de la mer Oceane, nous pouuons dire auec raiſon, encor qu'il ſoit ſoubs la Torride, qu'il reçoit de la mer vn grand benefice, pour temperer ſa chaleur.

Que les plus hautes terres ſont les plus froides, & quelle en eſt la raiſon.

CHAPITRE XII.

MAis ſi nous voulõs encor rechercher particulierement, nous trouuerons qu'en toute ceſte terre il n'y a pas vne chaleur totalement eſgalle, quoy

qu'elle ſoit en pareille diſtance de la mer, & en meſme degré, veu qu'en quelques parties d'icelle il y a beaucoup de chaleur, & en d'autres y en a fort peu. Il n'y a point de doute que la cauſe de cecy ne ſoit pourautant que l'vne eſt plus baſſe, & que l'autre eſt plus haute & plus eſleuee, d'où vient que l'vne eſt chaude & l'autre froide. C'eſt choſe certaine que le ſommet des montagnes eſt plus froid que le profond des vallees, ce qui ne procede point ſeulement de ce que les rayons du Soleil ont plus de repercuſſion aux lieux bas & profonds, encor qu'il en ſoit vne grande raiſon, mais il y en a vne autre, qui eſt que la region de l'air eſt plus froide, d'autant plus qu'elle eſt haute & eſloignee de la terre. Les plaines de Collao au Peru, & de Popajan en la neuue Eſpagne, ſont preuue ſuffiſante de cecy. Car ſans doute, toutes ces parties ſont terres hautes, & pour ceſte raiſon auſſi ſont-elles froides, combien qu'elles ſoyent toutes enuironnees de hauts pics de montagnes fort expoſees aux rayons du ſoleil. Mais ſi nous demandons pourquoy au Peru & en la neufue Eſpaigne, les plaines de la coſte ſont terres chaudes, & les plaines de la meſme terre du Peru & de la neufue Eſpagne ſont au contraire terres froides: A la verité ie ne voy point qu'il ſ'en puiſſe donner autre raiſon, ſinon que les vnes ſont en terre baſſe, & les autres en terre haute. L'experience nous enſeigne que la moyenne region de l'air eſt plus froide que l'inferieure: & pource tant plus les montagnes ſ'approchent d'icelle region moyenne, tant plus elles

ſont froides, couuertes de neiges & de gelees. La raiſon meſme ſ'y accorde, pource que ſ'il y a vne ſphere ou region du feu, comme Ariſtote & les autres Philoſophes diſent, la region moyenne de l'air doit eſtre plus froide par antiperiſtaze, la froidure eſtant repouſſee, & ſe reſſerrant en icelle, comme en temps d'Eſté nous voyons aux puits qui ont de la profondité. Pour ceſte occaſion, les Philoſophes afferment que les deux extremes regions de l'air, celle d'enhaut, & celle d'embas ſont les plus chaudes, & la moyenne plus froide. Que ſ'il eſt ainſi, comme de fait l'experience le monſtre, nous en tirerons encor vn argument & raiſon remarquable, pour monſtrer que la Torride eſt temperee. Sçauoir que la plus grande partie des Indes eſt vne terre haute, remplie de beaucoup de montagnes, qui par leur voiſinage rafraichiſſent les terres prochaines. L'on void continuellement és ſommets des montagnes dont ie parle, de la neige, de la greſle, & des eaues toutes glacees, & le froid qu'il y fait eſt ſi aſpre, que l'herbe en eſt toute greſillonnee, tellement que les hommes & cheuaux cheminans par là, y ſont tous engourdis de froid. Cecy, comme i'ay deſia dict, eſt en la Zone Torride, & aduient le plus ſouuent quand ils ont le Soleil pour Zenith. Ainſi eſt-ce choſe notoire & conforme à la raiſon, que les montagnes ſont plus froides que ne ſont les vallees & les plaines, d'autant qu'elles participent de la region moyenne de l'air, qui eſt tres-froide. Or la cauſe pourquoy la region moyenne de l'air eſt plus froide, a eſté meſme dicte çy

deuant, qui eſt que la region de l'air prochaine de l'exhalation ignee, laquelle (ſelon Ariſtote) eſt ſur la ſphere de l'air, repouſſe & reiette arriere toute la froidure, laquelle ſe retire & reſerre en la moyenne region de l'air par antiperiſtaſe, comme parlent les Philoſophes. En apres ſi quelqu'vn me demande & veut interroger de ceſte façon, ſ'il eſt ainſi que l'air ſoit chaud & humide, comme tient Ariſtote, & comme l'on dit communément, d'où procede ce froid qui ſe retire en la moyenne region de l'air, puis qu'il ne peut venir de la ſphere du feu? Car ſ'il procede de l'eau ou de la terre, par ceſte raiſon la baſſe region de l'air deuroit eſtre plus froide que celle du milieu. Certes à reſpondre au vray ce que i'en penſe, ie confeſſeray que ceſt argument & obiection m'eſt tant difficile, que ie ſuis preſque diſpoſé de ſuyure l'opinion de ceux qui reprouuent les qualitez, ſymboles & diſſymboles que met Ariſtote aux elements, diſant que ce ſont imaginations, leſquels pour ceſte occaſion tiennent que l'air de ſon naturel eſt froid, & à ceſte fin ils ſe ſeruent de pluſieurs argumens & raiſons, du nombre deſquels nous en propoſerons vn aſſez vulgaire & cogneu, laiſſans les autres à part, ſçauoir qu'és iours caniculaires nous auons accouſtumé nous donner de l'air auec vn eſuentail, & trouuons qu'il nous rafraiſchit: de ſorte que ces Autheurs afferment que la chaleur n'eſt vne proprieté particuliere d'aucun autre element que du ſeul feu qui eſt eſpars & meſlé parmy toutes les choſes (ſelon que le grand Denis nous enſeigne) mais

Ariſt. Ma.

Dionyſ. cap. 15. de cœl. hierar.

qu'il soit ainsi, ou qu'il en soit autrement (car ie ne veux pas contredire à Aristote, si ce n'est en chose fort certaine) en fin ils s'accordent tous que la moyenne region de l'air est plus froide que la plus basse prochaine à la terre, comme mesme l'experience le monstre, puis qu'en ceste region du milieu, les neiges, les gresles, frimats & autres indices d'extreme froid s'engendrent. Or donc la region du milieu qu'ils appellent Torride, ayant d'vn costé la mer, & de l'autre les hautes montagnes, l'on doit tenir cela pour causes suffisantes pour temperer & rafraischir sa chaleur.

Que les vents froids sont la principalle cause de rendre la Torride temperee.

CHAP. XIII.

LA temperature de ceste region se doit principalemét attribuer à la proprieté du vent qui court en ceste terre là, lequel est fort frais & gracieux. La prouidence du grand Dieu, createur de toutes choses a esté telle, qu'il a ordonné qu'il y eust des vents merueilleusement frais en la region où le Soleil fait son cours (qui semble deuoir estre du tout embrasee) afin que par leur fraischeur, l'excessiue chaleur du Soleil fust temperee. Et ne sont pas ceux-là trop esloignez d'apparence de raison, qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit souz l'Equinoxe, s'ils ne se fussent trompez eux-mesmes sur la cause de leur opinion, en ce qu'ils disoyent que l'egalité

des iours & des nuicts estoit seule suffisante cause de rendre ceste Zone temperee, à laquelle opinion toutesfois plusieurs autres ont esté contraires, du nombre desquels a esté le Poete renommé, disant:

---& celle region
S'embraze incessamment aux chaleureux rayons
Du Soleil qui d'illec iamais ne se retire,

Donques la fraicheur de la nuict n'est pas telle, qu'elle soit seule suffisante pour moderer & corriger de si aspres & furieuses ardeurs du Soleil, mais plustost ceste Torride reçoit vne si douce temperature par le benefice de l'air frais & gracieux, de telle sorte, que combien qu'elle ait esté tenue des anciens, plus embrasee qu'vne fournaise ardente, & ceux qui l'habitent à present, la tiennent pour vn Printemps delicieux: il appert par argument & raisons fort euidentes, que la cause de cecy gist principalement en la qualité du vent. Nous voyons en vn mesme climat quelques regions & villes mesmes plus chaudes les vnes que les autres, pource seulement qu'ils se ressentent moins des vents qui rafraichissent. De mesme en est-il en d'autres terres, où le vent ne court point, lesquelles sont toutes embrasees comme vn fourneau, & y eston si fatigué de la chaleur, que d'y estre, c'est autant que de se voir dans vne fournaise. Il y a beaucoup de ces bourgades & de ces terres au Bresil, en Ethiopie & au Paraguay, comme chaqu'vn sçait: & ce qui est plus considerable, c'est que l'on void ces differences, non seulement parmy les terres, mais aussi en la mer; il y a des

mers, où l'on sent beaucoup de chaleur, comme ils racontent de celle de Mozambique & Ormus, & en l'Orient, & de la mer de Panama, en Occident (laquelle pour ceste occasion engendre & produit en soy des Cayamans) cõme aussi en la mer du Bresil. Il y a d'autres mers, voire en mesme degré de hauteur, fort froides, cõme est celle du Peru, en laquelle nous eusmes froid, comme i'ay raconté ci dessus, quand nous la nauigeasmes la premiere fois, qui estoit en Mars, & au temps que le Soleil cheminoit par dessus. A la verité en ce continent, où la terre & l'eau sont de mesme sorte, l'on ne peut imaginer autre occasion de si grande difference, sinon la proprieté du vent qui les rafraichit. Que si l'on veut de pres aduiser à ceste consideratiõ du vẽt, dont nous auõs parlé, l'on pourra resoudre plusieurs doutes qu'aucuns mettẽt en auant, & qui semblent choses estranges & merueilleuses, sçauoir pourquoi le soleil donnant de ses rais sur la region Torride, & particulierement au Peru, voire beaucoup plus violemment qu'il ne fait pas en Espagne és iours caniculaires, neantmoins l'on resiste à sa chaleur auec vne fort legere couuerture, si bien qu'au couuert d'vne natte ou d'vn simple toict de paille, l'on est mieux contregardé de la chaleur, que l'on n'est pas en Espagne dessous vn toict de bois, & mesme d'vne voute de pierre. D'auãtage pourquoy les nuicts d'Esté ne sont chaudes ny ennuyeuses au Peru, comme en Espagne? Pourquoy aux plus hauts sommets des montagnes, & mesme entre les monceaux de neige, il y fait quel-

ques-fois de grandes & insupportables chaleurs. Pourquoy en toute la prouince de Colao, quand l'on se trouue à l'ombrage quelque petit qu'il puisse estre, l'on y sent du froid, mais quand l'on vient à en sortir aux rayons du Soleil, incontinent l'on vient à y sentir vne excessiue chaleur. Pourquoy toute la coste du Peru estant pleine de sablons, neantmoins se trouue fort temperee, & pourquoy Potozi distant de la cité d'Argēt tant seulemēt de dixhuict lieües & en vn mesme degré, est toutesfois de si differente temperature, que le pays estant tres-froid, il est sterile & sec à merueilles: au contraire la ville d'Argent est temperee, declinant à la chaleur, & a vn terroir fort gracieux & fertile. C'est donc pour certain le vent, qui principalement cause toutes ces estranges diuersitez: car sans le benefice du vent frais, l'ardeur du Soleil est telle, qu'encor que ce soit au milieu des neiges, elle brusle & embrase, mais aussi quand la fraicheur de l'air reuient, aussi tost toute la chaleur s'appaise, quelque grande qu'elle soit: & où ce vent frais est ordinaire, & regne souuent, il empesche que les vapeurs terrestres & grossieres qu'exhale la terre, ne se ioignent, & causent vne pesante & ennuyeuse chaleur, dont le contraire aduient en Europe; d'autant que par l'exhalation de ces vapeurs, la terre demeure comme bruslee du Soleil du iour, qui est cause que les nuicts y sont si chaudes & ennuyeuses, tellement qu'il semble plusieurs fois, que l'air sorte comme d'vne fournaise. Pour ceste mesme raison, au Peru ceste fraischeur du vent cause que

par le moyẽ de quelque petit ombrage au coucher & declin du Soleil, l'on y est assez fraischement : au contraire en Europe le temps le plus doux & plus agreable en Esté est le matin, & le soir est le plus froid, & le plus ennuyeux. Mais au Peru, en tout l'Equinoxe il n'ẽ est pas de mesme, d'autant que tous les matins, que le vent de la mer y cesse, & que le Soleil y commence à ietter ses rayons, pour ceste raison l'on y sent la plus grande chaleur aux matins, iusques au retour dudit vent qu'ils appellent autrement, Marée, ou vent de la mer, qui fait qu'on commence à sentir le froid. Nous auons experimenté tout cecy du temps que nous estions aux Isles qu'ils appellent de Barlouãte, où au matin no9 suyons de chaud, & à midy nous sentions vn bõ frais, pource que la bize ordinaire, qui est vn vent frais & gratieux, y souffle alors.

Que ceux qui habitent soubs l'Equinoxe, viuent d'vne vie fort douce & delicieuse.

CHAPITRE XIIII.

SI ceux qui ont eu opinion, que le Paradis terrestre, estoit en l'equinoxe, se fussent conduits par ce discours, encor ne sembleroiẽt ils point estre du tout hors du chemin. Non que ie vueille resoudre que le Paradis delicieux, dõt parle l'Escriture, soit en ce lieu là, d'autant que ce seroit temerité de l'afferiner pour chose certaine; mais ie dis, que si l'õ peut dire, qu'il y ait quelque Paradis en la terre ce doit estre en lieu, où l'on iouist

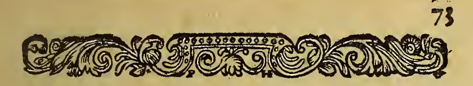
Viues.lib.23 de ciui.c.21

d'vne temperature fort trãquille & fort douce. Car il n'y a chose si fascheuse & repugnante à la vie humaine, que de viure sous vn Ciel, ou vn air contraire, ennuyeux & maladif, cõme il n'est chose plus agreable, que de iouyr d'vn Ciel & d'vn air qui soit sain, doux, subtil, & gracieux. Il est certain, que no⁹ ne participõs point d'aucun des elemens, ny n'en auons l'vsage si souuẽt en l'interieur du corps, que nous auõs de l'air. C'est celuy qui enuironne nos corps de toutes parts, qui nous entre iusques dans les entrailles, & à chasque moment, nous va visitant le cœur, auquel il imprime ses proprietez. Si l'air est tant soit peu corrompu, il cause la mort: s'il est pur & salubre, il augmente les forces. Finablement nous pouuons dire, que l'air seul est toute la vie des hommes, de sorte que combien que l'on aye des biens & des richesses, si est-ce que si le Ciel est facheux & mal sain, l'on ne peut viure à l'aise, ny auec du contentement. Mais si l'air & le Ciel est salubre, gratieux & plaisant, encor que l'on n'ait d'autres richesses, ne laisse de donner du contentement & du plaisir. Considerant à part moy l'agreable temperature de plusieurs terres des Indes, où l'on ne sçait que c'est de l'hyuer, qui par son froid gelle & estraint, ny de l'Esté, qui ennuye par ses chaleurs, mais auec vne nate, l'on se guarantit de quelque iniure du temps que ce soit, & où il est à peine besoin de changer d'habit en toute l'année. Ie dis certes que considerant cela plusieurs fois, ie troune & me semble encor auiourd'huy, que si les hõmes se vouloient vaincre eux mesmes, & se deslier

des lacs que la cupidité leur dreſſe,ſe deſiſtans de pluſieurs inutilles & pernicieux deſſeings; ſans doute qu'ils pourroiét viure aux Indes fort doucement & heureuſement: car ce que les autres Poëtes chantent des champs Eliſées,& de la fameuſe Tempé,ou ce que Platon raconte,ou feint,de ſon Iſle Atlantique,certes les hommes les trouueroiét en ces terres,ſi d'vn cœur genereux ils aymoient mieux eſtre ſeigneurs de leur argent,& de leur conuoitiſe,que d'en demeurer eſclaues comme ils ſont. Ce que nous auõs traité iuſques icy ſuffira touchant les qualitez de l'Equinoxe, du froid, chaud,ſechereſſe, pluyes, & des cauſes de ſa temperature. Le diſcours en particulier des diuerſitez des vents,eaux,des terres,des mettaux,plantes & animaux,qui y ſont & dont y a aux Indes grande abondance,reſtera pour d'autres liures,car la difficulté de ce qui eſt traitté en ceſtuy-cy,quoy qu'au bref,le fera parauanture trouuer plus long qu'il n'eſt.

Aduertissement au Lecteur.

LE Lecteur doit estre aduerty, que i'escriuy les deux liures precedens en Latin, lors que i'estois au Peru, & pource parlent ils des choses des Indes, comme de choses presentes: depuis estant venu en Espaigne, me sembla bon de les traduire en langue vulgaire, & ne voulus changer la façon de parler, qui y estoit couchée: mais aux cinq liures suiuans, par ce que ie les ay faits en Europe, i'ay esté contraint de changer la façon de parler, & de traitter en iceux les choses des Indes, comme terres & choses absentes, & par ce que ceste diuersité de parler, pourroit auec raison offenser le Lecteur, il m'a semblé bon l'aduertir de cecy.



LIVRE TROISIESME DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes.

Que l'histoire naturelle des Indes est plaisante & agreable.

CHAPITRE PREMIER.

TOVTE histoire naturelle de soy est aggreable, & mesme est vtile, & de grãd proffit à ceux qui veulent esleuer leur discours, & contemplatiõ en haut, en ce qu'elle les excite à glorifier l'Autheur de toute la nature, cõme nous voyons que font les sages & saints personnages, principalement Dauid en plusieurs & diuers Pseaumes, où il celebre l'excellence des œuures de Dieu. Et Iob aussi traitant des secrets du Createur, où le mesme Seigneur respond à Iob si amplement. Celuy qui se plaira d'entendre les vrayes œuures de ceste nature si diuerse & si abondante, aura vrayement le plaisir & contentement de l'histoire, & plus encor quand il cognoistra, que ce ne sont point simples œuures des hommes, mais du Createur mesme, & qu'il passera plus outre

Psal. 103. 135. 91. 92. 18. 8.

Iob. 28. 38. 39. 40. 41.

& parniendra à comprendre les causes naturelles de ces œuures, il sera occupé en vn vray exercice de Philosophie. Mais qui esleuera plus haut sa consideration, regardāt au grand & premier Architecte de toutes ces merueilles, cognoistra la sapience & grandeur infinie d'iceluy, pourrōs dire qu'il traictera vne excellēte Theologie, & par ainsi la narration des choses naturelles, peut beaucoup seruir pour plusieurs bonnes considerations, combien que la foiblesse & debilité de plusieurs appetits ait accoustumé ordinairement de s'arrester au moins profitable, qui est le desir de sçauoir choses nouuelles, appellé curiosité. Le discours & histoire des choses naturelles des Indes, outre le commun contentement qu'il donne, il en a encore vn autre, qui est de traitter de choses esloignées, la plus part desquelles ont esté incogneues aux plus excellens autheurs de telle profession qui ayent esté entre les anciēs. Que s'il failloit escrire ces choses naturelles des Indes, aussi amplement comme elles le requierent bien, estans choses si remarquables, ie ne doute pas qu'on n'ē peust faire des œuures, qui ne seroient pas moindres que celles de Pline, Theophraste & Aristote. Mais ie ne me repute point assez suffisant, & (encor que ie le fusse) ce ne seroit mon intention, ne tendāt à autre fin que de remarquer quelques choses naturelles que i'ay veues, & cogneues estant aux Indes, ou bien que i'ay entēdues de personnes dignes de foy; lesquelles me semblent estre rares, & peu cogneues en l'Europe. A raison dequoy ie passeray succinctement sur beaucoup

d'icelles:tant pource qu'elles sont ia escrites par d'autres,ou bien qu'elles requierent d'auantage d'esclaircissement & de discours,que ce que ie leur pourrois donner.

Des vents,de leurs differences,proprietez & causes en general.

Chap. II.

AYant traitté aux deux liures precedens ce qui concerne leCiel, & l'habitation des Indes en general, il nous conuient parler des trois elemens,l'air,l'eau & la terre,&de leurs composez,qui sont les metaux, plantes & animaux;car pour le regard du feu,ie nevoy chose speciale aux Indes qui ne soit és autres regiõs, si quelqu'vn ne vouloit dire que la façõ de tirer du feu en frottant deux bastons l'vn contre l'autre,comme en vsent quelques Indiens, de cuire quelque chose en des courges,y iettãt vne pierre ardente,& d'autres choses semblables fussent à remarquer,aussi en ay-ie escrit,ce que l'on en pouuoit dire. Mais de ceux qui sont aux Vulcans ou bouches de feu des Indes, dignes certainement de remarque, i'en diray à leur ordre en traittant de la diuersité des terres, esquelles l'on trouue ces feux ou Vulcans.Parquoy pour commencer par les vents, ie diray premierement,que c'est à bonne cause que Salomon,entre les grandes sciences queDieu luy auoit données , estime beaucoup la cognoissance de la

force des vents, & de leurs proprietez certainement admirables. Pour ce que les vns sont pluuieux,& les autres secs, les vns maladifs, & les autres sains, les vns chauds, & les autres froids, les vns doux & gratieux, & les autres rudes & tempestueux, les vns steriles & les autres fertiles, auec vne infinité d'autres differences, Il y a des vents qui courent en certaines regions & sont comme seigneurs d'icelles, sans souffrir l'entrée ou communication de leurs contraires. En d'autres parties ils soufflent de telle façon que tantost ils sont vainqueurs & tantost sont vaincus, & bien souuent il y a des vents diuers & contraires, lesquels courent ensemble, tout en vn mesme tẽps, diuisans le chemin entr'eux, & quelquesfois les vns soufflent en haut d'vne façon, & les autres par le bas d'vne autre; quelquesfois se rencontrent violẽment les vns les autres, qui fait courir de grandes fortunes à ceux qui sont lors sur mer. Il y a des vents qui aydent à la generation des animaux, & d'autres qui l'empeschent, & y sont contraires. Il y a vn certain vent de telle proprieté que quand il souffle en quelque contrée, il y fait pleuuoir des pulces, non point par maniere de dire, mais en si grande abondance qu'ils en troublent & obscurcissent l'air, & en couurent tout le riuage de la mer, & en d'autres endroits il fait pleuuoir des petits crapaux.

Ces diuersitez & d'autres qui sont assez cogneues, s'attribuent communement au lieu par où passent ces vents, pour ce qu'ils disent, que de ces lieux ils prennent leurs qualitez d'estre

froids, chauds, ſecs ou humides, maladifs ou ſains, & ainſi de tout le reſte, ce qui eſt en partie veritable, & ne le peut on nier, d'autant qu'en peu de diſtance l'on void en vn meſme vent beaucoup de diuerſitez. Pour exemple, en Eſpagne, le Solanus ou vent de Leuant eſt communement chaud & ennuyeux; en Murcia, c'eſt le plus frais & plus ſain qui y ſoit, pource qu'il paſſe par ces vergers, & ceſte ſi large campagne qu'on void aſſez fraiſche. En Carthagene, qui n'eſt gueres eſloignee de là, le meſme vent eſt ennuyeux & mal ſain. Le Meridional, que ceux de la mer Oceane appellent Sud, & ceux de la mer Mediterranee Meziozorne, communement eſt pluuieux & moleſte, & en la meſme ville que ie dis, eſt ſain & gracieux. Pline raconte qu'en Affrique il pleut du vent de Nort, & que le vent de Midy y eſt ſerain. Qui voudra donc conſiderer de pres ce que i'ay dict de ces vents, il pourra bien comprendre qu'en peu de diſtance & eſpace de terre ou de mer, vn meſme vent a pluſieurs & diuerſes proprietez, voire quelquesfois toutes contraires. D'où l'on peut inferer qu'il tire & acquiert ſa proprieté & qualité du lieu par où il paſſe. Ce qui eſt vray de telle façon, que l'on ne peut pas toutesfois dire infailliblement, que ce ſoit la ſeule & principalle cauſe des diuerſitez & proprietez des vents. Car c'eſt choſe que l'on apperçoit & recognoit fort bien, qu'en vne region qui contienne cinquante lieües de circuit, ie le mets ainſi pour exemple, le vent qui ſouffle d'vn coſté eſt chaud & humide, & celuy qui ſouffle

Plin. lib. 2. cap. 47.

d'vn autre, eſt froid & ſec. Toutesfois ceſte diuerſité ne ſe trouue point és lieux par où il paſſe, qui me fait dire pluſtoſt, que les vents d'eux-meſmes apportent quant & eux ces qualitez, d'où vient que l'on leur approprie les noms de ces qualitez. Pour exemple l'on attribue au vent de Septentrion, autrement appellé Cierço, ou Nort, la proprieté d'eſtre froid & ſec, & de conſommer les bruines. A ſon contraire, qui eſt le vent de Midy, Leueche ou Sud, eſt auſſi attribué tout le contraire, qui eſt d'eſtre humide & chaud, & d'engendrer des brouillats. Cecy donc eſtant general & commun, l'on doit rechercher vne autre cauſe vniuerſelle, pour donner raiſon de ces effects, & ne ſuffit pas de dire que les lieux par où ils paſſent leur donnent ces proprietez qu'ils ont, puis que paſſans par de meſmes lieux, on void qu'ils ont appertement effects tous contraires. Tellement que nous deuons confeſſer par force, que la region du Ciel où ils ſoufflent, leur donne ces proprietez & qualitez. Comme le Septentrional de ſoy eſt froid, pource qu'il procede du Nort, qui eſt la region plus eſloignee du Soleil. Le Sud qui ſouffle du Midy eſt chaud, & pource que la chaleur de ſoy attire les vapeurs, il eſt auſſi humide, & pluuieux: au contraire le Nort eſt ſec & ſubtil, d'autant qu'il ne laiſſe eſpaiſſir les vapeurs, & de ceſte façon l'on peut diſcourir des autres vents, leur attribuans les proprietez des regions de l'air d'où ils ſoufflent. Mais conſiderant cela de plus pres, ceſte raiſon encor ne me peut ſatisfaire. Parquoy ie veux demander,

que fait la region de l'air par où passent ces vẽts, si elle ne leur attribue point sa qualité. Ie le dy, pourautant qu'en Allemagne le Meridional est chaud & pluuieux, & en Afrique le Nort est froid & sec. Neantmoins il est tres-certain que de quelconque region d'Allemagne où s'engendre le Sud, doit estre plus froide qu'aucune d'Afrique où s'engendre le Nort. Que s'il est ainsi donques, pour quelle raison est-ce que le Nort est plus froid en Afrique, que n'est le Sud en Allemagne, veu qu'il procede d'vne region plus chaude? L'on me pourra respondre que c'est à cause qu'il souffle du Nort qui est froid, mais cela n'est pas chose suffisante ny veritable; Car s'il estoit ainsi, lors que le Septentrional souffle en Afrique, il deuroit aussi courir & continuer son mouuement en toute la region iusques au Nort: ce qui n'est pas toutesfois, car en vn mesme temps il court des vents de Nort fort froids és terres qui sont en moins de degrez, & des vents d'embas, qui sont fort chauds és terres situees en plus de degrez, ce qui est tout certain, coustumier & notoire. D'où l'on peut, à mon iugement, inferer que ce n'est pas raison pertinente de dire, que les lieux par où passent les vents leur donnent ces qualitez, ny mesme qu'ils sont diuersifiez, pource qu'ils soufflent de diuerses regions de l'air, encor que l'vn & l'autre en soit quelque raison, comme i'ay dict. Mais il est besoin de s'enquerir plus auant pour sçauoir quelle est la vraye & originelle cause de ces differences si estranges, qu'on void entre les vents. Ie n'en peux imaginer d'autre, sinon que

la mesme cause efficiente qui produit& fait naistre les vents, leur donne & imprime quant & quant ceste premiere & originelle proprieté. Car à la verité, la matiere de laquelle les vents sont formez (qui n'est autre chose selon Aristote, que l'exhalation des elemens interieurs) peut bien causer en effect vne grande partie de ceste diuersité, pour estre plus grosse, plus subtile, plus seche ou plus humide. Mais ce n'est pas pourtant vne raison pertinente, veu que nous voyons en vne mesme region où les vapeurs & exhalations sont d'vne mesme sorte & qualité qu'il s'y esleue des vents & effects tous contraires. Parquoy l'on en doit referer la cause à l'efficient superieur & celeste, qui doit estre le Soleil, & au mouuement & influence des Cieux, lesquels par leurs mouuemens contraires donnent & causent de diuerses influences. Mais les principes de ces mouuemens & influences sont si obscurs & cachez aux hommes, & d'ailleurs si puissans & de si grande efficace, que le Sainct Prophete Dauid en esprit prophetique, & le Prophete Hieremie celebrans les grandeurs du Seigneur, en parlent ainsi, *Qui profert ventos de thesauris suis*, qui tire les vents de ses thresors. A la verité ces principes & commencemens sont des thresors bien riches & bien cachez: car l'Autheur de toutes choses les tient en sa main & en sa puissance, quand il luy plaist les tire & les met dehors pour le bien ou pour le chastiment des hommes, & enuoye tel vent qu'il veut, non pas en la façon de cest Eolus, lequel les Poetes ont follement feint auoir la charge

Psal. 134. c.
Hier. 10.

de tenir les vents arreſtez & enfermez dans vn antre, tout ainſi que des beſtes ſauuages. Nous ne voions point le commencement de ces vẽts, & ne ſçauons non plus combien ils doiuent durer, d'où ils procedent, ny iuſques où ils doiuent aller. Mais nous voyons & cognoiſſons fort bien les diuers effects & operations qu'ils font, ainſi que la ſupreme verité, autheur de toutes choſes nous l'a apprins, diſant : *Spiritus vbi vult ſpirat: & vocem eius audis, & neſcis vnde venit aut quò vadit.* L'eſprit ou vent ſouffle où bon luy ſemble, & bien que tu ſente ſon soufflement, tu ne ſçais pas toutesfois d'où il procede, ny iuſques où il doit arriuer : afin de nous enſeigner, que comprenans ſi peu és choſes qui nous ſont preſentes & communes, nous ne deuons pas preſumer d'entendre ce qui eſt ſi haut & ſi caché, que les cauſes & motifs du ſainct Eſprit. C'eſt pourquoy il ſuffit que nous cognoiſſions ſes operations & effects, leſquels nous ſont ſuffiſamment deſcouuerts en ſa grandeur & perfection, & d'auoir en general philoſophé ce peu des vents & des cauſes de leurs differences, proprietez & operations que nous auons reduites en trois, qui ſont le lieu par où ils paſſent, les regions où ils ſoufflent, & la vertu celeſte, principe & motif des vents.

D'aucunes proprietez de vents qui courent au nouueau monde.

CHAPITRE III.

Aristot. 2. Met. cap. 5.

C'EST vne question fort disputee par Aristote, sçauoir si le vent Auster, que nous appellons Abreguo ou Sud souffle depuis le Pole Antarctique, ou bien tant seulement depuis l'Equinoxe & Midy, qui est proprement demander si par delà l'Equinoxe il a & retient aussi la mesme qualité de chaud & pluuieux que nous voyons icy. C'est vn poinct sur lequel on peut, non sans raison, entrer en doute. Car bien qu'il passe l Equinoxe, il ne laisse pas toutesfois d'estre vent d'Auster ou Sud, puis qu'il vient du mesme costé du monde, comme le vent de Nort qui court du costé contraire, ne laisse pas aussi d'estre Nort, encor qu'il passe outre la Torride & ligne Equinoxiale. Et semble bien par cela que ces deux vents doiuent retenir leurs premieres proprietez: l'vn d'estre chaud & humide, & l'autre froid & sec, l'Auster de causer les bruines & des pluyes & le Boree ou Nort de les consommer, & de rendre le Ciel serain & tranquille. Toutesfois Aristote s'encline à la contraire opinion, pourautant qu'en Europe le Nort est froid, pource qu'il vient du Pole, region extremement froide, & le Sud au contraire est chaud, pource qu'il vient du Midi, qui est aussi la region que le soleil eschauffe d'auãtage. Par ceste raison donc il faudroit croire que l'Auster seroit froid à ceux qui

habitẽt l'autre partie de la ligne, & que le Nort leur seroit chaud:car en ces parties l'Auster viẽt du Pole, & le Nort vient du Midy. Et combien qu'il semble par ceste raison, que l'Auster ou Sud doiue estre plus froid par delà que n'est pas le Nort par deçà, attendu que l'on tient la region du pole du Sud plus froide que celle du pole du Nort, à cause que le soleil demeure sept iours d'auantage par an au Tropique de Cancer, qu'il ne fait pas au Tropique de Capricorne, comme il appert par les Equinoxes & solstices qu'il fait és deux cercles. En quoy il semble que la nature ait voulu monstrer la preeminence & excellence que cesté moitié du monde qui est au Nort a sur l'autre moitié qui est au Sud; d'où il semble qu'il y ait raison de croire, que ces qualitez des vents se changent en passant la ligne: mais à la verité il n'en est pas ainsi, à ce que i'ay peu comprendre par l'experience de quelques annees que i'ay esté en ces parties des Indes, qui gisent au Sud de l'autre costé de la ligne. Il est bien vray que le vent du Nort n'est pas si communement froid & serein par dela, comme il est icy. En quelques endroits du Peru, comme en Lyma & aux plaines, ils experimentent que le Nort leur est maladif & ennuyeux, & par toute ceste coste, qui dure plus de cinq cens lieuës, ils tiennent le Sud pour vn vent sain & frais, & qui plus est tres-serain & gracieux; mesmes que iamais il n'en pleut, tout au contraire de ce que nous voyons en Europe, & en ceste partie de la ligne. Toutesfois ce qui est en la coste du Peru, n'est pas vne re-

gle generale, mais pluſtoſt vne exception, & vne merueille de nature, de ne pleuuoir iamais en ceſte coſte là, & qu'il y regne touſiours vn meſme vent, ſans donner lieu à ſon contraire, dequoy nous dirons apres ce qu'il nous en ſemblera. Maintenant demeurons à ce point, que le Nort n'a point de l'autre coſté de la ligne les proprietez que l'Auſter a par deça, encor que tous deux ſoufflent du Midy, à des regions & parties du monde oppoſites & contraires. Car ce n'eſt pas reigle generale par delà, que le Nort ſoit chaud ny pluuieux, comme l'Auſter l'eſt par deçà: au contraire il pleut là auſſi bien lors que noſtre Auſter y regne, comme l'on void en toute la Sierre ou montagne du Peru, en Chillé, & en la terre de Gongo, qui eſt de l'autre coſté de la ligne, & bien aduancee en la mer. Et en Potozi meſme, le vent qu'ils appellent Tomahani, (qui eſt noſtre Nort, ſi i'ay bóne memoire) eſt extrememenr froid, ſec, & mal plaiſant, comme il nous eſt par deçà. Il eſt vray que ce n'eſt pas choſe couſtumiere par delà, que ce Nort diſſipe les nuages comme icy: au contraire, (ſi ie ne me trompe) il cauſe ſouuentesfois de la pluye. Et n'y a point de doute, que les vents ne tirent & n'empruntent ceſte grande diuerſité d'effects contraires, des lieux par où ils paſſent, & des prochaines regions d'où ils naiſſent, comme chaſque iour l'on experimente en mil endroits. Mais parlant en general de la qualité des vents, l'on doit pluſtoſt regarder aux coſtes & parties du monde, d'où ils naiſſent & procedent, que non point, pour eſtre du coſté de de-

cà la ligne ou autrement, comme il me ſemble que le Philoſophe en a eu opinion. Ces vẽts capitaux, qui ſont le Leuant & le Ponant, n'ont point de qualitez ſi vniuerſelles, ne ſi communes en ce continent, ny en l'autre comme les deux ſuſdits. Le Solanus, ou Leuãt eſt icy ordinairement ennuyeux & mal ſain, & le Ponãt ou Zephyre, eſt plus doux & plus ſain. Aux Indes & en toute la Torride, le vent d'Orient qu'ils appellent briſe, eſt au cõtraire d'icy fort ſain & delicieux : Du Ponant ie n'en pourray dire choſe certaine ny generalle, d'autant qu'il ne ſouffle point du tout, ou bien fort rarement en la Torride, car en tout ce que l'õ nauige entre ces deux tropiques, le vent de la briſe y eſt ordinaire, mais pour ce que c'eſt vne des merueilleuſes œuures de nature, il ſera bon d'en entendre la cauſe & l'origine.

Que les briſes courent touſiours en la Torride, & hors d'icelle les vents d'abas & les briſes y ſont touſiours ordinaires.

CHAP. IIII.

LE chemin de la mer n'eſt pas comme celuy de la terre, pour retourner par où l'on a paſſé, il y a vn meſme chemin, dit le Philoſophe, d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes, mais il n'eſt pas ainſi en la mer, pour ce que l'on va par vn chemin & retourne-on par vn autre. Les premiers qui deſcouuriren t les Indes Occidenta-

Iuan de Gacos in decada.1.l.4. c.6

les voire Orientales, trauaillerent beaucoup & eurent de grandes difficultez à trouuer la route, iuſques à ce que l'experience maiſtreſſe de ces ſecrets, leur euſt enſeigné, que de nauiger par l'Ocean, n'eſt pas choſe ſemblable, que de paſſer, en Italie, par la mer Mediterranée, ou l'õ va recognoiſſant au retour les meſmes ports & caps, qu'on a veus à l'aller, & ne fait-on touſiours qu'attendre la faueur du vent, qui s'y change en vn inſtant, & encor quãd il leur deffaut, ils ont recours, & ſe ſeruent fort bien de la rame, & ainſi vont & viennent les galeres touſiours, en coſtoyant la terre. En certains endroits de la mer Oceane l'on ne doit eſperer autre vent, que celuy qui court, par ce que ordinairement il y dure long temps: en fin celuy qui eſt bon pour aller ne l'eſt pas pour retourner : car en la mer outre le Tropique, & dedãs la Torride, les vents de Leuant y regnent touſiours, ſoufflant continuellement. ſans permettre leurs contraires, en laquelle region y a deux choſes merueilleuſes, l'vne qu'en icelle, (qui eſt la plus grande des cinq, en quoy ils diuiſent le monde) regnent les vents d'Orient qu'ils appellent Briſes, ſans que ceux du Ponant & Midy, qu'ils appellent vents d'à bas, ayent lieu de courir en aucune ſaiſon de l'année; L'autre meruille eſt que ces briſes ne ceſſent iamais de souffler, & le plus communement és lieux qui ſont plus proches de la ligne, eſquels il ſemble que les calmes deuſſent eſtre plus ordinaires, d'autant que c'eſt la partie du monde plus ſubiette à l'ardeur du Soleil. Mais c'eſt au contraire, car à peine l'on y voit des cal-

mes, & ſi la briſe y eſt beaucoup plut froide & y dure plus long temps : ce qui a eſté recogneu en toutes les nauigations des Indes. C'eſt donc là l'occaſion pourquoy la nauigation que l'on fait allant d'Eſpaigne aux Indes Occidentales, eſt plus briefue & plus facille, voire plus aſſeurée, que celle que l'on fait au retour d'icelles en Eſpaigne. Les flottes ſortans de Seuille ont le plus de peine & de difficulté, à paſſer & arriuer iuſques aux Canaries, d'autant que ce Golphe des Yegues, ou des iuments, eſt variable, eſtant batu de pluſieurs & diuers vents, mais ayant paſſé les Canaries, elles vont baiſſans iuſques à entrer en la Torr ide, où ils trouuent incontinent la briſe, & y nauigent vent en poupe, de telle ſorte, qu'à peine eſt beſoing, en tout le voyage de toucher aux voiles, Pour ceſte raiſon ils appellerent ce grand Golphe, le Golphe des Dames, pour ſa douceur & ſerenité. En apres ſuyuant leur route elles arriuent iuſques aux Iſles de la Dominiqne, Guadelupe, Deſiree, Marigualante & les autres, qui ſont en ceſt endroit comme les fauxbourgs des Indes; Là les flottes ſe ſeparent, & ſe diuiſent, dont les vns (qui vont en la neufue Eſpaigne,) tirẽt à main droite pour recognoiſtre l Eſpagnolle, & ayans recogneu le Cap ſainct Antoine, donnent iuſques à ſainct Iean Delua, leur ſeruant touſiours la meſme briſe. Celles de terre ferme pr ennent la main gauche, & vont recognoiſtre la haute montaigne de Tayrone, puis ayant touché en Carthagene, paſſent outre à Nombre de dyos, d'où par terre l'on va à Panama, & de là par la mer du

Sud au Peru. Mais lors que les flottes retournent en Eſpaigne, elles font leur voyage en ceſte façon. La flotte du Peru va recognoiſtre le Cap ſainct Anthoine, puis entre en la Hauane, qui eſt vn fort beau port, de l'Iſle de Cube, & celle de la neufue Eſpagne vient meſme toucher en la Hauane, eſtant ſortie de la vraye Croix, ou de l'Iſle de ſainct Iean Delua: toutefois ce n'eſt ſans trauail, pour ce que là ordinairement ventent les briſes, qui eſt vn vent contraire pour aller à ce port de la Hauane. Ces flottes eſtās iointes pour retourner en Eſpaigne, vont chercher leur hauteur hors des Tropiques, où incontinēt ils trouuent des vents d'àbas, qui leur ſeruent iuſques à la veüe des Iſles des Açores ou Tyerceres, & de là à Seuille. De ſorte qu'ils font le voyage de l'aller en peu de hauteur, ne ſeſloignans point de la ligne de plus de vingt degrés, qui eſt ia dans les Tropiques. Mais le retour ſe fait par le dehors d'iceux Tropiques, en vingt huict ou trente degréz de hauteur pour le moins, ce qu'ils font pour la raiſon ſuſditte, d'autant que dās les Tropiques continuellement regnent des vents d'Orient, leſquels ſont propres pour aller d'Eſpaigne aux Indes Occidentales, pour ce que la route eſt d'Oriēt au Ponant, & hors les Tropiques, qui eſt en vingt trois degrés de hauteur, l'on trouue des vents d'à bas, leſquels ſont plus certains & ordinaires, plus l'on ſeſlongne de la ligne, qui ſont propres pour retourner des Indes, d'autant que ce ſont vents de Midy & de Ponent, qui ſeruent pour courir à l'Orient & au Nort

Nort. Le mesme discours est aux nauigations que l'on fait en la mer du Sud allant de la neufue Espagne & du Peru, aux Philippines, ou à la Chine, & retournant des Philippines ou Chine, à la neufue Espaigne, car cela leur est facile, pour ce qu'ils nauigent tousiours d'Orient au Ponent, proche de la ligne, où ils trouuent continuellement le vent de brise, qui leur donne en poupe. En l'an quatre vingts quatre sortit de Callao en Lyma, vn nauire pour aller aux Philippines, lequel courut & nauigea deux mil sept cents lieües sans voir terre, & la premiere qu'il descouurit fust l'Isle de Lusson, où il alloit & y print port, ayant fait son voyage en deux mois, sans auoir eu aucune faute de vent, ny souffert aucune tourmente, & fut sa route presque tousiours sous la ligne: pource que de Lyma qui est à douze degrés au Sud il vint arriuer à Menilla, qui est quasi autres tant au Nort. Le mesme heur accompagna Aluaro de Mandana, quand il fut à la descouuerte des Isles appellées de Salomon, pour ce qu'il eut tousiours le vent en pouppe, iusques à la veuë de ces Isles; lesquelles doiuent estre distantes du lieu du Peru d'où ils sortirent comme mil lieües, ayant fait sa route, tousiours en vne mesme hauteur au Sud. Le retour est comme le voyage des Indes en Espaigne, car ceux qui retournent des Philippines ou Chine à Mexicque, afin de trouuer les vents d'abas montent à beaucoup de hauteur, iusques à se mettre au droit des Isles de Iappon, & venant à recognoistre les Calliphornes retournent par la coste de la neufue Espaigne, au port d'Aca-

pulco,d'où ils estoient partis. De sorte qu'il est mesme prouué par ceste nauigation, que d'Orient au Ponent, l'on nauige fort bien, dans les Tropiques, d'autant qu'il y regnent des vents Orientaux : mais retournants du Ponent en Orient, l'on doit chercher les vents d'à bas ou du Ponent, hors des Tropiques en hauteur, de vingt sept degrés. Les Portugais experimentent le mesme en la nauigation qu'ils font à l'Inde d'Orient, bien que au rebours, pour ce que allant de Portugal, le voyage est ennuyeux & de trauail, mais le retour est plus aisé, d'autant qu'à l'aller leur route est du Ponent à l'Orient, tellement qu'il leur conuient monter iusques à ce qu'ils ayẽt trouué les vents generaux, qu'ils disent, qui sont au dessus de vingt sept degréz. Et au retour ils recognoissent les Tyercieres, mais c'est plus aisement pour ce qu'ils viennent d'Orient, en quoy les brises, ou Norts, leur seruent. Finablement les mariniers tiennent ià pour regle & obseruation certaine, que dans les Tropiques regnent continuellement les vents de Leuant, parquoy il y est tres-facile de nauiger au Ponent. Mais hors iceux Tropiques, il y a en quelques saisons des brises, en d'autres & plus ordinairement des vents d'à bas : à raison dequoy ceux qui nauigent, du Ponent en Orient procurent tousiours sortir de la Torride, & se mettre en hauteur de vingt sept degrés, & pour ceste raison les hõmes se sont jà hazardez d'entreprendre des nauigations estrãges, & à des parties esloignees & incogneües.

De la difference des brises & vents d'àbas, ensemble des autres vents.

CHAP. V.

BIEN que ce qui a esté dit cy dessus soit vne chose si approuuee,& si vniuerselle,neantmoins il me reste tousiours vn desir ,d'enquerir la cause de ce secret, pourquoy en la Torride, l'on nauige tousiours d'Orient en Occidēt auec telle facilité,&nō pas au cōtraire d Occidēt en Orient. Qui est le mesme,que si l'on demãdoit,pourquoy les brises regnent là,&non les vents d'àbas, puisque selō bōne Philosophie,ce qui est perpetuel,vniuersel & de par soy(comme disent les Philosophes) doit auoir vne cause propre & de par soy. Or auãtque de m'arrester à ceste question qui me semble remarquable , il sera besoing de declarer ce que nous entendons, par les brises & vents d'à bas, à cause que cela seruira beaucoup pour ce subiect, & pour plusieurs autres choses & matieres des vents,& nauigations. Les pilottes mettent trente deux differences de vents , pour ce que pour conduire leur proüe au port desiré, ils ont de besoing , faire leur conte , fort punctuallement & le plus distinctement & au menu qu'ils peuuent, veu que pour peu qu'ils tirassent en vn costé ou à l'autre , en fin de leur chemin, se trouueroient beaucoup esloignéz d'où ils penseroient aller: & ne content plus de trente deux vents , d'autant que ces diuisions

ſuffiſent, & ne pourroit-on auoir la memoire pour en retenir d'auantage. Mais à la rigueur comme ils mettent trente deux vents, l'on en pourroit conter 64. 128. & 256. finalement aller multipliant ces parties iuſques à l'infiny. Car le lieu où ſe trouue le nauire eſtant comme le centre, & tout hemiſphere en circonferance, qui eſt ce qui empeſche, que l'on ne puiſſe conter des lignes ſans nombre, leſquelles ſortans de ce centre, tirent droit à ce cercle lineal en tout autant de parties, qui feront autant de vẽts diuers, puiſque ainſi eſt, que le vent vient de toutes les parties de l'hemiſphere, & qu'on le peut diuiſer en autant de parties que nous voudrons imaginer ? Toutesfois la ſageſſe des hommes, ſe conformant à la ſaincte Eſcriture, remarque quatre vents, qui ſont les principaux de tous, & comme quatre coings de l'vniuers, que l'on ferme, en faiſant vne croix auec deux lignes, dont l'vne va d'vn Pole à l'autre, & l'autre d'vn equinoxe à l'autre, & ſont d'vn coſté le Nort, ou Aquilon, & l'Auſter ou vent de Midy, ſon contraire: & de l'autre coſté l'Orient, qui procede d'où ſort le Soleil, & le Ponẽt d'ou il ſe couche. Et combien que l'eſcriture ſaincte parle en quelques endroits d'autres diuerſitez de vents, cõme de l'Eurus, & Aquilon, que ceux de la mer Ocean, appellent Nort d'eſt, & ceux de la mer Mediterranée Gregual, duquel il eſt fait mention en la nauigation de ſainct Paul: ſi eſt-ce que la meſme Eſcriture ſaincte rapporte ces quatre differẽces remarquables, que tout le monde cognoit, qui ſont comme il eſt dit, Sep-

tentrion,Midy,Orient,& Ponent. Mais d'autãt que l'on trouue trois differences au leuer, & naissance du Soleil,(d'ou vient le nomd'Orient) à sçauoir les deux plus grandes declinaisons, qu'il a accoustumé de faire, & le milieu d'icelles, selon qu'il naist en diuers lieux en hyuer, l'Esté & en celle qui tient le milieu de ces deux saisons;Pour ceste raison l'on conte deux autres vents qui sont l'Orient d'Esté, & l'Orient de l'Hyuer;& par consequent deux autres Ponants d'Hyuer & d'Esté, contraires aux dessusdits. De sorte qu'il y a huitvents,en huit points notables du Ciel, qui sont les deux Poles, les deux Equinoxes, les deux solstices, & leurs opposites au mesme cercle, lesquels sont appellez de diuers noms & appellations en chacun lieu de la mer & de la terre. Ceux qui nauigent l'Ocean ont accoustumé les appeller ainsi. Ils dõnent le nom de Nort,aux vents souflans de nostre Pole, qui retient le mesme nom de Nort, & de Nordest: celuy qui luy est prochain,& qui vient de l'Orient estiual,ils l'appellent Est: celuy qui sort du vray Orient,equinoccial, & Suest celuy qui vient de l'Oriẽt d'hyuer. Au midy ou Pole Antarctique, ils donnent le nom de Sud, & à celuy du couchant d'hyuer,le nom de Suroest, au vray couchant equinoccial,le nom de oest, & au couchant d'esté, celuy de nort-oest. Ils diuisent entre eux le reste des vents, & leur donnent les noms, selon qu'ils participent & s'approchent des autres, comme Nort nortoest,nortnoirdest, est nordest, est suest, sur soroest, susuest, oest suroest, oest nortoest, de sorte que par leurs

denominations l'on cognoit d'où ils procedent. En la mer Mediterranée encor qu'ils ſuyuent la meſme diuiſion,& façon de conter,neantmoins ils leur donnent d'autres noms differents, ils appellent le Nort, Tramontane, & ſon contraire qui eſt le Sud,Mezoiorne, ou Midy, l'Eſt ils l'appellent Leuant,& l'Oeſt Ponent, & ceux qui trauerſent ces quatre,ils les nomment ainſi: le Sueſt,eſt par eux dit Xirocque, ou Xaloque, & ſon oppoſite qui eſt le Norto eſt,Meſtral. Ils appellẽt græc,ou gregual, le nort-deſt, & le ſuroeſt ſon contraire,leueſche, lybique, ou affriquain. En latin les quatre cognus ſont,ſeptentrio, Auſter,ſubſolanus, fauonius, & les entrelaſſez ſont,Aquilo, Vulturnus, Affricus & Corus. Selon Pline Vulturnus & Eurus, ſont vn meſme vent,qui eſt le ſueſt, ou xaloque, fauonius eſt le meſme que l'oeſt ou Ponent, Aquilo & Boreas,le meſme que norteſt, ou gregual, & Tramontane,l'Africus,& lybique, eſt ce ſuroeſt ou leueſche,l'Auſter& notus,eſt le ſud ou midy, Corus & Zephyrus, n'eſt autre que le nortoeſt, ou Meſtral, & à ſon prochain qui eſt nortdeſt ou gregual, on ne luy donne autre nom que Phenicien. Quelques autres les diuiſent d'vne autre maniere, mais parce que ce n'eſt pas à preſent, noſtre intention de raconter les noms latins & grecs de tous les vents, diſons ſeulement qui ſont ceux d'entre ces vents, que nos mariniers de l'Ocean d'Inde, appellent Briſes, & vents d'à bas. I'ay eſté fort long-temps en difficulté ſur ces noms,voyant qu'ils en vſoient fort differemment iuſques à ce que i'aye recogneu,

que ces noms sont plus generaux, que propres & particuliers. Ils appellent brises ceux qui seruent pour aller aux Indes, & qui donnent quasi en poupe, lesquels par ce moyen, comprennent tous les vents Orientaux & ceux qui en dependent, & appellent vents d'àbas ceux qui sont pres pour retourner des Indes, & qui soufflent depuis le Sud iusques au Ponent estiual, de maniere qu'ils font comme deux escoüades des vents de chascun costé, les Caporaux desquelles sont d'vne part le nortdest, ou gregual, & de l'autre le Suroest ou leuesche. Mais l'on doit entendre, que du nõbre des huit vents & differences que nous auons cottez, il y en a cinq qui sont propres pour nauiger, & non point les trois autres. Ie veux dire que quand vn nauire nauige en la mer, il peut aller & faire long voyage, auec l'vn de ces cinq vents, encor qu'ils ne luy seruent pas esgallement, mais il ne se peut pas seruir d'aucuns des trois, comme si le nauire va au Sud, il nauigera auec le Nort, le nortdest, le nortoest, & auec l'Est, & l'Oest: Car ceux des costez seruent esgallement, pour l'aller & pour le venir. Mais du Sud, il ne s'en pourra seruir, pour ce qu'il luy est directement contraire, ny de ses deux collateraux qui sont suest & suroest, qui est vne chose fort triuialle & commune à ceux qui nauigent. C'est pourquoy, il n'estoit besoin de le desduire icy, sinon pour signifier que les vents lateraux du vray Orient sont ceux, qui communement soufflent en la Torride, qu'ils appellent Brises, & les vents de Midy declinans au Ponent, qui seruent pour nauiger, d'Occi-

dent à l'Orient, ne ſont point ordinaires en la Torride, parquoy l'on les va chercher hors des Tropicques, & les appellent les mariniers des Indes communement vents d'àbas.

Quelle eſt la cauſe pourquoy nauigeant en la Torride, l'on y trouue touſiours des vents d'Orient.

CAHP. VI.

DIſons maintenant ce qui touche la queſtion propoſée, ſçauoir, quelle eſt la cauſe pourquoy l'on nauige biẽ en la Torride, d'Orient au Ponãt, & non pas au contraire. Surquoy nous deuons preſupppoſer deux fondemens certains. L'vn eſt que le mouuement du premier mobile, qu'ils appellent rauiſſant, ou diurnel, non ſeulement tire & eſmeut quand & luy les Spheres celeſtes, qui luy ſont inferieures; comme nous le voyons chacun iour, au Soleil, en la Lune, & aux Eſtoilles, mais auſſi les elemens participent de ce mouuement, entant qu'ils n'en ſont point empeſchez La terre ne ſe meut point à cauſe de ſa grande peſanteur, qui la rend mobile, & qu'elle eſt auſſi beaucoup eſloignée de ce premier mobile. L'element de l'eaue ne ſe meut nõ plus, de ce mouuement diurnel, d'autãt qu'il eſt ioint & aſſemblé auec la terre, & font enſemble vne Sphere, de façon que la terre l'empeſche de ſe mouuoir circulairement, mais les deux autres elemens, le feu & l'air, ſont plus ſubtils & plus proches des regions celeſtes, d'où vient qu'ils participent de leur mouuement, & ſont meus

& agitez circulairement, cõme les mesmes corps celestes. Pour le regard du feu, il n'y a point de doute qu'il n'ait sa Sphere, ainsi qu'Aristote & les autres Philosophes l'ont tenu: mais pour l'air (qui est le point de nostre subiet) il est trescertain qu'il se meut du mouuement diurnel, qui est d'Orient à l'Occident, ce que nous voyons clairement és Cometes qui se meuuent d'Orient à l'Occident, montans, descendans, & finalement tournoyans en nostre hemisphere, de la mesme façon que les estoilles se meuuent au firmament. Car autrement, ces Cometes estans en la region & Sphere de l'air où elles s'engendrent, apparoissent & se consomment, il leur seroit impossible de se mouuoir circulairement comme ils se meuuent, si l'element de l'air où ils sont, ne se mouuoit du mesme mouuement, du premier mobile. Car estans ces Cometes d'vne matiere enflammee, par raison deuroient demeurer arrestées sans se mouuoir circulairement, si la Sphere où elles sont demeuroit sans se mouuoir, si ce n'est que nous faignions, que quelque Ange ou intelligence chemine auec la Comete, la menant circulairement. En l'an 1577. apparut ceste merueilleuse Comete (de figure ressemblant vn plumage) depuis l'horison presque iusques à la moitié du Ciel, & dura depuis le premier Nouembre iusques au huictiesme de Decembre. ie dis depuis le premier de Nouembre, car iaçoit qu'en Espaigne on la veid & remarqua premierement au 9. de Nouembre (suyuant le recit des Historiens de ce tẽps) neantmoins au Peru, où i'estois pour lors,

il me ſouuient bien que nous la viſmes & remarquaſmes, huict iours deuant, & tous les iours enſuiuans. Pour la cauſe de ceſte diuerſité, quelques vns la pourront dire particulierement, mais ie veux dire qu'en ces quarante iours qu'elle dura, nous remarquaſmes tous, tant ceux qui eſtoient en Europe, que nous autres auſſi qui eſtions alors aux Indes, qu'elle ſe mouuoit chaque iour du mouuement vniuerſel, d'Orient au Ponant, comme la Lune & les autres eſtoilles. D'où il appert, que la Sphere de l'air, eſtant ſa region, il faut que le meſme element ſe meuue de ceſte façõ. Nous recogneuſmes auſſi, que outre ce mouuement vniuerſel elle en auoit encor vn autre particulier, par lequel elle ſe mouuoit auec les planetes d'Occident en Orient, car chaque nuict elle deuenoit plus Orientale, ainſi que font la Lune, le Soleil, & l'Eſtoille de Venus. Nous remarquaſmes d'auantage vn troiſieſme mouuement particulier, dõt elle ſe mouuoit au Zodiacque vers le Nort, d'autant que paſſées quelques nuicts, elle ſe trouuoit plus coniointe aux ſignes Septentrionaux. Et parauanture cela fut cauſe pourquoy ceſte grãde Comette fut pluſtoſt veue de ceux qui eſtoient plus Meridionaux, comme le ſont ceux du Peru. Et d'autre part ceux de l'Europe commencerent à la voir plus tard, à cauſe que par ce troiſieſme mouuement, que i'ay dit, elle s'approchoit plus des Septẽtrionaux. Toutesfois vn chacun a peu remarquer les differences de ce mouuement, de façon que l'on peut bien voir, que pluſieurs & diuers corps celeſtes, donnent leur impreſſion

à la Sphere de l'air, ainſi eſt il certain que l'air ſe meut du mouuemēt circulaire du Ciel, d'Orient au Ponant, qui eſt le premier fondement mis en auant cy deſſus. Le ſecōd n'eſt pas moins certain ny notoire, qui eſt que le mouuemēt de l'air aux parties qui ſont ſous la ligne, ou proches d'icelle, eſt tres viſte & leger, & d'autāt plus qu'il s'approche de l'Equinoxe, par conſequent ce mouuement eſt d'autant plus lent & peſant, qu'il s'eſloigne de la ligne en s'approchant des Poles. La raiſon de cecy eſt manifeſte, par ce que le mouuement du corps celeſte, eſtāt la cauſe efficiente de ce mouuement de l'air, il doit par neceſſité eſtre plus prompt & plus leger à l'endroit où le corps celeſte a ſon mouuement plus viſte. Or de vouloir enſeigner la raiſon pourquoy le Ciel a vn plus viſte mouuemēt en la Torride, qui eſt la ligne plus qu'en autre partie du Ciel, ce ſeroit peu eſtimer les hommes: puis qu'il eſt aiſé de voir en vne roüe que ſon mouuement eſt plus tardif & peſant à l'endroit de ſa plus grande circonference, qu'à l'endroit de ſa plus petite, & qu'elle acheue ſon grand tour, au meſme eſpace de temps, que la moindre acheue ſon petit. De ces deux fondemens procede la raiſon pour laquelle ceux qui nauigent grans Golphes, d'Orient au Ponant, trouuēt touſiours vent en poupe, allans en peu de hauteur, & tant plus ils ſont proches de l'Equinoxe, tant plus leur eſt certain & durable le vent. Et au contraire nauigeans du Ponant à l'Orient, ils trouuent touſiours vent en proüe & contraire. Pour ce que le mouuement tres-viſte de l'Equinoxe, tire apres ſoy

l'element de l'air, comme il fait le ſurplus des Spheres ſuperieures. Par ainſi l'air ſuit touſiours le mouuement du iour allant d'Orient au Ponant, ſans iamais varier, & le mouuemẽt de l'air viſte, amene meſme apres ſoy les vapeurs & exhalations qui s'eſleuent de la mer, ce qui cauſe en ces parties & regions vn continuel vent de Briſe, qui court de Leuant. Le Pere Alonſo Sanchez, qui eſt vn religieux de noſtre compagnie, qui a voyagé en l'Inde Orientale & Occidentale, comme homme ingenieux & experimẽté, diſoit, qu'en nauigeant deſſous la ligne, ou proche d'icelle, auec vn temps continu & durable, il luy ſembloit que c'eſtoit le meſme air, meu du Ciel, qui conduiſoit les nauires, & n'eſtoit pas proprement vn vent ny exhalation, mais c'eſt air eſmeu du cours iournalier du Soleil; Pour preuue dequoy il mettoit en auant, que le temps eſt touſiours egal & ſemblable au Golphe des Dames, & és autres grands Golphes, que l'on nauige en la Torride. Pour raiſon dequoy les voiles des nauires, y ſont touſiours de meſme façõ, ſans aucune impetuoſité, & ſans qu'il ſoit beſoing les changer preſque en tout le chemin. Que ſi l'air n'eſtoit eſmeu du Ciel, il pourroit quelquesfois deffaillir, quelquesfois ſe changer au cõtraire, & quelquesfois y auroit des tourmentes. Toutesfois combien que cecy ſoit dit doctement, l'on ne peut pas nier, que ce ne ſoit vent, & qu'il n'y en aye, attendu qu'il y a des vapeurs & exhalations de la mer, & que nous voyons quelquesfois que tantoſt la Briſe eſt plus forte, & tantoſt plus foible, & remiſe

de telle façon qu'il aduient quelquesfois que l'on ne peut porter toutes les voiles. L'on doit dond entendre,&eſt la verité que l'air eſmeu attire quant & ſoy les vapeurs qu'il trouue, d'autant que la force eſt grande, & qu'il ne trouue point de reſiſtence, pour raiſon dequoy le vent d'Orient&Ponant eſt auſſi continuel & preſque touſiours ſemblable és parties qui ſont proches de la ligne,& preſque en toute la Torride,qui eſt le chemin que ſuit le Soleil entre lesdeux cercles du Cancer & du Capricorne.

Pourquoy ſortans de la Torride en plus de hauteur, l'on trouue plus ſouuent des vents d'abas.

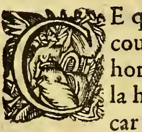
CHAP. VII.

QVi voudra biẽ regarder de pres ce qui a eſté dit, pourra auſſi bien entendre, qu'en allant du Ponant à l'Orient, en hauteur plus outre que les Tropiques, l'on trouue des vents d'abas ; d'autant que le mouuement de l'Equinoxe eſtant ſi viſte, il eſt cauſe que l'air ſe meut deſſouz luy ſuiuant ſon mouuement,qui eſt d'Orient au Ponant, attirant quant & ſoy les vapeurs qui s'eſleuent de la mer, de ſorte que les vapeurs & exhalations qui s'eſleuent des coſtes de l'Equinoxe, ou Torride, venans à rencontrer le cours & mouuement de la Zone, ſont contraintes par la repercuſſion de retourner quaſi au contraire, d'où viennent les vents d'abas,& Suroeſt, communs & ſi ordinaires en ces parties là. Tout ainſi que nous voyons au cours des eaues, leſquelles ſi el-

les sont rencontréesd'autres qui soient plus fortes,retournent quasi au cõtraire. Et semble qu'il en soit ainsi des vapeurs & exhalatiõs, d'où viẽt que les vents se tournẽt & se separent d'vne part à l'autre. Ces vents d'àbas regnẽt le plus cõmunemẽt en la moyẽne hauteur, qui est de 27.à 37. degrez:cõbien qu'ils ne soyẽt pas si certains & si reguliersque lesBrises le sont en peu de hauteur. La raison est pour ce que les vẽts d'àbas ne sont pas causes de ce mouuement propre & esgal du Ciel,cõme les Brises le sont,estans proches de la ligne. Mais comme i'ay dit, ils y sont plus ordinaires,& biẽ souuẽt plus furieux& plus tẽpestueux. Mais en allãt en plus grande hauteur, cõme de quarãte degrez,il y a aussi peu d'asseurance és vẽts en la mer,comme en la terre, car tantost les Brises,ou Norts y soufflent, & tantost les vents d'àbas,ou Ponans, d'où vient que les nauigatiõs y sont plus incertaines & plus dangereuses.

Des exceptions qu'il y a en la regle susdite,& des vẽts & calmes qu'il y a en la mer & en la terre.

CHAP. VIII.


E que nous auons dit des vents qui courẽt ordinairement dedans & dehors la Torride, se doit entendre en la haute mer & aux grãds Golphes: car en la terre,c'est tout autremẽt, en laquelle l'on trouue de toutes sortes de vents à cause de l'inegalité qu'il y a entre les mõtaignes

& les vallées, le grand nombre des riuieres & des lacs, & les diuerses situatiōs des pays, d'où s'esleuēt les vapeurs, grosses, & espaisses, lesquelles sōt esmeües de l'vne ou de l'autre part, selon la diuersité de leur origine, & commencement, qui fait ces vents diuers ; sans que le mouuement de l'air, causé du Ciel, ait tant de puissance que de les attirer, & mouuoir, quant & soy. Et ceste diuersité de vents, ne se trouue point seulement en la terre, mais aussi és costes de la mer, qui sont en la Torride, pource qu'il y a des vents forains, qui viennent de la terre, & marins, qui soufflent de la mer, lesquels vents de la mer sont ordinairement plus sains, & plus gratieux, que non pas ceux de la terre, lesquels sont au contraire, ennuyeux, & malsains, bien que ce soit la difference des costes qui cause ceste diuersité. Communement les forains, ou terriens soufflent depuis la minuit, iusques au Soleil leuant, & ceux de la mer, depuis que le Soleil commence à s'eschauffer iusques apres qu'il est couché. Dequoy la cause est parauanture, que la terre comme matiere plus grosse, fume d'auantage, alors que la flame du Soleil ne donne plus dessus, tout ainsi que le bois vert, ou mal sec, fume d'auantage en esteignant la flame. Mais la mer comme elle est composée de parties plus subtiles, n'engendre point de fumées, sinonquād l'on l'eschauffe ; de mesme que la paille, ou le foing, estant humide & en petite quantité, engendre de la fumée, quand on les brusle, & lors que la flame cesse, la fumée deffaut tout aussi tost. Quoy qu'il en soit il est certain, que le

vent de la terre souffle plustost la nuict, & celuy de la mer au contraire durant le iour. Tellement que tout ainsi qu'il y a souuentesfois des vents contraires, violents, & tempestueux és costes de la mer, ainsi y voit on de tresgrands calmes. Quelques hommes fort experimentez racontent qu'ayans nauigé plusieurs grandes trauerses de mer, sous la ligne, ils n'y ont neantmoins iamais veu de calmes, mais que tousiours peu ou beaucoup l'on y fait chemin à cause de l'air esmeu du mouuement celeste, qui suffit à conduire la nauire donnant en pouppe, comme il fait. I'ay desia dit, comme vne nauire de Lyma, allant à Manilla, nauigea & courut deux mil sept cens lieües, tousiours souz la ligne, à tout le moins n'en estant esloigné que de douze degrez & ce au mois de Feurier, & de Mars, qui est lors que le Soleil y est pour Zenit, & en tout cest espace ne trouuerent aucuns calmes, mais tousiours vn vent fraiz, tellement qu'en deux mois ils firent ce grand voyage. Mais en la Torride, & hors d'icelle l'on a accoustumé de veoir de grands calmes, és costes où arriuent les vapeurs des Isles, ou de la terre ferme. C'est pourquoy les tourbillons & tempestes, & les inesperees esmotions de l'air sont plus certaines & ordinaires, aux costes où arriuent les vapeurs de la terre, que non pas en la pleine mer. I'entens en la Torride, car hors d'icelle & en la haute mer l'on y trouue des calmes, & des tourbillons de vents. Toutesfois il ne laisse pas d'y auoir quelquesfois entre les deux Tropiques, voire en la mesme ligne, des grands vents & des pluyes subites,

bîtes, encor que ce ſoit bien auant dans la mer, car pour ce faire les vapeurs & exhalations de la mer, ſont aſſez ſuffiſantes, leſquelles ſeſmouuãs aucunesfois haſtiuement en l'air, cauſent des tõnerres & tourbillons, mais cela eſt plus ordinaire pres de la terre, & deſſus la terre. Quand ie nauigeay du Peru en la neufue Eſpagne, ie remarquay qu'en tout le temps que nous fuſmes en la coſte du Peru, noſtre voyage fut (comme touſiours a accouſtumé) fort doux & facile, à cauſe du vend de Sud qui y court, & auec lequel l'on va vent en poupe, retournant d'Eſpagne & de la neufue Eſpagne. Comme nous trauerſions le Golphe & allions touſiours auant dans la mer, preſque touſiours ſoubs la ligne, nous trouuaſmes vn temps fraiz, paiſible & gracieux, vent en poupe: mais arriuãt cõme proche de Nicaragua & de toute ceſte coſte, nous euſmes des vents contraires auec grande quantité de pluyes & brouillars qui quelquesfois bruyent horriblement. Toute ceſte nauigation fut dans la Zone Torride, car de douze degrez au Sud qu'eſt Lyma, nous nauigeaſmes à dixſept où giſt Guatulco, port de la neufue Eſpagne, & croy que ceux qui auront prins garde aux nauigatiõs qu'ils ont faites dans la Torride, trouueront à peu pres ce que i'en ay dit, qui ſuffira pour la raiſon des vẽts qui regnent par la mer en la Zone Torride.

D'aucuns effects merueilleux des vents qui ſont en quelques endroits des Indes.

CHAP. IX.

CE seroit chose fort difficile de raconter par le menu les effects admirables que causent aucuns vents en diuerses regions du monde, & d'en donner la raison. Il y a des vents qui naturellement troublent l'eaue de la mer, & la rendent vertenoire, & d'autres qui la rendent claire comme vn miroir, les vns esgayent & resiouyssent de soy, & les autres apportent de l'ennuy & de la tristesse. Ceux qui nourrissent des vers à soye ont grand soin de fermer les fenestres, lors que les vents d'abas soufflent, & de les ouurir quand leurs contraires courent, ayans trouué par certaine experience que leurs vers se meurent & diminuent par les vns, s'engraissent & deuiennent meilleurs par le moyen des autres, & qui y voudra prendre garde de pres, il pourra remarquer en soy-mesme, que les diuersitez des vents causent de notables impressions & changemens en la disposition des corps, principalement aux parties dolentes & indisposees, & lors qu'elles sont plus tendres & debiles. L'Escriture appelle l'vn vent bruslant, & l'autre vent de rosee & plein de douceur. Et n'est pas chose esmerueillable, que l'on apperçoiue de si notables effects des vents és herbes, animaux, & és hommes, puis que l'ō en cognoist visiblement au fer mesme, qui est le plus dur de tous les metaux. I'ay veu des grilles de fer en quelques endroits des Indes, de telle façon moulues & consommees, qu'en les pressant entre les doigts, elles se resoluoyent en pouldre, comme si c'eust esté du foin ou de la paille seiche. Ce qui procede tant seu

Exod. c. 10. & 14.
Iob 27.
Ioan. 4.
Osee 13.
Dan. 3.

lement du vent,qui le corrompt du tout, & ſans qu'on le puiſſe empeſcher. Mais laiſſant à part pluſieurs autres grands & merueilleux effects, i'en veux ſeulement raconter deux. L'vn deſquels, encor qu'il cauſe des douleurs plus grandes que la meſme mort, n'apporte point de mal ny d'incommodité d'auantage, l'autre deſtruit & oſte la vie ſans le ſentir. Le mal de la mer dont ceux là ſont trauaillez, qui commencent à nauiger, eſt vne choſe fort ordinaire, & neantmoins ſi l'on ignoroit ſon naturel, qui eſt tant cogneu à tous les hommes,l'on penſeroit que ce fuſt le mal de la mort,de la façon qu'il afflige & tourmente pendant le temps qu'il dure par le vomiſſement d'eſtomach, douleurs de teſte & autres mil accidens faſcheux. Mais à la verité ce mal ſi commun & ſi ordinaire vient aux hommes, pour la nouueauté de l'air de la mer. Car combien qu'il ſoit vray que le mouuemẽt du nauire y aide beaucoup en ce qu'il s'eſmeut plus ou moins, & meſme l'infection & mauuaiſe odeur des choſes des nauires.Neantmoins la propre & naturelle cauſe eſt l'air & les vapeurs de la mer, lequel debilite & trauaille tellement le corps & l'eſtomach, qui n'y ſont point accouſtumez, qu'ils en ſont merueilleuſement eſmeus & chãgez. Car l'air eſt l'element par lequel nous viuons & reſpirons, l'attirant dedans nos meſmes entrailles, leſquelles nous baignons & arrouſons d'iceluy : c'eſt pourquoy il n'y a choſe qui altere ſi toſt & auec tant de force, que le changement de l'air que nous reſpirons, comme l'on void en ceux qui meurent de peſte. C'eſt choſe

approuuees par plusieurs experiéces, que l'air de la mer est principal moteur de ceste estrange indispositiõ; l'vne est que quand il court de la mer vn air fort, nous voyons que ceux qui sont en terre se sentent du mal de la mer, comme il m'est aduenu plusieurs fois. Vne autre que tant plus auãt l'on entre dans la mer, & que l'on s'esloigne de terre, plus on est atteint & estourdy de ce mal: vne autre qu'allans le long de quelque Isle, & venans par apres à embouscher en la plaine mer, l'on y trouue en cest endroit l'air plus fort. Encor que ie ne vueille pas nier que le mouuement & agitation ne puisse causer ce mal, puis que nous voyons des hommes qui en sont épris, passans des riuieres en des barques, & d'autres qui en sont de mesme en allant dans des chariots ou carosses, selon les diuerses complexions d'estomacs: comme au contraire y en a d'autres, qui pour grosse & esmeuë que puisse estre la mer, ne s'en sentent iamais. Parquoy c'est chose certaine & experimentee, que l'air de la mer cause ordinairement cest effect en ceux qui de nouueau entrent sur icelle. I'ay voulu dire tout cecy, pour declarer vn effect estrange qui aduient en certains endroits des Indes, où l'air & le vent qui y court estourdit les hommes, non pas moins, mais d'auantage qu'en la mer. Quelques-vns le tiennent pour fable, d'autres disent que c'est addition, de ma part, ie diray ce qui m'est aduenu. Il y a au Peru vne montagne haute qu'ils appellent Pariacaca, & ayant ouy dire & parler du changement qu'elle causoit, i'allois preparé le mieux que ie

pouuois selon l'enseignement que donnent par delà ceux qu'ils appellent Vaquianos ou experts : mais neantmoins toute ma preparation quand ie vins à monter les escalliers qu'ils appellent, qui est le plus haut de ceste montagne, ie fus subitement atteint & surprins d'vn mal si mortel & estrange, que ie fus presque sur le poinct de me laisser choir de la monture en terre, & encor que nous fussions plusieurs de compagnie, chacun hastoit le pas sans attendre son compagnon, pour sortir vistement de ce mauuais passage. Me trouuant donc seul auec vn Indien, lequel ie priay de m'aider à me tenir sur la monture, ie fus épris de telle douleur de sanglots & de vomissemens, que ie pensay ietter & rendre l'ame. D'autant qu'apres auoir vomy la viande, les phlegmes & la colere, l'vne iaune & l'autre verde, ie vins iusques à ietter le sang, de la violence que ie sentois en l'estomach, ie dis en fin, que si cela eut duré, i'eusse pensé certainement estre arriué à la mort. Mais cela ne dura que comme trois ou quatre heures, iusques à ce que nous fussions descendus bien bas, & que nous fussions arriuez en vne temperature plus conuenable au naturel, où tous nos compagnõs, qui estoyent quatorze ou quinze, estoyent fort fatiguez, quelques vns cheminans demandoient confession, pensans reallement mourir, les autres mettoyent pied à terre, & estoyent perdus de vomissement, & de force d'aller à la selle, & me fut dict qu'autresfois quelquesvns y auoyent perdu la vie de cest accident. Ie veis vn homme qui se despitoit contre terre, s'escriant

de rage & douleur que luy auoit causé le passage de Pariacaca. Mais ordinairement il ne fait point aucun dommage qui importe, autre que cest ennuy & fascheux desgoust qu'il donne pendant qu'il dure, & n'est pas seulement le pas de la montagne Pariacaca, qui a ceste proprieté, mais aussi toute ceste chaine de montagnes qui court plus de cinq cens lieuës de long; & en quelque endroit que l'on la passe, l'on sent ceste estrange intemperature, combien que ce soit en quelques endroits plus qu'és autres, & plus à ceux qui montent du costé de la mer, qu'à ceux qui viennent du costé des plaines. Ie l'ay passee mesme outre de Pariacaca par Lucanas & Soras, & en autre endroit par Colleguas, & en autre par Cauanas, finalement par quatre lieux differens en diuerses allees & venues, & tousiours en cet endroit ay senty l'alteration & estourdissement que i'ay dict, encor qu'en nul endroit ce n'a esté tellement que la premiere fois en Pariacaca, ce qui a esté experimenté par tous ceux qui y ont passé. Et n'y a point de doute que la cause de ceste intemperature & si estrange alteration est le vent, ou l'air qui y regne, pource que tout le remede (& le meilleur qu'ils y trouuent) est de se bouscher tant que l'on peut le nez, les oreilles & la bouche, & de se couurir d'habits, specialement l'estomac, d'autant que l'air est si subtil & penetrant, qu'il va donner iusques aux entrailles : & non seulement les hommes sentent ceste alteration, mais aussi les bestes, qui quelquesfois s'arrestent, de sorte qu'il n'y a esperon qui les

puiſſe faire aduancer. De ma part ie tiens que ce lieu eſt vn des plus hauts endroits de la terre qui ſoit au monde : car l'on y monte vne eſpace deſmeſuree, & me ſemble que la montagne Neuade d'Eſpagne, les Pyrenees & les Alpes d'Italie ſont comme maiſons communes à l'endroit des hautes tours. Parquoy ie me perſuade, que l'element de l'air eſt en ce lieu là ſi ſubtil & ſi delicat, qu'il ne ſe proportionne point à la reſpiration humaine, laquelle le requiert plus gros & plus temperé, & croy que c'eſt la cauſe d'alterer ſi fort l'eſtomac, & troubler toute la diſpoſition. Les paſſages des montagnes Neuades & autres de l'Europe que i'ay veuës, combien que l'air y ſoit froid, & qu'il trauaille & contraigne ceux qui y paſſent de ſe veſtir, neantmoins ce froid n'oſte pas l'appetit de manger, au contraire il le prouoque, ny ne cauſe point de vomiſſement en l'eſtomac, mais ſeulement quelque douleur aux pieds, & aux mains. Finalement leur operation eſt exterieure, mais cil des Indes que ie dy, ſans trauailler ny les pieds ny les mains, ny aucune partie exterieure, brouille toutes les entrailles au dedans, & ce qui eſt plus admirable, il auient au meſme endroit que le Soleil y eſt chaud, qui me fait croire que le mal que l'on en reçoit vient de la qualité de l'air que l'on y reſpire, d'autant qu'il eſt tres-ſubtil & tres-delicat, & que ſon froid n'eſt pas tant ſenſible comme il eſt penetrant. Toute ceſte chaine de montagnes eſt communement deſerte, ſans aucuns villages ny habitations des hommes, de ſorte qu'à

peine l'on y trouue des petites maisons ou retraittes pour y loger les passans de nuict. Il n'y a non plus d'animaux, ou bons ou mauuais, si ce n'est quelques Vicunos, qui sont des moutons du pays, lesquels ont vne proprieté estrange & merueilleuse, comme ie diray en son lieu. L'herbe y est souuentesfois bruslee & toute noire de l'air que ie dis, & ce desert dure comme vingt cinq à trente lieües de trauerse, & contient de lõgueur, cõme i'ay dict, plus de cinq cens lieües. Il y a d'autres deserts ou lieux inhabitez, qu'ils appellent au Peru Punas (pour parler du second poinct que nous auons promis) où la qualité de l'air trenche les corps & la vie des hommes, sans le sentir. Au temps passé les Espagnols cheminoyent du Peru au Royaume de Chillé, par la montagne : auiourd'huy l'on va ordinairement par mer, & quelquesfois le long de la coste : & combien que le chemin y soit ennuyeux & fascheux, il n'y a pas toutesfois tant de danger, qu'en l'autre chemin de la montagne, où il y a des plaines, au passage desquelles plusieurs hommes sont morts & peris, & d'autres en sont eschappez par grande aduanture, dont les vns sont demeurez estropiez. Il court en cest endroit vn petit air, qui n'est pas trop fort ny violent, mais il penetre de telle façon, que les hommes y tombent morts quasi sans se sentir, ou bien les doigts des pieds & des mains y demeurent : ce qui pourra sembler chose fabuleuse, & toutesfois c'est chose veritable. I'ay cogneu & long temps frequenté le general Hierosme Costilla, ancien peupleur de Cusco, qui auoit

perdu trois ou quatre doigts de pieds, qui luy tomberent en passant les deserts de Chillé, par ce qu'ils auoient esté atteints & penetrez de ce petit air, & quand il les vint à regarder, ils estoient desia tous morts, & tomberent d'eux mesmes sans luy faire aucune douleur, tout ainsi que tombe de l'arbre vne pōme gastée. Ce Capitaine racontoit que d'vne bonne armée qu'il auoit conduite & passée par ce lieu les années precedentes, depuis la descouuerte de ce Royaume faicte par Almagro, vne grande partie des hommes y demeurerent morts, & qu'il y vid les corps estendus parmy le desert, sans aucune mauuaise odeur ny corruptiō. Adioustāt d'auantage vne chose fort estrange, qu'ils y trouuerent vn ieune garçon viuant, lequel estant enquis cōme il auoit vescu en ce lieu, dist qu'il s'estoit caché en vne petite cauerne, d'où il sortoit, pour couper auec vn petit cousteau, de la chair d'vn cheual mort, & qu'il s'estoit ainsi substanté long temps, auec ne sçay combien de compagnons, qui se maintenoient de ceste façon, mais que desia ils y estoient tous demeurez, l'vn mourant auiourd'huy & demain l'autre: disant qu'il ne desiroit autre chose que de mourir là auec les autres, veu qu'il ne sentoit desia plus en luy aucune disposition pour aller en vn autre endroit, ny pour prendre goust en aucune chose. I'ay entendu le mesme d'autres, & particulierement d'vn qui estoit de nostre compagnie, lequel pour lors estant seculier auoit passé par ces deserts, & est vne chose merueilleuse que la qualité de cest air froid, qui tuë & conserue aussi

tout ensemble les corps morts sans corruption. Ie l'ay aussi entendu d'vn venerable Religieux de l'ordre de Sainct Dominicque & Prelat d'icelle, qui l'auoit veu passant par ces deserts, & qui plus est, me conta, qu'estant contrainct d'y passer la nuict, pour se deffendre & remparer contre ce vent si mortel que ie dy qui court en ce lieu, ne trouuant autre chose à propos assembla grande quantité de ces corps morts qui estoient là, & fit d'iceux comme vne muraille & cheuet de lict, de ceste façon il dormit, les morts luy donnans la vie. Sans doute c'est vn genre de froid que cestuy-là si penetrant qu'il esteint la chaleur vitale en coupant son influence: & d'autant qu'il est ausi tresfroid il ne corrompt ny donne putrefaction aux corps morts, parce que la putrefaction procede de chaleur & d'humidité. Quant à l'autre sorte d'air que l'on oit resonner soubs la terre, & qui cause des tremblemens, plus aux Indes qu'és autres regions, i'en parleray en traictant des qualitez de la terre des Indes. Maintenant nous nous contenterons de ce qui est dit des vents & de l'air, & passerons à ce qui se presente du subiect de l'eauë

De l'Ocean qui circuit les Indes de la mer du Nort & celle du Sud.

CHAPITRE X.

ENTRE les eaues,la mer Oceane a la principauté, par laquelle les Indes ont esté descouuertes, qui toutes sont enuirõnées d'elle mesme,car ou ce sont Isles de la mer Oceane, ou bien terre ferme,laquelle mesme en quelque part qu'elle finisse & s'acheue, est tousiours bornée de cest Ocean. Iusques aiourd'huy l'on n'a point descouuert au nouueau monde aucune mer Mediterranée comme il y en a en Europe, Asie & Afrique, esquelles il entre quelque bras de ceste grande mer, & font des mers distinctes prenans les noms des prouinces & terres qu'elles vont baignant, & presque toutes les mers Mediterranées se continuent & ioignent entre eux & auec le mesme Ocean, par le destroit de Gilbatar, que les anciens nommerent Colomnes de Hercules. Combien que la mer Rouge estant separée de ces autres Mediterranées, entre toute seule en l'Ocean Indique, & la mer Caspie ne se ioint auec aucune autre. Doncques aux Indes,comme i'ay dit, l'on ne trouue point d'autre mer que cest Ocean, lequel ils diuisent en deux, l'vn qu'ils appellent mer du Nort, & l'autre mer du Sud; pource que la terre des Indes Occidentales, qui fut premierement descouuerte par l'Ocean, qui arriue iusques à l'Espagne, est toute située au Nort: & par icelle terre l'on a descouuert depuis vne mer de l'autre costé, laquelle ils ont appellée mer du Sud, d'autant qu'ils descendirent, iusques à passer la ligne, & ayans perdu le Nort ou pole Arctique,

qu'ils appellerent Sud : pour ceste cause l'on a appellé la mer du Sud tout cest Ocean, qui est de l'autre costé des Indes Occidentales, encor qu'vne grand' partie d'icelle soit située au Nort, comme l'est toute la coste de la neufue Espagne Nuaragna, Guatimala & Panama. L'on dit que le premier descouureur de ceste mer fut vn Blasconunes de Balboa, & qu'il la descouurit par l'endroit que nous appellons auiourd'huy terre ferme, où la terre s'estressit, & les deux mers s'approchent de si pres l'vne de l'autre qu'il n'y a que sept lieues de distance. Car combien que l'on en chemine dixhuict, de Nombre de Dios à Panama, neantmoins c'est en tournoyant, pour chercher la commodité du chemin, mais tirant par la droite ligne, l'vne mer ne se trouuera distante de l'autre de plus que i'ay dit. Quelques vns ont discouru & mis en auant de rompre le chemin de sept lieues, afin de ioindre vne mer auec l'autre, pour rendre le passage du Peru plus commode & plus aisé, parce que ces dixhuict lieues de terre, qu'il y a entre Nombre de Dios & Panama, emportent plus de despence & de trauail que deux mil trois cens qu'il y a de mer. Sur quoy toutesfois quelques vns ont voulu dire que ce seroit pour noyer la terre, disans qu'vne mer est plus basse, que l'autre. Comme au temps passé l'on trouue par les histoires, que pour la mesme consideration, l'on delaissa l'entreprinse, de vouloir ioindre & continuer la mer Rouge auec le Nil, du temps du Roy Sesostris, & depuis de l Empire d'Othoman. Mais de ma part ie tiens tel discours &

Herodotus Iouius.

proposition pour chose vaine, encor que cet inconuenient allegué n'y deust point eschoir, lequel aussi ie ne veux pas tenir pour certain, & croy, qu'il n'y a puissance humaine, qui fust suffisante pour rompre & abbatre ces tres-fortes & impenetrables montaignes, que Dieu a mises entre les deux mers, & les a faites de roches tres-dures, afin de soustenir la furie des deux mers. Et quand bien ce seroit chose possible aux hommes, il me semble que l'on deburoit craindre le chastiement du Ciel, en voulant corriger les œuures que le Createur par sa grande prouidence a ordonnées, & disposées en la fabrique de cet vniuers. Laissant donc ce discours, d'ouurir la terre, & vnir les deux mers ensemble, il y en a vn autre moins temeraire, mais bien difficile & dangereux de rechercher, si ces deux grands abismes se ioignent en quelque partie du monde, qui fut l'entreprinse de Fernande Magellan, gentil-homme Portugais, duquel la grande hardiesse & constance, en la recherche de ce subject, & heureux succez qu'il eust en le trouuant, donna le nom d'eternelle memoire, à ce destroit que iustement l'on appelle, du nom de son descouureur, Magellan. Duquel destroit nous traitterons quelque peu, comme d'vne des grandes merueilles du monde. Quelques vns ont creu, que ce destroit que Magellan trouua en la mer du Sud, n'estoit point, ou bien qu'il s'estoit reserré, comme Dom Alonse d'Arsilla escrit en son Auracane, & aujourd'huy y en a qui disent, qu'il n'y a point de tel destroit, mais que ce sont des Isles, entre la

mer & la terre, pource que la terre ferme prend fin en cet endroit, & au bout d'icelle sont toutes Isles, outre lesquelles, l'vne mer se ioint plainement, auec l'autre, ou pour mieux dire est toute vne mesme mer; Mais à la verité c'est chose certaine qu'il y a vn destroit & de la terre fort longue, & fort estenduë d'vn costé & d'autre: bien que l'on n'ayt encore peu cognoistre, iusques où se peut estendre cela qui est de l'autre costé du destroit au Sud. Apres Magellan passa le destroit, vne nauire de l'Euesque de Plaisance, Dom Guitieres, Caruaial, de laquelle ils disent que le Mast est encor à Lyma à l'entrée du Palais, l'on alla depuis par le costé du Sud, pour descouurir ce destroit, par le commandement de Dom Guarcia de Mendoce, qui pour lors auoit le gouuernement de Chillé. Suyuant quoy le Capitaine Ladrillero, le trouua & le passa. I'ay leu le discours & la narration, qu'il en a faicte, où il dit qu'il ne se hazarda de desembarquer le destroit, mais qu'ayant desia recogneu la mer du Nort, il retourna arriere pour l'aspreté du temps, & que l'Hiuer estoit jà entré, qui causoit que les vagues venants du Nort estoient grosses & bondissantes, & les mers toutes escumantes de furie. De nostre temps François Drach Anglois, a passé ce mesme destroit; Depuis luy le capitaine Sarmiento le passa par le costé du Sud, & tout dernierement, en l'an de mil cinq cẽts quatre vingts & sept, d'autres Anglois l'ont passé, par l'instruction qu'en donna Drach, lesquels de present raudent la coste du Peru, & pource que le raport qu'en a faict le maistre Pilote, qui le passa, me

semble notable, ie l'insereray icy.

Du destroit de Magellan, & comme l'on le passa du costé du Sud.

CHAPITRE XI.

EN l'an de nostre Salut mil cinq cents soixante & dixneuf, ayant François Drach passé le destroit de Magellan & couru la coste de Chillé, & de tout le Peru, & prins le nauire de sainct Iean d'Anthona, où il y auoit grande quantité de barres d'argent, le Viceroy Dom François de Tollede, arma & enuoya deux bonnes nauires, pour recognoistre le destroit, allant pour Capitaine d'icelles, Pierre Sarmiento homme docte en Astrologie. Ils sortirent de Callao de Lyma, au commencement d'Octobre, & pource qu'en ceste coste il court vn vent contraire, qui souffle tousiours du Sud, ils s'aduancerent beaucoup en la mer, & ayants nauigé peu plus de trente iours, auec vn temps fauorable, se trouuerent en la hauteur du destroit. Mais d'autant qu'il est fort difficile de le recognoistre, ils s'approcherent de terre, où ils entrerent en vne grande Anse, en laquelle il y a vn Archipelague d'Isles. Sarmiento s'obstinoit, que là estoit le destroit, & tarda plus d'vn mois à le chercher, par diuers endroits, montant sur de tres-hautes montaignes en terre. Mais voyant qu'il ne le trouuoit point, à la requeste que ceux de l'armee luy firent, retournerent en fin à sortir en la mer, où

il fit largue. Le mesme iour suruint vn temps assez rude, auec lequel ils coururent, & au commencement de la nuict veirent ne feu de la Capitaine, qui aussi tost disparut, tellement que l'autre nauire ne la veid iamais depuis. Le iour ensuyuant durant tousiours la force du vent, qui estoit trauersain, ceux de la Capitaine recogneurent vne ouuerture, que faisoit la terre, & trouuerent bon de s'y retirer à l'abry; iusques à ce que la tempeste fust appaisee. Ce qu'il leur succeda de telle façon, qu'ayans recogneu l'ouuerture ils veirent, qu'elle alloit de plus en plus entrant dedãs la terre, & soupçonnãs que ce fust le destroit qu'ils cherchoient, prindrent hauteur au Soleil, où ils se trouuerent en cinquante & vn degré & demy, qui est la propre hauteur du destroit: & pour s'asseurer d'auantage, mirent le briguantin hors, lequel ayant couru plusieurs lieues dans ce bras de mer sans en voir la fin, recogneut que c'estoit là le destroit. Et pour ce qu'ils auoient ordre de le passer, ils laisserent vne haute Croix plantée là & des lettres au bas afin que si l'autre nauire arriuoit là, elle eust nouuelles de la Capitaine, & la suyuist. Ils passerent donc le destroit en temps fauorable, & sans difficulté, & sortis en la mer du Nort, arriuerent en ie ne sçay quelles Isles, où ils recueillirent de l'eaue & se rafraischirent. Delà prindrent leur route au Cap de vert. D'où le Pilote Camaieur retourna au Peru, par la voye de Carthagene, & de Panama, & apporta au Viceroy le discours du destroit, & de tout le succez, dont il fut recompensé selon le bon seruice qu'il auoit fait.

fait. Mais le Capitaine Pierre Sarmiento, du Cap de vert paſſa en Seuille, en la meſme nauire qu'il auoit paſſé le deſtroit, & fut à la cour, où ſa Maieſté le recompenſa, & à ſon inſtance fit commandement le dreſſer vne groſſe armée, qu'il enuoya ſoubs la conduite de Diego Florez de Valdez, pour peupler & fortifier ce deſtroit. Toutesfois ceſte armee apres diuers ſuccez, fit beaucoup de deſpence & aſſez peu d'effect. Reuenant donc à l'autre nauire Viçadmiralle, qui alloit en la compagnie de la Capitaine, l'ayant perdue, auec le Temporal que i'ay dit, elle ſe mit à prendre la mer, le plus qu'elle peut; mais comme le vent eſtoit trauerſain, & tempeſtueux, ils cuiderent certainement perir, de ſorte qu'ils ſe confeſſerent tous, ſe preparans à la mort. La tempeſte leur continua trois iours ſans s'appaiſer, & à chaque heure ils penſoient deuoir donner en terre, mais il leur aduint bien au contraire, car ils ſ'alloient plus eſloignans de la terre, iuſques à la fin du troiſieſme iour, que la tempeſte ſ'appaiſa, & lors prenants hauteur, ils ſe trouuerent en cinquante ſix degrez, toutesfois voyant qu'ils n'auoyent donné au trauers, & au contraire ils eſtoyent eſloignez de la terre, ſe trouuerent tous eſmerueillez. D'où ils iugerent (comme Hernande Lamero pilote de ladite nauire me le conta) que la terre qui eſt de l'autre coſté du deſtroit, comme nous allons par la mer du Sud, ne couroit pas meſme rumb que iuſques au deſtroit, mais qu'elle ſe tournoit vers le Leuant; Car autrement c'euſt eſté choſe impoſſible, qu'ils n'euſ-

ſent abordé la terre, ayans couru tant de temps pouſſez de ce trauerſain, mais ils ne paſſerent point plus outre, & ne veirent non plus ſi la terre s'acheuoit là, (ainſi que quelques vns veulent dire) que c'eſt vne Iſle que la terre de l'autre coſté du deſtroit, & que là les deux mers de Nort & Sud ſe ioignent enſemble, ou ſi elle alloit courant vers l'Eſt, iuſques à ſe ioindre auec la terre de Viſta, qu'ils appellent, qui reſpond au Cap de bonne Eſperance, comme c'eſt l'opinion d'autres. La verité de cecy n'eſt encor au iourd'huy bien cogneue, & ne ſe trouue aucun qui aye couru ceſte terre. Le Viceroy Dom Martin Henricque, me dit, qu'il tenoit pour inuention de l'Anglois, le bruit qui auoit couru, de ce que ce deſtroit faiſoit incontinent vne Iſle & ſe ioignoient les deux mers: Pour ce que eſtant Viceroy de la neufue Eſpagne, il auoit diligemment examiné le pilotte Portugays que François Drac y laiſſa, & neantmoins n'auoit aucunement entendu telle choſe de luy. Mais c'eſtoit vn vray deſtroit, & terre ferme des deux coſtez. Retournant donc ladite Viçadmiralle, ils recogneurent le deſtroit, comme ledit Hernande Lamero me raconta, mais par vne autre bouche ou entrée, qui eſt en plus de hauteur, à cauſe de certaine grande Iſle, qui eſt à l'emboucheure du deſtroit qu'ils appellēt la Cloche, pour la forme qu'elle a. Et comme il diſoit, il le voulut paſſer, mais le Capitaine & les ſoldats ne le voulurent point conſentir, leur ſembloit que le temps eſtoit ia bien aduancé, & qu'ils couroient grand danger, par ainſi ils retournerent à Chillé & au

Peru, ſans l'auoir paſſé.

Du deſtroit que quelques vns affermẽt eſtre en la Floride.

CHAP. XII.

Tout ainſi comme Magellan trouua ce deſtroit qui eſt au Sud, il y en a eu d'autres qui ont pretẽdu deſcouurir vn autre deſtroit, qu'ils diſent eſtre au Norr, & l'imaginent en la Floride, dont la coſte court de telle façon, que l'on ne ſçait la fin. L'Adelantade Pierre Melendez homme ſçauant & experimenté en la mer, afferme que c'eſt choſe certaine, qu'il y a là vn deſtroit, & que le Roy luy auoit commandé de le deſcouurir enquoy faire il monſtroit vn tres-grand deſir, il mettoit en auant ces raiſons, pour prouuer ſon opiniõ, & diſoit que l'on auoit veu en la mer du Nort, des reſtes de nauires ſemblables à ceux dõt vſoyent les Chinois, ce qui euſt eſté impoſſible, s'il n'y euſt eu paſſage d'vne mer à l'autre. Et racontoit meſme, qu'en certaine grande baye, qui eſt en la Floride, laquelle entre trois cens lieues dans la terre, l'on y void des balaines en certain temps de l'année, qui viennent de l'autre mer. Apportant outre ce quelques autres indices, concluoit finablement que c'eſtoit choſe conuenable à la ſageſſe du Createur, & au bel ordre de la nature, que comme il y auoit communication, & paſſage entre les deux mers au Pole Antarctique, il y en euſt auſſi tout de

mesme au Pole Arcticque, qui est le principal Pole. Quelques vns veulent dire, que Drach a eu cognoissance de ce destroit, & qu'il a donné occasion de le iuger ainsi, quand il passa le long de la coste de la neufue Espagne, par la mer du Sud. Mesme l'on a opinion que d'autres Anglois qui ceste annee 1587. prindrent vne nauire venant des Philippines, auec grande quantité d'or, & autres richesses, ayent aussi passé ce destroit. Laquelle prinse ils firent, ioignant les Calliphornes, que les nauires retournans des Philippines & de la Chine en la neufue Espagne, ont accoustumé de recognoistre. L'on s'asseure que comme auiourd'huy est grande la hardiesse des hommes, & le desir de trouuer nouueaux moyés de s'agrandir tel, qu'auant peu d'annees l'on aura descouuert ce secret. Et est certes vne chose digne d'admiration, que comme les fourmis vont tousiours suyuant le chemin & la trace des autres, aussi les hommes en la cognoissance & recherche des choses nouuelles, ne s'arrestent iamais iusques à ce qu'ils ayent atteint le but desiré pour le contentement & gloire des hommes. Et la haute & eternelle sagesse du Createur se sert de ceste naturelle curiosité des hommes, pour communiquer la lumiere de son saint Euangile, aux peuples, qui tousiours viuent es tenebres obscures de leurs erreurs. Mais en fin le destroit du Pole Arctique, s'il y en a, n'a point encor esté descouuert iusques auiourd'huy. C'est pourquoy ce ne sera point chose hors de propos de dire ce que nous cognoissons des particularitez du destroit

Antractique, ia descouuert & recogneu par le raport du ceux qui l'ont veu & remarqué oculairement.

Des proprietez du destroit de Magellan.

CHAP. XIII.


E destroit, comme i'ay dit, est à cinquante degrez iustes au Sud, & y a d'vne mer en l'autre l'espace de quatrevingts dix ou cēt lieues. Au plus estroit il est d'vne lieue, ou quelque peu moins, auquel lieu ainsi estroit ils pretēdoiēt q̄ le Roy fist bastir vne forteresse, pour deffendre le passage. Le fōd en quelques endroits est si profond, qu'on ne le peut sonder, & en d'autres l'on trouue fōds à 18. voire à 15. brassées. De cēt lieües qu'il cōtient de longueur de l'vne mer à l'autre, l'ō recognoist clairemēt que les vagues de la mer du Sud courēt iusques à 30. lieues, & les autres 60. & dix lieües sont occupées des ondes & des flots de la mer du Nort. Mais il y a ceste differēce que les trēte lieues du costé du Sud courēt entre des roches & montagnes tres-hautes, les sommets desquelles sont continuellement couuerts des neiges, tellement qu'il semble (à cause de leur grande hauteur) qu'elles se ioignent les vnes auec les autres, ce qui rend l'entrée du destroit du costé du Sud si difficile à recognoistre, En ces trente lieües la mer y est tres-profonde, si bien qu'on n'y peut trouuer fonds, toutesfois l'on y peut amarer les nauires en terre, d'autant

que le riuage y est droit & coupé. Mais aux autres soixante& dix lieues qui viennent de la mer du Nort,l'on y trouue fonds, & y a d'vn costé & d'autre, de grandes campagnes qu'ils appellent Cauanas, Plusieurs grandes riuieres d'vne eaue belle & claire, entrent dans ce destroit, & y a és enuirons d'iceluy de grandes & merueilleuses forests, où l'on trouue quelques arbres d'vn bois exquis & de bonne odeur, lesquels sont incogneus par deçà; dont apporterent pour monstre ceux qui y passerent du Peru. Il y a de grandes prairies auāt dedans la terre, & y a plusieurs Isles qui se font au milieu du destroit. Les Indiens qui habitent au costé du Sud sont petis & meschans: ceux qui habitent du costé du Nort, sont grands & vaillans, ils en apporterent en Espagne quelques vns, qu'ils prindrent. Ils y trouuerent des morceaux de drap bleu, & autres enseignes & apparences que quelques hommes de l'Europe auoient passé par là. Les Iudiens saluerent les nostres, auec le nom de Iesus. Ils sont bons archers, & vont vestus de peaux de bestes de chasse, dont il y en a là grande abondance; Les eaues du destroit croissent & decroissent, comme les marées, & voit on à l'œil que les marees d'vn costé viennent de la mer du Nort,& les autres de la mer du Sud. Au lieu où elles se rencontrent, lequel comme i'ay dit,est à trente lieues du Sud, & à soixante & dix du Nort, combiẽ qu'il semble qu'il deust y auoit plus de danger, qu'en tout le reste, neantmoins quand la nauire du Capitaine Sarmiento, dont i'ay parlé cy dessus, la passa, ils n'eu-

rent point de grand' tourmente, au contraire, ils y trouuerent beaucoup moins de difficulté qu'ils ne pensoient, par ce que alors le temps estoit fort doux & gracieux, & d'auantage les vagues de la mer du Nort, y venoient desia fort rompues, à cause du grand espace de soixante & dix lieues qu'ils cheminent, & les flots de la mer du Sud, n'y sont non plus furieux à cause de la profondeur qui est en cest endroit, dedans laquelle profondeur ces mesmes flots se rompent & se noyent. Il est bie͂ vray qu'en temps d'Hyuer le destroit est innauigeable pour les tempestes & furies des mers qui y sont alors. C'est pourquoy quelques nauires qui se sont ingerez de passer ce destroit au te͂ps d'Hyuer, se sont perdus. Vn seul nauire l'a passé du costé du Sud, qui est la Capitaine, que i'ay ditte, & ay esté bien amplement informé de tout ce que i'ay dit par le pilote d'iceluy appellé Hernande Alonse, & ay veu la vraye description & coste du destroit qu'ils firent & tracerent en le passant, de laquelle ils apporterẽt la copie au Roy d'Espagne, & l'original à leur Viceroy au Peru.

Du flux & reflux de la mer Oceane és Indes.

CHAP. XIIII.

VN des admirables secrets de nature est le flux & reflux de la mer, non seulement pour ceste estrange proprieté, de croistre & descroistre, mais aussi beaucoup d'auantage pour la diffe-

rence qu'il y a en cela en diuerses mers, voire en diuerses costes d'vne mesme mer. Il y a des mers qui n'ont ne flux ny reflux iournel, comme l'on void en la Mediterranée interieure qui est en la mer Thyrrene, & toutesfois il y a flux & reflux par chasque iour en la mer Mediterranée superieure, qui est celle de Venise, qui donne occasion à bon droit de s'en esmerueiller en ce que toutes ces deux mers estans Mediterranées, & celle de Venise non plus grande que l'autre, si est-ce qu'elle a du flux & reflux comme l'Ocean, & ceste autre mer d'Italie n'en a point. Il se trouue quelques mers Mediterranées qui manifestement croissent & diminuent chasque mois, & d'autres qui ne croissent ny au iour ny au moys. Il y a d'autres mers comme l'Occean d'Espagne qui ont le flux & reflux de chasque iour, & outre cestuy-là ils ont aussi celuy de chasque mois qui vient deux fois, à sçauoir à l'entrée, & au plein de la Lune, & l'appellent grande mer. Or de dire qu'il y ait quelque mer, qui aye le flux & reflux de chasque iour, & n'aye celuy du mois, ie n'en sçache point. C'est ceose esmerueillable, que la diuersité que l'on void és Indes sur ce subiect: car il y a des endroits où la mer chasque iour monte & diminue deux lieües, comme l'on void en Panama, & au haut de l'eau elle monte beaucoup d'auantage, il y en a d'autres où elle monte & s'abaisse si peu, qu'à peine en cognoist on la difference. C'est l'ordinaire de la mer Oceane d'auoir son flux & reflux iournel, & ce reflux iournel est deux fois au iour naturel, & s'aduan-

ce tousiours de trois quarts d'heure en vn iour plustost qu'en l'autre, suiuant le mouuement de la Lune. Par ainsi la mareé n'est iamais en vne mesme heure d'vn iour, qu'elle est en celle de l'autre. Quelques vns ont voulu dire que ce flux & reflux procedoit du mouuement local de l'eaue de la mer, de sorte que leaue qui vient croissant en vn costé, va decroissant en l'autre qui luy est contraire, tellement qu'il est plaine mer en vn endroict lors que la mer est basse en la partie opposite, tout ainsi que l'on void en vne chaudiere pleine d'eaue que l'on remuë, quand elle panche d'vn costé l'eaue augmente, & à l'autre costé elle diminuë. Il y en a d'autres qui afferment que la mer en vn mesme temps croist en tous endroits, & en vn mesme temps elle y diminuë tout ainsi que le bouillõ d'vn pot, sortant du centre s'estend à tous endroits, & quand il cesse il diminuë aussi de toutes parts. Ceste seconde opinion est vraye, & la peut-on tenir, selon mon iugement, certaine & experimentée, non pas tant pour les raisons que les Philosophes en donnent en leurs Meteores, que pour l'experience certaine que l'on en a peu faire. Car pour me satisfaire de ce point & question ie demanday fort particulierement au susdit pilote, comment estoient les marées qu'il trouua au destroit, & s'il estoit ainsi que les marees de la mer du Sud descroissoient, au temps que celles de la mer du Nort montoient. Et au contraire, pourquoy ceste demande estant veritable, il aduenoit que le croistre de la mer en vn endroit, estoit descroistre en l'autre, qui est-ce que la pre-

miere opinion afferme. Il me respondit qu'il n'en estoit pas ainsi, mais que l'ō voyoit & recognoissoit apertemēt que les marées de la mer du Nort & celles de la mer du Sud croissoient en mesme temps tant que les vagues d'vne mer, se rencontroient auec celles de l'autre & qu'en vn mesme temps aussi elles commençoient à descroistre chacune en sa mer; disant que le monter & descendre estoit chose qu'ils voyoient chasque iour, & que le coup & le rencontre d'vn flux à l'autre se faisoit (comme i'ay dit) aux soixante & dix lieuës de la mer du Nort, & aux trente de la mer du Sud. D'où l'on peut recueillir manifestement que le flux & reflux de l'Ocean n'est pur mouuement local, mais plustost vne alteration & ferueur, par laquelle realemēt toutes les eauës montent & croissent tout en vn mesme temps, & en autre elles s'abaissent & diminuent ainsi que le bouillon du pot, dont i'ay parlé cy dessus. Il seroit impossible de comprendre ce point par experience, si ce n'estoit en ce destroit où se ioint tout l'Ocean d'vne part & d'autre, car il n'y a que les Anges qui le peussent voir & recognoistre par les costes opposites, d'autāt que les hommes n'ont point la veuë assez lointaine, ny le pied assez viste & leger qu'il seroit de besoin, pour porter les yeux d'vn costé à l'autre en si peu de temps qu'vne marée donne de loisir, qui sont seulement six heures.

De diuers poiſſons, & de la maniere de peſcher des Indiens.

CHAP. XV.

IL y a en l'Ocean des Indes, vne innombrable multitude de poiſſons, les eſpeces & proprietez deſquels, le ſeul Createur peut declarer. Il y en a pluſieurs, qui ſont de meſme genre, que ceux que voyons en la mer de l'Europe, comme ſont faintes & alloſes, qui montent de la mer, aux riuieres, dorades, ſardines & pluſieurs autres. Il y en a d'autres, dont ie ne penſe point en auoir veu par deçà de ſemblables, comme ceux qu'ils appellent Cabrillas, qui reſemblent, de quelque choſe, les truittes, & les appellent en la neufue Eſpaigne, bobos, & montent de la mer aux riuieres. Ie n'ay point veu par delà de beſugues, ny de truittes, encor qu'ils diſent qu'on en trouue en Chillé. De Tonine il y en a en quelques endroits de la coſte du Peru, mais c'eſt fort rarement, & ſont d'opinion, qu'à certain temps ils vont frayer au deſtroit de Magellan comme ils font en Eſpagne au deſtroit de Gibaltar. Et pour ceſte occaſion, l'on en trouue d'auantage, en la coſte de Chillé, combien que celle que i'ay veuë par delà, n'eſt telle que celles d'Eſpagne. Aux Iſles qu'ils appellent de Barlouëte qui ſont Cube, ſainct Dominicque, port riche & Iamaique, l'on trouue vn poiſſon qu'ils appellent Manati, eſtrange eſpece de poiſſon, ſi poiſſon l'on doit appeller, vn animal qui engendre

ses petits viuants, & a des mammelles & du laict dont il les nourrist, paissant l'herbe aux champs, mais en effect, il habite ordinairement en l'eaue, & pour ceste occasion ils le mangent comme poisson, toutefois lors que i'en mangeay, qui fut à S. Dominicque vn iour de Vendredy, i'auois quelque scrupule, non point tant pource qui est dist, comme parce qu'en couleur & saueur, il estoit semblable à des morceaux de Veau, & aussi est-il grand & de la façon d'vne vache par la partie de derriere. Des Tiburons, & de leur incroyable voracité, ie m'en esmerueillay auec raison, lors que ie veids que d'vn, qu'ils auoient prins, (au port que i'ay dit) luy tirerent du petit ventre vn grand cousteau de boucher, vn grand haim de fer, & vn morceau de la teste d'vne vache, auec sa corne entiere, encor ne sçay si toutes deux y estoient point. Ie veids en vne anse que fait la mer où l'on auoit pendu en vn pieu, pour passetemps vn cartier de cheual, qu'en vn moment vne compagnie de Tiburons vindrent à l'odeur, où afin d'auoir plus de plaisir, la chair du cheual ne touchoit pas en l'eaue, mais estoit esleuée en l'air, ie ne sçay combien de palmes, & ceste bande de poissons estoient à l'entour, qui sautoient & d'vne atteinte en l'air couppoient chair & os, d'vne estrange vistesse, tellement qu'ils decoupoient le mesme iaret du roussin comme si c'eust esté vn tronc de laictuë, d'autant qu'ils ont les dents trenchantes comme rasoirs. Il y a des petits poissons qu'ils appellent, rambos, qui s'attachent à ces Tiburons, & lesquels ils ne peuuent chasser, & se nourrissent de ce qui

eſchappe par les coſtez à ces Tiburons: il y a d'autres petits poiſſons qu'ils appellent, poiſſons vollans, leſquels l'on trouue dans les Tropiques, & ne penſe point qu'il y en ait ailleurs, ils ſont pourſuyuis par les Dorades, & pour s'eſchapper d'icelles ſautent de la mer, & vont aſſez loing en l'air, & pour ceſte cauſe les appellent poiſſons volans. Ils ont des aiſles comme de toille, ou parchemin qui les ſouſtiennent quelque temps en l'air. Au nauire où i'allois en volla ou ſauta vn, que ie veids, & remarquay la façon que ie dy des aiſles. Il eſt ſouuent fait mention és hiſtoires des Indes, des lezards, ou caymans, qu'ils appellent, & ſont de vray ceux que Pline, & les anciens appellent crocodiles, on les trouue és coſtes & riuieres chaudes; car aux coſtes & riuieres froides, il ne s'en trouue point. C'eſt pourquoy il n'y en a point en toute la coſte du Peru, iuſques à Payra, mais de là en auant l'on en trouue ordinairement és riuieres. C'eſt vn animal tres-fier & cruel, combien qu'il ſoit fort lent & peſant. Il fait ſa chaſſe, & va chercher ſa proye, hors de l'eaue, & ce qu'il y prend vif, le va noyer en l'eaue, toutesfois il ne le mange point que hors de l'eaue, d'autant qu'il a le goſier de telle façon, que s'il y entroit de l'eaue, il ſe noyeroit facillement. C'eſt vne choſe eſmerueillable, que le combat d'vn caymant, auec le tygre, dont il y en a de treſ-cruels aux Indes. Vn religieux des noſtres me raconta, qu'il auoit veu ces beſtes combatre cruellement, l'vne contre l'autre, au riuage de la mer. Le caymant, auec ſa queüe, donnoit de fort grands coups au

tygre, & taſchoit par ſa grande force de l'emporter en l'eauë, & le tygre auec ſes griffes reſiſtoit au caymant,l'attirant à terre. En fin le tygre vainquit & ouurit le lezard, ce deut eſtre par le ventre qu'il a fort tendre & fort delicat, car en autre partie il eſt ſi dur, qu'il n'y a lance, voire à peine arquebuſe, qui le puiſſe percer. La victoire qu'eut vn Indien d'vn autre caymant, fut encor plus excellente, le caymant luy auoit emporté vn ſien petit fils, & quant & quant s'eſtoit plongé en la mer, dont l'Indien eſmeu & courroucé, ſe ietta incontinent apres, auec vn couſteau en la main, & comme ils ſont excellens nageurs & plongeurs, & que le caymant nage touſiours à fleur d'eauë, il le bleſſa au ventre,de telle façon que le caymant ſe ſentant bleſſé,ſortit hors au riuage, & laſcha le petit enfant ià mort. Encor plus eſmerueillable eſt le combat, que les Indiens ont auec les balaines, en quoy paroiſt la grandeur & magnificence du Createur,de donner à vne nation ſi baſſe, comme ſont les Indiens, l'induſtrie & la hardieſſe d'attaquer la plus fiere & plus difforme beſte qui ſoit en l'vniuers,& non ſeulement de la combatre, mais auſſi de la vaincre,& d'en triompher ſi gaillardement. Conſiderant cela, ie me ſuis ſouuenu pluſieurs fois, du paſſage du pſalmiſte, qui dit de la balaine: *Draco iſte,quem formaſti ad illudendum ei.* Quelle plus grande moquerie peut-il eſtre, que ce qu'vn Indien meine vne baleine auſſi grande qu'vne montaigne, vaincuë & attachee,auec vne corde? La façon & maniere dont vſent les Indiens de la Floride, (ſelon

que m'ont raconté perſonnes expertes) pour prendre ces balaines, deſquelles y a grande quantité, eſt qu'ils ſe mettent en vne canoe, ou barque, qui eſt comme vne eſcorce, & en nageant s'approchent du coſté de la balaine, puis d'vne grande dexterité ils luy ſautent & montent ſur le col, & là ſe tient comme à cheual, en attendant ſon point; puis à ſa commodité met vn baſton aiſgu & fort, qu'il porte auec ſoy, dans la feneſtre de la narine de la balaine, i'appelle narine, le conduit, ou pertuis, par où reſpirent les baleines. Incontinent le poulſe auant, auec vn autre baſton bien fort, & le fait entrer le plus profondement qu'il peut. Cependant la baleine bat furieuſement la mer, & eſleue des montaignes d'eauë, s'enfonçant dedans d'vne grande violence, puis reſſort incontinent, ne ſçachant que faire de rage, l'Indien neantmoins demeure touſiours ferme & aſſis, & pour luy payer l'amende de ce mal, luy fiche encor vn autre pieu ſemblable en l'autre narine le faiſant entrer de telle façon qu'il l'eſtouppe du tout, & luy oſte la reſpiration, & alors il ſe remet en ſa canoë, qu'il tient attachee au coſté de la baleine auec vne corde, puis ſe retire vers terre ayant premierement attaché ſa corde à la balaine, laquelle il va fillant & laſchãt ſur la balaine, qui cependant, qu'elle trouue beaucoup d'eaue, ſaulte d'vn coſté & d'autre, comme troublee de douleur, & en fin s'approche de terre, où elle demeure incontinent à ſec, pour la grande enormité de ſon corps, ſans qu'elle puiſſe plus ſe mouuoir, ny ſe manier, & lors grand nombre

d'Indiens viennent trouuer le vainqueur, pour cueillir ses despouilles, ils acheuent de la tuer, la decoupant, & faisant des morceaux de sa chair qui est assez mauuaise, lesquels ils seichent & pillent pour en faire de la poudre, dont ils vsent pour viande, qui leur dure long tẽps. En quoy est accomply ce qui est dit en vn autre psalme de la mesme baleine. *Dedisti eum escã populis Æthiopum.* L'Adelentade Pierre Mendés racõtoit plusieurs fois ceste pescherie, de laquelle mesme fait mention Modardes en son liure. Il y a vne autre pescherie, dont vsent ordinairement les Indiens en la mer, laquelle, quoy qu'elle soit moindre, ne laisse d'estre digne de raconter. Ils font comme des fagots de ionc, ou varig sec, bien liez, qu'ils appellent Balsas, & les ayants portez sur leurs espaules iusques à la mer, les y iettent, & incontinent ils se mettent dessus, & ainsi assis entrent bien auant en la mer, vogans auec de petites cannes, d'vn costé & d'autre, ils vont vne & deux lieües en haute mer pour pescher, portans sur ces fagots leurs cordes & leurs rets, & se soustenants sur iceux ils iettent leurs rets, & sont la peschants la plus grande partie de la nuict, ou du iour, iusques à ce qu'ils ayent emply leur mesure, auec laquelle ils retournent fort contens. Certes ce m'estoit vne grande recreation, de les voir aller pescher au Callao de Lyma, pource qu'ils estoient grand nombre, & ainsi chacun cheualier, ou assis, coupant les ondes de la mer, à qui mieux mieux, lesquelles à l'endroit où ils peschent sont grandes, & furieuses, resembloient les Tritons, ou Neptunes
qu'on

qu'on peint dessus l'eaüe, & estãs arriuez en terre tirent leur barque de l'eaüe sur leur dos, laquelle aussi tost ils deffont & estẽdent sur le riuage à fin que les herbes se sechẽt & esgoutent. Il y auoit d'autres Indiens des vallées de Yca, qui auoient de coustume d'aller pescher sur des cuirs ou peaux de loups marins, enflez & pleins de vent, & de fois à autre les souffloient comme pelotes de vent, de peur qu'elles ne s'enfonsassent. Au val de Canete, qu'anciennement ils appelloient le Guarco, il y auoit grand nombre de pescheurs Indiens, mais pource qu'ils resisterent à l'Ingua, quand il fut conquester ceste terre, il feignit faire paix auec eux : c'est pourquoy à fin de luy faire feste, ils ordonnerent vne pesche solemnelle de plusieurs miliers d'Indiens, qui en leurs vaisseaux de ionc, entrerent en la mer, & au retour de l'Ingua, qui auoit appareillé quelques soldats couuerts, fit d'eux vn cruel carnage, & de là demeura ceste terre tant despeuplée, combien qu'elle soit si abondante & fertile. Ie vis vne autre façon de pescher où me mena le Viceroy Dom François de Tollede: toutesfois ce n'estoit point en la mer, mais en vne riuiere qu'ils appellent Grande en la prouince des Charcas, où des Indiens Chiraquanas se plongeoient en l'eaüe, & nageans auec vne admirable vistesse suiuoient les poissons, & auec de darts ou harpons qu'ils portoient en la main droite, nageans seulement auec la gauche blessoient le poisson, & ainsi nauré le tiroient en haut, ressemblans en cela estre plus poissons qu'hommes de terre. Mais ores que nous som-

mes sorties de la mer, venons à ces autres sortes d'eaues qui restent à dire.

Des lacs & des estangs que l'on trouue és Indes.

CHAP. XVI.

AV lieu de ce que la mer Mediterranée est au vieil monde, le Createur a pourueu ce nouueau de plusieurs lacs, dont y en a quelques vns si grands que l'on peut proprement appeller mers: veu que l'Escriture appelle ainsi celuy de Palestine, qui n'est pas si grād que quelques vns de ceux-cy. Le plus renommé est celuy de Titicaca, qui est au Peru en la prouince de Collao, lequel comme i'ay dit au liure precedent, contient presque quatre vingts lieues de tour, & y entrent dix ou douze grands fleuues. Il y a quelque temps que l'on commença à le nauiger auec des barques & des nauires, & y procederent si mal que le premier nauire qui y entra s'ouurit d'vne tempeste qui s'esleua en ce lac. L'eaue n'est pas totalement amere ny sallée cōme celle de la mer, mais elle est si espaisse qu'on ne la peut boire. Deux especes de poissons s'engendrent en ce lac en fort grande abōdance, l'vn desquels ils appellent Suches, qui est grand & sauoureux, mais flegmatique & mal sain; & l'autre Bogas, qui est plus sain, combien qu'il soit petit & fort espineux. Il y a tresgrand nombre de canarts sauuages & de cercereulles. Quand les Indiens veulent faire fe-

ste ou donner du passetemps à quelque personnage qui passe le long des deux riuages, qu'ils appellent Chucuyto & Omasuyo, ils assemblent vne grand' quantité de Canoës, & vont faisant vn rond poursuiuans & enserrans les canards iusques à en prendre auec les mains tant qu'ils veulent, & appellent ceste façon de pescher Chaco. En l'vn & en l'autre riuage de ce lac sont les meilleues habitations du Peru. De son yssue il naist & procede vn autre lac plus petit, encor qu'il soit bien grand, qu'ils appellent Paria, au riuage duquel y a grand nombre de bestial, specialement de porcs, qui s'engraissent extremement des herbiers qui croissent en ces riuages. Il y a beaucoup d'autres lacs aux lieux hauts de la montagne d'où naissent des riuieres & des ruisseaux, qui vienent de là en auant à estre fort grands fleuues. Au chemin d'Arequippa à Collao, il y a au haut deux beaux lacs d'vn costé & d'autre du chemin : de l'vn sort vn ruisseau, qui depuis deuient fleuue, & se perd à la mer du Sud. De l'autre ils disent que la fameuse riuiere d'Aporima prend son origine, de laquelle l'ont dit que la renommée riuiere des Amazones, autrement dite de Maragnon, procede auec sa grande quantité & assemblée d'eaues qui se ioignent en ces montagnes. C'est vne chose que l'on peut souuentesfois demander, d'où viēt qu'il y a tant de lacs au haut de ces montagnes, esquels il n'entre aucune riuiere, mais au contraire plusieurs grands ruisseaux en sortent, & si n'apperçoit-on point que ces lacs diminuent presque en aucune saison de l'an

née. De penser que ces lacs s'engendrent des neiges fondues ou des pluyes du Ciel, cela ne satisfait point du tout, car il y en a plusieurs de ceux-là qui n'ont ceste abondance de neiges ny tant de pluyes, & si l'on ne s'apperçoit point qu'ils diminuent. Ce qui fait croire que ce sont sources qui y naissent & sourdent naturellement, bien qu'il ne soit pas mal à propos de croire que les neiges & les pluyes y peuuent aider en quelques saisons. Ces lacs sont si communs aux plus hauts sommets des montagnes, qu'à peine y a-il riuiere fameuse qui ne tire son origine de quelqu'vn d'iceux. Leur eaue est fort nette & claire, & si engendre peu de poissons, encor si peu qu'il y en a, este fort menu à cause du froid qui y est continuellement: Combien qu'il y ait toutesfois quelques vns de ces lacs qui sont veritablement chauds, qui est vne autre merueille: Au bout de la vallée de Tarapaya proche de Potozi y a vn lac de forme rond tel qu'il semble auoir esté fait par compas, l'eaue duquel est tres-chaude, combien que la terre en soit extremement froide. Ils ont accoustumé de s'y baigner pres du riuage, d'autant qu'vn peu auant l'on ne pourroit souffrir la chaleur. Au milieu de ce lac y a vn bouillon de plus de vingt pieds en quarré, qui est sa vraye source: & neantmoins quoy que ceste source en soit ainsi grande, iamais on ne le void croistre en aucune façõ, & semble qu'il s'exhale de soy-mesme, ou qu'il ait quelque issue cachée & incogneue. On ne le void non plus diminuer, qui est vne autre merueille, iaçoit que l'on en ait tiré vn gros ruisseau

courant pourfaire moudre certains engins pour le metal, veu que pour la grande quantité de l'eaüe qui en ſort,par raiſon il deuroit diminuer. Or laiſſant le Peru & paſſant à la neufue Eſpagne, les lacs qui s'y trouuent ne ſont pas moins remarquables, ſpecialement ce tant fameux de Mexique, auquel l'on trouue de deux ſortes d'eaues, l'vne ſallée & ſemblable à celle de la mer, & l'autre claire & douce à cauſe des riuieres qui y entrent. Au milieu de ce lac y a vn rocher fort plaiſant & delicieux où il a des baings d'eaue chaude qui y ſourdent, leſquels ils eſtiment beaucoup pour la ſanté. Il y a des iardins au milieu de ce lac, fondez & portez ſur l'eaue meſme où l'on void des parterres pleins de mille ſortes d'herbes & de fleurs,& ſont de telle façon qu'on ne les peut bien comprendre ſinon en les voyant. La Cité de Mexique eſt fondée ſur ce lac, encor que les Eſpagnols ayẽt remply de terre tout le lieu & aſſiette d'icelle,laiſſans ſeulement quelques courants d'eaue,grands & petits qui entrẽt & tournoyent dans la ville pour voicturer ce qu'ils ont de beſoin,comme bois,herbes, pierres, fruicts du pays, & toutes autres choſes. Quand Cortes conqueſta Mexique il fit faire des briguantins, & depuis luy ſembla qu'il eſtoit plus ſeur de ne s'en ſeruir point. C'eſt pourquoy ils vſent des Canoës, dont y a grande abondance. Il y a en ce lac beaucoup de poiſſon & de viuier, combien que ie n'y ay pas veu de poiſſon de prix, toutesfois ils diſent que le reuenu de ce lac vaut trois cens mille ducats. Il y a pluſieurs autres lacs non loin de là, d'où l'on porte beau-

coup de poiſſon à Mexique. La prouince de Mechouacan eſt ainſi appellée, pource que c'eſt vne prouince abondante en poiſſon. Il y a de tres-beaux & grands lacs, eſquels y a beaucoup de poiſſon, & eſt ceſte terre ſaine & freſche. Il y a pluſieurs autres lacs, deſquels il n'eſt pas poſſible faire mention, ny les ſçauoir en particulier, ſeulement l'ont peut remarquer par ce qui en a eſté diſcouru au liure precedẽt que ſouz la Toride il y a plus grande abondance de lacs qu'en autre partie du monde: & ainſi parce que nous auons dit cy deſſus, & le peu que nous dirons des riuieres & fontaines, nous mettons fin à ceſte matiere d'eaües.

De pluſieurs & diuerſes ſources & fontaines.

CHAP. XVII.

IL y a és Indes comme és autres parties du monde grande diuerſité de ſources, fontaines & riuieres, & quelques vnes de proprietez eſtranges. En Guancauelica du Peru où ſont les mines du vif argent, il y a vne fontaine qui iette l'eaüe chaude, & en coulant ſon eaüe ſe conuertit en roche, de laquelle roche ou pierre, l'on ediffie quaſi toutes les maiſons du bourg. Ceſte pierre eſt molle, & aiſée à coupper, car auec vn fer l'on la couppe, & tail-

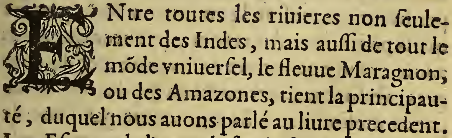
le aussi facilement, cõme si c'estoit du bois, & est legere & de durée. Si quelques hommes, ou animaux boyuent de ceste eaue, ils meurent d'autant qu'elle se congelle dedans leur ventre, & s'y conuertit en pierre, pour ceste cause en sont morts quelques cheuaux. Comme ceste eaue se va conuertissant en pierre, celle qui decoulle bouche le chemin au reste, tellement qu'elle est contrainte de changer son cours, & pour ceste raison elle court en diuers endroits, au pris que va croissant la roche. En la pointe ou Cap de saincte Helene, y a vne source ou fontaine de betum, qu'au Peru ils appellent Coppey. Ce doit estre vne chose semblable à ce que dit l Escriture, de ce val sauuage où se trouuoient des puits de betum. Les mariniers se seruent de ceste fontaine, ou puits de Coppey, pour oindre & poisser leurs cordages & appareils, pource qu'elle leur sert comme la poix & le bray en Espagne. Lors que ie nauigeois en la neufue Espagne, par la coste du Peru, le pilote me monstra l'Isle qu'ils appellent l'Isle des loups, où il y a vne autre fontaine & puits de Coppey, ou betum, auec lequel mesmement ils breent les cordages. Il y a d'autres fontaines & sources de goultran, que le susdit pilote, homme excellent en sa vacation, me dit auoir veues, & qu'il luy estoit aduenu que nauigeant quelquesfois par ceste coste là, il s'estoit trouué si auant en la mer, qu'il auoit perdu la veuë de terre, & neantmoins il auoit recogneu par l'odeur du Coppey, où il estoit, aussi certainement, comme s'il eust recogneu la

terre, telle eſt l'odeur qui ſort continuellement de ceſte ſource. Aux baings, qu'ils appellent les baings de l'Ingua, y a vn canal d'vne eaue qui ſort toute chaude & bouillante, & ioignant icelle y en a vne autre dont l'eau eſt auſſi froide que neige: L'Ingua auoit accouſtumé de les moderer l'vne auec l'autre, & eſt vne choſe remarquable, qu'il y ait des ſources de qualitez ſi contraires, qui ſont & viennent ſi pres l'vne de l'autre. Il y a vn nombre infini d'autres ſources chaudes, ſpeciallement en la prouince des Charcas, en l'eau deſquelles l'on ne peut endurer & tenir la main l'eſpace d'vn *Aue Maria*, comme ie l'ay veu par gageure. En vne maitairie proche de Cuſco ſourd vne fontaine de ſel, qui ainſi comme elle va courant, ſe va conuertiſſant en ſel, qui eſt blanc, & bon à merueilles : que ſi elle eſtoit en autre contrée, ce ne ſeroit petite richeſſe, toutesfois ils en font peu d'eſtat, pour l'abondance du ſel qu'il y a là. Les eaues qui courent en Guayaquil, qui eſt au Peru, preſque ſoubs la ligne Equinoxialle, ſont tenues pour ſalutaires, pour le mal Neapolitain, & autres ſemblables. A raiſon dequoy l'on y vient de pluſieurs lieux fort eſloignez pour y receuoir guariſon. Et diſent que la cauſe de cela eſt, pour ce qu'il y a en ceſte contrée grande abondance de racines, qu'on appelle ſalcepareille, la vertu & operation de laquelle eſt ſi cogneue, & qu'elle communique ſa proprieté aux eaux où elle eſt miſe, de guarir ceſte maladie. Bilcanota eſt vne montagne, qui ſelon l'opinion du commun, eſt au plus haut lieu du Peru, le ſom-

met de laquelle est tout couuert de neige, & en quelques endroits, est noir comme charbon. Il sort d'iceluy deux sources en lieux tout contraires, qui deuiennent incontinent fort grands ruisseaux, & peu à peu grands fleuues, l'vn desquels va à Collao dans ce grand lac Titicaca, & l'autre va aux Landes, & est celuy qu'ils appellent Yucay, qui se ioignant auec vn autre, sort à la mer du Nort, ayant vn cours furieux & impetueux. Ceste source quand elle sort de la roche Bilcanota que i'ay dit, est de la mesme sorte & couleur que l'eaue de Lexiue, ayant la couleur cendrée, & iettant vne fumée, comme de chose bruslée, laquelle court ainsi vn long temps, iusques à ce que la multitude des eaux qui y entrent, luy esteignent ce feu & fumee, qu'elle tire de son commencement. En la neufue Espagne i'ay veu vne source, comme d'ancre quelque peu bleue, vne autre au Peru de couleur rouge comme sang, d'où ils l'appellent la riuiere rouge.

Des Riuieres.

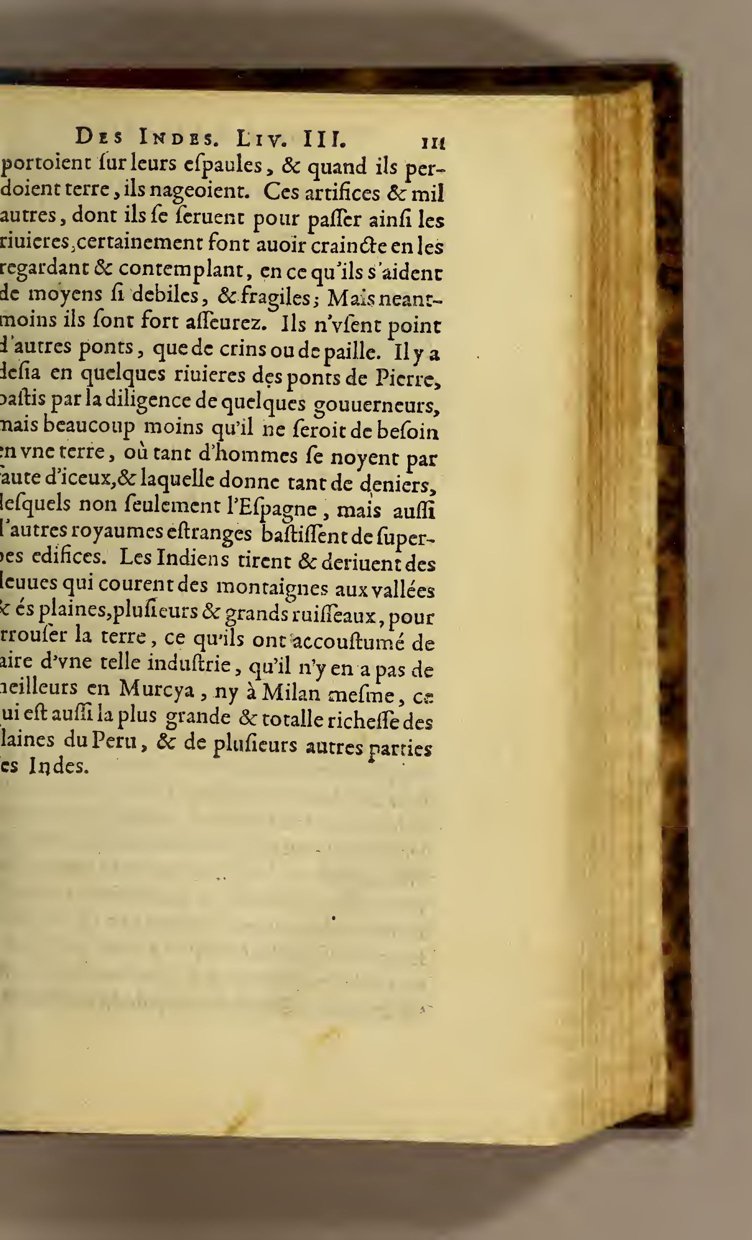
CHAPITRE XVIII.


ENtre toutes les riuieres non seulement des Indes, mais aussi de tout le mõde vniuersel, le fleuue Maragnon, ou des Amazones, tient la principauté, duquel nous auons parlé au liure precedent. Les Espagnols l'ont plusieurs fois nauigé, pretendans descouurir des terres, qui selon le bruit

commun, ſont fort riches, ſpecialement celles qu'ils appellent de Dorado, & Paytiti. L'Adelentade Iean de Sallines, fit vne entrée memorable, encor qu'elle fut de peu d'effect. Il y a vn paſſage qu'ils appellent le Pongo, qui doit eſtre vn des plus dangereux pas de tout le monde: car la riuiere eſtant reſerrée en cet endroit, & contraincte entre deux roches tres-hautes en precipice, vient à tomber droictement du haut en bas, auec vne grande roideur, où l'eaue par la cheute qu'elle faict de ſi haut, fait vn tel bouillon, qu'il ſemble impoſſible de le paſſer ſans ſe noyer. Neantmoins la hardieſſe des hommes a bien oſé entreprendre de paſſer ce paſſage, pour le deſir de ce Dorado tant renommé. Ils ſe laiſſerent couler du haut en bas, poulſez de la roideur & du courant du fleuue, ſe tenans bien aux Canoes ou barques, où ils eſtoient, & encor qu'elles fuſſent renuerſées ſens deſſus deſſoubs en tombant, & eux & leurs Canoes s'enfonçaſſent en l'eaue; neantmoins par leur force & par leur induſtrie ils ſe remettoient & retournoient touſiours en haut, & de ceſte façon eſchappa toute l'armee, excepté quelque peu qui ſe noyerent. Et ce qui eſt plus admirable, ils s'y comporterent ſi dextrement qu'ils ne perdirent pas meſme la munition & la poudre qu'ils portoient. Au retour, (pource que apres auoir enduré beaucoup de trauaux, & de dangers, ils furent contraincts en fin de retourner par ce meſme lieu) ils monterent par l'vne de ces roches tres-hautes auec leurs poignards qu'ils fichoient en la roche. Le Capitaine Pierre

d'Orſua fit vne autre entrée par le meſme fleuue, lequel eſtant mort ſur ce voyage, & les ſoldats s'eſtans mutinez, d'autres Capitaines pourſuyuirent l'entreprinſe, par le bras qui vient iuſques en la mer du Nort. Vn religieux de noſtre compagnie nous diſoit, qu'eſtant ſeculier, il ſe trouua quaſi en toute ceſte entreprinſe, & que les marées montoient bien pres de cent lieues à mont le fleuue, & que à l'endroit où il va ſe ietter dans la mer, qui eſt quaſi ſoubs la ligne, ou fort proche d'icelle, il a ſoixante & dix lieues d'emboucheure, choſe incroyable, & qui excede la largeur de la mer Mediterranée; encor qu'il y ait quelques autres, qui en leurs deſcriptions, ne luy donnent que vingt cinq ou trente lieues d'emboucheure. Apres ceſte riuiere, tient le ſecond lieu en l'vniuers la riuiere de Plata, ou d'argent, qui s'appelle autrement le Paraguey, laquelle court des montagnes du Peru, & ſe va perdre en la mer, en la hauteur de trente cinq degrez au Sud. Elle croiſt, comme ils diſent, en la meſme façon du Nil, mais beaucoup d'auantage ſans comparaiſon, & rend les champs qu'elle baigne comme vne mer, par l'eſpace de trois mois, apres retourne à ſon cours, où les nauires montent beaucoup de lieues à mont. Il y a pluſieurs autres fleuues, qui ne ſont pas toutesfois de telle grandeur, & neantmoins eſgallent, voire ſurpaſſent les plus grands de l'Europe, comme celuy de la Magdaleine, proche de ſainte Marthe, la riuiere grande, & celuy d'Aluarado en la neufue Eſpagne, & vn nombre infini d'autres.

Du coſté du Sud aux montagnes du Peru, les fleuues communement ne ſont pas ſi grands, pource qu'ils ont peu d'eſpace de courir, & ne peuuent aſſembler tant d'eaux, mais ils ſont fort roides, à cauſe qu'ils tombent de la montagne, & ont des auallages & des crues ſubites: à raiſon dequoy ils ſont fort dangereux, & ont eſté cauſe que pluſieurs hommes y ſont morts. En temps de chaleur, ils croiſſent & ſe desbordent le plus. I'ay trauerſé vingt ſept riuieres en ceſte coſte, dont ie n'en ay pas paſſé vne ſeule à gué. Les Indiens vſent de mil artifices pour paſſer les riuieres. En quelques endroits ils ont vne longue corde qui trauerſe d'vn coſté à l'autre, & en icelle pend vn panier ou corbeille, dans laquelle ſe ſe met celuy qui veut paſſer, & alors ils le tirent du riuage auec vne autre corde, tellement qu'il paſſe dedans ceſte corbeille. En d'autres endroits l'Indien paſſe comme à cheual ſur vn boteau de paille, & derriere luy celuy qui veut paſſer, & vogant auec vn bout d'aix paſſe de ceſte façon. En d'autres endroits ils ont vn radeau de courges ou citrouilles, ſur leſquelles ils mettent les hommes ou hardes qu'ils doiuent paſſer, & les Indiens liez auec des cordes vont nageans, & tyrans apres eux ce radeau de citrouilles, comme des cheuaux tirent vn coche, ou caroſſe; d'autres vont derriere poulſans les citrouilles pour leur ayder. Paſſez qu'ils ſont, ils prennent ſur leurs eſpaulles, leur barque de citrouilles, & retournét à nage, ce qu'ils font en la riuiere de la Sainte, au Peru. Nous paſſaſmes celuy d'Aluarado en la neufue Eſpaigne, ſur vne table que les Indiens



portoient ſur leurs eſpaules, & quand ils perdoient terre, ils nageoient. Ces artifices & mil autres, dont ils ſe ſeruent pour paſſer ainſi les riuieres, certainement font auoir crainćte en les regardant & contemplant, en ce qu'ils s'aident de moyens ſi debiles, & fragiles; Mais neantmoins ils ſont fort aſſeurez. Ils n'vſent point d'autres ponts, que de crins ou de paille. Il y a deſia en quelques riuieres des ponts de Pierre, baſtis par la diligence de quelques gouuerneurs, mais beaucoup moins qu'il ne ſeroit de beſoin en vne terre, où tant d'hommes ſe noyent par faute d'iceux, & laquelle donne tant de deniers, deſquels non ſeulement l'Eſpagne, mais auſſi d'autres royaumes eſtranges baſtiſſent de ſuperbes edifices. Les Indiens tirent & deriuent des fleuues qui courent des montaignes aux vallées & és plaines, pluſieurs & grands ruiſſeaux, pour arrouſer la terre, ce qu'ils ont accouſtumé de faire d'vne telle induſtrie, qu'il n'y en a pas de meilleurs en Murcya, ny à Milan meſme, ce qui eſt auſſi la plus grande & totalle richeſſe des plaines du Peru, & de pluſieurs autres parties des Indes.

De la qualité de la terre des Indes en general.

CHAP. XIX.

L'ON peut cognoiſtre la qualité de la terre des Indes, en la plus grand' part, (puis que c'eſt le dernier des trois Elemens deſquels nous auōs propoſé de traitter en ce liure) par le diſcours que nous auons fait, au liure precedent, de la Zone Torride, veu que la plus grande partie des Indes ſe trouue ſituée en icelle. Mais pour ce faire entendre plus particulieremēt, i'ay remarqué trois ſortes de terres, en ce que i'ay cheminé par ces regions, dont il y en a vne, qui eſt baſſe, vne autre tres haute, & l'autre qui tient le milieu de ces deux extremitez. La terre baſſe eſt celle qui eſt en la coſte de la mer, dont il s'en trouue par toutes les Indes, & eſt ordinairement fort chaude & humide, qui cauſe qu'elle n'eſt pas ſi ſaine, & qu'àpreſent on la voit moins peuplée, combien que au temps paſſé, elle ait eſté bien peuplee d'Indiens, comme il appert, par les hiſtoires de la neufue Eſpaigne, & du Peru, & s'y conſeruoient & viuoient, entant que la region leur eſtoit naturelle, comme ceux qui y auoient eſté engendrez. Ils y viuoient de la peſche de la mer & des ſemences, qu'ils faiſoient, tirans des ruiſſeaux des riuieres deſquels ils ſe ſeruoient faute de pluye, d'autant qu'il y pleut fort peu, & en quelques endroits n'y pleut point du tout, Ceſte terre baſſe a beaucoup de lieux inhabita-

bles, tant à cause des sablons, qui y sont dangereux, car il s'y trouue des montaignes entieres de ces sablons, que à cause des marescages qui s'y font des eaues descendants des montaignes, lesquelles ne trouuans point d'yssue en ces terres plates & basses les noyent du tout, & les rendent inutiles. Et à la verité la plus grande partie de toute ceste coste de la mer, est de ceste sorte és Indes, principalement du costé de la mer, du Sud. L'habitation desquelles costes est à present si diminuée & mesprisée, que des trente parts du peuple, qui y habitoit, les vingt neuf y deffaillent, & à son opinion, que le reste des Indiens finira auant peu de temps. Plusieurs selon leurs diuerses opinions attribuent cela à diuerses causes, les vns au trop grand trauail, que l'on a donné à ces Indiens, les autres au changement & diuersité des viandes, & boire dont ils vsent, depuis qu'ils communiquét auec les Espagnols; les autres au trop grand excés de boire, & autres vices qu'ils ont. Quant à moy ie croy que le desordre, est la plus grande cause de leur diminution, & n'est pas temps maintenant d'en discourir d'auantage. En ceste terre basse, (que ie dy generallement estre mal saine & peu conuenable à l'habitation des hommes) il y a exception en quelques endroits qui sont temperez & fertiles, comme La plus grand' partie des plaines du Peru, où il y a des valons frais, & qui sont fort fertiles. La plus grande partie de l'habitation de la coste, entretient tout le commerce d'Espaigne par mer, duquel despend tout l'estat des Indes. En ceste coste il y a quelques villes

aſſez bien peuplees, comme Lyma & Truxillo, au peru. Panama & Carthagene, en la terre ferme,& és Iſles ſainct Dominicque, port-riche,& la Hauane, & pluſieurs autres villes, qui ſont moindres que celle-cy, cõme eſt la vraye Croix, en la neufue Eſpagne, Yça, Aricgua, & autres au Peru;& meſmes,les ports ſont communemẽt habitez, combien que ce ſoit aſſez petitement. La ſeconde ſorte de terre, eſt au contraire fort haute,& par conſequent froide & ſeiche, comme toutes les montagnes le ſont ordinairement. Ceſte terre n'eſt point fertile ny plaiſante, mais elle eſt fort ſaine, qui la rend peuplée & habitée. Il y a des paſturages, & en iceux beaucoup de beſtial, ce qui ſuſtante, en la plus grand' part, la vie humaine, & auec le beſtial, ils ſuppleent le deffaut qu'ils ont de bleds & ſemences par leurs trocs, & eſchanges. Mais ce qui rend encor d'auantage ces terres habitées, & quelques vnes fort peuplées,eſt la richeſſe des mines, qui ſe treuuent en icelles, pource que tout obeit à l'argent, & à l'or. A cauſe des mines il y a quelques habitations d'Eſpagnols & d'Indiens, qui ſe ſont accreües, & augmentées, comme eſt Potoſi, & Guancauelicqua au Peru, & Cacatecas en la neufue Eſpaigne. Il y a auſſi par toutes ces montagnes, de grandes habitations d'Indiens qui auiourd'huy ſe maintiennent, voire veut-on dire qu'ils vont en augmentant,ſinon que le trauail des mines en conſume beaucoup, & quelques maladies generalles en ont meſme deſtruit vne grande partie, comme le Cocoliſté, en la neufue Eſpaigne. Toutesfois l'on ne s'ap-
perçoit

perçoit point qu'ils diminuent beaucoup. En ceste extremité de terre haute, froide & seiche, il y a deux commoditez, que i'ay dictes des pasturages, & des mines, qui recompẽsent bien les autres deux qui sont és terres basses de la coste, à sçauoir le commerce de la mer, & la fertilité du vin, qui ne croist qu'en ces terres fort chaudes. Entre ces deux extresmes, y a la terre de moyenne hauteur, laquelle combien qu'elle soit en quelques endroits plus basse ou plus haute l'vne que l'autre, ce neantmoins elle n'approche ny de la chaleur de la coste, ny de l intemperature des montagnes. En ceste sorte de terre il croist beaucoup de semences, de froment, d'orge, & de mays, lesquelles ne se trouuent aucunement és terres hautes, mais bien aux basses: il y a mesme abondance de pasturages, de bestial, de fruicts, & de forests assez verdoyantes. Ceste partie est la meilleure habitation des trois, pour la santé, & pour la recreation. C'est pourquoy aussi ce qui est le plus peuplé és Indes, est de ceste qualité, ce que i'ay remarqué fort curieusement en plusieurs chemins & voyages que i'ay faits, & ay trouué pour vray, ce que les prouinces & parties mieux peuplees d'Indiens, sont en ceste situation. Que l'on regarde de pres en la neufue Espagne (qui est sans doute la meilleure prouince que le Soleil enuironne) par quelque endroit de la coste que l'on y entre, l'on y va tousiours montant, & encor qu'apres auoir monté beaucoup, l'on commence à descendre, toutesfois c'est fort peu, & tousiours la terre y de-

meure beaucoup plus haute que celle de la coste. Tout le terroir de Mexique est de ceste nature & situation, & ce qui est es enuirons du Vulcan, qui est la meilleure terre des Indes, comme aussi le sont au Peru, Arequipa, Guamangua, & Cusco, combien que ce soit l'vn plus que l'autre. Mais en fin tout y est terre haute, encor que l'on y descende à des vallees profondes, & que l'on monte de hautes montagnes, ils en disent autant de Quito, Saincte Foy, & du meilleur du nouueau Royaume. Pour resolution, ie croy que la sagesse & prouidence du Createur, a pourueu en cecy, & voulu pour le mieux, & que la plus grande part de ceste terre des Indes fust haute & esleuée, afin qu'elle fust d'vne meilleure temperature. Car estant basse, elle eust esté fort chaude soubs la Zone Torride, principalement estant distante & esloignée de la mer. Aussi toute la terre que i'ay veuë és Indes, est auoisinée de montagnes d'vn costé, ou de l'autre, & quelquefois de toutes parts. Tellement que i'ay plusieurs fois dit par delà, que ie desirois me voir en vn endroit, d'où l'horison se formast & finist par le Ciel, & vne terre estendue & vnie, comme l'on voit en Espagne en mille campagnes: toutesfois ie n'ay point de souuenance d'auoir iamais veu telles veues aux Indes, fust aux Isles, ou en la terre ferme, encor que i'y aye cheminé plus de sept cens lieues en longueur. Mais comme i'ay dit, le voisinage des montagnes est fort à propos en ceste region, pour temperer la chaleur du Soleil. Par ainsi tout le plus habité des Indes, est

de la façon que i'ay dit, & generalement toute ceste terre est abondante en herbages, pasturages, & forests, au contraire de ce que Aristote & les anciés ont pensé. De sorte que quād l'on va de l'Europe aux Indes, l'on s'esmerueille de voir la terre belle, si verdoyante & pleine de friscades; Neantmoins ceste regle a quelques exceptions, & principalemēt en la terre du Peru, qui est d'vn naturel estrange, entre toutes les autres, de laquelle nous dirons maintenant.

Des proprietez de la terre du Peru.

CHAP. XX.

NOus entendons par le Peru, non point toute ceste grande partie du monde, qu'ils appellent l'Amerique, puis que en icelle est comprins le Bresil, le Royaume de Chillé, & celuy de Grenade, & toutesfois aucun d'iceux Royaumes, n'est le Peru, mais tant seulement ceste partie qui gist au costé du Sud, commençant au Royaume de Quitto, qui est soubs la ligne & qui va courant en longueur iusques au Royaume de Chillé, lequel est hors les Tropiques, qui seroyent six cens lieues en longueur, & en largeur ne contient point d'auantage que ce que comprennent les Indes, ou montagnes, qui sont cōme cinquante lieues communes, encor que en quelques endroits, comme à Chachapoyas, il y ait d'auantage. Ceste partie du monde que l'on appelle Peru, est fort remarquable, & con-

tient en ſoy des proprietez fort eſtranges, qui font qu'elle ſert d'exception à la regle generale des Indes. La premiere eſt qu'en toute la coſte il ne ſoufle continuellement qu'vn ſeul vent, qui eſt le Sud & Suroeſt, contraire à celuy qui a accouſtumé de courir ſoubs la Torride. La ſeconde eſt, qu'eſtant ce vent de ſa nature le plus violent, tempeſtueux & maladif de tous, neantmoins il eſt en ceſte region merueilleuſement gracieux, ſain, & aggreable, de telle façon que l'on luy doit attribuer l'habitation de ceſte coſte, laquelle ſans doute ſeroit inhabitable & ennuyeuſe, à cauſe de ſa chaleur, ſi par ſon ſoufflement elle n'eſtoit addoucie. La troiſieſme eſt que iamais il ne pleut, tonne, neige, ny greſle en toute ceſte coſte, qui eſt vne choſe digne d'admiration. Quartement à peu de diſtance de la coſte il pleut & neige terriblement. Quintement il y a deux chaines de montaignes, qui courent l'vne comme l'autre, & en vne meſme hauteur du Pole, neantmoins en l'vne y a de tres-grandes foreſts, & y pleut la plus part de l'année, eſtant fort chaude. L'autre tout au contraire eſt toute nuë & deſcouuerte, & fort froide, de ſorte que l'Hyuer & l'Eſté ſont departis en ces deux montagnes, & les pluyes & la ſerenité meſme. Or afin d'entendre mieux cecy, l'on doit conſiderer que le Peru eſt diuiſé comme en trois parties, longues & eſtroittes, qu'ils appellent Lanos, Sierras, & Andes. Les Lanos, ſont la coſte de la mer, la Sierra, ſont toutes montagnes, & quelques vallees, & les Andes, ſont

montagnes aſpres & rudes. Les Lanos, ou coſte de la mer, ont quelque dix lieues de large, en quelques endroits moins, & en autres quelque peu d'auantage. La Sierra contient comme vingt lieues en large, & les Andes autant, tantoſt plus, tantoſt moins. Ils courent en leur longueur Nort & Sud, & en leur largeur, d'Orient au Ponant. C'eſt donc choſe merueilleuſe, qu'en ſi peu de diſtance, comme ſont cinquante lieues, eſgallement eſloignees de la ligne & Pole, y ait vne ſi grande diuerſité, qu'en vn lieu il y pleuue preſque touſiours, & en l'autre il n'y pleuue quaſi iamais. Il ne pleut iamais en ceſte coſte ou Lanos, encor, qu'il y tombe quelquesfois vne eaue menue, qu'ils appellent Guarua, & en Caſtille Mollina, laquelle quelquesfois s'eſpaiſſit en certaines gouttes d'eaüe qui tombe, toutesfois ce n'eſt point choſe ennuyeuſe, ny telle, qu'il ſoit beſoing de ſe couurir pour cela. Les couuertures y ſont de nates auec vn peu de terre par deſſus, & leur eſt choſe ſuffiſante. Aux Andes preſque durant toute l'année il y pleut, combien qu'il y ait en vn temps plus de ſerenité qu'en l'autre. En la Sierra, qui giſt au milieu des deux extremes, il pleut au meſme temps qu'en Eſpagne, qui eſt depuis Septembre iuſques en Auril, mais en l'autre ſaiſon, le temps y eſt plus ſerain, qui eſt quand le Soleil en eſt plus eſloigné, & le contraire quand il en eſt plus proche, dequoy nous auons aſſez amplement traitté au liure precedent. Ce qu'ils appellent Andes, & ce qu'ils appellent Sierra, ſont deux

chaines de montagnes tres-hautes, qui doiuent courir plus de mil lieues à veue l'vne de l'autre, & presque esgalement. Il y a vn nombre infini de vicugnes, qui naissent & s'engendrent aux Sierres, qui sont proprement comme chieures sauuages, fort vistes & fort agiles. Il y a mesmes de ces animaux, qu'ils appellent Guanacos & Pacos, qui sont des moutons, qu'on peut aussi bien dire les Asnes de ce pays, dequoy il sera traitté en son lieu: & aux Andes se trouuent des singes fort gentils & plaisants, & des Perroquets en grande quantité. L'on y trouue aussi l'herbe, ou arbre qu'ils appellent Coca, qui est tant estimé des Indiens, & la traite qu'on en fait y vaut beaucoup d'argent. Celle qu'ils appellent Sierre, fait des vallees és endroits où elle s'ouure, qui sont les meilleures habitations du Peru, comme est la vallée de Xauxa, & d'Andaguaylas, & de Yucay. En ces vallées il croist du froument du mays, & d'autres sortes de fruicts, toutesfois és vnes moins qu'aux autres. Plus outre que la cité de Cusco (qui estoit anciennement la cour des Seigneurs de ces Royaumes) les deux chaines de montagnes que i'ay dictes se retirent & s'esloignent d'auantage les vnes des autres, & laissent au milieu vne pleine & large campagne, qu'ils appellent la prouince de Collao, où il y a grand nombre de riuieres, & beaucoup d'herbages & pasturages fertiles, & là est aussi le grand lac de Titicaca: mais encor que ce soit terre pleine, & à la mesme hauteur & intemperature que la Sierre, & qu'il n'y ait non plus d'arbres ny de forests,

toutefois le defaut qu'ils ont du pain y eſt recõpenſé par les racines qu'ils ſement, leſquelles ils appellent Papas, & croiſſent dedans la terre. Ceſte racine eſt le manger des Indiens. Car les ſechans & nettoyans ils en font ce qu'ils appellẽt Chugno, qui eſt le pain & nourriture de ces prouinces. Il y a meſme d'autres racines & petites herbes qu'ils mangent. C'eſt vne terre ſaine, & la plus peuplée des Indes & la plus riche, pour l'abondance des beſtiaux qui s'y nourriſſent, tant de l'eſpece meſme de ceux qui ſont en Europe, comme brebis, vaches & cheures, que de celles du pays qu'ils appellent Guanacos & Pacos, & y a des perdrix aſſez abondãment. Apres la prouince de Collao vient celle de Charcas, où il y a des vallées chaudes de grande fertilité & des roches tres-aſpres, leſquelles ſont fort riches de mines, tellement qu'en nul endroit du monde il n'y en a point de meilleures ny de plus belles.

Des cauſes qu'ils donnent pourquoy il ne pleut aux lanos ou coſtes de la mer.

Chap. XXI.

D'Autant que c'eſt choſe rare & extraordinaire qu'il y ait quelque terre où il ne pleuue iamais, ny tonne; les hommes deſirent naturellement ſcauoir la cauſe de telle nouueauté. La raiſon que donnent quelques vns qui ont recherché & conſideré cecy de pres, eſt qu'il ne

s'esleue en ceste coste des vapeurs assez grosses & suffisantes pour engendrer la pluye faute de matiere: mais qu'il y a seulement des vapeurs petites & legeres, qui ne peuuent engendrer autre chose que les broüillars & rosées: comme nous voyons en Europe qu'il y a bien souuent au matin des vapeurs qui s'esleuent, lesquelles ne se conuertissent pas en pluyes: mais seulement en brouillars. Ce qui prouient de la matiere qui n'est point assez grosse & suffisante pour se tourner en pluye. Et disent que la cause pourquoy cela, qui n'aduient qu'aucunesfois en Europe, arriue continuellement en la coste du Peru, est pour ce que ceste region est tres-seche & ne rend point de grosses vapeurs. On recognoist sa secheresse par le grand nombre de sablons qui y sont, & par ce que l'on n'y troue ny puits ny fontaines, sinon en vne tres-grãde profondité de quinze stades, (qui est la hauteur d'vn homme ou plus) & encor est-ce pres des riuieres, l'eaue desquelles penetrant la terre, est cause que l'on y peut faire des puits. Tellement que l'on a veu par experience que le cours des riuieres estant destourné, les puits se sont taris iusques à ce qu'elles fussent retournées en leurs cours ordinaires, & donnent ceste raison pour cause materielle de cest effect; mais pour la cause efficiente ils en ont vne autre qui n'est pas moins considerable, qui est que la hauteur excessiue de la Sierre, qui court par toute la coste, porte abry à ces lanos, de sorte qu'elle empesche qu'aucun vent n'y souffle du costé de la terre, si ce n'est si haut qu'il

ſoit par deſſus les croupes de ces montagnes, au moyen dequoy il n'y court qu'vn ſeul vent qui eſt celuy de la mer, lequel ne trouuant point de contraire, ne preſſe n'y exprime point les vapeurs qui s'eſleuent pour en engendrer la pluye, de maniere que l'abry de la Sierre empeſche que les vapeurs ne s'eſpaiſſiſſent, & fait qu'elles ſe conuertiſſent toutes en bruines. Il y a quelques experiences qui ſe rapportent à ce diſcours, d'autant qu'il pleut en quelques collines de la coſte qui ont le moins d'abry, comme ſont les roches d'Atico & d'Arequipa: meſmes qu'il y a pleu en quelques années que les Norts ou Briſes y ſouffloient, voire pendant tout le temps qu'ils durerent, comme il arriua en ſoixante & dixhuict aux lanos de Trugillo, où il pleut abondamment; ce qu'ils n'auoient point veu pluſieurs ſiecles auparauant. D'auantage il pleut en la meſme coſte és lieux où les Briſes ou Norts ſont ordinaires, comme en Guayaquil, & és lieux où la terre ſe hauſſe beaucoup & ſe deſtourne de l'ombrage & abry des montagnes, comme en ceux qui ſont plus outre que Ariqua. Quelques vns en diſcourent de ceſte façon, mais que chacun en penſe ce qu'il voudra: c'eſt vne choſe certaine que deſcendant de la Sierre en ces lanos l'on a accouſtumé de voir comme deux Ciels, l'vn clair & ſerain par le haut, & l'autre obſcur, & comme vn voile gris tendu au deſſoubs, qui couure toute la coſte; mais encor qu'il n'y pleuue pas, ceſte bruine y eſt merueilleuſement profitable pour produire de l'herbe, & pour eſleuer, & nourrir les

ſemences : car encor qu'ils ayent l'eaüe au pied tant qu'ils veulent qu'ils tirent des eſtrangs ou lacs, toutesfois ceſte humidité du Ciel a vne telle vertu, que ceſſant de tomber ſur la terre elle cauſe vne grande incommodité & diminution aux grains & ſemences. Et ce qui eſt plus digne d'admiration, les ſablons ſecs & ſteriles par ceſte roſée ou bruine ſe reueſtent d'herbes & de fleurs qui eſt vne choſe plaiſante & agreable à voir & de grande vtilité pour les paſturages du beſtial, comme l'on void en la montagne, qu'ils appellent de ſablon, proche de la Cité des Roys.

De la proprieté de la neufue Eſpagne, des Iſles & des autres terres.

CHAP. XXII.

LA neufue Eſpagne ſurpaſſe les autres prouinces en paſturages, qui cauſe qu'il y a vn nombre infiny de troupes de cheuaux, vaches, brebis & autres beſtiaux. Elle eſt fort abondante en fruicts, & en toute ſorte de grain; en ſomme c'eſt la terre la mieux pourueue, & la plus accomplie qui ſoit és Indes. Toutesfois le Peru la ſurpaſſe en vne choſe, qui eſt au vin, pource qu'il y en croiſt abondamment, & de bon, & de iour en iour les vignes y vont multipliant & augmentant, leſquelles croiſſent aux vallées fort chaudes où il y a arrouſement d'eaues. Et combien qu'il y ait des vignes en la neufue Eſpagne, toutesfois le raiſin n'y vient point en ſa

maturité propre & conuenable pour en faire du vin. La cause est pource qu'il pleut par delà en Iuillet & Aoust, qui est quand le raisin meurit : c'est pourquoy il ne paruient à sa maturité. Que si par curiosité l'on vouloit prendre la peine d'en faire du vin, il seroit comme celuy du Geneuois & de Lombardie, qui est fort petit & fort aspre, ayant vn goust comme de verdjus. Les Isles qu'ils appellent de Barlouente, qui sont l'Espagnole, Cube, Port-riche, & autres en ces enuirons sont ornées de beaucoup de verdure, & pasturages, & sont abondantes en bestial, sçauoir est de vaches & de porcs qui y sont deuenus sauuages. La richesse de ces Isles sont, les engins de sucre, & les cuirs. Il y a beaucoup de casse, fistulle, & de gingembre. Et est chose incroyable de voir le grand nombre de ces marchandises, que l'on enleue en vne flotte, n'estant quasi pas vray semblable, qu'en toute l'Europe on en peust tant gaster. Ils en enleuēt mesme du bois de qualité & de couleur excellente, cōme l'Ebene & autres qui seruent aux edifices & menuyserie. Il en y a beaucoup qu'ils appelent, *lignum sanctum*, ou Guayac propre pour guarir la verolle. Toutes ces Isles & celles qui sont en ces enuirons qui sont en tres-grand nombre, ont vn tres-beau & tres-plaisant regard, pource que durant toute l'année elles sōt reuestues d'herbes & d'arbres, tellement qu'ils ne peuuent disçerner, quand il est Autonne, ou esté, pour la continuelle humidité qui y est iointe auec la chaleur de la Torride, & combien que ceste terre soit de tres-grande

estenduë, il y a neantmoins peu d'habitations, d'autant qüe d'elle mesme elle engendre de grands Arcabutos, qu'ils appellent, qui sont des bois, ou taillis fort espais, & qu'il y a beaucoup de marescages & bourbiers és plaines. Ils donnent vne autre raison notable, de ce qu'elles sont peu habitées, qui est d'autant qu'il y est resté fort peu d'Indiens naturels, par l'inconsideration & desordre des premiers conquesteurs & peupleurs; parquoy ils se seruent la plusgrand part de Negres, mais ils coustent cher, à cause qu'ils sont fort propres à cultiuer la terre. Il ne croist ny pain, ny vin en ces Isles, pource que la trop grande fertilité & vice de la terre, ne les laisse grener, mais elle iette le tout en herbe fort inegallement. Il n'y a non plus d'oliuiers, au moins ils ne portent point d'oliues, mais beaucoup de fueilles vertes & plaisantes à la veüe, qui toutesfois n'apportent aucun fruict. Le pain dont ils vsent est de la Cacaue, de laquelle nous dirons en son lieu. Il y a de l'or és riuieres de ce Isles; que quelquesvns tirent, mais c'est en petite quantité, par faute de naturels, qui l'approffitẽt. I'ay esté peu moins d'vn an en ces Isles, & à ce qui m'a esté raconté de la terre ferme des Indes, où ie n'ay point esté, comme la Floride, Nicaragua, Guatimalla, & autres, i'ay entendu & apprins, qu'elle est presque de ceste qualité, que i'ay ditte. Toutefois ie ne mets les choses plus particulieres de nature, qui sont en ces prouinces de terre ferme, pour n'en auoir parfaite cognoissance. La terre qui plus ressemble à l'Espaigne, & aux regions de l'Europe, en toutes les

Indes Occidentales, eſt le royaume de Chillé, qui eſt hors de la regle generalle de ces autres regions, d'autant qu il eſt ſitué hors la Torride & le Tropique de Capricorne· Ceſte terre de ſoy eſt freſche & fertile, & produit de toutes les eſpeces de fruicts qui ſont en Eſpagne, & rapporte auſſi grande abondance de pain & de vin, comme meſme elle abonde en paſturages & beſtial. Le Ciel y eſt ſain & ſerain, entre le chaud & le froid. L'hyuer & l'Eſté y eſt parfaitement, & s'y trouue grande quantité d'or, qui eſt tres-fin. Neantmoins ceſte terre eſt pauure & peu peuplée, pour la guerre continuelle, que les Auracanos, & leurs alliez y font, d'autant que ce ſont des Indiens robuſtes, & amis de leur liberté.

De la terre incogneue, & de la diuerſité d'vn iour entier, qui eſt entre les Orientaux & Occidentaux.

CHAP. XXIII.

IL y a de grandes coniectures qu'en la Zone Temperée, qui eſt au Pole Antartique, il y ait des terres grandes & fertiles, mais iuſques auiourd'huy elles ne ſont deſcouuertes, & ne congnoit-on d'autre terre en ceſte Zone, que celle de Chillé & quelque partie de la terre, qui court d'Ethiopie au Cap de bonne Eſperance, comme il a eſté dit au premier liure. On ſçait auſſi peu, s'il y a habitation aux deux autres Zo-

nes des Poles,& ſi la terre continue & paruient iuſques à celle du coſté de l'Antarctique ouSud. L'on ne cōgnoit pas meſme la terre qui giſt paſſé le deſtroit de Magellan, d'autant que la plus grande hauteur que l'on a cogneue d'icelle eſt de cinquante ſix degréz,ainſi qu'il eſt dit cy-deuāt, & du coſté du pole Articque,ou Nort,n'en ſçait on non plus iuſques où va la terre, qui court paſſé le Cap de Mendoçin & les Calliphornes, ny les bornes & fin de la Floride, & iuſques où elle peut s'eſtendre vers l'Occident. Il y a peu de temps que l'on a deſcouuert vne nouuelle terre,qu'ils appellent le nouueau Mexicque, où ils diſent,qu'il y a beaucoup de peuples qui parlent la langue des Mexicquains.Les Philippines & les Iſles ſuyuantes,comme racontent aucuns qui le ſçauent par experience, courent plus de neuf cents lieuës: mais de traitter de la Chine, Cochinchine, & Syam, & autres regions qui ſont de l'Inde Orientale, ce ſeroit contre mon intention,qui eſt ſeulement de traitter des Occidentales. L'on ne cognoit pas meſme la plus grand' part de l'Amerique qui giſt entre le Peru & le Breſil, combien que de toutes parts l'on en cognoiſſe les bornes. Surquoy il y a diuerſes opinions des vns & des autres, qui diſent, que tout eſt vne terre noyee, pleine de lacs & de lieux aquatiques. D'autres afferment qu'il y a de grands & fleuriſſans royaumes, s'imaginans que là ſont le Paytiti, le Dorado, & les Cæſars, où ils diſent qu'il y a des choſes merueilleuſes. I'ay ouy dire à vn de noſtre compagnie, homme digne de foy,qu'il y auoit veu de grandes habi-

tations,& des chemins autant rompus & battus comme ſont ceux de Salamanque à Vailladollit,ce qu'il veid alors que Pierre d'Orſua, & depuis luy ceux qui luy ſuccederent firent l'entrée & deſcouuerte, par la grande riuiere des Amazones, leſquels croyans que le Dorado, qu'ils cherchoient eſtoit plus auant, ne ſe ſoucierent de peupler là, & apres demeurerent ſans le Dorado qu'ils ne trouuerent point, & ſans ceſte grande prouince qu'ils laiſſerent. De vray c'eſt choſe iuſques auiourd'huy cachée, que l'habitation de l'Amerique, excepté les extremitez,qui ſont le Peru,le Breſil, & l'endroit où la terre commence à s'eſtreſſir, qui eſt en la riuiere d'argent,puis Tucuman, qui fait le tour à Chillé, & aux Charcas. Il y a fort peu de temps que nous auons entendu, par lettre des noſtres qui cheminent en ſaincte Croix de la Sierre, que l'on va deſcouurant de grandes prouinces & habitations,qui tombent en ceſte partie, qui eſt entre le Breſil & le Peru. Le temps les deſcouurira, car comme la diligence & hardieſſe des hommes,eſt auiourd'huy grande à vouloir circuir le monde d'vne part & d'autre, nous pouuons croire, que tout ainſi que l'on a deſcouuert tout ce qui eſt cogneu iuſques à preſent,l'on pourra de meſme deſcouurir ce qui reſte, afin que le S. Euangile ſoit annoncé à l'vniuerſel monde,puiſque deſia les deux Couronnes de Portugal, & de Caſtille, ſe ſont rencontrées par l'Orient & par le Ponent, iuſques à ioindre leurs deſcouuertures enſemble, qui eſt à la verité vne choſe remarquable, que les vns

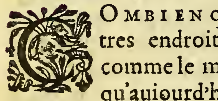
ſoient paruenus iuſques en la Chine. & Iappon par l'Orient, & les autres aux Philippines qui ſont voyſines & preſque contigues à la Chine, par l'Occident. Car de l'Iſle de Luſſon, qui eſt la principalle des Philippines, où eſt la cité de Mammille, iuſques à Macan, qui eſt l'Iſle de Cauton, il n'y a que quatre vingts ou cent lieües de mer entre deux, & trouue choſe merueilleuſe, qu'encore qu'il y ait ſi peu de diſtance de l'vn à l'autre, il y a neantmoins, ſelon leur conte, vn iour entier de difference entre eux, de ſorte qu'il eſt Dimenche à Macan, lors que à Mãmille il eſt Samedy, & ainſi du reſte. Ceux de Macan & la Chine ont vn iour aduancé, & ceux des Philippines en ont vn retardé. Il aduint au Pere Allonſe Sanchés, duquel il eſt fait mention cy-deuant, que partant des Philippines il arriua à Macan, le deuxieſme iour de May ſelon ſon cõte, & voulant dire l'office de ſainct Athanaſe, trouua qu'ils celebroiẽt la feſte de l'inuention Saincte Croix, par ce qu'ils contoient là le troiſieſme de May. Il luy en aduint tout autant, en vn autre voyage qu'il fit par delà Quelques vns ont trouué ceſte variation & diuerſité eſtrange, & leur ſemble, que cela procede de la faute des vns, ou des autres, ce qui n'eſt pas toutesfois, mais eſt vn conte vray & bien obſerué: car ſuyuant la difference des chemins par où ont eſté les vns & les autres, il faut neceſſairement dire, que quand l'on ſe rencontre on doit auoir vn iour de difference. La raiſon eſt pource que nauigeant d'Occident à l'Orient, l'on va touſiours gagnant le iour, & trouue l'on pluſtoſt le

leuer du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent d'Orient au Ponant, vont tousiours perdant le iour, & s'en retirent arriere, pource que le Soleil de plus en plus leur va leuant plus tard, & comme plus ils vont approchant du Leuant ou du Ponant, plus ils ont le iour tost ou tard. Au Peru, qui est Occidental, au respect de l'Espagne, l'on y demeure de plus de six heures arriere : de façon que quand il est midy en Espagne, il est aube ou poinct du iour au Peru; & quand l'aube du iour est par deça, la minuict se trouue estre par delà. I'ay faict preuue certaine de cela, par la computation des eclipses du Soleil & de la Lune. Maintenant donc que les Portugais ont faict leur nauigation d'Occident à l'Orient, & les Castillans d'Orient en Occident, quand ils se sont venus à ioindre & rencontrer, qui a esté aux Philippines & Macan, les vns ont gaigné douze heures d'aduance, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainsi en vn mesme poinct & en vn mesme temps ils trouuent la difference de vingt heures, qui est vn iour entier. Au moyen dequoy necessairement les vns sont au troisiesme de May quand les autres content le deuxiesme: & quand les vns ieusnét le Samedy Sainct, les autres mangent de la chair pour le iour de la Resurrection. Que si nous voulons feindre qu'ils passassent plus outre, tournoyans encor vne autre fois le monde, & qu'ils vsassent du mesme côte, quand ils retourneroient à se ioindre ils se trouueroient aussi bien par leur mesme côte en deux iours de difference. Car comme i'ay dit, ceux qui

vont au leuer du Soleil vont contant le iour pluſtoſt,comme le Soleil leur va leuant pluſtoſt, & ceux qui vont au couchãt au contraire vont cõtant le iour plus tard,d'autant qu'il leur va ſortãt plus tard. Finalement la diuerſité des midis fait le diuers conte des iours.Et d'autãt que ceux qui vont nauigeants du Leuant au Ponent,vont chãgeants leurs midis ſans le ſentir,& touſiours neantmoins pourſuiuent le meſme conte où ils ſe trouuent quant ils partent, il eſt neceſſaire qu'acheuants le circuit du monde ils trouuent faute à leur conte d'vn iour entier.

Des Volcans ou bouches de feu.

CHAP. XXIIII.



OMBIEN que l'on trouue en d'autres endroits des bouches de feu, comme le mont Ætna & Vveſuuio, qu'auiourd'huy ils appellent le mont de Soma, neantmoins c'eſt choſe remarquable que ce qui ſe trouue és Indes. Ordinairement ces Volcans ſont rochers ou pics de montagnes tres-hautes qui s'eſleuent par deſſus les ſommets de toutes les autres montagnes. Ils ont en leurs ſommitez vne planure,& au milieu vne foſſe ou grande bouche qui deſcend iuſques au profond ou pied d'icelle, qui eſt choſe eſpouuentable à voir.De ces bouches il ſort de la fumée, & quelquesfois du feu.Il y en a quelques vns qui iettent bien peu de fumée,& preſque n'ont aucune for-

me de Volcans,comme eſt celuy d'Arequipa,qui eſt d'vne hauteur demeſurée,& preſque du tout de ſable qui ne ſe peut monter en moins de deux iours, neantmoins on n'y a trouué aucune apparence de feu , mais ſeulement les veſtiges de quelques ſacrifices que faiſoient là les Indiens lors qu'ils eſtoient Gẽtils.Et quelque peu de fumée qu'il iette quelquesfois. Le Volcan de Mexique,qui eſt proche du bourg des Anges,eſt auſſi d'vne hauteur admirable où l'on monte trente lieües en tournoyant. De ce Volcã ſort,non pas continuellement:mais de fois à autre& preſque chaſque iour,vne groſſe exhaltation& tourbillõ de fumée qui ſort droit en haut comme vn trait d'arbaleſte, qui par apres ſe fait ſemblable à vn tres-grãd plumage iuſques à ce qu'il ceſſe du tout & auſſi toſt ſe reſoult en vne nuée noire&obſcure. Plus communément elle ſort au matin apres le leuer du Soleil, & au ſoir quand il ſe couche, encor que i'en ay veu ſortir en autres heures. Il ſort auſſi quelquesfois apres ceſte fumée beaucoup de cendres. De feu l'on n'en a encor veu ſortir iuſques à preſent, toutesfois l'on a crainte qu'il ne ſorte & bruſle la terre qui eſt à l'entour, laquelle eſt la meilleure de tout le Royaume. Et tient on pour certain qu'il y a quelque correſpondance entre ce Volcan& la Sierre de Tlaxcala qui en eſt aſſez proche , qui cauſe les tonnerres & eſclairs ſi grands que l'on void & oit ordinairement en ces parties. Quelques Eſpagnols ont monté en ce Volcan,leſquels ont rapporté de la mine ou terre de ſoulfre pour faire de la poudre.Cortez raconte la diligence qu'il a

faire pour deſcouurir ce qu'il y auoit en ce Volcan. Les Volcans de Guatimalla ſont plus renõmez tant pour leur grandeur & hauteur, que les nauigeans en la mer du Sud deſcouurent de fort loin, que pour l'eſpouuentement & violence des feux qu'ils iettent de ſoy. Il arriua au 23. de Decembre de l'an paſſé 1586. que toute la Cité de Guatimalla preſque tomba d'vn tremblement de terre, où demeurerent meſme quelques perſonnes. Il y auoit deſia ſix mois que de iour & de nuict le Volcan ne ceſſoit de ietter par le haut & comme vomir vn fleuue de feu, la matiere duquel tombante aux coſtéz du Volcan, ſe conuertiſſoit en cendre comme terre bruſlee (choſe qui ſurpaſſe le iugement humain d'entendre comme il peut tirer de ſon centre tant de matiere qu'il iettoit hors de ſoy durant ces ſix mois: pource qu'il n'auoit accouſtumé de ietter que de la fumée & non pas touſiours, mais quelques fois de petites flammeſches. Cela me fut eſcrit eſtant en Mexique par vn Secretaire de l'Audience de Guatimalla, hõme digne de foy, voire n'auoit pas encor alors ceſſé ce Volcan de ietter ces feux que ie dy. Ces ans paſſez me trouuant en Quitto en la Cité des Roys, le Volcan qu'ils ont proche iettoit tant de cendre, qu'en beaucoup de lieux en circuit il pleut tant de cendre qu'elle obſcurciſſoit la lueur du iour & en tomba telle abondance en Quitto qu'il n'eſtoit poſſible de cheminer par les ruës. L'on a veu d'autres Volcans qui ne iettent ny flamme ny fumée, ny cendre meſme, mais l'on les void bruſler au fonds d'vne viue flamme ſans ſamor-

tir: de telle façon eſtoit celui qu'en noſtre temps vn preſtre cupide & auaricieux ſe perſuada que ce qu'il voyoit bruſlant eſtoient maſſes d'or, iugeant en ſoy meſme, que ce ne pouuoit eſtre autre metal ny matiere, choſe qui depuis tant d'annees ardoit ſans ſe conſommer, & eſtant en ceſte perſuaſion, il fit de certaines chaudieres & chaines, auec ne ſçay quel inſtrument pour cueillir & retirer l'or de ce puits ou Volcan: mais le feu ſe moqua de luy, pource que la chaine de fer & la chaudiere n'approchoyent pas pluſtoſt du feu, qu'auſſi toſt elles ne ſe desfiſſent & fuſſent coupees comme ſi c'euſt eſté des eſtoupes. Ce neantmoins on me diſt que ce perſonnage s'obſtinoit touſiours, & alloit recherchant d'autres inuentions pour tirer & puiſer ceſt or qu'il imaginoit.

Quelle eſt la cauſe pourquoy le feu & la fumee durent ſi long temps en ces Volcans.

CHAPIT. XXV.

IL n'eſt ja beſoin de faire mention des autres Volcans, puiſque par les deſſuſdicts l'on peut entendre ce qui en eſt, toutesfois c'eſt choſe digne de rechercher quelle eſt la cauſe qui fait durer le feu & la fumee en ces Volcans: pource qu'il ſemble que ce ſoit choſe prodigieuſe, voire qui excede le cours naturel de ietter de leur eſtomac tant de flammes comme ils en vomiſſent. D'où procede ceſte matiere qui la leur donne, ou comme eſt elle engendree la dedans? Quelques-vns ont eu opinion que ces Volcans vont conſommant la matiere interieure qu'ils ont de leur nature, &

croyent pour ceste cause que naturellement ils prendront fin, quand ils auront consommé le bois, par maniere de dire, qu'ils ont en eux. Suyuant ceste opinion, l'on void auiourd huy quelques montagnes ou rochers, d'où l'on tire de la pierre bruslee, qui est fort legere: mais fort dure, & est excellente à faire edifices & bastimens, comme celle que l'on apporte en Mexicque pour bastir. Et en effect il y a des apparences à ce qu'on dit, que ces montagnes ou rochers ont eu autresfois vn feu naturel, qui s'est esteint apres la matiere consommee. Et par ainsi ces pierres sont demeurees bruslees & penetrees du feu, comme on les void. Quant est de moy, ie ne veux pas contredire, qu'il n'y ait eu autresfois du feu, ou qu'en ces lieux, au temps passé il n'y ait eu des Volcans. Mais ce m'est chose difficile à croire, qu'il en soit ainsi de tous les Volcans, veu que la matiere qu'ils mettent hors, est quasi infinie, & qu'elle ne pourroit plus estant amassee ensemble, estre comprinse dans ceste concauité mesme dont elle sort. Outre cela il y a des Volcans, qui en centaines, voire milliers d'annees, sont tousiours d'vne mesme façon, iettans continuellement de la fumee, du feu, & de la cendre. Pline historiographe naturel (selon que refere l'autre Pline son nepueu) recherchant ce secret pour voir comme se passoit ceste affaire, & s'approchant de trop pres de l'exhalation du feu, de l'vn de ces Volcans mourut, & pensant en venir à bout par sa diligence, vint à bout de sa vie. Pour moy sur ceste consideration, ie pense, & est mon opinion, que comme il

y a des lieux en la terre, qui ont la vertu d'attirer à ſoy la matiere vaporeuſe, & de la conuertir en eaue, qui ſont les fontaines leſquelles touſiours decoulent, & touſiours ont dequoy decouller, entant qu'elles attirent à ſoy la matiere de l'eaue : auſſi de meſme il y a des lieux qui ont la proprieté d'attirer à eux les exhalations chaudes, & de les conuertir en feu & en fumee, & par leur force & violence, iettent meſme d'autres matieres eſpaiſſes qui ſe reſoluent en cendre, en pierre de ponce, ou autre matiere ſemblable, & qui eſt vn argument ſuffiſant, qu'és Volcans cela ſoit ainſi, c'eſt qu'ils iettent en certain temps de la fumee, non pas touſiours, & en certain temps du feu, & non touſiours, qui eſt ſelon qu'ils ont peu attirer à ſoy & digerer, comme les fontaines en temps d'Hyuer abõdẽt, & en Eſté diminuent, voire quelques-vnes ſechent du tout, ſelon la force & vigueur qu'elles ont, & ſelon la matiere qui ſe preſente; ainſi eſt il de ce que ces Volcans en diuers temps iettent du feu, plus ou moins. Les autres diſent que c'eſt le feu d'enfer, & qu'il ſort par là, pour ſeruir d'aduertiſſement, afin de conſiderer par là ce qui eſt en l'autre vie: mais ſi l'Enfer, comme tiennent les Theologiens, eſt au centre de la terre, laquelle tient de diametre plus de deux mille lieuës, l'on ne peut pas iuger, que ce feu ſoit du centre, d'autant plus que le feu d'Enfer, ſelon que S. Baſile & autres enſeignent, eſt fort different de ceſtui que nous voyons, pource qu'il eſt ſans lumiere, & ard & bruſle, ſans comparaiſon plus que le noſtre.

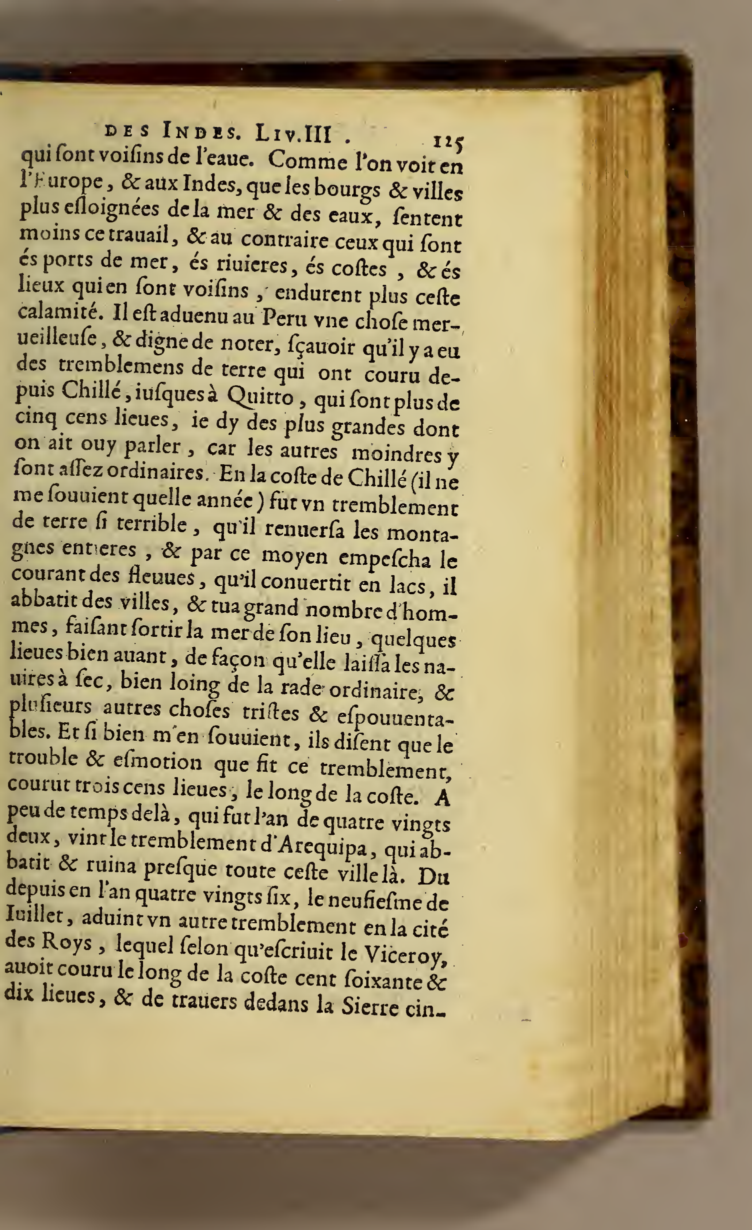
Baſ. in pſal 28. & in exam.

Ainſi ie conclus que ce que i'ay dict me ſemble plus raiſonnable.

Des tremblemens de terre.

CHAP. XXVI.

QVelques-vns ont penſé, que de ces Volcans qui ſont és Indes procedent les tremblements de terre, aſſez frequens par delà: mais parce qu'ils viẽnent ordinairement és lieux qui ſont eſloignez de ces Volcans, ce n'en peut pas eſtre la cauſe totale. Il eſt bien vray qu'ils ont certaine forme & ſympathie les vns auec les autres: pource que les exhalations chaudes qui ſ'engendrent és intimes concauitez de la terre, ſemblent eſtre la principale matiere du feu de ces Volcans, par leſquels meſmes s'allume vne autre matiere plus groſſe, & rend ces apparences de flãme & fumee qui ſortent. Et ces meſmes exhalatiõs ne trouuãs au dedans de la terre aucune ſortie aiſee, meuuẽt la terre, pour ſortir auec vne grãde violence, d'où vient le bruit horrible qu'on entend au deſſoubs de la terre, & meſme le mouuement de la terre, eſtant agitee de ceſte bruſlante exhalation. Tout ainſi comme la poudre à canon és mines & artifices, eſtant touchee du feu rompt les roches & les murailles: & comme la chaſtaigne miſe au feu ſaute & ſe rompt en faiſant bruit, lors qu'elle iette dehors l'air qui eſt enfermé dedans ſon eſcorce, par la vigueur du feu: Auſſi le plus ordinairement ces tremblements de terre ont accouſtumé d'aduenir aux endroits maritimes,



qui ſont voiſins de l'eaue. Comme l'on voit en
l'Europe, & aux Indes, que les bourgs & villes
plus eſloignées de la mer & des eaux, ſentent
moins ce trauail, & au contraire ceux qui ſont
és ports de mer, és riuieres, és coſtes, & és
lieux qui en ſont voiſins, endurent plus ceſte
calamité. Il eſt aduenu au Peru vne choſe mer-
ueilleuſe, & digne de noter, ſçauoir qu'il y a eu
des tremblemens de terre qui ont couru de-
puis Chillé, iuſques à Quitto, qui ſont plus de
cinq cens lieues, ie dy des plus grandes dont
on ait ouy parler, car les autres moindres y
ſont aſſez ordinaires. En la coſte de Chillé (il ne
me ſouuient quelle année) fut vn tremblement
de terre ſi terrible, qu'il renuerſa les monta-
gnes entieres, & par ce moyen empeſcha le
courant des fleuues, qu'il conuertit en lacs, il
abbatit des villes, & tua grand nombre d'hom-
mes, faiſant ſortir la mer de ſon lieu, quelques
lieues bien auant, de façon qu'elle laiſſa les na-
uires à ſec, bien loing de la rade ordinaire, &
pluſieurs autres choſes triſtes & eſpouuenta-
bles. Et ſi bien m'en ſouuient, ils diſent que le
trouble & eſmotion que fit ce tremblement,
courut trois cens lieues, le long de la coſte. A
peu de temps delà, qui fut l'an de quatre vingts
deux, vint le tremblement d'Arequipa, qui ab-
batit & ruina preſque toute ceſte ville là. Du
depuis en l'an quatre vingts ſix, le neufieſme de
Iuillet, aduint vn autre tremblement en la cité
des Roys, lequel ſelon qu'eſcriuit le Viceroy,
auoit couru le long de la coſte cent ſoixante &
dix lieues, & de trauers dedans la Sierre cin-

quante lieües. La misericorde du Seigneur fut grande en ce tremblement, de preuenir le peuple par vn grand bruit, qu'ils ouyrent quelque peu deuant le tremblement, & comme aduertis par les experiences passees, incontinent se mirent en sauueté, sortant és rues, places & iardins, finalement és lieux descouuerts, par ainsi encor qu'elle ruina beaucoup ladite ville, & que les principaux edifices d'icelle tomberent, ou furent à demy ruinez, neantmoins on dit qu'il n'y demeura que quinze ou vingt personnes seulement de tout le peuple. Il fit en la mer le mesme trouble & mouuement qu'auoit faict celuy de Chillé, qui fut incontinent apres le tremblement de terre, si que l'on veid la mer sortir furieuse & bondissante de ses riuages, & entrer au dedans de la terre presque deux lieües auant: car elle monta plus de quatorze brasses, & couurit toute ceste plage, tant que les digues & pieces de bois qui estoyent là, nageoyent en l'eaue. En apres l'an ensuyuant, il y eut encor vn autre tremblement de terre au Royaume & cité de Quitto, & semble que tous ces notables tremblemens de terre en ceste coste, ayent succedé les vns aux autres par ordre, & de faict elle est subiette à ces inconueniens. C'est pourquoy encor qu'en la coste du Peru ils ne soyent tourmentez du Ciel des tonnerres & foudres, ils ne laissent pas toutesfois d'auoir de la crainte du costé de la terre, & ainsi chacun a deuant soy à veüe d'œil les herauts de la diuine Iustice, afin de craindre Dieu. Car, comme dit l'Escriture, *Fecit hæc vt timeatur*. Retournant donc à nostre

Eccles. 3.

propos, ie dy que les lieux maritimes ſont plus ſubiets à ces tremblemens, dont la cauſe eſt, comme il me ſemble, que l'eaue bouche & eſtoupe les conduits & ouuertures de la terre, par où ſe deburoyent exhaler & ſortir les exhalations chaudes, qui s'engendrent en icelle. Et meſme que l'humidité eſpaiſſiſſant la ſuperficie de la terre, fait que les fumees & exhalations chaudes ſe reſſerrent & ſe rencontrent plus violemment là dedans, qui par apres viennent à rompre en s'enflammant. Quelques-vns ont obſerué que tels tremblemens de terre ont accouſtumé de s'eſmouuoir, lors qu'il vient vn temps pluuieux, apres quelques ſeches annees. D'où vient que l'on dit que les tremblemens de terre ſont plus rares és lieux où il y a grand nombre & quantité de puits, ce qui eſt approuué par l'experience. Ceux de la cité de Mexicque ont opinion que le lac, ſur lequel elle eſt ſituee, cauſe les tremblemens de terre qui y ſuruiennent, encor qu'ils n'y ſoyent pas beaucoup violens, & c'eſt choſe certaine, que les villes & prouinces ſituees auant dedans les terres, & qui ſont plus eſloignees de la mer, reçoiuent quelquesfois de grands dommages de ces tremblements, comme la cité de Chachapoyas aux Indes, & en Italie celle de Ferrare: encor que ſur ce ſubiect il ſemble que celle cy, pour eſtre voiſine d'vne riuiere, & n'eſtre pas auſſi fort eſloignee de la mer Adriatique, doiue pluſtoſt eſtre miſe au nombre des villes maritimes. En l'an mil cinq cens quatre vingts & vn, en Chuguiano, cité du Peru, autrement appellee la

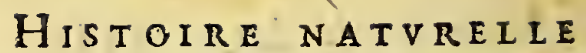
Paix, arriua vn cas fort estrange sur ce propos, c'est qu'vn bourg, appellé Angoango, auquel habitoient plusieurs Indiens, enchanteurs & idolatres, tomba inopinement en ruine, de sorte que vne grande partie de ce bourg fut enleuée & emportée, dont plusieurs de ces Indiēs furent estouffez, & ce qui semble incroyable (neantmoins attesté par personnages dignes de foy) la terre qui se ruina & qui s'abbatit ainsi, courut & coula sur le pays l'espace d'vne lieue & demie, comme si c'eust esté de l'eaue ou de la cire fondue de façon qu'elle boucha & remplit vn lac, & demeura ainsi estendue parmy toute ceste contree.

Comme la terre & la mer s'embrassent l'vn l'autre.

CHAP. XXVII.


'Acheueray par cest element de la la terre, le ioignant auec le precedent de l'eaue, l'ordre & embrassement desquels est de soy certainement admirable. Ces deux elements ont vne mesme Sphere departie entr'eux, & se vont embrassans & accollans en mille façons & manieres. Par quelques endroits l'eaue combat furieusement la terre, comme son ennemie, & en autres, elle la vient enceindre d'vne façon fort douce & amiable. Il y a des lieux où la mer vient entrer dedans la terre bien auant, comme venant la visiter, & d'autres esquels la terre se recompense, iettant en la mer-

ſes caps,pointes, & langues auancées, qui vont penetrãt iuſques aux entrailles. En quelques endroits l'vn element s'acheue,& l'autre ſe cõmence,ſe donnant place peu à peu l'vn à l'autre. Aux autres chaſcuns d'eux(lors qu'ils ſe ioignent) ont vne treſ-grande profondeur,& eſleuation, comme il ſe trouue des Iſles en la mer du Sud,&meſme en la mer du Nort,deſquelles les nauires s'approchent tout contre.Et quoy qu'ils y iettent la ſonde en ſoixante & dix & quatre-vingts braſſees, ſi eſt-ce qu'ils n'y trouuent point de fonds. Qui faict iuger, que ce ſont comme des pics ou pointes de terre,qui montent du profond,& s'eſleuent en haut,choſe digne de grãde admiratiõ. A ce propos me dit vn Pilote fort experimenté; que les Iſles,qu'ils appellẽt des loups,&d'autres, qui ſont ſur le commencement de la coſte de la neufue Eſpaigne, qu'ils appellent des Cocos eſtoient de ceſte meſme façon. D'auantage il ſe trouue vn endroit au milieu du grãd Oceã, hors de la veuë de terre, & eſloigné d'icelle de plusieurs lieües,auquel l'õ voit comme deux tours, ou pics,d'vne roche fort hault eſleuez,qui ſortẽt du milieu de la mer,&neantmoins ioignant icelles l'on ne peut trouuer ny fonds ny terre. L'on ne peut encor certainement comprendre,ny recognoiſtre,quelle eſt la forme en tiere & parfaite de la terre des Indes, pour n'auoir eſté les extremitez d'icelle du tout deſcouuertes iuſqu'à preſent. Neantmoins nous pouuons dire comme à trauers,qu'elle peut eſtre comme vn cœur, auec les poulmons. Le plus large de ce cœur,eſt du Breſil au Peru,la pointe au deſtroit de Magellan,


& le haut où il s'acheue est la terre ferme, & de là commence le continent à s'eslargir peu à peu, iusques à arriuer à la hauteur de la Floride & terres superieures, qui ne sont encor bien cogneües. L'on pourra entendre d'autres particularitez de ceste terre des Indes, par les commentaires que les Espagnols ont escrit de leurs succés & descouuertes, & entre autre de la peregrination que i'ay escripte, qui à la verité est estrange, & en peut donner beaucoup de cognoissance, & est ce qui m'a semblé suffire à present pour donner quelque intelligence des choses des Indes, quant aux communs elements, desquels toutes les parties du monde sont formées & composées.





LIVRE QVATRIESME DE L'HISTOIRE NATVREL-le & morale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

De trois genres de mixtes, ou composez, dont ie dois traitter en ceste histoire.



YANT traitté au liure precedēt de ce qui touche les elemens, & les simples des Indes, nous parlerōs en ce present liure, des mixtes & des composez, entant qu'il nous sēblera conuenable au subject, dōt no⁹ voulons traitter. Et cōbiē qu'il y ait beaucoup d'autres gēres diuers, no⁹ reduirōs toutesfois ceste matiere en trois, qui serōt les metaux, les plantes & les animaux. Or les metaux sont comme des plantes couuertes & cachées dedās les entrailles de la terre, qui ont quelque ressēblāce entre eux, en la forme & maniere de leur production: d'autant que l'on voit & recongnoist mesme entre eux des rameaux, & comme vn tronc, duquel ils naissent & procedent, qui sont les grosses veines & les moindres,

tellement qu'ils ont entre eux vne liaiſon, telle qu'il ſemble proprement, que ces mineraux croiſſent à la façon des plantes. Non pas qu'ils ayent vne vraye vie vegetatiue interieure, car c'eſt choſe qui eſt ſeulement propre aux vrayes plantes, mais ils ſe produiſent aux entrailles de la terre, par la vertu, & la force du Soleil, & des autres planetes, & dans vne longue eſpace de temps ſe vont augmentant, & preſque multipliant, à la façon des plantes. Et tout ainſi comme les metaux, ſont des plantes cachées en terre, ainſi pouuons nous dire que les meſmes plantes ſont des animaux fixes & arreſtez en vn lieu, la vie deſquelles s'entretient par l'aliment que nature leur va fourniſſant, dés leur propre naiſſance. Mais les animaux ſurpaſſent les plantes, en ce qu'ils ont vn eſtre plus parfait, & de là auſſi ont-ils beſoin d'vn aliment & nourriture plus parfaite. Pour lequel chercher nature leur a donné vn mouuement & vn ſentiment, afin de le deſcouurir & cognoiſtre. De ſorte que la terre rude & ſterille, eſt comme la matiere, & aliment des metaux, & celle qui eſt fertile & mieux aſſaiſonnée, la nourriture des plantes. Les meſmes plantes ſeruent d'aliment aux animaux, & les plantes & animaux tous enſemble ſont l'aliment des hommes, ſeruant touſiours la nature inferieure à l'entretien & ſuſtentation de la ſuperieure, & la moins parfaicte ſe ſubmettant à la plus parfaicte. D'où l'on peut voir combien il s'en faut, que l'or, l'argent, & les autres choſes que les hommes eſtiment tant par leur auarice, ſoient la fin & le but de l'homme

auquel

auquel il doibue tendre,puis qu'ils ſont tant de degrez plus bas en qualité que l'homme,lequel a eſté crée & ordonné,pour eſtre ſubiect de ſeruir ſeulement au Createur vniuerſel de toutes choſes,comme à ſa propre fin,& ſon parfaict repos: & auquel homme,toutes les autres choſes de ce monde n'ont eſté propoſées,ou delaiſſees, ſinon pour s'en ſeruir à gaigner ceſte derniere fin. Qui voudra conſiderer les choſes creées & en diſcourir ſelon ceſte Philoſophie; pourra certes tirer quelque fruit de leur cognoiſſance & conſideration ſe ſeruant d'icelles,pour cognoiſtre & glorifier leur Autheur.Mais qui ſe voudra aduancer plus outre à la cognoiſſance de leurs proprietez & vtilitez,& voudra ſe rendre curieux de les rechercher, celuy là trouuera finallement en ces creatures,ce que le ſage dit, *qu'ils ſont aux pieds des fols & ignorans*,ſçauoir des lacs, & des pieges où i's ſe precipitent,& ſe perdent iournellement. A ceſte intention donc & afin que le Createur ſoit glorifié en ſes creatures, ie pretens dire, en ce liure, quelques vnes des choſes,dont il y a beaucoup és Indes,dignes d'hiſtoire,& d'eſtre racontées, touchant les metaux, plantes & animaux, qui ſont propres,& particuliers en ces parties. Mais d'autant que ce ſeroit vne œuure tres-grãde,que de traitter cecy,exactemẽt,& qui requerroit plus grand ſçauoir & cognoiſſance, voire beaucoup plus de loyſir, que ie n'ay pas,ie dis, que ſeulement mon intention eſt de traitter ſuccintement quelques choſes,que i'ay comprinſes, & remarquees tant par experiẽce,que par le rapport de gens dignes de foy, touchant ces trois

Sap.14.

choſes que i'ay propoſées,laiſſant aux autres plus curieux &diligents,de pouuoir traicter plus amplement de ces matieres.

De l'abondance & grande quantité des metaux qui ſont és Indes Occidentalles.

Chap. II.


A ſageſſe de Dieu a creé les metaux pour medecine & pour deffence, pour ornement, & pour inſtrument des operations de l'homme. Deſquelles quatres choſes, l'on peut facilement donner exemple, mais la principale fin des metaux, & la derniere d'icelles, eſt pour ce que la vie humaine n'a pas beſoin ſeulement de ſe ſuſtanter, comme celle des animaux, mais auſſi de trauailler,& ouurer ſelon la raiſon, & capacité, que luy a donné le Createur: & ainſi comme l'entédement humain s'applique à diuers arts & facultez, ainſi le meſme autheur a donné ordre, qu'il y euſt matiere & ſubiect à diuers artifices pour la conſeruation,reparation, ſeureté, ornement,& exaltation de ſes œuures. Donques la diuerſité des metaux, que le Createur a enſerrés és armaires, & concauitez de la terre,eſt telle & ſi grande,que la vie humaine tire profit & commodité de chaſcun d'iceux. Des vns elle ſe ſert en la guariſon des maladies,des autres pour les armeures,& pour deffenſes contre les enne-

mis; les vns ſont pour l'ornement & pareure de noz perſonnes, & de noz maiſons, & les autres ſont propres à faire des vaiſſeaux, & ferremens, auec les diuerſes façons d'inſtrumens, que l'induſtrie humaine a inuenté & mis en vſage. Mais ſur tous les vſages des metaux, qui ſont ſimples & naturels, la communication des hommes en a trouué vn, qui eſt l'vſage de la monnoye, laquelle, comme dit le Philoſophe, eſt la meſure de toutes choſes. Et combien que de ſoy & naturellement, elle ne ſoit qu'vne ſeule choſe, neantmoins en valeur & eſtimation, l'on peut dire qu'elle eſt toutes choſes. La monnoye nous eſt comme viande, veſtemẽt, maiſon, cheuauchure, & generallemẽt tout ce que les hommes ont de beſoing. Par ce moyen tout obeiſt à la monnoye, & comme dit le Sage; pour faire vne inuention, qu'vne choſe fuſt toutes, les hommes guidez ou poulſez d'vn inſtinct naturel, eſleurẽt la choſe plus durable, & plus maniable, qui eſt le metal, & entre ces metaux voulurent que ceux la euſſent la preeminẽce en ceſte inuention de monnoye, qui de leur naturel eſtoient plus durables, & incorruptibles, à ſçauoir l'argent & l'or. Leſquels non ſeulement ont eſté en eſtime, entre les Hebrieux, Aſſyriens, Grecs, Romains, & autres nations de l'Europe & d'Aſie, mais auſſi entre les plus eſloignées & barbares nations de l'vniuers, comme ſont les Indiens, tant Orientaux, comme Occidentaux, où l'or & l'argent eſt tenu en auſſi grand prix & eſtime, l'employans en l'ouurage de leurs temples & palais, & aux veſtements, & accouſtremens des rois, & des grands

Ariſt.5. Ethic.C.5.

Eccleſ.10.

ſeigneurs. Mais encor que l'on ait trouué quelques barbares, qui ne cognoiſſoient, ny l'or, ny l'argent comme l'on raconte de ceux de Floride, qui prenoient les poches, & les ſacs, où eſtoit l'argent, lequel ils iettoient & delaiſſoient eſpars par-my la terre, comme choſe inutile. Et Pline meſme recite des Babitacques, qui abhorroient l'or, & pour cela, l'enſeueliſſoient, afin que perſonne ne s'en peuſt ſeruir. Toutesfois il ſe trouue auiourd'huy fort peu de ces Floridiens & Habitacques, & grand nombre au contraire, de ceux qui eſtiment, recherchent, & font eſtat de l'or & de l'argent, ſans qu'ils ayent beſoing de l'apprendre de ceux, qui y vont de l'Europe. Il eſt vray que leur auarice n'eſt point paruenues au but de celles des noſtres, & n'ont pas tant idolatré l'or & l'argent, quoy qu'ils fuſſent idolatres, comme quelques mauuais Chreſtiens, qui ont commis pluſieurs grands exceds pour l'or & l'argent. Neantmoins c'eſt vne choſe fort digne de conſideration, que la ſageſſe du Seigneur eternel ait ainſi voulu enrichir les terres du monde plus eſloignées, & qui ſont peuplées d'hommes, moins ciuils, & politiques, qu'en ces lieux là il ait mis le plus grand nombre de mines, & en plus grande abondance que iamais ait eſté, afin d'inuiter les hommes par tel moyen à rechercher ces terres & les poſſeder, afin auſſi, ſur ceſte occaſion, de communiquer la religion, & culture du vray Dieu à ceux qui ne le cognoiſſoient point, s'accompliſſant en cela la Prophetie d'Iſaye, diſant, que l'Egliſe deuoit eſtendre

Eſaye.54.

ſes bornes, non ſeulement à la dextre, mais auſſi à la ſeneſtre, qui s'entend, comme dit ſainct Auguſtin, que l'Euangile ſe doit eſlargir & eſtendre, non ſeulement par ceux qui ſincerement & auec vne vraye & parfaicte charité le preſchent & annoncent, mais auſſi par ceux qui l'annoncent, tendans à fins & intentions temporelles. D'où nous voyons les terres des Indes, pour eſtre plus abondantes de mines & de richeſſes, eſtre de noſtre temps les mieux cultiuees en la Religion Chreſtienne, ſaidant le Seigneur pour ſes fins & intentions ſouueraines de nos deſirs & inclinations. Là deſſus diſoit vn homme ſage, que ce que fait vn pere à ſa fille, pour la bien marier, eſt de luy donner beaucoup de dot & de moyens en mariage, ce que Dieu a faict à ceſte terre, tant aſpre & laborieuſe, luy donnant de grandes richeſſes en ſes mines, afin que par ce moyen elle trouuaſt mieux qui la vint rechercher. Il y a donc aux Indes Occidentales grand nombre & abondance de mines de toutes ſortes de metaux, comme de cuiure, de fer, de plomb, d'eſtain, de vif-argent, d'argent, & d'or: & entre toutes les regions & parties des Indes, les Royaumes du Peru, ſont ceux qui abondent le plus en ces metaux, ſpeciallement en argent, or, & vif-argent, ou mercure, & s'y en trouue grand nombre, pource que tous les iours l'on deſcouure de nouuelles mines. Et eſt choſe ſans doute, que ſelon la qualité de la terre, celles qui ſont à deſcouurir, ſont en plus grand nombre, ſans comparaiſon, que celles que l'on void à preſent deſcouuer-

Aug. l. 1. de concord. Euang. ca. 31.

tes: voire ſemble que toute la terre eſt ſemee de ces metaux plus qu'aucune autre terre, qui nous ſoit à preſent cogneue au monde, ou de laquelle les autheurs anciens ayent faict mention par le paſſé.

De la qualité & nature de la terre, où ſe treuuent les metaux, & que tous ces metaux ne ſe mettent en œuure és Indes, & comme les Indiens ſe ſeruoyent d'iceux.

CHAP. III.



A raiſon pourquoy il y a tant de richeſſes de metaux és Indes, ſpecialement aux Occidentales du Peru, eſt comme i'ay dict, la volonté du Createur, qui a departy ſes dons comme il luy a pleu. Mais venant à la raiſon naturelle & Philoſophique, c'eſt choſe bien vraye ce qu'en a eſcrit Philon homme ſage, diſant, que l'or, l'argent & metaux naiſſent naturellement aux terres plus ſteriles & infructueuſes. De vray nous voyons qu'aux terres de bonne temperature, & qui ſont fertiles d'herbes & de fruicts, rarement ou iamais on n'y treuue des mines, pource que la nature ſe contente de leur donner vigueur, pour produire les fruicts plus neceſſaires à la conſeruation & entretien de la vie des animaux & des hommes. Au contraire aux terres qui ſont fort aſpres, ſeiches, & ſteriles,

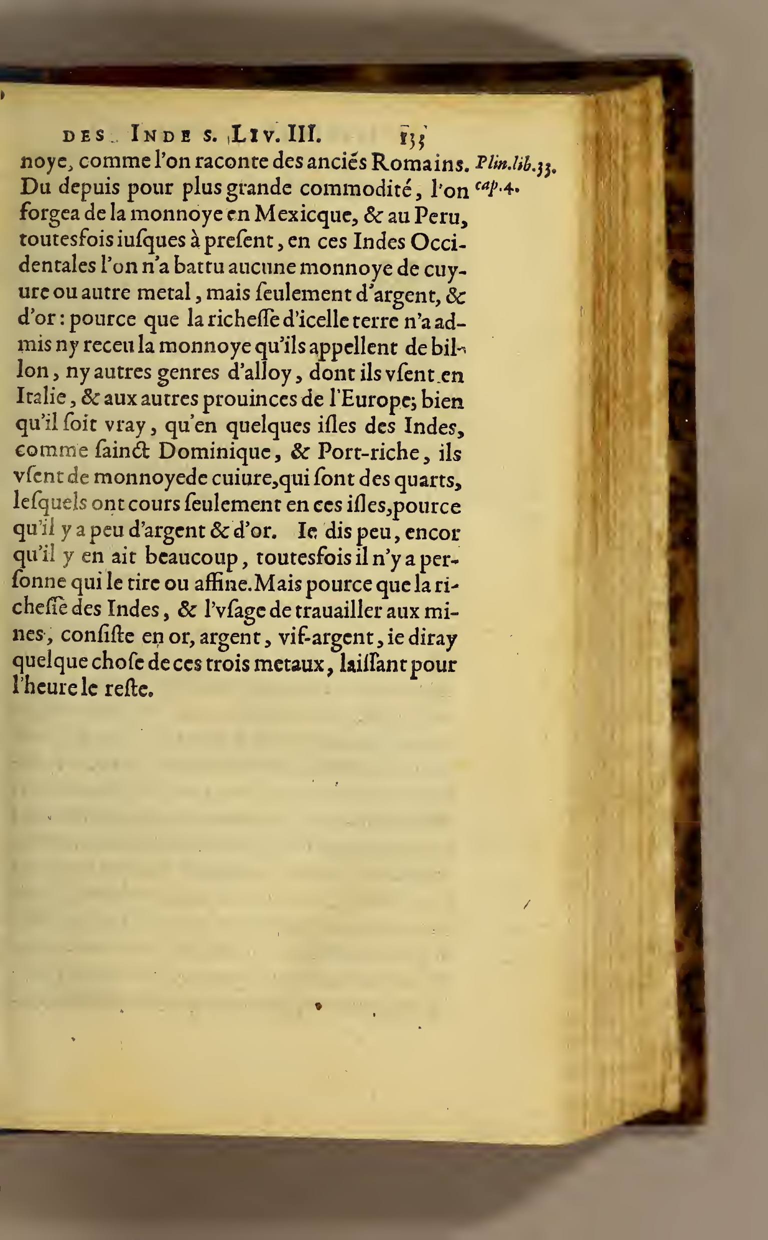
Philo lib. 5. de Geneſ. mund.

Euſeb. lib. 8. de præpar. Euang. c. 5.

comme en des montagnes tres-hautes, & en des roches qui ſont aſpres, & d'vne temperature fort rude, l'on y trouue les mines d'argent, de vif-argent, & de l'or, & toutes ces richeſſes (qui ſont venues en Eſpagne, depuis que les Indes Occidentales ont eſté deſcouuertes) ont eſté tirees de lieux comme cela, qui ſont aſpres, penibles, deſcouuerts & ſteriles. Toutesfois le gouſt de ceſte monnoye rend ces lieux doux & aggreables voire habitez de grand nombre de peuple. Or combien qu'il y ait aux Indes (comme i'ay dict) pluſieurs veines & mines de toutes ſortes de metaux, toutesfois ils n'en tirent ny ſe ſeruent point d'autres, que des mines d'or & d'argent, & meſme de vif-argent, d'autant qu'il eſt neceſſaire, pour tirer & affiner l'or & l'argent. Ils y portent le fer d'Eſpagne, & de la Chine. Quant au cuiure, les Indiens en ont tiré & mis en œuure quelquesfois pour ce que leurs ferremens & armes n'eſtoyent point ordinairement de fer, mais de cuiure. Depuis que les Eſpagnols tiennent les Indes, l'on en a tiré fort peu, & ne prennent point la peine d'en rechercher les mines, encor qu'il y en ait pluſieurs, pource qu'ils s'arreſtent à la recherche des metaux plus riches & precieux, & y employent leur temps & leur trauail. Ils ſe ſeruent des autres metaux de cuyure & fer, tant ſeulement de ce qu'on leur en enuoye d'Eſpagne, ou bien de ce qui reſte de l'affinement de l'or & l'argent. L'on ne trouue point que les Indiens vſaſſent cy deuant d'or, ny d'argent, ny d'autre metail pour monnoye, & pour prix des

choſes, mais ſeulement s'en ſeruoyent pour ornement, comme il a eſté dict, & ainſi il y en auoit grande ſomme & quantité aux temples, palais, & ſepultures, auec mil genres de vaſes d'or & d'argent qu'ils auoyent. Ils ne ſe ſeruoyent point d'or ny d'argent pour traficquer & achepter, mais changeoyent & trocquoyent des choſes aux autres, comme Homere & Pline racontent des anciens. Ils auoyent quelques autres choſes de plus grande eſtime, qui couroit entre eux pour prix, au lieu de monnoye, & iuſques auiourd'huy dure ceſte couſtume entre les Indiens, comme aux prouinces de Mexicque, ils vſent au lieu de monnoye du Cacao (qui eſt vn petit fruict) & auec iceluy acheptent ce qu'ils veulent. Au Peru ils ſe ſeruent du Coca, pour ceſte meſme fin, qui eſt vne feuille que les Indiens eſtiment beaucoup, comme au Paraguey ils ont des coings de fer pour monnoye, & du coſton tiſſu en ſaincte Croix de la Sierre. Finalement la maniere de traficquer des Indiens, & leur achepter & vendre, eſtoit eſchanger & bailler choſes pour choſes: & bien qu'il y eut de grands marchez, & des foires fort celebres, ſi eſt-ce qu'ils n'ont eu beſoing ny neceſſité de monnoye, ny meſme de courratiers, pource que tous eſtoyent fort bien apprins, à ſçauoir combien il eſtoit beſoing de donner d'vne ſorte de marchãdiſe pour vne, tant d'vne autre. Depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, les Indiens ſe ſont meſmes ſeruis de l'or & de l'argent pour achepter, & au commencement n'y auoit aucune monnoye; mais l'argent au poids, eſtoit leur prix & leur mon-

Plin. lib. 33. chap. 3.



noye, comme l'on raconte des anciẽs Romains. *Plin.lib.33. cap.4.*
Du depuis pour plus grande commodité, l'on forgea de la monnoye en Mexicque, & au Peru, toutesfois iuſques à preſent, en ces Indes Occidentales l'on n'a battu aucune monnoye de cuyure ou autre metal, mais ſeulement d'argent, & d'or: pource que la richeſſe d'icelle terre n'a admis ny receu la monnoye qu'ils appellent de billon, ny autres genres d'alloy, dont ils vſent en Italie, & aux autres prouinces de l'Europe; bien qu'il ſoit vray, qu'en quelques iſles des Indes, comme ſainct Dominique, & Port-riche, ils vſent de monnoyede cuiure,qui ſont des quarts, leſquels ont cours ſeulement en ces iſles,pource qu'il y a peu d'argent & d'or. Ie dis peu, encor qu'il y en ait beaucoup, toutesfois il n'y a perſonne qui le tire ou affine. Mais pource que la richeſſe des Indes, & l'vſage de trauailler aux mines, conſiſte en or, argent, vif-argent, ie diray quelque choſe de ces trois metaux, laiſſant pour l'heure le reſte.

De l'or que l'on tire & affine és Indes.
CHAP. IIII.

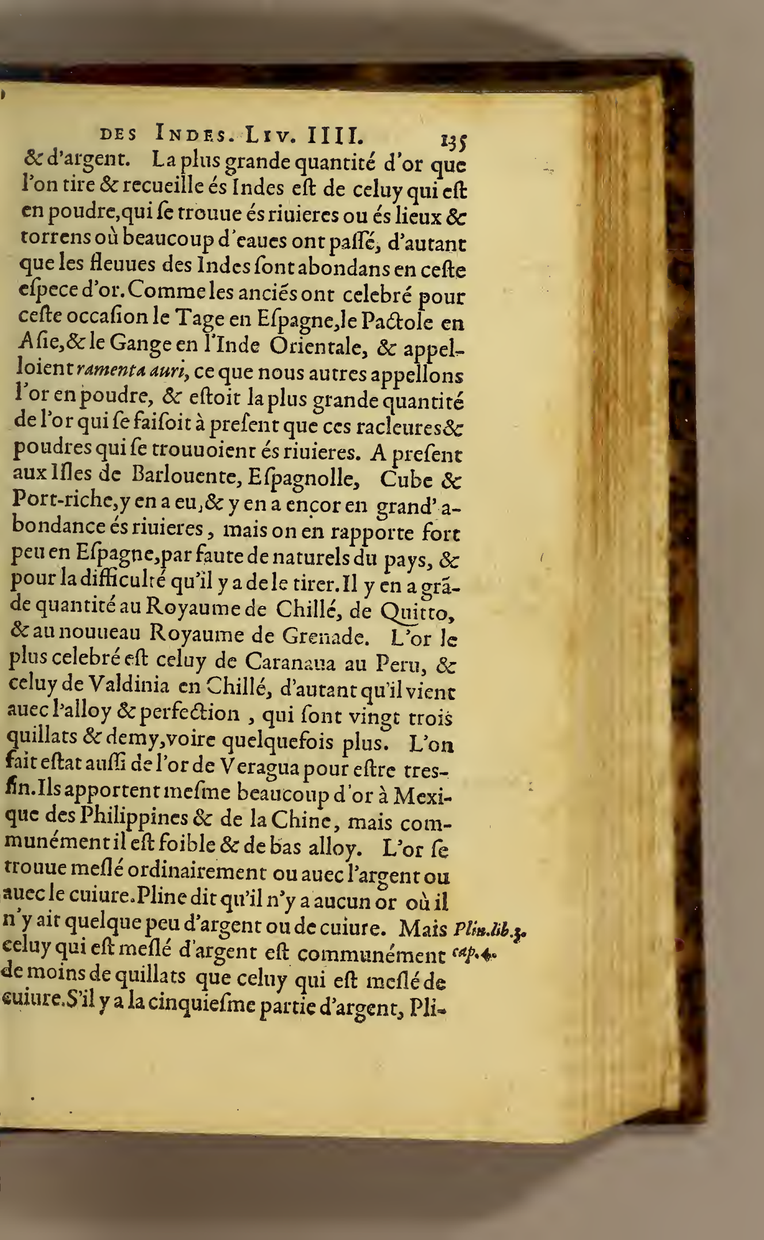
L'OR, entre tous les metaux, a eſté touſiours eſtimé pour le plus excellent, & auec bonne raiſon, d'autant qu'il eſt le plus durable & incorruptible de tous: car le feu, qui conſume & diminue tous les autres, l'amende, & le rend en ſa perfection. L'or qui a paſſé pluſieurs fois par le feu demeure en ſa couleur, tres-fin & tres-pur, lequel proprement s'appelle, (ſelon que Pline dit) Obriſo, dequoy fait tant de mention l'Eſcriture, & l'vſage qui conſomme tous les autres metaux (comme dit le meſme Pline) n'amoindrit aucunement l'or, & n'y fait aucun dommage, meſme il ne ſe mange, ny ne s'enuieillit. Et bien que ſa matiere & ſon corps ſoit ſi ferme & ſi ſolide qu'il eſt, il ſe laiſſe neantmoins tellement doubler & tirer, que c'eſt choſe merueilleuſe. Les batteurs d'or & tireurs ſçauent bien la force qu'il a de ſe laiſſer ſi fort amenuſer ſans ſe rompre iamais. Toutes leſquelles choſes bien conſiderees, auec autres excellentes proprietez qu'il a, donneront à entendre aux hommes d'entendement, pourquoy en l'Eſcriture ſaincte la Charité ſ'accompare à l'or. Au reſte, il eſt peu de beſoin de raconter ſes excellences, pour le faire eſtimer & rechercher. Car la plus grande excellence qu'il ait, eſt d'eſtre ja cogneu, comme il l'eſt entre les hommes, pour la ſupreſme puiſſance &

Plin. lib 33. cap. 3.

Apoc. 3. & 21.
Can. 3.
Pſalm. 67.
Thren. 4.
3. Reg. 6.

grandeur du monde. Venant donc à noſtre ſujet il y a aux Indes grande abondance de ce metal, & ſçait-on par les hiſtoires certaines que les Inguas du Peru ne ſe contentoyent pas d'auoir de grands & petits vaſes d'or, des cruches, des couppes, des taces & des flaſcons, voire des tinnes ou grands vaiſſeaux: mais auſſi en auoyent-ils des chaires, des brancars ou litieres tout d'or maſſif: & en leurs temples auoyent mis pluſieurs ſtatues & images d'or maſſif, deſquelles l'on en trouue encor en Mexicque quelques-vnes, mais non pas en telle quantité que quand les premiers conqueſteurs arriuerent en l'vn & en l'autre Royaume, qui y trouuerent de grandes richeſſes, & en fut encor ſans comparaiſon caché dans terre beaucoup d'auantage par les Indiens. Ce ſeroit choſe qui ſembleroit fabuleuſe de raconter qu'ils ayent fait des fers à cheuaux d'argent à faute de fer, & qu'ils ayent payé trois cens eſcus d'vne bouteille de vin, & autres choſes eſtranges: & toutesfois en verité, elles ſont aduenues, voire & des choſes encor plus grandes. L'on tire l'or de ces parties en trois façons & manieres, ou à tout le moins i'ay veu vſer de ces trois. Car il ſe trouue de l'or en paille ou pepin, de l'or en poudre & de l'or en pierre. Ils appellent l'or en pepin, de petits morceaux d'or qui ſe trouuent ainſi entiers, & ſans meſlange d'autre metal, lequel n'a beſoin d'eſtre fondu ny affiné par le feu: & les appellent pepins, pour ce que ordinairement ce ſont petits morceaux comme pepins ou ſemence de mellons & citrouilles, & celuy dont parle Iob, quand il dit,

Iob 18. *leue illius aurum.* Combien qu'il arriue quelquesfois, qu'il y en a de plus grands & de tels que i'en ay veu qui pesoyent plusieurs liures. C'est l'excellence & la grandeur de ce metal seul (selon que Pline afferme) de se trouuer ainsi pur
Plin. lib. 3. chap. 5.
& parfaict, chose qui n'aduient point à tous autres metaux, lesquels ont tousiours de l'escume & du terrestre, & ont de besoin qu'on les affine auec le feu. I'ay veu mesme de l'argent naturel, en façon mesme il y en a d'autre que les Indiens appellent Papas, & quelquesfois il s'en trouue des morceaux de tout pur & fin, en façon de petites racines rondes, ce qui est rare toutesfois en ce metal, mais assez ordinaire en l'or. Il se trouue peu de cest or en pepin, au respect des autres especes. Cest or en pierre est vne veine d'or qui naist & s'engendre dans la mesme pierre ou caillou, comme i'ay veu aux mines de Caruma au gouuernement de Sallines, des pierres fort grandes toutes penetrees & trauersees d'or. D'autres qui estoyent la moitié d'or & l'autre moitié de pierre. L'or qui est de ceste façon se trouue en des puits ou des mines qui ont leurs veines comme d'argent, mais ils sont tres-difficiles à tirer. Agatarchides escrit au liure cinquiesme de la mer Erythree ou rouge (ainsi raconte Phocion en sa Bibliotheque) la façon & maniere d'affiner l'or tiré des pierres, de laquelle ont vsé anciennement les Roys d'Egypte, & est vne chose admirable, de voir comme ce qu'il en escrit ressemble & se rapporte proprement à la façon dont l'on vse encor maintenant à raffiner ces metaux d'or



& d'argent. La plus grande quantité d'or que l'on tire & recueille és Indes eſt de celuy qui eſt en poudre, qui ſe trouue és riuieres ou és lieux & torrens où beaucoup d'eaues ont paſſé, d'autant que les fleuues des Indes ſont abondans en ceſte eſpece d'or. Comme les anciés ont celebré pour ceſte occaſion le Tage en Eſpagne, le Pactole en Aſie, & le Gange en l'Inde Orientale, & appelloient *ramenta auri*, ce que nous autres appellons l'or en poudre, & eſtoit la plus grande quantité de l'or qui ſe faiſoit à preſent que ces racleures & poudres qui ſe trouuoient és riuieres. A preſent aux Iſles de Barlouente, Eſpagnolle, Cube & Port-riche, y en a eu, & y en a ençor en grand' abondance és riuieres, mais on en rapporte fort peu en Eſpagne, par faute de naturels du pays, & pour la difficulté qu'il y a de le tirer. Il y en a grãde quantité au Royaume de Chillé, de Quitto, & au nouueau Royaume de Grenade. L'or le plus celebré eſt celuy de Caranaua au Peru, & celuy de Valdinia en Chillé, d'autant qu'il vient auec l'alloy & perfection, qui ſont vingt trois quillats & demy, voire quelquefois plus. L'on fait eſtat auſſi de l'or de Veragua pour eſtre tres-fin. Ils apportent meſme beaucoup d'or à Mexique des Philippines & de la Chine, mais communément il eſt foible & de bas alloy. L'or ſe trouue meſlé ordinairement ou auec l'argent ou auec le cuiure. Pline dit qu'il n'y a aucun or où il n'y ait quelque peu d'argent ou de cuiure. Mais celuy qui eſt meſlé d'argent eſt communément de moins de quillats que celuy qui eſt meſlé de cuiure. S'il y a la cinquieſme partie d'argent, Pli-

Plin. lib. 3. cap. 4.

ne dit qu'il s'appelle proprement *electrum*, qui a la proprieté de reluire plus à la lumiere du feu que l'argent fin ny l'or fin. Celuy qui est auec le cuiure est ordinairement du plus haut alloy. On raffine l'or en poudre en des lauoirs en le lauant en beaucoup d'eaüe, iusques à ce que le sable tõbe des plateaux, & l'or comme le plus pesant demeure au fonds. L'on l'affine mesme auec du vif argent & auec de l'eaue forte, pource que l'allun dont on fait ceste eaue, a la vertu de separer l'or d'auec l'ordure ou des autres metaux. Apres qu'il est purifié & fondu ils en font des briques ou petites barres pour l'apporter en Espagne, pource que estant en poudre on ne le pourroit tirer des Indes, car on ne le peut quinter; marquer ny essayer qu'apres qu'il est fondu. Le susdit histo-
Plin. lib. 33. cap. 4. riographe raconte que l'Espagne sur toutes autres prouinces du monde estoit abondante en des metaux d'or & d'argent, specialement Gallice & Portugal, & sur tout les Astures, d'où il raconte qu'on apportoit par chacun an à Rome vingt mil liures d'or, & qu'il ne s'en trouuoit en aucun autre lieu vne telle abondance.
1. Matth. 8. Ce qui semble estre tesmoigné au liure des Machabées, où il est dit entre les grandes richesses des Romains, qu'ils eurent en leur puissance les metaux d'or & d'argent qui sont en Espagne. Auiourd'huy ce grand thresor d'Espagne luy vient des Indes, en quoy la diuine prouidence a voulu qu'aucuns Royaumes seruent aux autres, & leur communiquent leurs richesses à fin de participer] de leur gouuernement pour le bien des vns & des autres en se com-

muniquant reciproquement les biens & graces dont ils iouissent. On ne peut bien apprecier ny estimer le nombre & quantité d'or que l'on apporte des Indes, mais l'on peut bien affermer que c'est beaucoup d'auantage que ce que Pline raconte qu'on apportoit chasque an d'Espagne à Rome. En la flotte où ie vins, qui fut l'an 1587. la declaration de la terre ferme fut de douze cassons d'or, desquels chasque casson pour le moins pesoit quatre arobes, qui sont cent liures pesant: & mil cinquante six marcs de la neufue Espagne, qui estoit tant seulemēt pour le Roy, sans ce qui vint pour les marchands & particuliers, estant enregistré, & ce qui vint non enregistré, comme l'on en apporte beaucoup. Cela suffit en ce qui touche l'or des Indes: de l'argent nous en dirons maintenant.

De l'argent des Indes

CHAPITRE V.

NOVS lisons au liure de Iob ces paroles, *L'argent a certains commencemēs & racines en ses veines, & l'or a son lieu arresté où il s'engendre & s'espaißit, le fer en fouissant se tire de la terre, & la pierre fondue par la chaleur se tourne en cuiure.* Iob 28. Par cela il declare en peu de paroles fort sagement les proprietez de ces metaux, l'argent, l'or, le fer & le cuiure. Nous auons dit quelque chose des lieux où l'or s'engendre & se congele, qui sont des susdites pierres au

profond des montagnes& és entrailles de la terre ou de l'arene des riuieres,& és lieux par où les torrens ont passé, ou bien aux tres-hautes montagnes: lesquelles poudres d'or descendent & s'escoulent auec l'eaue qui est la plus commune opinion que l'on tient és Indes. D'où vient que plusieurs du vulgaire croyent que le deluge ayant noyé toute la terre iusques aux plus hautes montagnes, a esté cause qu'à present l'on trouue cest or és riuieres, & en des lieux si esloignez. Nous dirons maintenant comme l'on descouure les mines d'argent, de leurs veines, racines & commencemens, dont parle Iob. Et diray en premier lieu, que la cause pour laquelle l'on donne le second lieu à l'argent entre les metaux, est pource qu'il approche de l'or plus que nul autre d'iceux, en ce qu'il est plus durable, & se sent moins endommagé du feu, se laissant aussi manier & mettre en œuure plus facilement que les autres, voire il surpasse l'or en sa clairté & splendeur, & au son qu'il a plus clair & plus agreable. Car sa couleur est plus conforme & ressemblante la lumiere, & son son est plus penetrant, plus vif & plus delicat. Aussi y a il certains lieux esquels ils estiment l'argent d'auantage que non pas l'or. Toutesfois c'est vn argument & signe pour iuger que l'or est plus precieux de tous les metaux, en ce qu'il se trouue plus rarement, & que la nature se mõstre plus escharse à le produire que non pas les autres: encor qu'il y ait des terres (comme l'on dit de la Chine) esquelles l'on trouue plus facilement de l'or, que de l'argent mesme. Toutesfois c'est
chose

chofe plus comune & ordinaire, que l'on trouue plus facilement & en plus grande abondance de l'argent que de l'or. Le Createur a pourueu les Indes Occcidentales d'vne fi grande richeffe d'argent, que tout ce que l'on void és hiftoires anciennes, & tout ce que l'on dit des argenteries & minieres d'Efpagne & des autres prouinces, eft beaucoup moins que ce que l'on void en ces parties là. Les mines d'argent fe trouuent communément és montagnes & roches tres-hautes & du tout defertes: encores qu'autrefois l'on en ait trouué és pleines & cápagnes. Il y en a de deux fortes differentes, les vnes qu'ils appellent efgarées, & les autres fixes & arreftées. Les efgarées font des morceaux de metal qui fe trouuent amaffez en quelques endroits, lefquels eftans tirez & leuez, l'on n'en trouue point apres d'auantage. Mais les veines fixes font celles qui en profondeur & longueur ont vne fuitte continue en façõ de grandes brãches & rameaux d'vn arbre, & quand l'on en a trouué vne d'icelles, l'on en trouue ordinairemẽt plufieurs autres au mefme lieu. La façon de purger & d'affiner l'argent de laquelle ont vfé les Indiens eftoit par fondure, en fondant & faifant refoudre cefte maffe de metal par le feu qui iette le terreftre d'vn cofté, & par fa force fepare l'argent d'auec le plõb, l'eftain d'auec le cuiure & les autres metaux qui fe trouuent meflez. A cefte fin ils faifoient & baftiffoient des petits fourneaux en lieux où le vent foufloit le plus communément, & auec du bois & du charbon qu'ils y mettoient, faifoient leur

artifice & leur affinement, & appellent au Peru ces fourneaux Guayras. Depuis que les Espagnols y sont entrez, outre ceste façon de fondre & d'affiner, dont ils vsent encor à present, ils affinent aussi l'argent auec du vif argent, & en tirent d'auantage par ce moyen, que non pas en le faisant fondre & l'affinant par le feu. Car il se trouue du metal d'argent que l'on ne peut affiner ny purger aucunement auec le feu, mais seulement auec le vif argent. Mais ceste sorte de metal est cõmunément metal pauure & foible, qui est celuy toutesfois qui se trouue en plus grande abondance. Ils appellent pauure celuy qui rend & donne peu d'argent,& grande quantité de metal,& celuy-là riche au contraire, qui donne & rend plus grande quantité d'argent. C'est vne chose merueilleuse non seulement de ceste difference & diuersité qui se trouue à affiner vn metal par le feu, & l'autre sans feu, auec du vif argent, mais aussi de ce qu'aucuns de ces metaux qui s'affinent au feu ne peuuent pas bien estre fondus quand le feu en est allumé auec du vent artificiel comme de soufflets, mais seulement quand il est soufflé & allumé auec l'air naturel & le vent qui court. Et d'autres au contraire, qui sont plus facilement fondus auec l'air artificiel des soufflets, que non pas auec l'air & le vent naturel. Le metal des mines de Porco s'affine facilement auec des soufflets, & celuy des mines de Potozi ne peut estre fondu auec les soufflets, mais seulement par le moyen de l'air des Guayras, qui sont de petits fourneaux aux costez des montagnes, ba-

ſtis expres du coſté du vent, au dedans deſquels ils fondent ce metal: & combien que ce ſoit choſe difficile de donner raiſon à ceſte diuerſité, toutesfois elle eſt toute certaine & approuuée par la longue experience. Tellement que l'auaricieux deſir de ce metal tant eſtimé des hommes, leur à fait rechercher mille inuentions & gentils artifices, d'aucuns deſquels nous ferons mention cy apres. Les principaux lieux des Indes où l'on tire l'argent ſont la neufue Eſpagne & le Peru, mais les mines du Peru ſurpaſſent de beaucoup les autres, & entre toutes les autres du monde celles de Potozi, deſquelles nous traitterons vn peu à loiſir, pour ce que ce ſont des choſes plus celebres & plus remarquables qui ſoiét és Indes.

De la montagne ou colline de Potozi, & de ſa deſcouuerture.

CHAP. VI

LA montagne ou colline de Potozi tant renommée eſt ſituée en la prouince de Charcas au Royaume du Peru, diſtant de l'Equinoxe vers le coſté du Sud ou Pole Antarctique de 21. degré deux tiers: de ſorte qu'elle tombe ſous le Tropique aux confins de la Zone Torride, & toutefois ceſte region eſt extremement froide, voire plus que n'eſt pas Caſtille la Vieille au Royaume d'Eſpagne, & plus encor que la Flandre meſme, combien que par raiſon elle deuſt eſtre chaude ou temperée, eu eſgard à la hauteur &

eſleuation du pole, où elle eſt ſituée. La raiſon de ceſte ſi froide tẽperature eſt que ceſte montagne eſt fort eſleuée, & qu'elle eſt agitée & hantée de vents qui ſont fort froids & intemperez, ſpecialement de celuy qu'ils appellent Thomahaui, qui eſt impetueux & tres-froid. Il regne ordinairement és mois de Iuin, Iuillet, & Aouſt. Le fonds & terre de ceſte montagne eſt ſec, froid & fort mal agreable, voire du tout ſterile qui n'engendre ny produit aucun fruict, ny herbe ny grain, auſſi eſt-il naturellement inhabitable pour l'intemperature du Ciel & la ſterilité de la terre. Mais la force de l'argent qui attire à ſoy l'auarice & le deſir des autres choſes a peuplé ceſte montagne plus qu'aucun autre lieu qui ſoit en tous ces Royaumes, la rendant ſi abondante de toutes ſortes de viandes, qu'on ne peut deſirer choſe qui ne s'y trouue, voire en grande abondance, & combien qu'il n'y ait rien que ce que l'on y apporte par voiture, neantmoins les places y ſont ſi pleines de fruicts, conſerues, vins exquis, ſoyes & toutes autres delices, qu'il ne s'en trouue en autre endroit d'auantage. Ceſte montagne eſt de couleur tirant ſur le roux & obſcur, & eſt ſa façon d'vne aſſez agreable rencontre à la veüe reſſemblant parfaitement la forme d'vn pauillõ rond, ou bien d'vn pain de ſucre. Elle s'eſleue & ſurpaſſe toutes les autres montagnes & collines qui ſont à l'enuiron. Le chemin par lequel on y monte eſt fort aſpre & fort roide, encor qu'on y aille tout à cheual. Elle finit par le haut en pointe de forme ronde, & a en ſon

pied vne lieue de circuit. Elle contient depuis le sommet iusques au pied mil six cens vingt quatre verges communes, lesquelles reduites à la mesure des lieues d'Espagne font vn quart de lieue. Au pied de ceste montagne l'on void vne autre petite colline qui naist d'icelle, en laquelle anciennement il y a eu quelques mines de ces metaux espartis & sans suitte, qui se trouuoient là comme en des bourses, & non pas en des veines fixes & continues, & neantmoins elles estoient fort riches, encor qu'elles fussent en petit nombre. Ce petit roc estoit appellé des Indiens, Guayna Potozi, qui veult dira, le ieune Potozi, au pied duquel commence l'habitation des Espagnols & Indiens, qui sont venus à la richesse & à l'œuure de Potozi: laquelle habitation peut contenir quelques deux lieues de circuit, & toute la plus grande traicte & commerce, qu'il y ait en aucun lieu du Peru, se fait en ceste habitation. Les mines de ceste montaigne n'ont point esté foüyes, ny descouuertes du temps des Inguas, qui estoient les seigneurs du Peru, au parauant que les Espagnols y entrassent, combien qu'ils ayent fouy, & ouuert les mines de Porco, assez proches de Potozi, n'en estant distantes que de six lieues seulemét. La cause en pouuoit estre, faute d'en auoir eu la cognoissance, combien que aucuns racontent ie ne sçay quelle fable, que comme on voulut quelquesfois ouurir ces mines, vne voix fut entenduë, qui disoit aux Indiens, qu'ils n'y touchassent pas, & que ceste montaigne estoit reseruée pour d'autres. De vray l'on n'eust au-

cune cognoissance de Potozi, ny de sa richesse, que iusques à douze ans apres l'entrée des Espagnols au Peru, duquel la descouuerture s'en fit en ceste façon. Vn Indien appellé Gualpa, de la nation de Chumbibilca, qui est vne prouince de Cusco, allant vn iour à la chasse & poursuitte de quelque venaison, & cheminant vers la part du Ponant, où la beste se retiroit, commença de courir à mont le roc, qui pour lors estoit couuert, & planté pour la plus part de certains arbres qu'ils appellent, Quinua, & de buissons fort espais, & comme il s'esleuoit pour monter en vn passage, quelque peu aspre & difficile, fut contraint mettre la main en vne branche, qui sortoit de ceste veine d'vne mine d'argent (à laquelle depuis ils ont donné le nom de riche) qu'il arracha, & apperceust en la fosse & racine d'icelle le metal, qu'il recongneust estre fort bon, par l'experience qu'il auoit de ceux de Porco: puis ayant trouué en terre, ioignant ceste veine quelques morceaux de metal, qui s'estoient rompus & departis d'icelle, sans toutesfois qu'on les peut bien cognoistre, à cause que leur couleur estoit changée, & gastée du Soleil, & de l'eaue. Il les porta à Porco essayer par Guayras (qui est esprouuer le metal par le feu) & ayant recogneu par là sa grande richesse, & heureuse fortune, fouyssoit & tiroit secrettement, ceste veine sans le communiquer, ou en parler à personne, iusques à ce qu'vn Indien, nommé Guança, natif de la vallée de Xaura, qui est aux limites de la Cité des Roys, lequel demeurant au lieu de Porco, proche voisin de ce

Gualpa, Chumbibilqua s'apperceut vn iour qu'il faiſoit quelque affinement, & qu'il faiſoit de plus grands ſomons & bricques, que celles qu'on faiſoit ordinairement en ces lieux: pource meſme qu'il augmentoit en deſpence d'habits, ayant iuſques alors veſcu aſſez pauuremẽt. Pour ceſte occaſion, & que ce metal que ſon voiſin affinoit & mettoit en œuure, eſtoit different de celuy de Porco, il penſa de deſcouurir ce ſecret, & fit tant que combien que l'autre tint ſon affaire ſecrette, autãt qu'il luy eſtoit poſſible, neantmoins par importunité fut contraint de le mener au roc de Potozi, ayant deſia paſſé deux mois en la iouiſſance de ce riche treſor. Et lors l'Indien Gualpa, dit à Guanca, qu'il print pour ſa part vne veine qu'il auoit deſcouuerte, laquelle eſtoit proche de la veine riche, & eſt celle que l'on appelle auiourd'huy, la veine de Diego Centeno, qui n'eſtoit pas moins riche, mais ſeulement plus dure à foüir, & plus difficile à tirer. Par ainſi tout d'vn accord partirent entre eux le roc le plus riche du monde. Il aduint du depuis, que l'Indien Guanca trouuant quelque difficulté à fouyr & cauer ſa mine, qui eſtoit tres-dure, & l'autre Gualpa, ne luy voulant faire part de la ſienne, eurent debat enſemble, & pour ceſte cauſe le Guanca de Xaura, irrité de cela, & de quelque autre choſe, alla deſcouurir ceſte affaire à ſon maiſtre qui s'appelloit Vuillaroel, Eſpagnol, qui lors reſidoit en Porco. Ce Vuillaroel en voulant cognoiſtre la verité, alla en Potozi, & trouuant la richeſſe que ſon Yanacona, ou ſeruiteur, luy auoit dit, fiſt

enregiſtrer l'Indien Guança, s'eſtacquant auec luy à la ſuſditte veine,qui fut dite Centeno, ils appellent cela eſtacquer, qui vaut autant, que ſignaller & remarquer pour ſoy la mine, & autant d'eſpace, que la loy concede & permet à ceux là qui trouuent vne mine, ou bien à ceux qui la foüyſſent: au moien dequoy apres l'auoir monſtrée & deſcouuerte à la iuſtice, ils demeurerent ſeigneurs de la mine, pour la fouyr & en tirer l'argent,comme de leur propre, en payant ſeulement au roy ſon droit de cinquieſme. De ſorte que le premier enregiſtrement & declaration que l'on fit des mines de Potozi, fuſt le vingt & vnieſme iour du mois d'Auril, de l'an mil cinq cents quarante cinq, au territoire de Porco, par leſdits Villaroel Eſpagnol & Guanca Indien. Incontinent apres l'on deſcouurit vne autre veine qu'ils appellent veine d'eſtain qui a eſte tres-riche, quoy que rude & laborieuſe à y trauailler, pour eſtre ſon metal, auſſi dur que le caillou. Du depuis le trentieſme iour d'Aouſt au meſme an de quarante cinq, la veine appellée, Mendieta, fut enregiſtree, qui ſont les quatre principalles veines de Potozi. Ils diſent de la veine riche, la premiere qui fut deſcouuerte, que ſon metal eſtoit hors terre la hauteur d'vne lance en façon de rochers, ſouſleuant la ſuperficie de la terre, comme vne Creſte de trois cents pieds de longueur, & de treze de large, & que cela demeura deſcouuert, & deſcharné par le deluge, ayant ceſte veine comme la partie la plus dure, reſiſté à la force & impetuoſité des eaues. Son metal eſtoit ſi riche

qu'il y auoit la moytié d'argent, & continua ceste veine en sa richesse, iusques à cinquante & soixante stades, à l'hauteur d'vn homme de profondeur, où elle vint à deffaillir. De ceste façon furent descouuertes les mines de Potozi par la prouidence diuine, laquelle a voulu, pour la felicité d'Espagne, que la plus grande richesse qu'on sçache, & qui iamais ait esté au monde, fust cachée pour vn temps, pour la descouurir au tẽps que l'Empereur Charles le Quint, de glorieuse memoire, tenoit l'Empire, les Royaumes d'Espagne, & la seigneurie des Indes. Incontinẽt apres que la descouuerture de Potozi, fut cogneuë aux Royaumes du Peru, plusieurs Espagnols & presque la plus part des bourgeois de la cité d'Argẽt, qui est à dixhuict lieues de Potozi, vindrẽt pour y prendre des mines, mesmes y vindrent plusieurs Indiens, de diuerses prouinces, & specialement les Guayzadores de Porco, si que en bref temps ce fut la meilleure & plus grande habitation de tout le Royaume.

De la richesse que l'on a tirée & tire chacun iour du roc ou montagne de Potozi.

CHAPIT. VII.

I'Ay esté plusieurs fois en doute, s'il se trouuoit aux histoires des anciens, vne si grande richesse de mines, comme celles que nous auons veue de nostre temps au Peru. S'il y a eu iamais au monde des mines riches

& renommées pour cet effect, ce ont esté celles d'Espagne, dont les Carthaginois ont iouy, & du depuis les Romains, lesquelles, comme i'ay dit, ne sont pas seulement estimées & renommées par les liures profanes, mais aussi par les Escritures sainctes. Celuy qui plus particulierement fait mention de ces mines, au moins que i'aye veu, est Pline, qui escrit ainsi, en son histoire naturelle. *Il se trouue de l'argent presque en toutes prouinces, mais celuy d'Espagne est le meilleur de tous, lequel croist & s'engendre en vne terre sterile, aux montagnes & rochers, & est chose certaine & infallible qu'es lieux où l'on a vne fois descouuert aucunes de ces veines, il y en a d'autres qui n'en sont gueres esloignées, ce qui se trouue aussi presque en tous autres metaux & pour cela les Grecs (à mon aduis) les appellerent metaux. C'est vne chose estrange, que les puits ou trous de ces mines d'Espagne, lesquels on commença à fouir du temps de Hannibal, se voyent encor à present, & retiennent encor les mesmes noms de ceux qui les descouurirent. Entre ces mines, celle que descouurist Bebello, qui en retient le nom encor auiourd'huy, fut fort renommée, & dit-on qu'elle donnoit & rapportoit si grande richesse à son maistre Hannibal, que chaque iour l'on receueilloit trois cens liures d'argent, & iusques à maintenant on a tousiours continué de trauailler à ceste mine, de telle sorte qu'elle est à present de mil cinq cens pas de profondeur, cauée en la montagne. Desquels puits neantmoins ceste grande profondeur, les Gascons qui y trauaillent tirent l'eaue qu'ils y trouuent pour les assecher & y cauer mieux à leur aise, tout durant le temps que les chandelles & la lumiere leur durent, en telle abondance qu'il semble que ce qu'ils en iettent soit vne riuiere.* Iusques icy sont les paroles de Pline, que i'ay

Plin. lib. 33. c. 6.

Genebrardus in Chronographia.

voulu icy reciter de mot à mot, pour contenter d'auantage ceux qui entendent que c'eſt de mines, voyant que la meſme choſe qu'ils experimentent auiourd'huy, a eſté excercée par les anciens. Et certainement la richeſſe de ceſte mine d'Hannibal aux monts Pyrenées, eſtoit grande & bien remarquable, laquelle les Romains poſſederent, y ayans continué ſon ouurage, iuſques au temps de Pline, qui fut comme trois cens ans. La profondité de ceſte mine eſtoit de mil cinq cens pas, qui eſt vn mil & demy, & fut ſi riche au commencement, qu'elle valloit à ſon maiſtre par chacun iour trois cens liures, de douze onces la liure. Mais combien que ceſte richeſſe ait eſté grande, elle n'approche neantmoins à celle qui de noſtre temps s'eſt retrouuée en Potozi. Car comme il appert par les regiſtres de la maiſon de la contractation de ceſte prouince, & comme pluſieurs hommes anciens dignes de foy l'atteſtent, au temps que le Licentié Pollo gouuernoit ceſte prouince, qui fut pluſieurs années apres la deſcouuerte de ceſte montagne, l'on enregiſtroit & tiroit pour la cinquieſme, chacun Samedy, cent cinquante & deux cens mil pezes, dont le cinquieſme reuenoit à trente & quarante mil pezes, & pour chacun an vn million & demy ou peu moins. Tellement que ſuyuant ce conte l'on tiroit chaque iour de ceſte mine, comme trente mil pezes, dont il reuenoit au Roy pour la cinquieſme, ſix mil pezes par iour. Il y a encor vne choſe à mettre en auant, pour monſtrer la richeſſe de Potozi, que le conte qui a

esté fait, n'est seulement que de l'argent qui se marquoit & quintoit, & est chose cogneue au Peru, que l'on a vsé long temps en ces Royaumes d'argent qu'ils appelloient courant, lequel n'estoit marqué ny quinté. Et tiennent pour certain ceux qui cognoissent ces mines, qu'en ce temps, la plus grande partie de l'argent que l'on tiroit de Potozi, ne se quintoit point, & estoit celuy qui auoit cours entre les Indiens, & beaucoup entre les Espagnols, comme ie l'ay veu continuer iusques à mon temps. Par cela lon peut bien croire, que le tiers de la richesse de Potozi, voire la moitié ne se manifestoit, ny ne se quintoit point. Il y a encor vne autre consideration plus remarquable, en ce que Pline met, que l'on auoit fouy mil cinq cens pas en ceste mine de Babello, & que tousiours l'on trouuoit de l'eaue, qui est ce qui donne le plus grand empeschement qui soit à tirer le metal des mines. Mais en celle de Potozi, encor que l'on y ait fouy & caué plus de deux cens stades ou hauteurs d'vn homme en profondeur, iamais on n'y a trouué d'eaue, qui est le plus grand heur de ceste montaigne. Mais quoy? les mines de Porco, dont le metal est tres-bon & tres-riche, sont auiourd'huy delaissées pour l'incommodité de l'eau qu'ils y ont rencontrée en y fouyssant. Pour ce que ce sont deux trauaux insupportables en recherchant le metal, de cauer & rompre les roches, & d'en tirer l'eaue tout ensemble. Le premier desquels, à sçauoir de cauer la roche, donne assez de peine, voire est trop dur & trop excessif. Finalle-

ment auiourd'huy sa Maiesté reçoit pour son quint par chacun an l'vn portant l'autre, vn million de l'argent des mines de Potozi, sans l'autre richesse, qui luy vient de vif argent, & autres droits Royaux, qui est vn grand thresor. Quelques hommes experts ayans supputé les contes disent, que ce que l'on a apporté à quinter en la casse, ou douane de Potozi, iusques en l'an mil cinq cens quatre vingts cinq, se monte à cent millions de pezes d'essay, dont chaque peze vaut treize reaux & vn quart, sans conter l'argent que l'on a peu tirer sans quinter, & qui a esté quinté és autres casses Royalles, & sans l'argent courãt que l'on a mis en œuure au païs, qui n'est point quinté, qui est vne chose innonbrable, combien que les premiers registres des quints, ne soient pas si clairement, ou intelligiblement escrits, que sont ceux d'auiourd'huy: pour ce qu'aux commencemens, & premieres descouuertes, l'on faisoit la recepte par Romaines, tant estoit grande l'abondance qu'il y en auoit. Mais par les memoires & recherches que feit le Viçeroy Dom Francisque de Tollede, en l'année mil cinq cens soixante & quatorze se trouua qu'il y auoit soixante & seize millions, iusqu'en en ladite année, & depuis ledit an iusques à celuy de quatre vingts cinq inclusiuement, il appert par les registres royaux qu'il s'est quinté iusques à trente cinq millions. L'on enuoya au Viçeroy ce conte de Potozi, en l'an que i'ay dit, lors que i'estois au Peru, & du depuis la richesse qui est venue aux flotes du Peru, est montée à beaucoup d'auantage. En la

flote où ie vins, de l'an mil cinq cens quatre vingts sept, il y auoit onze millions qui vindrent aux deux flottes du Peru, & Mexicque, dont les deux tiers estoient en celle du Peru, & y en auoit presque la moitié pour le Roy. I'ay voulu desduire cecy particulierement, afin de faire entendre la puissance que la diuine Maiesté a voulu donner aux Roys d'Espagne, sur les chefs desquels tant de Couronnes & de Royaumes ont esté amassez, & lesquels par speciale faueur du Ciel, ont ioint les Indes Orientalles auec les Occidentales, enuironnans tout le monde par leur puissance. Ce que l'on doit croire, estre ainsi arriué, par la prouidence de nostre Dieu, pour le bien de ces peuples qui viuent si esloignez de leur chef, qui est le Pontife Romain, vicaire de Christ nostre Seigneur, en la foy & obeissance duquel, tant seulement l'on peut estre sauué, & mesme pour la deffence de la foy Catholique & de l'Eglise Romaine, en ces parties, où la verité est tant oppugnée, & poursuyuie des heretiques. Et puisque le Seigneur des Cieux, qui donne & oste les Royaumes à qui il veut, & comme il luy plaist l'a ainsi ordonné, nous le debuons supplier qu'il luy plaise fauoriser le zele pieux du Roy Catholique, luy donnant heureux succés, & prospere victoire contre les ennemis de la saincte foy, veu que en ceste cause il gaste le thresor des Indes, qu'il luy a donné, voire en a besoing de beaucoup d'auantage. Cependant il suffit d'auoir fait ceste digression pour monstrer les richesses de Potozi. C'est pourquoy nous reuiendrons à dire comme l'on

trauaille és mines,& comme l'on affine les metaux que l'on en tire.

Comme l'on trauaille ès mines de PotoZi.

CHAP. VIII.

BOece se plaignant du premier inuenteur des mines; dit fort bien. *Boetius de consolat.*

Heus primus, quis fuit ille,
Auri qui pondera testi.
Gemmásque, latere volentes,
Preciosa pericula fodit?

Auec raison, il les appelle precieux danger, pour le grand trauail & peril, auec lequel l'on tire les metaux, que les hommes estiment tant. Pline dit qu'en Italie il y a plusieurs metaux, mais que les anciens ne voulurent pas permettre d'y trauailler, afin de conseruer le Peuple. Ils apportoient ces metaux d'Espagne & faisoient trauailler les Espagnols aux mines, comme tributaires. L'Espagne en fait auiourd'huy tout de mesme aux Indes, en ce que y ayant & restant sans doubte en Espagne, plusieurs mines de metaux, neantmoins ils ne les veulent pas chercher, ny permettre qu'on y trauaille, à cause des inconueniés, que l'on y voit, chascun iour : mais ils les font apporter des Indes, où on les tire auec beaucoup de trauail, & risque. Ce roc de Potozi contient en soy, comme i'ay dit, quatre *Plin. lib. 33. Cap. 4.*

veines principalles, qui ſont la veine riche, celle de Centeno, celle d'Eſtain, & celle de Mendieta. Toutes ces veines ſont en la partie Orientalle de la montagne, comme regardans le leuer du Soleil : car en l'Occidentalle il ne s'en troue aucune ; Leſdittes veines courent Nort & Sud, qui eſt de Pole en Pole. Elles ont à l'endroit le plus large ſix pieds, & au plus eſtroit vne paulme. Il y en a d'autres de diuerſe façon qui ſortent d'icelles veines, comme les grands rameaux des arbres, ont de couſtume d'en produire de petits. Chaſque veine a diuerſes mines qui ſont parties ou portions d'elle meſme, diſtinctes, & ſeparées, entre diuers maiſtres, des noms deſquels elles ſont ordinairement appellées. La grande mine contient quatre vingts verges, & ne peut contenir d'auãtage par l'ordonnance, & la moindre en contient quatre. Toutes ces mines ſont auiourd'huy fort profondes. L'on conte en la veine riche, ſoixante & dixhuit mines, qui ſont profondes de quatre vingts & cent ſtades, ou hauteurs d'hommes, voire en quelques endroits iuſques à deux cents. L'on conte en la veine de Centeno vingt quatre mines, dont quelques vnes s'aduancent iuſques à ſeptante ou quatre vingts ſtades, de profond, & ainſi des autres veines de ceſte montagne. L'on inuenta pour remede à ceſte grande profondité, des mines qu'ils appellent ſoccabones, qui ſont caues ou mines faictes au pied de la montaigne, leſquelles vont trauerſant iuſques à rencontrer les veines. Car l'on doibt entendre, que cõbien que les veines courent Nort,
&

& Sud,comme il a eſté dit, neantmoins c'eſt en rabaiſſant depuis le ſommet iuſques au pied & bas de la mon tagne, qui ſera ſelon qu'on croit par coniecture plus de douze cents ſtades. Et à ce conte encor que les mines s'eſtendent en telle profondeur, il reſte neantmoins encor plus de ſix fois autant d'eſpace, iuſques à leur fonds & racine, laquelle ſelon qu'ils diſent doit eſtre tres-riche & abondante, comme le tronc & la ſource de toutes les veines. Combien que iuſqu'auiourd'huy nous ayons veu le contraire par experience, car tant plus haute & eſleuée eſt la veine à la ſuperficie de la terre,tant plus ſe trouue riche,plus auſſi qu'elle va en profondeur, l'on trouue ſon metal plus pauure, & moindre d'alloy. Cependant ils inuenterent les Soccabons, par leſquels on entre & fort aiſement, pour trauailler aux mines, auec moins de couſt, de peine & de danger. Ils ont huict pieds de largeur & vne ſtade de hauteur, & les ferment auec des portes ; L'on tire par iceux les metaux fort facilement,en payant au proprietaire du Soccabon,le cinquieſme de tout le metal que l'on tire par iceluy. Il y en a deſia neuf de faicts. & autres que l'on a commencé à faire. L'on fut vingt neuf ans à faire vn Soccabon, qu'ils appellent, du venin, qui va ſe rendre & donner à la veine riche, ayant eſté commencé en l'an mil cinq cents cinquante, l'vnzieſme année de la deſcouuerte,& acheué en l'an mil cinq cens quatre vints cinq, l'vnſieſme d'Auril; Ce Soccabon rencontra la veine riche, à trente cinq ſtades pres de ſa ſource ou racine, & y auoit de là où

il rencontra la veine iuſque au ſaut & embouscheure de la mine,autres cent & trente cinq ſtades.De façon qu'il falloit deſcendre toute ceſte profondité pour trauailler à la mine. Tout ce Soccabon contient depuis ſon ouuerture, iuſques à la veine de Cruſero,qu'ils appellent, deux cents cinquante verges, à laquelle œuure furent employez,les vingt neuf ans de temps, qui ont eſté dits, afin que l'on voye le grand trauail, que prennent les hommes,pour rechercher l'argent aux entrailles de la terre. Cependant ils trauaillent en ces mines en continuelles tenebres, & obſcurité, ſans ſçauoir aucunement quand il eſt iour ou nuit.Or d'autantque ce ſont lieux,que le Soleil neviſite aucunement,il n'y a pas ſeulemēt de perpetuelles tenebres, mais auſſi y fait vn extreme froid,& y court vn air ſi groſſier, & contraire à la nature & diſpoſition humaine, que les hommes qui y entrent de nouueau s'y eſtourdiſſent comme du mal de la mer. Ce qui m'aduint à moy-meſme en vne de ces mines, où ie ſenty douleur de cœur,& ſanglots d'eſtomach. Ceux qui y trauaillent ſe ſeruent de flambeaux, & chandelles pour leur eſclairer,en departant le labeur,& l'ouurage de telle ſorte que ceux qui trauaillent le iour ,y repoſent la nuit,& les autres au contraire les viennent eſchanger, pour trauailler la nuit & repoſer le iour.Le metal y eſt communement dur,& à ceſte cauſe,ils le tirent à coups de marteaux,le rompant & eſclattant par force,comme ſi c'eſtoit vn caillou. Par apres ils montent ce metal ſur leurs eſpaules, par des

eſchelles à trois branches, faites de cuir de vache retors, comme pieces de bois, qui ſont trauerſees d'eſchellons de bois: de ſorte qu'en chacune de ces eſchelles, l'on y peut monter & deſcendre tout enſemble. Ces eſchelles ſont longues de dix ſtades, & à la fin d'icelles, en recommence vne autre de la meſme longueur, commenceant, & finiſſant chaſque eſchelle, à des eſtablies & plates formes de bois, où il y a des ſieges, & lieux pour ſe repoſer, comme galleries d'autant qu'il y a pluſieurs de ces eſchelles à monter, bout à bout. Vn homme y porte ordinairement, ſur ſes eſpaules, le poix de deux arrobes de metal, auec vne toille attachée, en façon d'vne hotte, & y montent trois à trois. Celuy qui va deuant porte vne chandelle, attachée à ſon poulſe: car comme il eſt dit, il n'y a nulle lumiere du Ciel, & vont ſe tenans à l'eſchelle des deux mains pour monter ſi grande eſpace de hauteur, qui ſurpaſſe communement cent cinquante ſtades de hauteur, choſe effroyable, & qui donne l'eſpouuente ſeulement à y penſer, tant eſt grand le deſir d'argent, pour la recherche duquel les hommes endurent tant de trauail. Et certes ce n'eſt point ſans raiſon, que Pline traittant de ceſte matiere s'exclame & dit ainſi. *Nous entrons iuſques aux entrailles de la terre, & allons pourſuyuant les richeſſes iuſques aux lieux des condamnez.* & par apres au meſme liure, il dit ainſi. *Ceux qui recherchent les metaux ſont les œuures plus que de geants, faiſans des trous, & ruettes au profond de la terre, perçeans les montagnes ſi auant, & ſi profondement, à la lueur des chandelles, où le iour,*

Plin. in proœm. l. 33. Cap. 6.

& la nuict sont semblables, & en plusieurs mois ne voyēt aucun iour, d'où bien souuent il aduient, que les parois des mines fondent & tombent, accablans dessous plusieurs des miniers, qui y trauaillent. Et en apres il adiouste, *ils entament la roche dure, auec des marteaux de fer, pesants cent cinquante liures, & tirent les metaux sur leurs espaulles, trauaillans de iour & de nuict, les vns desquels baillent leur charge aux autres, & tout cela est en obscurité, puisque les derniers seulement voyent la lumiere. Auec des coings de fer, & des marteaux ils rompent les caillous, tāt durs, & forts qu'ils soyent, pource que la faim de l'argent est encor plus aspre, & plus forte.* Cela est de Pline, qui encor qu'il parle comme historiographe d'alors, neantmoins semble prophete d'auiourd'huy. Et n'est moindre ce que Phocion d'Agatharchides, raconte, du grand trauail, qu'éduroient ceux, qu'ils appelloient Chrysios, à tirer l'or, pource que comme le susdit autheur dit, l'or & l'argent donnent autant de trauail à le tirer & rechercher, comme il apporte de contentement estant possedé.

Comme l'on affine le metal d'argent.

CHAPITRE IX.


Es veines que i'ay dit, où l'on trouue l'argent, courent ordinairement entre deux rochers qu'ils appellent la chasse dont l'vn d'iceux a accoustumé d'estre tres-dur comme caillou, & l'autre mol & plus facile à rompre. Tout ce

metal ne ſe trouue pas touſiours eſgal & d'vne meſme valeur. Car il y en a vne meſme veine, d'vne ſorte fort riche, qu'ils appellent Cacilla, ou Tacana, d'où l'on tire beaucoup d'argent,& l'autre eſt pauure, duquel l'on tire peu d'argent. Le metal le plus riche de ceſte montagne eſt de couleur d'ambre, & apres celuy qui tire le plus ſur le noir. Il y en a d'autre, qui eſt comme roux, d'autre ſemblable à la couleur de cendre : en ſomme de pluſieurs & diuers couleurs, & ſemble à ceux qui ne les cognoiſſent point, que ce ſoient des prieres de nulle valeur. Mais les miniers cognoiſſent incontinent ſa qualité & ſa perfection, par certains ſignes & petites veines, qu'ils y voyent. On porte tout le metal que l'on tire des mines, ſur des moutons du Peru, qui ſeruent d'aſnes à porter aux moulins. Le metal le plus riche s'affine en le fondant, dedans ces petits fourneaux que i'ay dit, qu'ils appellent Guayras. car ceſtuy eſt le plus plombeux, pour raiſon dequoy il en eſt plus facile à fondre, auſſi pour le mieux fondre, les Indiens y iettent, ce qu'ils appellent Soroche, qui eſt vn metal fort plombeux, & le metal eſtant en ces fourneaux, l'ordure & le terreſtre, par la force du feu, demeure en bas, & le plomb, & l'argent, ſe fondent, de telle façon que l'argent eſt porté nageant ſur le plomb, iuſques à ce qu'il ſoit purifié, puis apres ils raffinent encor pluſieurs fois ceſt argent, par ceſte maniere de fondeure. L'on a accouſtumé de tirer d'vn quintal de metal, trente, quarante, voire cinquante

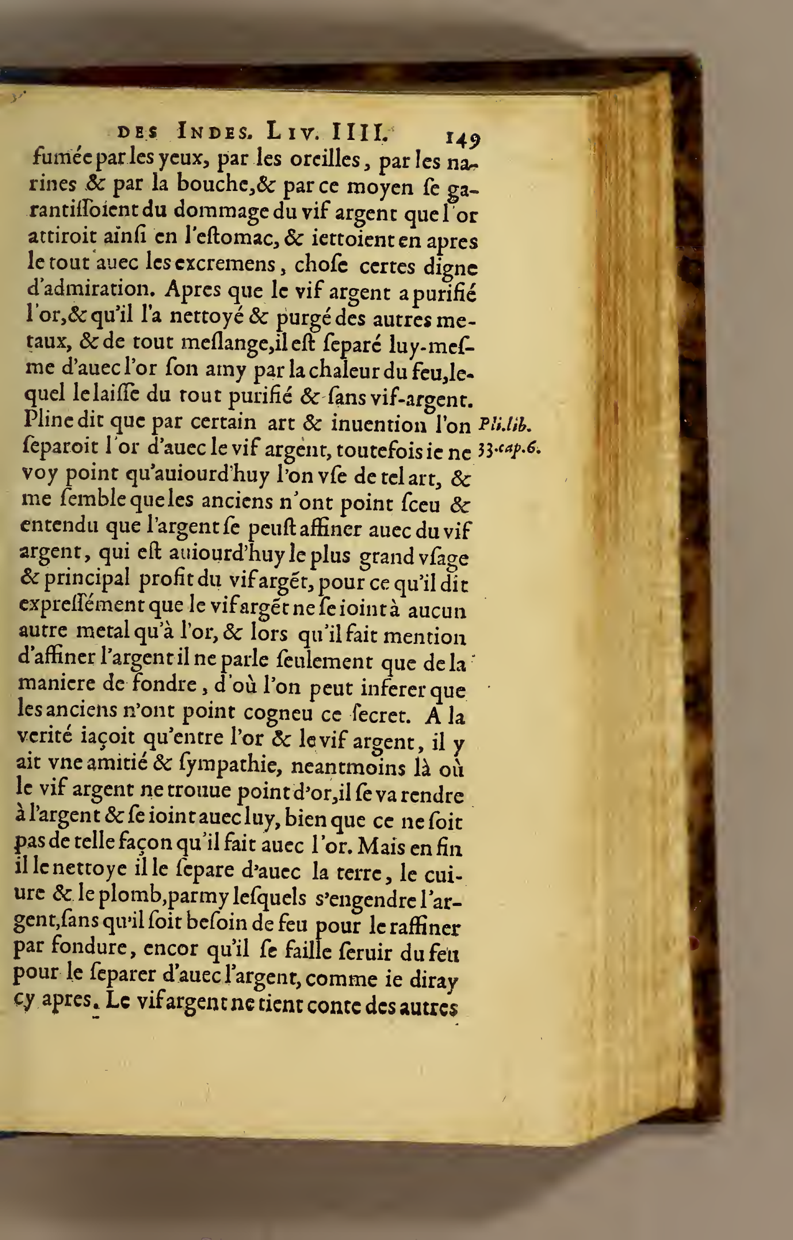
pezes d'argent, & toutesfois i'en ay veu d'vne ſorte que l'on me monſtra par excellence, duquel l'on tiroit en le faiſant fondre de ceſte façon, deux cens, voire deux cens cinquante pezes d'argent du quintal, richeſſe vrayement rare & preſque incroyable, ſi par le feu nous n'en auions veu l'experience, mais tels metaux ſont fort rares. Le pauure metal eſt celuy qui d'vn quintal rend deux ou trois, cinq ou ſix pezes ou peu d'auantage. Ce metal ordinairement n'eſt point plombeux, mais eſt ſec: c'eſt pourquoy l'on ne le peut affiner par le feu. Et pour ceſte raiſon il y auoit en Potozi vne grande quantité de ces pauures metaux, deſquels l'on ne faiſoit pas grand eſtat, & eſtoient deiettez comme la paille & comme l'eſcume des bons metaux, iuſques à ce que l'on mit en auant le moyen d'affiner auec le vif argent, par le moyen duquel ceſte eſcume qu'ils appelloient Oquiache fut de grand profit. Car le vif argent par vne eſtrange & merueilleuſe proprieté purifie l'argent, & eſt propre pour ces metaux qui ſont ſecs & pauures, eſquels toutefois il ſe conſume moins de vif argent que non pas és riches. car tant plus ils ſont riches, plus ils ont beſoin de vif argent. Auiourd'huy la façon d'affiner, qui eſt la plus commune & plus exercée en Potozi, eſt celle qui ſe fait par le vif argent, comme auſſi és mines de Cacatecas & autres de la neufue Eſpagne. Il y auoit anciennement aux flancs & aux ſommets de Potozi plus de ſix mil Guayras, qui ſont ces petits fourneaux où l'on fond le metal, leſquels eſtoient poſez en façon de luminaires, telle

ment que c'estoit vn plaisant spectacle de les voir de nuict, & ietter la lumiere si loin, qu'ils sembloyent n'estre qu'vn brasier ou flamme de feu. Mais auiourd'huy pour le plus qu'on y en troue, c'est deux mil, d'autant que comme i'ay dict, ils vsent peu de la fonte, mais affinent auec le vif argent qui est de plus grand profit Et pour ce que les proprietez du vif argent sont admirables, & que ceste maniere d'affiner l'argent est fort remarquable: Ie traitteray du vif argent, de ses mines & ouurage, & ce qui semblera conuenable à ce suject.

Des proprietez merueilleuses du vif argent.
CHAP. X.

LE vif argent ainsi appellé par les Latins, pource qu'il coule & se glisse vistement d'vn lieu en autre entre tous les metaux a de grandes & merueilleuses proprietez. La premiere, que combien que ce soit vn vray metal, si est ce toutes fois qu'il n'est pas dur, & si n'a point de forme arrestée ny de consistance comme les autres metaux, mais il est liquide & coulant, non pas comme l'or & l'argent fondu, ains de sa propre nature, combien qu'il soit vne liqueur, il est neantmoins plus pesant qu'aucun autre metal: c'est pourquoy tous les autres nagent dessus & ne vont point au fond, d'autant qu'ils sont plus legers. I'ay veu mettre en vn baril de vif argent deux liures de fer, lesquelles nageoient dessus

Plin.lib.33. cap.6. comme fait du bois ou du liege sur l'eaüe. Pline met vne exception à cela, disant que l'or tant seulement s'y enfonce & ne nage pas dessus: ie n'en ay pas veu l'experience, mais parauanture cela procede de ce que le vif argent naturellement circuit l'or & le cache dedans soy, qui est vne des plus importantes proprietez qu'il ait. Car il s'attache à l'or d'vne façon merueilleuse, le cherche & le va trouuer là où il le sent,& ce non seulement, mais aussi il l'enuironne & le ioint de telle façon, qu'il le despoüille & separe de quelconque metal & autre corps où il soit meslé. Pour ceste raison ceux-là prennent de l'or qui se veulent preseruer du dommage & des incommoditez du vif argent. L'on s'est seruy pour donner remede à ceux, és oreilles desquels on auroit mis du vif argent pour les faire mourir secretement, de certaines petites platines d'or qu'on leur mettoit és oreilles, à cause de la vertu qu'a l'or d'attirer le mercure. Et par apres ils tiroient les platines toutes blãches du vif argent qui s'y estoit attaché. Estant vn iour à Madril allé voir les ouurages exquis que Iacomo de Treço, excellent ouurier Milannois faisoit pour sainct Laurens le Royal, il aduint que ie m'y trouuay le iour qu'ils doroient quelques pieces d'vn contre-table qui estoient de bronze, ce qui se fait auec vif argent. Et d'autant que la fumée du vif argent est mortelle,il me dist que les ouuriers se preseruoient de ce venin en prenant vn doublon d'or roullé qu'ils aualloient, lequel estant en l'estomac attiroit à soy tout le vif argent qui leur entroit en



fumée par les yeux, par les oreilles, par les narines & par la bouche, & par ce moyen se garantissoient du dommage du vif argent que l'or attiroit ainsi en l'estomac, & iettoient en apres le tout auec les excremens, chose certes digne d'admiration. Apres que le vif argent a purifié l'or, & qu'il l'a nettoyé & purgé des autres metaux, & de tout meslange, il est separé luy-mesme d'auec l'or son amy par la chaleur du feu, lequel le laisse du tout purifié & sans vif-argent. Pline dit que par certain art & inuention l'on separoit l'or d'auec le vif argent, toutefois ie ne voy point qu'auiourd'huy l'on vse de tel art, & me semble que les anciens n'ont point sceu & entendu que l'argent se peust affiner auec du vif argent, qui est auiourd'huy le plus grand vsage & principal profit du vif argẽt, pour ce qu'il dit expressément que le vif argẽt ne se ioint à aucun autre metal qu'à l'or, & lors qu'il fait mention d'affiner l'argent il ne parle seulement que de la maniere de fondre, d'où l'on peut inferer que les anciens n'ont point cogneu ce secret. A la verité iaçoit qu'entre l'or & le vif argent, il y ait vne amitié & sympathie, neantmoins là où le vif argent ne trouue point d'or, il se va rendre à l'argent & se ioint auec luy, bien que ce ne soit pas de telle façon qu'il fait auec l'or. Mais en fin il le nettoye il le separe d'auec la terre, le cuiure & le plomb, parmy lesquels s'engendre l'argent, sans qu'il soit besoin de feu pour le raffiner par fondure, encor qu'il se faille seruir du feu pour le separer d'auec l'argent, comme ie diray cy apres. Le vif argent ne tient conte des autres

Pli. lib. 33. cap. 6.

metaux, horſ-mis l'or & l'argent : au contraire il les corrompt, les parforce & les conſomme, & les va fuyant tant qu'il peut. Ce qui eſt auſſi vne choſe admirable,& pour ceſte cauſe l'on le met en des vaſes de terre ou dans des peaux d'animaux, d'autant que ſi on le met dans des vaiſſeaux de cuiure, de fer ou d'autre metal, auſſi toſt il les perce & corrompt, & penetre auſſi toute autre matiere. C'eſt pourquoy Pline l'appelle le venin de toutes choſes, & dit qu'il conſomme & gaſte tout. L'on trouue du vif argent és ſepultures des hommes morts,qui apres auoir conſommé les corps, en ſort fort net & fort entier. Il s'en eſt meſme trouué dans les os & mouelle des hommes & des animaux, leſquels l'ayant receu en fumée par la bouche & par les narines il ſe congelle au dedans, & leur penetre ainſi les os. Et pource c'eſt vne choſe fort dangereuſe de hanter & frequenter auec vne creature ſi venimeuſe & ſi mortelle. Il a auſſi vne autre proprieté de courir & faire cent mil petites goutes, deſquelles pour petites & menues que elles puiſſent eſtre, il ne s'en perd pas vne, mais vont retournant par cy par là ſe ioindre auec leur liqueur. Et eſt quaſi incorruptible n'y ayant choſe preſque qui le puiſſe gaſter, d'où vient que le meſme Pline l'appelle ſueur eternelle. Il a encor vne autre proprieté, c'eſt que combien qu'il ſoit celuy qui ſepare l'or d'auec le cuiure, & de tous les autres metaux, neantmoins ceux qui veulent dorer du cuiure, du bronze ou de l'argent, ſe ſeruent du vif argent, pour eſtre le moyenneur de ceſt aſſemblement. car on dore les me-

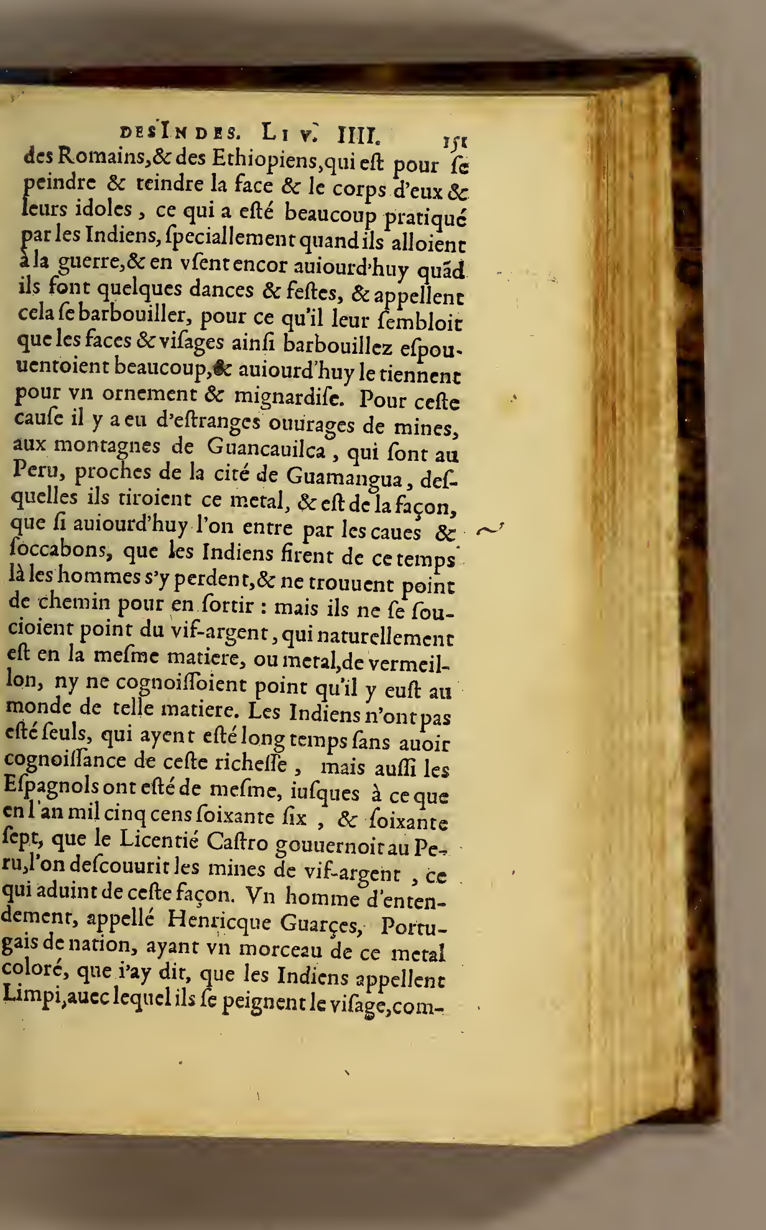
taux par ſon aide. Entre toutes les merueilles de ceſte eſtrange liqueur, celle qui m'a ſemblé plus digne d'eſtre remarquée, eſt que combien qu'il ſoit la choſe la plus peſante du mõde, neantmoins il ſe tourne totalement en la choſe plus legere du monde, qui eſt la fumée par laquelle il monte en haut ayant eſté conuerty en icelle, auſſi toſt la meſme fumée, qui eſt vne choſe ſi legere, ſe retourne du tout en vne choſe ſi peſante, comme eſt la propre liqueur du vif argent: enquoy il ſe reſout. car ceſte fumée venant à rencontrer en haut le metal qui eſt vn corps dur, ou bien venant à vne region froide, auſſi toſt il s'eſpaiſſit & ſe tourne en vif argent: que ſi l'on luy donne vne autrefois le feu, tout de meſme il ſe retourne en fumée pour ſe reſoudre encor en vif argent. Trãſmutatiõ vrayement eſtrange d'vne choſe ſi peſante en choſe ſi legere, & d'vne ſi legere en vne ſi peſante, ce que l'on peut tenir pour choſe rare en nature. Et pour ce l'autheur de la nature eſt digne d'eſtre glorifié en toutes ces & autres eſtranges proprietez de ce metal, puiſque toute choſe engendrée obeït prõptement à ſes loix cachées & incogneues.

Du lieu où l'on trouue le vif argent, & comme l'on deſcouurit ces tres-riches mines en Guancauilca.

CHAP. XI.


E vif argẽt ſe trouue en vne maniere de pierre, laquelle donne & apporte auſſi tout enſemble ce vermeillon que les anciens appellerẽt *Minium*, & encor au-

iourd'huy l'on appelle les images de criſtal miniades, leſquels ſont peints auec du vif argent. Les anciens ont beaucoup fait d'eſtat de ce *minium*, ou vermeillon, le tenant pour vne couleur
L.33 c.7. ſacrée, comme Pline raconte, diſant que les Romains auoient accouſtumé d'en peindre la face de Iupiter & les corps de ceux qui triomphoient en Ethiopie, meſmes les idoles, & les gouuerneurs auſſi, auoient la face peinte de ce *minium*. Et que ce vermeillon eſtoit tellement eſtimé à Rome (lequel on y portoit ſeulement d'Eſpagne, où il y auoit beaucoup de puits & de mines de vif-argent, qui y ſont encor auiourd'huy) que les Romains ne permettoient pas que l'on l'affinaſt & accommodaſt en Eſpagne, de peur qu'ils n'en deſrobaſſent quelque choſe, mais on le portoit à Rome, ſeellé, tout ainſi en pierre comme ils le tiroient de la mine, puis l'affinoient. L'on y en apportoit par chacun an de l'Eſpagne, ſpecialement de l'Andaluſie, enuiron dix mil liures, que les Romains eſtimoient vne exceſſiue richeſſe. I'ay rapporté tout cecy de cet Autheur, afin que ceux qui voyent auiourd'huy ce qui ſe paſſe au Peru, ayẽt le contentement de ſçauoir ce qui s'eſt paſſé anciennement, entre les plus puiſſants ſeigneurs de l'vniuers. Ie le dy pour les Inguas, Roys du Peru, & pour les Indiens naturels d'iceluy, qui trauaillerent & fouyrent long temps és mines de vif argent, ſans ſçauoir ce que c'eſtoit du vif-argent, & ſans le cognoiſtre, ny ſans y rechercher autre choſe que le Cynabre ou vermeillon, qu'ils appellent Limpi, lequel ils eſtiment beaucoup, pour ce meſme effect, que Pline a raconté


des Romains,& des Ethiopiens,qui eſt pour ſe peindre & teindre la face & le corps d'eux & leurs idoles, ce qui a eſté beaucoup pratiqué par les Indiens, ſpeciallement quand ils alloient à la guerre,& en vſent encor auiourd'huy quãd ils font quelques dances & feſtes, & appellent cela ſe barbouiller, pour ce qu'il leur ſembloit que les faces & viſages ainſi barbouillez eſpouuentoient beaucoup,& auiourd'huy le tiennent pour vn ornement & mignardiſe. Pour ceſte cauſe il y a eu d'eſtranges ouurages de mines, aux montagnes de Guancauilca, qui ſont au Peru, proches de la cité de Guamangua, deſquelles ils tiroient ce metal, & eſt de la façon, que ſi auiourd'huy l'on entre par les caues & ſoccabons, que les Indiens firent de ce temps là les hommes s'y perdent,& ne trouuent point de chemin pour en ſortir : mais ils ne ſe ſoucioient point du vif-argent, qui naturellement eſt en la meſme matiere, ou metal,de vermeillon, ny ne cognoiſſoient point qu'il y euſt au monde de telle matiere. Les Indiens n'ont pas eſté ſeuls, qui ayent eſté long temps ſans auoir cognoiſſance de ceſte richeſſe, mais auſſi les Eſpagnols ont eſté de meſme, iuſques à ce que en l'an mil cinq cens ſoixante ſix, & ſoixante ſept, que le Licentié Caſtro gouuernoit au Peru,l'on deſcouurit les mines de vif-argent, ce qui aduint de ceſte façon. Vn homme d'entendement, appellé Henricque Guarçes, Portugais de nation, ayant vn morceau de ce metal coloré, que i'ay dit, que les Indiens appellent Limpi,auec lequel ils ſe peignent le viſage,com-

me il le regardoit & contemploit, cogneut que c'estoit la mesme chose qu'en Castille, l'on appelloit vermeillon, & d'autant qu'il sçauoit bien que le vermeillon se tire du mesme metal que le vif argent, il coniectura que ces mines deuoient estre de vif argent, & se transporta au lieu d'où l'on tiroit ce metal, pour en faire l'essay & l'experience. Ce qu'il trouua estre ainsi, & ayãt de ceste façon esté descouuertes les mines de Palcas au terroir de Guamangua, il y alla grand nõbre d'hommes pour tirer le vif-argent, & de là le porter à Mexicque, où l'on affine l'argent par le moyen du vif-argent, dequoy plusieurs se sont enrichis. Ceste contrée de mines, qu'ils appellent Guancauilca, deslors se peupla d'Espagnols & d'Indiens, qui y arriuerent, & auiourd'huy y arriuent encor pour trauailler à l'ouurage de ces mines de vif-argent, lesquelles sont en grãd nõbre & fort abondantes. Mais sur toutes ces mines, celle qu'ils appellent d'Amador, de Cabrera, autrement des Saints, est belle & remarquable. C'est vn rocher de pierre tres-dure, toute semée de vif-argent, & de telle grandeur qu'elle s'estẽd plus de quatre vingts varres en longueur, & quarante en largeur, en laquelle mine l'on a fait plusieurs puits & fosses de soixante & dix stades de profondeur, de sorte que plus de trois cens hommes y peuuent trauailler tous ensemble tant est grande sa capacité. Ceste mine fut descouuerte par vn Indien d'Amador de Cabrera, appellé Nauincopa, du bourg d'Acoria, & la fit enregistrer Amador de Cabrera en son

nom. Il en fut en procez contre le Procureur fiſcal, mais par arreſt l'vſufruict luy en fut adiugé, comme ayant eſté le deſcouureur. Du depuis il vendit ſon droict à vn autre, pour le prix de deux cens cinquante mil ducats, & par apres ayant opinion qu'il auoit eſté trompé en ceſte vente, mit en action l'acheteur, pour ce qu'ils diſent qu'elle vaut plus de cinq cens mil ducats, voire quelques vns tiennent qu'elle vaut bien vn million d'or: choſe rare, qu'il y ait vne mine de telle valeur & richeſſe! Lors que Dom Franciſque de Tollede gouuernoit au Peru, il y eut vn homme qui auoit eſté en Mexicque, & remarqué comme l'on affinoit l'argent, auec le Mercure, appellé Pero Fernandes de Velaſco, qui s'offrit & s'ingera d'affiner & de tirer l'argent de Potozi, auec le Mercure, & en ayant fait preuue en l'an mil cinq cens ſoixante & onze, en vint à ſon honneur, & lors on commença en Potozi à affiner l'argent auec le vif-argent que l'on y portoit de Guancauelicqua, qui fut vn beau remede pour les mines: car par le moyen de ce vif-argent, l'on tira vn nombre infini d'argent de ces metaux, dont ils ne faiſoient point d'eſtat, leſquels ils appelloyent racleures. Car comme il a eſté dit le vif-argent purifie l'argent encor qu'il ſoit ſec, pauure, & de peu d'alloy, ce que l'on ne peut faire en le faiſant fondre par le feu. Le Roy Catholique tire de l'ouurage des mines du vif-argent, ſans couſt ny riſque aucune, preſque quatre cents mil pezes de mine, qui ſont de quatorze reaux chacun, ou peu moins, outre le droit qui luy re-

uient en Potozi, où il eſt employé, qui eſt vne autre grande richeſſe. L'on tire chacun an, l'vn portant l'autre, de ces mines de Guancauilca, huict mil quintaux de vif-argent, & voire d'auantage.

De la façon de tirer le vif-argent, comme on en affine l'argent
CHAP. XII.

DIſons maintenant comme l'on tire le vif-argent, & comme auec luy l'on affine l'argent. L'on prend la pierre ou metal, où ſe trouue le vif argent, laquelle ils mettent au feu dedans des pots de terre, bien bouchez, apres qu'ils l'ont premierement pillée & moullue, de ſorte que ce metal ou pierre, venant à ſe fondre par la chaleur du feu le vif-argent s'en ſepare, & en ſort en exhalation, & quelque fois meſme auec la fumée du meſme feu, iuſques à ce qu'il rencontre quelque corps, où il s'arreſte & ſe congelle : que s'il paſſe outre en haut ſans rencontrer aucun corps dur, il va à mont iuſques à ce qu'il ſoit refroidy, & lors eſtant congellé il retombe en bas. Quand la fondure eſt acheuée, ils detoupent les pots & en tirent le metal, attendants toutesfois à ce faire, qu'il ſoit bien refroidy, car s'il y reſtoit encor quelque fumée ou vapeur, qui rencontraſt les perſonnes qui les deſtoupent, ce ſeroit pour les faire mourir ou demeurer perclus, ou à tout le moins pour en perdre les dents. Et d'autant que l'on vſe & deſpend vn nombre infini

fini de bois, pour entretenir le feu à fondre les metaux. Vn meufnier nommé Rodrigo de Torres, trouua vne inuention tres-vtile, qui fut de cueillir d'vne certaine paille qui croist par toutes ces montagnes du Peru, laquelle ils appellent Ycho, & est comme vne espece de ionc dur auec quoy ils font du feu. C'est chose merueilleuse, que la force que ceste paille a pour fondre ces metaux, ce qui est, comme Pline dit, qu'il y a de l'or que l'on fond plus facilement auec la flame de la paille, que non pas auec vn gros brasier, quoy qu'il soit bien ardant & enflamé. Ils mettent le vif-argent ainsi fondu dans des peaux, d'autant qu'il se garde fort bien dans du cuir, & de ceste façon l'on le met aux magasins du Roy, d'où l'on le tire pour le porter par mer à Aricqua, puis à Potozi par terre sur les moutons du pays. Il se consume ordinairement chaque an en Potozi, pour l'affinement des metaux enuiron six ou sept mil quintaux de vif-argent, sans ce que l'on tire des lames, (qui est le terrestre, & ordure des premiers lauoirs des metaux, qui se font en des chaudieres.) Lesquelles lames ils bruslent & mettent en des fourneaux pour en tirer le vif-argent, qui demeure en icelles. Et y a plus de cinquante de ces fourneaux en la villle de Potozi, & en Tarpaya. La quantité des metaux que l'on affine (comme quelques hommes experimentez en ont fait le conte,) se peut monter à plus de trois cens mil quintaux par an, des lames & terrestres desquels refondues & rafinées, l'on peut tirer plus de deux mil quintaux de vif-argent. Or l'on doit *lib.33.c.4.*

sçauoir, qu'il y a diuerses sortes de metaux pour ce qu'il y a quelques metaux qui rendent beaucoup d'argent & consomment peu de vif-argẽt, & d'autres au contraire qui consomment beaucoup de vif-argent, & rendent peu d'argent. Il y en a d'autres qui en consomment beaucoup, & rendent beaucoup d'argent, & d'autres qui cõsomment peu de vif-argent, & rendent peu d'argent: & selon que les hommes rencontrent en ces metaux, ainsi ils enrichissent & appauurissent en leur traitte. Combien que le plus ordinairemẽt il arriue, que tout ainsi comme le metal riche donne plus d'argent, aussi il consomme beaucoup plus de mercure, & le pauure au contraire ainsi qu'il donne peu d'argent, il consomme aussi peu de vif-argent. L'on pille & meut premierement le metal fort menu, auec des masses & instruments, qui frappent & pillent ceste pierre, comme des moullins à tan, & estant le metal bien pillé, ils le sasçent en des sacs de cuiure, qui font & rendent la poudre aussi desliée & menue, comme ceux qui sont faits, de soye de cheual, & sasçent ces sacs, lors qu'ils sont bien accommodez & entretenus, trente quintaux en vn iour & vne nuict, puis l'on met la poudre de ce metal, estant sasçee en des cassons de buitrones, où ils la mortifient & desgraissent auec de la saulmure, mettant à chaques cinquãte quintaux de poudre cinq quintaux de sel, & font cela, pource que le sel desgraisse ce metal, & le separe d'auec la terre & l'ordure qu'il a, à fin que le vif argent recueille plus facillement, & attire l'argent. Apres ils mettent du vif ar-

gent en vn linge de Hollande cru, & le pressent & expriment sur le metal, sortant le vif-argent comme vne rosée, en tournant & meslant tousiours cependant le metal, afin que ceste rosée de vif-argent se communique à tout. Au parauant qu'ils eussent inuenté les buytrones de feu, l'on amassoit & paistrissoit plusieurs & diuerses fois le metal auec le vif-argent, dans de grandes auges, & le laissoient ainsi poser quelques iours, puis retournoient à le remesler & amasser vne autre fois, iusques à ce qu'ils pensoient que tout le vif-argent estoit ia incorporé auec l'argent, ce qui tardoit vingt iours & plus, & quand il tardoit peu, c'estoit comme neuf iours. Du depuis l'on descouurit, (comme le desir d'acquerir est diligent) que pour abbreger le temps, le feu y aidoit beaucoup pour causer que le vif-argent recueillist plustost l'argent, & ainsi ils inuenterent les buytrones où l'on mettoit des casses pour mettre le metal, auec du sel & du vif-argent, & par dessous mettoient le feu petit à petit en des fourneaux faits exprés, par dessous terre, & en l'espace de cinq ou six iours le vif-argent incorpore à soy l'argent, puis quand ils cognoissent que le mercure a fait son deuoir, sçauoir qu'il a du tout assẽblé l'argent, sans laisser rien arriere, & qu'il s'en est imbu, comme fait l'esponge de l'eaue, l'incorporant auec soy, & le separant de la terre, du plomb & du cuiure, auec lesquels il s'engendre, puis ils le tirent & separent du mesme vif-argent. Ce qu'ils font en ceste maniere, ils mettent le metal en des chaudieres, & vaisseaux

pleins d'eaue,ou auec des moullinets ou roües, vont tournant tout à l'entour le metal, comme qui feroit de la mouſtarde, & lors va ſortant la terre & ordure du metal,auec l'eaue qui court, & l'argent & vif-argent, comme plus peſants demeurent au fond de la chaudiere, & le metal qui demeure eſt comme du ſable : de là ils le tirent & portent lauer vne autre fois auec de grands plats de bois en des cuues pleines d'eaue, & là ils acheuent de faire tomber la terre ,laiſſant l'argent & vif-argent ſeuls. Toutesfois il ne laiſſe pas de couler quelquel fois vn peu d'argent & vif-argent, auec la terre & ordure, & eſt ce qu'ils appellent relaué,lequel ils approuffitent par apres,& en tirent ce qu'il reſte.
Apres donc que l'argent & vif argent ſont nets, &qu'ils commencent à reluire,à cauſe qu'il n'y reſte plus de terre, ils prennent tout ce metal, lequel eſtant mis dans vn linge ils le preſſent & expriment tres-fort, & par ce moyen ſort tout le vif-argent, qui n'eſt point incorporé auec l'argent,& demeure le reſte fait comme vn pain d'argent, & vif-argent, ainſi que demeure le marc des amandes, quand elles ſont preſſees, pour faire de l'huyle, & eſtant ainſi bien preſſé, le marc qui demeure contient en ſoy ſeulement la ſixieſme partie d'argent,& les cinq autres de mercure. Tellement que s'il reſte vn marc de ſoixante liures, les dix ſont d'argent, & les cinquante de vif-argent. De ces marcs ils font des pines,qu'ils appellent, ou pommes de pin,en la façon de pains de ſucre, creuſes par dedans, leſquelles ils font ordinairement de cent liures

pesant, puis pour separer l'argent d'auec le vif-argent, les mettent au feu violent, où ils les couurent d'vn vaze de terre, à la façon d'vn moulle à faire les pains de sucre, qui sont comme capuchons, & les couurant de charbon, leur donnent le feu, par lequel le vif-argent s'exhale en fumée, & rencontrant ce capuchon de terre, là s'espaissit & distille, ainsi que fait la fumee du pot au couuercle, & par vn canal en façon d'allembicq, l'on reçoit tout le vif-argent qui se distille, demeurant l'argent seul, lequel ne se change en la forme & figure, mais aux poix il diminue de cinq parts moins qu'auparauant, & demeure crespu & spongieux, qui est vne chose digne de voir. De d'eux de ces peines l'on fait vne barre d'argent, du poids de soixante cinq ou soixante six marcs, & de ceste façon ils la portent essayer, quinter & marquer. L'argent tiré auec le mercure, est si fin, que iamais il n'abaisse de deux mil trois cens quatre vingts d'alloy, & est si excellent que pour le mettre en œuure, les orfeuures ont besoin de l'abbaisser d'alloy, en y mettant de la soulde, ou meslange, cõme aussi l'on fait és maisons de la monnoye, où l'argent se met en œuure sous le coing. L'argent endure tous ces tourments & martyrs (s'il faut dire ainsi) pour estre affiné: que si l'on considere biẽ, c'est vn amas tout formé, où l'on meut, l'on s'asçe, l'on paisttit, l'on fait le leuain, & l'on cuit l'argent: outre tout cela, l'on le laue, relaue, cuit, & recuit, passant par les pillons, sacs, auges, buytrones, cheudieres, batoirs, pressoirs, fours, & finablement par l'eaue & par le feu. Ie dis ce-

cy, pour ce que voyant ceſt artifice en Potozi, ie conſiderois ce que dit l'Eſcriture des iuſtes, que
Matt.3. *colabit eos, & purgabit quaſi argentum*, & ce que el-
Eccleſ.2.
Pſal.11. le dit en autre part, *ſicut argentum purgatum terræ purgatum ſeptuplum*. Tellement que pour purifier l'argent, l'affiner & le nettoyer de la terre & pierre, où il s'engendre, l'on le purge & purifie ſept fois. car en effect ils le tourmentent & paſſent par les mains ſept fois, voire d'auantage, iuſques à ce qu'il demeure pur & fin, ce qui eſt de meſme, en la doctrine du Seigneur, & doiuent eſtre telles, & ainſi purifiées les ames, qui doiuent participer & ioüir de ſa pureté diuine.

Des engins à moudre les metaux, & de l'eſſay de l'argent.

CHAP. XIII.

POur conclurre ceſte matiere & ſuiet de l'argent & des metaux, il nous reſte deux choſes à dire, l'vne deſquelles, eſt de traitter des engins & moulins, & l'autre des eſſais. I'ay deſia dit, comme l'on meut le metal pour receuoir le vif-argent, laquelle moulure ſe fait auec diuers inſtrumens & engins, les vns auec des cheuaux cõme des moulins à bras, & les autres comme moulins à eaue, deſquelles deux ſortes y a vne grande quantité. Mais d'autant que l'eaue qu'ils ont là communement, n'eſt que de la pluye, il n'y en a pas ſuffiſamment en Potozi, qu'en trois ou quatre mois, qui ſont en Decembre, Ianuier,

Feurier,pour ceste occasion ils ont fait de lacs & estangs qui contiennent de circuit, comme mil & six cens verges, & de profondeur trois stades, il y en a sept auec leurs escluses, tellement que quand il est besoin d'eaue, l'on leue vne escluse d'où sort vn ruisseau d'eaue, lequel ils referrent aux festes. Et quand les lacs & estangs se remplissent,& que l'année est abondãte en pluyes,le moudre y dure six ou sept mois, de façon que mesme pour l'argent les hõmes desirent & demãdent vne bonne année d'eaües en Potozi,cõme l'on fait aux autres endroits pour le pain. Il y a d'autres engins en Tarapaya,qui est vne vallée distante trois ou quatre lieües de Potozi,où il court vne riuiere, comme mesme en d'autres endroits. La diuersité qui est entre ces engins, est que les vns sont de six pillons, les autres de douze,& les autres de quatorze. L'on meut & pille le metal en des mortiers où iour & nuict ils trauaillent, & de là l'on porte ce qui est moulu pour sascer. Il y a au riuage du ruisseau de Potozi quarante huict instrumens & engins à eaüe de huict,dix & douze pillõs,& quatre autres de l'autre costé, qu'ils appellent Tanacognugno,en la vallée de Tarapaya,y en a vint deux tous à eaüe,outre lesquels y en a trente à cheual en Potozi, & plusieurs autres en d'autres endroits, tant a esté grand & est encor le desir & industrie de tirer l'argent. Lequel finalement est essayé & esprouué par les maistres à ce deputés par le Roy. Pour dõner l'alloy à chaque piece l'on porte les barres d'argent à l'essayeur,qui met à chacune son numero, pour

ce que l'onluy en porte plusieurs à la fois, il coupe de chacune vn petit morceau, lequel il poise iustement, & le met en vn creuset, qui est vn petit vase fait de cendres d'os bruslez & battus, puis il pose tous ces creusets chacun en son ordre au fourneau, leur donnant le feu violét, lors le metal se fond, & ce qui est plomb se resout en fumée, & le cuiure & estaing se dissoluent, demeurant l'argent tres-fin de couleur de feu : & est vne chose merueilleuse, que quand il est ainsi raffiné, encor qu'il soit liquide & fondu, il ne s'espand point, quoy que l'on renuerse le creuset la bouche en bas, mais il demeure tousiours fixe, & sans en tomber vne goutte. L'essayeur recognoist en la couleur & autres signes quand il est affiné, & lors il tire les creusets du feu & repese delicatement chasque morceau, regarde ce qu'il est diminué de son poids, pource que celuy qui est de haute loy diminue peu, & celuy qui est de basse loy beaucoup, & ainsi selon qu'il est diminué il voit l'alloy qu'il tient, suiuant quoy il marque punctualement chasque barre. Le poids & ballance sont si delicats & les grains si menus, que l'on ne les peut prendre auec la main, mais seulement auec des pincettes, & fait l'on cest essay à la lumiere de la chandelle, à fin qu'il n'y ait aucun air qui face mouuoir les balances: car de ce peu despend le prix & valeur de toute la barre. C'est à la verité vne chose delicate, &
Psal. 65. qui requiert vne grande dexterité, dequoy
Prou. 17. 27 mesme s'aide la Saincte Escriture en diuers endroits, partie pour declarer de quelle façon

Dieu esprouue les siens,& pour noter & remarquer les differences des merites & valeur des ames; où au Prophete Hieremie Dieu donne le tiltre d'essayeur, à fin qu'il cognoisse & declare la valeur spirituelle des hommes & de ses œuures; qui est vn propre negoce de l'esprit de Dieu,estant celuy qui pese l'esprit des hommes. Nous-nous contenterons de ce qui est dit sur le subject de l'argent,metaux & mines:& passerõs aux deux autres mixtes proposez, qui sont les plantes & animaux.

Hierem. 6.
Prouerb. 1.

Des Esmeraudes.

CHAP. XIIII.

IL ne sera pas hors de subject de dire quelque chose des esmeraudes, tant pource que c'est vne chose precieuse comme l'or & l'argent, dont nous auons traicté, que pource qu'ils viennent & prennent leur origine mesme des mines & des metaux, ainsi que raconte Pline. L'esmeraude a esté anciennement en grande estime, comme le mesme autheur escrit,& luy dõnoit-on le troisiesme lieu entre les ioyaux & pierres precieuses, sçauoir apres le diamant & la perle. Auiourd'huy l'on n'estime plus tant l'esmeraude ny la perle,pour la grande abondance que l'on a apportée des Indes de ces deux sortes de pierres, & n'y a que le diamant seul qui retienne & demeure en sa principauté, laquelle on ne luy

Plin.lib. 37 Cap.5.

peut oster. Apres viennent en estime les rubis fins & les autres pierres, que l'on tient plus precieuses que les esmeraudes. Les hommes sont tant amis des singularitez & des choses rares que ce qu'ils voyent estre commun ils ne l'estiment plus. L'on raconte d'vn Espagnol qui au commencement de la descouuerte des Indes fut en Italie, & monstra à vn lapidaire vne esmeraude, auquel demandant le prix d'icelle, apres que le lapidaire l'eut regardee de pres & bien considerée comme elle estoit d'vne excellente qualité & figure, respondit qu'elle valloit cent ducats. Il luy en monstra vne autre plus grande que le lapidaire estima trois cens ducats. L'Espagnol estant enyuré de ces propos le mena en son logis, & luy en monstra vn casson tout plein, lors l'Italien voyant vn si grand nombre de ces esmeraudes, dist, Monsieur, celles-là vou-dront bien vn escu la piece. Il en est aduenu autant és Indes & en Espagne, que ces pierres ont perdu leur valeur, pour la grande richesse & abondance d'icelles qui s'y en est trouuée. Pline raconte plusieurs excellences des esmeraudes entre lesquelles il dit, qu'il n'y a chose plus agreable ny plus salubre à la veue, enquoy il a raison. Mais son authorité importe peu, pendāt qu'il y en aura telle abondance. Lælia Romaine, de laquelle il raconte qu'en vn scoffion & vestement brodé de perles & esmeraudes, elle employa la valeur de quatre cens mil ducats, pourroit auiourd'huy auec moins de quarante mil en faire deux paires tels que celuy-là. Il s'en est trouué en diuerses parties des Indes, & les

Plin. lib. 37. cap. 5.

Plin. lib. 9. cap. 35.

Roys de Mexique les estimoient beaucoup, voire auoient accoustumé quelque vns de se percer les narines, & d'y mettre vne excellente esmeraude. Ils les mettoient aux visages de leurs idoles, mais le lieu où l'on en a trouué & s'en trouue encor auiourd'huy plus grande abondance est au nouueau Royaume de Grenade, & au Peru, proche de Manta & port vieil. Il y a vers ce lieu vn terrouer qu'ils appellent terre des'esmeraudes, pour la cognoissance que l'on a qu'il y en a beaucoup, encor que iusques auiourd'huy l'on n'a point conquesté ceste terre. Les esmeraudes naissent en des pierres en forme de Crystaux, & les ay veues en la mesme pierre, qu'ils vont comme y formant vne veine, & comme il semble se vont peu à peu espaississant & affinant. Pource que i'en veids quelques vnes qui estoient moitié blanches & moitié vertes, d'autres toutes blanches, & d'autres ja toutes vertes & parfaites du tout. I'en ay veu quelques vnes de la grandeur d'vne noix, & s'en trouue de plus grandes; mais ie n'ay point sceu qu'en nostre temps l'on en ait trouué de la grandeur & figure du plat ou ioyau qu'ils ont à Gennes, qu'ils estiment auec raison pour ioyau de grand prix, & non pas pour relique, puis qu'il n'apparoist point que ce soit vne Relique, mais est le contraire. Neantmoins, sans comparaison, ce que Theophraste raconte de l'esmeraude, que le Roy de Babylone presenta au Roy d'Egypte, surpasse celle de Gennes. Or elle auoit quatre couldées de long, & trois de large, & dit qu'au Temple de Iupi- *Plin. lib. 37. cap. 1.*

ter,il y auoit vne eſguille,ou pyramide, faitte de quatres pierres d'eſmeraudes, de quarante coudées de long ,& en quelques endroits de quatre coudees de large,&de deux en d'autres endroits, & que de ſon temps il y auoit à Tyr, au temple d'Hercules,vn pillier d'eſmeraude. Il eſtoit parauanture,comme dit Pline,de pierre verte, qui tiroit ſur l'eſmeraude: & l'appelloient eſmeraude fauſe,Comme quelques vns veulent dire,que certains pilliers qui ſont en l'Egliſe cathedralle de Cordoüe, ſont de pierre d'eſmeraude, & y ſont depuis le temps, qu'elle fut meſquitte des roys Miramamolins Mores, qui regnerent en icelle. En la flotte de mil cinq cens quatre vingts ſept,en laquelle ie vins des Indes, ils apporterent deux caſſons d'eſmeraudes, dōt chacun pezoit pour le moins quatre arrobes,d'où l'ō peut voir l'abondance qu'il y en a. L'Eſcriture ſaincte celebre les eſmeraudes,comme ioyaux fort precieux, on la met entre les pierres precieuſes, que le grand Pontife portoit en ſon ephod,ou pectoral,comme celles qui ornoient les murs de la celeſte Hieruſalem.

Exod.29. 39. Apoc.21.

Des Perles.

CHAP. XV.

MAintenant que nous traittons de la principalle richeſſe que l'ō apporte des Indes,il n'eſt pas raisōnable d'oublier les perles,que les anciēs appelloiēt marguarites,&eſtoiēt aux pre-

miers temps en ſi grande eſtime,qu'il n'apparte-noit qu'aux perſonnes royalles à en porter;mais auiourd huy il y en a telle abondance , que les Negreſſes meſmes en portent des chaines. Elles s'engendrent és conches où huiſtres de la mer, auec leur chair , & m'eſt arriué mangeant des huiſtres, d'y trouuer des perles au milieu. Ces huiſtres ſont par dedans d'vne couleur, comme de Ciel, fort viue:& en quelques endroits l'on en faict des cuillieres ,qu'ils appellent de nacre. Les perles ſont de tres-differentes formes , en la grandeur, figure,couleur,& poliſſeure, comme auſſi en leur prix elles different beaucoup. Ils appellent les vnes aue marias;pour eſtre comme les petits grains du chappellet, les autres pate-noſtres,parce qu'elles ſont groſſes.Peu ſouuent l'on en trouue deux qui ſoient tout d'vne gran-deur,forme, & couleur. Pour ceſte occaſion les Romains (ſelon qu'eſcrit Pline)les appelloient Vnions. Quand il aduient,que l'on en trouue deux, qui ſe reſſemblent du tout, ils hauſſent *Lib.9.C.35* beaucoup de prix, ſpeciallement pour des pen-dants d'oreille.I'en ay veu quelques paires,qu'ils eſtimoient à milliers de ducats , encor qu'elles ne fuſſent pas de la valeur des deux perles de Cleopatra,deſquelles Pline raconte, que chacu- *Ibidem.* ne valoit cent mil ducats, auec leſquelles ceſte folle Roine,gaigna la gageure, qu'elle auoit fai-cte contre Marc-Anthoine,de gaſter,&deſpen-ſer,en vn ſouper plus de cent mil ducats,d'autāt que ſur le deſſert,elle mit vne de ces perles en de fort vinaigre,puis apres la perle eſtant diſſoute auec le vinaigre,elle la beut ainſi. Ils diſent que

l'autre perle fut coupee en deux,& mise au Pátheon de Rome,aux pendants d'oreille de la statue de Venus. Esope racóte de Clouis,fils du basteleur ou comedien,qu'en vn banquet il fit presenter aux cõuiez entre les autres mets,à chacun vne perle riche, dissoulte en vinaigre afin de rédre la feste plus magnifique. Ce sont esté des follies de ces temps là,mais celles d'auiourd'huy ne sont pas moindres, attendu que nous voyons, non seulement les chapeaux & les cordons, mais aussi les botines,& les patins des femmes, de basse condition , estre touts semez de broderie de perles. L'on pesche des perles en diuers endroits des Indes, mais la plus grande abondance est en la mer du Sud,proche du Panama,où sont les Isles qu'ils appellent,pour ceste occasion,les Isles des perles. Mais l'on en tire auiourd'huy en la mer du Nort,en plus grande quantité & de meilleures, qui est proche de la riuiere,qu'ils appellent de la hache. Ie veids là comme l'on en faisoit la pesche,qui se fait auec assez de coust, & de trauail des pauures esclaues, lesquels se plongent six, neuf,voire douze brasses, en la mer , à chercher les huistres,lesquelles ordinairement sont attachées aux rochers,& grauier de la mer. Ils les arrachent de là, & s'en chargent pour reuenir sur l'eaue & les mettre en leurs canoes, où ils les ouurent apres pour en tirer le thresor,qu'ils ont dedãs. L'eaue de la mer est en cest endroit tres-froide, mais encor ce leur est beaucoup plus grand trauail, de retenir leur haleine, quelquesfois vn grand quart d'heure voire demie heure,en faisant leur

pesche. Et afin que ces pauures esclaues puissent mieux retenir leur haleine, ils leur font manger des viandes seches, & encor en petite quantité, tellement que l'auarice leur fait faire ces abstinences & continences contre leur volonté. L'on met des perles en œuure, en diuerses façons, & les perce-on pour faire des chaines, & y en a ja grãd' abondãce en quelque lieu que ce soit. En l'ã mil cinq cens quatre vingts sept ie veids au memoire de ce qui venoit des Indes pour le roy, qu'il y auoit dixhuict marcs de perles, & encore trois cassons d'auantage. Et pour les particuliers il y en auoit mil deux cents soixante, & quatre marcs, & outre tout cela sept sachets, qui n'estoient point pezez, ce que l'on eust tenu en autre temps pour fable.

Du pain des Indes: & du Mays.

Chap. XVI.

MAintenant pour traitter des plantes, nous commencerons à celles qui sont propres & particulieres és Indes, & puis apres de celles qui sont communes aux Indes, & à l'Europe. Et pour ce que les plantes ont esté creées principallement pour l'entretien de l'homme, & que la principalle d'ont il prend nourriture est le pain, il sera bon de dire, quel pain il y a aux Indes, & dequoy ils vsent à faute d'iceluy. Ils ont comme nous auõs icy, vn nom propre, par lequel ils designent &

ſignifient le pain, qu'ils diſent au Peru, Tanta, & en d'autres lieux, d'vne autre façon. Mais la qualité & ſubſtance du pain, dont ils vſoient aux Indes, eſt choſe fort differente du noſtre, pource qu'il ne ſe trouue qu'il y euſt aucun genre de froment, ny orge, ny mil, ny de ces autres grains dont l'on ſe ſert en Europe, à faire du pain, au lieu de cela ils vſoient d'autres ſortes de grains & racines, entre leſquels, le mays tient le premier lieu, & auec raiſon le grain, qu'ils appellẽt mays, que l'on appelle en Caſtille, bled d'Inde, & en Italie, grain de Turquie. Et ainſi comme le froment eſt le plus commun grain, pour l'vſage des hommes, és regions de l'ancien monde qui ſont Europe, Aſie, & Afrique: Ainſi aux endroits du nouueau monde, le grain de mays, eſt le plus commun, & qui preſque s'eſt trouué en tous les royaumes des Indes Occidentalles, comme au Peru, en la neufue Eſpagne, au nouueau royaume, en Guatimalla, en Chillé, en toute la terre ferme. Ie ne trouue point, qu'anciennement és Iſles de Barlouente, qui ſont Cuba, ſainct Dominique, Iamaycque & ſainct Iean, ils vſaſſent du Mays, auiourd'huy ils vſent beaucoup de la Yuca, & Caçaui, dequoy nous traiterons incontinent. Ie ne penſe point, que le grain de mays ſoit inferieur au froment, en force, ny en ſubſtance, mais il eſt plus chaud, & plus groſſier, & engendre beaucoup de ſang, d'où vient que ceux qui n'y ſont point accouſtumez s'ils en mangent trop, ils deuiennent enflez & rogneux. Il croiſt en des cannes, ou roſeaux, chacun deſquels porte vne ou deux grappes, auſquelles

aufquelles le grain eft attaché : & combien que le grain en foit affez gros, fi eft-ce qu'il s'y en trouue en grande quantité, tellement qu'en quelques grappes i'ay conté fept cens grains. Il le faut femer à la main vn à vn, & non pas efpards. Il veut la terre chaude & humide ; & en croift en plufieurs lieux des Indes en fort grande abondance. Et n'eft point chofe rare en ces pays de recueillir trois cens fanegues ou mefures d'vne feule de femence. Il y a de la difference entre le mays, comme il y en a entre le fromét: l'vn eft gros & fort nourriffant, & l'autre petit & fec qu'ils appellent Moroche. Les fueilles & la canne verte du mays eft vn manger, fort propre pour les mulles & pour les cheuaux: & leur fert auffi de paille quand elle eft feche; le grain en eft de plus de fubftance & nourriture pour les cheuaux que n'eft pas l'orge. C'eft pourquoy ils ont accouftumé en ces pays de faire boire les beftes auant que leur donner à manger. Car fi elles beuuoient apres ce feroit pour les faire enfler, comme elles feroient ayant mangé du froment. Le mays eft le pain des Indes, & le mangent communément boüilly, ainfi en grain tout chaud, & l'appellent Mote, comme les Chinois & Iappons mefme mangent le ris cuit auec fon eaue chaude, quelquesfois le mangent rofty. Il y a du mays rond & gros comme celuy de Lucanas, que les Efpagnols mangent rofty comme viande delicieufe, & a meilleure fauëur que les buarbenfes ou pois roftis. Il y a vne autre façon de le manger plus delicieufe, qui eft de moudre le

mays,& en ayant amassé la fleur, en faire de petits tourteaux qu'ils mettent au feu, qu'on a accoustumé de presenter tous chauds à la table. En quelques endroits ils les appellent Arepas. Ils font mesme de ceste paste des boulles rondes, & les accoustrent d'vne façon qu'ils durent & se cõseruent long temps, les mangeants comme vn mets delicieux. Ils ont inuenté aux Indes (pour friandise & delices) vne certaine façon de pastez qu'ils font de ceste paste & fleur auec du sucre, lesquels ils appellent biscuits, & mellindres. Le mays ne sert pas seulement aux Indiens de pain, mais aussi il sert de vin : car ils en font leur boisson, de laquelle ils s'enyurent plustost que de vin de raisins. Ils font ce vin de mays en diuerses façons, l'appellans au Peru Acua, & pour le nom le plus commun és Indes Chicha. Le plus fort se fait en façon de ceruoise, mettant tremper premierement le grain de mays iusques à ce qu'il se creue, par apres ils le cuisent d'vne telle façon, & deuient si fort qu'il en faut peu pour abbatre son homme. Ils appellent cestuy-là au Peru Sora, & est vn breuuage deffendu par la Loy, à cause des grands inconueniens qui en prouiennent, enyurant les hommes. Mais ceste loy y est mal obseruée, d'autant qu'ils ne laissent point d'en vser, ains passent les nuicts & les iours entiers à en boire en dançans & ballans. Pline raconte que ceste façon de breuuage, qui estoit de grain trempé & cuit par apres auec lequel on s'enyuroit, estoit anciennement en vsage en Espagne, en France & en d'autres prouinces, cõme auiourd'huy en Flan-

Plin. lib. 14 cap. 22.

dres ils vſent de la ceruoiſe faicte de grain d'orge. Il y a vne autre façon de faire l'Acua ou Chicha, qui eſt de maſcher le mays, & faire du leuain de ce qui a eſté ainſi maſché, apres le faire bouillir, voire eſt l'opinion des Indiens, que pour faire de bon leuain, il doit eſtre maſché par des vieilles pourries, ce qui fait mal au cœur à l'ouir ſeulement, toutesfois ils ne laiſſent pas de le boire. La façon la plus nette, la plus ſaine, & qui fait moins de dommage eſt de roſtir ce mays, qui eſt celle dont vſent les Indiens, les plus ciuiliſez, & quelques Eſpagnols meſme pour medecine: car en effect ils trouuent que c'eſt vne fort ſalubre boiſſon pour les reins, d'où vient qu'és Indes à peine ſe trouue-il aucun qui ſe plaigne de ce mal de reins, à cauſe de ce qu'ils boiuent de ce Chicha. Les Eſpagnols & Indiens mangent pour friandiſe ce mays boüilly ou roſty, quand il eſt tendre en ſa grappe comme laict, ils le mettent au pot, & en font des ſaulſes, qui eſt vn bon manger. Les reiettons du mays ſont fort gras, & ſeruent au lieu de beurre & d'huille, tellement que le mays és Indes ſert aux hommes & aux beſtes de pain, de vin & d'huille. Pour ceſte raiſon le Viceroy Dom Franciſque de Tollede, diſoit que le Peru auoit deux choſes riches & de grande nourriture, qui eſtoient le mays & le beſtial du pays. A la verité il auoit raiſon, d'autant que ces deux choſes y ſeruent de mil. Ie demanderay pluſtoſt que ie ne reſpondray, d'où a eſté porté le premier mays aux Indes, & pourquoy ils appellent en Italie ce grain tant profitable, grain de Tur-

quie? Car à la verité, ie ne trouue point que les anciens facent mention de ce grain, combien que le mil (que Pline escrit estre venu de l'Inde en Italie, y auoit dix ans lors qu'il escriuoit) ait quelque ressemblance auec le mays, en ce qu'il dit que c'est vn grain qui naist en roseau, & se couure de sa fueille, ayant le coupeau cõme des cheueux, & en ce qu'il est fertille. Toutes lesquelles choses ne se rapportent pas au mil. Enfin le Createur a departy & donné à chaque region ce qui luy estoit necessaire. A ce continent il a donné le froment, qui est le principal entretenemẽt des hõmes, & au cõtinent des Indes il a donné le mays, qui tiẽt le secõd lieu apres le fromẽt, pour l'entretenemẽt des hõmes & des animaux.

Des Yucas, Caçaui, Papas, Chunes & du Ris.
CHAPIT. XVII.

EN quelques endroits des Indes l'on vse d'vn gẽre de pain qu'ils appellẽt Caçaui, lequel se fait d'vne certaine racine qu'ils appellent Yuca. L'yuca est vne grande & grosse racine qu'ils couppent en petits morceaux, la rapent, puis la mettans cõme en vne presse ils l'espreignẽt pour en faire vne tourte, desliée & grãde, de la forme presque d'vne targue ou bouclier de More, puis apres ils la font secher, & est le pain qu'ils mangẽt. C'est vne chose sãs goust, mais qui est saine & de bonne nourriture: Pour ceste raison nous disiõs (estãs à S. Dominique) que c'estoit le propre manger des gourmãs, car l'on en peut mãger beaucoup, sans craindre que l'excez en face mal.

Il eſt beſoin d'humecter la Caçaue pour la manger, d'autant qu'elle eſt aſpre, & s'humecte facilement, auec de l'eaue ou du potage, où elle eſt fort bonne, pource qu'elle s'enfle beaucoup, & ainſi ils en font des capirotades. Mais elle ſe trempe mal-aiſément en du laict ny en du miel de Canes, ny en du vin, parce que ces liqueurs ne la peuuent penetrer, cõme ils font le pain de froment. Il y a de ceſte Caçaue l'vne plus delicate que l'autre, qui eſt celle que l'on fait de la fleur, qu'ils appellét xauxau, laquelle ils eſtiment beaucoup en ces parties-là. Quant à moy i'eſtimerois d'auãtage vn morceau de pain, quelque dur & noir qu'il peuſt eſtre. C'eſt choſe merueilleuſe que le ſuc ou eaue qui ſort de ceſte racine lors qu'ils l'eſpreignent ainſi, & qu'ils font la Cacaue, eſt vn venin mortel, & ſi l'on en boit il occit, mais le marc qui en reſte eſt vn pain & nourriture fort ſaine, cõme nous auons dit. Il y a vn autre genre d'yuca qu'ils appellent doux, qui n'a pas ce venin en ſon ſuc, ceſtuy-là ſe mange en racine, bouilly ou roſty, & eſt vn bon manger. La Caçaue ſe conſerue long temps, auſſi la porte-on ſur mer, en lieu de biſcuit. Le lieu là où l'on vſe d'auantage de ce pain eſt aux Iſles qu'ils appellent de Barlouente, leſquelles ſont (comme nous auons dit) S. Dominique, Cuba, Port riche, Iamaïque, & quelques autres de ces enuirõs: à cauſe que la terre de ces Iſles ne rapporte point de froment, ny de mays. Car lors que l'on y ſeme du froment, il y vient bien, & naiſt quant & quant en fort belle verdure, mais c'eſt ſi inegallement que l'on ne peut le recueil-

lir, pource que d'vne mesme semence & en vn mesme temps l'vn est en tuyau, & l'autre en espy, & l'autre qui ne fait que germer, l'vn est grand, & l'autre petit, l'vn n'est que de l'herbe, & l'autre est desia en grain : & combien que l'on y ait mené des laboureurs pour voir s'ils y pourroient vser de l'agriculture du bled, si est-ce qu'ils n'y ont trouué aucun moyen de ce faire, pour la qualité de la terre. L'on y apporte de la farine de la neufue Espagne ou des Canaries, laquelle est si humide qu'à peine en peut-on faire du pain qui soit proffitable, & de bon goust. Les hosties quand nous disions la Messe se plioient, comme si c'eust esté du papier mouillé; ce qui est causé par l'extreme humidité, & chaleur qu'il y a tout ensemble en ceste terre. Il y a vn autre extreme, & contraire à cestuy cy, qui est qu'en quelques endroits des Indes, il n'y croist de mays, ny de froment, cõme est le haut de la Sierre du Peru, & les prouinces, qu'ils appellent de Colao, qui est la plus grande partie de ce royaume, où la temperature est si froide & si seche qu'elle ne peut endurer qu'il y croisse du froment, ni du Mays, au lieu dequoi les Indiens vsent d'vn autre genre de racines qu'ils appellent Papas, lesquelles sont de la façon de turmes de terres qui sont petites racines, & iettent bien peu de fueilles. Ils cueillent ces Papas, & les laissent bien secher, au Soleil, puis les pillans, en font ce qu'ils appellent Chuno, qui se conserue ainsi plusieurs iours, & leur sert de pain. Il y a en ce royaume fort grande traitte de ce Chuno, pour porter aux mines de Poto-

zi: l'on mange mesme ces Papas, ainsi fraisches bouillies ou rosties, & des especes d'icelles y en a de plus douce & qui croist és lieux chauds, dont ils font certaines sauces & hachis, qu'ils appellent Locro. En fin ces racines sont tout le pain de ceste terre, tellement que quand l'année en est bõne, ils s'en resiouissent fort, pource que assez souuent, elles se gellent dedans la terre, tant est grand le froid & intemperature de ceste region. Ils apportent les mays des vallees, & de la coste, ou riue de la mer, & les Espagnols qui sont friãds, font apporter des mesmes lieux, de la farine de bled, laquelle se conserue bien & s'en fait de bon pain, à cause que la terre est seche. En d'autres endroits des Indes, comme és Isles Philippines, ils se seruent de ris au lieu de pain, dont il y en croist de fort exquis, & en grande abondance en toute ceste terre, & en la Chine, où il est de bonne nourriture, ils le cuisent en des pourcellaines, & apres le meslent tout chaud, auec son eaüe parmy les autres viãdes: ils font mesme de ce ris, en beaucoup d'endroits leur vin, & breuuage, le faisant tremper, & puis bouillir, cõme l'on fait la biere en Flandres, ou l'Acua au Peru. Le ris est vne viande qui n'est gueres moins commune, & vniuerselle, en tout le monde, que le froment, & le mays, & paraduanture encor l'est il d'auantage: car outre ce qu'ils en vsent en la Chine, au Iappon, és Philippines, & en la plus grande partie de l'Inde Orientale, c'est le grain, qui est le plus cõmun en Afrique, & en Ethiopie. Le ris demãde beaucoup d'humidité, & presque vne terre

toute rẽplie d'eaue,cõme vne prairie. En Europe,au Peru,& en Mexicque,où ils ont l'vſage du bled,l'on mange le ris ,pour vn mets & viande, & non pas pour pain , & le cuiſent auec du laict, ou du bouillon du pot,ou d'vne autre maniere. Le ris le plus exquis eſt celuy qui vient des Philippines & de la Chine,comme il a eſté ja dit, & cecy ſuffiſe pour entendre generallement , ce que l'on mange és Indes au lieu du pain.

De *diuerſes racines,qui croiſſent és Indes.*

CHAP. XVIII.

COmbien que la terre de deçà ſoit plus abondante , & plus fertile en fruicts qui croiſſent ſur la terre, à cauſe de la grande diuerſité des arbres fruitiers , & des iardinages que nous auons : neantmoins quant aux racines & autres choſes croiſſans deſſoubs la terre,dõt lon vſe pour viande,me ſemble qu'il y en a plus grãde abõdance par delà. Car de ces eſpeces de plantes,nous auõs biẽ icy veritablemẽt des raues,des naueaux , des paſtenades , des chicorees , des ciboules,des aux , & quelques autres racines profitables,mais en ce pays là,il y en a de tant diuerſes ſortes , que ie ne les pourray conter. Celles deſquelles maintenant il me ſouuient , outre le Papas,qui eſt le principal, il y a les Ocas , yanococas,camotes,vatas, xiquimas , yuca , cochucho,caui , totora,mani , & vne infinité d'autres eſpeces,comme de patattres , leſquelles on mãgẽ comme vne viande delicatte , & ſauoureuſe. L'on a de meſme apporté aux Indes des racines

de par deçà, lesquelles ont cela de plus, qu'elles y profitent & fructifient d'auãtage, que ne font pas les plantes des Indes, quãd elles sont apportées en Europe, la cause en est comme ie croy d'autant que par delà il y a plus de diuersitez de temperature que non pas par deçà, pour raison dequoy il est aisé d'esleuer, & nourrir les plantes en ces regiõs, & de les acõmoder à la temperature qu'elles requierent. Et mesme les racines & les plãtes, qui y croissẽt, sans y auoir esté portées, y sont meilleures, que par deçà; car les oygnõs, les aulx, & les pastenades, ne sont pas telles en Espaigne, qu'elles sõt au Peru: pour les naueaux, ils y sont en si grande abondance, qu'ils ont augmenté en quelques endroits, de telle façon, que l'on m'a affermé, qu'ils ny pouuoiẽt espuyser l'abondãce, & force des naueaux, qui y pulluloient ainsi, pour y semer du bled. Nous auõs veu assez de fois des raues plus grosses, que le bras d'vn hõme, fort tẽdres & de bon goust, & de ces racines que i'ay dites, quelques vnes seruent pour viãde, & mãger ordinaire, cõme les camotes, lesquelles estãt rosties, seruẽt de fruit, ou de legumes. Il y en a d'autres, qui leur seruẽt de delices, cõme le cochucho, qui est vne petite racine douce, que quelques vns cõfissent, pour plus grande delicatesse. Il y a d'autres racines qui sont propres pour rafraischir, cõme la xiquima qui est d'vne qualité fort froide & humide, & en temps d'Esté rafraichit, & estanche la soif, mais les Papas & les oças sont les principalles pour la nourriture, & substãce. Les Indiens estiment l'ail sur toutes les racines de l'Europe, &

le tiennent pour vn fruit de grande efficace. En-quoy ils n'ont pas faute de raiſon, pource qu'il leur conforte & eſchauffe l'eſtomach, à cauſe qu'ils le mangent d'vn appetit,& ainſi crud, cõme il ſort de la terre.

De plusieurs ſortes de verdures, & legumes, & de ceux qu'ils appellent concombres, pines ou pommes de pin, petits fruits de Chillé, & des prunes.

CHAP. XIX.

PVisque nous auons commencé par les moindres plantes, ie pourray toucher en peu de paroles, ce qui concerne les verdures, & les porées, & ce que les Latins appellent Arbuſta, ſans toucher encor riẽ des arbres. Il y a quelques genres de ces arbriſſeaux, ou verdures aux Indes, qui sõt de fort bõ gouſt. Les premiers Eſpagnols nõmerent beaucoup de choſes des Indes des noms d'Eſpagne prins des choſes à quoy ils reſſembloiẽt le plus, cõme les pines, concõbres & les prunes, cõbien que ce fuſſent à la verité des fruits diuers & fort differẽs, ſans cõparaiſon, de ceux d'Eſpagne, qui s'appellẽt ainſi. Les pines ou põmes de Pin, ſont de la meſme façon & figure exterieure, que celles de Caſtille: mais au dedans elles different du tout, pource qu'elles n'ont point de pignons, ny d'eſcailles, mais le tout y eſt vne chair, que l'on peut manger, quãd l'eſcorce en eſt dehors, & eſt vn fruit, qui a l'odeur fort excellente, & eſt fort ſauoureux, & delicieux au gouſt. Il eſt plein de

ſuc,& a la ſaueur d'aigre-doux, ils le mangent l'ayant couppé en morceaux, & laiſſé tremper quelques temps en de l'eaüe & du ſel. Quelques vns diſent, qu'il engendre la cholere, & que l'vſage n'en eſt pas trop ſain. Mais ie n'en ay point veu aucune experience, qui le puiſſe faire croire. Elles naiſſent vne à vne, comme vne canne ou tige, qui ſort d'entre pluſieurs feuilles, comme le lys, combien qu'elle ſoit vn peu plus grãde, & plus groſſe. Le haut & coupeau de chaque canne eſt la pomme, elle croiſt en terres chaudes & humides, & les meilleures ſont celles des Iſles de Barlouente. Il n'en croiſt point au Peru, mais l'on y en apporte des Andes, leſquelles toutesfois ne ſont ny bonnes, ny bien meures. L'on preſenta vne de ces pines à l'Empereur Charles, qui deuoit auoir donné beaucoup de peine & de ſoucy à l'apporter des Indes, ainſi auec ſa plante, car on ne l'euſt peu autrement apporter: toutesfois il n'en voulut pas eſprouuer le gouſt. I'ay veu en la neufue Eſpagne, de la conſerue de ces pines, qui eſtoit fort bonne. Ceux qu'ils appellent concombres ne ſont point arbres non plus, mais ſeulement des arbriſſeaux, parce qu'ils n'ont qu'vn an de durée. Ils luy donnerent ce nom, pour ce que quelques vns de ces fruicts, & la plus part, ſont en longueur & en rondeur ſemblables aux concombres d'Eſpagne, mais au reſte ils ſont beaucoup differens, par ce qu'ils n'ont pas la couleur verde, mais violette, ou iaune ou blanche, & ne ſont point eſpineux, ny ſcabreux, mais fort vnis & polis, ayans le gouſt tres-different

& trop meilleur que le concombre d'Espagne : car ils ont vn aigre-doux fort sauoureux quand ils sont meurs , combien que ce fruict n'ait pas le goust si aigre, comme la Pine. Ils sont fort fraiz, pleins de suc , & de facile digestion, & en temps de chaleur sont propres pour rafraischir. L'on en oste l'escorce qui est blanche, & tout ce qui reste est chair. Ils croissent en vne terre temperée, & veulent estre arrousez, & encor que pour la ressemblance ils les appellent cócombres, il y en a beaucoup neantmoins qui són ronds du tout , & d'autres de differente façon , tellement qu'ils n'ont pas mesme la figure des concombres. Il ne me souuient point auoir veu de ceste sorte de plante en la neufue Espagne, ny aux Isles , mais bien aux Lanos du Peru. Ce qu'ils appellent petit fruict de Chillé est de mesme , fort plaisant à manger, & tire presque au goust de cerises, mais en tout le reste il est fort different : d'autant que ce n'est pas vn arbre, mais vne herbe, qui croist peu, & s'espand sur la terre, iettant ce petit fruict, qui en couleur & grains ressemble quasi & approche des meures quand elles sont blanches, encore à meurir, bien que ce fruict soit plus rude, & plus grand que les meures. Ils disent que ce petit fruict se trouue naturellement aux champs en Chillé, où i'y en ay veu. L'on la seme de plantes & de branches, & croist comme vn autre arbrisseau. Ce qu'ils appellent prunes, sont veritablement fruicts d'arbres, & ont plus de ressemblance , que les autres aux vrays prunes. Il y en a de diuerses sortes, dont

ils appellent les vnes prunes de nicaragua, qui ſont fort rouges & petites, & ont fort peu de chair au deſſus du noyau, mais le peu qu'ils tiennent eſt d'vn gouſt exquis, & d'vn aigret auſſi bon ou meilleur que celuy des ceriſes. L'on eſtime ce fruict eſtre fort ſain, qui cauſe que l'on le donne aux malades, ſpeciallement pour prouoquer l'appetit. Il y en a d'autres grandes & de couleur obſcure, qui ont beaucoup de chair, mais c'eſt vn manger groſſier, & de peu de gouſt, qui ſont comme Chauacanas, leſquels ont chaqu'vn deux ou trois petits noyaux. Or pour reuenir aux verdures & porees, ie ne trouue point que les Indiens euſſent des iardins de diuerſes plantes & porées, mais qu'ils cultiuoient la terre, en quelques endroits ſeulement pour les legumes, dont ils vſent, comme ceux qu'ils appellent Friſolles & Pallares, qui leur ſert comme icy de guarbences, febues, ou lentilles, & n'ay point recogneu que ceux-cy ny autres genres de legumes d'Europe, s'y ſoyent trouuez, auant que les Eſpagnols y entraſſent leſquels y ont porté des plantes & legumes d'Eſpagne, qui y croiſſent & multiplient fort bien, voire en quelques endroits, ils excedent beaucoup la fertilité de par deçà. Cõme ſi nous parlions des mellons, qui croiſſent en la vallée de Yuca au Peru, deſquels la racine ſe fait tige, qui dure pluſieurs années, portant chacune des mellons, & l'accommodent comme ſi c'eſtoit vn arbre, choſe que ie ne ſçache point qui ſoit en nulle partie d'Eſpaigne. Mais c'eſt vne autre monſtruoſité que les callabaſſes ou citrouilles

des Indes, en la grandeur qu'elles ont, comme elles croissent specialement celles qui sont propres & particulieres du pays, qu'ils appellent Capallos. Lesquelles ils mangent le plus souuent en Caresme, bouyllies ou accommodées en vne autre saulce. Il y a mil differẽces de genre de callabasses: car quelques vnes sont tant difformes pour leur grandeur, qu'ils font de leur escorce, estant coupée par le milieu & nettoyée, comme des paniers où ils mettent toute la viande pour vn disner. Des autres petites ils en font des vases pour manger, ou boire dedans, & les accommodent fort proprement, pour plusieurs & diuers vsages, i'ay dit cecy des petites plantes, nous dirons maintenant des grandes, où nous parlerons de l'Axi, qui neantmoins est encor des petites.

De l'Axi ou poiure d'Inde.

CHAP. XX.

L'On n'a point trouué és Indes Occidentales aucune espicerie, qui leur fust propre, & particuliere, comme poiure, clou, canelle, muscade, ou gingembre: iaçoit qu'vn frere de nostre compagnie, qui a voyagé en beaucoup & diuers endroits, nous ait recité qu'en des deserts de l'Isle Iamaycque, il auoit trouué des arbres, où croissoit du poiure. Mais l'on n'est point encor certain que c'en soit, & n'y a point mesme de traitte de ces espiceries aux Indes. Le gingembre

fut porté de l'Inde à l'Espagnolle, & y a multiplié de telle façon, que l'on ne sçauroit aujourd'huy que faire du grand nombre qu'il y en a. En la flotte de l'année mil cinq cens quatre vingts sept, l'on apporta vingt deux mil cinquante trois quintaux de gingembre à Seuille: mais l'espicerie naturelle, que Dieu a donné aux Indes Occidentales, est ce que nous appellons en Castille, poiure des Indes, & aux Indes Axi, par vn mot general, prins de la premiere terre des Isles, qu'ils conquesterent. Il est dit en langue de Cusco Vchu, & en celle de Mexicque, Chili. Ceste plante est desia fort cogneue, parquoy i'en diray peu de chose, seulement l'on doit entendre, qu'anciennement entre les Indiens, elle estoit fort estimée, & en portoient aux endroits où elle ne croissoit point, comme vne marchandise de consequence. Elle ne croist pas és terres froides, comme en la Sierre du Peru, mais aux vallées chaudes, où elle est souuent arrousée Il y a de cet axi de diuerses couleurs, l'vn est vert, l'vn rouge, & l'autre de couleur iaulne, & y en a d'vne sorte de fort caustique, qu'ils appellent Caribe, qui est extremement aspre & poingnant, & d'autre qui n'a point ceste aspreté, mais au contraire est si doux que l'on le peut manger seul, comme vn autre fruit. Il y en a qui est fort menu, & odoriferant en la bouche, quasi comme d'odeur de musc, & est tres-bon. Ce qui est aspre & poignant en cet Axi, sont les veines & la graine seulement: car le reste ne l'est point, attendu qu'on le mange vert & sec, entier & broyé, au pot, & en des

ſaulces, car c'eſt la principale ſaulce, & toute l'eſpicerie des Indes. Quand cet axi eſt prins moderément, il aide & conforte l'eſtomach pour la digeſtion: mais ſi l'on en prend trop, il a de mauuais effets, pour ce que de ſoy il eſt fort chaud, fort fumeux, & fort penetratif, d'où vient que l'vſage en eſt preiudiciable à la ſanté des ieunes gens, principalement de l'ame, d'autant qu'il prouoque à la ſenſualité, & eſt vne choſe eſtrange, que combien que le feu, & la chaleur qui eſt en luy ſoit aſſez cogneue, par l'experience que tous en font, veu que chacun dit qu'il bruſle en la bouche, & en l'eſtomach, neantmoins quelques vns, voire pluſieurs veulent maintenir, que le poiure d'Inde n'eſt pas chauld, mais qu'il eſt froid & bien temperé. Mais ie leur pourrois dire, qu'il en ſeroit tout autant du poiure, encor qu'ils m'amenaſſent toutes les experiences qu'ils voudroient de l'vn & de l'autre. Toutesfois c'eſt vne mocquerie de dire, qu'il n'eſt point chauld, veu qu'il l'eſt extremement. L'on vſe du ſel, pour temperer l'axi, d'autant qu'il a grande force de le corriger, & ſe moderent ainſi l'vn l'autre, par la contrarieté qui eſt entre eux. Ils vſent auſſi de Tomates qui ſont froids & bien ſains. C'eſt vn genre de grain qui eſt gros, & plein de ſuc lequel donne bon gouſt à la ſaulce, & ſont bons auſſi à manger. Il ſe trouue de ce poiure d'Inde vniuerſellement en toutes les Indes, & Iſles, neufue Eſpagne, Peru, & en tout le reſte, qui eſt deſcouuert, tellement que comme le mays eſt le grain le plus general pour le pain, ainſi l'axi

l'axi eſt l'eſpicerie la plus commune pour les ſaulces.

Du Plane.

CHAPIT. XXI.

VEnant aux grandes plantes, ou aux arbres, le premier des Indes duquel il eſt conuenable parler eſt le plane ou platano, comme le vulgaire l'appelle. I'ay eſté quelque temps en doute, ſi le plane, que les anciens ont celebré, & celuy des Indes eſtoit vne meſme eſpece: ceſtuy-cy bien conſideré, & ce qu'ils eſcriuēt de l'autre, il n'y a point de doute qu'ils ne ſoyent de diuerſes eſpeces. La cauſe pourquoy les Eſpagnols l'ont appellé plane (car les naturels n'auoient point de tel nom) a eſté comme és autres arbres, pour autant qu'ils ont trouué quelque reſſemblāce de l'vn à l'autre, en la meſme façon qu'ils ont appellé prunes, pines, amandes, & concombres, des choſes ſi differentes à celles qui en Caſtille ſont appellées de ces noms. La choſe enquoy il me ſemble qu'ils trouuerent plus de reſemblance entre ces planes des Indes, & les planes que ont celebré les anciens, a eſté en la grandeur des fueilles: pour ce que ces planes les ont tres grandes & tres-fraiſches, & les anciens les ont tant eſtimez auſſi pour ceſte grādeur, & ceſte fraiſcheur de leurs fueilles. C'eſt auſſi vne plāte qui a beſoing de beaucoup d'eaue, & preſque continuellemēt, ce qui s'accorde auec l'Eſcriture, qui dit: *Comme le plane aupres des eaux.*

Ecl. 24, Mais à la verité il n'y a non plus de comparaison ny de ressemblance de l'vne à l'autre, non plus qu'il y a, cóme dit le prouerbe, de l'œuf à la chastaigne. Car premierement le plane ancien ne porte point de fruict, au moins ils n'en faisoient point d'estat, mais la principalle occasion pourquoy ils l'estimoient, estoit à cause de son ombrage, par ce qu'il n'y auoit non plus de Soleil dessous vn plane, qu'il y a dessous vne couuerture. Au contraire, la raison pourquoy l'on le doit estimer en quelque chose és Indes, voire en faire beaucoup d'estat, est à cause de son fruict, qui est tres-bon, car d'ombrage ils n'en ont aucunement. D'auantage le plane ancien auoit le tronc si grand, & les rameaux si espars,

Pline. lib. 2 Cap. 1. que Pline raconte d'vn Licinius, Capitaine Romain, lequel accompagné de dixhuict de ses compagnons, print sa refection fort à l'aise, dans le creux d'vn de ces planes. Et de l'Emreur Caius Caligula, qui s'assit luy & vnze conuiez sur le haut des rameaux d'vn autre plane, & là leur fit vn superbe banquet. Les planes des Indes, n'ont point de tels creux, troncs, ny rameaux. Il dit d'auantage que les anciens planes croissoient en Italie, & en Espagne, combien qu'ils y eussent esté apportez premierement de Grece, & auparauant de l'Asie: mais les planes des Indes ne croissent point ny en Italie, ny en Espagne. Ie dy qu'ils n'y croissent point, car encor que l'on en ait veu quelques vns à Seuille au iardin du Roy, ils n'y croissent, & ny vallent rien. Finalement la chose enquoy ils trouuent de la ressemblance entre l'vn &

l'autre eſt fort differente. Car iaçoit que la fueille de ces planes anciens fuſt grande, toutesfois elle n'eſtoit pas telle, ny ſemblable à ceux qui ſont és Indes, veu que Pline l'accompare à la fueille d'vne vigne, ou de figuier. Les fueilles du plane des Indes ſont d'vne merueilleuſe grandeur, & ſont preſque ſuffiſantes pour couurir vn homme des pieds iuſques à la teſte, tellement qu'aucun ne peut mettre en doute, qu'il n'y ait grande difference entre l'vn & l'autre. Mais poſé le cas, que ce plane des Indes ſoit different de l'ancien, pour cela il n'en merite pas moindre loüange, mais peut eſtre encor d'auantage, à cauſe des proprietez tant vtiles, & profitables qu'il a en luy. C'eſt vne plante qui fait vn cep dedans la terre, duquel ſortent pluſieurs reiettons diuers & ſeparez, ſans eſtre ioints enſemble. Ces reiettons croiſſent & groſſiſſent, faiſant preſque chacun vn arbriſſeau à part, & en croiſſant ils iettent ces fueilles qui ſont d'vn vert fin, & liſſé, & de la grandeur que i'ay ditte. Quand il eſt creu, comme de la hauteur d'vne ſtade & demie, ou de deux, il iette vn ſeul rameau ou grappe de fruict, auquel il y a quelquesfois grand nombre de ce fruict, & quelquesfois moins. I'en ay conté en quelques vns de ces rameaux, trois cens, dont chacun auoit vne paulme de long, plus ou moins, & eſtoit gros comme de deux ou trois doigts, bien qu'il y ait beaucoup de difference en cela, entre les vns & les autres. L'on en oſte la coque, ou eſcorce, tout le reſte eſt vne chair, ou noyau ferme, & tendre, qui eſt bon

*Plin. lib.*11. *cap.*16.

à manger,ſain & de bõne nourriture. Ce fruiƈt incline vn peu plus à froideur qu'à chaleur. Ils ont accouſtumé de cueillir les rameaux, ou grappes,que i'ay dit, eſtants verts, & les mettre en des vaiſſeaux où elles ſe meuriſſent, eſtans bien couuertes, ſpeciallement quand il y a d'vne certaine herbe, qui ſert à cet effeƈt: ſi l'on les laiſſe meurir en l'arbre, ils en ont meilleur gouſt,& vne odeur tres-bonne, comme de camoiſſes,ou pommes douces. Ils durent preſque tout le long de l'annee, à cauſe qu'il y a touſiours des reiettons, qui naiſſent de ce cep, tellement que quand l'vn acheue, l'autre commence à donner fruiƈt, l'vn eſt à demy parcreu, & l'autre commence à iettonner de nouueau, de façon que les vns ſuccedent aux autres, & ainſi y a touſiours du fruiƈt toute l'année durant. En cueillant la grappe ils couppent le reietton, d'autant qu'il n'en iette point plus d'vne,ny plus d'vne fois, mais comme i'ay dit, le cep demeure & reiette continuellement de nouueaux reiettons, iuſques à ce qu'il ſe laſſe, & vieilliſſe du tout. Ce plane dure quelques annees, & demande beaucoup d'humidité, & vne terre fort chaude. Ils luy mettent de la cendre au pied,pour le mieux entretenir, & en font des bocqueteaux fort eſpais, qui leur ſont de grand profit & reuenu,pour ce que c'eſt le fruiƈt dont l'on vſe le plus és Indes, & y eſt preſque vniuerſellement cõmun en tous endroits, iaçoit qu'ils diſent que ſon origine ſoit venue de l'Ethiopie. Et à la verité les Negres en vſent beaucoup, & en quelques endroits s'en ſeruent au lieu

de pain, voire en font du vin. L'on mãge ce fruict de plane tout cru comme vn autre fruict, l'on le rostit mesme, & en fait-on plusieurs sortes de potages, voire des conserues, & en toutes ces choses, il s'accõmode fort bien. Il y a d'vne espece de petits planes blancs & fort delicats, lesquels ils appellent en l'Espagnolle Dominiques. Il y en a d'autres qui sont plus forts & plus gros, & d'vne couleur rouge. Il n'en croist point en la terre du Peru, mais l'on les y apporte des Indes, comme à Mexique, de Cuernauaca, & des autres vallées En la terre ferme & en quelques Isles y a de grands planares, qui sont cõme boqueteaux fort espais. Si la plante estoit propre pour brusler, c'eust esté la plus vtile de toutes, mais elle n'y est aucunement propre, car sa focille, ny ses rameaux ne peuuẽt brusler, & encor moins seruir de mesrain, à cause que c'est vn bois moüelleux, & qui n'a point de force. Neantmoins Dom Allonse Darzilla (comme il dit) se seruit des fueilles seches de cest arbre pour escrire vne partie de l'Auracane, & à la verité à faute de papier on s'en pourroit seruir, veu que sa fueille est de la largeur d'vne fueille de papier, ou peu moins & longue de quatre fois autant.

Du Cacao & de la Coca.

CHAP. XXII.

IAçoit que le plane soit le plus profitable, neantmoins le Cacao est plus estimé en Mexique, & la Coca au Peru esquels deux arbres ils ont beau-

coup de ſuperſtition. Le cacao eſt vn fruict vn peu moindre qu'amandes, & toutesfois plus gras, lequel eſtant roſty n'a pas mauuaiſe ſaueur. Il eſt tant eſtimé entre les Indiens, voire entre les Eſpagnols, que c'eſt vn des plus riches, voire plus grands commerces de la neufue Eſpagne. Car comme c'eſt vn fruict ſec & qui ſe garde loing temps ſans ſe corrompre, ils en ameinent des nauires chargez de la prouince de Guatimalla. En l'an paſſé vn corſaire Anglois bruſla au port de Guatulco en la neufue Eſpaigne plus de cent mil charges de cacao. L'on ſ'en ſert meſme comme de monnoye, d'autant qu'auec cinq cacaos ils acheptent vne choſe, auec trente vne autre, & auec cent vne autre, ſans qu'il y aye contradiction, & ont accouſtumé de les donner pour aumoſne aux pauures qui leur demandent. Le principal vſage de ce cacao eſt en vn breuuage qu'ils appellent Chocholaté, dont ils font grand cas en ce pays, follement & ſans raiſon, & fait mal au cœur à ceux qui n'y ſont point accouſtumez, d'autãt qu'il y a vne eſcume & vn bouillon au haut qui eſt fort mal agreable pour en vſer, ſi l'on n'y a beaucoup d'opinion. Toutesfois c'eſt vne boiſſon fort eſtimée entre les Indiens, de laquelle ils traittent, & feſtoyent les Seigneurs qui viennẽt ou paſſent par leur terre. Les Eſpagnols & les Eſpagnolles qui ſont ja accouſtumez au pays, ſont extremement friands de ce chocholaté. Ils diſent qu'ils font ce chocholaté en diuerſes façons & qualitez, ſçauoir l'vn chaud, l'autre froid, & l'autre temperé, & y

mettent des eſpics beaucoup de ce chili. Meſmes ils en font des paſtes, qu'ils diſent eſtre propres pour l'eſtomach, & contre le catarrhe.
Quoy qu'il en ſoit, ceux qui n'y ont point eſté nourris n'en ſont pas beaucoup curieux. L'arbre où croiſt ce fruict eſt d'vne moyenne grandeur & d'vne belle façon, il eſt ſi delicat que pour garder que le Soleil ne le bruſle ils plantent aupres de luy vn autre grand arbre qui luy ſert ſeulement d'ombrage, & l'appellent la mere du cacao. Il y a des lieux où ils ſont ainſi que les vignes & les oliuiers ſont en Eſpagne. La prouince qui en a plus grande abondance, pour le commerce & la marchandiſe eſt celle de Guatimalla. Il n'en croiſt point au Peru, mais il y croiſt de la coca, qui eſt vne autre choſe où ils ont encor vne autre plus grãde ſuperſtition qui ſemble eſtre choſe fabuleuſe. A la verité la traitte de la coca en Potozi ſe monte à plus de demy million de pezes par chacun an, d'autant qu'on y en vſe quelques quatre vingts dix ou quatre vingts quinze mille corbeilles par an.
En l'an mil cinq cens quatre vingts & trois on y en conſomma cent mil. Vne corbeille de coca en Cuſco vaut deux pezes & demy, & trois, & en Potozi elle vaut tout contant quatre pezes & cinq tomines, & cinq pezes eſſayez.
C'eſt l'eſpece de marchandiſe à l'occaſion de laquelle preſque ſe font tous les marchez & foire, parce que c'eſt vne marchandiſe dont il y a grande expedition. La coca donc qu'ils eſtiment tant, eſt vne petite fueille verde qui naiſt en des arbriſſeaux qui ſont comme d'vne

brasse de haut, elle croist en des terres fort chaudes & humides, & iette cest arbre de quatre mois en quatre mois ceste fueille qu'ils appellent la tresmitas ou tremoy : elle requiert beaucoup de soin à la cultiuer, pource qu'elle est fort delicate, & beaucoup d'auantage à la conseruer, apres qu'elle est cueillie. Ils les mettent par ordre en des corbeillõs longs & estroits, & en chargent les moutons du pays, qui vont auec ceste marchandise en trouppes chargez de mil & deux mil, voire trois mil de ces corbeillons. On l'apporte le plus communément des Andes & vallées, esquelles il y a vne chaleur insupportable, & où il pleut tousiours la plus part de l'année. Enquoy les Indiens endurent beaucoup de trauail & de peine pour l'entretenir, & bien souuent plusieurs y perdent la vie, parce qu'ils partent de la Sierre & de lieux tres-foids pour l'aller cultiuer & recueillir en ces Andes. C'est pourquoy il y a eu de grandes disputes & diuersité d'opinions entre quelques hommes doctes & sages, à sçauoir s'il estoit plus expediét d'arracher tous ces arbres de coca, ou de les laisser, mais en fin ils y sont demeurez. Les Indiens l'estiment beaucoup, & au temps des Rois Inguas il n'estoit pas licite ny permis au commun peuple d'vser de la coca sans la licence du Gouuerneur. L'vsage en est tel qu'ils le portent en la bouche & le maschent, succant sans toutesfois l'aualler. Ils disent qu'elle leur donne vn grand courage, & leur est vne singuliere friandise. Plusieurs hommes graues tiennent cela pout superstition & chose de pure imagination.

De ma part, pour dire la verité, ie me persuade que ce n'est point vne pure imagination, mais au contraire i'entens qu'elle opere & donne force & courage aux Indiens: car l'on en voit des effects, qui ne peuuent estre attribuez à imagination, comme de cheminer quelques iournées sans manger auec vne poignée de coca, & autres effects semblables. La saulse auec laquelle ils mangent ce coca luy est assez conuenable, pource que i'en ay gousté, & a comme le goust de Sumacq. Les Indiens la broyent auec de la cendre d'os bruslez & mis en poudre, ou bien auec de la chaux, comme d'autres disent, ce qui leur semble fort appetissant & de bon goust, & disent qu'il leur fait vn grand profit. Ils y employent librement leur argent, & s'en seruent en mesme vsage que de la monnoye. Encor toutes ces choses ne seroient point mal à propos, n'estoient le hazard & risque qu'il y a en son commerce, & à l'approfiter, en quoy tant ces gens sont occupez. Les Seigneurs Inguas vsoient du coca comme de chose royalle & friande, & estoit la chose qu'ils offroient le plus en leurs sacrifices, le bruslans en l'honneur de leurs idoles.

Du Maguey, du Tunal, de la Cochenille, de l'anir & du cotton.

CHAP. XXIII.


E maguey est l'arbre des merueilles, duquel les Noueaux ou Chapetones (comme ils les appellent és Indes) ont accoustumé d'escrire des mi-

racles, en ce qu'il donne de l'eaüe, du vin, de l'huille, du vinaigre, du miel, du ſirop, du fil, des eſguilles, & mil autres choſes. C'eſt vn arbre que les Indiens eſtiment beaucoup en la neufue Eſpagne, & en ont ordinairement en leurs habitations quelqu'vn pour entretenir leur vie. Il croiſt & le cultiuent aux champs, & a les fueilles larges & groſſieres, au bout deſquelles il y a vne pointe forte & aigüe, qui ſert pour attacher comme des eſplingues, ou pour coudre comme vne eſguille, & tirent auſſi de ceſte fueille comme vn certain fil, dõt ils ſe ſeruẽt. Ils coupent le trõc qui eſt gros quãd il eſt encore tendre, & demeure vne grande concauité, par laquelle monte la ſubſtance de la racine, & eſt vne liqueur que l'on boit comme de l'eaüe qui eſt freſche & douce. Ceſte meſme liqueur eſtant cuitte ſe tourne comme vin, lequel deuient vinaigre en le laiſſant aigrir, & en le faiſant boüillir d'auantage il deuient cõme du miel, & le cuiſant à demy il leur ſert de ſirop, qui eſt aſſez ſain & de bonne ſaueur, voire me ſemble meilleur que le ſirop de raiſins. Voila comme ils font cuire & ſe ſeruent de ceſte liqueur en diuerſes façons, de laquelle ils tirent bõne quantité, d'autant qu'en certaine ſaiſon ils tirent par chaque iour quelques pots de ceſte liqueur. Il y a meſme de ces arbres au Peru, mais ils ne les rendẽt point ſi profitables cõme en la neufue Eſpagne. Le bois de ceſt arbre eſt creux & mol, & ſert pour conſeruer le feu, pource qu'il le retient comme vne meſche d'arquebuze, & s'y garde long temps, dont i'ay veu que les Indiens s'en ſeruoiẽt à ceſt

effect. Le tunal est vn autre arbre fameux en la neufue Espagne, si arbre nous debuons appeller vn monçeau de fueilles amassées les vnes sur les autres, lequel est de la plus estrange façon d'arbra, qui soit. Pource qu'il sort de terre premierement vne fueille, & d'icelle vne autre, & de ceste-cy vne autre, & ainsi va croissant iusques à sa perfection, sinon que comme ses fueilles vont sortant en haut & aux costez, celles d'embas s'engrossissent, & viennent presque à perdre la figure de fueilles, en faisant vn tronc & des rameaux qui sont aspres, espineux & difformes, d'où vient qu'en quelques endroits ils l'appellent chardon. Il y a des chardons, ou tunaux sauuages qui ne portent point de fruit, ou bien il est fort espineux, & sans aucun proffit. Il y a mesme des Tunaux domestiques, qui donnent du fruit fort estimé entre les Indiens, qu'ils appellent Tunas, & sont de beaucoup plus grãdes que les prunes de frere, & ainsi longues. Ils en ouurent la cocque, qui est grasse, & au dedans y a de la chair, & des petits grains semblables à ceux des figues, qui sont fort doux, & ont vn bõ goust, specialement les blanches, lesquels ont vne certaine odeur fort aggreable, mais les rouges ne sont pas ordinairement si bons. Il y a vne autre sorte de Tunaux, lesquels ils estiment beaucoup d'auantage, encor qu'ils ne donnent point de fruict, & les cultiuent auec vn grand soing & diligence: & iaçoit qu'ils n'en recueillent point de ce fruit, neantmois ils rapportent vne autre commodité & proffit qui est de la graine, d'autant que certains petits vers naiſ-

ſent aux fueilles, de cet arbre, quand il eſt bien cultiué, & y ſont attachez, couuerts d'vne certaine petite toile deliée, leſquels on circuit delicatement, & eſt la cochenille des Indes tant renommée, de laquelle l'on teint en graine. Ils les laiſſent ſecher, & ainſi ſecs ils les apportent en Eſpagne, qui eſt vne groſſe, & riche marchandiſe. L'arrobe de ceſte cochenille, ou graine, vaut pluſieurs ducats. On en apporta en la flotte de l'an mil cinq cens quatre vingts ſept, cinq mil ſix cents ſoixante dixſept arrobes, qui montoient à deux cens quatre vingts trois mil, ſept cents & cinquante pezes, & ordinairement il en vient tous les ans vne ſemblable richeſſe. Ces Tunaux croiſſent és terres temperees, qui declinent à froideur. Au Peru il n'y en croiſt point encor iuſques à preſent. I'en ay veu quelques plantes en Eſpagne, qui ne meritent pas toutesfois d'en faire aucun eſtat. Ie diray auſſi quelque choſe de l'Anir, combien qu'il ne vient pas d'vn arbre, mais d'vne herbe, parce qu'il ſert à la teinture des draps, & que c'eſt vne marchādiſe qui s'accommode auec la graine, & meſme qu'il croiſt en grande quantité, en la neufue Eſpagne, d'où il en vint en la flotte que i'ay dit, cinq mil deux cents ſoixante & trois arrobes, ou enuiron, qui montent autant de pezez. Le cotton meſme croiſt en des petits arbriſſeaux, & en des grands arbres qui portent comme des pommettes, leſquels s'ouurent & donnent ceſte filaſſe, & apres l'auoir cueillie la fillent, & la tirent pour en faire des eſtoffes. C'eſt vne des choſes qui ſoit és Indes de plus grand proffit, & de plus d'vſage,

car il leur sert de lin, & de laine pour faire des habits. Il croist en terre chaude, & y en a vne grāde quantité es vallees & coste du Peru, en la neufue Espagne, és Philippines, & en la Chine. Toutesfois il y en a beaucoup d'auantage, qu'en aucun lieu que ie sache, en la prouince de Tucumā, en celle de saincte Croix de la Sierre, & au Paraguey, & leur est le cottō le principal reuenu. L'on apporte en Espagne du cottō des Isles de S. Dominique, & en vint l'annee que i'ay dit soixante & quatre arrobes. Aux endroits des Indes où croist le cotton ils en font de la toile dont les hōmes & les femmes vsent le plus communemēt, mesmes en font leurs seruiettes de tables, voire des voilles de nauire. Il y en a de gros, & d'autre qui est fin & delicat. Ils le teignent en diuerses couleurs, comme nous faisons les draps de laine en Europe.

Des Mameyes, Guayauos & Paltos.

CHAP. XXIIII.

CEs plantes dont nous auōs parlé sont les plātes les plus profitables des Indes, & celles qui sont les plus necessaires, pour le viure: toutesfois il y en a beaucoup d'autres qui sont bonnes à māger, entre lesquelles les mameyes sont estimées estans de la façon des grosses pesches, voire plus grosses. Ils ont vn ou deux noyaux dedās, & la chair quelque peu dure. Ils y en a qui sont

doux & d'autres qui ſont aucunement aigres, & ont l'eſcorce forte & dure. On fait de la conſerue de la chair de ce fruit, qui reſſemble au cotignac. L'vſage de ce fruit eſt aſſez bon, & encor meilleure la conſerue, que l'on en faict. Ils croiſſent és Iſles, & n'en ay point veu au Peru. C'eſt vn arbre qui eſt grand, & biẽ fait, d'vn aſſez beau fueillage. Les Guayauos ſont d'autres arbres qui portent cõmunement vn mauuais fruict, plein de pepins aſpres, & ſont de la façon de petites põmes. C'eſt vn arbre mal eſtimé en la terre ferme, & aux Iſles, car ils diſent qu'il a l'odeur, cõme de punaiſes. Le gouſt & ſaueur de ce fruit, eſt fort groſſier, & ſa ſubſtance mal ſaine. Il y a en S. Dominique, & és autres Iſles des mõtagnes toutes pleines de ces guayauos, & diſent, qu'ils n'y auoit point de telle ſorte d'arbres, auant que les Eſpagnols y arriuaſſent, mais que l'õ les y a apportez de ie ne ſçay où. Cet arbre a multiplié infinimẽt, parce qu'il n'y a aucun animal, qui en mange les pepins, ou la graine, d'où vient qu'eſtans ainſi ſemez parmi la terre, comme elle eſt chaude & humide, il y a ainſi multiplié. Au Peru cet arbre differe des autres guayauos, pource que le fruit n'é eſt point rouge, mais eſt blãc, & n'a aucune mauuaiſe odeur, mais eſt d'vn fort bon gouſt: & de quelcõque ſorte de guayauos, que ce ſoit, le fruit en eſt auſſi bon comme le meilleur d'Eſpaigne, ſpeciallement de ceux qu'ils appellent guayauos de matos, & d'autres petites guayauilles blanches. C'eſt vn fruit aſſez ſain, & conuenable pour l'eſtomac, pource qu'il eſt de forte digeſtion, & aſſez froid: les Paltas au contraire ſont chaudes

&delicates. Le Palto est vn arbre grād & de beau fueillage, qui a le fruict, cōme des grosses poires, il a dedans vn gros noyau, & tout le reste est vne chair molle, tellement que quand ils sont bien meurs, ils sont comme du beurre, & ont le goust delicat. Les paltas sont grāds au Peru, & ont vne escaille fort dure, que l'on peut oster toute entiere. Ce fruict est en Mexique, pour la plus part fort, ayant l'escorce deliee, qui se pelle cōme des pōmes. Ils les tiennent pour vne viande saine, & cōme i'ay dit, qui decline quelque peu à chaleur. Ces mamayes, guayauos, & paltos, sont les pesches, les pommes, & les poires des Indes, encor que ie choisirois plustost celles de l'Europe. Mais quelques autres par l'vsage, ou peut estre, par affection, pourront estimer d'auantage ceux-cy des Indes. Ie ne doute point, que ceux qui n'ont point veu, ny gousté, de ces fruits, prendrōt peu de plaisir à lire cecy, voire se lasseront de l'ouyr, & moy mesme ie m'en lasse, qui cause que i'abregeray en racontant quelques autres sortes de fruits. Car ce seroit chose impossible de pouuoir traiter de tous.

Du Chicoçapote, des Annonas & des Capollyes.

CHAPIT. XXV.


Velques vns qui ont voulu augmenter les choses des Indes, ont mis en auant qu'il y auoit vn fruit, qui estoit semblable au cotignac, & l'autre qui

estoit comme du blanc manger : pource que la saueur leur sembla digne de ces noms. Le cotignac ou mermelade(si ie ne me trõpe) estoit ce qu'ils appelloient, çapotes, ou chicoçapotes, qui sont d'vn goust fort doux, & approchant à la couleur de cotignac. Quelques crollos, (qui est le nom dont ils appellent les Espagnols nais aux Indes) disent que ce fruit surpasse en excellence tous les fruits d'Espagne. Toutesfois ce n'est mon opinion, mais ils disent, que au goust principalement il surpasse tous les autres fruits, où ie ne me veux pas arrester neantmoins, parce que cela ne le merite pas. Ces chicoçapotes ou çapotes, entre lesquels il y a peu de difference, croissent és lieux chauds de la neufue Espagne, & n'ay point cognoissance, qu'il y ait de tel fruit, en la terre ferme du Peru. Pour le blanc manger, c'est l'Annone, ou guanauana, qui croist en terre ferme. L'Annona est de la façon d'vne poire, & ainsi quelque peu aigue & ouuerte, tout le dedans est tendre & mol comme burre, & est blanc, doux & d'vn goust fort sauoureux. Ce n'est pas manger blanc encor qu'il soit blanc manger, mais à la verité c'est beaucoup augmenté de luy donner tel nom, bien qu'il soit delicat & d'vn goust sauoureux, & quoy que selon le jugement d'aucuns, il soit tenu pour le meilleur fruit des Indes, il a en soy vne quantité de pepins noirs, & les meilleurs que i'aye veu a esté en la neufue Espagne, où les capolies croissent aussi, qui sont comme des cerises, & vn noyau, bien que quelque peu plus gros. Mais la forme & figure, est comme de cerises,

riſes,de bonne ſaueur,ayãt vn doux-aigret: mais ie n'ay point veu de capollyes en autre contrée.

De plusieurs ſortes de fruitiers, des Cocos, des Amendes, des Andes, & des Amendes de Chachapoyas.

CHAPITRE XXVI.

IL ne ſeroit pas poſſible de raconter tous les fruits & arbres des Indes, attendu que ie ne m'en reſouuiens pas de pluſieurs, & qu'il y en a encor beaucoup d'auantage deſquels ie n'ay pas cognoiſſance, & me ſemble choſe ennuyeuſe de parler de toutes, dont il me ſouuient. Il ſe trouue donc d'autres genres de fruitiers & de fruits, plus groſſiers, comme ceux qu'ils appellent lucumes, du fruict deſquels ils diſent, par prouerbe, que c'eſt vn prix diſſimulé, cõme les guauas, pacayes, les hobos, & les noix qu'ils appellent empriſonnées. leſquels fruits ſemblent à pluſieurs, eſtre des noix de la meſme eſpece que ſont celles d'Eſpagne. Voire ils diſent, que ſi l'on les tranſplãtoit ſouuent d'vn lieu en autre, qu'ils rapporteroient des noix toutes ſemblables à celles d'Eſpagne & ce qu'ils donnent ainſi vn fruit ſauuage, & ſi mal plaiſant eſt à cauſe qu'ils ſont ſauuages. En fin l'on doit bien conſiderer la prouidence & richeſſe du Createur, lequel a departy à tant de diuerſes parties du monde, telle varieté d'arbres

fruitiers, le tout pour le seruice des hommes qui habitent la terre, & est vne chose admirable de voir tant de differentes formes, gousts, & effets du tout incogneus, & dont on n'auoit iamais ouy parler au monde, auparauant la descouuerte des Indes. Et desquelles mesme Pline, Dioscoride & Theophraste, voire les plus curieux, n'ont eu aucune cognoissance, neātmoins toute leur recherchē & diligence. Il s'est troué des hommes curieux de nostre temps qui ont escript quelques traittez de ces plantes des Indes, des herbes, & riuieres, & des operations, qu'ils ont en l'vsage de medecine, ausquels l'on pourra recourir, qui en voudra auoir plus ample cognoissance, par ce que ie pretends traitter seullement en peu de mots & superficiellement ce qui me viendra en la memoire, touchant ce subiect. Neantmoins il ne me semble pas bon passer soubs silence les cocos, ou palmes des Indes, à cause d'vne proprieté qu'ils ont qui est fort notable, & remarquable. Ie les appelle palmes, non pas proprement, ny qu'il y ait des dattes, mais d'autant que ce sont arbres semblables aux autres palmes. Ils sont hauts & forts, & plus ils montent en haut plus vont ils iettans des rameaux, grands & fort estendus. Ces palmes ou cocos donnent vn fruit qu'ils appellent aussi cocos, dequoy ils ont accoustumé faire des vases pour boire, & disent qu'il y en a quelques vns qui ont vne vertu, & proprieté contre le poison, & pour guerir le mal de costé. Le noyau & la chair d'iceux (quand il est espoissi & sec) est bon à manger, & approche quelque peu

du gouſt de chaſtaignes verdes. Quand le coco eſt en l'arbre encor tendre, tout ce qui eſt dedãs eſt comme vn laict qu'ils boiuent par delices, & pour rafraiſchir en temps de chaleur. I'ay veu de ces arbres en ſainct Iean de port-riche & autres endroits des Indes, & m'en dirent vne choſe remarquable que chaque mois ou Lune cet arbre iette vn nouueau rameau de ces cocos, tellement qu'il donne du fruit douze fois par an, comme ce qui eſt eſcrit en l'Apocalypſe, & à la verité il me ſemble que ce fuſt de meſme, pour ce que tous les rameaux ſont d'aages fort differens, les vns commencent, les autres ſont deſia meurs, & les autres le ſont à demy. Ces cocos que ie dy ſont ordinairement de la figure & groſſeur d'vn petit melon : Il y en a d'vne autre ſorte qu'ils appellent coquillos, qui eſt vn fruit meilleur, dont il y en a en Chillé. Ils ſont quelque peu plus petits que noix, mais vn peu plus ronds. Il y a vne autre eſpece de cocos qui ne donnent point ce noyau ainſi eſpoiſſi, mais ils ont dedans vne quantité de petits fruits comme Amendes, à la façon des grains de grenade. Ces amendes ſont trois fois auſſi grandes que celles de Caſtille, & leur reſſemblent au gouſt, encor qu'elles ſoient vn peu plus aſpres & ſont auſſi humides & huilleuſes. C'eſt vn aſſez bon manger, auſſi ils s'en ſeruent en delices, faulte d'amendes, pour faire des maſſepains, & autres telles choſes. Ils les appellent amendes des Andes, pour ce que ces cocos croyſſent habondamment és Andes du Peru, & ſont ſi forts & durs, que pour les ouurir, il eſt

beſoing de les frapper rudement auecvne groſſe
pierre. Quand ils tombent de l'arbre, s'ils ren-
controient la teſte de quelqu'vn, il n'auroit ià
beſoing d'aller plus loing. Et ſemble vne choſe
incroyable, que dedans le creux de ces cocos qui
ne ſont pas plus grands que les autres, ou gueres
d'auantage, il y a neantmoins vne telle multitu-
de & quantité des ces amandes. Mais en ce qui
concerne les amendes, & tous les autres fruits
ſemblables, tous les arbres doibuent ceder aux
amendes de Chachapoyas, leſquelles ie ne peux
autrement appeller. C'eſt le fruit le plus delicat,
friand, & plus ſain, de tout tant que i'aye veu és
Indes. Voire vn docte medecin affermoit qu'en-
tre tous les fruits qui ſont és Indes, ou en Eſpa-
gne, nul n'approchoit de l'excellence de ces amé-
des. Il y en a de plus grandes & de plus petites
que celles que i'ay dit des Andes, mais toutes
ſont plus graſſes que celles de Caſtille. Elles ſont
fort tendres à manger, ont beaucoup de ſuc, &
de ſubſtãce, & comme onctueuſes & fort agrea-
bles, elles croiſſent en des arbres tres-hauts, &
de grand fueillage. Et comme c'eſt vne choſe
precieuſe; nature auſſi leur a donné vne bonne
couuerture & deffenſe veu qu'elles ſont en vne
eſcorce quelque peu plus grande & plus poignã-
te, que celle des chaſtaignes, toutesfois quand
ceſte eſcorce eſt ſeche, l'on en tire facilement
le grain. Ils racontent que les ſinges, qui ſont
fort friands de ce fruit, & deſquels il y a vn
grand nombre en Chachapoyas du Peru, (qui
eſt la contrée de toutes, où ie ſçache qu'il y ait

de ces arbres)pour ne ſe picquer en l'eſcorce, & en tirer l'amande, les iettent rudement du haut de l'arbre,ſur les pierres,& les ayants ainſi rompues, les acheuent d'ouurir pour les manger à leur plaiſir.

De pluſieurs & diuerſes fleurs, & de quelques arbres, qui donnent ſeulement de la fleur, & comme les Indiens en vſent.

CHAP. XXVII.

LEs Indiens ſont fort amis des fleurs, & en la neufue Eſpagne, plus qu'en autre partie du monde, parquoy ils ont accouſtumé de faire pluſieurs ſortes de boucquets, qu'ils appellent là ſuchilles,auec vne telle varieté & gentil artifice, que l'on n'y peut rien deſirer d'auantage:ils ont vne couſtume entre eux que les principaux offrent par honneur leurs ſuchilles, ou boucquets aux ſeigneurs,& à leurs hoſtes, & nous en dõnoient en telle abondance, quand nous cheminions par ceſte prouince,que nous ne ſçauions qu'en faire, bien qu'ils ſe ſeruent auiourd'huy à cet effet,des principalles fleurs de Caſtille, pource qu'elles croiſſent là mieux qu'icy, comme ſont les œillets.roſes,iaſmins,violettes,fleurs d'oranges, & les autres ſortes de fleurs, qu'ils y ont portees d'Eſpagne, y proffitent merueilleuſement. Les roſiers en quelques endroits y croiſſoient trop,tellement qu'ils ne donnoient point

de roſes. Il arriua vn iour qu'vn roſier fut brulé, & les reiettons & ſcyons qui ietterent incontinent porterent des roſes en habondance, &de là ils apprindrent à les eſmonder, &en oſter le bois ſuperflu, tellement qu'auiourd'huy ils donnent des roſes ſuffiſamment. Mais outre ces ſortes de fleurs, que l'on y a portées d'icy, il y en a beaucoup d'autres, les noms deſquelles ie ne peux pas dire: qui ſont rouges, iaunes, bleües violettes, & blanches, auec mil differences, leſquelles les Indiens ont accouſtumé de porter en leurs teſtes, comme vn plumage pour ornement. Il eſt vray que pluſieurs de ces fleurs n'ont que la veüe, pource que l'odeur n'en eſt point bonne, ou elle eſt groſſiere, ou elles n'en ont point du tout, encor qu'il y en ait quelques vnes d'excellente odeur. Comme celles qui croiſſent en vn arbre qu'ils appellent floripondio, ou porte fleur, qui ne donne aucun fruit, mais porte ſeulement de ces fleurs, leſquelles ſont plus grãdes que fleurs de lys, & ſont quaſi en forme de clochettes, toutes blanches, &ont au dedans des petits fillets comme l'on voit au lys: il ne ceſſe toute l'année de produire ces fleurs, l'odeur deſquelles eſt merueilleuſement douce & agreable ſpecialement en la fraiſcheur du matin. Le viçeroy Dom Franciſco de Tollede, enuoya de ces arbres au roy Dom Philippe, comme vne choſe digne d'eſtre plantée aux iardins royaux. En la neufue Eſpagne les Indiens eſtiment beaucoup la fleur qu'ils appellent yoloſuchil, qui ſignifie fleur de cœur, pource qu'elle eſt de la meſme forme d'vn cœur, & n'eſt pas gueres moindre. Il

y a mesme vn autre grand arbre, qui porte de ceste sorte de fleurs, sans porter d'autre fruit, elle a vne odeur, qui est forte, & comme il me semble, trop violente, à d'autres elle leur pourra sembler aggreable. C'est vne chose assez cogneue, que la fleur qu'ils appellent fleur du Soleil, a la figure du Soleil, & se tourne selon le mouuement d'iceluy; il y en a d'autres, qu'ils appellent œillets d'Inde, lesquels ressemblent à vn fin velours orangé & violet, celles là n'ont aucune senteur, qui soit d'estime, mais seulemẽt sont belles à la veüe. Il y a d'autres fleurs, qui outre la beauté de la veüe, combien qu'elles n'ayent aucune odeur, ont vne saueur comme celles qui ressemblent à celle du cresson allenois, que si l'on les mangeoit sans les voir, l'on ne iugeroit point que ce fust autre chose. La fleur de granadille est tenuë pour chose remarquable, & disent qu'elle a en soy les marques & enseignes de la passion, & que l'on y remarque les clouds, la coulomne, les fouets, la couronne d'espines, & les playes, enquoy ils ne sont pas du tout eslongnez de raison, iaçoit que pour y trouuer & remarquer toutes ces choses, il soit besoing de quelque pieté, qui ayde à en faire croire vne partie, mais elle est fort exquise, & tresbelle à la veüe, encor qu'elle n'aye point d'odeur. Le fruit qu'ils appellent aussi granadille, se mange, se boit, ou pour mieux dire se succe, pour rafraischir: ce fruit est doux, & selon l'opinion de quelques vns, il l'est par trop. Les Indiens ont accoustumé en leurs festes, & dances de porter

des fleurs en leurs mains, & les Roys & Seigneurs en portent pour la magnificence. Pour ceste occasion l'on void des peintures de leurs anciens ordinairement auec des fleurs en la main, comme l'on void icy auec des gants. Il me semble en auoir assez dit sur ce qui concerne les fleurs. L'on vse aussi à cest effect du bazilic, encor que ce ne soit point vne fleur, mais seulement vne herbe, & ont accoustumé d'en auoir en leurs iardins, & de la bien cultiuer, mais maintenant ils en ont si peu de soing, qu'il n'est plus auiourd'huy bazilic, mais c'est vne herbe qui croist autour des estangs.

Du Baulme.

CHAP. XXVIII.

LE souuerain Createur n'a pas seulement formé les plantes pour seruir de viande, mais aussi pour la recreation & pour la medecine & guarison de l'homme. I'ay dit quelque peu de celles qui seruent pour la nourriture, qui est le principal: Et mesme quelque peu de celles qui seruent de recreation. Il reste donc maintenant de traitter de celles qui sont propres à la medecine, dont ie diray aussi quelque peu de chose. Et encor que toutes les plantes soient medecinales quand elles sont bien cogneües & bien appliquées, toutesfois il y a quelques choses particulierement, que l'on void notoirement auoir esté ordõnées du Createur pour la medecine, & pour

la ſanté des hommes. Comme ſont les liqueurs, huilles, gômmes & rezines qui prouiennent de diuerſes plantes & herbes, & qui facillement demonſtrent à l'experience à quoy elles ſont propres. Sur toutes ces choſes le bauſme auec raiſon eſt renommé pour ſon excellente odeur, & beaucoup d'auantage pour l'exquis effect qu'il a de curer les playes, & autres diuers remedes que l'on experimente en luy ſur la gueriſon des maladies. Le bauſme qui vient des Indes Occidentales n'eſt pas de la meſme eſpece que le vray bauſme, qui l'on apporte d'Alexandrie ou du Caire, & qui anciennement eſtoit en Iudée, laquelle Iudée (ſelon que Pline eſcrit) poſſedoit ſeule au monde ceſte grandeur, iuſques à ce que l'Empereur Veſpaſien l'apportá à Rome & en Italie. Ce qui me donne occaſion de dire que l'vne liqueur & l'autre ne ſont point d'vne meſme eſpece, c'eſt à cauſe que les arbres d'où elles ſortent ſont entr'eux fort differentes: car l'arbre du bauſme de Paleſtine eſtoit petit, & à la façon de vigne, comme raconte Pline pour l'auoir veu, & ceux d'auiourd'huy qui l'ont veu en Orient en diſent autant. Comme auſſi la ſaincte Eſcriture appelle le lieu où groſſit le bauſme, vigne d'Enguaddi, pour la reſſemblance qu'il a auec les vignes. I'ay veu l'arbre d'où ſe tire le bauſme des Indes, qui eſt auſſi grand comme vn grenadier, voire approchant quelque peu de ſa façon, ſi i'ay bonne memoire, n'ayant rien de commun auec la vigne, combien que Strabon eſcriue, que l'arbre ancien du bauſme eſtoit de la grandeur des grenadiers.

Plin. lib. 12. cap. 15.

Cant. 1.

Strab. lib. 16. Geograp.

Mais aux accidens & operatiōs, ce ſont liqueurs fort ſemblables, comme elles le ſont en leur odeur admirable, & en la cure & guariſon des playes, en la couleur & en la ſubſtance, veu qu'ils racontent de l'autre bauſme, qu'il y en a de blāc, de vermeil, de verd, & de noir: ce que l'on void auſſi en ceux des Indes. Et tout ainſi qu'ils tiroyent l'ancien en coupant & inciſant l'eſcorce, pour en faire diſtiller ceſte liqueur, ainſi en font ils de meſme en celuy des Indes, encor qu'il diſtille en plus grande quantité. Et comme en ceſt ancien, il y en a d'vne ſorte qui eſt tout pur, lequel ils appellent opobalſamo, qui eſt la propre larme qui diſtille, & vn autre qui n'eſt pas ſi exquis, lequel on tire du bois de l'eſcorce & des fueilles eſpraintes & cuites au feu, lequel ils appellent xylobalſami. De meſme auſſi entre le bauſme des Indes, il y en a vn pur qui ſort ainſi de l'arbre, & d'autres que les Indiens tirent en cuiſant & eſpreignant les fueilles & le bois, meſmes ils le ſophiſtiquent & augmentent auec d'autres liqueurs, afin qu'il y en ait d'auantage. Et n'eſt pas ſans raiſon qu'ils l'appellent bauſme, car il l'eſt veritablement, encor qu'il ne ſoit pas de la meſme eſpece de l'ancien, & eſt beaucoup eſtimé, & le ſeroit d'auantage, ſi ce qui eſt auiourd'huy és eſmeraudes & perles n'y eſtoit, à ſçauoir d'eſtre à preſent en grande quantité. Ce qui importe d'auantage, eſt l'vſage, auquel il eſt employé de ſeruir de chreſme, qui eſt ſi neceſſaire en la ſaincte Egliſe, & de telle veneration, ayant declaré le Siege Apoſtolique, que l'on face le Chreſme aux Indes auec le bauſme,

Plin. lib. 11. cap. 15.

& que l'on en vse au Sacrement de Confirmatiõ & aux autres Sacremens, dont l'Eglise vse. L'on apporte le bausme en Espagne de la neufue Espagne de la prouince de Guatimalla, de Chiappa & d'autres lieux où il abonde d'auantage, encor que le plus estimé soit celuy qui vient de l'Isle de Tollu, qui est en la terre ferme, non pas loin de Cartagene. Ce bausme est blanc, & communement ils tiennent pour plus parfaict le blanc que le rouge, encor que Pline donne le premier lieu au vermeil, le second au blanc, le troisiesme au verd, & le dernier au noir : mais il semble que Strabon estime d'auantage le bausme blanc, comme les nostres l'estiment. Monardes traitte amplement du bausme des Indes en la premiere & seconde partie, specialement de celuy de Cartagene & de Tollu, qui est tout vn. Ie n'ay point trouué que les Indiens anciennement estimassent beaucoup le bausme, ny mesme l'employassent en vsage d'importance, encor que Monardes dise, que les Indiens curoyent auec iceluy leurs playes, & que de là l'apprindrent les Espagnols.

Plin. lib. 12. cap. 25.

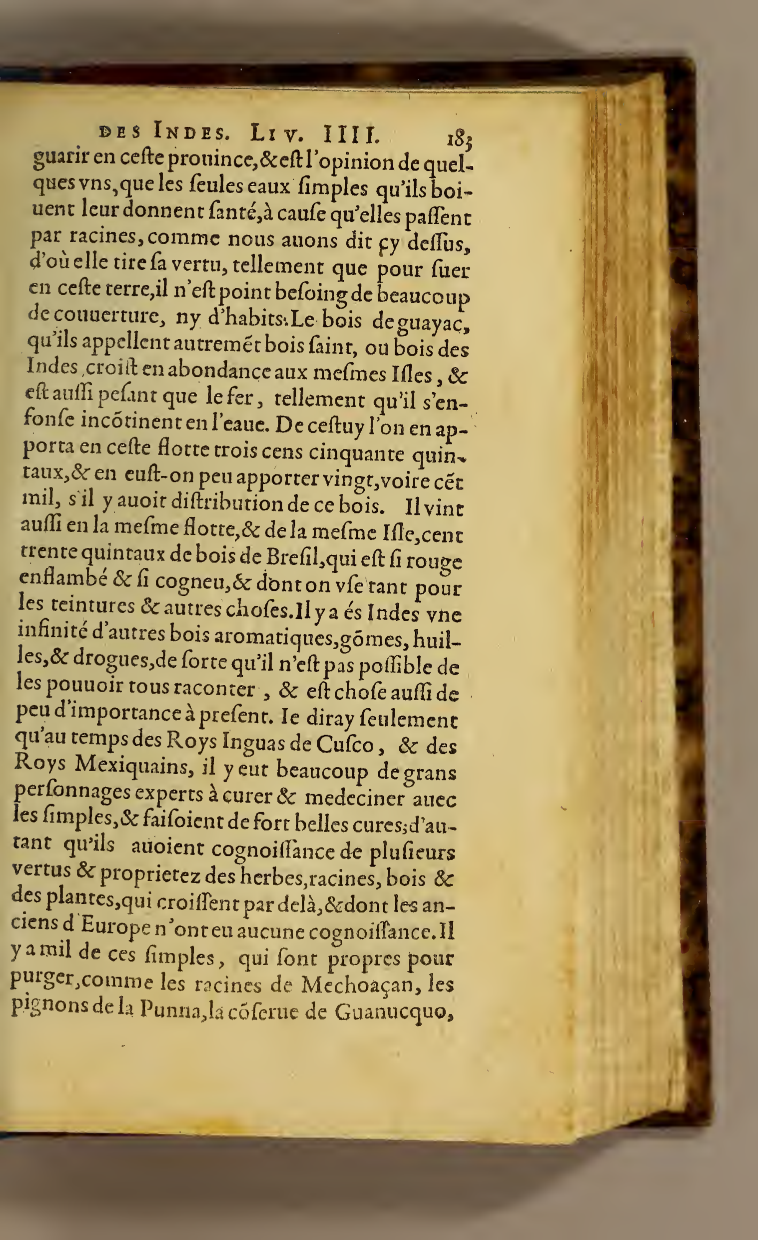
Strab. lib. Geograph.

De l'ambre, & des autres huilles, gommes, & drogues que l'on apporte des Indes.

Chap. XXIX.

APres le Bausme, l'Ambre tient le second lieu : c'est vne autre liqueur qui est aussi odoriferante & medecinalle, mais plus espaisse de soy, qui se tourne & s'espaissit en vne paste de complexion

chaude & de bon parfum, lequel ils appliquent aux playes, bleſſeures & autres neceſſitez. Surquoy ie me rapporte aux Medecins, ſpecialemẽt au docteur Monardes, qui à la premiere partie a eſcrit de ceſte liqueur & de beaucoup d'autres medecinalles, qui viennent des Indes. Cet Ambre vient meſme de la neufue Eſpagne, laquelle a cet aduantage ſur les autres prouinces en ces gommes, liqueurs & ſucs d'arbres. Qui cauſe qu'ils ont là abondãce de matieres, pour le parfum, & pour la medecine, comme eſt l'Animé, qui y vient en grande quantité, le Copal, ou ſuchicopal, qui eſt vn autre genre, comme de ſtorax, & encens, qui a meſme d'excellentes operations, & eſt d'vne tres-bonne odeur, propre pour les ſuffumigations. Meſme la Tacamahaca, & la Caranna qui ſont auſſi fort medecinalles. On apporte de ceſte prouince de l'huille d'aſpic, duquel les medecins & peintres ſe ſeruent aſſez, les vns pour leur emplaſtres, & les autres pour vernir leurs peintures. L'on apporte meſme pour les medecins, la caſſe fiſtule, laquelle croiſt abondamment en S. Dominique. C'eſt vn grand arbre, qui porte ces cannes comme ſon fruict. L'on apporta en la flote où ie vins de S. Dominique quarante huict quintaux de caſſe fiſtule. La ſalcepareille n'eſt pas moins cogneue, pour mille remedes, à quoy on l'employe. Il en vint en ceſte flotte, cinquante quintaux de la meſme Iſle. Il y a beaucoup de ceſte ſalcepareille au Peru, & de fort excellente en la prouince de Guayaquil, qui eſt ſoubs la ligne. Pluſieurs ſe vont faire



guarir en ceste prouince,& est l'opinion de quelques vns,que les seules eaux simples qu'ils boiuent leur donnent santé,à cause qu'elles passent par racines, comme nous auons dit çy dessus, d'où elle tire sa vertu, tellement que pour suer en ceste terre,il n'est point besoing de beaucoup de couuerture, ny d'habits. Le bois de guayac, qu'ils appellent autremẽt bois saint, ou bois des Indes, croist en abondance aux mesmes Isles, & est aussi pesant que le fer, tellement qu'il s'enfonse incõtinent en l'eaue. De cestuy l'on en apporta en ceste flotte trois cens cinquante quintaux,& en eust-on peu apporter vingt,voire cẽt mil, s'il y auoit distribution de ce bois. Il vint aussi en la mesme flotte,& de la mesme Isle,cent trente quintaux de bois de Bresil,qui est si rouge enflambé & si cogneu,& dont on vse tant pour les teintures & autres choses.Il y a és Indes vne infinité d'autres bois aromatiques,gõmes, huilles,& drogues,de sorte qu'il n'est pas possible de les pouuoir tous raconter, & est chose aussi de peu d'importance à present. Ie diray seulement qu'au temps des Roys Inguas de Cusco, & des Roys Mexiquains, il y eut beaucoup de grans personnages experts à curer & medeciner auec les simples,& faisoient de fort belles cures; d'autant qu'ils auoient cognoissance de plusieurs vertus & proprietez des herbes,racines, bois & des plantes,qui croissent par delà,& dont les anciens d'Europe n'ont eu aucune cognoissance. Il y a mil de ces simples, qui sont propres pour purger,comme les racines de Mechoaçan, les pignons de la Punna,la cõserue de Guanucquo,

l'huille de figuier,& plusieurs autres choses, lesquelles estans bien appliquees & en temps, ne sont pas(comme ils tiennent)de moindre efficace que les drogues quiviennent d'Orient.Ce qui se peut voir,en lisant le discours qu'en fait Monardes,en la premiere&secõde partie où il traitte amplement du Tabaco,ou petum,duquel l'on a fait de notables experiences contre le venim. Le Tabaco est vn arbrisseau,ou plante assez cõmune,qui a en soy neantmoins des rares vertus, comme entre autres de seruir de contrepoison, ainsi que plusieurs &diuerses plantes,par ce que l'Autheur de toutes choses a departy ses vertus, comme il luy a pleu,& n'a point voulu qu'aucune chose nacquist au monde ocieuse. Mais c'est vn autre don souuerain à l'homme de les cognoistre,& en sçauoir vser comme il conuient, ce que le mesme Createur concede à qui il luy plaist.Le Docteur François Hernandes a fait vn bel œuure de ceste matiere,des plãtes des Indes, liqueurs,& autres choses medecinalles,par l'expres commandement & commission de sa Maiesté, faisant peindre & pourtraire au naturel toutes les plantes des Indes, lesquelles,comme ils disent, sont en nombre de plus de mil deux cẽs,& disent que cet œuure a cousté plus de soixante mil ducats,duquel œuure leDocteurNardus Anthonius medecin Italien,a fait vn extrait curieux,&renuoye ausdits liures,celuy qui voudra plus exactement cognoistre des plantes des Indes,principalement pour la medecine.

Des grandes forests des Indes, des Cedres, des Ceiuas, & autres grands arbres qui y sont.

CHAPITRE XXX.

BAçoit que dés le commencement du monde, la terre a produit des plantes & des arbres, par le commandement du Seigneur, neantmoins elle n'a laissé d'ẽ produire en quelques lieux plus qu'es autres, & outre les plantes & les arbres qui par l'industrie des hommes ont esté transplantees & apportees d'vn lieu, en autre, il y en a encor beaucoup q̃ nature a produits de soy mesme. Ie croy que de ceste sorte il y en a d'auãtage au nouueau mõde, que nous appellons Indes, soit en nõbre, ou en diuersitez, que non pas au vieil monde, & terres de l'Europe, de l'Asie & Afrique. La raison est pour ce que les Indes sont d'vne temperature chaude & humide, comme nous auons monstré au second liure, contre l'opinion des anciẽs, qui cause que la terre produit en grande abondance vne infinité de plantes sauuages, & naturelles, d'où vient que presque la plus grande partie des Indes est inhabitable, & qu'on n'y peut cheminer, pour les bois & espaisses forests qui y sont, ausquelles l'on trauaille continuellement pour les abbatre. Il a esté besoing & necessaire, pour cheminer par quelques endroits des Indes, principallement aux nouuelles entrees, de faire le chemin, en couppant les arbres, & essartant les buissons, de sorte que comme nous

l'escriuent quelques religieux, qui l'ont esprouué, il a esté telle fois qu'ils n'ont peu cheminer en vn iour plus d'vne lieüe. Vn de nos freres homme digne de foy, nous contoit que s'estant esgaré & perdu dans les montagnes, sans sçauoir quelle part ny par où il deuoit aller, il se trouua dedans des buissons si espais, qu'il fut contraint de cheminer sur iceux sans mettre les pieds en terre, par l'espace de quinze iours entiers, & que pour y voir le Soleil, & pour remarquer quelque chemin en ceste forest si espaisse & pleine de bois, il auoit besoing de monter au coupeau des plus grands arbres, pour de là descouurir le chemin. Qui lira le discours, traittant de son voyage, & combien de fois il s'est perdu & esgaré, & les chemins qu'il a cheminez, les estranges aduentures qui luy sont aduenues, ce que i'ay escrit succinctement, pour me sembler chose digne d'estre sceüe, & qui aura quelque peu cheminé par les montagnes des Indes, encor que ce ne soyent que les dixhuict lieües qu'il y a de Nom de Dieu à Panama, pourra bien penser de quelle grandeur sont ces forests des Indes, de sorte que n'ayant aucun Hyuer en ces parties là, qui face sentir le froid, & que l'humidité du Ciel & de la terre y est si grande, que les mõtagnes produisent vne infinité de forests, & la campagne qu'ils appellent Sauanas, vne infinité d'herbe : il n'y a point de faute d'herbe pour les pasturages, de mesrain pour les edifices, ny de bois à faire du feu. C'est vne chose impossible de pouuoir raconter les differences & figures de tant d'arbres sauuages, d'autant que de la plus

plus part l'on n'en ſçait pas les noms. Les cedres ſi eſtimez anciennement ſont là fort communs, pour les edifices & pour les nauires, & y en a de diuerſes façons, les vns blancs, & d'autres roux, qui ſont fort odoriferans. Il y a vne grande quantité de Lauriers d'vn plaiſant regard aux Andes du Peru. Aux montagnes de la terre ferme aux Iſles, en Nicaragua, & en la neufue Eſpagne. Comme auſſi il y a vne infinité de Palmes, & de Ceiuas, dequoy les Indiens font leurs canoes, qui ſont des baſteaux faits tout d'vne piece. L'on apporte en Eſpagne du meſrain de bois fort exquis de la Hauane, en l'Iſle de Cube, où il y a vne infinité de ſemblables arbres, comme ſont l'Ebene, le Caouana, la Grenadille, les Cedres, & autres eſpeces, que ie ne cognois point. Il y a meſme de grands Pins en la neufue Eſpagne, encor qu'ils ne ſoient pas ſi forts que ſont ceux d'Eſpagne. Ils ne portent point de pignons, mais pommes vuides. Les Cheſnes qu'ils appellent de Guayaquil, eſt vn bois exquis, & odoriferant, quand on le taille, meſme il y a des cannes & roſeaux tres-hauts, des rameaux & petites cannes, deſquels ils font des bouteilles & cruches pour puiſer de l'eaue, & ſ'en ſeruent meſmes en leurs baſtiments. Il y a auſſi le bois de manſle, dequoy ils font des arbres & maſts de nauires, & les eſtiment auſſi forts comme ſi c'eſtoit du fer. Le Molle eſt vn arbre de beaucoup de vertus, lequel iette des petits rameaux, dont les Indiens font du vin, ils l'appellent en Mexique, arbre du Peru, pour ce qu'il eſt venu de là, mais il en croiſt auſſi en

ia neufue Eſpagne, & de meilleur que celuy du Peru. Il y a mil autres ſortes d'arbres dont ce ſeroit vn trauail ſuperflu d'en traitter, quelques vns de ces arbres ſont d'vne enorme grandeur, & parleray ſeulement d'vn qui eſt en TlacoChauoya, trois lieues de Guaxaca, en la neufue Eſpagne. Cet arbre eſtant meſuré, ſe trouua ſeullemẽt en vn creux, auoir par dedans neuf graças, & par dehors ioignant la racine, ſeize, & plus haut douze. Cet arbre fut frappé de foudre, depuis le haut iuſques au bas, au droit du cœur, qui fit ce creux, qui y eſt. Ils diſent que auparauãt que le tonnerre fuſt tombé deſſus, il eſtoit ſuffiſant pour ombrager mil hommes. C'eſt pourquoy ils s'y aſſẽbloiẽt pour faire leurs dãces, bals & ſuperſtitiõs; neãtmoins il reſte encor de preſent des rameaux & de la verdure, mais non pas beaucoup. Ils ne ſçauent quelle eſpece d'arbre c'eſt, ſinon qu'ils diſent que c'eſt vne eſpece de Cedre. Ceux qui trouueront cecy eſtrange, liſent ce que Pline raconte du plane de Lydie, le creux duquel contenoit quatre vingts & vn pied, & reſſembloit pluſtoſt vne cabane ou maiſon, que nõ pas creux d'arbre, ſon branchage vn bois entier, l'ombrage duquel couuroit vne grande partie de la campagne. Par ce qui eſt eſcrit de cet arbre, l'on n'aura point tant d'occaſion de s'eſmerueiller du Tyſſeran, qui auoit ſa maiſon & meſtier dans le creux d'vn Chaſtaignier. Et d'vn autre Chaſtaignier, ſi ce n'eſtoit ceſtuy là meſme, dedans le creux duquel entroient huict hommes à cheual, & en reſortoyent ſans s'incommoder les vns les autres. Les Indiens exerçoient ordinairement leurs

Plin. 12. lib. cap. 1.

idolatries en ces arbres, ainſi eſtranges, & difformes, ainſi que faiſoient meſme les anciens Gentils, comme racontent quelques autheurs de ce temps.

Des plantes & fruictiers que l'on a apportez de l'Eſpagne aux Indes.

CHAP. XXXI.

LES Indiens ont eu plus de profit, & ont eſté mieux recompenſés és plantes que l'on y a portees d'Eſpagne, qu'en autres marchandiſes, pour ce que le peu qui ſont venues des Indes en Eſpagne, y croiſſent peu, & y ont mal multiplié, & au contraire le grand nombre que l'on a porté d'Eſpagne aux Indes, y vient treſ-bien, & y ſont grandement multipliees. Ie ne ſçay ſi nous deuons dire que ce ſoit, à cauſe de la bonté des plantes, pour donner gloire à ce qui eſt d'icy, ou bien ſi nous dirons que c'eſt la terre, pour la donner à ce qui eſt de delà. Finablement il y a par delà, de tout ce qui ſe produit de bon en Eſpagne, & en quelques endroits meilleur, & en quelques endroits pire, comme le froment, l'orge, les porees ou verdure, & toutes ſortes de legumes, auſſi les lectues, choux, raues, oygnons, ail, perſil, naueaux, paſtenades, berengenes, ou pommes d'Amour ſcariolles, betes, eſpinards, garuences ou poids, febues,

lentilles, & finablement tout ce qui croiſt par deçà de domeſtique,& de profit : de ſorte que ceux qui y ont fait voyage,ont eſté curieux d'y porter des ſemences de toutes ſortes, & le tout y a beaucoup fruictifié encor que ç'ait eſté diuerſement, ſçauoir aux vns mieux, aux autres moins.Quand aux arbres,ceux qui plus generallement, & plus abondamment y ont fructifié, ont eſté les oranges, lymonniers, citronniers, & autre fruicts de ceſte ſorte. Il y a deſia en quelques endroits,comme des bois, & des foreſts d'orangers. Ce que trouuant eſtrange,ie demanday qui auoit remply ces champs de tant d'orangiers, l'on me reſpondit, que cela eſtoit aduenu fortuitement, d'autant que les oranges eſtans tombees à terre,& pourries, leur ſemence auoit germé, & de celles que les eaux auoient emporté en diuers endroits, venoient à naiſtre ces bois ainſi eſpais. Ce qui me ſembla vne bonne rayſon.I'ay dit que c'eſtoit le fruict, qui generallement ſ'eſt plus augmenté és Indes, pour ce que ie n'ay eſté en nul endroit où il n'y ait des oranges,d'autãt que toutes les Indes ſont vne terre chaulde & humide,qui eſt ce que requiert cet arbre. Ils ne croiſſent point en la Sierre, mais l'on les y apporte des vallees ou coſte de la mer. La conſerue d'oranges cloſes qu'ils font és Iſles, eſt la meilleure que i'ay veüe par deçà,ny par delà meſme. Les peſches, les preſſes,& abricos, y ont fort multiplié, & en la neufue Eſpagne plus qu'en autre endroit. Il croiſt au Peru fort peu de ces ſortes de fruicts, outre les peſches, & encor moins és Iſles. Il y

croiſt des pommes & des poires, mais c'eſt aſſez moyennement, il y a des prunes rarement, mais des figues en abondance, principalement au Peru. Il ſe trouue des coings en toutes les contrees des Indes, & en la neuue Eſpagne, en telle abondance, qu'ils nous en donnoyent cinquante à choiſir pour demie realle. Il y a aſſez de grenades auſſi, bien qu'elles ſoyent toutes douces, car les aigres n'y ſont point bien venues. Il y a de tresbons mellons en quelques endroits du Peru. Les ceriſes & les guignes iuſques auiourd huy n'ont point encor bien fructifié és Indes, & croy que cè n'eſt pas faute de temperature, pource qu'il y en a de toutes ſortes, mais peut eſtre faute de ſoing, ou par ce que l'on n'a pas bien rencontré ſa temperature. En fin ie ne trouue point que par delà ils ayent faute d'aucun fruict delicieux. Quant aux fruicts groſſiers ils n'ont point de beillottes, ny de chaſtaignes, & n'ay point de cognoiſſance, que iuſques auiourd'huy il y en ait creu. Les amendes y croiſſent, mais c'eſt fort peu. L'on y porte d'Eſpagne pour les friands, des amandes, des noix, des auellaines, & n'ay point entendu qu'il y ait des nefles, ny des cormes, ce qui importe peu. Me ſemble que cecy doit ſuffire pour faire entendre qu'il n'y manque aucune delice de fruicts. Maintenant diſons quelque choſe des plantes de profit, que l'on y a portees d'Eſpagne, & acheuerons ce traitté des plantes, qui eſt deſia ennuyeux.

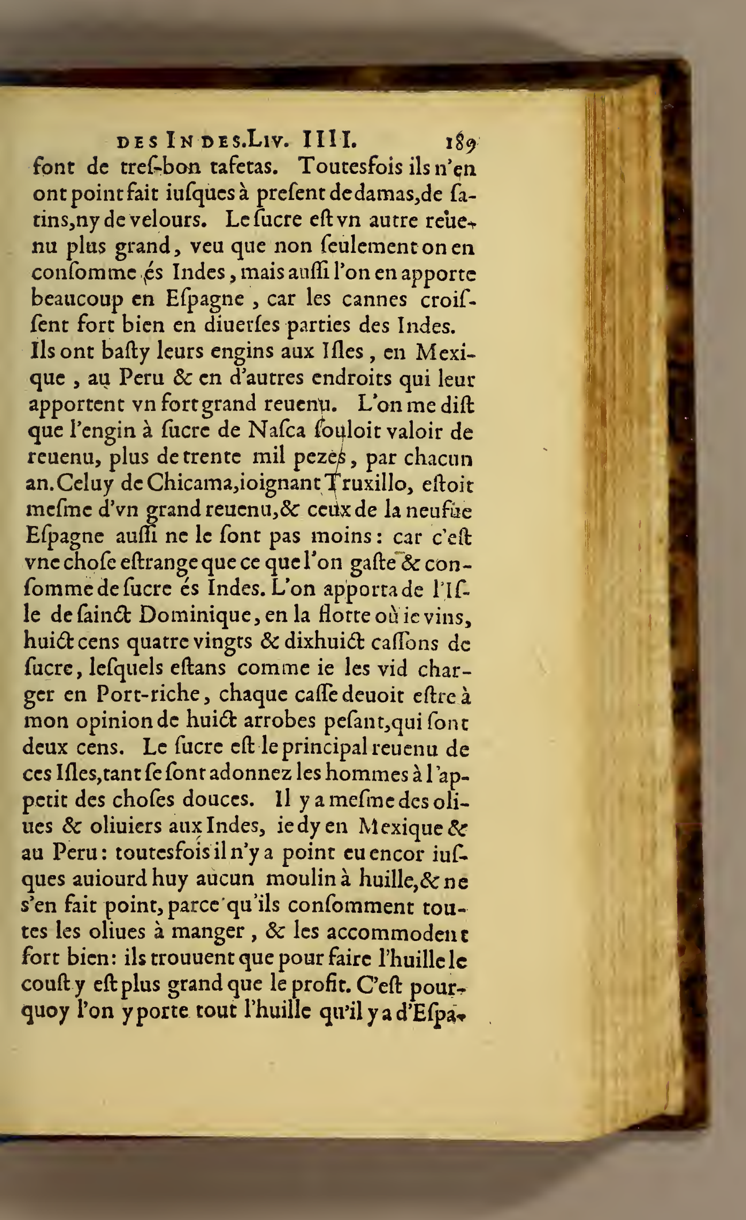
Des raisins, vignes, oliues, meures, & des cannes du sucre.

CHAPITRE XXXII.

I'ENTENS par les plantes profitables celles qui outre ce que l'on en mange au logis, apportent de l'argent à leur maistre. La principale desquelles est la vigne, de laquelle vient le vin, le vin-aigre, le raisin vert & sec, le verjus & le sirop. Mais le vin est celuy qui vaut le mieux. Il ne croist point de vin ny raisin és Isles ny terre ferme, mais en la neufue Espagne, il y a quelques vignes qui portent du raisin, toutesfois l'on n'en fait point de vin. La cause en doit estre pource que le raisin ne se meurit pas bien à cause des pluyes qui y viennent aux mois de Iuillet & Aoust, qui les empeschent de meurir: ils s'en seruent tant seulement pour manger. L'on y porte le vin d'Espagne & des Canaries, comme en tout le reste des Indes reserué au Peru & au Royaume de Chillé, où il y a des vignes qui rapportent de tresbon vin, lesquelles vont chaque iour croissant en quantité à cause que c'est vne grande richesse en ce pays, & en bonté, parce que auec le temps ils deuiennent plus experimentez vignerons. Les vignes du Peru sont communes és vallées chaudes, où il y a des eaües, & les arrousent auec la main, parce qu'il n'y tombe point de pluyes du Ciel, & aux Lanos, & en la Sierre elle n'y vient point à temps. Il y a des en-

droits où les vignes ne ſont point arrouſées ny du Ciel ny de la terre,& toutefois elles ne laiſſent de fructifier en grande abondance, comme en la vallée d'Yca, & aux foſſes qu'ils appellent de Villacuri, eſquels lieux il ſe trouue des foſſez ou terre enfoncées parmy les morts ſablons, leſquels ſont toute l'année d'vne incroyable fraiſcheur, ſans qu'il y pleuue aucunement en quelque ſaiſon que ce ſoit,ny qu'il y ait des eaües pour les arrouſer artificiellement. La cauſe eſt parce que le terrouer eſt ſpongieux, & qu il ſucçe l'eaüe des riuieres qui viennent de la Sierre, qui humectent ces ſablons, ou bien c'eſt l'humidité de la mer(comme d'autres penſent) laquelle paſſant au trauers de ce ſable,cauſe que l eaüe n'en eſt pas ſterile ny inutile ,ainſi que le Philoſophe l'enſeigne. Les vignes y ont tant multiplié , qu'à ceſte occaſion les diſmes des Egliſes y ſont augmentez de cinq & ſix fois au double depuis vingt ans. Les vallées plus fertilles de vignes ſont Victor, proche d'Arequipa, Yca , au terrouer de Lyma & Caraguato,au terrouer de Chuquiauo. Ils portent ce vin à Potozi , Cuſco & en diuers endroits,ce qui eſt vn grand reuenu : Car ,auec toute l'abondance qu'il y en a,vne bouteille ou arrobe y vaut cinq ou ſix ducats, que ſi c'eſt vin d'Eſpagne, comme on y en porte communément aux flottes, il en vaut dix ou douze. L'on fait du vin comme celuy d'Eſpagne au Royaume de Chillé , pource que c'eſt le meſme climat, mais il ſe gaſte quand l'on l'apporte au Peru. Ils mangét des raiſins,où l'on ne peut

boire de vin, & eſt choſe admirable, que l'on trouue en la Cité de Cuſco des raiſins frais tout le long de l'annee, qui vient (comme ils me dirent) de ce que les vallees produiſent du fruict en diuers mois de l'an, ſoit qu'ils entent les vignes en diuerſes ſaiſons, ou que ceſte varieté vienne de la qualité de la terre: quoy qu'il en ſoit, c'eſt vne choſe certaine qu'il y a quelques vallees qui portent du fruict tout le long de l'annee. Si quelqu'vn ſ'eſmerueille de cecy, il ſe pourra eſmerueiller d'auantage de ce que ie diray, & peut eſtre ne le croira pas. Il y a des arbres au Peru, d'eſquels l'vne moitié donne du fruict ſix mois durant, & l'autre moitié en donne les autres ſix mois. En Malla, qui eſt treize lieües diſtante de la Cité des Roys, y a vn figuyer, duquel la moitié, qui eſt au coſté du Sud, eſt verte, & donne du fruict vne ſaiſon de l'annee, ſçauoir quand il eſt Eſté en la Sierre, & l'autre moitié qui eſt vers les Lanos du coſté de la mer, eſt verte, & donne ſon fruict en l'autre ſaiſon contraire, quand il eſt Eſté aux Lanos. Ce qui prouient de la varieté de la temperature & de l'air qui vient d'vne part ou d'autre. Le reüenu du vin qui y eſt n'eſt pas petit, mais il ne ſort point de la prouince. Mais la ſoye qui ſe fait en la neuue Eſpagne ſe tranſporte és autres Royaumes, comme au Peru. Il n'y en auoit point au temps des Indiens, mais l'on y a porté des meuriers d'Eſpagne, & y viennent bien, principalement en la prouince qu'ils appellent Miſtecqua, où il y a des vers à ſoye, & mettent en œuure la ſoye qu'ils en recueillent, dont ils



font de tref-bon tafetas. Toutesfois ils n'en ont point fait iufques à prefent de damas, de fatins, ny de velours. Le fucre eft vn autre reuenu plus grand, veu que non feulement on en confomme és Indes, mais auffi l'on en apporte beaucoup en Efpagne, car les cannes croiffent fort bien en diuerfes parties des Indes. Ils ont bafty leurs engins aux Ifles, en Mexique, au Peru & en d'autres endroits qui leur apportent vn fort grand reuenu. L'on me dift que l'engin à fucre de Nafca fouloit valoir de reuenu, plus de trente mil pezes, par chacun an. Celuy de Chicama, ioignant Truxillo, eftoit mefme d'vn grand reuenu, & ceux de la neufue Efpagne auffi ne le font pas moins: car c'eft vne chofe eftrange que ce que l'on gafte & confomme de fucre és Indes. L'on apporta de l'Ifle de fainct Dominique, en la flotte où ie vins, huict cens quatre vingts & dixhuict caffons de fucre, lefquels eftans comme ie les vid charger en Port-riche, chaque caffe deuoit eftre à mon opinion de huict arrobes pefant, qui font deux cens. Le fucre eft le principal reuenu de ces Ifles, tant fe font adonnez les hommes à l'appetit des chofes douces. Il y a mefme des oliues & oliuiers aux Indes, ie dy en Mexique & au Peru: toutesfois il n'y a point eu encor iufques auiourd huy aucun moulin à huille, & ne s'en fait point, parce qu'ils confomment toutes les oliues à manger, & les accommodent fort bien: ils trouuent que pour faire l'huille le couft y eft plus grand que le profit. C'eft pourquoy l'on y porte tout l'huille qu'il y a d'Efpa-

gne. En ceſt endroit i'acheueray la matiere des plantes,& venons aux animaux des Indes.

Du beſtial portant laine, & des vaches.

CHAP. XXXIII.

IE trouue qu'il y a trois ſortes d'animaux és Indes, dont les vns y ont eſté portez d'Eſpagne, les autres ſõt de la meſme eſpece de ceux que nous auons en Europe, & toutefois n'y ont point eſté portez par les Eſpagnols, & les autres ſont animaux propres des Indes, & deſquels l'on ne trouue point en Eſpagne. De la premiere ſorte ſont les brebis, vaches, cheures, porcs, cheuaux, aſnes, chiens, chats & autres tels animaux: car il y en a és Indes de toutes ces eſpeces. Le menu beſtial y a beaucoup multiplié, que ſi l'õ y pouuoit approfiter les laines pour les enuoyer en Europe, ce ſeroit vne des plus grandes richeſſes qu'ils euſſent és Indes: pource que les troupeaux de brebis ont là vn grand nombre de paſturages, ſans que l'herbe y diminue en beaucoup d'endroits. Il y a au Peru vne telle abondance de ces paſturages & herbages, que perſonne n'en poſſede en propre, mais chacun fait paiſtre ſes troupeaux où il veut. Pour ceſte raiſon il y a communément grande abondance de chairs, leſquelles ſont à fort bon marché. meſme les autres choſes qui procedent des brebis, comme le laict & le froumage. Ils furent vn temps qu'ils laiſſerent perdre toutes les lai-

nes, iuſques à ce que quelques vns ſe mirent à les meſnager & en faire des draps & couuertures, qui a eſté vn grand ſecours pour le commun peuple de ceſte terre : d'autant que le drap de Caſtille y eſt fort cher. Il y a plusieurs drapiers drapans au Peru, & beaucoup d'auantage en la neufue Eſpagne, encor que les draps que l'on y porte d'Eſpagne ſoyent beaucoup meilleurs, ſoit que la laine en ſoit plus fine, ou que les ouuriers ſoyent plus experts. Autresfois ſe ſont trouuez des hommes qui poſſedoient ſoixante & dix & cent mil teſtes de brebis, encor qu'à preſent n'y en ait gueres moins. Que ſi c'eſtoit en Europe ce ſeroit vne tres-grande richeſſe, mais en ce pays-là ce n'eſt qu'vne moyenne richeſſe. En plusieurs endroits des Indes, & croy que c'eſt en la plus grand' part, le menu beſtial ne fructifie & n'y profite pas bien à cauſe que l'herbe eſt haute, & la terre ſi vicieuſe qu'il n'y peut pas bien paiſtre comme le grand beſtial. C'eſt pourquoy il y a vne innumerable multitude de vaches, deſquelles y a des deux ſortes. Les vnes ſont domeſtiques, & qui vont en troupeaux, comme en la terre de Charca, & en autres prouinces du Peru, comme meſme en toute la neufue Eſpagne. De ces vaches domeſtiques ils s'en ſeruent & en tirent de la commodité, tout ainſi qu'en Eſpagne, ſçauoir la chair, le beurre, les veaux, & les bœufs pour labourer la terre. L'autre ſorte de vaches ſont ſauuages qui ſe tiennent és montagnes & foreſts: c'eſt pourquoy on ne les dompte point, & n'ont aucun maiſtre à qui elles ſoient en

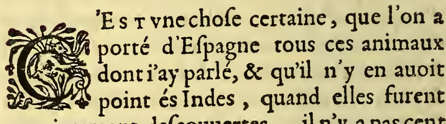
propre, tant pour l'aſpreté & eſpeſſeur des foreſts, que pour la grande multitude qu'il y en a: & celuy qui le premier les tue, en eſt le maiſtre, comme d'vne beſte de chaſſe. Ces vaches ſauuages ont tellement multiplié en S. Dominique, & en autres endroits des enuirons, qu'elles vont à milliers par les campagnes & bois, n'ayans aucun maiſtre à qui elles appartiennent. L'on fait la chaſſe à ces beſtes, pour leur cuir tant ſeulement, & ſortent en la campagne des negres ou des blancs à cheual, auec leurs coupe-iareſts, qui courent les toreaux & vaches, & quand ils les ont frappez, & arreſtez, ils leurs appartiennent. Ils les eſcorchent, & en portent la peau en leur maiſon, laiſſant la chair perdue, ſans qu'il y ait perſonne qui la prenne ou emporte, à cauſe de l'abondance qu'il y en a. Tellement qu'ils m'ont atteſté en ceſte Iſle, qu'en quelques endroits l'air s'y eſtoit corrompu, pour l'abondance de ces chairs empuanties. Le cuir que l'on apporte en Eſpagne eſt vn des meilleurs reuenus des Iſles, & de la neuue Eſpagne. En la flotte de quatre vingts & ſept, il vint de S. Dominique le nombre de trente cinq mil quatre cents quarante quatre cuirs de vaches, & de la neufue Eſpagne ſoixante quatre mil trois cents cinquante, qu'ils eſtimerent à quatre vingts ſeize mil cinq cens trente deux pezes. De ſorte que quand l'on deſcharge vne de ces flottes, c'eſt choſe admirable, de voir la riuiere de Seuille & cet arcenat où ſe deſchargent tant de cuirs & de marchandiſe. Il y a auſſi des cheures en grand nombre, le principal profit

desquelles est le suif, outre les cabrits, le lait, & autres commoditez qu'on en tire : d'autant que les riches, & les pauures se seruent de ce suif pour leur esclairer, car comme il y en a grande quantité, aussi y est il à fort bon conte, & plus que l'huille mesme. Il est vray que tout le suif dont ils se seruent, n'est pas seulement de celuy des masles. Ils en accommodent les marroquins pour la chausseure, toutesfois ie n'ay point opinion qu'ils soient si bons comme ceux que l'on y porte de Castille. Les cheuaux y ont multiplié, & y sont exquis en beaucoup d'endroits, voire en la plus part s'y en trouue des races d'aussi bôs comme les meilleurs d'Espagne, tant pour courir vne carriere & pour parade, que pour le trauail, & pour faire chemin. C'est pourquoy ils se seruent pour bestes de loüage, & pour voyager, le plus ordinairement, des cheuaux combien qu'il n'y ait pas faute de mulles, car il y en a beaucoup, speciallement és lieux, où se font les voitures par terre, comme en la terre ferme. Il n'y a pas vn si grand nombre d'asnes, aussi ils ne s'e͂ seruent gueres à cet vsage, ny pour le trauail & seruice. Des chameaux il y en a quelque peu, & en ay veu au Peru qui y auoient esté portez des Canaries, & qui y auoient multiplié, mais assez petitement. En S. Dominique les chiens y ont multiplié en nombre, & en grandeur, d'vne telle façon que c'est auiourd'huy la playe, & l'afflictiõ de ceste Isle. Car ils mangent les brebis, & vont en trouppes par les champs. Ceux qui les tuent y ont vn tel salaire, que ceux qui tuent les loups en Espagne: de vrays chiens, il n'y en auoit point

premierement és Indes,mais quelques animaux ſemblables à des petits,chiens leſquels les Indiés appellent Alco, c'eſt pourquoy ils appellent du meſme nom d'Alco.les chiens,que l'on y a portez d'Eſpagne, à cauſe de la reſſemblance qui eſt entre eux,& ſont les Indiens ſi amis de ces petits chiens,qu'ils eſpargneront leur mãger, pour leur donner: tellement que quand ils vont par pais, ils les portent auec eux ſur leurs eſpaulles ou en leur ſein,& quand ils ſont malades ils tiénent ces petits chiens auec eux, ſans ſe ſeruir d'eux en autre choſe que pour l'amitié & compagnie.

De quelques animaux de l'Europe,que les Eſpagnols trouuerent és Indes,& comment ils peuuent y auoir paſſé.

CHAP. XXXIIII.



C'EST vne choſe certaine, que l'on a porté d'Eſpagne tous ces animaux dont i'ay parlé, & qu'il n'y en auoit point és Indes, quand elles furent premierement deſcouuertes, il n'y a pas cent ans: car outre que c'eſt vne choſe qui peut eſtre approuuée, par des teſmoings qui viuent encores, ce en eſt vne preuue ſuffiſante, de voir que les Indiens n'ont en leur langue,aucun mot propre pour ſignifier ces animaux, mais ils ſe ſeruent des meſmes noms Eſpagnols,cõbien qu'ils ſoient corrompus.Pour autant que ne cognoiſ-

ſans point la choſe, ils prindrent le mot,commun aux lieux, dont elle auoit eſté apportée. I'ay trouué ceſte reigle bonne pour diſcerner, quelles choſes auoient les Indiens, auparauant que les Eſpagnols y vinſſent, & celles qu'ils n'auoient point: car ils donnoient vn nom à celles qu'ils auoient, & cognoiſſoient deſia, & ont donné des noms nouueaux à celles qu'ils ont eu de nouueau, qui ſont les meſmes noms Eſpagnols le plus communement, quoy qu'ils les prononcent à leur mode, comme au cheual, au vin & au froment. L'on y trouua des animaux de la meſme eſpece de ceux que nous auons en l'Europe ſans qu'ils y euſſent eſté portez par les Eſpagnols. Il y a des lyons, des tigres, ours, ſangliers, renards & d'autres beſtes fieres & ſauuages, dequoy nous auons propoſé vn argumēt au premier liure, ſçauoir que n'eſtant pas vray-ſemblable, qu'ils euſſent paſſé aux Indes par mer, attendu, que c'eſt choſe impoſſible de paſſer l'Ocean à nage, & ſeroit vne folie, de penſer que les hommes les euſſent embarquez auec eux, il s'enſuit que ce monde ſe continue en quelque endroit auec l'autre nouueau, par où ces animaux peuuent auoir paſſé, & peuplé peu à peu ce nouueau monde: puiſque ſuyuant l'Eſcriture ces animaux ſe ſauuerent en l'arche de Noé, & de là ils ont multiplié au monde. Les *Gen. 6.* lyons que i'ay veus ne ſont rouges, & n'ont point ces crains, auec leſquels on a accouſtumé de les peindre. Ils ſont gris, & non pas ſi furieux comme on le voit en peinture. Les Indiens s'amaſſent, & s'aſſemblent pour prendre &

chaſſer les lyons,&font commevn circuit,qu'ils appellent chaco, dont ils les enuironnent, puis les tuent à coups de pierres, de baſtons, & d'autres inſtruments; Ces lyons meſmes ont accouſtumé de grimper aux arbres,où eſtans montez les Indiens les tuent auec des lances, ou arbaleſtres,& plus facilement auec des arquebuzes. Les tygres y ſont plus furieux, & plus cruels, & ont la rencontre plus dangereuſe, à cauſe qu'ils s'eſlancent & aſſaillent en trahiſon. Ils ſont tachetez, & de la meſme façon que les hiſtoriographes les peignent. I'ay ouy quelquesfois conter que ces tygres eſtoient animez contre les Indiens, & qu'ils n'aſſailloyent point les Eſpagnols, ou bien peu, & qu'ils alloyent prendre & choiſir vn Indiẽ au milieu des Eſpagnols, & qu'ils les emportoyent. Les ours qu'ils appellent en langue de Cuſco, otoioncos, ſont de la meſme eſpece que ceux d'icy, & ſe terriſſent. L'on y void peu de ruches, pource que les rays de miel qui ſont és Indes ſe trouuent aux arbres & deſſoubs la terre,& non pas aux ruches,cõme en Caſtille.Les rays de miel que i'ay veus en la prouince de Charcas, que là ils appellent le chiguanas, ſont d'vn couleur griſe, ayant peu de ſuc,& reſſemblent plus à vne paille douce, qu'à des rays de miel. Ils diſent que les abeilles ſont petites comme mouches,& qu'elles iettent leur eſſain deſſoubs la terre.Le miel en eſt aſpre, & noir, toutesfois en quelques endroits il y en a de meilleur,& des rayons mieux formez, comme en la prouince de Tucuman en Chillé, & en Cartagene. Ie n'ay point veu ny ouy parler

qu'il

qu'il y ait des ſangliers,mais des regnards & autres animaux qui mangent les beſtes,& la volaille,il y en a plus que les paſteurs ne voudroient. Outre ces animaux qui ſont furieux & dommageables,il y en a d'autres profitables, qui n'y ont point eſté portez par les Eſpagnols,comme ſont les cerfs & autres dont y en a grande abondance en toutes les foreſts.Mais la plus grande partie eſt vne venaiſon ſans cornes, à tout le moins ie n'y en ay point veu d'autres,ny ouy parler qu'on y en ait veu,& tous ſont ſans cornes comme corcos.Il ne me ſemble pas difficile de croire:mais eſt preſque certain,que tous ces animaux par leur legereté,& pour eſtre naturellement ſauuages, ayent paſſé d'vn monde à l'autre, par quelque endroit où ils ſe ioignent,puis que aux grandes Iſles & eſloignees de la terre ferme,ie n'ay point de cognoiſſance qu'il ſ'y en trouue, quoy que i'aye fait recherche de le deſcouuir.

Des oiſeaux de par deçà qui ſont és Indes,& comment ils peuuent y auoir paſſé.

CHAPITRE XXXV.

L'On pourra plus facilement croire qu'il en ſoit ainſi des oiſeaux, & qu'il y en a de la meſme eſpece de ceux de par deçà,comme ſont les perdrix,les tourtes,pigeons,ramiers,cailles & pluſieurs & diuerſes ſortes de faucons, leſquels l'on enuoye de la neufue Eſpagne & du Peru,aux ſeigneurs d'Eſpagne,d'autant qu'on en fait gran-

de eſtime. Il y a meſme des Herons, & des Aigles de diuerſes ſortes, & n'y a point de doute que ces eſpeces d'oiſeaux & autres ſemblables, n'y ayent paſſé bien pluſtoſt que les lyons les tigres, & les cerfs. Il ſe trouue auſſi és Indes vn grand nombre de Perroquets, ſpeciallement aux Andes du Peru, & és Iſles de Port-riche, & S. Dominique, où ils vont par bandes, comme font les pigeons par deçà. En fin les oyſeaux auec leurs aiſles, vont où ils veulent, & certainement pluſieurs eſpeces d'iceux pourront bien paſſer le Golphe, puis que c'eſt choſe certaine, comme Pline l'afferme, qu'il y en a beaucoup qui paſſent la mer, & vont en des regions fort eſtranges, combien que ie n'aye point leu, qu'aucuns oiſeaux paſſent au vol vn ſi grand golphe, comme eſt celuy de la mer Oceane des Indes. Toutesfois ne le tiens-ie pas pour du tout impoſſible, puis que l'opinion commune des mariniers eſt, qu'il ſ'en trouue deux cens lieues, voire beaucoup d'auantage loing de la terre. Et que meſme, comme Ariſtote l'enſeigne, les oiſeaux endurent facilement eſtre dans l'eaue, d'autant qu'ils ont peu de reſpiration, comme nous voyons aux oiſeaux maritimes, leſquels ſe plongent, & ſont vn long temps dedans l'eaue. Ainſi pourra-on dire, que les oiſeaux qui ſe treuuent à preſent en la terre ferme, & és Iſles des Indes, ont peu paſſer la mer, ſe delaſſans en des Iſlettes, & en des terres, qu'ils recognoiſſent par vn inſtinct naturel, (comme Pline raconte de quelques vns) ou parauanture, ſe laiſſans tomber en l'eaüe, quand ils ſont fatiguez de

Plin. lib. 10 cap. 23.

Ariſt. lib. 3. de Part. animal. cap. 6.

Plin. lib. 10 cap. 25.

voller,&apres reprenans le vol,quand ils ſe ſont repoſez quelque peu. Quãt aux oiſeaux que l'on void és Iſles,eſquelles il n'y a point d'animaux terreſtres ie tiẽs ſans doute,qu'ils y ont paſſé par vne des façons ſuſdites. Mais pour les autres oiſeaux qui ſe trouuẽt en la terre ferme, principalement ceux qui ont vn petit vol, il eſt plus aiſé de croire qu'ils y ayent eſté comme les animaux de la terre,qui ſont de la meſme eſpece de ceux d'Europe. Car il y a aux Indes de grands oiſeaux fort peſants,comme les Auſtruches,dont il y en a fort au Peru, leſquelles ont accouſtumé d'eſpouuanter quelque fois les moutõs du pays qui vont chargez. Mais laiſſant ces oiſeaux, qui ſe gouuernent d'eux meſmes,ſans que les hommes en ayent le ſoing,ſi ce n'eſt pour la chaſſe, parlõs des oiſeaux domeſtiques. Ie meſmerueille des poulles,attendu qu'il y en auoit aux Indes,auant que les Eſpagnols y arriuaſſent, ce qui eſt aſſez prouué,par ce qu'elles ont vn nom propre du pays,& appellent la poulle Gualpa, & leur œuf Ponto, & ont en vſage le meſme prouerbe que nous auons icy, d'appeller poulle vn homme couard. Ceux qui furent à la deſcouuerte des Iſles de Salomon racontent, qu'ils y ont veu des poulles ſemblables aux noſtres. L'on peut entendre que la poulle eſtant vn oiſeau ſi domeſtique, & ſi profitable comme elle eſt, les hommes les y ont peu porter auec eux, quand ils paſſerent d'vn lieu en autre, comme nous voyons encor auiourd'huy, & que les Indiens en voyageant portoient leur poulle, ou poullet ſur la charge qu'ils portent ſur leurs eſpaul-

les,& mesmes les portent facilement en leurs poulliers,&cages de ionc,oude bois. Finalement il y a és Indes beaucoup d'espece d'animaux & d'oiseaux de ceux de l'Europe, que i'ay dittes, & d'autres sortes que d'autres pourront raconter.

Comme il est poßible qu'il y ait és Indes quelques sortes d'animaux,dont il n'y ait point ailleurs.

CHAP. XXXVI.


'Est chose plus difficile de mõstrer & prouuer, quel commencement ont eu plusieurs & diuerses sortes d'animaux qui se trouuẽt és Indes, de l'espece desquels nous n'auons point en ce continẽt.Car si le Createur les a produits en ces parties, il ne faut point alleguer, ny auoir recours à l'Arche de Noé, & n'estoit point de besoing de sauuer alors toutes les especes d'oiseaux & animaux,si d'autres deuoient estre creées de nouueau:d'autre part on ne pourroit pas dire,que le monde eust esté fait&acheué és six iours de la creation, s'il y eust eu encor d'autres nouuelles especes à former, & principalement des animaux parfaits, & non moins excellents, que ceuxqui nous sont cogneus. Si nous disons donc que toutes les especes d'animaux furent conseruees en l'arche de Noé, il

s'ensuit que les animaux,de l'espece desquels il ne s'en trouue en d'autres endroits, qu'és Indes, y ayent passé de ce continent, tout ainsi comme nous auons dit des autres animaux, qui nous sont cogneus. Cela supposé, ie demande comme il est possible qu'il n'en soit resté par deçà aucun de leur espece, & comme il s'en trouue seulement par delà, ou ils sont comme voyagers & estrangers. C'est à la verité vne question qui m'a long temps tenu en perplexité. Ie dy pour exemple, si les moutons du Peru, & ceux qu'ils appellent Pacos, & Guanacos, ne se trouuent point en d'autres regions du monde, qui les a portez au Peru, ou comment y ont ils esté, veu qu'il n'est demeuré aucune apparence, ny reste d'iceux en tout ce monde? Que si ils n'y ont point passé d'vne autre region, comment se sont ils formez & produits par delà? Parauanture Dieu a-il fait vne autre nouuelle creation d'animaux? Ce que ie dy, de ces Pacos, & Guanacos, ie le dy de mil autres differentes especes d'oiseaux & d'animaux de forest, qui iamais n'ont esté cogneus, ny de figure, ny de nom, & desquels il n'est fait aucune mention, soit entre les Latins, soit entre les Grecs, ou quelques autres nations de ce monde. Il faut donc dire, que combien que tous les animaux soyent sortis de l'Arche, neantmoins par vn instinct naturel, & prouidence du Ciel, diuers genres d'iceux s'espartirent en diuerses regions, en aucunes desquelles ils se trouuerent si bien, qu'ils n'en voulurent point partir; ou s'ils en sortirent, ne se conseruerent, ou bien en fin de

temps ils perirent totallement, comme l'on voit arriuer en beaucoup de choses: car si l'on y veut regarder de pres, on trouuera que ce n'est pas tant seulement vne chose propre & particuliere és Indes, mais aussi generalle en beaucoup d'autres regions & prouinces de l'Asie, d'Europe, & d'Affrique, esquelles l'on dit qu'il y a de certaines especes d'animaux, qui ne se trouuent point en d'autres regions, au moins s'il s'en trouue ailleurs l'on recognoist qu'ils y ont esté portez de là. Puis donc que ces animaux sont sortis de l'arche, comme pour exemple, les Elephans que l'on trouue seulement en l'Inde Orientalle, & de là se sont communiquez en d'autres regions, nous en pourrons dire autant de ces animaux du Peru, & des autres des Indes qui ne se treuuent en autre partie du monde. L'on peut bien aussi considerer sur ce subiet, si tels animaux different en espece, & essentiellement de tous les autres, ou si ceste leur difference est accidentalle, laquelle peut y auoir esté causée par diuers accidens, comme nous voyons au lignage des hommes, que les vns sont blancs, & les autres sont noirs, les vns geans, les autres nains, & en l'espece des singes, les vns n'ont point de queüe, & les autres en ont, entre les moutons, les vns sont ras, & les autres vellus, les vns grands & forts, qui ont le col fort long, comme ceux du Peru, & les autres foibles & petits, ayans le col court comme ceux de Castille. Mais pour en parler plus sainement, qui voudra par ce discours, en mettant seulement ces differences

accidentalles, conſeruer la propagation des animaux és Indes,& les reduire à ceux d'Europe, prendra vne charge, de laquelle il pourra malaiſement ſortir à ſon honneur. Car ſi nous deuons iuger les eſpeces d'animaux par leurs proprietez,ceux des Indes ſont ſi differents, que c'eſt appeller l'œuf chaſtaigne,de les vouloir reduire aux eſpeces cogneües de l'Europe.

Des Oyſeaux,qui ſont propres és Indes.

CHAP. XXXVII.

IL y a aux Indes de pluſieurs ſortes d'oiſeaux remarquables, ſoit qu'ils ſoient de la meſme eſpece de ceux d'icy, ou autres differents. Ils apportent de la Chine certains oiſeaux, qui n'ont point de pieds aucunement, & tout leur corps eſt quaſi plume. Ils ne s'aſſient point en terre, mais ils ſe pendent aux rameaux par des fillets, ou plumes qu'ils ont,& ainſi ſe repoſent comme des mouches,& choſes aeriennes. Au Peru il y a des oyſeaux qu'ils appellent Tomineios, ſi petits que beaucoup de fois i'ay douté,les voyant voler,ſi c'eſtoient abeilles,ou papillon: mais à la verité, ce ſont oyſeaux. Au contraire ceux qu'ils appellent condores,y ſont d'vne extreſme grandeur, & d'vne telle forçe, que non ſeulement ils ouurent & deſpecent vn mouton, & le mangent, mais auſſi vn veau tout entier. Ceux qu'ils appellent Auras, & les autres poullazes, (leſquelles ie croy quant à moy eſtre du genre

des corbeaux) ſont d'vne eſtrange legereté, & ont la veüe fort aiguë, eſtans fort propres pour nettoyer les Citez, d'autant qu'ils n'y laiſſent aucunes charongnes, ny choſes mortes. Ils paſſent la nuit ſur les arbres, ou ſur les rochers, & au matin viennent aux Citez ſe mettans ſur le ſommet des plus hauts edifices, d'où ils eſpient & attendent leur priſe. Leurs petits ont le plumage blanc, comme l'on raconte des corbeaux, & changent le poil en noir. Les guacamayac, ſont oyſeaux plus grands, que perroquets, & leur reſſemblent en quelque choſe, ils ſont eſtimez pour la diuerſe couleur de leur plumage, qui eſt fort beau, & fort aggreable. En la neufue Eſpagne, il y abondance d'oyſeaux, d'vn excellent plumage, deſorte qu'il ne s'en trouue point en Europe, qui en approchent: comme l'on peut voir par les images de plumes, qu'ils apportent delà, leſquels auec beaucoup de raiſon, ſont priſéz & eſtimez, donnans occaſion de s'eſmerueiller que l'on puiſſe faire auec des plumes d'oiſeaux, vne œuure ſi delicate, & ſi parfaictement eſgalle, qu'ils ſemblent proprement eſtre de vrayes couleurs de peinture, & ont vn œil, & vn regard ſi gay, ſi vif, & ſi agreable, que le peintre n'en peut pas faire de ſi beaux, auec ſon pinçeau, & ſes couleurs. Quelques Indiens, bons ouuriers & experts en cet art, pourtrayent de ces plumes, & repreſentent parfaictement ce qu'ils voyent peint auec le peinçeau, de telle façon, que les peintres d'Eſpagne n'ont en ce point aucun auantage ſur eux. Le precepteur du Prince d'Eſpagne Dom Philippe, luy donna

trois estampes, ou pourtraits faits de plume, comme pour mettre en vn breuiaire, lesquelles son Altesse mõstra au roy Dom Philippe nostre sieur, son pere, lesquels sa majesté contemplant, & regardant de prés, dist, qu'il n'auoit iamais veu en œuure si petite, vne chose de si grande perfection & excellence. Cõme on eust vn iour presenté à la Sainctété de Sixte cinquiesme, vn autre quarre plus grand, où estoit pourtrait S. François, & qu'on luy eust dit, que les Indiens faisoient cela de plume, il le voulut esprouuer, touchant des doigts le tableau, pour voir si c'estoit plume, d'autãt que cela luy sembloit chose merueilleuse, d'estre si proprement agencé, que la veüe ne pouuoit iuger, & discerner si c'estoient couleurs naturelles de plume, ou si elles estoient artificielles, de pinceau. C'est vne chose fort belle, que les rays, & regard que iette vn vert, vn orengé, comme doré, & autres couleurs fines, & vne chose digne de remarquer, que les regardans d'vne autre façon, on les voit comme couleurs mortes. Ils font les meilleures & plus belles images de plume, en la prouince de Mechouacan, & au bourg de Pascaro. La façon est qu'auec de petites pinces delicattes, ils arrachent les plumes des mesmes oiseaux morts, & auec vne colle desliée qu'ils ont, les vont attachant legerement, & poliement. Ils prennent ces plumes si delicates, & petites de ces oyseaux, qu'ils appellent au Peru, Tomineios, ou d'autres semblables, qui ont de tres-parfaictes couleurs en leurs plumes. Les Indiens outre ces images, se seruoient des plumes en beau-

coup d'autres ouurages fort precieux, ſpeciallement pour l'ornement des roys & ſeigneurs de leurs temples,& idoles. Car il y a auſſi d'autres grands oyſeaux, qui ont des plumes excellentes,& treſ-fines,dequoy ils faiſoient des pannaches, & plumages biguarrez, ſpeciallement quand ils alloient en guerre, les enrichiſſant d'or & d'argent,fort artificieuſement,qui eſtoit vne choſe de grand prix. Les meſmes oyſeaux y ſont encor auiourd'huy, mais ils n'en ſont pas tant curieux, & n'en font plus tant de pannaches,ny de gentilleſſes comme ils ſouloient. Il y a aux Indes d'autres oyſeaux du tout contraires à ceux cy,de ſi riche plumage, leſquels outre ce qu'ils ſont laids ne ſeruent d'autre choſe,que de faire de la fiente, & neantmoins ne ſont ils pas peut eſtre, de moindre proffit. I'ay conſideré cela m'eſmerueillant de la prouidence du Createur,qui a ainſi ordonné, que les autres creatures ſeruent aux hommes. En quelque Iſles,ou Phares,qui ſont ioignant la coſte du Peru,l'on voit le loing des pics, & montaignes toutes blanches, & diroit-on à les voir que ce ſeroit de la neige, ou que tout y eſt vne terre blanche,mais ce ſont des monceaux de la fiente de ces oyſeaux marins qui vont là continuellement fienter, & y en a ſi grande abondance qu'elle ſe hauſſe pluſieurs aulnes, voire pluſieurs lançes en haut: ce qui ſemble choſe fabuleuſe.Ils vont auec des baſteaux à ces Iſles, ſeulement pour charger ceſte fiente, pource qu'il n'y a autre fruit,grand ny petit en icelles; Et eſt ceſte fiente ſi commode,& ſi proffitable, que la

terre,qui en eſt fumée,rapporte du fruit en fort grand'abondance.Ils appellent ceſte fiēte guano d'où a prins le nō la vallée,qu'ils diſent de limaguana, és vallées du Peru,où ils ſe ſeruent de ceſte fiente,& eſt la plus fertile de ce terroir. Les coings, grenades & autres fruicts y excedent en grandeur & bonté tous les autres, & diſent que c'eſt pource que l'eaüe,auec laquelle ils les arrouſent, paſſe par de la terre, fumée de ceſte fiente, qui cauſe la beauté de ce fruict. Tellement que ces oiſeaux n'ont pas ſeulement la chair pour ſeruir de viande,le chant pour la recreation,la plume pour l'ornement & gaillardiſe: mais auſſi leur fiente ſert pour engraiſſer la terre.Ce qui a eſté ainſi ordōné par le Createur ſouuerain pour le ſeruice de l'homme, à fin qu'il ſe reſſouuienne de recognoiſtre & eſtre loyal à celuy duquel tout ſon bien procede.

Des beſtes de chaſſe.

CHAP. XXXVIII.

OVTRE les animaux de chaſſe, dont nous auons parlé, qui ſont communs és Indes & à l'Europe, il y en a d'autres qui ſe trouuent par delà, dont ie ne ſçache point qu'il y en ait par deçà, ſinon que parauanture ils y ayent eſté apportez de ces parties là. Ils appellent Sainos, des animaux qui ſont faits comme petits porcs qui ont ceſte choſe eſtrange d'auoir le nombril ſur l'eſchine du dos. Ceux-là vont par les bois en

trouppes, ils ſont cruels ſans eſtre aucunement craintifs, au contraire ils aſſaillent & ont des crocs comme raſoirs, auec leſquels ils font de dangereuſes bleſſeures & inciſions, ſi ceux qui les chaſſent ne ſe mettent en lieu de ſauueté. Ceux qui les chaſſent pour les tuer plus ſeurement montent en des arbres où incontinent les ſainos ou porcs accourent & arriuent en trouppe à mordre l'arbre quand ils ne peuuent nuire à l'homme, & alors du haut auec vne lance ils bleſſent & tuent ceux qu'ils veulent. Ils ſont tres-bons à manger, mais il eſt beſoin auſſi toſt leur oſter & couper ce rond qu'ils ont au nombril de l'eſpine, car autrement dans vn iour ils ſe corromproient. Il y a vne autre race de petits animaux qui reſſemblent à des cochons de laict, & les appellent Guadatinaias. Ie doute s'il y auoit aux Indes auant que les Eſpagnols y vinſſent, des porcs de la meſme eſpece de ceux d'Europe, d'autant qu'en la deſcouuerte des Iſles de Salomon, il eſt dit qu'ils y trouuerent des poulles & des porcs d'Eſpagne. Mais quoy que ce ſoit, c'eſt vne choſe certaine que ce beſtial a multiplié preſque en toutes les parties des Indes fort abondamment. Ils en mangent la chair fraiſche, la tiennent auſſi ſaine & bonne comme ſi c'eſtoit du mouton, comme en Carthagene en quelques endroits ils ſont deuenus ſauuages & cruels, & leur fait-on la chaſſe comme à des ſangliers, ainſi que l'on void en ſainct Dominique, & és autres Iſles où le beſtial s'eſt habitué aux foreſts. En quelques endroits ils les nourriſſent auec le grain de mays, & ils

ſ'engraiſſent merueilleuſement àfin d'en auoir le ſain,dõt ils vſent à faute d'huille:en aucuns lieux l'on en fait des iambons, comme en Tolluca de la neufue Eſpagne,& en Paria du Peru, Retournant donc à ces animaux de par delà,tout ainſi cõme les ſainos ſont ſemblables aux porcs,quoy qu'ils ſoient plus petits:ainſi les dantes reſſemblent aux petites vaches,combien qu'ils reſſemblent mieux à des mulles, pour n'auoir point de cornes.Le cuir de ces animaux eſt fort eſtimé pour des collets & autres couuertures, & ſont ſi durs qu'ils reſiſtent à quelque coup que ce ſoit. Et comme les dantes ſont deffendus par la force & dureté de leur cuir, ceux qu'ils appellent armadillos le ſont auſſi par la multitude des eſcailles qu'ils ont, leſquels ſ'ouurent & ſe ſerrent comme ils veullent en façon de cuiraſſe. Ce ſont des petits animaux qui vont par les bois,leſquels ils appellent armadillos, à cauſe de la deffence qu'ils ont ſe mettans dans leurs coquilles, & les deſcouurant quand ils veulent. I'en ay mangé,& ne me ſemble pas choſe de grand' valeur: mais la chair des yquanas eſt vn meilleur manger, combien qu'ils ſoient hydeux & horribles à la veüe: car ils reſſemblent aux vrais lezards d'Eſpagne, encor qu'ils ſoient d'vn genre ambigu & douteux, d'autant qu'ils vont à l'eaüe, & ſortans en terre montent aux arbres du riuage, & comme ils ſe iettent des arbres en l'eaüe, les batteaux ſe mettẽt deſſous qui les recueillent. Les chinchilles eſt vn autre genre de petits animaux comme eſcurieux. Ils ont vn poil merueilleuſemẽt doux & liſſé, & porte l'on leurs peaux comme vne

chose exquise & salutaire pour eschauffer l'estomach & les parties qui ont besoin de chaleur moderée. Ils font des couuertures & des castellongnes du poil de ces chinchilles, & se trouuẽt en la Sierre du Peru, où il y a mesme vn petit animal fort commun qu'ils appellent cuyes, que les Indiens estiment pour vn tres-bon manger, & ont accoustumé d'offrir souuent en leurs sacrifices ces cuyes. Ils sont comme petits connins, & ont leurs creux & tanieres dans la terre, & en quelques lieux ont miné toute la terre: les vns sõt gris, les autres blancs & les autres meslez. Il y a d'autres petits animaux qu'ils appellent Viscachas, qui sont comme des lieures, combiẽ qu'ils soient plus grands, ausquels ils font la chasse, & les mangent. Des vrais lieures il y en a assez grãd nombre pour la chasse en quelques endroits. L'on trouue aussi des connins au Royaume de Quitto, mais les bons y sont venus d'Espagne. C'est vn autre animal estrange, que celuy lequel pour son excessiue pesanteur & tardiueté à se mouuoir, ils appellent Perico-ligero, ou petit Pierre le Leger. Il y a trois ongles à chaque main & meut ses pieds & ses mains comme par compas & fort pesamment, & ressemble de face à vne guenon. Il a vn cry hautin, il mõte aux arbres, & mange des formis.

Des Micos ou guenons des Indes.

CHAP. XXXIX.

PAR toutes les montagnes de ces Isles de la terre ferme,& des Andes il y a vn nõbre infiny de Micos ou guenons qui sont de la race des singes,mais differens en ce qu'ils ont vne queüe,voire fort longue. Et y en a entr'eux quelques races qui sont trois fois plus grands,voire quatre que les ordinaires, les vns sont du tout noirs,les autres bays, les autres gris,&les autres tachetez,&meslez.Leur legereté&leur faço de faire est admirable,pour ce qu'il semble qu'ils ayent de la raison & du discours à cheminer par les arbres,en ce qu'ils veulẽt presque imiter les oiseaux. En allant de Nom de Dieu en Panama ie vids en Capira qu'vne de ces guenons sauta d'vn arbre en l'autre qui estoit de l'autre costé de la riuiere, ce qui me fit beaucoup esmerueiller. Ils sautent où ils veulent s'entortillans la queüe, en vne branche pour s'esbranler, & quand ils veulent sauter en vn lieu esloigné, & qu'ils ne peuuent d'vn saut y atteindre, ils vsent alors d'vne gentille façon, qui est qu'ils s'attachent à la queüe les vns des autres, & font par ce moyen comme vn chaine de plusieurs, puis apres ils s'eslancent & se iettent auant, & le premier estant aidé de la force des autres atteint où il veut, & s'attache en vn rameaux, puis il aide & soustient tout le

reste iusques à ce qu'ils soient tous paruenus attachez,comme i'ay dit,à la queüe les vns des autres.Ce seroit chose longue à raconter quelles folies, embusches & trauerses, & les ieux & gaillardises qu'ils font quand on les dresse: lesquelles ne semblent pas venir d'animaux brutaux, mais d'vn entendement humain. I'en vids vn en Carthagene en la maison du Gouuerneur tellement dressé,que les choses qu'il faisoit,sembloient incroyables. Ils l'enuoyoient à la tauerne pour auoir du vin, & luy mettoient en vne main de l'argent & le pot en l'autre , & n'estoit pas possible de luy tirer l'argẽt de la main iusques à ce qu'on luy eust donné le pot plein de vin. Si les enfans le rencontroient par la ruë & qu'ils le vinssent agasser ou luy ietter des pierres, il mettoit bas le pot d'vn costé & sur les pierres, ruant de sa part contre les enfans iusques à ce qu'il eust asseuré le chemin: puis retournoit à porter son pot:& qui plus est,encor qu'il fust bon beuueur de vin (comme plusieurs fois ie luy en ay veu boire lors que son maistre luy en iettoit d'ẽhaut) neantmoins il n'y eust iamais touché qu'on ne luy en eust donné congé. Ils me dirent mesme que s'il voyoit des femmes fardées , il se iettoit sur elles & leur tiroit la coiffeure, les desaccommodant & les voulant mordre. Cecy pourra estre additiõ pource que ie ne l'ay point veu:mais ie ne pense point qu'il y ait animal qui plus approche de la conuersation humaine que ceste race de guenons.Ils en racontent tant de choses, que de peur que l'on ne pense que i'adiouste foy à des fables,ou que l'õ ne les tiẽne pour telles, ie trouue

trouue meilleur de laiſſer ce ſubject & conclure ceſte matiere, en beniſſant l'auteur de toutes creatures de ce qu'il a voulu creer vne eſpece d'animaux ſeulement pour la recreation & le plaiſir des hommes. Quelques vns ont eſcrit que l'on apportoit ces micos ou guenons à Salomon de l'Inde Occidentale, mais ie croy de ma part que c'eſtoit de l'Orientale.

Des vicugnes & tarugues du Peru.

CHAP. XL.

ENTRE les choſes remarquables des Indes du Peru ſont les vicugnes & moutons du païs qu'ils appellent, qui ſont des animaux traictables & de beaucoup de profit. Les vicugnes ſont ſauuages, & les moutons eſt vn beſtial domeſtique. Quelques vns ont penſé que les vicugnes ſont ce qu'Ariſtote, Pline & autres autheurs traictent, quand ils eſcriuent de ce qu'ils appellent Capreas, qui ſont cheures ſauuages, & leur portent certainement quelque reſſemblance pour la legereté qu'ils ont à aller par les bois & montagnes, & pour reſſembler auſſi en quelque choſe aux cheures, mais en effect elles ne ſont point d'vne meſme eſpece; car les vicugnes n'ont point de cornes, mais celles-là en ont, comme Ariſtote raconte. Ce ne ſont point non plus les chieures de l'Inde Orientale, de l'eſpece deſquels ils tirent les pierres de bezaar: car s'ils ſont de ce genre, ce ſeroit vne eſpece

Ariſt. lib. 3. de partib. animal. cap 2. lib. 10. cap. 72.

diuerſe : comme en la race des chiens l'eſpece du maſtin eſt autre que celle du leurier. Les vicugnes du Peru ne ſont point auſſi les animaux qui portent la pierre de bezaar en la prouince de la neufue Eſpagne, leſquels ils appellent là bezaars, d'autant que ceux-là ſont de l'eſpece des cerfs & venaiſon. Neantmoins ie ne ſçache autre partie du monde où il y aye de ces animaux ſinon au Peru & en Chillé, qui ſont prouinces ioignantes l'vne de l'autre. Les vicugnes ſont plus grandes que les cheures, & plus petties que les veaux. Ils ont le poil tirant à couleur de roſe ſeche, quelque peu plus claire; ils n'ont point de cornes comme les cerfs & capreas. Ils paiſſent & ſe tetirent és endroits les plus hautains des montagnes, qu'ils appellent Pugnas. La neige ny la gelée ne les offenſe point, au contraire il ſemble qu'elle les recrée. Ils vont en troupe & courent treſ-legerement. Quand ils rencontrent des voyageans ou quelques beſtes, ils ſenfuyent comme beſtes fort timides, & en fuyant ils chaſſent deuant eux leurs petits. L'on ne ſapperçoit point qu'ils multiplient beaucoup. C'eſt pourquoy les Roys Inguas auoient deffendu la chaſſe des vicugnes, ſi ce n'eſtoit pour leurs feſtes, & par leur commandement. Quelques vns ſe plaignent que depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, l'on a donné trop de licence à la chaſſe des vicugnes, & qu'ils ſont diminuez pour ceſte occaſion. La maniere de chaſſer dont les Indiens vſent eſt de ce chaco, qui eſt qu'ils ſamaſſent pluſieurs hommes enſemble, quelquefois iuſques à mil ou trois mil,

voire d'auantage,& entourant vn grand eſpace de bois,vont chaſſant la venaiſon , iuſques à ce qu'ils ſe ſoient ioints de tous coſtez , par ce moyen il ſe prennent d'ordinaire de trois àquatre cens ou enuiron,&lors ils prennent ce qu'ils veulent,laiſſans aller le reſte , ſpecialement les femelles pour la multiplicatiõ. Ils ont accouſtumé de tondre ces animaux,&de faire de leur laine des couuertures & caſtelognes de grand prix, pource que ceſte laine eſt comme vne ſoye blanche qui dure long temps,& comme la couleur eſt naturelle & nõ point de teinture,elle eſt perpetuelle. Les eſtoffes faites de ceſte laine ſont fort fraiſches & fort bonnes pour le temps de chaleurs,& tiẽnẽt qu'elles ſont profitables pour l'inflammation des reins,& autres parties tẽperans la chaleur exceſſiue.La meſme vertu à ceſte laine quand elle eſt miſe en des matelas. C'eſt pourquoy quelques vns en vſent à ceſte fin,pour l'experience qu'ils en ont. Ils diſent d'auantage, que ceſte laine ou couuerture faite d'icelle eſt medecinalle pour d'autres indiſpoſitiõs,comme pour lagoutte:toutefois ie n'ay pas cognoiſſance qu'on en ait fait aucuneexperience certaine. La chair de ces vicugnes n'eſt pas bonne encor que les Indiẽs la mãgent,& qu'ils en fõt de la cecine ou chair ſechée,pour les effects de la medecine. Ie diray ce que i'ay veu cheminant par la Sierre du Peru,i'arriuay en vn tambo ou hoſtellerie vn ſoir,eſtãt affligé d'vne terrible douleur des yeux, tellement qu'il me ſembloit qu'ils vouloient ſortir dehors (qui eſt vn accident lequel ordi-

nairement aduient en ces parties-là d'autãt que l'on passe des lieux couuerts de neige, qui causent cest accident en les regardant.) Estant donc couché auec telle douleur que ie perdois presque patiẽce, arriua vne Indiẽne qui me dist, Pere, mets toy cela aux yeux, & tu seras guary: c'estoit vn morceau de chair de vicugne tuée nouuellement, & encor toute sanglante. I'vsay de ceste medecine, & incontinent ceste douleur s'appaisa & peu de temps apres me quitta du tout. Outre les chacos que i'ay dit, qui est la façõ generale & plus commune de chasser és Indes, ils ont accoustumé d'en vser d'vne autre particuliere pour les prẽdre, qui est, qu'en aprochant assez pres ils iettẽt des cordeaux auec certains plõbs, qui prẽnẽt & se meslent entre leurs pieds, & les empeschent qu'ils ne peuuent courir, par ce moyen ils prennent la vicugne. La principale raison pourquoy cest animal est estimé, est à cause des pierres de bezaar qui se trouuent en luy, desquelles no⁹ traicterons cy apres. Il y a vn autre genre d'animaux, qu'ils appellent taruguas, lesquels aussi sont sauuages, & sont plus legers que les vicugnes. Ils sont pl⁹ grands de corps, & ont vne chaleur plus seche. Ils ont les oreilles molles & pendantes, & ne marchent point en trouppes comme les vicugnes, à tout le moins ie n'en ay point veu que de seulles, & communement en des lieux tres-hauts. L'on tire mesme des pierres de bezaar de ces tarugues, lesquelles sont plus grandes, & ont plus d'operation & de vertu.

Des Pacos, Guanacos & moutons du Peru.

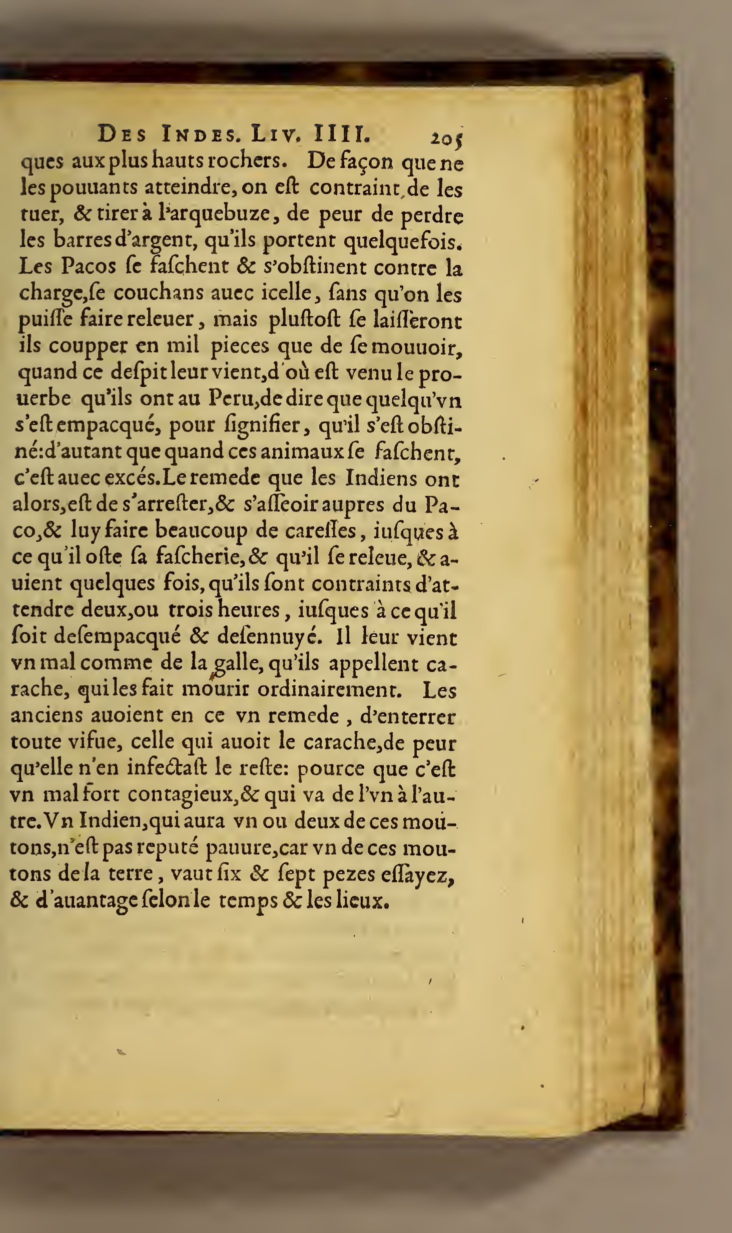
CHAP. XLI.

IL n'y a chose au Peru de plus grande richesse & profit que le bestial du pays, que les nostres apellent moutons des Indes, & les Indiens en langue generale l'appellent Lama. Car tout bien consideré c'est l'animal du plus grand profit, & de la moindre despense de tous ceux que l'on cognoisse. Ils tirent de ce bestial la viande & le vestement, comme ils fõt des brebis en Espagne. D'auantage ils en tirent la cõmodité de la charge & de la voiture, de tout ce qu'ils ont de besoin, attendu qu'il leur sert à porter leurs charges, & d'autre costé il n'est point de besoin de despendre à les ferrer, ny en selles ou en basts, & non plus en auoine: mais il sert ses maistres gratuittement se contentant de l'herbe qu'il trouue parmy les champs: de maniere que Dieu les a pourueus de brebis & de iumens en vn mesme animal. Et comme c'est vne nation pauure, il a voulu aussi les exempter en ce poinct de coust & de despense, pource qu'il y a beaucoup de pasturages & herbages en la Sierre, & ce bestial n'a point besoin d'autre coust. Il y a deux especes de ces moutons ou Lamas, les vns desquels ils appellent pacos ou moutons porte-laine, & les autres sont ras & de peu de laine, aussi sont-ils meilleurs pour la charge: ils sont plus grands que des grands moutons, & moindres que des

veaux, & ont le col fort long à la semblance d'vn chameau, dont ils ont bien besoin : car estans hauts & esleuez de corps, ils ont besoin d'vn col ainsi long, pour ne sembler point difformes. Ils sont de diuerses couleurs, les vns tout blancs, les autres noirs, les autres gris, & les autres meslez, qu'ils appellent Moromoro. Les Indiens auoyent de grandes superstitions à choisir ces animaux, pour les sacrifices, de quelle couleur ils deuoyent estre, selon la diuersité des saisons & des sacrifices. La chair en est bonne, encor qu'elle soit dure, mais celle de leurs aigneaux est la meilleure, & la plus delicate, que l'on sçauroit manger, toutesfois l'on n'en consomme pas beaucoup à manger, pource que le principal fruict & profit qu'ils rapportent est la laine, pour faire des draps, & le seruice qu'ils font à porter charge. Les Indiens mettent la laine en œuure, & font des estofes, dont ils se vestent, l'vne qui est grossiere & cõmune, qu'ils appellent hanasca, & l'autre fine & delicate, qu'ils appellent Cumbi. De ce Cumbi ils font des tapis de tables, des couuertures, & autres ouurages exquis, qui sont de longue duree, & ont vn assez beau lustre, approchant comme du misoye & ce qu'ils ont de singulier, est leur façon de tistre la laine, d'autant qu'ils font à deux faces tous les ouurages qu'ils veulent, sans que l'on voye aucun finit ny bout, en toute vne piece. L'Ingua Roy du Peru auoit de grands maistres ouuriers à faire ceste matiere de Cumbi, & les principaux residoyent au cartier de Capachica, ioignant le grand lac de Titicaca. Ils taignent

cefte laine de diuerfes couleurs tres-fines, auec plufieurs fortes d'herbes, de laquelle ils font beaucoup de differens ouurages, de groffiers, ou communs, & de fins. Tous les Indiens & Indiennes y trauaillent en la Sierre, & ont leurs meftiers en leur maifon, fans qu'ils ayent befoin d'achepter ny faire faire les eftofes qu'ils vfent chez eux. Ils font de la chair de ce beftial: du Cufchargui, ou chair fechee, qui leur dure long temps, & en font grand eftime. Ils ont accouftumé de conduire des bandes de ces moutons, chargez comme voituriers, & vont en vne bande trois cens ou cinq cens, voire mil moutons, lefquels portent du vin, du mays, du coca, du chuno, du vif argent, & toute autre forte de marchandife, & qui plus eft de l'argent la meilleure de toutes. Car l'on porte les barres d'argent, depuis Potozi iufques en Ariqua, où il y a foixante & dix lieuës, & auoyent autresfois accouftumé de les porter à Arequippa, qui font cent cinquante lieuës. Ie me fuis beaucoup de fois efmerueillé de voir ces trouppes de moutons chargez de mil & deux mil barres d'argent, & beaucoup d'auãtage, qui font plus de trois cens mil ducats, fans autre garde ny efcorte, que quelques Indiens, qui feruent feulement pour guider les moutons, & les charger & defcharger, ou pour le plus quelque Efpagnol, & dorment ainfi toutes les nuicts au milieu des chãps fans autre garde que cela. Et neantmoins en vn fi long chemin & auec fi peu de garde, l'on ne trouue iamais qu'il y ait faute, ou perte d'aucune chofe fur vn fi grand nombre d'argent, tant

eſt grande la ſeureté,deſſoubs laquelle on chemine au Peru. La charge que porte ordinairement vn de ces moutons,eſt comme de quatre ou ſix arrobes, quand le voyage eſt long ils ne cheminent par iour, que deux ou trois lieües, ou quatre pour le plus. Les moutonniers qu'ils appellent,qui ſont ceux qui conduiſent les troupes,& bandes,ont leurs giſtes, & repaires ordinaires, qu'ils cognoiſſent où il y a de l'eaüe, & des paſturages, & là ils deſchargent & font leurs tentes y faiſans du feu & accommodans leur manger, & ne ſont pas trop mal, encore que ce ſoit vne façon de cheminer aſſez flegmatique & tardiue. Quand il n'y a point plus d'vne iournée de chemin à faire,vn de ces moutons porte bien huit arrobes pezant, & d'auantage, & chemine auec ſa charge, vne iournée entiere de huit ou dix lieües,ainſi qu'en ont vſé de pauures ſoldats,qui cheminoient par le Peru. Tout ce beſtial ſe plaiſt en vn air froid, & pour ceſte occaſion,il ſe trouue bien en la Sierre,& meurt aux Lanos,à cauſe de la chaleur. Il arriue quelques fois que ce beſtial eſt tout couuert de glace, & de gellée, & neantmoins demeure ſain, & ſe porte fort bien. Les moutons ras ſont plaiſans à regarder, pource qu'ils s'arreſtent au chemin, & hauſſent le col,regardans les perſonnes fort attentiuement,& demeurent là ainſi vne longue eſpace de temps,ſans ſe mouuoir,ny faire ſemblant de crainte,ny de contentement: ce qui donne occaſion de rire, les voyãt ainſi arreſtez; Encor que quelques fois ils s'eſpouuantent ſubitement,& s'en courent auec la charge, iuſ-



ques aux plus hauts rochers. De façon que ne les pouuants atteindre, on eſt contraint de les tuer, & tirer à l'arquebuze, de peur de perdre les barres d'argent, qu'ils portent quelquefois. Les Pacos ſe faſchent & s'obſtinent contre la charge, ſe couchans auec icelle, ſans qu'on les puiſſe faire releuer, mais pluſtoſt ſe laiſſeront ils coupper en mil pieces que de ſe mouuoir, quand ce deſpit leur vient, d'où eſt venu le prouerbe qu'ils ont au Peru, de dire que quelqu'vn s'eſt empacqué, pour ſignifier, qu'il s'eſt obſtiné: d'autant que quand ces animaux ſe faſchent, c'eſt auec excés. Le remede que les Indiens ont alors, eſt de s'arreſter, & s'aſſeoir aupres du Paco, & luy faire beaucoup de careſſes, iuſques à ce qu'il oſte ſa faſcherie, & qu'il ſe releue, & auient quelques fois, qu'ils ſont contraints d'attendre deux, ou trois heures, iuſques à ce qu'il ſoit deſempacqué & deſennuyé. Il leur vient vn mal comme de la galle, qu'ils appellent carache, qui les fait mourir ordinairement. Les anciens auoient en ce vn remede, d'enterrer toute viſue, celle qui auoit le carache, de peur qu'elle n'en infectaſt le reſte: pource que c'eſt vn mal fort contagieux, & qui va de l'vn à l'autre. Vn Indien, qui aura vn ou deux de ces moutons, n'eſt pas reputé pauure, car vn de ces moutons de la terre, vaut ſix & ſept pezes eſſayez, & d'auantage ſelon le temps & les lieux.

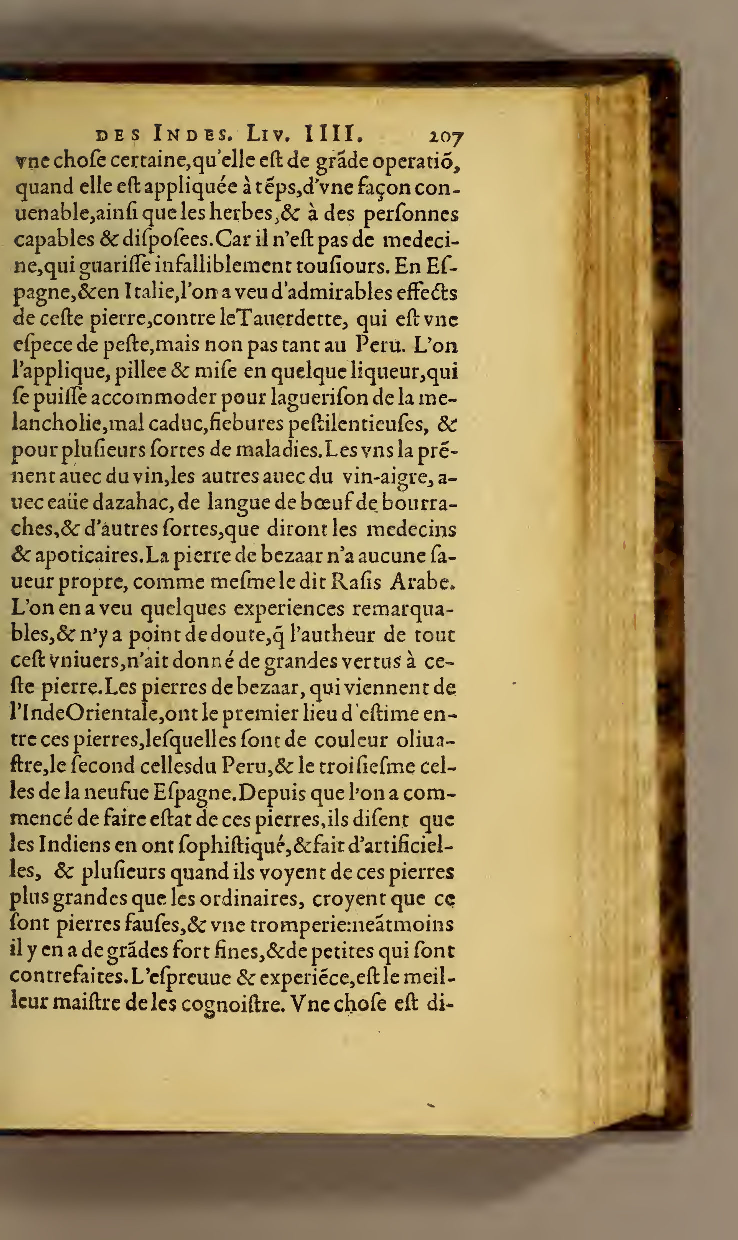
Des pierres besaars.

CHAP. XLII.

LA pierre besaar se trouue en tous ces animaux, que nous auons dit cy dessus, estre propres & particuliers du Peru, de laquelle quelques autheurs de nostre temps ont escrit des liures entieres, que pourront voir ceux qui en voudront auoir plus particuliere cognoissance. Pour le subiet present, il suffira de dire que ceste pierre qu'ils appellent bezaar, se trouue en l'estomach & ventre de ces animaux, quelquesfois vne seule, & quelques fois deux, & trois, & quatre. Elles sont beaucoup differentes entre elles, en la forme, en la grandeur, & en la couleur: d'autant que les vnes sont petites, comme auelines, & encor moindres, les autres sont comme des noix, les autres comme des œufs de pigeon, & quelques vnes aussi grandes comme vn œuf de poulle, & en ay veu d'aucunes de la grandeur d'vne orange: en la forme les vnes sont de forme ronde, les autres d'oualle, les autres de façon de lentille, & de plusieurs autres formes. Pour leur couleur, il y en a de noires, de blanches, de grises, de verd brunes, d'autres qui sont comme dorees. Ce n'est pas vne regle certaine, que de regarder la couleur, ny la figure, pour iuger quelles sont les meilleures, ou les plus fines. Toutes ces pierres sont formees & composees de diuerses tunicques, ou pelli-

cules, & les vnes ſur les autres. En la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, l'on trouue de ces pierres en diuerſes ſortes d'animaux, fiers & domeſtiques, comme és Guanacos, és Pacos, és Vicunes, & és Tarugues, d'autres y adiouſtent vne autre eſpece, qu'ils diſent eſtre cheures ſauuages, & ſont celles que les Indiens appellent Cypris. Ces autres ſortes d'animaux ſont fort cogneues au Peru, & en auons deſia traitté cy deſſus. Les Guanacos ou moutons du pays, & les Pacos, ont communement les pierres plus petites, & noirettes, & ne ſont pas tant eſtimees, ny approuuees, pour l'vſage de la medecine.. On tire les plus groſſes pierres de bezaar, des vicunes, & ſont griſes, ou blanches, ou de verd obſcur, leſquelles ſont tenues pour les meilleures. L'on eſtime que celles des Tarugues ſont les plus excellentes, dont il y en a quelques-vnes bien groſſes, elles ſont communement blanches, tirans ſur le gris, & ont leurs tuniques & pellicules, communement plus groſſes & eſpaiſſes que les autres. L'on trouue la pierre bezaar eſgallement autant aux maſles, qu'aux femelles. Tous les animaux qui l'engendrent, ruminent, & ordinairement paiſſent parmy les neiges, & les roches. Les Indiens racontent de tradition & enſeignement de leurs peres & anciens, que en la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, il y a pluſieurs herbes & animaux venimeux, leſquels empoiſonnent l'eaue, & les paſturages, où ils boiuent & mangent, & où ils fleurent. Deſquelles herbes venimeuſes il y en

a vne qui est fort cogneüe de la vicugne par vn instinct naturel, & des autres animaux qui engendrent la pierre bezaar, lesquels mangent ceste herbe, & par le moyen d'icelle ils se preseruent du poison des eaux & des pasturages, & ainsi disent ils que de ceste herbe se forme en leur estomach ceste pierre, d'où elle tire toute la vertu qu'elle a contre le poison, & ses autres operations merueilleuses. C'est l'opinion & tradition des Indiens, descouuerte par des personnes fort experimentez au Royaume du Peru, ce qui s'accorde auec la raison, & auec ce que Pline raconte des chieures montagneres, *Plin.lib.10. cap.72.* lesquelles se nourrissent, & paissent de poison, sans qu'il leur face mal. Les Indiens interrogez pourquoy les moutons, les vaches, chieures & veaux, de l'espece de ceux de Castille, n'ont pas la pierre de bezaar, veu qu'ils paissent és mesmes roches que font les autres, respondent qu'ils ne croyent pas que ces susdits animaux de Castille, mangent ceste herbe, & qu'ils ont mesme trouué la pierre bezaar en des Cerfs, & des Daims. Cela semble s'accorder auec ce que nous sçauons, qu'en la neufue Espagne il se trouue de pierres de bezaar, combien qu'il n'y ait point de vicugnes, de Pacos, de Tarugues, ny de Guanacos, mais seulement des cerfs, en quelques vns desquels l'on trouue ceste pierre. Le principal effet de la pierre bezaar, est cõtre le venin & maladies venimeuses, encor qu'il y ait sur ce diuerses opinions, & quelques vns tiennent cela pour mocquerie, & les autres en font des miracles. Comment que c'en soit, c'est



vne chose certaine, qu'elle est de grãde operatiõ, quand elle est appliquée à tẽps, d'vne façon conuenable, ainsi que les herbes, & à des personnes capables & disposees. Car il n'est pas de medecine, qui guarisse infalliblement tousiours. En Espagne, & en Italie, l'on a veu d'admirables effects de ceste pierre, contre le Tauerdette, qui est vne espece de peste, mais non pas tant au Peru. L'on l'applique, pillee & mise en quelque liqueur, qui se puisse accommoder pour la guerison de la melancholie, mal caduc, fiebures pestilentieuses, & pour plusieurs sortes de maladies. Les vns la prẽnent auec du vin, les autres auec du vin-aigre, auec eaüe dazahac, de langue de bœuf de bourraches, & d'autres sortes, que diront les medecins & apoticaires. La pierre de bezaar n'a aucune saueur propre, comme mesme le dit Rasis Arabe. L'on en a veu quelques experiences remarquables, & n'y a point de doute, q̃ l'autheur de tout cest vniuers, n'ait donné de grandes vertus à ceste pierre. Les pierres de bezaar, qui viennent de l'Inde Orientale, ont le premier lieu d'estime entre ces pierres, lesquelles sont de couleur oliuastre, le second celles du Peru, & le troisiesme celles de la neufue Espagne. Depuis que l'on a commencé de faire estat de ces pierres, ils disent que les Indiens en ont sophistiqué, & fait d'artificielles, & plusieurs quand ils voyent de ces pierres plus grandes que les ordinaires, croyent que ce sont pierres fauses, & vne tromperie: neãtmoins il y en a de grãdes fort fines, & de petites qui sont contrefaites. L'espreuue & experiẽce, est le meilleur maistre de les cognoistre. Vne chose est di-

gne d'admirer, qu'ils naiſſent & ſe formẽt ſur des choſes fort eſtranges, comme ſur vn fer d'eſguillette ſur vne eſplingue, ou ſur vne buchette, que l'on trouue au centre de la pierre, & pour cela ne tiennent ils pas, qu'elle ſoit fauſe, pour ce qu'il arriue que l'animal peut auoir auallé cela, & que la pierre ſe caille, & ſ'epaiſſit là deſſus, qui va croiſſant, vne coquille l'vne ſur l'autre, & ainſi ſ'augmẽte. Ie veids au Peru, deux pierres fondees & formees ſur des pignõs de Caſtille, ce qui no⁹ fit tous beaucoup eſmerueiller, pour ce qu'en tout le Peru nous n'auions point veu de pignes, ny de pignons de Caſtille, ſ'ils n'eſtoient apportez d'Eſpagne, ce qui me ſemble choſe fort extraordinaire. Ce peu ſuffiſe, touchant les pierres bezaars. On apporte des Indes d'autres pierres medecinalles, comme la pierre d'Hyiada, ou de Rate, la pierre de ſang, de laict, & de mer: Celles qu'ils appellent Cornerinas, pour le cœur, deſquelles il n'eſt point de beſoing de parler, pour n'auoir riẽ de commun à la matiere des animaux dont nous auons traitté. Ce qui eſt dit, ſoit pour faire entendre comme le grand Maiſtre & Autheur tout-puiſſant de l'vniuers, a departy ſes dõs, & ſecrets merueilleux à toutes les parties du monde, pour leſquels il doit eſtre adoré & glorifié par tous les ſiecles des ſiecles. Amen.





Prologue des Liures suyuants.

AYant traitté ce qui concerne l'histoire naturelle des Indes, ie traitteray cy apres de l'Histoire moralle, c'est à dire des coustumes, & faits des Indiens. Car apres le Ciel, la temperature, la situation, & les qualitez du nouueau monde, apres les elements, & les mixtes, je veux dire les metaux, plantes & animaux, dequoy nous auons parlé aux liures precedens, ce qui s'est presenté: L'ordre & raison nous inuite à poursuiure, & entreprendre le traitté des hommes, qui habitent au nouueau monde. C'est pourquoy ie pretens dire aux liures suyuãs, ce qui me semblera digne d'estre recité sur ce suiet. Et pour ce que l'intẽtiõ de ceste histoire n'est pas seulemẽt pour dõner cognoissance de ce qui se passe aux Indes mais aussi pour acheminer ceste cognoissãce, au fruict que l'on peut tirer d'icelle, qui est d'aider à ce peuple, à faire leur salut, & glorifier le Createur & redẽpteur, qui les a tirez des tenebres tres-obscures de leur infidelité, & leur a communiqué l'admirable lumiere de son Euangile. Partant premierement ie diray en ces liures suiuans, ce qui touche leur religion, ou superstition, leurs coustumes, leurs idolatries, & leurs sacrifices, puis apres ce qui est de leur police & gouuernement, de leurs loix, coustumes

& de leurs faits. Et pour ce que la memoire s'est conseruee entre la nation Mexiquaine, de leurs commencemẽts, successions, guerres, & autres choses dignes de raconter, outre ce qui sera traitté au liure sixieme, i'ẽ feray vn propre & particulier discours au liure septiesme, iusques à monstrer la disposition & augures que ces nations eurent du nouueau Royaume de Christ, nostre Seigneur, qui se deuoit estendre en ces terres, & les subiuguer à soy, comme il a fait en tout le reste du monde. Qui à la verité est vne chose digne de grãde consideration de voir comme la diuine prouidence a ordonné, que la lumiere de sa parole, trouuast entree aux dernieres fins & bornes de la terre. Ce n'est point chose qui soit de mõ proiet, d'escrire maintenant ce que les Espagnols ont fait en ces parties là, car il y a assez de liures escrits sur ceste matiere, & non plus, ce que les seruiteurs du Seigneur y ont trauaillé & fructifié, d'autãt que cela requiert vne autre nouuelle diligẽce. Ie me contenteray seulement de mettre ceste histoire, ou relation, aux portes de l'Euangile, puis qu'elle est desia toute acheminee, à faire cognoistre les choses naturelles & moralles des Indes, afin que le spirituel, & le Christianisme y soit planté & augmenté, comme il est amplemẽt expliqué aux liures que nous auons escrit, de procurãda Indiorum salute. Que si quelqu'vn s'esmerueille d'aucunes façons, & coustumes des Indiens, & les veut mespriser comme idiots, ou les auoir en horreur, comme gens inhumains & diaboliques, qu'il prenne garde & se souuienne que les mesmes choses, voire de pires, ont esté veues entre les Grecs & les Romains, qui ont commandé à tout le monde. Comme l'on pourra facilemẽt entendre, non seulement de nos Autheurs, Eusebe de Cesaree, Clement Alexandrin, Theodoret, & autres, mais aussi des leurs mesmes, comme Pline, Denis Halycarnasse, & Plutarque.

tarque.Car le Prince des tenebres estant le chef de toute infidelité,ce n'est pas chose nouuelle,de trouuer entre les infideles des cruautez,des immondices,& des folies,propres & conuenables à vn tel maistre.Et iaçoit que les anciens Gentils ayent de beaucoup surpassé ceux cy du nouueau monde, en valeur & science naturelle,neantmoins peut-on remarquer en eux plusieurs choses dignes de memoire.Mais enfin le plus qu'il y a est comme de gens barbares,lesquels priuez de la lumiere supernaturelle,ont eu aussi defaut de la Philosophie & doctrine naturelle.



LIVRE CINQVIESME DE L'HISTOIRE NATVREL-le & morale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'orgueil & l'enuie du Diable, a esté la cause de l'idolatrie.



'ORGVEIL & la presomption du Diable est si grande & si obstinée, que tousiours il appette & s'efforce, de se faire honorer pour Dieu, & tout ce qu'il peut desrober & s'approprier de ce qui appartient au tres-haut Dieu, il ne cesse de le faire aux nations aueugles du monde, lesquelles la lumiere, & resplendeur du sainct Euangile n'a point en-
Iob.41. cor esclaircies. Nous lisons en Iob, de cet orgueilleux tyran, qu'il met ses yeux au plus haut, & qu'entre tous les fils de l'orgueil il est le Roy. Les diuines escritures nous enseignent fort clairement ses mauuaises intentions, & sa trahison si outrecuidee, par laquelle il a pretendu esgaller son throsne à celuy de Dieu,
Esa.14. iceluy disant en Esaye : *Tu disois en toy-mesme*

ie monteray iusques au Ciel, & mettray ma chaire sur toutes les estoilles du Ciel, & ie m'assoirray au sommet du firmament, & aux costez d'Aquilon, ie passeray la hauteur des nues, & seray semblable au Treshaut. Et en Ezechiel : *Ton cœur s'est esleué, & tu as dit, ie suis Dieu, & me suis assis en la chaire de Dieu au milieu de la mer.* Ainsi tousiours persiste Satan à ce meschant appetit de se faire Dieu. Et combien que le iust, & seuere chastiment du treshaut l'ait despouillé de toute sa pompe, & sa beauté, par laquelle il s'estoit enorgueilly, ayant esté traitté comme meritoit sa felonnie & indiscretion, ainsi qu'il est escrit aux mesmes Prophetes : neantmoins il n'a pas diminué d'vn point sa meschante & peruerse intention, laquelle il demonstre par tous les moyens qui luy sont possibles, comme vn chien enragé, mordant l'espée de laquelle l'on le frappe. Car comme il est escrit, l'orgueil de ceux qui haissent Dieu, continue & va tousiours croissant. D'où vient le perpetuel & estrange soucy que cet ennemy de Dieu a tousiours eu, de se faire adorer des hommes inuentant tant de genres d'idolatries, par lesquelles il a tenu si long temps subiette la plus grande partie du monde, de sorte, qu'à peine reste-il a Dieu vn coing de son peuple d'Israel. Et depuis que le fort de l'Euangille l'a vaincu & desarmé, & que par la force de la croix, il a brisé & ruiné les plus importantes & puissantes places de son Royaume par sa mesme tyrannie, il a commencé d'assaillir les peuples & nations les plus esloignees & barbares, s'efforçant de conser-

Ezech. 28

Psalm.

Matth. 12.

uer entr'eux la fauſe & menſongere diuinité, laquelle le fils de Dieu luy auoit oſtée en ſon Egliſe, l'enchaiſnant & enfermant comme en vne cage,ou priſon, ainſi qu'vne beſte furieuſe à ſa grande confuſion, & reſiouiſſance des ſeruiteurs de Dieu, comme il le ſignifie en
Iob.40. Iob. Mais en fin ores que l idolatrie a eſté extirpée de la meilleure, & plus notable partie du monde, il ſ'eſt retiré au plus eſloigné,& a regné en ceſte autre partie du monde, laquelle combien qu'elle ſoit beaucoup inferieure en nobleſſe, ne l'eſt pas toutesfois en grandeur & largeur. Il y a deux cauſes & motifs principaux pour leſquels le diable ſ'eſt tant eſtudié à planter l'idolatrie & toute infidelité, de telle façon qu'à peine l'on trouue aucune nation, où il n'y ait quelque idolatrie .L'vne, eſt ſa grande preſomption & orgueil, qui eſt telle, que qui voudra conſiderer, comme il a bien oſé ſ'attaquer au meſme Fils de Dieu & vray Dieu, en
Matth.4. luy diſant effrontement qu'il ſe proſternaſt deuant luy,& qu'il l'adoraſt, ce qu'il faiſoit,combien qu'il ne ſçeuſt pas aſſeurement que c'eſtoit le meſme Dieu, mais pour le moins ayant quelque opinion qu'il fuſt le Fils de Dieu.
Cruel & eſpouuantable orgueil, d'oſer ainſi indignement attaquer ſon Dieu ! certainement celuy là ne trouuera pas beaucoup eſtrange, qu'il ſe face adorer comme Dieu, par des nations ignorantes, puis qu'il ſ'eſt voulu faire adorer par Dieu meſme, en ſe diſant Dieu, bien qu'il ſoit vne ſi abominable & deteſtable creature. L'autre cauſe & motif de l'idolatrie,

eſt la hayne mortelle, & inimitié qu'il a conceüe pour iamais contre les hommes. Car comme dit le Sauueur, dés le commencement il a eſté homicide, & retient cela comme vne condition & proprieté inſeparable de ſa meſchanceté. Et pour ce qu'il ſçait, que le plus grand malheur de l'homme, eſt d'adorer la creature, comme Dieu, à ceſte occaſion il ne ceſſe d'inuenter toutes ſortes d'idolatries, pour deſtruire les hommes & les rendre ennemis de Dieu. Il y a deux maux que le Diable fait en l'idolatrie, l'vn qu'il nye ſon Dieu, ſuyuant ce paſſage, *Tu as delaiſſe le Dieu qui t'a cree.* Et l'autre, qu'il s'aſſubietiſt à vne choſe plus baſſe que luy, pour ce que toutes les creatures ſont inferieures à la raiſonnable, & le Diable, encor qu'il ſoit ſuperieur de l'homme en nature, neantmoins en eſtat il eſt beaucoup inferieur, puis que l'homme en ceſte vie eſt capable de la diuinité & eternité. Par ce moyen Dieu eſt des-honoré, & l'homme perdu en tous endroits par l'idolatrie, dequoy le Diable ſuperbe & orgueilleux eſt fort content. *Deut. 32.*

De pluſieurs ſortes d'idolatrie deſquelles les Indiens ont vſé.

CHAP. II.

L'Idolatrie, dit le ſainct Eſprit par le ſage, eſt la cauſe, le commencement, & la fin de tous maux, pour ceſte occaſion l'ennemy des hommes a multiplié tant de ſortes & diuerſitez d'idolatrie, que *Sap. 14.*

ce ſeroit choſe infinie de les conter toutes par le menu; Toutesfois on pourra reduire toute l'idolatrie en deux chefs, l'vn qui eſt ſur les choſes naturelles, & l'autre ſur celles qui ſont imaginees, & compoſees par inuention humaine; La premiere d'icelles eſt diuiſée en deux, car ou la choſe que l'on adore eſt generalle, comme le Soleil, la Lune, le feu, la terre, & les Elements: ou elle eſt particuliere, comme vne certaine riuiere, vne fontaine, vn arbre, & vne foreſt, quand ces choſes ne ſont point adorées generallemẽt en l'eſpece dont elles ſont, mais qu'elles ſont tant ſeulement adorees en leur particularité. De ce premier genre d'idolatrie, ils ont exceſſiuement vſé au Peru, & l'appellent proprement guaca. Le ſecond genre d'idolatrie qui deſpend d'vne inuention ou fiction humaine, ſe peut meſme diuiſer en deux ſortes. L'vne qui regarde le pur art, & inuention humaine, comme d'adorer les idoles, ou les ſtatues d'or, de bois, ou de pierre de Mercure, ou de Pallas, qui ne ſont, ny n'ont iamais eſté rien autre choſe que la peinture: & l'autre qui concerne ce qui reallement a eſté, & eſt veritablement quelque choſe, mais non pas telle, que ce que l'idolatrie qui l'adore en feint, comme les morts, ou les choſes, qui leur ſont propres, que les hommes adorent par vanité, & flaterie. De ſorte que nous les reduiſons toutes, en quatre ſortes d'idolatrie, dont vſent les infidelles, de toutes leſquelles il nous conuiendra dire quelque choſe.

Que les Indiens, ont quelque cognoiſſance de Dieu.

CHAP. III.

EN premier lieu, iaçoit que les tenebres de l'infidelité tiennent l'entendement de ces natiōs obſcurcy; Toutesfois, en beaucoup de choſes, la lumiere de la verité, & de la raiſon ne laiſſe pas d'operer quelque peu en eux. C'eſt pourquoy communement ils tiennent, & recognoiſſent vn ſupreſme Seigneur, & Autheur de toutes choſes, lequel ceux du Peru appelloient, viracocha, & luy donnoient des noms de grande excellence, l'appellans Pachacamac, ou Pachayachachic, qui eſt Createur du Ciel & de la terre. Et Vſapu, qui eſt admirable, & autres noms ſemblables. C'eſt celuy qu'ils adoroiēt, & eſtoit le plus grand de tous, lequel ils honoroient en regardant au Ciel. On en peut voir autant entre ceux de Mexique, & auiourd'huy entre les Chinois, & en tous autres infidelles. Ce qui ſe rapporte fort bien à ce que raconte le liure des Actes des Apoſtres, que ſainct Paul ſe trouua en Athenes, où il veit vn autel intitulé, *Jgnoto Deo*, au Dieu incongneu, d'où l'Apoſtre print occaſion de les preſcher leur diſant, *Celuy que vous autres adorez ſans le cognoiſtre, eſt celuy que ie preſche.* De meſme ceux qui preſchent auiourd huy l'Euangile aux Indiens, ne trouuent pas beaucoup de difficulté à leur perſuader, qu'il y a vn Dieu ſupreſme, & Seigneur de toutes choſes, *Act.17.*

& que ceftuy là eft le Dieu des Chreftiens, & le vray Dieu,combien que c'eft vne chofe qui m'a beaucoup fait efmerueiller, que iaçoit qu'ils euffent bien cefte cognoiffance, ils n'auoient point neantmoins de nom propre, pour nõmer Dieu:car fi nous voulons rechercher en langue des Indiens vn mot, qui refponde à ce nom de Dieu,cõme le latin *Deus*,le grec, *Theos*,l'hebreu, *El*.l'Arabic, *Alla*, l'on n'en trouuera aucun en langue de Cufco, ny en langue de Mexicque. D'où vient que ceux qui prefchent ou efcriuent aux Indiens, vfent de noftre mefme nom Efpagnol, Dios, s'accommodans à l'accent & prononciation propre des langues Indiennes, qui sõt fort differentes.D'où il appert le peu de cognoiffance qu'ils auoient de Dieu, puifqu'ils ne le peuuent pas mefmes nommer, fi ce n'eft par noftre mefme mot. Toutesfois à la verité, ils ne laiffoient pas d'en auoir vne cognoiffance telle quelle.C'eft pourquoy ils luy firent au Peru vn tres-riche temple, qu'ils appelloient la Pachacamac,qui eftoit le principal Sanctuaire de ce royaume. Et comme il a efté dit, ce mot de Pachacamac,vaut autant que Createur,combien qu'en ce temple ils excerceaffent auffi leurs idolatries,adorant le diable, & les figures. Ils faifoient mefme des facrifices & offrandes au viracocha,qui tenoit le fupreſme lieu, entre les adoratoires,que les Roys Inguas ont eu. Delà vint qu'ils appelloient les Efpagnols viracochas, parce qu'ils auoient opinion, qu'ils eftoient fils du Ciel,& diuins,de mefme que les autres attribuerent vne deité à Paul, & à Bar-

nabé,appellans l'vn Iupiter,& l'autre Mercure, ainſi ils vouloient leur offrir des ſacrifices,comme à des Dieux:& tout de meſme que les Barbares de Melite(qui eſt Malthe) voyans que la vipere ne faiſoit point de mal à l'Apoſtre,l'appelloient Dieu. *Act.18.* Donques comme ainſi ſoit,que c'eſt vne verité conforme à toute bõne raiſon, qu'il y ait vn ſouuerain Seigneur & roy du Ciel, lequel les gentils auec toutes leurs idolatries & infidelité, n'ont pas nyé, ainſi que l'on voit en la philoſophie du Timée de Platon,en la methaphyſique d'Ariſtote,&en l'Æſculape deTriſmegiſte, comme meſme és Poëſies d'Homere, & Virgile. *Plat.inTim* *Ariſt. C. vltimo.2. methap.* *Trimeg. Pimandro & Aſclepi.* Delà vient que les predicateurs euãgeliques n'ontpas beaucoup de difficulté à planter, & perſuader ceſte verité d'vn ſupreſme Dieu,quelques barbares & beſtialles que ſoient les nations, auſquelles ils preſchent. Mais il eſt tres difficile de leur deſraciner de l'entendement qu'il n'y ait nul autre Dieu,ny autre deité qu'vne ſeulle, & que toutes les autres choſes de ſoy n'ont point de puiſſance ny d'eſtre, ny d'operation,qui leur ſoit propre ſinon, ce que le tres-grand, ſeul Dieu, & ſeul Seigneur leur donne,& leur communique. En fin il eſt neceſſaire de leur perſuader cela par tous moyens, en reprouuant leurs erreurs: tant en ce qu'ils faillent vniuerſellement, d'adorer plus d'vn Dieu,qu'en particulier (qui eſt beaucoup d'auantage) de tenir pour dieux, & de demander aide, & faueur, des autres choſes qui ne ſont point dieux,& n'ont aucun pouuoir, que celuy

que le vray Dieu, leur Seigneur, & Createur leur concede.

Du premier genre de l'idolatrie, sur les choses naturelles, & vniuerselles.

CHAP. IIII.

APRES le Viracocha, ou le supreme Dieu (le plus souuent & communément, entre tous les infidelles) ce qu'ils ont adoré, & adorent, est le Soleil, & apres les autres choses, qui sont les plus remarquables en nature celeste, ou elementaire, comme la lune, les estoilles, la mer, & la terre. Les guacas, ou adoratoires que les Inguas seigneurs du Peru, auoient en plus grande reuerence, apres le viracocha, & le Soleil, estoit le tonnerre, qu'ils appelloient par trois diuers nõs, Chuquilla, Catuilla, & Intiillapa. S'imaginans que c'est vn homme qui est au Ciel, auec vne fonde, & vne massue, & qu'il est en sa puissance de faire pleuuoir, gresler, tonner, & tout le reste, qui appartient à la region de l'air, où se creent les nuages. C'estoit vne guaca (ainsi appelloient ils leurs adoratoires) generalle à tous les Indiens du Peru, & luy offroient diuers sacrifices, & en Cusco, qui estoit la cour & ville Metropolitaine, ils luy sacrifioient mesme des enfans, comme au Soleil. Ils adoroient ces trois, Viracocha, le Soleil, & le tonnerre, d'vne autre façon que tout le reste, ainsi que Pollo escript l'auoir experimenté, qui estoit qu'ils

mettoient, comme vn gantellet, ou bien vn gant en leurs mains, quand ils les haussoient pour les adorer; Ils adoroient mesme la terre laquelle ils appelloient, Pachamama, à la façon que les anciens celebroient la Deesse Tellus: & la mer aussi, qu'ils appellent Mamacocha, comme les anciens adoroient Thetis, ou Neptune. D'auantage ils adoroient l'arç du Ciel, & estoient les armes & blasons de l'Ingua, auec deux couleuures, estendues aux costez. Entre les Estoilles communement tous adoroient celle qu'ils appellent Colça, que nous appellons par deça les Cabrilles. Ils attribuoient à diuerses estoilles diuers offices, & ceux qui auoient besoing de leur faueur, les adoroient comme les Pasteurs adoroient, & sacrifioient à vne estoille qu'ils appelloient, Vrcuhillay, qu'ils disent estre vn mouton de plusieurs couleurs, ayant le soing de la conseruation du bestial, & tient l'on que c'est celle que les Astrologues appellent Tyra. Ces Pasteurs mesmes adorent deux autres Estoilles qui vont & cheminent proches d'icelles, l'esquelles ils nomment, Catuchillay & Vrcuchillay, & feignent que c'est vne brebis & vn agneau. D'autres adoroient vne estoille qu'ils appellent Machacuay, à laquelle ils attribuent la charge & puissance sur les serpens & couleuures, pour empescher qu'ils ne leur fissent mal. Ils attribuoient la puissance d'vne autre estoille, qu'ils appelloient Chuquinchinchay, qui vaut autant que tigre sur les tigres, les ours & les lyõs, & ont creu generalement que de tous les ani-

maux qui ſont en la terre, il y en a vn ſeul au Ciel qui leur eſt ſemblable, lequel a la charge & le ſoin de leur procreation & augmentation. Et ainſi ils remarquoient & adoroient plusieurs & diuerſes eſtoilles, comme celles qu'ils appelloyent Chacana, Topatarca, Mamana, Mirco, Miquiquiray, & pluſieurs autres. Tellement qu'il ſemble qu'ils approchoyent aucunement des propoſitions des Idees de Platon. Les Mexiquains preſque de la meſme façon, apres le ſupreme Dieu adoroyent le Soleil. C'eſt pourquoy ils appelloyent Hernando Cortez (comme il l'eſcrit en vne lettre enuoyee à l'Empereur Charles le Quint) fils du Soleil, pour ſa diligence & courage à circuir la terre. Mais ils faiſoyent la plus grande adoration à l'idole appellee Vitzilipuztli, lequel en toute ceſte region ils appelloyent le Tout-puiſſant & Seigneur de toutes choſes. Pour ceſte cauſe les Mexiquains luy baſtirent vn temple le plus grand, le plus haut, le plus beau, & le plus magnifique & ſomptueux de tous. La ſituation & fortereſſe duquel ſe peut coniecturer par les ruines qui en ſont demeurees au milieu de la Cité de Mexique. Mais en ceſt endroit l'idolatrie des Mexiquains a eſté plus pernicieuſe & dommageable que celle des Inguas, comme l'on verra mieux cy apres, d'autant que la plus grande partie de leur adoration & idolatrie ſ'occupoit aux idoles, & non pas aux meſmes choſes naturelles, combien qu'ils attribuoyent les effects naturels aux idoles, comme des pluyes, de la multiplication du beſtial, de la guer-

re de la generation, ainsi que les Grecs & les Latins se sont forgez des idoles de Phœbus, de Mercure de Iupiter, de Minerue & de Mars. En fin qui voudra bien considerer cecy de pres trouuera que la façon & maniere dont le diable a vsé à tromper les Indiens, est la mesme auec laquelle il a trompé & deceu les Grecs & Romains, & les autres anciens Gentils, leur faisant entendre que ces creatures remarquables, le Soleil, la Lune, les Estoilles & les Elements, auoient d'eux mesmes le propre pouuoir & authorité de faire du bien ou du mal aux hommes : Et combien que Dieu ait creé toutes ces choses pour le seruice de l'hõme, neantmoins il s'est tant oublié qu'il s'est voulu esleuer contre luy. Et d'autrepart il a recogneu & s'est assubjetty aux creatures qui luy sont mesme inferieures, en adorant & inuoquãt ses propres œuures, & laissant d'adorer & inuoque le Createur, comme le propose fort bien le Sage par ces paroles: *Tous les hommes sont vains & abusez esquels la cognoissance de Dieu ne se trouue point, veu qu'ils n'ont pas peu cognoistre celuy qui est, par les choses mesmes qui leur sembloient estre bonnes. Et iaçoit qu'ils contemplassent ses œuures, ils n'ont pas toutesfois attaint iusques à la cognoissance de l'autheur & ouurier d'icelles: mais ils ont creu que le feu, le vent, l'air agité, le circuit des Estoilles, les grãdes eaües, le Soleil & la Lune estoient Dieux & gouuerneurs du monde, & s'estans rendus amoureux de la beauté de telles choses, il leur sẽbloit qu'ils les deuoient estimer comme Dieux. C'est raison qu'ils considerent de combien plus beau est leur Createur, puis que c'est celuy qui donne les beautez, & qui a fait ces mesmes choses. D'autre part s'ils ont eu en admi-* Sap.13.

ration la puissance & les effects de ces choses, par icelles mesmes ils doiuent entendre de combien doit estre plus puissant qu'elles toutes, celuy qui leur a donné cest estre qu'elles ont, pource que l'on peut cõiecturer par la beauté & grandeur qu'ont les creatures, quel doit estre le Createur de toutes ces choses. Iusques icy sont les paroles du liure de Sapience, desquelles l'on peut tirer vn bon & fort argument, pour conuaincre la grande tromperie des idolatres infideles, qui veulent plustost seruir & reuerer la creature que le Createur : comme iustement l'Apostre
Rom.1. les reprend. Mais d'autant que cecy n'est point du present subject, & qu'il est suffisamment rapporté aux Sermons que l'on a escrits contre les erreurs des Indiens, il suffit quant à present de dire qu'ils adoroient le grand Dieu, & leurs Dieux vains & mensongers tout d'vne mesme façon: pour ce que la façon de faire oraison au Viracocha, au Soleil, aux Estoilles, & au reste des Guacas ou idoles, estoit d'ouurir les mains & faire certain son auec les leures, comme de personnes qui baisent, & de demander ce que chacun desiroit en leur offrant sacrifices. Combien qu'il y eust grande difference entre les paroles dont ils vsoient pour parler auec le grand Ticciuiracocha, auquel ils attribuoient principalement le pouuoir & commandement sur toutes choses, & celles dont ils vsoient à parler aux autres, lesquels ils n'adoroient seulement que chacun en sa maison comme Dieux ou Seigneurs particuliers, & disoient qu'ils estoient leurs intercesseurs enuers le grand Ticciuiracocha. Ceste façon d'adorer ouurant les mains

& comme en baiſant, a quelque choſe de ſemblable à celle que Iob auoit en horreur, comme choſe propre des idolatres, diſant. *Si i'ay baiſé mes mains auec ma bouche regardant le Soleil quād il reluit, ou la Lune quand elle eſt claire: ce qui eſt vne tres-grande iniquité, & eſt nier le Tres-grand Dieu.* Iob.31.

De l'idolatrie dont les Indiens vſerent ſur les choſes particulieres.

CHAP. V.

LE diable ne s'eſt pas contenté de faire que les aueugles Indiens adoraſſent le Soleil, la Lune, les Eſtoilles, la terre, la mer & pluſieurs autres choſes generales en la nature; mais il a paſſé pl' outre en leur dōnant pour Dieu, & les aſſubiectiſſans à des choſes baſſes & petites, & la plus grand'part ordes & infames. L'on ne s'eſpouuētera point de ceſt aueuglement des barbares, qui ſe voudra ſouuenir de ce que l'Apoſtre dit des Sages & des Philoſophes, qu'ayans cogneu Dieu ils ne le glorifierent point ny ne luy rendirent graces comme à leur Dieu, mais qu'ils ſe perdirent en leurs opinions & penſées, & leur cœur a eſté endurcy en leur follie, & ont changé la gloire & deïté de l'Eternel Dieu à des ſemblances & figures de choſes caduques & corruptibles comme d'hommes, d'oiſeaux, de beſtes & de ſerpens. L'on ſçait aſſez que les Egyptiens adoroient le chien d'Oſiris, la vache d'Iſis, & le mouton d'Ammon: les Romains adoroient la Rom.1.

Deeſſe Februa, des Fieures, & l'oye Tarpeienne, & qu'Athenes la Sage adoroit le Coq & le Corbeau, & ſemblables autres vanitez & moqueries, dont les hiſtoires des anciens Gentils ſont toutes remplies. Et ſont tombez les hommes en vn ſi grand malheur, pour n'auoir voulu ſ'aſſubjettir à la loy de leur vray Dieu & Createur, comme ſainct Athanaſe le traicte doctement eſcriuant contre les idolatres. Mais c'eſt vne choſe merueilleuſement eſtrange, que le desbordement & perdition, qui a eſté en cela entre les Indiens, ſpecialement du Peru: car ils adoroient les riuieres, les fontaines, les embouchеures des riuieres, les entrées des montagnes, les roches ou grandes pierres, les collines, les ſommets des montagnes qu'ils appellent Apachitas, & les tiennent pour choſe de grande deuotion. En fin ils adoroient toute choſe en nature, qui leur ſembloit remarquable & differente du reſte, cōme y recognoiſſant quelque particuliere deïté. L'on me monſtra en Caxamalca de la Naſca vne colline, ou grand tertre de ſable qui fut le principal adoratoire, ou Guaca des anciens. Ie leur demandois quelle diuinité ils y trouuoient, & ils me reſpondirent qu'ils l'adoroient à cauſe de ceſte merueille qu'il auoit d'eſtre vn tertre de ſable treſ-haut au milieu des montagnes de pierre qui eſtoient treſ-eſpaiſſes. Nous euſmes beſoin en la Cité des Roys d'vn grand nombre de gros bois, pour fondre vne cloche, & pource l'on coupa vn grand arbre difforme, qui pour ſa grandeur & ſon antiquité auoit eſté long temps adoratoire,

adoratoire, & Guaca des Indiens. Et leur sembloit qu'il y auoit quelque diuinité en tout ce qui auoit quelque chose d'extraordinaire & d'estrange en son genre, iusques à en attribuer autant aux petites pierres & metaux, voire aux racines & aux fruicts de la terre, comme aux racines, qu'ils appelloient Papas. Il y en a d'vne sorte estrange qu'ils appelloient Lallahuas, lesquelles ils baisoient & les adoroient. Ils adorent aussi les ours, les lyons, les tigres & les couleuures, afin qu'ils ne leur facent aucun mal, & tels que sont leurs Dieux, telles & aussi plaisantes sont les choses qu'ils leur offrent en les adorant. Ils ont accoustumé quand ils vont par chemin d'y ietter ou aux carrefours, aux collines, & principalement aux sõmets, qu'ils appellent Apachittas, des vieux souliers, des plumes, du Coca masché, qui est vne herbe, dont ils vsent beaucoup. Et quand ils n'ont rien d'auantage, leur iettent vne pierre, le tout en offrande, afin qu'ils les laissent passer, & qu'ils leur donnent bõnes forces, lesquelles ils disent leur augmenter par ce moyen, comme il est rapporté en vn Cõcile prouincial du Peru. C'est pourquoy l'on trouue en ces chemins de grands monceaux de ces pierres offertes, & des autres choses susdites. De semblable folie vsoient les anciens, desquels il est dit aux Prouerbes; *Comme celuy qui offre des pierres au mõceau de Mercure, ainsi que celuy qui honnore les fols*: qui est à dire, que l'on ne tire non plus de fruict ny d'vtilité du second, que du premier: pource que le Mercure de pierre ne recognoist point l'offrande, ny le fol ne peut re-

Concil. Lymensis. 2. p. 2. cap. 99.

Prouerb. 27.

cognoiftre l'honneur que l'on luy fait. Ils vfoiēt d'vne autre offrande, non moins plaifante & ridicule, qui eft d'arracher le poil des fourcils, & les offrir au Soleil & aux collines, aux Apachitas, aux vents ou aux chofes qu'ils craignēt. Tel eft le malheur auquel plufieurs Indiens ont vefcu & viuent encor auiourd huy, aufquels le diable fait entendre ce qu'il veut comme à des enfans, quelque grande folie que ce foit. Ainfi S. Chryfoftome en vne Homelie, accompare les Gentils, mais les feruiteurs de Dieu, qui trauaillent en leur enfeignement & faluation, ne doiuent pas mefprifer ces folies & enfances, puis qu'elles fuffifent, à enlacer ces pauures abufez à vne eternelle perdition, ains les doiuent auec bonnes & claires raifons, tirer d'vne fi grande ignorance : Car à la verité c'eft chofe confiderable, comme ils faffubiettiffent à ceux qui leur enfeignent le vray chemin de raifon. Il n'y a chofe entre les creatures plus illuftre que le Soleil, & eft celuy lequel tous les Gentils cōmunément adoroient. Vn capitaine difcret & bon Chreftien me contoit, qu'auec vne bonne raifon il auoit perfuadé aux Indiēs que le Soleil n'eftoit pas Dieu, mais feulement vne creature de Dieu, & fut ainfi. Il demanda au Cacique & feigneur principal qu'il luy donnaft vn Indien leger, pour porter vne lettre, il luy en donna vn, & le capitaine demanda au Cacique, dy moy qui eft le Seigneur & le principal, où ceft Indien qui port la lettre fi legeremēt, ou toy qui l'enuoyes porter? Le Cacique refpondit, C'eft moy fans doute, pource que ceftuy-là ne fait autre chofe

que ce que ie luy commande. Ainsi, repliqua le capitaine,en est-il du Soleil que nous voyons, & du Createur de toutes choses,d'autant que le Soleil n'est point d'auantage qu'vn vallet de ce Tres-haut Seigneur,qui par son commandemēt chemine auec telle legereté sans se lasser, portāt la lumiere à toutes les nations. Ainsi tu vois cōme c'est contre raison de rendre au Soleil l'honneur qui est deu au Createur & seigneur de tout. La raison du Capitaine les contenta tous, & dist le Cacique & les Indiens qui estoient auec luy, que c'estoit grāde verité,& qu'ils s'estoiēt beaucoup resioüis de l'auoir entendüe. L'on raconte d'vn des Roys Inguas,homme de fort subtil entendement, lequel voyant cōme tous ses predecesseurs adoroient le Soleil,dist qu'il ne luy sembloit point que le Soleil fust Dieu,ny ne le pouuoit estre,pource que Dieu est vn grād Seigneur, qui auec vn grand loisir & repos fait ses œuures, & que le Soleil ne cesse iamais de cheminer, disant qu'vne chose qui trauailloit tāt,ne luy pouuoit sembler estre Dieu, en quoy il dist verité. Ainsi lors que l'on vient à declarer aux Indiens leurs erreurs& aueuglemēt par des raisons douces & aisées à comprendre, ils sont incontinent conuaincus, & se rengent admirablement à la verité.

D'vn autre genre d'idolatrie sur les deffuncts.

CHAP. VI.

IL y a vn autre genre d'idolatrie fort different des susdits, dont les Gentils ont vsé à l'occasiō de leurs deffuncts, qu'ils aimoient& estimoient:& semble que le Sage vueille donner à entendre que le commencement de l'idolatrie soit procedé de Sap.14. là, disant ainsi; L*e commencement de fornication fut par la reputation des idoles,& ceste inuention est vne totale corruption de la vie,car au commencement du mōde il n'y a point eu d'idoles,ny en la fin n'y en aura pour tousiours à iamais. Mais la vanité & oisiueté des hommes a apporté ceste inuention au mōde, voire pour ceste occasiō durēt si peu leurs vies,pource qu'il arriuà que le pere portant amerement la mort de son fils miserable, fit pour sa consolation vn pourtrait du deffunct,& commēça à l'honorer & adorer comme Dieu,lequel peu auparauāt auoit acheué ses iours comme homme mortel, & pour ceste fin ordonna entre ses seruiteurs qu'en sa memoire l'on fit des deuotions & sacrifices. Du depuis apres plusieurs iours passez ceste maudite coustume ayant esté authorisee demeura cest erreur canonisee pour loy,& ainsi par le commādement des Roys & tyrans,les pourtraits & les idoles estoient adorez. De là vint aussi que l'on commença à en faire autant aux absens,& ceux que l'on ne pouuoit adorer en presence,pour estre esloignés,ils les adoroiēt de ceste façon, & faisoient apporter les pourtraits des Roys qu'ils vouloient honorer, suppleant par ceste inuention l'absence de ceux qu'ils vouloient adorer. La curiosité des excellēs*

ouuriers augmenta ceste inuention d'idolatrie, tellement que par leur art ces statues furent si elegantes, que ceux qui ne sçauoient ce que c'estoit, estoient prouoquez à les adorer, d'autant que par l'excellence de leur art, pretendans contenter celuy qui leur bailloit à faire, ils tiroient des pourtraits & peintures beaucoup plus excellentes, & le vulgaire conduit de l'apparēce & grace de l'ouurage, vint à tenir & estimer pour Dieu celuy qui peu auparauāt auoit esté honoré cōme homme. Et cela fut l'erreur miserable des hommes, qui s'accomodans ores à leur affection & sentiment, ores à la flatterie de leurs Roys, vindrent à imposer aux pierres le nom incommunicable de Dieu, les adorans pour Dieux. Tout cecy est au liure de Sapience, qui est digne d'estre notté, & trouueront au pied de la lettre ceux qui seront curieux rechercheurs de l'antiquité, que l'origine de l'idolatrie ont esté ces pourtraits & statües des deffuncts, ie dy de l'idolatrie, qui est proprement d'adorer les idoles & images: car il n'est pas certain que ceste autre idolatrie d'adorer les creatures, comme le Soleil, & la milice du Ciel, ou le nombre des planettes & estoilles, dequoy il est fait mention aux Prophetes, *Hierem.10.* ait esté depuis l'idolatrie & les statuës: combien *Soph.1.* que sans doute l'on ait fait des statües & idoles en l'honneur du Soleil, de la Lune & de la terre. Venant à nos Indiens, ils vindrent au sommet de l'idolatrie par les mesmes voyes que demonstre l'Escriture. Premieremēt ils auoient soin de conseruer les corps de leurs Roys & Seigneurs, & demeuroient entiers sans aucune mauuaise odeur, & se corrompre plus de deux cens ans. De ceste façon estoient les Roys In-

guas au Cuſco, chacun en ſa chappelle & adoratoire, dõt le Viceroy Marquis de Canette, pour extirper l'idolatrie fit tirer & porter en la Cité des Roys trois ou quatre Dieux, qui cauſa grande admiration de voir ces corps morts depuis tãt d'années ſi beaux & ſi entiers qu'ils eſtoient. Chacun de ces Roys Inguas laiſſoit tous ſes threſors, moyens & reuenu pour entretenir ſon adoratoire où l'on mettoit ſon corps, & y auoit beaucoup de miniſtres auec toute ſa famille, qui eſtoient dediez à ſon ſeruice. Car nul Roy ſucceſſeur n'vſurpoit les threſors & vaiſſelle de ſon predeceſſeur, mais il en aſſembloit tout de nouueau pour luy & pour ſon palais. Ils ne ſe contenterent point de ceſte idolatrie enuers les corps des deffuncts, mais auſſi ils faiſoient leurs ſtatües & repreſentations, & chaque Roy durant ſa vie faiſoit faire vne idole où il eſtoit repreſenté, laquelle ils appelloient Guaoigui, qui ſignifie frere. Pour ce que l'on deuoit faire à ceſte ſtatue durant la vie & la mort de l'Ingua, autant d'honneur & de veneration qu'à luy-meſme. Et portoient ceſte ſtatüe en la guerre & en proceſſion, pour auoir de la pluye & du bon temps, & leur faiſoient diuerſes feſtes, & ſacrifices. Il y a eu beaucoup de ces idoles au Cuſco, & en ſon territoire : toutesfois l'on dit à preſent que ceſte ſuperſtition d'adorer les pierres y a ceſſé du tout, ou en la plus grande partie. Apres qu'on les eut deſcouuertes, par la diligence du licencié Pollo, & fut la premiere celle d'Ingua Rocha, chef de la partialité ou race principale de Hanam Cuſco, & trouue

l'on de ceste façon, qu'entre les autres nations ils auoient en grande estime & reueroient les corps de leurs predecesseurs, & adoroient aussi leurs statues.

Des superstitions, dont ils vsoient auec les morts.

CHAPIT. VII.

LES Indiens du Peru ont creu communement que les ames viuoient apres ceste vie, & que les bõs estoiẽt en la gloire, & les mauuais en la peine: tellement qu'il y a peu de difficulté, à leur persuader tels articles. Mais ils ne sont pas paruenus iusques au point de congnoistre, que les corps deuoient resusciter auec les ames. C'est pourquoy ils employoient vne excessiue diligence, comme il a esté dit, à conseruer les corps lesquels ils honoroient apres la mort, à ceste fin leurs successeurs leur bailloient des robes, & leur faisoient des sacrifices: specialement les roys Inguas, en leurs enterrements debuoient estre accompagnez de grand nombre de seruiteurs & femmes pour son seruice en l'autre vie. Parquoy le iour qu'il decedoit, l'on mettoit à mort les femmes qu'il auoit le plus aymées, ses seruiteurs & officiers, afin qu'ils l'allassent seruir en l'autre vie. Quand Guanacapa mourut, qui fut pere d'Atagualpa, au temps duquel entrerẽt les Espagnols, l'on mit à mort mil & tant de personnes, de tous aages, & conditions pour son seruice, & pour l'accõpagner en l'autre vie,

Ils les tuoient apres plusieurs chansons,&yurongneries,&ces destinez à la mort se tenoient bien heureux. Ils leursacrifioient plusieurs choses, specialement des petits enfans, & de leur sang faisoient vne raye au visage du deffunct d'vne oreille en l'autre; Ceste mesme superstition, & inhumanité de tuer des hommes,& des femmes pour accompagner & seruir le deffunt en l'autre vie,a esté suyuie d'autres, & est encor à present vsitée parmy d'autres nations barbares; Voire comme escript Pollo, elle a esté presque generalle en toutes les Indes. Le venerable Beda mesme raconte, que les Anglois au parauant que se conuertir à l'Euangile, auoient ceste mesme coustume de tuer des hommes,pour accompagner & seruir les deffunts. L'on raconte d'vn Portugays, qu'estant captif entre les barbares, auoit reçeu vn coup de flesche, dont il perdit vn œil,& comme ils le voulurent sacrifier, vn iour pour accompagner vn seigneur deffunct, il respondit que ceux qui demeuroient en l'autre vie, feroient peu d'estat du deffunct, si on luy donnoit pour compagnon,vn hõme borgne,& qu'il estoit meilleur luy en donner vn qui eust ses deux yeux, & ceste raison estant trouuée bonne par les barbares, fust cause qu'ils le laisserent. Outre ceste superstition de sacrifier les hommes aux deffuncts dont l'on n'vse qu'à l'endroit des grands seigneurs,il y en a eu vne autre beaucoup plus commune & generalle en toutes les Indes, qui est de mettre à boire, & à manger sur les sepultures des deffuncts, croyãs qu'ils se nourrissoient de cela, qui a mesme esté vn erreur entre

les anciens,cõme escriptS. Augustin. Et pour cet effect,de leur donner à manger & à boire. Aujourd'huy plusieurs Indiens infidelles, tirent de terre secrettement leurs deffuncts des cimetieres,& les enterrẽt en des collines,ou en des passages des montaignes, ou bien en leurs propres maisons. Ils ont mesme accoustumé de leur mettre de l'argent,& de l'or en la bouche,aux mains &au sein&de les reuestir de robes neufues,&durables,doublees,&pliees,par dessoubs le lit mortuaire. Ils croyẽt que les ames des deffuncts võt vagabondes,& endurent le froid, la soif,la faim, & le trauail; & par ceste occasion, ils font leurs anniuersaires, en leur portant des habits à manger & à boire. A raison dequoy les Prelats, en leurs synodes aduertissent sur tout que les prestres donnent à entendre aux Indiens,que les offrandes que l'on met aux Eglises sur les sepultures,ne sont pas le manger ny boire des deffuncts mais pour les pauures & pour les ministres, & que Dieu est seul qui sustante les ames en l'autre vie,puisque ils ne mangent ny ne boyuent aucune chose corporelle,& importe beaucoup qu'ils sçachent bien cela afin qu'ils ne conuertissent cet vsage religieux,en superstition gentille,comme le font plusieurs.

De la façon d'inhumer les deffunts, entre les Mexiquains & autres nations.

CHAP. VIII.

AYant raconté ce que plusieurs nations du Peru ont fait auec les deffunts, il ne sera mal à propos, de faire mention particuliere des Mexiquains en cet endroit, les mortuaires desquels estoient fort sollemnisez & pleins de grandes folies. C'estoit l'office des prestres, & religieux en Mexique (car il y en auoit qui viuoient en vne estrange obseruãce, cõme il sera dit cy apres) d'enterrer les morts, & faire leurs obseques. Les lieux où ils les enterroient, estoit en leurs iardins, & aux courts de leur maisons propres, les autres les portoiẽt és lieux des sacrifices, qui se faisoient és montagnes. Les autres les brusloient, & apres enterroient les cẽdres en leurs tẽples, & les enterroient tous, auec tout ce qu'ils auoient d'habits, de pierres, & de ioyaux. Ils mettoient les cendres de ceux qu'ils brusloiẽt en des pots, & auec icelles les ioyaux, pierres, & afficquets des deffunts, quelques riches, & precieux qu'ils fussent. Ils chantoient les offices funebres, comme responses, & leuoient les corps des deffunts beaucoup de fois, faisans plusieurs ceremonies. En ces mortuaires ils mangeoient, & beuuoient, & si c'estoit personnes de qualité, l'on y donnoit des habits à tous ceux qui estoient venus à l'enterrement.

Quand quelqu'vn mouroit, ils le mettoient, estendu en vne chãbre, iusques à ce que de tous costez les parens & amis fussent venus, lesquels apportoient des presents au mort, & le salüoiẽt comme s'il eust esté en vie. Et si c'estoit vn roy, ou seigneur de quelque ville, ils luy offroient des esclaues pour estre mis à mort auec luy, afin de l'aller seruir en l'autre monde; Ils faisoient mourir aussi le prestre ou chappellain qu'il auoit (car tous les seigneurs auoient vn prestre, qui dans leurs maisons leur administroit les ceremonies) & le tuoient alors, afin qu'il allast administrer son office au mort. Ils tuoient le cuysinier, le sommellier, les nains, & les bossus, desquels ils se seruoient beaucoup, & ne pardonnoient pas mesmes aux freres du deffunct, qui l'auoient le plus seruy. Car c'estoit vne grandeur entre les seigneurs, de se seruir de leurs freres, & des dessusdits. Finalement ils tuoient tous ceux de son train, pour aller entretenir sa maison en l'autre monde: & de peur que la pauureté ne les vint acueillir, ils enterroient auec eux plusieurs richesses, d'or, d'argent, de pierreries, de courtines d'vn ouurage exquis, de bracelets d'or, & d'autres riches pieces. Que s'ils brusloient le deffunct; ils en faisoient autant de tous ses seruiteurs, & ornements qu'ils luy bailloient pour l'autre monde: Puis ils prenoient toute ceste cendre laquelle ils enterroient auec vne grande sollemnité. Les obseques duroient dix iours, auec des chants de pleurs & de lamentation, & les prestres emportoient les deffuncts auec tant de ceremonies, (selon qu'on

les en requeroit)&en ſi grand nombre,qu'on ne les pourroit preſque conter. Ils mettoient aux Cappitaines,& Seigneurs leurs marques d'honneur,&leurs Trophées,ſelon leurs entreprinſes & la valeur,qu'ils auoiét employée aux guerres, & és gouuernemẽts.Car pour cet effect ils auoient des blaſons, & armes particulieres. Ils portoient ces marques & blaſons,au lieu où il deſiroit eſtre enterré,ou bruſlé, marchant deuant le corps,& l'acompaignant comme en proceſſion, où les preſtres, & dignitez du Temple alloient auec diuers ornements,& appareils.Les vns encenſans,les autres chantans,&les autresſonnãts de fluſtes triſtes,& de tambours,ce qui augmentoit beaucoup les pleurs des vaſſaux & parens. Le preſtre qui faiſoit l'office eſtoit orné des marques de l'idole,que le Seigneur auoit repreſenté: car tous les Seigneurs repreſentoient les idoles, & en prenoient le nom de quelqu'vn, & à ceſte occaſion eſtoient eſtimez & honorez. L'ordre de Cheuallerie portoit ordinairement ces marques deſſuſdictes.Celuy qu'ils debuoiét bruſler, eſtant apporté au lieu à ce deſtiné, ils l'enuironnoient de bois de pin,& tout ce qui eſtoit de ſon baguage , puis y mettoient le feu comme i'ay dit ci-deſſus, l'augmentant touſiours auec du bois gommeux,iuſques à ce que le tout fuſt conuerty en cendre. Incontinent ſortoit vn preſtre en habit & ornement de diable, ayant des bouches à toutes les iointures, & pluſieurs yeux de miroirs,& tenoit vn grand baſton,auec lequel il meſloit toutes les cendres fort audacieuſement & auec vn geſte, & vne repreſentation ſi terri-

ble, qu'il espouuentoit tous les assistans. Quelquesfois ce ministre auoit d'autres habits differens, selon qu'estoit la qualité du mort. I'ay fait ceste digression des obseques & funerailles sur l'idolatrie & superstition qu'ils auoient aux deffuncts, maintenant il est raisonnable de retourner à l'intention principale, & d'acheuer ceste matiere.

Du quatriesme & dernier genre d'idolatrie; dont les Jndiens ont vsé, speciallement les Mexiquains, enuers les images & statues.

Chap. IX.

Combien que veritablement Dieu soit grandement offensé en ces idolatries susdites, où l'on adoroit les creatures, si est-ce que le S. Esprit reprouue & condamne encor d'auantage vn autre genre d'idolatrie, qui est de ceux qui adorent seulement les images & figures faites de la main des hommes, lesquelles n'ont autre chose en elles, que d'estre vn bois, ou pierre, ou metal, & la figure que Dieu leur a vouludõner. C'est pourquoy le Sage parle ainsi de telles gens: *Malheureux sont & entre les morts se peut conter l'esperãce de ceuxqui ont appellé les œuures des mains* Sap. 13. *des hommes Dieux, l'or, l'argent, & l'inuention de la*

ſemblance d'animaux, ou vne pierre inutille qui n'a rien d'auantage que d'eſtre vne Antiquaille. Et pourſuit diuinement ces propos à l'encontre de cet erreur, & folie des Gentils. Comme auſſi le Prophete Eſaie, le Prophete Hieremie, le Prophete Baruc, & le S. Roy Dauid, en traittent amplement. Et eſt neceſſaire & conuenable que le miniſtre de Chriſt, qui reprouue les erreurs de l'idolatrie, aye bonne veüe, & qu'il conſidere bien ces paſſages, & les raiſons que le S. Eſprit touche ſi viuement en iceux, & comme toutes ſe reduiſent en vne brefue ſentence, que met en auant le Prophete Oſée: *Celuy qui l'a fait a eſté vn ouurier, parquoy il n'eſt point Dieu. Le veau donc de Samarie, ſeruira aux toilles d'araignees.* Reuenant donc à noſtre propos, il y a eu aux Indes vne grande curioſité de faire des idoles & peintures de diuerſes formes, & de diuerſes matieres, leſquelles ils adoroient pour dieux, & les appelloient au Peru Guacas, eſtans ordinairement des beſtes laides & difformes, au moins celles que i'ay veüe, eſtoient toutes ainſi. Ie croy certainement que le diable, en l'honneur duquel l'on faiſoit ces idoles, prenoit plaiſir de ſe faire adorer en ſes difformitez. Et à la verité il ſe trouuoit auſſi, que le diable parloit & reſpondoit en beaucoup de ces Guacas, ou idoles, & ſes preſtres & miniſtres venoient à ces oracles du pere de menſonge, & quel il eſt, tels eſtoient ſes conſeils, aduis & propheties.

Eſa. 44. Hier. 10. Baruc. 6. Pſal. 113. Oſee. 8.

C'a eſté és prouinces de la neufue Eſpagne, en Mexique, Teſcuco, Tlaſcalla, Cholula, & aux parties voiſines de ce Royaume, où ce genre

d'idolatrie a esté le plus pratiqué, qu'en Royaume du monde. Et est vne chose prodigieuse, d'ouïr conter les superstitions qu'ils ont eues en ce point: toutesfois il ne sera pas mal plaisant d'en raconter quelque chose. Le principal idole de Mexique estoit, comme i'ay dit, Vitzilipuztli. C'estoit vne statue de bois tailleé en semblance d'vn homme assis en vn escabeau de couleur d'azur, posé sur vn branquard, de chaque coing duquel sortoit vn bois, ayant la forme d'vne teste de serpent. L'escabeau denottoit qu'il estoit assis au Ciel, cet idole auoit tout le front azuré, & estoit lié par dessus le nez d'vne bande de couleur d'azur, qui prenoit d'vne oreille à l'autre. Il auoit sur la teste vn riche plumage, en facon d'vn bec de petit oiseau, qui estoit couuert par le haut d'vn or bien bruny. Il auoit en la main gauche vne rondelle blanche, auec cinq formes de pommes de pin, faites de plumes blanches, qui y estoient posees en croix, & du haut sortoit vn guaillardet d'or, ayant aux costez quatre sagettes, lesquelles (au dire des Mexiquains) auoyent esté enuoyées du Ciel, pour faire les actes & prouesses, qui se diront en son lieu. Il auoit en la main dextre vn baston azuré, qui estoit taillé en façon d'vne couleuure ondoyante. Tout cet ornement & le reste qu'il auoit, portoit son sens, ainsi que le declaroyent les Mexiquains. Le nom de Vitzilipuztli, main gauche de plume reluisante. Ie diray cy apres du Temple superbe, des sacrifices, festes, & ceremonies de ce grand idole, qui sont choses remarquables.

Mais à present il sera seulement dit, que cest idole vestu & orné richement, estoit mis en vn autel fort haut, en vne petite piece, ou encastillement, fort couuerte de linceux, de ioyaux, de plumes & d'ornements d'or, auec beaucoup de rondeles de plumes, les plus belles & plus gentilles qu'ils pouuoient recouurer, & auoit tousiours deuant soy vne courtine, pour plus grande veneration. Ioignant la chambre, ou chapelle de cet idole; il y auoit vne piece qui estoit de moindre ouurage, & non pas si bien ornée, où il y auoit vn autre idole, qu'ils appelloient Tlaloc. Ces deux idoles estoient tousiours ensemble, pour ce qu'ils les reputoient compagnons, & d'vne esgalle puissance. Il y auoit vn autre idole en Mexique, fort estimé, qui estoit le Dieu de pœnitence & des iubilez & pardons des pechez. Ils appelloient cest idole Tezcallipuca, & estoit fait d'vne pierre fort reluisante & noire, comme Iayel, estant vestu de quelques gentils affiquets à leur mode. Il auoit des pendans d'oreilles d'or & d'argent, & en la leure d'embas vn petit canon de crystal, de la longueur d'vn xeme ou demy pied, Dans lequel ils mettoient quelque fois vne plume verte, & quelquesfois vne azurée, qui le faisoit ressembler, tantost vne esmeraude tantost vne turquoise il auoit les cheueux ceints & bandez auec vn liser d'or, bruny, au bout duquel pendoit vne oreille d'or, auec deux brandons de fumees peintes en icelle, qui signifioient les prieres des affligez & pechez qu'il oyoit, quand ils se recommandoient

à luy

à luy. Entre les deux oreilles pendoient vn nombre de petits herons. Il auoit vn ioyau pendu au col, si grand qu'il luy couuroit l'estomach. Aux deux bras des bracellets d'or, au nombril vne riche pierre verte, & en la main gauche vn esuantail de plumes precieuses vertes, azurées, & iaulnes, qui sortoient d'vn chaston d'or reluisant, & fort bruny, tellement qu'il sembloit que ce fust vn miroir, qui signifioit que dedans ce miroir il voyoit tout ce qui se faisoit au monde. Ils appelloient ce miroir ou chaston d'or, Itlacheaya, qui veut dire son regardoir. Il tenoit en la main dextre quatre sagettes, qui signifioient le chastiment qu'il dõnoit aux mauuais, pour les pechez. C'est pourquoy c'estoit l'idole qu'ils craignoiẽt le plus, de peur qu'il ne descouurist leurs fautes & delits. Il y auoit pardon de pechez en sa feste, qui se faisoit de quatre ans en quatre ans, comme il sera dit cy apres. Ils tenoient ce mesme idole Tezcatlipuca pour le Dieu de la secheresse, de la famine, & sterilité, & de la pestilence. Parquoy ils le peignoyent aussi en vne autre forme, à sçauoir estant assis auec beaucoup de maiesté, sur vn escabeau entouré d'vne courtine rouge, peinte & elabourée de testes & os de morts. En la main gauche il auoit vne rondelle auec cinq pines, ou formes de pommes de pin faittes de cotton, & en la droitte vne dardille, comme d'vn geste menassant, & ayant le bras estendu, comme qui la voudroit ietter, & de la rondelle sortoyent quatre sagettes. Il auoit le visage & apparence de courroucé, & de cole-

ré,le corps oint tout de noir, & la teste pleine de plumes de cailles. Ils vsoyent de grandes superstitions enuers cet idole, pour la grand crainte qu'ils auoient de luy. En Cholula, qui estoit vne republique de Mexique, ils adoroient vn fameux idole, qui estoit le Dieu des marchādises, pour ce qu'ils estoient grands marchands, & encor auiourd'huy sont ils fort addonnez au commerce, ils l'appelloient Quetzaalcoalt Cest idole estoit en vne grande place, en vn temple fort haut, & auoit autour de luy de l'or, de l'argent, des ioyaux, des plumes fort riches, & des habits de diuerses couleurs. Il auoit le corps en forme d'homme, mais le visage d'vn petit oyseau auec vn bec rouge, & au dessus vne creste, pleine de verrues, ayant des rangs de dents, & la langue qui luy sortoit dehors. Il portoit sur la teste vne mittre pointue de papier peint, vne faulx en la main, & beaucoup d'affiquets d'or aux iambes, & mil autre folle inuentions, qui toutes auoient leur signification, & l'adoroyent par ce qu'il faisoit riche ceux qu'il vouloit, comme Memnon & Plutus. Et à la verité ce nom que les Choluanos donnoient à leur Dieu estoit bien à propos, encor qu'ils ne l'entendissent pas. Ils l'appelloient Quetzaalcoalt, qui signifie couleuure de plume riche, car tel est le diable de l'auarice. Ces barbares ne se contentoyent point d'auoir des Dieux, mais aussi ils auoyent des Deesses comme les fables des Poëtes les introduirent, & l'aueugle Gentilité des Grecs & des

Romains, les ont venerees. La principale des Deesses qu'ils adoroient, estoit appellée Tozi, qui veut dire nostre ayeulle, laquelle comme racontent les histoires de Mexique, fut Fille du Roy de Culguacan, qui fut la premiere qu'ils escorcherent par le commandement de Vitzilipuztli, laquelle ils consacrerent de ceste façon, pour estre sa sœur, & des lors ils commencerent à escorcher les hommes en leurs sacrifices, & de vestir les viuans des peaux des sacrifiez, ayans appris que leur Dieu se plaisoit en cela, comme mesme d'arracher le cœur de ceux qu'ils sacrifioient, ce qu'ils apprindrent de leur Dieu, lequel tira & arracha le cœur de ceux qu'il chastia en Tulla, comme il sera dit en son lieu. L'vne de ces Deesses qu'ils adoroyent eut vn fils grand chasseur, que ceux de Tlascalla depuis prindrent pour Dieu, & ceux là estoient le party contraire des Mexiquains, auec l'aide desquels les Espagnols gagnerent le Mexique. La prouince de Tlascalla est fort propre pour la chasse, & le peuple fort addonné à icelle. C'est pourquoy ils faisoyent vne grand feste à cet idole, lequel ils peignoyenr d'vne telle forme, qu'il n'est ia besoing de perdre le temps à la descrite. Mais la feste qu'ils luy faisoyent estoit plaisante, & en ceste façon. Ils sonnoyent vne trompe sur l'aube du iour, au son de laquelle ils s'assembloyent tous auec leurs arcs, flesches, fillets, & autres instruments de chasse, & alloyent auec leur idole en procession, suyuis d'vn grand nombre de peuple à vne Sierre haute,

au ſommet de laquelle ils auoient dreſſé & accommodé vne fueillee, & au milieu vn autel treſ-richement aorné, où ils mettoyent l'idole. Ils alloyent cheminans auec vn grand bruit de trompettes, de cornets, de fluttes, & de tambours, & paruenus au lieu, ils circuiſſoient & enuironnoyent tous les coſtez de ceſte Sierre ou montagne, où ils mettoyent le feu par tous les endroits, au moyen dequoy ſortoient pluſieurs & diuers animaux, comme cerfs, connils, lieures, regnards & loups, leſquels alloyent vers le ſommet fuyants le feu. Ces chaſſeurs couroyent apres auec de grands cris & bruits de diuers inſtruments, les chaſſans iuſques au ſommet deuant l'idole, où arriuoit vn tel nombre de beſtes de chaſſe, en ſi grand preſſe, qu'elles ſautoyent les vnes ſur les autres, ſur le peuple, & ſur l'autel meſme, enquoy ils prenoient vn grand plaiſir, & reſiouiſſance. Alors ils prenoyent vn grand nombre de ces beſtes, & ſacrifioient deuant l'idole les cerfs, & grands animaux, leur arrachant le cœur, auec la meſme ceremonie dont ils vſoyent au ſacrifice des hommes, ce qu'eſtant acheué, ils prenoyent toute ceſte chaſſe ſur leurs eſpaules, & ſe retiroyent auec leur idole de la meſme façon qu'ils y eſtoyent venus, & entroyent en la cité chargez de toutes ces choſes, fort reſiouys auec grand nombre de muſique, de buccines, & de tambours, iuſques à arriuer au temple où ils mettoyent leur idole, auec grande reuerence, & ſollemnité.
Ils alloyent tous incontinent accommoder les

chairs de ceste chasse, dequoy ils faisoient vn banquet à tout le peuple, & apres disner faisoyent leurs farces, representations, & dances deuant l'idole. Ils auoyent vn autre grand nombre d'idoles, de Dieux & Deesses, mais les principales estoyent en la nation Mexiquaine, & aux peuples voisins, ainsi qu'il a esté dit.

D'vne estrange façon d'idolatrie pratiquée entre les Mexiquains.

CHAPITRE X.



COmme nous auõs dit que les Roys Inguas du Peru, firent faire à leur semblance, de certaines statues que ils appelloyẽt leurs Guaoiquies, ou freres, & leur faisoient porter autant d'honneur qu'à eux mesmes: ainsi en ont fait les Mexiquains de leurs Dieux, mais ils ont passé plus outre, pour ce que des hommes vifs, ils faisoyent des Dieux, qui estoit en ceste maniere. Ils prenoyent vn captif, tel qu'ils auisoient bon estre, & auparauant que de le sacrifier à leurs idoles, luy donnoyent le mesme nom de l'idole, auquel il deuoit estre sacrifié, & le vestoient & ornoyent des mesmes ornemens que leur idole, disans qu'il representoit le mesme idole. Et pendant tout le temps que duroit ceste representation (qui estoit d'vn an en certaines festes, en d'autres de six mois, & en d'autres moins) ils l'adoroient & veneroient de la mesme fa-

çon que le propre idole, ce pendant il mangeoit, beuuoit & se resiouissoit. Quand il alloit par les rues, le peuple sortoit pour l'adorer, & tous luy offroyent beaucoup d'aumosnes, & luy portoyent les enfans, & les malades, afin qu'il les guarist & benist, & luy laissoient en tout faire sa volonté, sauf qu'il estoit tousiours accompagné de dix ou douze hommes, de peur qu'il ne s'enfuist. Et luy afin que l'on luy fist reuerence par où il passoit, sonnoit de fois à autre, d'vne petite fluste, afin que le peuple s'apprestast pour l'adorer. La feste estant venue, & luy estant bien gras, ils le tuoient, l'ouuroient, & le mangeoient, faisans vn solemnel sacrifice de luy. A la verité c'est vne chose pitoyable de considerer la façon de laquelle Satan tenoit ces gens en sa puissance, & tient encor auiourd'huy plusieurs qui font de semblables cruautez & abominations, aux despens des tristes ames, & des miserables corps de ceux qu'ils luy offrent, & luy se moque & rit de la bourde & moquerie qu'il fait aux pauures malheureux, lesquels meritent bien par leurs pechez, que le tres-haut Dieu les delaisse en la puissance de leur ennemy, qu'ils ont choisi pour Dieu, & pour soustien. Mais puis que i'ay dit ce qui suffit de l'idolatrie des Indiens, il s'ensuit que nous traittions de leur religion, ou pour mieux dire superstition, de laquelle ils vsent en leurs sacrifices, temples & ceremonies, & ce qui touche le reste.

Comme le Diable s'est efforcé de s'esgaller à Dieu, & de luy ressembler aux façons de sacrifices, religion, & Sacremens.

CHAPITRE XI.

AVANT que de venir à ce point, l'õ doit considerer vne chose, qui est fort digne de regarder de prés, qui est que comme le diable, par son orgueil, a prins party & s'est rendu contraire à Dieu, ce que nostre Dieu par sa sagesse, ordonne pour son honneur & seruice, & pour le bien & salut de l'homme, le diable s'esforce de l'imiter, & le peruertir, pour estre honoré & faire que l'hõme en soit condamné. Car comme nous voyons que le grãd Dieu a des sacrifices, des prestres, des Sacrements, des religieux, des Prophetes, & des gens dediez à son seruice diuin, & saintes ceremonies, ainsi le diable a ses sacrifices, prestres, ses façons de Sacrements, sa gent dediée, ses reclus, & saintetez faintes, auec mille sortes de faux Prophetes, tout ce qui sera plaisant d'entendre, estant declaré en particulier, & non point de petit fruit, pour celuy qui se souuiendra, comme le diable est le pere de mensonge, ainsi que la verité le dist en l'Euangile, *Iean.5.* parquoy il procure vsurper, pour soy la gloire de Dieu & contrefaire la lumiere, par ses tenebres. *Exod.7.* Les enchanteurs d'Egypte, enseignez de leur maistre Satanas, s'esforçoient de faire d'autres merueilles semblables à celles de Moyse

& d'Aaron, pour s'esgaller à eux. Nous lisons au liure des Iuges, de ce Micas prestre du vain idole qui se seruoit mesme des ornements dont on vsoit au Tabernacle du vray Dieu, comme de l'ephod du Seraphin, & des autres choses. Soit que ce soit, à peine y a il chose instituée par Iesus-Christ nostre Seigneur, en sa loy Euangelique, que le diable ne l'aye sophistiquee en quelque façon, & portée à sa gentilité, comme l'on pourra voir en lisant ce que nous tenons pour certain, par le rapport de gens dignes de foy, des coustumes, & ceremonies des Indiens, desquelles nous traicterons en ce liure.

Iud. 18.

Des temples qui se sont trouuez és Indes.

CHAP. XII.

Commençant donc par les Temples, tout ainsi que le grand Dieu a voulu que l'on luy dediast vne maison, où son S. Nō fust honoré, & qu'elle fust particulierement voüee à son seruice, ainsi le diable par ses meschantes intentions, persuada aux infidelles qu'ils luy fissent de superbes temples, & des particuliers adoratoires, & sanctuaires. En chaque prouince du Peru, il y auoit vn principal guaca, ou maison d'adoratiō, & outre icelle y en auoit vne vniuerselle par tous les royaumes des Inguas, entre lesquelles il y en a eu deux signallees, & remarquees, l'vne qu'ils appelloient de Pachacama; qui est à qua-

tre lieües de Lyma, où l'on voit encor auiourd'huy les ruines d'vn tres-ancien, & grand edifice, duquel François Pizarre & les siens tirerent ceste richesse infinie des vases, & des cruches d'or, & d'argent, qu'ils apporterent, quand ils prindrent l'Ingua Altagualpa. Il y a certains memoires & discours qui disent, que le diable en ce Temple, parloit visiblement, & donnoit responces par son oracle, & que quelques fois ils voyoient vne couleuure tachetée, & est vne chose fort commune & approuuee és Indes, que le diable parloit, & respondoit en ces faux sanctuaires, en trompant les miserables. Mais là où l'Euangile est entré, & là où lon a esleué le signe de la Croix, le pere de mensonge y est deuenu muet, ainsi que Plutarque escrit de son temps. *Cur cessauerit Pythyas fondere oracula.* Et sainct Iustin martyr traicte amplement de ce silence que Christ imposa aux demons, qui parloient par les idoles, comme il auoit esté beaucoup au parauant prophetizé en la diuine Escripture. La façon qu'auoient les ministres infidelles & enchanteurs, de consulter leurs dieux, estoit comme le diable les enseignoit. C'estoit ordinairement de nuict, & pour le faire entroient, les espaules tournees vers l'idole, marchans en arriere, & plians les corps en inclinants la teste, & se mettoient en vne laide posture, & ainsi ils les consultoient ; La responce qu'ils faisoient ordinairement estoit en maniere d'vn sifflement espouuentable, ou comme vn grinssement, qui leur faisoit horreur, & tout ce dont il les aduertissoit, & leur

Plut. lib. de Tract. re.
Iust. in apol. pro Christia.

commandoit, eſtoit vn acheminement à leur deception & perdition. Maintenant l'on trouue peu de ces oracles, par la miſericorde de Dieu, & grande puiſſance de Ieſus-Chriſt. Il y a eu au Peru vn autre temple, & oratoire plus eſtimé, qui fut en la Cité de Cuſco, où eſt auiourd'huy le monaſtere de ſainct Dominicque. Et l'on peut voir que ç'a eſté vne œuure fort belle & magnifique, par le paué, & pierres de l'edifice, qui reſtent encor auiourd'huy. Ce temple eſtoit cóme le Pantheon des Romains, en ce qu'il eſtoit la maiſon & demeure de tous les Dieux: Car les roys Inguas mirent en iceluy les Dieux de toutes les nations, & prouinces qu'ils conqueſtoient, ayant chaſque idole ſon lieu particulier, ou ceux de leur prouince les venoient adorer, auec vne deſpence exceſſiue de choſes, que l'on apportoit pour ſon miniſtere. Et par cela ils auoient opinion, de retenir ſeurement & en debuoir, les prouinces qu'ils auoient conqueſtées, tenants leurs dieux comme en oſtage. En ceſte meſme maiſon eſtoit le Pinchao, qui eſtoit vne idole du Soleil, de tres-fin or ouuré d'vne grande richeſſe de pierreries, lequel eſtoit poſé vers l'Orient, auec vn tel artifice, que le Soleil à ſon leuer iettoit ſes rayons ſur luy, & comme il eſtoit de tresfin metal, les rayons reuerberoient, auec telle clarté, qu'il reſſembloit vn autre Soleil. Les Inguas adoroient ceſtuy-la pour leur Dieu, & le Pachayacha, qui ſignifie le Createur du Ciel; Ils diſent que aux deſpouilles de ce temple ſi riche vn ſoldat eut pour ſa part ceſte tres-belle plan-

che d'or du Soleil. Et comme le ieu estoit lors de saison, il la perdit vne nuit en iouant, d'où vint le prouerbe qui est au Peru, pour les grands ioueurs, disant qu'ils iouent le Soleil auant qu'il naisse.

Des superbes temples de Mexicque.

CHAP. XIII.

LA superstition des Mexicquains a esté sans cõparaison plus grande que celle de ceux cy: tant en leurs ceremonies cõme en la grandeur de leurs tẽples, lesquels anciennement les Espagnols appelloiẽt de ce mot Cu, lequel mot peut auoir esté prins des insulaires de S. Dominique ou de Cuba, cõme beaucoup d'autres mots, qui sont en vsge, lesquels ne sont ny d'Espagne, ny d'autre langue dont l'on vse auiourd'huy és Indes, comme sont Mays, Chico, Vaquiano, Chapeton, & autres semblables. Il y auoit donc en Mexique le Cu, si fameux temple de Vitzilipuztli, qui auoit vn tour & circuit fort grand, & faisoit au dedans de soy vne belle cour. Il estoit tout basty de grandes pierres en façon de couleuures, attachees les vnes aux autres, & pour cela le circuit estoit appellé Coatepantli, qui veut dire circuit de couleuures. Sur chacun des coupeaux des chambres & oratoires où estoient les idoles y auoit vn perron fort ioly, ouuragé des petites pierres menues, noires comme du geais arrangees d'vn bel ordre, auec le champ tout releué

de blanc & de rouge, qui rendoit à le voir d'embas, vne grande clarté. Et au deſſus du perron il y auoit des carneaux fort mignonnement faits, ouuragez comme en limaçons, & auoit pour pied & appuy deux Indiens de pierre aſſis tenans des chandeliers en leurs mains & d'iceux ſortoient comme des croiſons reueſtus auec les bouts enrichis de plumes iaunes & vertes, & des franges longues de meſme. Au dedans du circuit de ceſte Cour, il y auoit plusieurs chambres de Religieux, & d'autres qui eſtoient au deſſus pour les Preſtres & Papes, car ainſi ils appelloient les ſouuerains Preſtres qui ſeruoient à l'idole. Ceſte Cour eſt ſi grande, & ſi ſpatieuſe, que huict ou dix mil perſonnes y dançoient en rond fort à l'aiſe, s'entretenans les mains les vns des autres, qui eſtoit vne couſtume dont ils vſoient en ce Royaume: ce qui ſemble choſe incroyable. Il y auoit quatre portes ou entrées à l'Orient, au Ponent, au Nort & au Midy. De chacune de ces portes ſortoit & commençoit vne chauſſée fort belle de deux à trois lieües de long. Parquoy il y auoit au milieu du lac où eſtoit fondée la Cité de Mexique quatre chauſſées en croix fort larges, qui l'ẽbelliſſoient beaucoup. Sur chacun portail ou entrée il y auoit vn Dieu ou idole, ayant le viſage tourné du coſté des chauſſées vis à vis de la porte de ce temple de Vitzilipuztli. Il y auoit trente degrez de trente braſſes de long, & eſtoient ſeparez de ce circuit de la Cour par vne ruë qui eſtoit entr'eux, Au haut de ces de-

grez il y auoit vn pourmenoir de trente pieds de large tout enduit de chaux, au milieu duquel pourmenoir se voyoit vne pallissade tresbien faite d'arbres fort hauts plantez de rang à vne brasse l'vn de l'autre. Ces arbres estoient fort gros, & tous percez de petits trous, depuis le pied iusques au coupeau, & y auoit des verges trauersans d'vn arbre à l'autre, ausquelles estoient trauersées & enchaisnées plusieurs testes de morts par les temples. En chasque verge il y auoit vingt testes, & ces rangs de testes continuoient depuis le bas iusques au haut des arbres. Ceste palissade estoit si pleine de ces testes de morts depuis vn bout iusques à l'autre, que c'estoit vne chose merueilleusement triste & pleine d'horreur. Les testes estoient de ceux qu'ils auoient sacrifiez, car apres qu'ils estoient morts, & que l'on en auoit mangé la chair, la teste en estoit apportée & baillée aux ministres du temple, qui les enchaisnoient ainsi, iusques à ce qu'elles tombassent par morceaux, & auoient le soin de remplacer celles qui tomboient par d'autres qu'ils mettoient en leurs places. Au sommet du temple il y auoit deux pierres ou chappelles, & en icelles estoient les deux idoles que i'ay dites de Vitzilipuztli, & son cõpagnon Tlalot. Ces chappelles estoiẽt taillées & cisellées fort artificieusement, & si hautes esleuées, que pour y monter il y auoit vn escallier de pierre de six vngts degrez. Au deuant de ces chambres ou chapelles il y auoit vne court de quarante pieds en quarré, au milieu de laquelle il y auoit vne pierre haute de

cinq paumes,qui eſtoit verte & pointue en façon de pyramide,&eſtoit là poſée pour les ſacrifices des hommes que l'on y faiſoit: Car vn hōme eſtant couché deſſus à la renuerſe,elle luy faiſoit ployer le corps, & ainſi ils l'ouuroyent & luy tiroient le cœur,comme ie diray cy apres .Il y auoit en la Cité de Mexique huict ou neuf autres temples comme celuy que i'ay dit,leſquels eſtoient attachez& continuez les vns aux autres dans vn grand circuit, & auoient leurs degrez particuliers, leur cour, leurs chambres & leurs dortoirs.Les entrées des vns eſtoient au Ponãt, des autres au Leuant,des autres au Sud, & celles des autres au Nort. Tous ces temples eſtoient ingenieuſement elaborez,& enceints de diuerſes façons de creneaux & peintures, auec beaucoup de figures de pierres, eſtans accompagnez & fortifiez de grands & larges eſperons. Ils eſtoient dediez à diuers Dieux,mais apres le tēple de Vitzilipuztli,ſuiuoit celuy de Tezcalipuca,qui eſtoit le Dieu de Pœnitence & des chaſtiemens,fort eſleué haut & fort bien baſty. Il y auoit quatre vingts degrez pour y monter , au haut deſquels ſe faiſoit vne planure ou table de ſix vingts pieds de large, & ioignant icelle vne ſalle tapiſſée de courtines de diuerſes couleurs & ouurages: La porte d'icelle eſtant baſſe & large, touſiours couuerte d'vn voile , & n'y auoit que les preſtres ſeulement qui y pouuoiēt entrer.Tout ce temple eſtoit elabouré de diuerſes tailles & effigies auec vne grande curioſité , d'autant que ces deux temples eſtoient comme les Egliſes Cathedrales, & le reſte à

leur respect comme paroisses & hermitages, & estoient si spacieux & de tant de chambres qu'il y auoit en iceux les ministeres, les colleges, les escholes & les maisons des prestres, dont ie parleray cy apres. Ce qui est dit peut suffire pour entendre l'orgueil du diable, & le malheur de ceste miserable nation, qui auec si grande despense de leurs biens, de leur trauail, & de leurs vies seruoient ainsi leur propre ennemy, qui ne pretendoit d'eux autre chose que de destruire leurs ames, & consommer les corps. Neantmoins ils s'en contentoient fort, ayans opinion en leur si grande erreur, que c'estoient de grands & puissans Dieux, que ceux ausquels ils faisoient ces seruices.

Des Prestres & de leurs offices.

CHAP. XIIII.

L'ON trouue entre toutes les nations du monde des hommes particulierement dediez au seruice du vray Dieu, ou de celuy qui est faux, lesquels seruent aux sacrifices, & pour declarer au peuple, ce que leurs Dieux leur commandent. Il y a eu au Mexique sur ce poinct vne estrange curiosité. Et le diable voulant contrefaire l'vsage de l'Eglise de Dieu, a mis en l'ordre de ces prestres de plus grands ou superieurs, & de moindres, les vns comme Acolytes, & les autres comme Leuites. Et ce qui m'a plus fait

eſmerueiller, c'eſt que le diable a voulu vſurper pour ſoy le ſeruice de Chriſt, iuſques à ſe ſeruir du meſme nom: Car les Mexiquains appelloient leurs grands preſtres en leur ancienne langue Papas, comme pour ſignifier Souuerains Pontifes, ainſi qu'il appert à preſent par leurs hiſtoires. Les preſtres de Vitzilipuztli ſuccedoient par lignages de certains quartiers de la ville deputez à ceſt effect, & ceux des autres idoles y venoient par eſlection, ou pour auoir eſté offerts au temple dés leur enfance. Le continuel exercice des preſtres eſtoit d'encenſer les idoles, ce qu'ils faiſoient quatre fois durant le iour naturel. La premiere à l'aube du iour, la ſeconde à midy, la troiſieſme au Soleil couchant, & la quatrieſme à minuict. A ceſte heure de minuict ſe leuoient toutes les dignitez du temple, & au lieu de cloches ils ſonnoient des buccines & de grands cornets, & les autres des fleuſtes, & ſonnoient long téps vn ſon triſte, & apres auoir ceſſé le ſon ſortoit le ſemainier , veſtu d'vne robe blanche en façon de Dalmatique, auec l'encenſoir en la main plein de braſier qu'il prenoit au foyer, bruſlant continuellement deuant l'autel, en l'autre main vne bourſe pleine d'encens, lequel il iettoit en l'encenſoir, & comme il entroit au lieu où eſtoit l'idole il encenſoit auec beaucoup de reuerécea-pres il prenoit vn lîge, duquel il nettoioit l'autel & les courtines. Cela acheué ils ſ'en alloient to9 enſemble en vne chapelle & là faiſoient certain genre de penitence fort rigoureuſe & auſtere, ſe frappans & tirans du ſang, de la façon que ie diray cy apres au Traitté de la Penitence, que le diable

diable à enseignée aux siens & ne failloient iamais à ces matines de minuict. Aucuns autres que les prestres ne pouuoient se mesler de leurs sacrifices, & chacun d'eux s'y employoit selon leur dignité & degré. Ils preschoient mesme le peuple en certaines festes, comme nous dirons, quand ie traitteray d'icelles. Ils auoient du reuenu, & leur faisoit-on des offrandes abondamment. Ie diray cy apres de l'onction dont ils vsoient à consacrer les prestres. Au Peru les prestres estoient substantez & entretenus du reuenu & des heritages de leur Dieu, qu'ils appelloient Chaçaras, lesquels estoient en grand nombre, & bien riches.

Des monasteres des vierges que le diable inuenta pour son seruice.

CHAP. XV.



OMME la vie religieuse (de laquelle plusieurs seruiteurs & seruantes de Dieu ont fait profession en la saincte Eglise, à l'imitation de Iesus Christ & de ses saincts Apostres) est vne chose si agreable aux yeux de la diuine Majesté, par laquelle son sainct Nom est tant honoré, & son Eglise embellie: Ainsi le Pere de mensonge s'est efforcé de l'imiter & contrefaire en cela, voire cõme debattre auec Dieu de l'obseruãce & austerité de vie de ses ministres. Il y auoit au Peru plusieurs monasteres de vierges (car

d'autre qualité (elles n'y estoient point receües) & pour le moins y en auoit vn en chaque prouince. Il y auoit en ces monasteres deux sortes de femmes, les vnes anciennes qu'ils appelloient Mamacomas, pour l'instruction & enseignement des ieunes. Et les autres estoient de ieunes filles destinées là pour vn certain temps, puis apres l'on les tiroit de là pour leurs Dieux ou pour l'Ingua. Ils appelloient ceste maison ou monastere Acllaguagi, qui est à dire maison de choisies. Chaque monastere auoit son Vicaire ou gouuerneur nommé Appopanaca, lequel auoit la puissance & liberté de choisir toutes celles qu'il vouloit de quelque qualité qu'elles fussent, estans au dessoubs de huict ans, si elles leur sembloient de bonne taille & disposition. Ces filles ainsi enserrées dans ces monasteres estoient endoctrinées par les Mamacomas en diuerses choses necessaires pour la vie humaine, & aux coustumes & ceremonies de leurs Dieux, & par apres ils les tiroient de là estans au dessus de quatorze ans, & les enuoyoient en la cour auec bonne garde, vne partie desquelles estoient deputées pour seruir aux Guacas & sanctuaires côseruans perpetuellement leur virginité, vne partie pour les sacrifices ordinaires qu'ils faisoient de pucelles, & autres sacrifices extraordinaires qui se faisoient pour le salut, la mort, ou les guerres de l'Ingua, & vne partie mesme pour seruir de femmes & de concubines à l'Ingua, & à d'autres siens parens & Capitaines ausquels il les donnoit, qui leur estoit vne grande & honorable re-

compenſe : & ce departement ſe faiſoit par chacun an. Ces monaſteres auoient & poſſedoient en propre des heritages, rentes & reuenus pour l'entretien,nourriture & ſuſtentation de ces vierges qui ſ'y eſtoient en grand nombre. Il n'eſtoit point licite à vn pere de faire refus de bailler ſes filles lors que l'Appopanaca les demandoit pour les enſerrer & mettre en ces monaſteres,voire pluſieurs offroient leurs filles de leur bonne volonté, leur ſemblant que c'eſtoit vn grand merite pour elles d'eſtre ſacrifiées pour l'Ingua. Si l'on trouuoit que quelques vns de ces Mamacomas ou Acllas euſt failly contre ſon honneur, c'eſtoit vn ineuitable chaſtiment de les enterrer toutes viues,ou de les faire mourir par vn autre genre de cruel ſupplice. Le diable a eu meſme en Mexique ſa façon & maniere de religieuſes, encor que leur profeſſion ne fuſt de plus d'vn an entier & eſtoit en ceſte ſorte. Au dedans de ce grãd circuit que nous auons dit cy deſſus, qui eſtoit au temple principal,il y auoit deux maiſons cõme clauſtrales vis à vis l'vne de l'autre,l'vne d'hommes & l'autre de femmes. En celle des femmes il y auoit ſeulement des pucelles de douze à treize ans, leſquelles ils appelloient les filles de penitence. Elles eſtoient autant comme les hommes, viuoient en chaſteté & regle comme pucelles, dediées au ſeruice de leur Dieu. L'exercice qu'elles auoient eſtoit de nettoyer & ballier le temple, & appreſter chaque matin à manger à l'idole & à ſes miniſtres de l'aumoſne que recueilloient les religieux.

La viande qu'ils appreftoient à l'idole eftoit des petits pains en figure de mains & de pieds, comme du maffe-pain, & appreftoient auec ce pain de certaines faulces qu'ils mettoient chaque iour au deuant de l'idole, & fes preftres le mangeoient comme ceux de Baal, que conte Daniel. Ces filles auoient les cheueux coupez, & les laiffoient croiftre par apres iufqu'à quelque temps: elles fe leuoient à minuict aux matines de l'idole, qu'ils celebroient tous les iours, faifans les mefmes exercices que les religieux. Ils auoient leurs Abbaiffes qui les occupoient à faire des toiles de diuerfes façons pour l'ornement de leurs idoles & des temples. Leur habit ordinaire eftoit tout blanc fans aucun ouurage ny couleur. Elles faifoient auffi leurs penitences à minuict, fe facrifians en fe bleffans elles-mefmes, & fe perçans le bout d'enhaut des oreilles, & mettans en leurs ioües le fang qu'elles en tiroient, & par apres fe lauoient pour ofter ce fang en vn petit eftang qui eftoit dedans leur monaftere. Elles viuoient en grande honnefteté & difcretion: & f'il fe trouuoit que quelqu'vne eut failly, quoy que ce fuft legerement, incontinent elle eftoit mife à mort fans remiffion, difants qu'elle auoit violé la maifon de leur Dieu. Ils tenoient pour vn augure & aduertiffemẽt que quelqu'vn de ces religieux ou religieufes auoient fait faute quand ils voyoient paffer quelque rat ou fouris, ou chauue fouris en la chappelle de leur idole, ou qu'ils auoient rongé quelques voiles: pour ce qu'ils difoient que le rat ou chauue-fouris ne fe fuft point hazardé à

Daniel. 14,

faire vne telle indignité, si quelque delict n'eust precedé, & deslors commençoient à faire inquisition & recherche du fait, puis ayant descouuert le delinquant ou delinquante, de quelque qualité qu'il fust, incontinent le faisoient mourir. En ce monastere n'estoient receües que les filles de l'vn des six quartiers qui estoient nommez pour cest effect, & duroit ceste profession, comme il a esté dit, l'espace d'vn an entier, pendant lequel leurs peres ou elles auoient fait vœu de seruir l'idole en ceste façon, & de là elles sortoient pour se marier. Ces pucelles de Mexique, & encor plus celles du Peru, auoient quelque ressemblance auec les vierges Vestales de Rome, comme racontent les histoires, afin que l'on entende comme le diable a eu le desir d'estre seruy de gens qui gardent virginité; non pas que la netté luy agrée, car de soy il est esprit immunde, mais pour le desir qu'il a d'oster au grand Dieu selon son pouuoir, ceste gloire de se seruir de netteté & integrité.

Des monasteres de Religieux que le diable à inuentez pour la superstition.

CHAP. XVI.

L'On cognoist assez par les lettres des peres de nostre compagnie escrites du Iappon, le nombre & la multitude des Religieux qu'il y a en ces prouinces, lesquels ils appellent Boncos, & mesme leurs coustumes, superstition, & mensonges. Quelques peres qui ont esté en ces pays

racontent de ces boncos,& religieux de la Chine,disans,qu'il y en a de plusieurs ordres, & de diuerses sortes,que les vns les vindrent voir vestus d'vn habit blanc, portans des bonnets, & les autres,d'vn habit noir, sans cheueux & sans bonnet,& que ces religieux ordinairement sont peu estimez, & les Mandarins,ou ministres de iustice les fouettent comme ils font le reste du peuple. Ils font profession de ne point manger de chair, ny de poisson, ny de chose aucune ayant vie, ains seulement du ris, & des herbes, mais en secret ils mangent de tout, & sont pires que le commun peuple. Ils disent que les religieux qui sont en la cour, qui est en Paquin, sont fort estimez. Les Mandarins vont ordinairement se recreer aux Narelles,ou monasteres de ces moines, & en retournent presque tousiours yures. Ces monasteres sont ordinairement hors des villes, & ont dedans leur enclos des Temples: Toutesfois ils sont peu curieux en la Chine des idoles, ou des temples, car les Mandarins font peu d'estat des idoles, & les tiennent pour vne chose vaine, & digne de risée,voire ne croyent pas qu'il y ait autre vie ny autre Paradis, que d'estre en office de Mandarin, ny d'autre enfer, que les prisons qu'ils donnent aux delinquans. Quant au vulguaire, ils disent qu'il est necessaire de l'entretenir par l'idolatrie,comme mesme le Philosophe l'enseigne à ses gouuerneurs. Et a esté en
Arist.12. Metap. l'Escriture vne excuse,que donna Aaron,de l'idole du veau qu'il auoit faict faire. Neantmoins les
Exod.32. Chinois ont accoustumé de porter aux poup-

pes de leurs nauires, en de petites chappeles vne pucelle en bosse assise en sa chaire auec deux Chinois au deuant d'elle agenouillez en façon d'Anges, & y a de la lumiere ardente de iour & de nuit. Et quand ils doiuent faire voile, ils luy font plusieurs sacrifices, & ceremonies, auec vn grand bruit de tambours, & de cloches, iettans des papiers bruslans par la pouppe. Venans dõc aux Religieux, ie ne sçache point que au Peru il y ait eu maison, propre d'hommes retirez outre leurs prestres, & sorciers, dont y en a vne infinité. Mais ç'a esté en Mexicque où il semble, que le Diable ait mis vne propre obseruance: Car il y auoit au circuit du grand temple deux Monasteres, comme i'ay dit cy-dessus, l'vn de pucelles, dequoy i'ay traicté, & l'autre de ieunes hommes reclus de dix-huict à vingt ans, lesquels ils appelloient Religieux. Ils portoient vne couronne en la teste comme les freres de par deçà, les cheueux vn peu plus longs, qui leur tomboient iusques à moytié de l'oreille, excepté que au derriere de la teste, ils les laissoient croistre quatre doigt de large qui leur descendoient sur les espaulles, & les troussoient & accommodoient par tresses. Ces ieunes gens qui seruoient au Temple de Vitzilipuztli, viuoient en pauureté, & chasteté, & faisoient l'office de Leuites, administrans aux prestres, & dignitez du Temple, l'encensoir, le luminaire, & les vestemens. Ils ballioyent, & nettoyoient les lieux sacrez apportans du bois afin qu'il bruslast tousiours, au brasier, ou fouyer du Dieu, qui estoit comme vne lampe qui ardoit conti-

nullement deuant l'autel de l'idole. Outre ces ieunes hommes, il y auoit d'autres petits garçons, qui estoient comme nouices, qui seruoient aux choses manuelles, comme estoit d'accommoder le Temple de rameaux, roses, & ioncs, donner l'eaue à lauer aux prestres, bailler les rasoirs pour sacrifier, & aller auec ceux qui demandoient l'ausmone pour la porter. Tous ceux cy auoient leurs superieurs, qui auoient la charge & le commandement sur eux; & viuoient auec vne telle honnesteté, que quand ils sortoient en public, où il y auoit des femmes, ils alloient tousiours les testes fort baissées, les yeux en terre, sans les oser hausser pour les regarder. Ils auoient pour vestement des linceux de red, & leur estoit permis de sortyr par la Cité quatre à quatre, & six à six pour aller demander l'aumosne aux quartiers. Et quand l'on ne leur la donnoit, ils auoient licence d'aller aux grains des champs, & cueillir les espics de pain, ou grapettes de Mays, qu'ils auoient de besoin, sans que le maistre en osast parler, ny les empescher. Ils auoient ceste licence pour ce qu'ils viuoient pauurement, & n'auoient autre reuenu que l'ausmone. Ils ne pouuoient estre plus de cinquante, & s'exerçoient en penitence, se leuãs à minuit à sonner des cornets & buccines, pour esueiller le peuple. Ils faisoient chacun leur quart à veiller l'idole, de peur que le feu de deuãt l'autel ne s'estaignit. Ils administroit en l'encensoir, auec lequel les prestres encensoient l'idole à minuit, au matin, à midy, & au soir. Ils estoient fort subiets & obeissans à leurs supe-

rieurs, & n'outrepassoient pas d'vn point ce qu'ils leur commandoient. Et apres qu'à minuit les prestres auoient acheué d'encenser, ceux cy s'en alloient en vn lieu secret & escarté, & sacrifioient se tirans du sang des mollets auec des pointes dures & aigues. Et de ce sang qu'ils tiroient ainsi ils s'en frottoyent les temples, iusques au dessous de l'orille, & ayans acheué ces sacrifices ils s'en alloient incontinent se lauer en vn petit estang, destiné à cet effet. Ces ieunes gens ne se oignoient point d'aucun betum, par la teste ny par le corps, comme faisoient les prestres, & leurs vestemens estoient d'vne toile, qu'ils font là fort rude, & blanche. Cet exercice & aspreté des penitences leurs duroit vn an entier, auquel ils viuoient auec beaucoup d'austerité, & de solitude. C'est à la verité vne chose estrange, que la faulse opinion de religion, a tant de force à l'endroit de ces ieunes hommes & filles de Mexique, qu'ils vont seruans le diable auec tant de rigueur & d'austerité : ce que plusieurs de nous autres ne faisons pas au seruice du Tres-haut Dieu, qui est vne grand'honte & confusion pour ceux d'entre les nostres qui se glorifient d'auoir fait vn bien peu de penitence, combien que l'exercice de ces Mexicquains n'est pas perpetuel, mais d'vn an seulement, ce qui leur estoit plus tolerable.

Des penitences, & de l'austerité dont les Indiens ont vsé, à la persuasion du Diable.

CHAP. XVII.

PVisque nous sommes venus à ce point il sera bon, tant pour descouurir le maudit orgueil de Satan, cõme pour confondre, & resueiller quelque peu nostre lascheté & froideur au seruice du grand Dieu, que nous disions quelque chose des rigueurs & penitences estranges, que ceste miserable gent faisoit par la persuasion du diable: comme les faux Prophetes de Baal, qui se blessoient, & frappoient, auec des lancettes, & se tiroient du sang, & comme ceux qui sacrifioient leurs fils & filles au sale Belphegor, & les passoient par le feu, selon que tesmoignẽt les diuines lettres. Car Satan a tousiours desiré d'estre seruy, au grand dommage, & despens des hommes. Il a esté desia dit, comme les prestres & religieux de Mexicque, se leuoient à minuit, & ayans encensé deuant l'idole, comme dignitez du temple, ils s'en alloient en vn lieu assez large où il y auoit beaucoup de cierges, & là s'asseoient, & prenans chacun vne pointe de manguey, qui est comme vne alesne, ou poinçon aigu, auec lesquelles, ou auec autres sortes de lancettes, ou rasoirs, ils se peignoient & percoient le mollet des iambes, ioignant l'os, se tirãs beaucoup de sang auec lequel ils s'oignoient par les temples, & mettoient tremper ces pointes, ou

3. Reg. 18.

Psal. 105.
4. Reg. 21.

lancettes, dedans le reste du sang, puis apres les mettoient aux creneaux de la cour fichez en des globes, ou boulles de paille, à fin que tous veissent & cogneussent la penitence qu'ils faisoient pour le peuple. Ils se lauent, & nettoyent ce sang, en vn lac deputé pour cet effet, qu'ils appellent Ezapangué, qui est à dire eaüe de sang; Et y auoit au Temple vn grand nombre de ces pointes & lancettes, par-ce qu'ils ne pouuoient faire seruir vne deux fois. Outre cela ces prestres & religieux faisoient de grands ieusnes, comme de ieusner cinq & dix iours suyuants, deuant quelqu'vne de leurs grandes festes, & leur estoiēt ces iours comme noz quatre temps: il gardoient si estroictement la continence, que quelques vns d'eux pour ne tomber en quelque sensualité, se fendoient les membres virilz par le milieu, & faisoient mil choses, pour se rendre impuissans, afin de n'offenser point leurs Dieux. Ils ne beuuoient point de vin, & dormoient fort peu, pource que la plus part de leurs exercices estoient de nuict, & commettoient sur eux mesmes, de grandes cruautez, se martyrisans pour le Diable, le tout afin qu'ils fussent reputez grands ieusneurs & penitens. Ils auoient accoustumé de se discipliner auec des cordes, pleines de nœuds, & non pas eux seulement, mais encore le peuple faisoit ceste maceration & fustigation, en la procession & feste, qu'ils faisoient à l'idole Tezcalipuca, que i'ay dit cy dessus estre le Dieu de penitence. Car alors ils portoient tous à leurs mains des cordes neufues de fil de manguey,

d'vne braſſe de long, auec vn nœud au bout, & d'icelles ils ſe fuſtigeoyent s'en donnans de grands coups par les eſpaulles. Les preſtres ieuſnoyent cinq iours ſuyuans, auant ceſte feſte, mangeans vne ſeule fois le iour, & ſe tenoyent ſeparez de leurs femmes, ſans ſortir du temple, pendant ces cinq iours ſe foüettans rigoureuſement auec les ordres ſuſdittes. Les lettres des peres de la compagnie de Ieſus, qu'ils ont eſcrites des Indes, traittent amplement des penitences, & exceſſiues rigueurs, dont vſent les Boncos, encor que le tout y ait eſté ſophiſtiqué, & qu'il y ait plus d'apparance que de verité. Au Peru pour ſolemniſer la feſte de l'Yta, qui eſtoit grande, tout le peuple ieuſnoit deux iours, durant leſquels ils ne touchoyent point à leurs femmes, ny ne mangeoient aucune viande auec du ſel, & d'ail, ny ne beuuoient point de Chica. Ils vſoient beaucoup de ceſte façon de ieuſner, pour certains pechez, & faiſoyent penitence en ſe foüettans auec des orties fort aſpres. Et tantoſt s'entrefrappans pluſieurs coups par les eſpaules d'vne certaine pierre en quelques endroits. Ceſte gent aueuglée par la perſuaſion du Diable, ſe tranſportoit en des Sierres ou montagnes fort aſpres, où quelques fois ils ſe ſacrifioient eux meſmes, ſe precipitans du haut en bas de quelque haut rocher, qui ſont toutes embuſches & tromperies de celuy qui ne deſire rien tant, que le dommage & perdition des hommes.

Des sacrifices que les Indiens faisoient au diable, & de quelles choses.

CHAP. XVIII.

C'A esté en l'abondance & diuersité d'offrandes & sacrifices, enseignez aux infidelles pour leur idolatrie, que l'ennemy de Dieu & des hommes a plus demonstré son astuce & sa meschanceté. Et comme c'est vne chose conuenable, & propre de la religion, de consommer la substance des creatures, au seruice & à l honneur du Createur, qui est le sacrifice: ainsi le pere de mensonge a inuenté de se faire offrir & sacrifier, les creatures de Dieu, comme à l'autheur & seigneur d'icelles. Le premier genre de sacrifices, duquel les hommes ont vsé, a esté fort simple. Car Cain offrit des fruits de la terre, & Abel du meilleur de son bestail, ce que firent aussi depuis Noé, Abraham, & les autres Patriarches, *Genes. 15.* iusques à ce que cest ample ceremonial du Leuitique, ait esté donné par Moyse, auquel il y a tant de sortes & differences de sacrifices, pour diuers affaires, de diuerses choses, & auec diuerses ceremonies. De la mesme façon il s'est contenté, entre quelques nations de leur enseigner, qu'ils luy sacrifiassent de cequ'ils auoiét: mais enuers d'autres il a passé si outre, en leur donnant vne multitude de coustumes, & de ceremonies, sur les sacrifices, & tant d'obseruances, qu'elles sont esmerueillables. Et semble clairement, que par là il

vueille debattre, & s'esgaller à la loy ancienne, & en beaucoup de choses vsurper ses propres ceremonies. Nous pouuons reduire en trois géres de sacrifices tous ceux dont vsent les infidelles, les vnes des choses insensibles, les autres d'animaux, & les autres d'hommes. Ils auoyent accoustumé au Peru de sacrifier du Coca, qui est vne herbe qu'ils estiment beaucoup, & du mays, qui est leur bled, des plumes de couleurs, & du Chaquira, qu'ils appellent autrement Mollo, des conches ou huistres de mer, & quelques fois de l'or & de l'argent, qui estoit aucunes fois en figures de petits animaux. Mesme de la fine estophe de Cumbi, du bois taillé, & odoriferant, & le plus ordinairement du suif bruslé. Ils faisoient ces offrandes ou sacrifices, pour obtenir des vents propices, & vn bon temps, ou pour la santé & deliurance de quelques dangers, ou malheurs. Au second genre, leur ordinaire sacrifice estoit de Cuyes, qui sont de petits animaux, comme petits connils, que les Indiens mangent ordinairement. Et en choses d'importance, ou quand c'estoyent quelques personnes riches, ils offroyent des Pacos, ou moutons du pays, ras ou vellus, & prenoyent garde fort curieusement, au nombre, aux couleurs, & au temps. La façon de tuer quelconque victime, grande ou petite, dont vsoient les Indiens selon leurs ceremonies anciennes, est la mesme de laquelle vsent auiourd'huy les Mores, qu'ils appellent Alquiblé, qui est de prendre la beste sur le bras droit, & luy tourner les yeux vers le Soleil, disant certaines

paroles, ſelon la qualité de la victime que l'on tue. Car ſi elle eſtoit de couleur, les paroles s'addreſſoient au Chuquilla, & Tonnerre, afin qu'il n'y euſt diſette d'eaux: ſi elle eſtoit blanche & raſe, ils l'offroient au Soleil auec certaines paroles, ſi elle eſtoit velue, ils l'offroyent auſſi auec d'autres, afin qu'il donnaſt ſa lumiere, & fuſt propice à la generation: ſi c'eſtoit vn Guanaco, qui eſt de couleur griſe, ils addreſſoyent le ſacrifice au Viracocha. Au Cuſco l'on tuoit & ſacrifioit chacun an, auec ceſte ceremonie, vn mouton ras au Soleil, & le bruſloyent veſtu d'vne chemiſolle rouge, & lors qu'il bruſloit, ils iettoyent au feu certains petits panniers de Coca, qu'ils appelloient Vilcaronca, pour lequel ſacrifice ils auoient des hommes deputez & du beſtail, qui ne ſeruoit à autre choſe. Ils ſacrifioyent meſme des petits oiſeaux, encor que cela ne fuſt pas ſi frequent au Peru, comme en Mexique, où le ſacrifice des cailles eſtoit fort ordinaire. Ceux du Peru ſacrifioient des oiſeaux de la Puna, (ainſi appellent ils le deſert) quand ils deuoyent aller à la guerre pour faire diminuer les forces des Guacas de leurs contraires. Ils appelloyent ces. ſacrifices Cuzcouicça, ou Conteuicça, ou Huallauicça, ou Sopauicça, & le faiſoyent en ceſte forme. Ils prenoient pluſieurs ſortes de petits oiſeaux du deſert, & aſſembloient beaucoup d'vn bois eſpineux, qu'ils appellent Yanlli, lequel eſtant allumé, aſſembloyent ces petits oiſeaux. Cet aſſemblement eſtoit appellé Quico, puis les iettoient au feu, autour duquel alloyent les offi-

ciers du ſacrifice, auec certaines pierres rondes & cottellees, ou eſtoient peintes pluſieurs couleuures,lions,crapaux, & tigres, proferans ce mot Vſachum, qui ſignifie la victoire nous ſoit donnée,& autres paroles. Enquoy ils diſoyent que les forces de Guacas de leurs ennemis ſe perdoient, & tiroyent certains moutons noirs, qui eſtoyent en priſon quelques iours ſans manger, leſquels ils appelloient Vrca,& en les tuans,diſoyent ces paroles, comme les cœurs de ces animaux ſont affoiblis, ainſi ſoyent affoiblis nos contraires : que ſ'ils voyoient en ces moutons,qu'vne certaine chair qui eſtoit derrierre le cœur,ne ſe fuſt point conſommée par les ieuſnes & priſons paſſées, ils les tenoyent pour vn mauuais augure. Ils amenoyent certains chiens noirs, qu'ils appelloient Appuros,& les tuoient, les iettans en vne pleine auec certaines ceremonies, faiſans manger ceſte chair à quelques ſortes d hommes, leſquels ſacrifices ils faiſoyent, de peur que l'Ingua ne fuſt offenſé auec du poiſon, & pour cet effet ils ieuſnoyent depuis le matin iuſques au leuer des eſtoilles. & lors ils ſe ſaoulloyent & ſe honniſſoyent à la façon des Mores. Ce ſacrifice leur eſtoit le plus conuenable, pour ſ'oppoſer aux Dieux de leurs contraires, & combien que pour le iourd'huy vne grand' partie de ces couſtumes ayent ceſſé,les guerres ayans prins fin, toutesfois il en eſt demeuré encor quelques reſtes, pour l'occaſion des diſputes particulieres ou communes des Indiens, ou des Caciques, ou d'entre les villes.

Ils

Ils sacrifioyent & offroyent aussi des conches de la mer, qu'ils appellent Mollo, & les offroiẽt aux fontaines & sources, disans que les conches estoiẽt filles de la mer, mere de toutes les eaux. Ils donnent à ces conches des noms differens, selon la couleur, & s'en seruent aussi à diuerses fins. Ils en vsent presque en toutes sortes de sacrifices, & encor auiourd'huy quelques vns mettent des conches pillees dedans leur Chica, par superstition. Finalement il leur sembloit conuenable d'offrir sacrifices de tout ce qu'ils semoyent & esleuoient. Il y auoit des Indiens deputez pour faire ces sacrifices, aux fontaines, sources & ruisseaux, qui passoiẽt par les villes, ou par leurs Chacras, qui sont leurs mestairies, & les faisoyent, apres auoir acheué leurs semailles, afin qu'ils ne cessassent de courir, & qu'ils arrousassent tousiours leurs heritages. Les sorciers iettoyent leur sort pour cognoistre le temps auquel les sacrifices se deuoyent faire, lesquels estans acheuez, l'on assembloit de la contribution du peuple, ce que l'on deuoit sacrifier, & les bailloit-on à ceux qui auoyent la charge de faire ces sacrifices. Ils les faisoyent au commencement de l'Hyuer, qui est lors que les fontaines, sources, & riuieres croissent pour l'humidité du temps, & eux l'attribuoyent à leurs sacrifices. Ils ne sacrifioyent point aux fontaines & sources des deserts. Au iourd'huy demeure encor entre eux le respect qu'ils auoyent aux fontaines, sources, estangs, ruisseaux, ou riuieres, qui passent par les villes, & Chacras, mesmes aussi aux fontaines &

riuieres des desers. Ils font particuliere reuerence & veneration à la rencontre de deux riuieres, & là se lauent pour la santé, soignans premierement auec de la farine de mays, ou auec autres choses, en y adioustant diuerses ceremonies, ce qu'ils font mesme en leurs baings.

Des sacrifices d'hommes qu'ils faisoyent.

CHAP. XIX.

LA plus pitoyable mesauanture de ce pauure peuple, est le vassellage qu'ils payoient au diable, luy sacrifiant des hommes, qui sont les images de Dieu, & ont esté creez pour iouyr de Dieu. En beaucoup de nations, ils auoyent accoustumé de tuer, pour accompagner les deffuncts, comme a esté dit cy dessus, les personnes qui leur estoyent les plus aggreables, & de qui ils imaginoyent qu'ils se pourroyent mieux seruir en l'autre monde. Outre ceste occasion, ils auoyent accoustumé au Peru, de sacrifier des enfans de quatre ou six ans, iusques à dix, & la plus part de ces sacrifices, estoient pour les affaires qui importoyent à l'Ingua, comme en ses maladies, pour luy enuoyer santé, mesme quand il alloit en guerre, pour la victoire, & quand ils donnoyent au nouueau Ingua, le bourrellet, qui est l'enseigne du Roy, comme sont icy le sceptre & la couronne. En ceste solemnité, ils sacrifioyent le nombre de deux cens enfans de quatre à dix ans, qui estoit vn

cruel & inhumain ſpectacle. La façon de les ſacrifier eſtoit de les noyer & enterrer auec certaines repreſentations & ceremonies, tantoſt ils leur couppoyent la teſte, & ſ'oignoyent auec leur ſang, d'vne oreille en l'autre. Ils ſacrifioyent meſme des filles, du nombre de celles qu'on amenoit à l'Ingua, des monaſteres dont i'ay traitté cy deſſus. Il y auoit en ce cas vn abus fort grand & fort general, qui eſtoit que ſi quelque Indien qualifié, ou du vulgaire, eſtoit malade, & le deuin luy diſoit que pour certain il deuoit mourir, ils ſacrifioyent au Soleil, ou au Viracocha, ſon fils, le prians de ſe contenter d'iceluy, & qu'il ne vouluſt oſter la vie au pere. C'eſt vne ſemblable cruauté à celle que rapporte l'Eſcriture, dont vſa le Roy de Moab, en ſacrifiant ſon fils premier né ſur la muraille, à la veue de ceux d'Iſrael, auſquels cet acte ſembla ſi triſte, qu'ils ne voulurent pas le preſſer d'auantage, & ainſi ſ'en retournerent en leurs maiſons. L'Eſcriture raconte auſſi le meſme genre de ſacrifice auoir eſté en vſage, entre les nations barbares des Cananeans & Iebuſeans, & les autres dont eſcrit le liure de Sapience. *Ils appellent paix de viure en ſi grands maux, & ſi griefs: comme de ſacrifier leurs propres fils, ou de faire d'autres ſacrifices cachez, ou de veiller toute la nuict, faiſans actes de fols, & ainſi ils ne gardent point netteté en leur vie, ny en leurs mariages, mais l'vn par enuie oſte la vie à l'autre, l'autre luy oſte ſa femme & ſon contentement, & tout y eſt en confuſion, le ſang, l'homicide, le larcin, la tromperie, la corruption, l'infidelité, les ſeditions, les pariuremẽts les*

4.Reg.3.

Sap 12.c.14

mutineries, l'oubliãce de Dieu, la cõtamination des ames, le changement de ſexe; & de naiſſance, l'inconſtance des mariages, le deſordre de l'adultere, & ordure. Car l'idolatrie eſt vn abiſme de tous maux. Le ſage dit cela de ces peuples, deſquels Dauid ſe plaint, que ceux
Pſal. 105. d'Iſrael apprindrent telles couſtumes, iuſques à ſacrifier leurs fils & filles au diable. Ce que iamais Dieu n'a voulu, & ne luy a point eſté aggreable. Car comme il a eſté autheur de la vie, & qu'il a fait toutes ces autres choſes pour la commodité de l'homme, il ne ſe plaiſt point que les hommes foſtent la vie les vns aux autres. Bien que le Seigneur ait approuué & accepté la volonté du fidelle Patriarche Abraham, il ne conſentit pas pourtant au fait, qui eſtoit de couper la teſte à ſon fils. Enquoy l'on voit la malice & tyrannie du diable, qui a voulu en cela ſurpaſſer Dieu, prenant plaiſir d'eſtre adoré auec effuſion de ſang humain, & procurant par ce moyen la perdition des ames & des corps enſemble, pour la haine enragée qu'il porte à l'homme, comme ſon cruel aduerſaire.

Des horribles ſacrifices d'hommes, dont vſoyent les Mexiquains.

CHAP. XX.

IAçoit que ceux du Peru ayent ſurpaſſé ceux de Mexique en l'occiſiõ & ſacrifice de leurs enfans, (car ie n'ay point leu ny entendu, que les Mexiquains vſaſſent de tels ſacrifi-

ces) toutesfois ceux de Mexique les ont ſurpaſſez, voire toutes les nations du monde, au grand nombre d'hommes qu'ils ſacrifioient, & en la facon horrible qu'ils le faiſoient. Et afin que l'on voye le grand malheur enquoy le diable tenoit ce peuple aueuglé, ie raconteray par le menu l'vſage & façon inhumaine qu'ils auoient en cela. Premierement les hommes qu'ils ſacrifioyent, eſtoyent prins en guerre. Et ne faiſoient point ces ſolemnels ſacrifices, ſi ce n'eſtoit de captifs, de ſorte qu il ſemble qu'en cela ils ont ſuyui le ſtile des anciens. Car ſelon que veulent dire certains Autheurs, pour ceſte occaſion ils appelloyent le ſacrifice *victima*, d autant que c'eſtoit de choſe vaincuë : comme meſme ils l'appelloyent *hoſtia quaſi ab hoſte*, pour ce que c'eſtoit vne offrande faite de leurs ennemis, cõbien que l'on ait accommodé ce mot à toutes ſortes de ſacrifices. A la verité les Mexiquains ne ſacrifioyent point à leurs idoles que leurs captifs, & n'eſtoyent les ordinaires guerres qu'ils faiſoyent, que pour auoir des captifs pour les ſacrifices. C'eſt pourquoy quand les vns & les autres ſe battoyent, ils taſchoyent de prendre vifs leurs contraires, & de ne les tuer point, pour iouyr de leurs ſacrifices. Et ceſte fut la raiſon que donna Motecuma au Marquis du Val, quand il luy demanda, pourquoy eſtant ſi puiſſant, & ayant conqueſté tant de Royaumes, il n'auoit pas ſubiugué la prouince de Tlaſcalla, qui eſtoit ſi proche, Motecuma reſpondit à cela, que pour deux cauſes,

il n'auoit pas conquesté ceste prouince, combien qu'il luy eust esté si facile s'il l'eust voulu entreprendre : l'vne pour auoir enquoy exercer la ieunesse Mexiquaine, de peur qu'elle ne se nourrist en oisiueté & delicatesse : l'autre & principale, qu'il auoit reserué ceste prouince, pour auoir d'où tirer des captifs pour sacrifier à leurs Dieux. La façon dont ils vsoient en ces sacrifices estoit qu'ils assembloient en ceste pallissade de testes de morts, qui a esté ditte cy dessus, ceux qui deuoient estre sacrifiez, & faisoit l'on auec eux au pied de ceste pallissade vne ceremonie, qui estoit qu'ils les mettoient tous arrangez au pied de ceste pallissade auec beaucoup d'hommes de garde qui les entouroient. Incontinent sortoit vn prestre vestu d'vne aube courte, pleine de flocquons ou houpettes par le bas, & descendoit du haut du temple auec vne idole faicte de paste de bled & mays amassé auec du miel, qui auoit les yeux de grains de voirre vert, & les dens de grains de mays, & descendoit auec toute la vistesse qu'il pouuoit les degrez du temple en bas : & montoit par dessus vne grande pierre qui estoit fichee en vne fort haute terrasse au milieu de la cour. Ceste pierre s'appelloit Quauxicalli, qui veut dire la pierre de l'Aigle, & y montoit le prestre par vn petit escallier qui estoit au deuant de la terrasse, & descendoit par vn autre qui estoit en l'autre costé, tousiours embrassant son idole. Puis mōtoit au lieu où estoient ceux que l'on deuoit sacrifier, & depuis vn bout iusques à l'autre alloit monstrant ceste idole à

vn chacun d'eux en particulier, leur disant, Cestuy est vostre Dieu. Et en acheuant de monstrer descendoit par l'autre costé des degrez, & tous ceux qui deuoient mourir s'en alloient en procession iusques au lieu où ils deuoient estre sacrifiez ; & là trouuoient apprestez les ministres qui les deuoient sacrifier. La façon ordinaire de sacrifier estoit d'ouurir l'estomac à celuy qu'ils sacrifioient, apres luy auoir tiré le cœur encor à demy vif, ils iettoient l'homme & le faisoient rouler par les degrez du temple, lesquels estoient tous baignez & soüillez de ce sang. Et à fin de le faire entendre plus particulierement, six Sacrificateurs constituez en ceste dignité, sortoient au lieu du sacrifice, quatre pour tenir les mains & les pieds de celuy que l'on deuoit sacrifier : l'autre pour tenir la teste, & l'autre pour ouurir l'estomach, & tirer le cœur du sacrifié. Ils appelloient ceux-là Chachalmua, qui en nostre langage vaut autant que ministre de chose sacrée. C'estoit vne dignité supresme & beaucoup estimée entr'eux, où l'on heritoit & succedoit comme en vne chose de mayorasque ou fief. Le ministre qui auoit l'office de tuer, qui estoit le sixiesme d'iceux, estoit estimé & honoré comme souuerain prestre & Pontife, le nom duquel estoit different, selon la difference des temps & solemnitez. Tout de mesme estoient leurs habits differens quand ils sortoient à excercer leur office, selon la diuersité de temps. Le nom de leur dignité estoit Papa & Topilzin, leur habit & robe estoit vne courtine rouge en façon de Dalmatique auec

des houpes au bas, vne couronne de riches plumes verdes, blanches & iaulnes ſur la teſte, & aux oreilles comme des pendans d'or, auſquels y auoit des pierres vertes enchaſſées, & au deſſoubs de la leure ioignant le milieu de la barbe auoit vne piece comme vn petit canon d'vne pierre azurée. Ces ſix ſacrificateurs venoient les viſages & les mains ointes d'vn noir fort luiſant. Les cinq autres auoient vne cheuelure fort creſpuë & entortillée auec des liſets de cuir, deſquels ils ſont ceints par le milieu de la teſte, & portans au front de petites rondelles de papier peintes de diuerſes couleurs, & eſtoient veſtus d'vne Dalmatique blanche ouurée de noir. Ils repreſentoient auec ceſt ornement, la meſme figure du diable: de ſorte que cela donnoit crainte & tremeur à tout le peuple de les voir ſortir auec vne ſi horrible repreſentation. Le ſouuerain preſtre portoit en la main vn grand couſteau d'vn caillou fort large & aigu, vn autre preſtre portoit vn collier de bois, ouuré en façon d'vne couleuure. Tous ſix ſe mettoient en ordre ioignant ceſte pierre pyramidalle, de laquelle i'ay parlé cy deuant, eſtant vis à vis de la porte de la chappelle de l'idole. Ceſte pierre eſtoit ſi pointuë, que l'homme qui deuoit eſtre ſacrifié, eſtant couché deſſus à la renuerſe, ſe plyoit de telle façon qu'en luy laiſſant ſeulement tomber le couſteau ſur l'eſtomach, fort facilement il s'ouuroit par le milieu. Apres que ces ſacrificateurs eſtoient mis en ordre, l'on tiroit tous ceux qui auoient eſté prins és guerres, leſquels

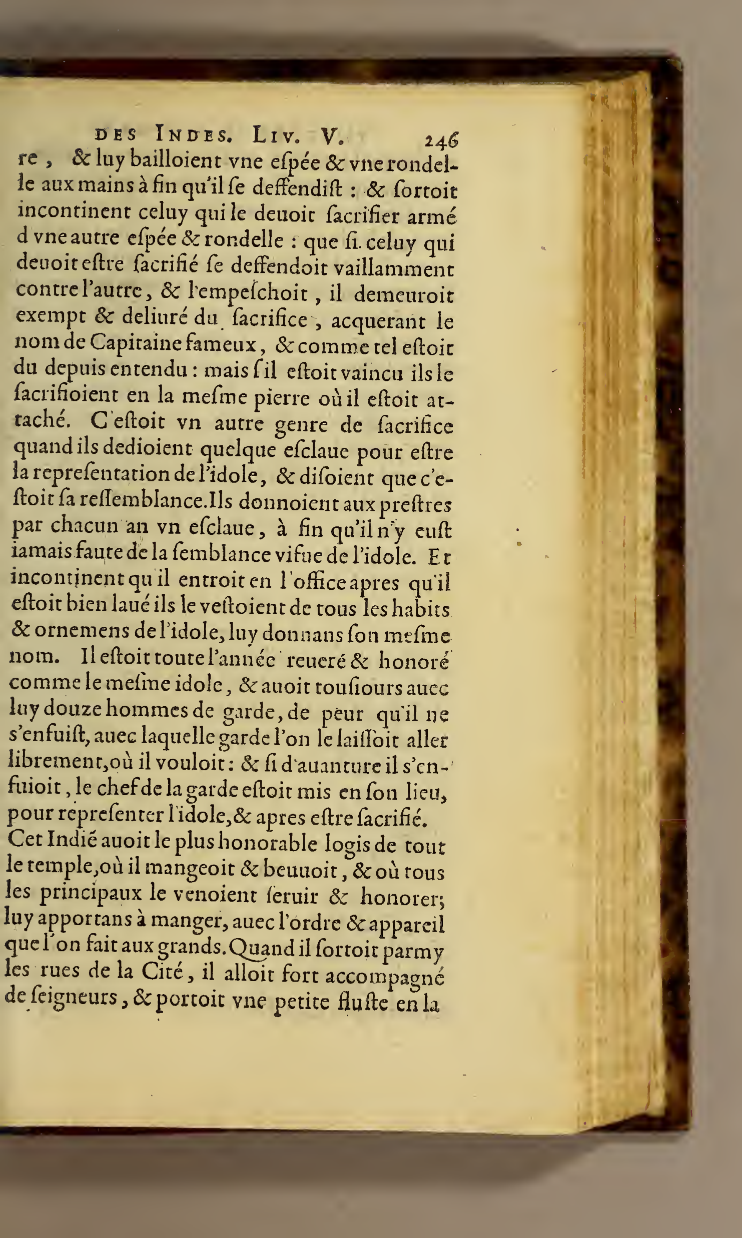
deuoient eſtre ſacrifiez en ceſte feſte. Et eſtans fort accompagnez d'hommes pour la garde & tous nuds, l'on les faiſoit monter de rang ces larges degrez au lieu où eſtoient appareillez les miniſtres : & comme chacun d'eux venoit en ſon ordre, les ſix Sacrificateurs le prenoient l'vn par vn pied, l'autre par vn autre : l'vn par vne main, & l'autre par l'autre, & le iettoient à la renuerſe ſur ceſte pierre pointuë, où le cinquieſme de ces miniſtres luy mettoit le collier de bois au col, & le grand preſtre luy ouuroit l'eſtomach auec le couſteau d'vne eſtrange promptitude & legereté, luy arrachant le cœur auec les mains, & le monſtroit ainſi fumant au Soleil, à qui il offroit ceſte chaleur & fumée de cœur, & incontinent ſe tournoit vers l'idole, & luy iettoit au viſage, puis ils iettoient le corps du ſacrifié, le roulant par les degrez du temple fort facilement, pour ce que la pierre eſtoit miſe ſi proche des degrez qu'il n'y auoit pas deux pieds d'eſpace entre la pierre & le premier degré : de ſorte que d'vn ſeul coup de pied ils iettoient les corps du haut en bas. De ceſte façon ils ſacrifioient vn à vn tous ceux qui y eſtoient deſtinez, & apres qu'ils eſtoient morts, & que l'on auoit ietté les corps en bas, leurs maiſtres ou ceux qui les auoient prins les alloient releuer, & les emportoient, puis apres les ayans departis entre eux ils les mangeoient celebrans leur feſte & ſolemnité. Il y auoit touſiours pour le moins quarante ou cinquante de ces ſacrifiez, pource qu'il y auoit des hommes fort adroits à les prendre. Les na-

tions circonuoisines en faisoient autāt, imitans les Mexiquains en leurs coustumes & ceremonies sur le seruice des Dieux.

D'vne autre sorte de sacrifices d'hommes, dont vsoient les Mexiquains.

CHAP. XXI.

IL y auoit vne autre sorte de sacrifices qu'ils faisoient en diuerses festes, lesquels ils appelloiēt Racaxipe Velizetli, qui est autant qu'escorchemēt de personnes. L'on l'appelle ainsi, pourcequ'en certaines festes ils prenoient vn ou plusieurs esclaues, selon le nombre qu'ils vouloiēt, & apres l'auoir escorché en reuestoient de la peau vn homme qui estoit deputé à cest effect. Cestuy-là s'en alloit par toutes les maisons & marchez de la Cité, dançant & ballant, & luy deuoient tous offrir quelque chose, & si quelqu'vn ne luy offroit rien, il le frappoit d'vn coing de la peau au visage, le soüillant de ce sang figé qui y estoit. Ceste inuention duroit iusques à ce que le cuir se corrompist, pendant lequel temps ceux qui alloient ainsi assembloient beaucoup d'aumosnes qu'ils employent aux choses necessaires pour le seruice de leurs Dieux. En beaucoup de ces festes ils faisoient vn deffy entre celuy qui sacrifioit, & celuy qui deuoit estre sacrifié, en ceste forme. Ils attachoient l'esclaue par vn pied à vne grande roüe de pier-



re, & luy bailloient vne eſpée & vne rondelle aux mains à fin qu'il ſe deffendiſt : & ſortoit incontinent celuy qui le deuoit ſacrifier armé d'vne autre eſpée & rondelle : que ſi celuy qui deuoit eſtre ſacrifié ſe deffendoit vaillamment contre l'autre, & l'empeſchoit, il demeuroit exempt & deliuré du ſacrifice, acquerant le nom de Capitaine fameux, & comme tel eſtoit du depuis entendu : mais ſ'il eſtoit vaincu ils le ſacrifioient en la meſme pierre où il eſtoit attaché. C'eſtoit vn autre genre de ſacrifice quand ils dedioient quelque eſclaue pour eſtre la repreſentation de l'idole, & diſoient que c'eſtoit ſa reſſemblance. Ils donnoient aux preſtres par chacun an vn eſclaue, à fin qu'il n'y euſt iamais faute de la ſemblance vifue de l'idole. Et incontinent qu'il entroit en l'office apres qu'il eſtoit bien laué ils le veſtoient de tous les habits & ornemens de l'idole, luy donnans ſon meſme nom. Il eſtoit toute l'année reueré & honoré comme le meſme idole, & auoit touſiours auec luy douze hommes de garde, de peur qu'il ne s'enfuiſt, auec laquelle garde l'on le laiſſoit aller librement, où il vouloit : & ſi d'auanture il s'enfuioit, le chef de la garde eſtoit mis en ſon lieu, pour repreſenter l'idole, & apres eſtre ſacrifié. Cet Indié auoit le plus honorable logis de tout le temple, où il mangeoit & beuuoit, & où tous les principaux le venoient ſeruir & honorer; luy apportans à manger, auec l'ordre & appareil que l'on fait aux grands. Quand il ſortoit parmy les rues de la Cité, il alloit fort accompagné de ſeigneurs, & portoit vne petite fluſte en la

main, qu'il touchoit de fois à autre, pour faire entendre qu'il passoit. Et incontinent les femmes sortoient auec leurs petits enfans en leurs bras, & les luy presentoient, le saluans comme Dieu. Tout le reste du peuple en faisoit autant; Ils le mettoient de nuit en vne forte prison, ou cage, de peur qu'il ne s'en allast, iusques à ce que arriuant la feste, ils le sacrifioient, comme i'ay dit cy dessus. Par ces façons, & beaucoup d'autres le Diable abusoit, & entretenoit ces pauures miserables, & estoit telle la multitude de ceux, qui estoient sacrifiez par ceste infernalle cruauté, qu'il semble que ce soit chose incroyable: Car ils afferment, qu'il y en auoit quelques fois plus de cinq mil, & que tel iour s'est passé, qu'ils en ont sacrifié plus de vingt mil, en diuers endroits. Le diable vsoit, pour entretenir ceste tuerie d'hommes, d'vne plaisante & estrange inuention, qui estoit, que quand il plaisoit aux prestres de Satan, ils alloient aux Roys, & leur declaroient comme leurs dieux se mouroient de faim, & qu'ils eussent memoire d'eux. Incontinent les Roys s'appareilloient, & aduertissoient les vns les autres, que les dieux demandoient à manger, partant qu'ils commandassent au peuple, de se tenir prest à venir à la guerre, & ainsi le peuple assemblé, & les compagnies ordonnees ils sortoient aux champs, où ils assembloiēt leur armée, & toute leur dispute & combat, estoit de se prendre les vns les autres pour sacrifier, taschans de se faire paroistre tant d'vn costé que d'autre, en amenant le plus de captifs pour le sacrifice, tellement qu'en ces batailles,

ils taschoient plus à s'entre-prẽdre, qu'à s'entretuer, pource que tout leur but estoit d'amener des hõmes vifs, pour dõner à manger à leurs idoles, qui estoit la façon, par laquelle ils apportoient les victimes à leurs Dieux; Et doit on sçauoir que iamais Roy n'estoit couronné, qu'au preallable il n'eust subiugué quelque prouince de laquelle il amenast vn grand nombre de captifs, pour les sacrifices de leurs dieux, & ainsi par tous moyẽs, c'estoit chose infinie, que le sang humain que l'on espandoit en l'honneur de Satan.

Comme desia les Indiens estoient lassez, & ne pouuoient plus souffrir la cruauté de leurs dieux.

Chap. XXII.

PLusieurs de ces barbares estoient desia lassez & ennuyez d'vne si excessiue cruauté, à espãdre tant de sang d'hommes, & du tribut si ennuyeux d'estre tousiours en peine de gaigner des captifs, pour la nourriture de leurs Dieux, leur semblant vne chose insupportable. Et neantmoins ils ne laissoient de suyure & executer leurs rigoureuses loix, pour la grand' crainte que les ministres des idoles leur donnoient de leur costé, & par les ruses auec lesquelles ils tenoient ce peuple en erreur; Mais en l'interieur ils desiroient assez, de se voir libres d'vne si pezante charge. Et fust vne grande prouidẽce de Dieu, que les premiers

qui leur donnerent la cognoissance de la loy de Christ, les trouuassent en ceste disposition: pource que sans doute, ce leur sembla vne bonne loy, & vn bon Dieu, qui vouloit estre seruy de ceste façon. Sur ce propos me contoit vn religieux graue en la neufue Espagne, que quand il fut en ce royaume il auoit demandé à vn ancien Indien, homme de qualité, comment les Indiens auoient si tost receu la loy de Iesus-Christ, & laissé la leur, sans faire d'auantage de preuue, d'essay, ny de dispute sur icelle, car il sembloit qu'ils s'estoient changez sans y auoir esté esmeus pas raison suffisante. L'Indien respondit, ne croy point pere, que nous prenions si inconsiderement la loy de Christ, comme tu dis, pource que ie t'apprens, que nous estions desia lassez, & mescontens des choses que les idoles nous commandoient, & que nous auiōs desia parlé de les laisser, & de prendre vne autre loy. Et comme nous trouuasmes que celle que vous nous preschiez, n'auoit point de cruautez, & qu'elle nous estoit fort conuenable, iuste, & bonne, nous entendismes, & creusmes, que c'estoit la vraye loy, & ainsi nous la receusmes fort volontairement. La responce de cest Indien s'accorde bien auec ce que l'on list aux premiers discours que Hernand Cortés enuoya à l'Empereur Charles le quint, où il raconte, que apres auoir conquesté la Cité de Mexicque, estant en Cuyoacan, luy vindrent des ambassadeurs de la republicque & prouince ce de Mechoacan, demandās qu'il leur enuoiast sa loy, & qu'il la leur apprist & fist entēdre, pour

autant qu'ils pretendoient de laiſſer la leur, qui ne leur ſembloit pas bonne, ce que leur accorda Cortés, & auiourd'huy ſont les meilleurs Indiens, & plus vrais Chreſtiens qui ſoient en la neufue Eſpagne. Les Eſpagnols qui virent ces cruels ſacrifices d'hommes, ſe determinerent d'employer toute leur puiſſance, à deſtruire vn ſi deteſtable, & maudit carnage d'hommes, & d'autant plus qu'ils veirent vn ſoir deuant leurs yeux ſacrifier, ſoixante, ou ſoixante & dix ſoldats Eſpagnols, qui auoient eſté prins en vne bataille, qui ſe donna ſur la conqueſte de Mexicque, & vne autre fois trouuerent eſcrit de charbon, en vne chambre en Tezcuſco, ces mots, *Icy fuſt priſonnier, vn tel malheureux, auec ſes compagnons, que ceux de TeZcuſco ſacrifierent.* Il aduint meſme à ce propos, vn cas fort eſtrange, & neantmoins veritable, ayant eſté rapporté par perſonnes dignes de foy, & fut que les Eſpagnols regardans vn ſpectacle de ces ſacrifices, & comme ils auoient ouuert & tiré le cœur à vn ieune homme fort diſpos, l'ayant ietté, & fait rouleur du haut en bas de degréz comme eſtoit leur couſtume quand il vint en bas dit aux Eſpagnols en ſa langue, Cheualliers ils m'ont tué, ce qui eſmeut grandement les noſtres d'horreur, & de pitié.

Et n'eſt point choſe incroyable, que ceſtuy là, ayant le cœur arraché, ait peu parler, attendu que Galien raconte qu'il eſt arriué pluſieurs fois aux ſacrifices des animaux, apres leur auoir tiré le cœur & ietté ſur l'autel, que les animaux reſpiroient, voire bramoient & cryoient hautement, meſme couroient quelque temps. Laiſ-

Galen. lib. 2. de Hippoc & Platon placit. cap 4

ſans maintenant ceſte queſtion, comme il ſoit poſſible que cela puiſſe eſtre par nature, ie pour ſuiuray mon intention, qui eſt de faire voir, combien ces barbares abhorroient deſia ceſte inſupportable ſeruitude, qu'ils auoient à l'homicide infernal, & combien grande a eſté la miſericorde que le Seigneur leur a faicte, en leur communicquant ſa loy, douce, & du tout aggreable.

Comme le diable s'eſt efforçé d'enſuyure, & de contrefaire les ſacrements de la ſaincte Egliſe.

CHAP. XXV.

CE qui eſt le plus eſmerueillable de l'enuie & preſomption de Satá, eſt qu'il ait contrefait non ſeulement en l'idolatrie & ſacrifices, mais auſſi en certaines ceremonies, noz Sacrements, que Ieſus Chriſt, noſtre Seigneur a inſtituez, & deſquels vſe la ſaincte Egliſe, ayant ſpeciallement pretendu imiter, en quelque façon le ſacrement de communion, (qui eſt le plus haut, & le plus diuin de tous) pour le grand erreur des infidelles qui y procedoiét de ceſte maniere. Au premier moys qu'au Peru ils appellent Raymé & reſpond à noſtre Decembre, ſe faiſoit vne tres-ſollemnelle feſte, appellée Capacrayme, & en icelle ſe faiſoient beaucoup de ſacrifices, & ceremonie, qui duroient pluſieurs iours, pendant leſquels nul forain, ou eſtranger ne ſe pouuoit trouuer

trouuer en la cour, qui estoit en Cusco. Ces iours estants passez, ils donnoient congé & licence aux estrangers d'entrer, afin qu'ils participassent à la feste, & aux sacrifices, leur communiant en ceste forme. Les Mamacomas du Soleil, qui estoient comme religieuses du Soleil, faisoiẽt de petits pains de farine de Mays, teinte & paistrie auec le sang des moutons blãcs qu'ils sacrifioiẽt ce iour là, incontinent ils commandoient que tous les forains des prouinces entrassẽt, lesquels se mettoient en ordre, & les prestres qui estoiẽt de certain lignage, descendans de Liuquiyupangui, donnoient à chacun vn morceau de ces petits pains, leur disants qu'ils leur donnoient ces morceaux, afin qu'ils fussent confederez, & vnis auec l'Ingua, & qu'ils les aduisoient, qu'ils ne dissent ny pensassent, mal contre l'Ingua, mais qu'ils luy portassent tousiours bonne affection, pource que ce morceau seroit tesmoing de leur intention, & volonté, que s'ils ne faisoient ce qu'ils debuoient, il les descouuriroit, & seroit contre eux. L'on portoit ces petits pains en de grands plats d'or, & d'argent, qui estoit destinez pour cet effet, & tous receuoient, & mangoient ces morceaux remercians infiniment le Soleil d'vne si grande grace qu'il leur faisoit, disans des parolles, & faisans des signes d'vn grand contẽtement & deuotion: Protestans qu'en leur vie, ils ne feroient, ny penseroient chose contre le Soleil, ny contre l'Ingua, & qu'auec ceste cõdition ils receuoient ce manger du Soleil, & que ce manger demeureroit en leurs corps, pour tesmoignage de la fidelité qu'ils gardoient au So-

leil,& à l'Ingüa leur Roy. Ceste façon de communier diaboliquement se faisoit mesme au dixiesme mois appellé Coyarayme,qui estoit Septembre, en la feste sollemnelle,qu'ils appellent Cytua,faisant la mesme ceremonie,& outre ceste communion,(s'il est permis d'vser de ce mot, en chose diabolique)qu'ils faisoient à tous ceux qui venoient de dehors;ils enuoioiẽt aussi de ces pains,en to⁹ les guacas,sanctuaires ou idoles de tout le roiaume,& tout en vn mesme temps s'y trouuoient des personnes de tous costez,qui venoient expres pour les receuoir, ausquels ils disoient en leur baillãt,que le Soleil leur enuoioit cela en signe qu'il vouloit que to⁹ le venerassent &honorassent,& en enuoioiẽt mesme par honneur aux Caciques. Quelqu'vn parauanture,tiẽdra cecy pour fable & inuention,mais pourtant c'est vne chose tres-veritable, que depuis Ingua Yupangi(qui est celuy qui a fait plus de loix, de coustumes,& ceremonies.comme Numa à Rome)dura ceste maniere de communion, iusques à ce que l'Euangile de nostre Seigneur Iesus Christ, mit hors toutes ces superstitions, leur donnant le vray manger de vie qui conserue & vnit les ames auec Dieu. Qui voudra s'en satisfaire plus amplement, lise la relation que le licentié Polo escriuit à l Archeuesque des Roys, Dom Ieronimo de Loaysa,où il trouuera cecy, & beaucoup d'autres choses qu'il a descouuertes & approuuées,par sa grande diligence.

De la façon, que le diable s'est efforcé de contrefaire en Mexique, la feste du S. Sacrement & communion, dont vse la saincte Eglise.

CHAP. XXIIII.

CE sera chose encor plus esmerueillable, d'ouir parler de la feste & sollemnité de la communion, que le mesme diable prince d'orgueil, ordonna en Mexique, laquelle (bien qu'elle soit vn peu lõgue) il ne sera mal à propos de raconter, selon qu'elle est escripte par personnes dignes de foy. Les Mexiquains faisoient au mois de May, leur principalle feste de leur Dieu Vitzilipuztli, & deux iours auparauant ceste feste, ces filles dont i'ay parlé cy dessus, qui estoiẽt recluses au mesme Temple, & estoient comme religieuses, moulloient vne quantité de semence de blettes, auec du Mays rosty, & apres qu'il estoit moulu le paistrissoient & amassoient auec du miel, & faisoient de ceste paste vn idole, de la mesme grandeur qu'estoit celuy de bois, luy mettans au lieu des yeux, des grains de voirres verts azurez ou blancs, & au lieu de dents, des grains de Mays, assis auec tout l'ornement, & appareil que i'ay dit cy dessus. Apres qu'il estoit du tout acheué, tous les Seigneurs venoient, & luy apportoient vn vestement exquis, & riche, tout semblable à celuy de l'idole, duquel ils le vestoient. Et apres l'auoir ainsi vestu & orné, ils l'asseoient en vn escabeau azuré, & sur

vn brancard pour le porter ſur les eſpaules. Le matin de la feſte venu, vne heure auant le iour ſortoient toutes ces filles veſtues de blanc, auec des ornements tous neufs, leſquelles eſtoiẽt appellees ce iour là Sœurs du Dieu Vitzilipuztli. Elles venoient couronnees de guirlandes de mays roſty & creuaſſé, reſſemblant azahar ou fleur d'orenge, & portoient en leur col de groſſes chaiſnes de meſme, qui leur paſſoient en eſcharpe, par deſſoubs le bras gauche. Elles eſtoiẽt colorees de vermeillon, par les ioües, & auoient les bras depuis les couldes iuſques aux poings couuerts de plumes rouges de perroquets, & ainſi ornees elles prenoient l'idole ſur leurs eſpaulles, le tirans, & portans en la cour où eſtoient deſia tous les ieunes hommes, veſtus d'habits faits d'vn red artificieux eſtans couronnez de la meſme façon que les femmes. Lors que ces filles ſortoient auec l'idole les ieunes hommes s'approchoient, auec beaucoup de reuerence, & prenoient la litiere, ou brancard, où eſtoit l'idole ſur leurs eſpaules, la portans au pied des degrez du Temple, où tout le peuple s'humilioit, & prenant de la terre de l'aire, ſe la mettoit ſur la teſte, qui eſtoit vne ceremonie ordinaire, qu'ils obſeruoient entre eux, aux principalles feſtes de leurs dieux. Ceſte ceremonie faite, tout le peuple ſortoit en proceſſion, auec toute la diligence & legereté, qui leur eſtoit poſſible, & alloient à vne montagne, qui eſtoit à vne lieüe de la Cité de Mexique, appellée Chapultepec, & là faiſoient vne ſtation & des ſacrifices. Incontinent ils partoient

de là auec la mesme diligence, pour aller en vn lieu proche de là, qu'ils appelloient Atlacuyauaya, où ils faisoient la seconde station, & de là alloient en vn autre bourg vne lieüe plus outre qui se dit Cuyoaquan, d'où ils partoient, retournans en la Cité de Mexique, sans faire aucune autre station. Ils faisoient ce chemin de plus de quatre lieües, en trois ou quatre heures, & appelloient ceste procession, Y payna Vitzilipuztli, qui veut dire, le viste, & diligent chemin, de Vitzilipuztli. Arriuez au pied des degréz ils mettoient bas le brancard de l'idole, & prenoient de grosses cordes qu'ils attachoient aux bras du brancard, puis auec beaucoup de discretion & de reuerence, ils montoient la litiere auec l'idole, au sommet du Temple, les vns tirans d'enhaut, & les autres leur aydans d'embas, cependant l'on n'entendoit retentir que le son des flustes, des buccines, des cornets, & des tanbours qui sonnoient. Ils le montoient de ceste façon, d'autant que les degréz du Temple estoient fort roides & estroits, & l'escallier fort large, tellement qu'ils n'y pouuoient monter ceste litiere sur leurs espaulles. Pendant qu'ils montoient ceste idole, tout le peuple estoit en la cour, auec beaucoup de reuerence, & de crainte. Apres qu'il estoit monté iusques au hault, & qu'on l'auoit mis en vne petite loge de roses, qu'ils luy tenoient apprestée, incontinent venoient les ieunes hommes, lesquels semoient, & respandoient beaucoup de fleurs de diuerses couleurs, dont ils rem-

plissoient tout le temple dedans & dehors. Cela fait toutes les filles sortoient auec l'ornement susdit,& apportoient de leur conuent des tronçons ou morceaux de paste composée de blettes, & de mays rosty, qui estoit de la mesme paste dequoy l'idole estoit fait & composé, & estoient en forme de grands os. Ils les bailloient aux ieunes hommes, lesquels les portoient en haut, les mettans aux pieds de l'idole, dont ils remplissoient tout le lieu, iusques à ce qu'il n'y en peust entrer d'auantage. Ils appelloient les tronçons de paste, les os & chair de Vitzilipuztli. Et ayans ainsi estendu ces os, aussi tost venoient tous les anciens du temple, prestres, Leuites,& tout le reste des ministres, selon leurs dignitez & antiquitez (car il y auoit entr'eux sur ce poinct vne belle regle & ordonnance, & venoient les vns apres les autres auec leurs voiles de red, de diuerses couleurs & ouurages, selon la dignité & office d'vn chacun, ayans des guirlandes en leurs testes, & des chaines de fleurs pendües au col. Apres eux venoient les Dieux & Deesses qu'ils adoroient en diuerses figures, vestus de la mesme liurée, puis se mettans en ordre autour de ces tronçons & morceaux de paste faisoient certaine ceremonie en chantant & ballant sur iceux. Au moyen dequoy ils demeuroient benits & consacrez pour la chair & os de ceste idole. La ceremonie & benediction de ces tronçons de paste, par laquelle ils estoient tenus & estimez pour os & chair de l'idole, estant acheuée,

ils honoroient ces morceaux de la mesme maniere que leur Dieu. Puis sortoient les Sacrificateurs qui commençoient le sacrifice d'hommes, en la façon qu'il a esté dit cy dessus, & en sacrifioit-on ce iour-là plus grand nombre qu'en nul autre, pour autant que c'estoit la feste la plus solemnelle qu'ils eussent. Les sacrifices estans acheuez, sortoient tout aussi tost tous les ieunes hommes & filles du temples, ornés comme il a esté dit : & apres s'estre mis en ordre & s'estre rangez les vns vis à vis des autres, ils balloient & dançoient au son du tambour qu'on leur sonnoit en loüange de la solemnité & de l'idole qu'ils celebroient. Auquel chant tous les Seigneurs anciens, & les plus notables leur respondoient ballans à l'entour d'iceux, & faisans vn grand cercle comme ils ont de coustume, demeurans tousiours les ieunes hommes & filles au milieu. A ce beau spectacle venoit toute la Cité, & auoit vn commandement fort diligemment obserué en ceste terre, que le iour de l'idole Vitzilipuztli, l'on ne deuoit manger autre viande que ceste paste emmiellée dequoy l'idole estoit fait. Et ceste viande se deuoit manger incontinent au poinct du iour, & ne deuoit-on boire d'eaüe ny aucune autre chose apres iusques apres midy, & tenoient que c'estoit vn mauuais augure, voire sacrilege que de faire le contraire ; mais apres les ceremonies acheuées il leur estoit permis de manger toute autre chose. Pendant le temps de ceste ceremonie ils cachoient l'eaüe aux petits enfans, aduertissans tous ceux qui auoient

l'vsage de raison de ne boire point d'eaüe, que s'ils le faisoient, l'ire de Dieu viendroit sur eux, & mourroient, ce qu'ils obseruoient fort diligemment & rigoureusement. Les ceremonies, bal & sacrifices acheuez, ils s'en alloient tous despouiller, & les prestres & dignitez du temple prenoient l'idole de paste, lequel ils despouilloient de ces ornements qu'il auoit, & faisoient plusieurs morceaux, tant de cest idole mesme, que de ces tronçons qui estoient consacrez, puis apres ils les departoient au peuple en forme de Communion, commençans aux plus grands, & continuans au reste, tant hommes, femmes, que petits enfans, lesquels les receuoiét auec tant de pleurs, de crainte & de reuerence, que c'estoit vne chose admirable, disans qu'ils mangeoient la chair & les os de Dieu, dequoy ils se tenoient indignes. Ceux qui auoient des malades en demandoient pour eux, & leur portoient auec beaucoup de reuerence & veneration. Tous ceux qui communioient demeuroient obligez de donner le disme de ceste semence ou grain, dequoy estoit fait l'idole. La solemnité de la Communion estant acheuée, vn vieillard de beaucoup d'authorité montoit sur vn lieu eminent, & d'vne voix haute preschoit leur loy & leurs ceremonies. Qui ne s'esmerueillera donc que le diable ait esté si curieux de se faire adorer & receuoir en la façon que IESVS CHRIST nostre Dieu a ordonné & enseigné, & comme la saincte Eglise a accoustumé? Par cela certes, l'on voit clairement verifié ce

qui a esté proposé au commencement, que Satan tasche & s'efforce tant qu'il peut d'vsurper & de desrober pour soy l'honneur & seruice qui est deu à Dieu seul, encor qu'il y mesle tousiours ses cruautez & ordures, pource que c'est vn esprit d'homicide & d'immondicité, & pere de mensonge.

Des Confesseurs & de la Confeßion dont vsoient les Indiens.

CHAPITRE XXV.

LE pere de mensonge a voulu mesme contre-faire le sacrement de Confession, & en ses idolatries se faire honorer auec des ceremonies fort semblables à l'vsage des fideles. Au Peru ils auoient opinion, que toutes les maladies & aduersitez leur venoient pour les pechez qu'ils auoient faits, & pour remede ils vsoient de sacrifices, & outre cela se confessoient mesme verbalement presque en toutes les prouinces, & auoient des confesseurs deputez pour cest effect, des superieurs, & d'autres qui leur estoient inferieurs : & y auoit des pechez reseruez au superieur. Ils receuoient des penitences, voire quelques fois tres-rigoureuses : & principalement quand le pecheur estoit quelque pauure homme, qui n'auoit que donner au Confesseur, & estoit cest office de Confesseur mesme exercé par les femmes. L'vsage de ces Confesseurs sorciers, qu'ils appellent Ychuiri ou

Ychuri, a esté le plus vniuersel és prouinces de Collasuio. Ils ont vne opinion que c'est vn enorme peché d'en celer en la Confession quelqu'vn qu'ils ayent commis. Et les Ychuris ou Confesseurs descouuroient, si l'on leur en celoit par des sorts, ou par le regard de la courroye de quelque animal, & les chastioient en leur donnant vn nombre de coups d'vne pierre sur les espaules iusques à ce qu'ils eussent tout descouuert, puis apres luy donnoient vne penitence, & faisoient le sacrifice. Ils se seruent mesme de ceste Confession, quand leurs enfans, leurs femmes, leurs maris ou leurs Caciques sont malades, ou qu'ils sont en quelques grands trauaux. Et quand l'Ingua estoit malade toutes les prouinces se confessoient, principalement ceux de la prouince de Collao. Les Confesseurs estoient obligez de tenir secrettes les confessions qu'ils receuoient, sinon en certains cas limitez. Les pechez desquels principalement ils se confessoient, estoit le premier de tuer l'vn l'autre hors la guerre: en apres de desrober, de prendre la femme d'autruy, de donner du poison ou sorcellerie pour faire mal, & tenoient pour vn grief peché, de s'oublier à la reuerence de leurs Guacas ou chapelles, de ne garder point les festes, de dire mal de l'Ingua, de ne luy obeyr point. Ils ne s'accusoient point d'actes & pechez interieurs, mais selon le rapport de quelques prestres, depuis que les Chrestiens vindrent en ce pays, ils s'accuserent aussi à leurs Ychuris, & confesseurs de leurs pensees. L'Igua ne con-

fessoit ses pechez à nul homme, mais seulement au Soleil, afin qu'il les dist au Viracocha, & qu'il les luy pardonnast. Apres que l'Ingua s'estoit confessé, il faisoit vn certain bain pour acheuer de se nettoyer en vne riuiere courante, disant ces paroles : I'ay dit mes pechez au Soleil, toy riuiere recoy les, & les porte à la mer, où iamais ils ne puissent paroistre. Les autres qui se confessoyent vsoyent mesmement de ces bains, auec certaines ceremonies fort semblables à celles dont les Mores vsent auiourd'huy, qu'ils appellent Guadoy, & les Indiens les appellent Opacuna. Et quand il arriuoit à quelque hôme que ses enfans luy mouroyent, il estoit tenu pour vn grand pecheur, & luy disoyent que c'estoit pour ses pechez que le fils estoit mort premier que le pere. C'est pourquoy ceux à qui cela arriuoit, apres qu'ils s'estoyent confessez, ils estoyent baignez en ce bain appellé Opacuna, comme il a estè dit cy dessus : puis quelque Indien monstrueux, comme bossu & contrefait de nature, les venoit foetter auec certaines orties. Si les Sorciers ou enchanteurs par leurs sorts ou augures, affermoyent que quelque malade deuoit mourir, le malade ne faisoit point de difficulté de tuer son propre fils, encor qu'il n'en eust point d'autres, esperant par ce moyen se sauuer de la mort, & disant qu'au lieu de luy il offroit son fils en sacrifice. Et depuis qu'il y a des Chrestiens en ceste terre, ceste cruauté a esté encor exercee en quelques endroits. C'est à la verité vne chose estrange, que ceste coustume de con-

feſſer les pechez ſecrets, ſoit demeuree ſi long temps,& de faire de ſi rigoureuſes pœnitences qu'ils faiſoyent, comme de ieuner, de donner des habits,de l'or, de l'argent, de demeurer aux montagnes, & de receuoir de grands coups ſur les eſpaulles. Les noſtres diſent, qu'en la prouince de Chiquito, ils rencontrent encor auiourd'huy ceſte peſte de confeſſeurs, ou Ychuris, & que beaucoup de malades ſe retirent vers eux: mais deſia par la grace de Dieu, ce peuple va du tout s'eſclairciſſant,& recognoiſſent l'effect & le grand benefice de noſtre confeſſion ſacramentale, à laquelle ils viennent auec vne grande deuotion. Et en partie cet vſage paſſé leur a eſté permis par la prouidence du Seigneur, afin que la confeſſion ne leur ſemblaſt difficile. Par ce moyen le Seigneur eſt en tout glorifié, & le Diable mocqueur, demeuré mocqué. Or d'autant que c'eſt vne choſe qui touche à ce propos, ie raconteray icy l'vſage d'vne eſtrange confeſſion que le Diable auoit introduite au Iappon,comme il appert par vne lettre venue de là, qui dit ainſi. Il y a en Ocaca des roches tres-grandes, & ſi hautes, qu'il y a des pics en icelles,de plus de deux cens braſſes de haut. Entre ces grands rochers, il y a vn de ces pics, ou pointes qui s'eſleue ſi terriblement haut, que quand les Xamabuzis (qui ſont les pelerins) le regardent ſeulement,les membres leur en tremblent, & les cheueux s'en heriſſonnent, tant eſt ce lieu terrible & eſpouuentable. Il y a au ſommet de ceſte pointe vne grande verge de fer de trois braſſes de long, qui y

eſt poſée par vn eſtrange artifice. Au bout de ceſte verge eſt attachée vne balance, dont les eſcailles ſont ſi grandes, qu'en vne d'icelles ſe peut aſſeoir vn hõme, & les Goquis, (qui ſont des diables en figure humaine) commandẽt que vn de ces pelerins y entrẽt les vns apres les autres, ſans qu'il en reſte vn ſeul, puis auec vn engin & inſtrument qui ſe remeüe, moyennant vne roüe, ils font que ceſte verge de fer, en laquelle la balance eſt pendue, ſorte dehors, & demeure toute ſuſpendue en l'air, eſtant aſſis l'vn des Xamabuxis en l'vn des plateaux de ceſte ballance. Et cõme l'eſcaille où eſt aſſis l'homme, n'a point de contrepois de l'autre coſté, incontinent elle pẽd en bas, & l'autre ſ'eſleue iuſques à ce qu'elle rencontre & touche à la verge. Alors les Goquis leur diſent du rocher, qu'ils ſe confeſſent, & diẽt tous les pechez qu'ils auront commis, dont ils ſe ſouuiendront, & ce à haute voix, afin que tous les autres qui ſont là le puiſſent ouyr. Incontinent il commence à ſe confeſſer, pendant quoy quelques vns des aſſiſtans ſe rient des pechez qu'ils oyent, & les autres en gemiſſent. Et à chaque peché qu'ils diſent, l'autre eſcaille de la ballance baiſſe vn peu, iuſques à ce que finablemẽt ayant dit tous ces pechez, la vuide demeure eſgalle à l'autre, où eſt le triſte pœnitent, puis les Goquis refont tourner la roüe, & retirent vers eux la verge & ballance d'où ſort le pelerin, & apres y en entre vn autre, iuſques à ce que tous y ayent paſſé. Vn Iapponnois contoit cela apres qu'il fuſt Chreſtien, diſant qu'il auoit eſté en ce pelerinage, & entré en la ballance ſept fois, où

publiquement il s'estoit confessé. Il disoit mesme, que si dauanture quelqu'vn de ceux qui sont mis en ce lieu, ne raconte le peché, comme il est passé, ou qu'il en celle quelqu'vn, l'escaille de la ballance vuide, ne s'abbaisse point, & s'il s'obstine apres qu'on luy a fait instance de se confesser, & ne vueille descouurir tous ces pechez, les Boquis le iettent & font choir du haut en bas, où en vn moment il est rompu & brisé en mille pieces. Neantmoins ce Chrestien nommé Iean nous disoit, qu'ordinairement la crainte & tremeur de ce lieu, est si grande à tous ceux qui s'y mettent, & le danger que chacun voit à l'œil, de tomber de la ballance, & estre desrompu & brisé en bas, qu'il aduient fort peu souuent qu'il y en aye, qui ne descouurent tous leurs pechez. Ce lieu est appellé d'vn autre nom Sangenotocoro, qui veut dire lieu de confession. L'on voit bien clairemét par ce discours, comme le diable a pretendu vsurper pour soy le seruice diuin, en faisant de la confession des pechez (laquelle le Sauueur a instituee pour le remede des hommes) vne superstition diabolique, pour leur grand dommage & perdition. Et ne l'a pas fait moins à l'endroit de la Gentilité du Iappon, qu'à l'édroit de celle des prouinces de Collao au Peru.

De l'abominable onction, dont vsoyent les prestres Mexiquains & autres nations, & de leur sortileges.

CHAP. XXVI.

DIeu ordonna en la loy ancienne, la façon comme l'on deuoit consacrer la personnne d'Aaron & les autres prestres, & en la loy Euangelique nous auons mesme le S. Chresme, & onction, dequoy l'on vse quand l'on nous sacre prestres de Christ. Il y auoit mesme en la loy ancienne, vne certaine composition odoriferante, que Dieu deffendoit d'employer en autre chose qu'au seruice diuin. Le diable a voulu contrefaire toutes ces choses à sa façon, comme il a accoustumé, ayant inuenté à ceste fin des choses si ordes, & si salles, qu'elles monstrent assez quel en est l'Autheur. Les prestres des idoles en Mexique, s'oignoyent en ceste maniere. Ils s'oignoient le corps depuis les pieds iusques à la teste, & tous les cheueux aussi, lesquels leur demeuroient en forme de tresses ressemblans à des crins de cheual, à cause qu'ils y appliquoyent ceste onction humide & mouillée. Les cheueux leur croissoient tellement auec le temps, qu'ils leur tomboient iusques aux iarets, si pesants qu'ils leur donnoient beaucoup de peine à les porter, car ils ne les coupoyent, ny tondoient point, iusques, à ce qu'ils mourussent, ou qu'on les en dispensast pour leur

grande vieilleſſe, ou bien qu'on les employaſt aux gouuernements & autres offices honorables en la republique. Ils portoient leurs cheuellures treſſees, de ſix doigts de l'arge, & ſe noirciſſoient & teignoyent auec de la fumee de bois de pin, ou raiſine, pour ce que de toute antiquité entre eux, ç'a eſté touſiours vne offrande qu'ils faiſoient à leurs idoles. Et pour ceſte occaſion elle eſtoit fort eſtimee & reueree. Ils eſtoient touſiours noircis de ceſte teinture, depuis les pieds iuſques à la teſte, tellement qu'ils reſſembloyent à des Negres fort reluiſants, & celle la eſtoit leur ordinaire onction. Toutesfois quand ils alloyent ſacrifier & ençenſer dedans les montaignes, ou aux ſommets d'icelles, & aux cauernes obſcures & tenebreuſes, où eſtoyent leurs idoles, ils vſoient d'vne autre onction fort differente, faiſant de certaines ceremonies pour leur oſter la crainte, & augmenter le courage. Ceſte oction ſe faiſoit auec diuerſes beſtiolles venimeuſes, comme d'araignees, de ſcorpions, de cloportes, de ſallemandres & de viperes, leſquelles les garçons des Colleges prenoyent & amaſſoyent, à quoy ils eſtoyent ſi adroits, qu'ils en eſtoient touſiours garnis, quand les preſtres leur en demandoyent. Le principal ſoing & ſoucy de ces garçons, eſtoit d'aller à la chaſſe de ces beſtiolles: que ſ'ils alloient autre part, & que dauanture ils rencontraſſent quelqu'vne de ces beſtiolles, ils ſ'arreſtoyent à la prendre, auec autant de peine, comme ſi leur propre vie euſt deſpendu de cela. A raiſon dequoy les Indiens

ne

ne craignoyent point ordinairement ces bestiolles venimeuses, n'en faisans non plus d'estat que si elles ne l'eussent point esté, d'autant qu'ils auoient tous esté nourris en cet exercice. Pour faire cet vnguent de ces bestiolles, ils les prenoyent toutes ensemble, & les brussloient au fouyer du temple, qui estoit deuant l'autel, iusques à ce qu'elles fussent reduittes en cendre, puis les mettoient en des mortiers auec beaucoup de Tauaeo, ou betum, (qui est vn herbe, dont ceste nation vse pour endormir la chair, & pour ne sentir point le trauail) auec lequel ils mesloient ces cendres, qui leur faisoit perdre la force. Ils mettoient mesme auec ceste cendre, quelques scorpions, araignes & cloportes viues, meslans & amassans le tout ensemble, puis ils y mettoyent d'vne semence toute moullüe, qu'ils appelloyent Ololuchqui, dequoy les Indiens fõt vn breuuage, pour voir les visions, d'autant que l'effect de ceste herbe, est d'oster & priuer l'homme du sens. Ils moulloyent mesme auec ces cendres, des vers noirs & velus, desquels le poil seulement est venimeux, & amassoyent tout cela ensemble auec du noir, ou fumée de rezine, le mettans en des petits pots, lesquels ils posoyent deuant leur Dieu, disans que c'estoit là leur viande. C'est pourquoy ils appelloyent cela manger diuin. Par le moyen de cet oignement ils deuenoyent sorciers, & voyoient, & parloyent au diable. Les prestres estans barbouillez de ceste paste perdoient toute crainte, prenans en eux vn esprit de cruauté. A raison de

quoy ils tuoient les hommes aux ſacrifices fort hardiment , & alloyent de nuict tous ſeuls aux montaignes & dedans les cauernes obſcures , meſpriſans les beſtes fieres , & tenans pour certain & approuué, que les lions,tigres, ſerpens, & autres beſtes furieuſes, qui s'engendrent aux montagnes & forests, s'enfuyroient d'eux,par la vertu de ce betum de leur Dieu. Et à la verité,ſi ce betum ne les pouuoit faire fuir, c'eſtoit choſe ſuffiſante pour ce faire , que le pourtrait du diable enquoy ils eſtoient tranſformez. Ce betum ſeruoit meſme pour guarir les malades & les enfans , parquoy tous l'appelloient la medecine diuine, & ainſi de toutes parts venoient ils par deuers les dignitez & preſtres,comme vers leurs Sauueurs, afin qu'ils leur applicaſſent la medecine diuine, & les oignoyent d'icelle,par les parties deullantes. Ils afferment qu'ils ſentoient par ce moyen vn notable allegement, ce qui deuoit eſtre à cauſe que le Tauaco, & Ololuchqui, ont d'eux meſmes ceſte proprieté d'endormir la chair, eſtans appliquez en façon d'emplaſtre , ce qu'ils doiuent operer , à plus forte raiſon,eſtans meſlez auec tels poiſons.Et pource qu'il leur amortiſſoit, & appaiſoit la douleur , il leur ſembloit que ce fuſt vn effect de ſanté, & de vertu diuine. C'eſt pourquoy ils accouroient à ces preſtres,comme à des hommes ſaints , leſquels entretenoient en cet erreur , & esblouyſſement les ignorans , leur perſuadans ce qu'ils vouloient , & les faiſans venir à leurs medecines , & ceremonies diaboliques , par ce qu'ils

auoient telle authorité, qu'il suffisoit qu'ils le dissent pour le faire tenir comme article de foy. Et ainsi ils faisoient parmy le vulgaire mille superstitions, en la façon d'offrir l'encens, en la façon de leur couper les cheueux, en attachant de petites buchettes au col, & des fillets auec des petis os de couleuures, leur commandant qu'ils se baignassent à certaine heure, qu'ils veillassent de nuict au fouyer, de peur que le feu ne s'estaignist, qu'ils ne mangeassent point d'autre pain que celuy qui auoit esté offert à leurs dieux, qu'ils se retirassent en leur besoing incontinent par deuers les sorciers, lesquels auec certains grains iettoyent les sorts & deuinoient, regardans en des cuues, & poelles pleines d'eaue. Les sorciers & ministres du Diable, auoient accoustumé mesme de embadurnoser, beaucoup. Et est vne chose infinie de la grand' multitude, qu'il y a eüe de ces deuins, sortilleges, enchanteurs, deuineurs & autres sortes de faux prophetes. Au iourd'huy il reste encor de ceste pestilence, quoy qu'ils se tiennent secrets & couuerts, n'osans ouuertement exercer leurs sacrileges, & diaboliques ceremonies, & superstitions, mais leurs abus & malefices sont descouuerts plus au long, & particulierement aux confessionnaires faits par les Prelats du Peru. Il y a vn genre de sorciers, entre les Indiens permis par les Roys Inguas, qui sont comme deuins, lesquels prennent vne telle forme & figure qu'ils veulent, allans & faisans par l'air beaucoup de chemin en fort peu de temps, & voyoient ce qui se

passoit. Ils parlent auec le Diable, lequel leur respond en de certaines pierres, ou autres choses qu'ils venerent beaucoup. Ils seruent de deuins, & pour dire ce qui se passe en des lieux les plus esloignez, auant que la nouuelle en vienne, ou puisse venir. Comme mesme il est encor arriué depuis que les Espagnols y sont qu'en distance de plus de deux ou trois cens lieues, l'on a sçeu les mutineries, les batailles, les rebellions, les morts, tant des tyrans, comme de ceux qui estoient du costé du Roy, & des personnes particulieres, ce que l'on a sçeu du mesme iour, que les choses arriuerent, ou bien le iour ensuyuant, qui estoit chose impossible, selon le cours de nature. Pour faire ceste diuination, ils se mettent en vne maison fermee par dedans, & s'enyurent iusques à perdre le iugement, puis vn iour apres ils respondent à ce que l'on leur demande. Quelques vns afferment qu'ils vsent de certaines onctions. Les Indiens disent, que les vieilles exercent ordinairement cet office de sortilleges, & particulierement celles d'vne prouince, qu'ils appellent Coaillo, d'vne autre ville, appellée Manchey, & de la prouince de Guarochiri. Ils enseignent mesme où sont les choses perdues & desrobees. De toutes ces sortes de sorciers, il y en a eu en tous endroits, vers lesquels viennent ordinairement les Anaconas, & Cyuas, qui seruent aux Espagnols quand ils ont perdu quelque chose de leur maistre, ou qu'ils desirent sçauoir quelque succez des choses passees, ou aduenir. Comme

quand ils descendent & vont aux citez des Espagnols pour leurs affaires particulieres, ou pour les publiques, ils leur demandent si leur voyage se portera bien, s'ils seront malades, s'ils mourront ou retourneront sains, s'ils obtiendront ce qu'ils pretendent, & les sorciers, ou deuineurs respondent, ouy, ou non, ayans premierement parlé auec le Diable, en vn lieu obscur, de maniere que ces Anaconas oyent bien le son de la voix, mais ils ne voyent pas à qui les diuins parlent, ny n'entendent pas ce qu'ils disent. Ils font mille ceremonies & sacrifices pour cet effect, auec lesquels ils inuoquent le Diable, & s'enyurent brauement. Et pour ce faire ils vsent particulierement d'vne herbe, appellée Villea, le suc de laquelle ils mettent dedans le Chica, ou le prennent d'autre façon. L'on peut voir par cecy, combien est grand le malheur de ceux qui ont pour maistres, les ministres de celuy la, duquel l'office est de tromper. Et est vne chose approuuée qu'il n'y a rien qui empesche tant les Indiens, de receuoir la foy du S. Euangile, & de perseuerer en icelle, que la communication de ces sorciers qui ont esté, & y sont encor en tresgrand nombre, bien que par la grace du Seigneur & diligence des Prelats, & des prestres, ils vont diminuant, & ne sont plus si preiudiciables. Quelques vns d'iceux se sont conuertis & ont presché publiquement, descouurans & blasmans eux-mesmes leurs erreurs & tromperies, & declarans leurs finesses & menteries, dequoy on a veu sortir de grands fruicts, com-

me mesme nous sçauons par lettres du Iappon, qu'il en est arriué de mesme en ces parties, le tout à la gloire & honneur de nostre Dieu & Seigneur.

Des autres ceremonies & coustumes des Indiens qui sont semblables aux nostres.

CHAP. XXVII.

LEs Indiens ont eu vn nombre infiny d'autres ceremonies & coustumes, plusieurs desquelles resembloyent à la loy ancienne de Moyse, les autres à celles dont vsent les Mores, & les autres approchoient de la loy Euangelique, comme les baings, ou Opacuna, qu'ils appellent, qui estoit qu'ils se lauoyent en l'eaüe, pour se nettoyer de leurs pechez. Les Mexiquains auoyent aussi entr'eux quelque sorte de baptesme, qu'ils faisoyent auec ceremonie, qui estoit qu'ils incisoyent les oreilles & le membre viril aux petits enfans nouueaux nez, contrefaisans aucunement la Circōcision des Iuifs. Ceste ceremonie se faisoit principalement à l'endroit des fils des Roys, & des Seigneurs. Incontinent apres leur naissance les prestres les lauoient, & leur mettoyent vne petite espée à la main droitte, & à la gauche vne rondelle, & aux enfans du cōmū & vulgaire, ils leur mettoyent les marques de leurs offices, & aux filles des instrumens à filler à tiltre, & à trauailler Et duroit ceste ceremonie quatre iours, qui se faisoit deuant quelque idole Ils cōtractoyent leurs mariages à leur mode, dōt

le licenté Polo a eſcrit vn Traitté tout entier, & en diray cy apres quelque choſe. En autres choſes, meſmes leurs cerémonies & couſtumes auoient quelque apparence de raiſon. Les Mexiquains ſe marioient par la main de leurs preſtres en ceſte façon. L'eſpoux & eſpouze ſe mettoient enſemble deuant le preſtre, lequel les prenoit par les mains, & leur demandoit ſ'ils ſe vouloient marier, puis ayant entendu la volonté de tous deux, il prenoit vn coing du voile, dont la femme auoit la teſte couuerte, & vn autre coing de la robe de l'homme, leſquels il attachoit enſemble, faiſant vn nœud, & les menoit ainſi attachez à la maiſon de l'eſpouze, où il y auoit vn foyer allumé, & lors il faiſoit faire à la femme ſept tours à l'entour de ce foyer, puis les mariez ſe ſeoyent enſemble, & par ce moyen eſtoit contracté leur mariage. Les Mexiquains eſtoient treſ-ialoux de l'intregrité de leurs femmes & eſpouzes, tellement que ſ'ils ſ'apperceuoient qu'elles ne fuſſent telles qu'elles deuoient eſtre (ce qu'ils recognoiſſoient par ſignes ou par paroles eſhontées) ils le faiſoient incontinent entendre aux peres & parens de ces femmes, à leur grand hõte & deshonneur; parce qu'ils n'auoient pas bié prins garde ſur elles. Mais ils honoroient & eſtimoient beaucoup celles qui conſeruoient leur honneſteté, leur faiſans de grandes feſtes, & donnoient pluſieurs preſents à elle & à ſes parens. Ils faiſoient pour ceſte occaſion de grandes offrandes à leurs Dieux, & vn banquet ſolemnel en la maiſon de la femme, & vn

autre en la maiſon de l'homme. Quand on les menoit en leur maiſon ils mettoient par memoire tout ce que l'homme & la femme apportoient enſemble de prouiſions de maiſon, de terre, de ioyaux & d'ornements, lequel memoire chaſque pere d'iceux gardoit par deuers luy, pour ce que ſi d'auenture ils venoient à faire diuorce (comme il eſtoit ordinaire entr'eux) ne ſe trouuans bien l'vn auec l'autre, ils partoient leurs biens, ſelon que chacun d'eux en auoit apporté, ayant chacun d'eux liberté, en tels cas, de ſe remarier auec qui bon luy ſembleroit, & bailloient les filles à la femme, & à l'homme les fils. Ils leur deffendoient expreſſément ſur peine de mort de ſe remarier enſemble, ce qu'ils obſeruoient fort rigoureuſement. Et iaçoit qu'il ſemble que pluſieurs de leurs ceremonies, s'accordent auec les noſtres, neantmoins elles ſont fort differentes, pour le grand meſlange d'abomination qui y eſt touſiours. C'eſt vne choſe commune & generale en icelle, qu'il y a ordinairement vne de ces trois choſes, ou de la cruauté, ou de l'ordure, ou de la pareſſe: car toutes leurs ceremonies eſtoient cruelles & dommageables, comme de tuer les hommes, & de reſpandre le ſang: ou elles eſtoient ordres & ſalles, comme de boire & de manger au nom de leurs idoles, & d'vriner meſme en leur honneur, les portans ſur leurs eſpaulles, de s'oindre & barbouiller ſi laidement, & de faire mille autres ſortes de vilenies qui eſtoient pour le moins vaines ou ridicules & oiſeuſes, & qui reſſembloient plus œu-

ures d'enfans, que d'hommes. La cauſe de cela eſt la propre condition de l'eſprit malin, duquel l'intention eſt touſiours dreſſée à faire mal, prouoquant les hommes à des homicides & ordures, ou pour le moins à des vanitez & occupations inutiles. Ce qu'vn chacun peut aſſez bien cognoiſtre, en conſiderant attentiuement les actions & comportemens du diable, à l'endroit de ceux qu'il va deceuant. Car en toutes ſes illuſions l'on y trouue touſiours meſlées toutes, ou quelqu'vne de ces trois choſes. Les Indiens meſme depuis qu'ils ont la lumiere de noſtre Foy ſe rient, & ſe moquent des folies & inepties, eſquelles leurs Dieux les tenoient occupez, & auſquels ils ſeruoient beaucoup plus de crainte qu'ils auoient d'eux, qu'ils ne leur fiſſent du mal, en ne leur obeyſſant point en toutes choſes, que non pas pour l'amour qu'ils leur portoient. Combien que quelques vns, voire en grand nombre, veſquiſſent trompez & deçeus de vaines eſperances de biens temporels: car d'eternels ils n'en auoient point cognoiſſance. Et certainement là où la puiſſance temporelle ſ'eſt plus agrandie, là ſ'eſt plus accreue & augmentée la ſuperſtition. Comme l'on void aux Royaumes de Mexique & de Cuſco, où c'eſt vne choſe incroyable que le nombre des adoratoires qu'il y auoit: veu que dans l'enclos de la Cité de Mexique il y en auoit plus de trois cents. Mango-Ingua Yupangui, entre les Roys de Cuſco, a eſté celuy qui a le plus augmenté le ſeruice de leurs idoles, inuentant mille diuerſitez de ſa-

crifices, festes & ceremonies. Autant en fit en Mexique le Roy Iscoalt, qui fut le quatriesme Roy. Il y auoit aussi grand nombre de superstitions & sacrifices en ces autres nations d'Indiens, comme en la prouince de Guatimalla, aux Isles, au nouueau Royaume, en la prouince de Chillé, & aux autres qui estoient comme Republiques & Comunautez. Mais ce n'estoit rien au respect de Mexique, & de Cusco, où Satan estoit comme en sa Rome, & en sa Hierusalem, iusques à ce qu'il ait esté ietté dehors contre sa volonté, & ait esté posée & colloquée en son lieu la saincte Croix, & que le Royaume de CHRIST nostre Dieu ait occupé celuy que le tyran auoit vsurpé.

De quelques festes celebrées par ceux de Cusco, & comment le diable a voulu mesme imiter le mystere de la tres-saincte Trinité.

CHAPITRE XXVIII.

POVR conclure ce qui touche la Religion, il reste de dire quelque chose des festes & solennitez que celebroient les Indiens, lesquelles pour ce qu'elles sont diuerses, & en grand nõbre, ne pourront pas estre toutes racõtées. Les Inguas seigneurs du Peru auoient deux sortes de festes, les vnes qui estoient ordinaires, & qui escheoient en certains mois de l'année, & d'autres extraordinaires, qui se faisoiẽt pour cau-

ſes occurrentes &d'importance,comme quand l'on couronnoit quelque nouueau Roy , quand l'on commençoit quelque guerre d'importance, quand il y auoit quelque grande neceſſité d'eaue,ou de ſechereſſe,ou d'autres choſes ſemblables.Pour les feſtes ordinaires, l'on doit entendre, que chaſque mois de l'an, ils faiſoient des feſtes & ſacrifices differents, & encor que tous euſſent cela de ſemblable que l'on y offroit cent moutons, toutesfois en la couleur, & en la forme les moutons deuoient eſtre fort differents. Au premier mois qu'ils appellent Rayme, qui eſt le mois de Decembre, ils faiſoient la premiere feſte qui eſtoit la principale de toutes,& pour ceſte occaſion ils l'appelloient Capacrayme, qui eſt à dire, feſte riche ou principale.En ceſte feſte l'on offroit vn grand nombre de moutons & d'aigneaux en ſacrifice, & les bruſloit-on auec du bois taillé & odoriferant, puis ils faiſoient apporter de l'or & de l'argent,deſſus certains moutons, & mettoient les trois ſtatues du Soleil, & les trois du tonnerre, le pere, le fils & le frere.En ces feſtes l'on dedioit les enfans Inguas,en leur mettant les Guaras ou enſeignes, & leur perçoient les oreilles, puis quelque vieillard les fouetoit auec des fondes, & leur oignoit le viſage auec du ſang, le tout en ſigne qu'ils deuoient eſtre Cheualiers loyaux de l'Ingua. Nul eſtrãger ne pouuoit eſtre en Cuſco,durant ce mois & ceſte feſte, mais ſur la fin ils y entroient,& leur donnoit-on alors de ces morceaux de mays, auec du ſang du ſacrifice, qu'ils mangeoient en ſigne de cõfederation

auec l'Ingua, comme il a esté dit cy dessus. C'est vne chose estrange que le Diable selon sa mode ait mesme introduit, en l'idolatrie, vne Trinité: car les trois statues du Soleil, estoient appellées Apomti, Churiinti, & Intiquaoqui, qui signifie le pere & seigneur Soleil, le fils Soleil, & le frere Soleil, de la mesme façon ils nommoient les trois statues de Chuquilla, qui est le Dieu qui preside en la region de l'air, où il tonne, pleut & neige. Il me souuient qu'estant en Chuquisaca, vn prestre honorable me monstra vne information, que i'euz assez long temps entre mes mains, où il estoit prouué qu'il y auoit vn certain Guaca, ou oratoire, où les Indiens adoroient vne idole, nommé Tangatanga, laquelle ils disoient estre vne en trois, & trois en vne. Et comme ce prestre estoit esmerueillé de cela ie luy dy que le diable, par son infernal & obstiné orgueil, par lequel il pretend tousiours se faire Dieu, desroboit tout ce qu'il pouuoit de la verité, pour l'employer à ses mensonges, & tromperies. Reuenans donc aux festes du second mois, qu'ils appellent Camey, outre les sacrifices qu'ils faisoient, ils iettoient les cendres aual vn ruisseau, allans cinq, ou six lieües apres, auec des bourdons, ou bastons, le priant qu'il les portast iusques à la mer, pour autant que le Viracocha y debuoit receuoir ce present. Au troisiesme, quatriesme, & cinquiesme mois, ils offroient cent moutons noirs meslez, & gris, auec beaucoup d'autres choses, que ie laisse, de peur d'estre ennuyeux. Le sixiesme mois s'appelle Hatuncuzqui Aymorey, qui respond à

May, auquel l'on ſacrifioit cent autres moutons de toutes couleurs, en ceſte Lune, & mois, qui eſt quand l'on apporte le May des champs en la maiſon, l'on faiſoit la feſte qui eſt encor aujourd'huy fort en vſage entre les Indiens & l'appellent Aymorey. Ceſte feſte ſe fait en venant depuis la Chacra, ou metairie iuſques à la maiſon, diſans certaines chanſons, où ils prient que le Mays puiſſe durer long temps, & l'appellent, Mamacora. Ils prennent certaine portion du plus fecond Mays, du creu de leurs metairies, lequel ils mettent en vn petit grenier qu'ils appellent Pirua, auec certaines ceremonies, veillants trois nuits, & mettent ce Mays dans les plus riches habits qu'ils ayent, & des qu'il eſt ainſi enueloppé & accommodé, ils adorent ceſte Pirua, & l'ont en grande veneration, diſants que c'eſt la mere du Mays de leurs heritages, & que par ce moyen le Mays augmente, & ſe conſerue. En ce mois ils font vn ſacrifice particulier, & les ſorciers demandent à la Pirua, ſi elle a de la force aſſez pour durer iuſques à l'an à venir, & ſi elle reſpond, que non, ils portent le mais bruſler à la metairie, d'où ils l'ont apporté, ſelon la puiſſance d'vn chacun, apres ils font vne autre Pirua, auec les meſmes ceremonies, diſans qu'ils la renouuellent, afin que la ſemence du Mays ne periſſe, & ſi elle reſpond qu'elle a de la force aſſez, pour durer d'auantage, ils la laiſſent iuſques à l'autre année. Ceſte ſotte vanité dure iuſques auiourd'huy, & eſt fort commune entre les Indiens, d'auoir ces Piruas, & faire la feſte d'Aymorey. Le ſeptieſme

mois respond à Iuin, & s'appelle Aucaycuzqui Intiraymi, en iceluy ils faisoient la feste, appellée Intiraymi, où l'on sacrifioit cent moutons, guanacos, & disoient que c'estoit la feste du Soleil: en ce mois ils faisoient vn grand nombre de statues de bois de qninua taillé toutes vestues de precieux habits, & se faisoit le bal qu'ils appelloient Cayo. En ceste feste l'on espandoit beaucoup de fleurs par le chemin, & y venoient les Indiens, fort barbouillez, & les seigneurs y estoient ornez auec de petites platines d'or à la barbe, & y chantoient tous, & doit-on sçauoir que ceste feste tombe quasi au mesme temps, que nous autres Chrestiens faisons la sollemnité au sainct Sacrement, qui luy ressemble en quelque chose, comme aux dançes, chants & representations. Et pour ceste raison, il y a eu, & a encor entre les Indiens (lesquels celebroient vne feste aucunement semblable à celle que nous celebrons du sainct Sacrement) beaucoup de superstitions à celebrer ceste feste ancienne, de l'Intiraymi. Le huitiesme mois est appellé, Chahua, Huarqui, auquel ils brusloient cent autres moutons, tous gris, de couleur de Vizcacha, selon l'ordre susdit, lequel mois respond à nostre Iuillet. Le neufiesme mois s'appelloit Yapaguis, auquel l'on brusloit cent autres moutons, de couleur de chastaigne, & couppoit-on la gorge, & brusloit-on aussi mil Cuyes, afin que la gellée, ny l'eaüe, ny l'air, ny le Soleil ne fissent aucun mal aux metairies, & respond ce mois à l'Aoust. Le dixiesme mois, s'appelloit Coyaraymi, auquel

l'on brusloit cent autres moutons blancs, qui estoient vellus. En ce mois qui respond à Septembre l'on faisoit la feste appellée Situa, en ceste forme. Ils s'assembloient le premier iour de la Lune, auant qu'elle leuast. Et en la voyant ils s'escrioient hautement, portãs en leurs mains des flambeaux de feu, & disans, que le mal s'en aille dehors, en s'entre-frappans les vns les autres, auec ces flambeaux. Ceux qui faisoient cela s'appelloient Panconcos. Et apres auoir acheué, s'en alloient en baing general, aux ruisseaux & aux fontaines, chacun en son propre estang. & se mettoient à boire quatre iours durans. En ce mois les Mamacomas du Soleil faisoient grãde quantité de petits pains,, faits auec le sang des sacrifices, & en donnoient vn morceau à chacun des estrangers & forains, mesme ils en enuoyoient aux Guacas, estrangers, de tout le royaume, & à plusieurs Curacas, en signe de confederation, & loyauté au Soleil & à l'Ingua, comme il a esté ià dit. Les baings, yurogneries, & quelque restes de ceste feste Situa, demeurent encor auiourd'huy en quelques endroits, auec des ceremonies quelque peu differentes, ce qui est secretement toutesfois, parce que ces festes principalles, & publicques ont cessé. L'vnziesme mois, Homaraymi Punchaiquis, auquel ils sacrifioient cent autres moutons. Et s'ils auoient faute d'eaue pour vn remede, & afin de faire pleuuoir, ils mettoient vn mouton tout noir, attaché au milieu d'vne plaine espandant beaucoup de Chica tout autour de luy., & ne luy donnoient point à manger, iusques à ce qu'il

pleuſt, ce qui eſt encor praticqué auiourd'huy en pluſieurs endroits, en ce meſme temps qui eſt Octobre. Le douzieſme, & dernier mois ſ'appelloit Aymara, auquel l'on ſacrifioit cent autres moutons, & faiſoient la feſte appellée Raymicantara Rayquis. En ce mois qui reſpond à Nouembre, l'on appareilloit ce qui eſtoit neceſſaire pour les enfans qui ſe debuoient faire nouices, le mois enſuiuant, & les enfans auec les vieillards faiſoient vne certaine monſtre auec quelques tours, & ceſte feſte eſtoit appellée Ituraymi, laquelle ſe fait ordinairement quand il pleut trop, ou trop peu, ou qu'il y a de la peſtilence. Entre les feſtes extraordinaires, qui y eſtoient auſſi en grand nombre, la plus fameuſe eſtoit celle qu'ils appelloient Ytu. Ceſte feſte Ytu n'auoit point de temps ny de ſaiſon arreſtée, autrement, que en temps de neceſſité. Pour ſe preparer à icelle tout le peuple ieuſnoit deux iours durants, auſquels ils ne touchoient point à leurs femmes ny ne mangeoient point de viande auec le ſel, ny ail, & ne beuuoiét point de Chica. Tous ſ'aſſembloient en vne place, où il n'y auoit aucun eſtranger, ny aucun animal, & auoient de certains habits & ornements, qui ſeulement ſeruoient pour ceſte feſte. Ils marchoient en proceſſion fort doucement, les teſtes couuertes de leurs voiles, battans des tambours ſans parler l'vn à l'autre. Cela duroit vn iour & vne nuict, puis le iour enſuyuant, ils danſoient, & faiſoient bonne chere, par deux iours & deux nuits continuellement, diſans que leur oraiſon auoit eſté acceptée. Et

encor

encor que ceste feste ne se face auiourd'huy auec toute ceste ceremonie ancienne, si est-ce que communément ils en font vne autre, qui est fort semblable, laquelle ils appellent Ayma, auec des vestemens, qui seruent seulement à cest effect, & font ceste maniere de procession auec leurs tãbours, ayans auparauant ieusné, puis apres se mettent à faire bõne chere: ce qu'ils ont de coustume de faire en leurs vrgentes necessitez. Et combien que les Indiens ayẽt delaissé en public de sacrifier des bestes, & autres choses qui ne se peuuent cacher des Espagnols, neantmoins ils se seruent tousiours de plusieurs ceremonies qui ont leur origine de ces festes & superstitions anciennes. Car ils font encor auiourd'huy couuertemẽt ceste feste de l'Ytu aux dances de la feste du Sacrement, en faisans les dances de Lyamallama, & de Guacon, & d'autres selon leur ceremonie ancienne: à quoy l'on doit bien regarder de pres. L'on a fait des Traittez plus amples de ce qui concerne ceste matiere, pour les lieux où il est necessaire remarquer les abus & superstitions qu'auoient les Indiens lors de leur gentillité, à fin que les Prestres & Curez y prennẽt garde. Suffise donc à present d'auoir traitté de l'exercice, auquel le diable occupoit ses deuots, à fin que contre sa volonté l'on voye la difference qu'il y a de la lumiere aux tenebres, & de la verité Chrestienne au mesonge Gẽtil, quoy que l'ennemy de Dieu & des hommes ait tasché auec tous ses artifices de contrefaire les choses de Dieu

De la feste du Iubilé que celebroient les Mexiquains.

CHAP. XXIX.

LES Mexiquains n'ont esté moins curieux en leurs festes & solemnitez, lesquelles estoient de peu de despencede biens, mais d'vn grand coust de sang humain. Nous auons cy dessus parlé de la feste principale de Vitzilipuztli, apres laquelle la feste de Tezcalipuca, estoit la plus solemnisée. Ceste feste tomboit en May, & en leur Kalēdrier ils l'appelloient Toxcolt, elle escheoit de quatre ans en 4. ans auec la feste de penitence, où il y auoit planiere indulgence & pardon des pechez. En ce iour ils sacrifioient vn captif, qui auoit la semblance de l'idole Tezcalipuca, qui estoit le 19. de May. En la veille de ceste feste, les seigneurs venoient au temple, & apportoient vn vestement neuf semblable à celuy de l'idole, lequel les prestres luy vestoient, luy ayans premierement osté les autres habits, lesquels ils gardoiēt auec autant ou plus de reuerence, que nous faisons les ornemens. Il y auoit aux coffres de l'idole plusieurs ornemens, ioyaux, affiquets, & autres richesses, de bracelets, de plumes precieuses, qui ne seruoient d'autre chose que d'estre là, & adoroient tout cela comme le mesme Dieu. Outre le vestement, auec lequel ils adoroient l'idole ce iour-là, ils luy mettoient

de certaines enſeignes de plume, des garde-ſoleils, des ombrages, & autres choſes: l'ayans ainſi reueſtu & orné, ils oſtoient la courtine ou voile de la porte, à fin qu'il fuſt veu de tous, & alors ſortoit vne des dignitez du temple, veſtu de la meſme façon que l'idole, portant des fleurs en la main, & vne petite fleute de terre, ayant vn ſon fort aigu, & ſe tournant du coſté de l'Orient il la touchoit, puis retourné vers l'Occident, le Nort & le Sud, il faiſoit le ſemblable. Et apres auoir ainſi ſonné vers les quatre parties du monde (denotant que les preſens & abſens l'oyoient) il mettoit le doigt en l'aire, & cueillant de la terre d'icelle, la mettoit en ſa bouche, & la mangeoit en ſigne d'adoration. Autant en faiſoient tous ceux qui y eſtoiẽt preſens, & en pleurans ſe proſternoient inuoquans l'obſcurité de la nuict & les vents, les prians qu'ils ne les delaiſſaſſent ny oubliaſſent point, ou bien qu'ils leur oſtaſſent la vie, pour donner fin à tant de trauaux qu'ils enduroient en icelle. Les larrons, les fornicateurs, les homicides, & tous les autres delinquans auoient grande crainte & triſteſſe en eux pendant que ceſte fleute ſonnoit: tellement que quelques vns ne pouuoient diſſimuler ny cacher leurs delits. Par ce moyen tous ceux-là ne demandoient autre choſe à leur Dieu, ſinon que leurs delits ne fuſſent point manifeſtez, eſpandans beaucoup de larmes, & auec vne grande repentance & regret, offroient quantité d'encens pour appaiſer leur Dieux. Les hommes courageux & vaillans, & tous les vieux ſol-

dats qui ſuiuoient l'art militaire, en oyant ceſte fleute demandoient auec vne grande deuotion à Dieu le Createur, au Seigneur pour lequel nous viuons, au Soleil, & à d'autres leurs Dieux, qu'ils leur donnaſſent victoire contre leurs ennemis, & des forces pour prendre beaucoup de captifs, à fin d'honorer leurs ſacrifices. La ceremonie ſuſdicte ſe faiſoit dix iours auparauant la feſte, pendant leſquels dix iours le preſtre ſonnoit ceſte fleute, à fin que tous fiſſent ceſte adoration de manger de la terre, & de demander à leur idole ce qu'ils voudroient, & faiſoient chaſque iour oraiſon les yeux hauſſez au Ciel auec des ſouſpirs & gemiſſemens, comme perſonnes qui ſe contriſtoient de leurs fautes & pechez. Iaçoit que ceſte contrition ne fuſt que par crainte de la peine corporelle que l'on leur donnoit, & non pas pour crainte de l'eternelle, parce qu'ils croyoient pour certain qu'il n'y auoit point de peine ſi eſtroitte en l'autre vie. C'eſt pourquoy ils s'offroient à la mort volontairement, ayans opinion que c'eſtoit à tous vn repos aſſeuré. Le premier iour de la feſte de ceſt idole Tezcalipuca eſtant venu, tous ceux de la Cité s'aſſembloient en vne cour pour celebrer auſſi la feſte du Kalendrier, dont nous auons parlé, qui s'appelloit Toxcoalth, qui ſignifie choſe ſeche: laquelle feſte ne ſe faiſoit à autre fin, que pour demander de l'eaüe en la façon que nous autres ſolemniſons les Rogations: & ainſi ceſte feſte eſtoit touſiours en May, qui eſt le temps que l'on a plus faute d'eaües

en ce pays-là. L'on commençoit à la celebrer le neufiesme de May, finissant le dixneufiesme. Le dernier iour de la feste au matin les prestres tiroient vn branquart ou litiere fort bien ornée de courtines, & de sandos de diuerses façons. Ce branquart auoit autant de bras & tenons, qu'il y auoit de ministres qui le deuoient porter. Tous lesquels sortoient barbouillez de noir, les cheueux longs tressez par la moitié auec des lizets blancs, & vestus de la liurée de l'idole. Dessus ce branquart ils mettoient le personnage de l'idole, deputé pour ceste feste, qu'ils appelloient semblance du Dieu Tezcalipuca, & le prenans sur leurs espaules le tiroient en public au pied des degrez, & incontinent sortoient les ieunes hommes, & les filles recluses de ce temple, portans vne grosse corde torse de chaisnes de mays rosty, auec laquelle ils enuironnoient le branquart, & mettoient au col de l'idole vne chaisne de mesme, & en la teste vne guirlande. Ils appellent la corde Toxcalt, denotant la secheresse, & sterilité du temps. Les ieunes hommes sortoient entourez auec des courtines de red, des guirlandes, & des chaisnes de mays rosty. Les filles estoient vestues d'habits & ornements tous neufs, portans au col des chaisnes de mays rosty, & en leurs testes des Tyares faictes de vergettes toutes couuertes de ce mays. Ils auoient les pieds couuerts de plumes, & les bras & ioues colorées de fard. Ils apportoient aussi beaucoup de ce mays rosty, & les principaux se les mettoient à la teste & au col, prenans

des fleurs en leurs mains. Apres que l'idole estoit mis en son branquart & litiere, ils semoient par tout au tour grande quantité de rameaux de manguey, les fueilles duquel sont larges & espineuses. Ce branquart mis sur les espaules des dessusdits religieux, ils le portoient en procession par dedans le circuit de la cour, & deux prestres marchoient deuant auec des brasiers ou encensoirs, encensans fort souuent l'idole, & chasque fois qu'ils mettoient l'encens ils haussoient le bras le plus haut qu'ils pouuoient vers l'idole & vers le Soleil, leur disans, qu'ils esleuassent leurs oraisons au Ciel, comme ceste fumée s'esleuoit en haut. Alors tout le peuple qui estoit en la cour alloit & se tournoit en rond vers le lieu où alloit l'idole, portans tous en leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'vne brasse delong, ayans vn nœud au bout, & auec icelles se desciplinoient s'en donnans de grands coups sur les espaulles, de la façon que l'on se discipline icy le Ieudy Sainct. Toute la muraille de la cour & les creneaux estoient pleins de rameaux & de fleurs, si bien ornez, & auec telle fraischeur qu'ils donnoient vn grand contentement. Ceste procession estant acheuée, ils rapportoient l'idole au lieu où il auoit accoustumé d'estre : puis apres venoit vne grande multitude de peuple auec des fleurs accõmodées de diuerses façons, dont ils remplissoient le temple & toute la cour, de sorte qu'il sembloit ornement d'oratoire. Tout cela estoit accommodé & mis en ordre par les mains des prestres, les ieunes hommes

du Temple leur baillant, & seruant ces choses de dehors. La chapelle ou chambre de l'idole demeuroit ce iour là descouuerte sans y mettre le voile. Cela fait chacun venoit offrir des courtines, des sandaux, des pierres precieuses, des ioyaux, de l'encens, du bois gommeux, des grapes, ou espics de Mays, des cailles, & finablement, tout ce qu'ils auoient accoustumé d'offrir en telles sollemnitez. Quand ils offroient ces cailles, (qui estoit l'offrande des pauures) ils faisoient ceste ceremonie, qu'ils les bailloient aux prestres, lesquels les prenants, leur arrachoient la teste, & aussi tost les iettoient aux pieds de l'autel, où ils perdoient leur sang, & autant en faisoient ils des autres qu'ils offroient. Chacun offroit selon son pouuoir, d'autres viandes, & fruits lesquels estoient aux pieds de l'autel des ministres du Temple, & estoient ceux, qui les recueilloient, & les portoient en leurs chambres. Ceste sollemnelle offrande faite, le peuple s'en alloit disner, chacun en son bourg & en sa maison, laissans ainsi la feste suspendue, iusques apres disner. Pendant ce temps les ieunes hommes & filles du Temple, auec les ornemēts susdits s'occupoient à seruir l'idole, de tout ce qui luy estoit dedié, pour son manger. Laquelle viande estoit apprestée par d'autres femmes qui auoient fait vœu de s'occuper ce iour la, à faire le manger de l'idole, & d'y seruir tout le iour. C'est pourquoy toutes celles qui auoient fait le vœu, venoient au point du iour, s'offrans aux deputez du Temple, afin qu'ils leur cōmandassent ce qu'elles deuoient faire, & l'accomplissoient

fort diligemment. Elles faiſoient & appreſtoiét tant de diuerſitez & inuentions de viandes, que c'eſtoit vne choſe admirable. Ceſte viande eſtant accommodée, & l'heure du diſner venue, toutes ces filles ſortoient du Temple, en proceſſion chacune vn petit pannier de pain, en la main, & en l'autre vn plat de ces viandes, & marchoit deuant elles vn vieillard, qui ſeruoit de maiſtre d'hoſtel, auec vn habit aſſez plaiſant; Il eſtoit veſtu d'vn ſurplis blanc, qui luy venoit iuſques au mollet des iambes, ſur vn pourpoint ſans mãches de cuir rouge, à la façon d'vne tunicque. Il portoit des aiſles, au lieu de manches, d'où ſortoient des liſets larges, auſquels pendoit, ſur le milieu des eſpaulles, vne moyenne callabaſſe, ou citrouille, qui eſtoit toute remplie, & couuerte de fleurs, par des petits trous qui y eſtoiét, & au dedans y auoit pluſieurs choſes de ſuperſtition. Ce vieillard marchoit ainſi accommodé deuant l'appareil, fort humble, & triſte, ayant la teſte baiſſée, & en approchant du lieu, qui eſtoit au pied des degrés, il faiſoit vne grande humiliation, & reuerence, puis ſe retirant d'vn coſté les filles s'approchoient auec la viande, & l'alloient preſenter de rang, & par ordre les vnes apres les autres, auec beaucoup de reuerence. Puis ayants preſenté toutes ces viandes, le viellard s'en retournoit comme deuant, & remenoit les filles en leur Conuent. Cela fait, les ieunes hõmes, & miniſtres de ce Temple ſortoient, & recueilloient ceſte viande, laquelle ils portoient aux chambres des dignitez & preſtres du Temple, leſquels auoient ieuſné

par l'eſpace de cinq iours, mangeans ſeulement vne fois le iour, & s'eſtoient abſtenus de leurs femmes, ſans ſortir du Temple, durant ces cinq iours, pendant leſquels ils ſe fouettoient rigoureuſement, auec des cordes, & mangeoient de ceſte viande diuine (ainſi l'appelloient ils) tout ce qu'ils pouuoient, & n'eſtoit licite à aucun d'en manger, ſinon à eux. Tout le peuple ayant acheué de diſner, ſe raſſembloit à la cour pour celebrer & voir la fin de la feſte, où ils faiſoient venir vn captif qui par l'eſpace d'vn an, auoit repreſenté l'idole, eſtant veſtu, orné & honoré comme le meſme idole, & luy faiſans tous reuerence, le mettoient entre les mains des ſacrificateurs, leſquels ſe preſentoient au meſme temps, & l'alloient ſaiſir par les pieds, & mains. Le Papa luy fendoit & ouuroit l'eſtomac, luy arrachant le cœur, puis hauſſoit la main tant qu'il pouuoit, le monſtrant au Soleil, & à l'idole, comme il a eſté dit cy deuant. Ayans ainſi ſacrifié celuy qui repreſentoit l'idole, ils s'en alloient en vn lieu conſacré, & deputé pour cet effet, où arriuoient les ieunes hommes, & filles du Temple, auec les ornements ſuſdits, leſquels eſtans mis en ordre, dançoient & chantoient à l'entour des tambours, & autres inſtruments, dont les dignitez du Temple iouoyent, & ſonnoient. Puis venoient tous les Seigneurs, ayans les meſmes enſeignes, & ornements, que les ieunes hommes, leſquels d'ançoient en rond, autour d'iceux. L'on ne tuoit point ordinairement en ce iour d'autres hommes, que le ſacrifié, toutesfois de quatre ans, en quatre ans ſeu-

lement,l'on en auoit d'autres auec luy,qui estoit en l'an du Iubilé&indulgence planiere. Apres le Soleil couché, chacun estãt cõtent de sonner de manger & de boire, les filles s'en alloiẽt toutes à leur Cõuent,&prenoient de grãds plats de terre, pleins de pain paistry de miel, qui estoient couuerts de petits panniers ouurez & façonnez de testes,& os de mort,& portoient la Collation, à l'idole,montans iusques à la cour, qui estoit deuant la porte de l'Oratoire, & l'ayants posée en ce lieu elles descendoient auec le mesme ordre, qu'elles y auoient mõté,le maistre d'hostel allant tousiours deuant. Incontinent sortoiẽt tous les ieunes hommes en ordre,auec des cannes ou roseaux,és mains, qui commençoient à courir au hault les degrez du Tẽple, à l'enuie l'vn de l'autre,pour arriuer les premiers aux plats de la collation. Cependant lesdignitez remarquoient celuyqui arriuoit le premier,second,troisiesme,& quatriesme, sans faire estat du reste. Ceste collation estoit aussi tost enleuee par ces ieunes hommes,laquelle ils emportoient, comme grandes reliques. Cela faict les 4. qui premiers estoient arriuez, estoient mis au milieu des dignitez & anciens du Temple, & auec beaucoup d'honneur les mettoient en leurs chambres, les louãs & leur donnans de bons ornemens, & de là en auant estoient reuerez & honorez comme hõmes signalez. La prinse de ceste collation estant acheuee, & la feste celebrée auec beaucoup de resiouissance,&de crierie,ils donnẽt cõgé,à tous ces ieunes hommes, & filles qui auoient seruy l'idole,au moyen dequoy il s'en alloient les vns

apres les autres, au temps qu'elles ſortoient. Tous les petits enfans des colleges, & eſcholes eſtoient à la porte de la cour, auec des pellotes de ionc & d'herbes, aux mains, leſquelles ils leur iettoient ſe mocquans, & rians d'elles, comme de perſonnes, qui ſe retiroient du ſeruice de l'idole: ils ſortoient auec liberté de diſpoſer de ſoy à leur volonté, & auec cela prenoit fin la feſte.

De la feſte des Marchands que celebroient ceux de Cholutecas.

CHAP. XXX.

COmbien que i'aye aſſez cy deſſus parlé du ſeruice que les Mexiquains faiſoient à leurs dieux, ſi eſt-ce que ie diray encor quelque choſe de la feſte de celuy qu'ils appelloient Quetzacoaalt, qui eſtoit le Dieu des riches, laquelle ſe ſollemniſoit en ceſte forme. Quarante iours auparauant les Marchands acheptoient vn eſclaue, bien fait, ſans aucun vice ny tache, tant de maladie, comme de bleſſeure, lequel ils veſtoient des ornements de l'idole afin qu'il le repreſentaſt quarante iours. Auant que de le veſtir ils le purifioient le lauant deux fois en vn lac qu'ils appelloient lac des dieux, & apres qu'il eſtoit purifié, ils le veſtoient, de meſme que l'idole eſtoit veſtu. Il eſtoit fort reueré, du-

rant quarante iours, à cause de ce qu'il representoit. Ils l'emprisonnoient de nuit (comme il a esté dit cy-dessus,) de peur qu'il ne s'enfuist & le matin le tiroient de la prison, le mettans en vn lieu eminent, où ils le seruoient, en luy donnant à manger des viandes exquises. Apres qu'il auoit mangé ils luy mettoient des chaines de fleurs au col, & beaucoup de boucquets aux mains. Il auoit sa garde fort accomplie, auec beaucoup de peuple qui l'accompagnoit, & alloit auec luy par la Cité. Il alloit chantant & dansant par toutes les rues, afin d'estre cogneu pour la semblance de leur Dieu, & lors qu'il commençoit à chanter, les femmes & petits enfans sortoient de leurs maisons, pour le saluer, & luy faire leurs offrandes comme à leur Dieu. Deux vieillards d'entre les dignitez du Temple, venoient par deuers luy, neuf iours auparauant la feste, lesquels s'humilians deuant luy, luy disoient d'vne voix fort humble, & basse, Seigneur tu dois sçauoir, que d'icy à neuf iours, s'acheue le trauail de danser, & de chanter, car alors tu dois mourir, & il deuoit respondre que ce fust à la bonne heure. Ils appelloiét ceste ceremonie Neyolo Maxiltleztli, qui veut dire l'aduertissemét, & quand ils l'aduertissoient, ils prenoiét garde fort ententiuemét, s'il se contristoit point, & s'il dançoit aussi ioyeusement, que de coustume, que s'il ne le faisoit auec vne telle gayeté qu'ils desiroyent, ils faisoyent vne sotte superstition en ceste maniere. Ils s'en alloyent incontinent prendre les rasoirs des sacrifices, lesquels ils lauoyent, &

mettoyent du ſang humain, qui y reſtoit des ſacrifices paſſez. Et de ces laueures luy faiſoyent vn breuuage meſlé auec vne autre liqueur faite de Cacao, & luy donnoient à boire, & diſoyent que ce breuuage auoit telle operation en luy, qu'il luy feroit perdre la memoire de tout ce que l'on luy auoit dit, & que cela le rendroit preſque inſenſible, & retourneroit à ſon chant, & gayeté ordinaire. Ils diſent d'auantage, qu'il s'offroit allegrement à mourir, eſtant enchanté de ce breuuage. La cauſe pourquoy ils taſchoyent de luy oſter ceſte triſteſſe, eſtroit pour autant qu'ils tenoyent cela pour vn mauuais augure, & pour vn pronoſticq de quelque grand mal. Le iour de la feſte eſtant venu, apres luy auoir fait beaucoup d'honneur, chanté la muſique, & luy auoir preſenté l'encens, les ſacrificateurs ſur la minuict le prenoyent & le ſacrifioyent à la façon ſuſditte, faiſans offrande de ſon cœur à la Lune, lequel ils iettoyent apres contre l'idole, laiſſant tomber le corps au bas des degrez du temple, où ceux qui l'auoyent offert le releuoyent, qui eſtoyent les marchands, deſquels eſtoit la feſte. Puis l'ayant porté en la maiſon du plus notable d'entre eux, le faiſoyent appreſter en diuerſes ſaulces, pour celebrer à l'aube du iour le banquet & diſné de la feſte, ayans premierement donné le bon iour à l'idole, auec vn petit bal qu'ils faiſoyent pendant que l'aube ſortoit, & que l'on accommodoit le ſacrifié. En apres tous les marchands s'aſſembloyent à ce banquet, ſpecialement ceux qui faiſoyent le

commerce de vendre, & acheter des esclaues, qui auoyent en charge d'offrir par chacun an vn esclaue, pour la semblance de leur Dieu. Ceste idole estoit vn des plus honorez de ceste terre, comme i'ay dit, c'est pourquoy le temple où il estoit, estoit de beaucoup d'authorité. Il y auoit soixante degrez pour y monter, & au dessus d'iceux y auoit vne cour de moyenne largeur, fort proprement accommodee & plastrée au milieu de laquelle il y auoit vne grande piece ronde, en la façon de four, ayant son entrée basse, & estroitte, tellement que pour y entrer, il falloit se baisser bien fort. Ce temple auoit ses chambres, ou chappelles, comme les autres, où il y auoit des conuents de prestres, de ieusnes hommes, de filles, & d'enfans, comme il a esté dit, & toutesfois il n'y auoit qu'vn seul prestre qui residoit continuellement là, & estoit comme semainier. Car combien qu'il y eust en chacun de ces temples trois ou quatre Curez & dignitez, chacun y seruoit sa semaine, sans en sortir L'office du semainier du temple (apres auoir endoctriné les enfans) estoit de battre vn grand tombour tous les iours à l'heure que se couchoit le Soleil, pour la mesme fin que nous auons accoustumé de sonner l'oraison. Ce tambour estoit, tel, que l'on en entendoit le son enroué de toutes les parts de la Cité, alors vn chacun serroit sa marchandise, & se retiroit en sa maison, & y auoit vn si grand silence, qu'il sembloit qu'il n'y eust homme viuant dans la ville. Au matin, lors que l'aube du iour commençoit à sortir, il recommen-

çoit à battre ce tambour, qui eſtoit le ſigne que le iour commençoit, au moyen dequoy les voyagers & forains s'arreſtoyent à ce ſignal pour commencer leurs voyages, pource qu'il n'eſtoit point permis iuſques à ce temps, de ſortir de la cité. Il y auoit en ce temple vne cour de moyenne grandeur, en laquelle l'on faiſoit de grandes dances, & reſiouiſſances, auec des farçes, ou entremets, le iour de la feſte de l'idole. Pour lequel effect il y auoit au milieu de ceſte cour vn petit theatre de trente pieds en quarré, fort proprement agencé, lequel ils accommodoyent de fueillages pour ce iour, auec tout l'artifice & gentilleſſe qu'il eſtoit poſſible, eſtant tout enuironné d'arcades de diuerſes fleurs, & plumages, & y tenoyent attachez en quelques endroits beaucoup de petis oiſeaux, connils, & autres animaux paiſibles. Apres diſner tout le peuple s'aſſembloit en ce lieu, & les baſtelleurs ſe preſentoyent, & iouoyent des farces, les vns contrefaiſoyent les ſourds, & les enrumez, les autres les boiteux, les aueugles, & les manchots, leſquels venoyent demander guariſon à l'idole. Les ſourds reſpondoyent du coq à l'aſne, les enruhumez touſſoient, les boiteux clochoyent, racontans leurs miſeres & ennuis, dequoy ils faiſoyent beaucoup rire le peuple, les autres ſortoyent en forme de beſtioles, les vns eſtans veſtus comme eſcargots, les autres comme crapaux, & d'autres comme lezards, puis s'entrerencontrans racontoyent leurs offices, & ſe retirans chacun de ſon coſté, ils touchoyent de

petites fluftes, qui eftoit chofe plaifante à ouyr. Ils contrefaifoyent mefme des papillons, & des petits oifeaux, de diuerfes couleurs, & eftoyent les enfans du temple, qui reprefentoyét ces formes, puis ils montoyent en vne petite foreft, qui eftoit là plantée expres, où les preftres du téple, les tiroyent auec des farbacanes. Et ce pendant ils fe difoyent plufieurs plaifans propos, les vns en attaquant, & les autres en deffendãt, dequoy les affiftans eftoiét ioyeufement entretenus. Cela acheué ils faifoiét vn bal, ou mommerie, auec tous ces perfonnages, & par ce moyen s'acheuoit la fefte. Ce qu'ils auoient accouftumé de faire aux plus principalles feftes.

Quel profit l'on peut tirer du traitté des fuperftitions des Indes.

CHAP. XXXI.



Equi a efté dit fuffife pour entédre le foin, & la peine que les Indiens employoient à feruir & honorer leurs idoles, & pour mieux dire le diable: car ce feroit vne chofe infinie, & de peu de profit, de vouloir raconter entieremét ce qui s'y paffe, veu mefme qu'il pourra fembler à quelques vns qu'il n eftoit point de befoing d'en dire tant, cõme i'ay fait; Et que c'eft perdre le téps, comme l'on fait en lifant les cõtes que feignent les Romans de Cheualerie. Mais fi ceux qui ont cefte opinion y veulent regarder de pres, ils trouueront qu'il y a grande difference

ference entre l'vn & l'autre, & recognoistront que ce peut estre vne chose vtile, pour plusieurs considerations d'auoir la cognoissance des coustumes & ceremonies, dont vsoient les Indiens. Premierement ceste cognoissance n'est pas seulement vtile mais aussi necessaire aux terres où ils ont vsé de ces superstitions, afin que les Chrestiens, & maistres de la loy de Christ, sçachẽt les erreurs & superstitions des anciens, pour voir si les Indiens en vsent point encor auiourd huy ouuertement, ou couuertement. Pour ceste occasion plusieurs doctes & signallez personnages ont escrit des discours assez amples, de ce qui s'é est trouué, voire les Conciles proinciaux, ont commandé que l'on les escriue, & imprime, cõme on a fait en Lima, où vn discours a esté fait pl⁹ ample, que ce qui en est icy traitté. C'est pour quoy c'est chose importãte pour le bien des Indiens, que les Espagnols estans en ces parties des Indes, ayẽt la cognoissance de toutes ces choses. Ceste narratiõ mesme peut seruir aux Espagnols de delà, & à to⁹ autres en quelque endroit qu'ils soyent pour remercier Dieu nostre Seigneur, & luy rendre graces infinies d'vn si grand bien que celuy que nous a departy, & va donnant sa saincte Loy, laquelle est toute iuste, toute nette, & toute profitable. Ce que l'on peut cognoistre en la comparant auec les loix de Satan, où tãt de malheureux ont vescu si miserables. Elle peut mesme seruir pour descouurir l'orgueil, l'enuie, les tromperies, & les embusches du diable, qu'il exerce contre ceux qu'il tient captifs, veu que d'vn costé il veut imiter Dieu, & faire cõparaison

auec luy,& sa saincte Loy, & d'autre costé il entremesle en ses actes,tant de vanitez, d'ordures, & de cruantez,comme celuy qui n'a point d'autre exercice,que de sophistiquer, & corrompre tout ce qui est bon. Finablemēt qui verra les tenebres & l'aueuglement auquel tant de grandes prouinces,&Royaumes,ont vescu si long temps & que beaucoup de peuples, voire vne grande partie du mōde,viuent encor deçeus de sembla-bles tromperies,ne pourra,(s'il a le cœur Chrestien) qu'il ne rende graces au tres-haut Dieu, pour ceux qu'il appelle de si grandes tenebres à l'admirable lumiere de son Euangile, suppliant l'immense charité du Createur qu'il les cōserue, & augmente en sa cognoissance,& en son obeissance,& que de mesme aussi il se contriste, pour ceux qui tousiours suyuent le chemin de perdition. Et qu'en fin il supplie le Pere de misericorde, qu'il leur descouure les thresors,& richesses de Iesus Christ, lequel auec le Pere, & le S. Esprit,regne par tous les siecles Amen.



LIVRE SIXIESME DE L'HISTOIRE NATVREL-le & morale des Indes.

Chapitre premier.

Que l'opinion de ceux là est fause qui tiennent que les Indiens ont faute d'entendement.



YANT traitté cy deuant de la religion dõt vsoient les Indiens, ie pretends escrire en ce liure de leurs coustumes, police, & gouuernemét. pour deux fins, l'vne afin d'oster la fause opinion, que l'on a communement d'eux, qu'ils sont hõmes grossiers & brutaux, ou qu'ils ont si peu d'entendement, qu'à peine meritent ils qu'on die qu'ils en ayent. D'où vient que l'on leur fait plusieurs excez & outrages en se seruãs d'eux presque en la mesme façon, que si c'estoiēt bestes brutes, & les reputans indignes d'aucun respect, qui est vn si vulgaire, & si pernicieux erreur (ainsi que le sçauent fort bien ceux qui auec quelque zele, & consideration, ont cheminé parmy eux, & qui ont veu & cogneu

leurs secrets, & conseils) & d'autre part le peu de cas que font de ces Indiens, plusieurs qui pensent sçauoir beaucoup, & neantmoins qui sont ordinairement les plus ignorans, & plus presomptueux, que ie ne voy point de plus beau moyen pour confondre ceste pernicieuse opinion, qu'en leur deduisant l'ordre & façon de faire qu'ils auoient au temps qu'ils viuoient encor soubs leur loy, en laquelle combien qu'ils eussent beaucoup de choses barbares, & sans fondement, neantmoins ils en auoiét beaucoup d'autres dignes de grande admiration, par lesquelles l'on peut entendre qu'ils ont le naturel capable de receuoir toute bonne instruction, & de fait ils surpassent en quelques choses plusieurs de nos Republiques. Et n'est point chose de merueille, qu'il y ait eu entr'eux de si grandes & si lourdes fautes, veu qu'il y en a eu aussi entre les plus fameux legislateurs, & Philosophes, (voire sans excepter Lycurgue ny Platon.) Et entre les plus sages Republiques, comme ont esté la Romaine, & l'Athenienne, où l'on peut recognoistre des choses si pleines d'ignorance, & si dignes de risee, qu'à la verité si les Republiques des Mexiquains & Inguas eussent esté cogneues en ce temps des Romains, & des Grecs, leurs loix & gouuernemens, eussent esté beaucoup estimez d'eux. Mais nous autres à present ne considerans rien de cela, y entrons par l'espée, sans les ouyr, ny entendre, nous persuadans que les choses des Indiens ne meritent point qu'on en face estime autre, que comme l'on fait d'vne

venaiſon prinſe en la foreſt,qui ait eſté amenée pour noſtre ſeruice & paſſetemps. Les hommes plus profonds, & plus diligents, qui ont penetré & atteint iuſques à la cognoiſſance de leurs ſecrets, couſtumes & gouuernement ancien, en ont bien autre opinion, & ſ'eſmerueillent de l'ordre, & du diſcours qui a eſté entre eux. Du nombre deſquels eſt Polo Ondeguardo, lequel ie ſuis communement au diſcours des choſes du Peru,& pour celles de Mexique Iean de Toüar, qui auoit eu vne prebende en l Egliſe de Mexique, & auiourd'huy eſt religieux de noſtre compagnie de Ieſus, lequel par le commandement du Viçeroy Dom Martin Enrriques, a fait vn diligent & ample recueil des hiſtoires de ceſte nation, & pluſieurs autres graues & notables perſonnages, leſquels tant par parole, que par eſcrit, m'ont ſuffiſamment informé de toutes ces choſes, que ie raconte icy. L'autre fin & intention, & le bien qui ſe peut enſuiure par la cognoiſſance de ces loix, couſtumes, & police des Indiens, eſt afin de leur aider,& les regir par les meſmes loix & couſtumes, attendu qu'ils doiuent eſtre gouuernez ſelon leurs couſtumes & priuileges, entant qu'ils ne contreuiennent à la loy de Chriſt, & de ſa ſaincte Egliſe,qu'on leur doit conſeruer & entretenir, comme leurs loix principales. Car l'ignorance des loix & couſtumes a eſté cauſe, que l'on y a commis pluſieurs fautes de grande importance: parce que les iuges, & Gouuerneurs ne ſçauent pas bien comment ils doiuent donner iugement,&

y regir leurs ſuiets. Et que outre ce que c'eſt leur faire vn grand tort, & aller contre raiſon, ce nous eſt choſe preiudciable & dommageable, par ce que de là ils prennent occaſion de nous abhorrer, comme gens qui en tout ſoit au bien ou au mal, leur auons eſté, & ſommes touſiours contraires.

De la ſupputation des temps, & du Kalendrier duquel vſoyent les Mexiquains.

CHAPITRE II.

POur commẽcer donques par la diuiſion & ſupputation des temps, que les Indiens faiſoyent (enquoy certes l'õ peut recognoiſtre vn des plus grands ſignes de leur viuacité, & bon entendement) ie diray premierement de quelle maniere les Mexiquains cõtoyent & diuiſoyent leur année, de leurs mois, de leur Kalendrier, de leurs contes, des ſiecles & des aages. Ils diuiſoyent l'an en dixhuit mois, à chacun deſquels ils attribuoyent vingt iours, enquoy les trois cens ſoixante iours ſont accomplis, ſans comprendre en aucun de ces mois les cinq iours, qui reſtent du ſurplus, faiſant l'accõpliſſement de l'an entier. Mais ils les contoyent à part, & les appelloyent les iours de rien, durant leſquels le peuple ne faiſoit aucune choſe, & n'alloyent pas meſmes en leurs temples, mais ils s'occupoyent ſeulement à ſe viſiter les vns les autres, perdans ainſi le tẽps, & les ſacrificateurs du temple ceſſoient auſſi de ſacrifier. Apres ces

cinq iours passez, ils recõmençoient leur cõte de l'an, duquel le premier mois, & le cõmencement estoit en Mars, quand les fueilles cõmençoient à reuerdir, ençor qu'ils prinssent trois iours du mois de Feurier. car leur premier iour de l'an estoit cõme le vingt sixiesme de Feurier, ainsi qu'il appert par leur calendrier, dedans lequel mesme le nostre est comprins, & emploié d'vn fort ingenieux artifice, & fut fait par les anciens Indiens, qui cogneurent les premiers Espagnols. I'ay veu ce Kalendrier, & l'ay encor en ma puissance, qui merite bien d'estre veu, pour entendre le discours, & l'industrie, qu'auoient les Indiens Mexiquains. Chacun de ces dixhuict mois auoit son propre nom, & sa propre peinture, qu'il prenoit communement, de la principalle feste qui se faisoit en ce mois, ou de la diuersité du temps, que l'an cause en iceux. Ils auoient en ce Kalendrier, certains iours marquez & destinez pour leurs festes, & contoient les sepmaines, de treize iours, en y remarquãts les iours, par vn zero, qu'ils multiplioient iusques à treize, & incontinent recõmençoient à conter, vn deux &c. Ils remarquoient aussi les annees de ces roües, par quatre signes, ou figures, attribuans à chacun an vn signe, dont l'vn estoit d'vne maison, l'autre d'vn connin, le troisiesme d'vn roseau, & le quatriesme d'vn caillou. Ils les peignoient, de ceste façon, denotans par icelles figures l'an qui couroit, disants à tant de maisons, ou à tant de caillous, de telle roüe, succeda telle chose. Car l'on doit sçauoir, que leur roüe, qui estoit comme vn siecle, con-

tenoit quatre ſepmaines d'annees, eſtant chacune ſepmaine de treize ans,qui accompliſſoiēt en tout cinquante deux ans. Ils peignoient au milieu de ceſte roüe, vn Soleil, d'où ſortoient en croix, quatre bras ou lignes iuſques à la circonference de la roüe, & faiſoient leur tour en telle façon que la circonference eſtoit diuiſée en quatre parties eſgalles, chacune deſquelles auec ſon bras, ou ligne, auoit vne couleur particuliere, & differente des autres, & eſtoient les quatre couleurs, vert,azuré,rouge & iaune. Chaque portion de ces quatre, auoit treize ſeparations,qui auoient toutes leurs ſignes,ou figures particulieres,de maiſon,ou de connin, ou de rozeau ou de caillous, ſignifiant par chaſque ſigne vne année,& en teſte de ce ſigne, ils peignoient ce qui eſtoit arriué ceſt an là. C'eſt pour quoy ie veids au Calendrier, que i'ay dit, l'année, en laquelle les Eſpagnols entrerent en Mexique, marquee par vne peinture d'vn homme veſtu de rouge,à noſtre mode,car tel eſtoit l'habit du premier Eſpagnol, qu'enuoya Fernand Cortés, au bout de cinquante deux ans, que ſe fermoit, & accompliſſoit la roüe. Ils vſoient d'vne plaiſante ceremonie,qui eſtoit que la derniere nuit, ils rompoient tous les vaſes,& vtenſiles qu'ils auoient, & eſtaignoient tout le feu, & toutes les lumieres,diſans, que le monde deuoit prendre fin, à l'accompliſſement d'vne de ces roües, & que d'auanture, ce pourroit eſtre celle où ils ſe trouuoient. Car (diſoient ils) puiſque le monde doit alors finir, qu'eſt-il plus de beſoing d'appreſter de viande, ny de manger?

C'eſt pourquoy ils n'auoient plus que faire de vaſes, ny de feu. Sur ceſte opinion ils paſſoient toute la nuict, en grande crainte, diſans, que peult eſtre il ne viendroit plus de iour,& veilloient tous fort attentiuement pour voir quand le iour viendroit : mais voyans que l'aube commençoit à poindre, incontinent ils battoient plusieurs tambours,& ſonnoient des buccines, des fleutes, & autres inſtrumens de reſiouiſſance & allegreſſe, diſans que deſia Dieu leur allongeoit le temps d'vn autre ſiecle,qui eſtoient cinquante deux ans.Et alors ils recommençoiét vne autre roüe. Ils prenoient, en ce premier iour, & commencement du ſiecle, du feu nouueau, & achetoient des vaſes,& vtenſiles neufs pour appreſter la viande,& alloient tous querir ce feu nouueau, chez le grand Preſtre, ayants fait auparauant vne ſollemnelle proceſſion,d'action de graces pour la venue du iour, & prolongation d'vn autre ſiecle. Telle eſtoit leur façon,&maniere de conter les annees,les mois les ſepmaines,& les ſiecles.

Comment les Rois Inguas contoient les ans, & les mois.

CHAP. III.


Ombien que ceſte ſupputation des temps,praticquee entre les Mexicquains ſoit aſſez ingenieuſe & certaine,pour des hommes, qui n'auoient aucunes lettres, toutesfois,

il me ſemble qu'ils ont eu faute de diſcours, & de conſideration, n'ayants point fondé leur conte ſur le cours de la Lune ny diſtribué leurs mois ſelon icelle, enquoy certainement ceux du Peru les ont ſurpaſſez, pource qu'ils partoient leur an en autant de iours, parfaictemét accomplis, cóme nous faiſons icy, & le diuiſoient en douze mois, ou Lunes, eſquels ils employoient, & conſommoient les vnze iours, qui reſtent de la Lune, ainſi que l'eſcript Polo. Pour faire leur conte de l'an ſeur & certain, ils vſoient de ceſte induſtrie, que aux montagnes, qui eſtoient au tour de la Cité de Cuſco (où ſe tenoit la cour des Rois Inguas, & le plus grand ſanctuaire des roiaumes, comme ſi nous diſions vne autre Rome) il y auoit douze coulomnes, aſſiſes par ordre, en telle diſtance, l'vne de l'autre, que chaſque mois, vne de ces coulomnes remarquoit le leuer, & coucher du Soleil. Ils les appelloient Succanga, & par le moien d'icelles, ils enſeignoient, & annonçoient les feſtes, & les ſaiſons propres à ſemer, à recueillir, & à faire autres choſes. Ils faiſoient de certains ſacrifices à ces pilliers du Soleil, ſuiuant leur ſuperſtition. Chaque mois auoit ſon nom propre, & ſes feſtes particulieres. Ils commençoient l'an par Ianuier, comme nous autres, mais depuis vn Roy Ingua, appellé Pachacuto, qui ſignifie reformateur du Temple, fit commencer leur an par Decembre, à cauſe (comme ie coniecture) qu'alors le Soleil commence à retourner, du dernier point de Capricorne, qui eſt le Tropique, plus proche d'eux. Ie ne ſçay point, que les vns ny

les autres,ayent remarqué aucun Bisexte, combien que quelques vns dient le contraire. Les sepmaines que contoient les Mexicquains n'estoient pas proprement sepmaines, puis qu'elles n'estoient pas de sept iours, aussi les Inguas n'en firent aucune mention, ce qui n'est pas de merueille, attendu que le conte de la sepmaine, n'est pas fondé sur le cours du Soleil, comme celuy de l'an, ny sur le cours de la Lune, comme celuy des mois, mais bien entre les Hebrieux est fondé sur la creation du monde, que rapporte Moyse, & entre les Grecs, & les Latins, sur le nombre des sept Planetes, du nom desquelles mesme, les iours de la sepmaine ont prins leur nom. Neantmoins c'estoit beaucoup à ces Indiens, estans hommes sans liures, & sans lettres comme ils sont, qu'ils eussent vn an, des saisons & des festes, si bien ordonnées, comme il est dit cy dessus.

Que l'on n'a point trouué aucune nation d'Indiens qui vsast de lettres.

CHAP. IIII.

LES lettres furent inuentées pour representer & signifier proprement les paroles que nous prononçons, ainsi que les paroles mesmes (selon le Philosophe) sont les signes & marques propres des conceptions & pensées des hommes. Et l'vn & l'autre (ie dy les lettres & les mots) ont esté ordonnez pour faire entendre les choses. La voix pour ceux qui sont presents, & les

lettres pour les abſens ,& pour ceux qui ſont à venir. Les ſignes & marques qui ne ſont pas propres pour ſignifier les paroles,mais les choſes,ne peuuent eſtre appellez, ny ne ſoint point à la verité des lettres, encor qu'ils ſoent eſcrits. Car l'on ne peut dire qu'vne image du Soleil peint, ſoit vne eſcriture du Soleil, mais ſeulement vne peinture : autant en eſt-il des autres ſignes & characteres qui n'ont aucune reſſemblance à la choſe, mais qui ſeruent tant ſeulement de memoire. Car celuy qui les inuenta ne les ordonna point pour ſignifier des paroles:mais ſeulement pour denoter vne choſe. On n'appelle point auſſi ces characteres lettres ny eſcritures, comme de fait ils ne le ſont pas . mais pluſtoſt des chiffres ou memoires, ainſi que ſont ceux dont vſent les Spheriſtes & Aſtrologues,pour ſignifier diuers ſignes où planettes de Mars, de Venus, de Iupiter,&c. Tels characteres ſont chiffres & non pas lettres, pourautant que quelque nom que Mars puiſſe auoir en Italien, François, en Eſpagnol, touſiours ce charactere le ſignifie:ce qui ne ſe trouue point és lettres : car iaçoit qu'elles denotent les choſes, c'eſt par le moyen des paroles: D'où vient que ceux qui n'en ſçauent la langue, ne les entendent pas, comme pour exemple, le Grec ny l'Hebrieu ne pourra pas comprendre ce que ſignifie ce mot *Sol*, iaçoit qu'ils le voyent eſcrit ,pour ce qu'ils ignorent le mot Latin. Tellement que l'eſcriture & les lettres ſont ſeulement pratiquées par ceux, qui auec icelles ſignifient des mots : car ſi immediate-

ment elles signifient les choses, elles ne sont plus lettres ny escritures, mais des chiffres & des peintures, dequoy l'on tire deux choses bien notables. L'vne, que la memoire des histoires & antiquitez peut demeurer aux hommes par l'vne de ces trois manieres, ou par les lettres & escritures, comme il a esté pratiqué entre les Latins les Grecs, les Hebrieux & beaucoup d'autres nations, ou par peinture, comme l'on a vsé presque en tout le monde: car il est dit au Concile de Nice second. *La peinture est vn liure pour les idiots qui ne sçauent lire*, ou par chiffres & characteres, comme le chiffre signifie le nombre de cent, de mil & autres sans signifier ceste parole de cent, ou de mil. L'autre chose notable que l'on en peut tirer est celle qui s'est proposée en ce chapitre, à sçauoir que nulle nation des Indes descouuertes de nostre tẽps, n'a vsé de lettres ny d'escriture, mais de deux autres manieres, qui en sont images & figures. Ce que i'entens dire non seulement des Indes, du Peru & de la neufue Espagne, mais aussi du Iappon & de la Chine. Et bien que ce que ie dis parauanture pourra sembler à quelques vns estre faux, veu qu'il est rapporté par les discours qui en sont escrits, qu'il y a de si grandes Librairies & vninersitez en la Chine & au Iappon, & qu'il est fait mention de leurs Chapas, lettres & expeditions, toutesfois ce que ie dy est chose veritable, ainsi qu'on pourra entendre par le discours suiuant.

De la façon des lettres & des liures dont vsoient les Chinois.

CHAP. V.

IL y en a plusieurs qui pensent, & est bien la plus commune opinion, que les escritures dont vsent les Chinois sont lettres, comme celles dont no9 vsons en Europe, & que par icelles l'on puisse escrire les paroles & discours, & que seulement ils different de nos lettres & escritures en la diuersité des characteres, comme les Grecs different des Latins, & les Hebreux des Chaldeãs. Mais il n'en est pas ainsi, pource qu'ils n'ont point d'Alphabet, ny n'escriuent point de lettres, mais toute leur escriture n'est autre chose que peindre & chiffrer, & leurs lettres ne signifient point des parties de dictions, comme font les nostres, mais sont des figures & representations des choses, comme du Soleil, du feu, d'vn homme de la mer, & des autres choses. Ce qui appert euidemment, par ce que leurs escritures & Chapas sont entendues d'eux tous, cōbien que les langues, dont parlent les Chinois, soient en grand nombre, & fort differentes entre elles, en la mesme façon que nos nombres de chiffre sont entendus esgallement en François, en Espagnol, & en Arabic. Car ceste figure 8. où que ce soit signifie huict, encor que le François appelle ce nombre d'vne facon, & l'Espagnol

d'vne autre. D'où vient que les choses estans de soy innumerables, les lettres aussi ou figures dõt vsent les Chinois, pour les denoter sont presque infinies: tellement que celuy qui doit lire ou escrire à la Chine (comme fõt les Mandarins) doit sçauoir & retenir pour le moins quatre vingts cinq mil characteres ou lettres, & ceux qui sont parfaits en ceste lecture en sçauent plus de six vingts mil. Chose prodigieuse & estrange, voire qui seroit incroyable, si elle n'estoit attestée par des personnes dignes de foy, comme les peres de nostre compaguie, qui sont là continuellement, apprenans leur langue & escriture, & y a plus de dix ans, que de nuict & de iour ils s'estudient à cecy, auec vn perpetuel trauail. Car la charité de Christ, & le desir de la saluation des ames, surmonte en eux tout ce trauail & difficulté, qui est la raison, pour laquelle les hommes lettrez sont tant estimez en la Chine, à cause de la difficulté qu'il y a à les comprendre, & ceux la seulement ont les offices de Mandarins, Gouuerneurs, Iuges & Capitaines. Pour ceste occasion les peres prennent beaucoup de peine de faire apprendre à leurs enfans à lire & escrire. Il y a grand nombre de ces eschol-les où les enfans sont instruits, & où les maistres les font estudier de iour, & le pere de nuit en la maison. Tellement qu'ils leur endommagent beaucoup les yeux, & les foüettent fort souuent auec des roseaux, bien que ce ne soit pas de ces rigoureux, desquels ils foüettent les mal-faicteurs, Ils appellent cela la langue Mãdarine, qui a besoin de l'aage d'vn homme pour

eſtre comprinſe : & doit-on ſçauoir qu'encor que la langue,de laquelle parlent les Mandarins ſoit particuliere, & differente des vulguaires, leſquelles ſont en grand nombre,& qu'on y eſtudie comme l'on fait par deçà en Latin & en Grec,& que les lettrez qui ſont par toute la Chine la ſçauent,& entendent tant ſeulement : ſi eſt-ce toutesfois que tout ce qui eſt eſcrit en icelle,eſt entendu en toutes les langues,&iaçoit que les prouinces ne ſ'entr'entendent point de parole les vnes les autres, toutesfois par eſcrit ils ſ'entr'-entendent l'vn l'autre,car il n'y a qu'vne ſorte de figures ou caracteres pour toutes,qui ſignifie vne meſme choſe, mais non pas vn meſme mot ny prolation, veu que comme i'ay dit, ils ſont ſeulement pour denoter les choſes, & non pas les paroles, comme l'on peut facilement entendre par l'exemple des nombres de chiffre. C'eſt pourquoy ceux du Iappon & les Chinois liſent & entendent fort bien les eſcritures les vns des autres : combien que ce ſoient des nations,& des langues fort differentes. Que s'ils parloient ce qu'ils liſent, ou eſcripuent, ils ne le pourroient pas entendre. Telles ſont donc les lettres, & les liures dont vſent les Chinois ſi renommez au monde. Pour faire leurs impreſſions , ils grauent vne planche, des figures qu'ils veulent imprimer.Puis en eſtampent autant de fueilles de papier qu'ils veullent, de la meſme façon que l'on fait icy les peintures,qui ſont grauées en du cuiure, ou du bois. Mais quelque homme d'entendement pourra demander, comment ils peuuent ſignifier leurs con-

ceptions

ceptions par des figures qui approchent, ou ressemblent à la chose qu'ils veulent representer, comme de dire que le Soleil eschauffe, ou qu'il a regardé le Soleil, ou que le iour est du Soleil. Finalement, comment il leur est possible de denoter par de mesmes figures, les cas, les conionctions, & les articles qui sont en plusieurs langues & escritures. Ie responds à cela, qu'ils distinguent, & signifient ceste varieté par certains poincts rayez & dispositions de la figure. Mais il est difficile d'entendre comment ils peuuent escrire en leur langue des noms propres, specialement d'estrangers, veu que ce sont choses que iamais ils n'ont veues, & qu'ils ne peuuent inuenter des figures qui leur soient propres. I'en ay voulu faire l'experience me trouuant en Mexique auec des Chinois, & leur dy qu'ils escriuissent en leur langue ceste proposition. Ioseph d'Acosta est venu du Peru, & autres semblables, surquoy le Chinois fut vn long temps pensif, mais en fin il l'escriuit. Ce que d'autres Chinois leurent apres, bien qu'ils variassent vn peu en la prononciation du nom propre. Car ils vsent de cest artifice pour escrire le nom propre, qu'ils cherchent quelque chose en leur langue qui aye ressemblance à ce nom, & mettent la figure de ceste chose. Et comme il est difficile entre tant de noms propres, de leur trouuer des choses qui leur portent ressemblance en la prolation : aussi leur est-ce chose fort difficile & fort laborieuse d'escrire tels noms. Sur ce propos le pere Allonse Sanchez nous contoit que lors qu'il estoit en la Chine, & que l'on le menoit en diuers Tribu-

naux, de Mandarin en Mandarin, ils estoient fort long temps à mettre son nom par escrit en leurs Chapas, toutesfois ils l'escriuoient en fin le nommans en leur façon, & tellement ridicule, qu'à peine approchoient-ils le nom, qui est la façon des lettres & escritures, dont vsoient les Chinois. Celle des Iapponnois en approchoit beaucoup, encor qu'ils afferment que les seigneurs Iapponnois qui vindrent en Europe escriuoient facilement toutes choses en leur langue, quoy que ce fussét des noms propres d'icy, mesme l'on m'a monstré quelques escritures d'eux: parquoy il semble qu'ils doiuent auoir quelque sorte de lettres, encor que la plus part de leurs escritures soient par characteres & figures, cōme il a esté dit des Chinois.

Des escholes & vniuersitez de la Chine.

CHAP. VI.

LEs peres de la Compagnie disent qu'ils n'ont point veu en la Chine de grandes escholes & Vniuersitez de Philosophie & autres sciences naturelles, & croyent qu'il n'y en a point, mais que toute leur estude est en la langue Mandarine, qui est tres-ample, & tres-difficile, comme i'ay dit, & que ce qu'ils estudient sont choses qui sont escrites en ceste langue, qui sont des histoires des sectes & opinions des loix ciuiles,

des prouerbes moraux, des fables, & plusieurs autres telles compositions, & ce qui en despend. Des sciẽces diuines ils n'en ont aucune cognoissance, ny n'ont autre chose des naturelles que quelques petits restes qu'ils ont en des propositions esguarées, sans art & sans methode, selon l'entendement & estude d'vn chacun. Pour les Mathematiques ils ont experience des mouuemens celestes & des estoiles, & pour la Medecine ils ont cognoissance des herbes, par le moyẽ desquelles ils guarissent plusieurs maladies, & en vsent beaucoup. Ils escriuent auec des pinceaux, & ont plusieurs liures escrits à la main, & d'autres imprimez qui sont toꝰ d'assez mauuais ordre. Ils sont grãds ioüeurs de Comedies: ce qu'ils fõt auec vn grand appareil de theatres, vestemens, cloches, tambours, & de voix, selon qu'il est conuenable. Quelques peres racontent y auoir veu des Comedies qui duroient dix & douze iours auec leurs nuicts, sãs qu'il y eust faute de ioüeurs sur le theatre, ny de spectateurs pour les regarder. Ils font plusieurs Scenes differentes, & pendant que les vns representent, les autres dormẽt ou repaissent. Ils traittent ordinairement en ces Comedies des choses morales & de bon exemple, qui sont neantmoins entremeslées de choses gayes & plaisantes. Voila en somme ce que les nostres racontent des lettres & exercices de ceux de la Chine, où l'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'entendement, & d'industrie. Mais tout cela est de peu de substance, pour ce qu'en effect toute la science des Chinois tend seulement à sçauoir escrire & lire, & non point

d'auantage:car ils ne paruiennent point és sciẽces plus hautes,& leur escrire & lire n'est point proprement escrire & lire,puisque leurs lettres ne sont point lettres, qui puisse representer les paroles, mais sont figures de choses innumerables,lesquelles ne se peuuent apprendre que par vn bien long temps, & auec vn trauail infiny. Mais en fin auec toute leur science,vn Indien du Peru ou Mexique qui a apprins à lire & escrire, sçait plus que le plus sage Mandarin d'entr'eux, veu que l'Indien auec vingt quatre lettres qu'il sçait,escrira & lira tous les mots & paroles qui sont au monde,& le Mandarin auec ses cent mil lettres,aura beaucoup de peine pour escrire quel que nom propre de Martin,ou Allonse,& à plus forte raison ne pourra-il pas escrire les noms des choses qu'il ne cognoist point.Car en fin l'escrire de la Chine n'est autre chose qu'vne façon de peindre ou chiffrer.

De la façon des lettres & escritures dont ont vsé les Mexiquains.

CHAP. VII.

L'On trouue qu'il y a entre les nations de la neufue Espagne vne grand' cognoissance, & memoire de l'antiquité. C'est pourquoy, recherchant de quelle façon les Indiens auoient conserué leurs histoires, & tant de particularitez, i'appris que encor qu'ils ne fussent point si subtils ny si cu-

tieux cõme sont les Chinois & les Iapponnois, si est-ce qu'ils auoient entr'eux quelque sorte de lettres & de liures, par lesquels ils conseruoient à leur mode les choses de leurs predecesseurs En la prouince de Yu-latan, où est l'Eueshé, qu'ils appellent de Honduras, il y auoit des liures de fueilles d'arbres à leur mode ployez & esquarris, esquels les sages Indiens tenoient comprinses & desduittes la distributiõ de leurs temps, la cognoissance des Planettes, des animaux & des autres choses naturelles, auec leurs antiquitez: chose pleine de grãde curiosité & diligence. Il sembla à quelque Pedant que tout cela estoit vn enchantement & art de Magie, & soustint obstinément que l'on les deuoit brusler, de sorte qu'ils furent mis au feu. Ce que du depuis non seulement les Indiens recogneurent auoir esté mal fait, mais aussi les Espagnols curieux qui desiroient cognoistre les secrets du pays. Il en est arriué autant és autres choses, car les nostres pensans que le tout fust superstition, ont perdu plusieurs memoires des choses anciennes & sacrées, qui pouuoient beaucoup profiter. Cela procede d'vn zele fol & ignorant, qui sans sçauoir ny vouloir entendre les choses des Indiens, disent (comme à charge close) que ce sont toutes sorcelleries, & que tous les Indiens ne sont que des yurongnes, qui sont incapables de sçauoir ny d'apprendre aucune chose. Car ceux qui se sont voulus diligemment informer d'eux, y ont troué beaucoup de choses dignes de consideration. Vn de nostre compagnie de IESVS, hom-

me fort accort & experimenté, assembla en la prouince de Mexique les anciens de Tescuco, de Tulla, & de Mexique, & confera fort amplement auec eux, lesquels luy monstrerent leurs liures, histoires, & Calēdriers, qui estoient choses fort dignes de voir, pource qu'ils auoient leurs figures, & Hieroglyficques, par lesquelles ils representoient les choses en ceste maniere. Celles qui auoient forme, ou figure estoient representees par leurs propres images, & celles qui n'en auoient point, estoient representees par des characteres qui les signifioient, & par ce moyen ils figuroient, & escripuoient ce qu'ils vouloient. Et pour remarquer le temps auquel quelque chose arriuoit, ils auoient ces roües peintes, car chacune d'icelles contenoit vn siecle, qui estoit cinquante deux ans, comme a esté dit cy-dessus, & au costé de ces roües, ils peignoient, auec ces figures & characteres, à l'endroit de l'année, les choses memorables qui aduenoient en icelle. Comme ils remarquerent l'annee, que les Espagnols entrerent en leur pays, en peignant vn homme auec vn chapeau, & vne iuppe rouge, au signe du roseau, qui couroit alors. Et ainsi des autres accidens. Mais pource que leurs Escritures & characteres n'estoient pas si suffisans, comme nos lettres & escritures, ils ne pouuoient exprimer de si prés les parolles, ains seulement la substance des conceptions. Et d'autant qu'ils auoient accoustumé de raconter par cœur des discours, & dialogues composez par leurs Orateurs, & Rhetoriciens anciens, & beaucoup de Chapas dressez,

par leurs Poetes (ce qui estoit impossible d'apprendre par les Hieroglyphiques, & characteres) les Mexiquains estoient fort curieux, que leurs enfans apprinssent par memoire ces Dialogues & compositions. A raison dequoy ils auoient des escholes & comme des colleges, ou seminaires, où les anciens enseignoient aux enfans, ces oraisons, & beaucoup d'autres choses, qui se conseruoient entr'eux, par la tradition des vns aux autres, aussi entierement comme si elles eussent esté couchées par escrit. Specialement les nations plus renommees auoient soing, que leurs enfans (qui auoient inclination pour estre rhetoriciens & exercer l'office d'orateurs) apprinssent de mot à mot ces harangues. Tellement que quand les Espagnols vindrent en leur pays, & qu'ils leur eurent enseigné à lire & escrire nostre lettre, plusieurs de ces Indiens escriuirent alors ces harangues, ainsi que le tesmoignent quelques hommes graues qui les leurent. Ce qui est dit pource que ceux qui liront en l'histoire Mexiquaine, de tels discours longs & elegans, croiront facilement qu'ils sont inuentez des Espagnols, & non pas reallement prins, & rapportez des Indiens. Mais en ayant cogneu la verité certaine, ils ne laisseront pas d'adiouster foy, comme c'est la raison, à leurs histoires. Ils escriuoient aussi ces mesmes discours, à leur mode, par des images, & characteres, & ay veu pour me saisfaire en cet endroit, les oraisons du Pater noster, & Aue Maria, Symbole, & confession generalle, escriptes en ceste façon d'Indiens. Et à la verité

quiconque les verra, s'en eſmerueillera. car pour ſignifier ces paroles, *Moy pecheur me confeſſe*, ils peignoient vn Indien à genoux aux pieds d'vn Religieux, comme qui ſe confeſſe, & puis pour celle-cy, *à Dieu tout puiſſant*, ils peignoient trois viſages, auec leurs couronnes, en façon de la Trinité, *& à la glorieuſe vierge Marie*, ils peignoiẽt vn viſage de noſtre Dame, & vn demy corps de petit enfant, *& à ſainct Pierre & ſainct Paul*, des teſtes, auec des couronnes, & vne clef, & vne eſpée, & où les images leur deffailloient, ils mettoient des characteres, comme, *enquoy i'ay peché, &c.* D'où l'on peut cognoiſtre la viuacité de l'entendement de ces Indiens, puiſque ceſte façon d'eſcrire noz oraiſons, & choſes de la foy, ne leur a pas eſté enſeignée par les Eſpaignols, ny ne l'euſſent peu faire, ſ'ils n'euſſent eu particuliere conception, de ce qu'on leur enſeignoit. I'ay veu au Peru la confeſſion de tous ſes pechez qu'vn Indien apportoit pour ſe confeſſer, eſcrite de la meſme ſorte de peintures, & de characteres, en peignant chaſcun des dix commandements, d'vne certaine façon, où il y auoit certaines marques comme chiffres, qui eſtoient les pechez, qu'il auoit faits contre ce commandement. Ie ne doute point que ſi beaucoup des plus habiles Eſpagnols eſtoient employez à faire des memoires de choſes ſemblables par leurs images & marques, qu'en vn an ils n'y pourroient paruenir, non pas en dix.

Des registres, & façon de conter, dont vsoient les Indiens du Peru.

CHAPITRE VIII.

AV parauant que les Espagnols vinssent és Indes, ceux du Peru n'auoient aucune sorte d'escripture, fust par lettres, par characteres, chiffres, ou figures, comme ceux de la Chine & de Mexique: toutesfois ils ne laisserent pas de conseruer la memoire de leurs antiquitez, ny de retenir l'ordre de toutes leurs affaires de paix, de guerre, & de police, pource qu'ils ont esté fort diligens en la tradition, des vns aux autres, & les ieunes gents apprenoient & gardoient comme chose sacrée, ce que leurs superieurs leur racontoient, & l'enseignoient auec le mesme soing à leurs successeurs. Outre ceste diligence, ils suppleoient la faute d'escritures & des lettres, en partie par la peinture, comme ceux de Mexicque (combien que ceux du Peru y fussent fort grossiers & lourds) & en partie, & le plus communement par des quippos. Ces quippos sont des Memoriaux, ou registres, qui sont faicts de rameaux, esquels il y a diuers nœuds & diuerses couleurs, qui signifient diuerses choses: & est vne chose estrange, que ce qu'ils ont exprimé & representé par ce moyen. Car les quippos leur vallent autant, que des liure s d'histoires, de loix, de ceremonies, & des contes de leurs affaires. Il y auoit des officiers deputez pour garder ces Quippos (qu'auiourd'huy ils appellent

Quipocamayos) lesquels estoient obligez de tenir & rendre conte de chasque chose comme les Tabellions par deçà. C'est pourquoy en tout l'on leur adioustoit entiere foy, & creance, car selon diuerses sortes d'affaires, comme de guerre, de police, de tributs, de ceremonies, & de terres, il y auoit diuers Quippos, ou rameaux, en chacun desquels il y auoit tant de nœuds petits & grands & de fillets attachez, les vns rouges, les autres verts, les autres azurez, & les autres blancs. Et finalement, tant de diuersitez, que tout ainsi que nous autres, tirons vne infinité de mots de vingt quatre lettres, en les accommodans en diuerses façons, ainsi ils tiroient des significations innumerables, de leurs nœuds & diuerses couleurs. Ce qu'ils font d'vne telle façon, qu'il arriue auiourd'huy au Peru, que quād au bout de deux ou trois ans, vn commissaire va informer de la vie de quelque officier, que les Indiens viennent auec leurs menus contes & approuuez disans, qu'en tel bourg ils luy ont baillé tant d'œufs lesquels ils n'a point payez, en vne telle maison vne poulle, en vne autre deux faix d'herbes pour ses cheuaux, & qu'il n'a payé que tant d'argent, & demeure en reste de tant. La preuue estant faite sur le champ, auec ceste quantité de nœuds & de poignées de cordes, cela demeure, pour tesmoignage, & escripture certaine. Ie vy vne poignée de ces fillets ausquels vne Indienne portoit escrite la confession generalle de toute sa vie, & par iceux se confessoit comme i'eusse peu faire en du papier escrit, & luy demanday, ce que c'estoit, que quelques

filez qui me semblerent quelque peu differens, elle me dist que c'estoient certaines circonstances, que le peché requeroit pour estre entierement confessé. Outre ces quippos de fil, ils ont vne autre comme maniere d'escrire auec de petites pierres, par le moyen desquelles ils apprennent punctuallement les paroles qu'ils veulent sçauoir par cœur. Et est vne chose plaisante de voir les vieillards & caducs, auec vne roüe faite de petites pierres, apprendre le *Pater noster*, auec vne autre *l'Aue Maria*, & auec vne autre le *Credo*, & de retenir quelle pierre est *qui fut conçeu du S. Esprit*, & laquelle, *souffrit soubs Ponce Pilate*. C'est aussi vne chose plaisante, de les voir corriger quand ils faillent, car toute la correction ne gist, qu'à contempler leurs petites pierres, & seroit vne de ces roües suffisante pour me faire oublier tout ce que ie sçay par cœur. Il y a vn grand nombre de ces roües aux cimetieres des Eglises, pour cet effect. Mais c'est chose qui semble enchantement, de voir vne autre sorte de Quipos, qu'ils font de grains de mays. Car pour faire vn conte difficile, auquel vn bon Arithmeticien seroit bien empesché auec la plume, & pour faire vne partition, afin de voir combien vn chacun doit contribuer, ils tirent tant de grains d'vn costé, & en adioustent tant de l'autre, auec mil autres inuentions Ces Indiens prendront leurs grains, & en mettront cinq d'vn costé, trois d'vn autre, & huict en vn autre, & changeront vn grain d'vn costé, & trois d'vn autre. Tellement qu'ils sortent auec leur conte certain,

ſans faillir d'vn point. Et ſe mettent pluſtoſt à la raiſon par ces Quippos, ſur ce qu'vn chacun doit payer, que nous ne pourrions faire nous autres auec la plume. Par cela l'on peut iuger ſ'ils ont de l'entendement, & ſi ces hommes ſont beſtes. De ma part ie tiens pour certain qu'ils nous ſurpaſſent és choſes où ils ſ'appliquent.

De l'ordre que les Indiens tenoyent en leurs eſcritures.

CHAP. IX.

IL ſera bon d'adiouſter icy, ce que nous auons remarqué, touchant les eſcritures des Indiens: car leur façon n'eſtoit pas d'eſcrire auec vne ligne ſuyuie, mais du haut en bas, ou en rond. Les Latins & Grecs eſcriuoyent du coſté gauche au droit, qui eſt la commune, & vulgaire façon dont nous vſons. Les Hebrieux au contraire commençoyent de la droite à la gauche, c'eſt pourquoy leurs liures commencent où les noſtres finiſſent. Les Chinois n'eſcriuent pas, ny comme les Grecs, ny comme les Hebrieux, mais de haut en bas, car comme ce ne ſont pas des lettres, mais des dictions entieres, & que chaque figure, ou charactere ſignifie vne choſe, ils n'ont point de beſoing d'aſſembler les parties des vnes auec les autres, & ainſi peuuent ils bien eſcrire du haut en bas. Ceux de Mexique pour la meſme raiſon n'eſcriuoient pas en ligne, d'vn coſté à l'autre, mais au rebours des Chinois commencans en bas mon-

toient tousiours en haut. Ils se seruoient de ceste façon d'escrire, au conte des iours, & du reste des choses qu'ils remarquoyent. Cõbien que quand ils escriuoient en leurs roües, ou signes, ils commençoient du milieu où ils peignoient le Soleil, & de là alloient montans par leurs annees, iusques au tour, & circonference de la roüe. Finablement il se trouue quatre differentes sortes d'escrire, les vns escriuans de la droite à la gauche, les autres de la gauche à la droitte, les vns de haut en bas, & les autres du bas en haut, enquoy l'on voit la diuersité des entendemens humains.

Comment les Indiens enuoyoient leurs messagers.

CHAP. X.

POur acheuer la façon qu'ils auoient d'escrire, quelqu'vn pourra douter auec raison, comment les Roys de Mexique, & du Peru, auoient cognoissance de tous leurs Royaumes qui estoient si grands, ou de quelle façon ils pouuoient despescher les affaires qui se presentoiẽt en leur Cour, veu qu'ils n'auoient l'vsage d'aucunes lettres, ny d'escrire missiues. Sur quoy l'on peut estre satisfait de ce doute, quãd on sçaura que par paroles, par peintures, ou par ces memoriaux, ils estoient fort souuent aduertis de tout ce qui se passoit. Pour cet effect il y auoit des hommes fort vistes, & dispos, qui seruoient de courriers, pour aller & venir, lesquels ils nourrissoient en cet exerci-

ce de courir dés leur enfance, & prenoient peine qu'ils fussét de lõgue haleine, afin qu'ils peussent monter en courant vne montagne fort haute, sans se lasser. C'est pourquoy en Mexique ils donnoient le prix aux trois & quatriesmes premiers, qui montoient ces grands degrez du temple, comme il a esté dit au liure precedent. Et en Cusco, lors que se faisoit leur solemnelle feste de Capacrayme, les nouices montoiét à qui mieux mieux le roc de Yanacauri, & generalement l'exercice de la course a esté & est encor fort en vsage, entre les Indiens. Quand il se presentoit vne affaire d'importance, ils enuoyoient depeinte aux seigneurs de Mexique la chose dont ils les vouloient informer, ainsi qu'ils firent, alors que les premiers nauires Espagnols parurent à leur veüe, & lors qu'ils prindrent Toponchan. Ils estoient au Peru fort curieux des courriers, & l'Ingua en auoit par tout son Royaume, comme des postes ordinaires, appellez Chasquis, desquels sera traitté en son lieu.

De la façon de gouuernement, & des Roys qu'ont eu les Indiens.

CHAP. XI.

IL est assez experimenté que la chose enquoy les Barbares monstrent plus leur barbarisme, est en leur gouuernement, & façon de commander, pour ce que tant plus les hommes approchent

de la raison, tant plus leur gouuernement eſt humain,& moins inſolent, & les Roys & ſeigneurs ſont plus traittables, & s'accommodent mieux auec leur vaſſaux, en recognoiſſants qu'ils leur ſont eſgaux en nature, & toutesfois inferieurs, en l'obligation d'auoir ſoing de la Republique. Mais entre les Barbares, tout y eſt contraire, d'autant que leur gouuernement eſt tyrannique, & traittent leurs ſubiets comme beſtes, & de leur part veulent eſtre traittez comme Dieux. Pour ceſte occaſion pluſieurs peuples & nations des Indes, n'ont point ſouffert de Roys, ny de ſeigneurs abſolus, & ſouuerains, mais viuent en communauté, & creent & ordonnent des Capitaines, & Princes pour certaines occaſions ſeulement, auſquels ils obeiſſent durant le temps de leur charge, & apres ils retournent à leurs premiers offices. La plus grande partie de ce nouueau monde, où il n'y a point de Royaumes fondez, ny de Republiques eſtablies, ny Princes, ou Roys perpetuels, ſe gouuernent de ceſte façon; iaçoit qu'il y ait quelques ſeigneurs & principaux hommes, qui ſont eſleuez entre le vulgaire. Ainſi eſt gouuernée toute la terre de Chille, en laquelle les Auracanes, ceux de Teucapel, & autres, ont par tant d'années reſiſté contre les Eſpagnols. Et de meſme auſſi tout le nouueau Royaume de Grenade, celuy de Guatimalla, les Iſles, toute la Floride, le Breſil, Luſſon, & d'autres terres de grande eſtendüe, excepté qu'en pluſieurs de ces lieux, ils y ſont encore plus barbares, veu qu'à peine y recognoiſſent ils de

chef, mais tous commandent, & gouuernent en commun, n'y ayant autre chose, que de la volonté, de la violence, de l'industrie, & du desordre, tellement que celuy qui peut d'auantage, commande & y a le dessus. Il y a en l'Inde Orientale de grands Royaumes, bien fondez, & bien ordonnez, comme est celuy de Sian, celuy de Bisnaga, & autres, qui peuuent assembler & mettre en campagne quand ils veulent, iusques à cent & deux cens mil hommes. Comme aussi le Royaume de la Chine, lequel en grandeur & puissance surpasse tous les autres, & dont les Roys, selon qu'ils racontent, ont duré plus de deux mil ans, pour le bel ordre & gouuernement qu'ils ont. Mais en l'Inde Occidentale, l'on y a seulement troué deux Royaumes, ou Empires fondez, qui estoient celuy des Mexiquains en la neufue Espagne, & celuy des Inguas au Peru. Et ne pourrois pas dire facilement lequel des deux a esté le plus puissant Royaume, d'autant que Motecuma surpassoit ceux du Peru en edifices, & en la grandeur de sa cour. Mais les Inguas aussi surpassoient les Mexiquains en thresors, richesses, & en grandeur de prouinces. Pour le regard de l'antiquité, le Royaume des Inguas l'est d'auantage, bien que ce ne soit pas de beaucoup, & me semble qu'ils ont esté esgaux en faits d'armes, & en victoires. C'est vne chose certaine, que ces deux Royaumes ont de beaucoup excedé tout le reste des seigneuries des Indiens, descouuertes en ce nouueau monde, tant en bon ordre & police, qu'en pouuoir

&

& richesse, & beaucoup d'auantage en superstition & seruice de leurs idoles, ayans plusieurs choses semblables les vnes aux autres. Mais en vne chose ils estoyent bien differés, car entre les Mexiquains la succession du Royaume estoit par eslection, comme l'Empire Romain, & entre ceux du Peru elle estoit hereditaire, & suyuoit l'ordre du sang, comme les Royaumes de France, & d'Espagne. Ie traitteray donc cy apres de ces deux gouuernements, (comme de la chose principale, & plus cogneue d'entre les Indiens,) en tant qu'il me semblera estre propre à ce subiect, laissant plusieurs choses menues & prolixes, qui ne sont pas d'importance.

Du gouuernement des Roys, & Inguas du Peru.

CHAPIT. XII.



Ingua qui regnoit au Peru, estant mort, son fils legitime luy succedoit, & tenoyent pour tel, celuy qui estoit né de la principale femme de l'Ingua, laquelle ils appelloyent Coya. Ce qu'ils ont tousiours obserué, depuis le temps d'vn Ingua, appellé Yupangui, qui espousa sa sœur. Car ces Roys reputoyent pour honneur, d'espouser leurs sœurs. Et bien qu'ils eussent d'autres femmes, ou concubines, toutesfois la succession du Royaume appartenoit au fils de la Coya. Il est vray que quand le Roy

auoit vn frere legitime, il ſuccedoit au deuant du fils, & apres luy ſon nepueu, & fils du premier. Les Curacas & Seigneurs gardoyent le meſme ordre de ſucceſſion, en leurs biens & offices. Et faiſoyẽt à leur mode des ceremonies, & obſeques exceſſiues au deffunct. Ils obſeruoyent vne couſtume, veritablemẽt grande, & magnifique, qu'vn Roy, qui entroit au Royaume de nouueau, n'heritoit point d'aucune choſe des meubles, vtenſiles, & threſors de ſon predeceſſeur, mais il deuoit eſtablir ſa maiſon de nouueau, & aſſembler de l'or, de l'argent, & les autres choſes qui luy eſtoyent neceſſaires, ſans toucher à celuy du deffunct, qui eſtoit totalement dedié pour ſon adoratoire, ou Guaca, & pour l'entretien de la famille qu'il laiſſoit, laquelle auec ſa ſucceſſion, s'occupoit continuellement aux ſacrifices, ceremonies, & ſeruice du Roy mort. Car auſſi toſt qu'il eſtoit mort, ils le tenoyent pour Dieu, & auoit ſes ſacrifices, ſtatues, & autres choſes ſemblables. Pour ceſte occaſion il y auoit au Peru vn threſor infiny, car vn chacun des Inguas, s'eſtoit efforcé de faire que ſon oratoire & threſor ſurpaſſaſt celuy de ſes predeceſſeurs. La marque, ou enſeigne, par laquelle il prenoit la poſſeſſion du Royaume, eſtoit vn bourrelet rouge, d'vne laine plus fine que ſoye, lequel luy pendoit au milieu du front, n'y ayant que l'Ingua ſeul, qui le pouuoit porter, pour autant que c'eſtoit comme la couronne, & diademe Royal. Toutesfois l'on pouuoit bien porter vn bourrelet pendu au coſté, proche de l'oreille, comme quelques

seigneurs en portoyent, mais l'Ingua seul le pouuoit porter au milieu du front. Au temps qu'ils prenoyent ce bourrelet, ils faisoyent des festes fort solemnelles, & plusieurs sacrifices, auec grande quantité de vases d'or, & d'argent, grand nombre de petites formes, ou images de brebis, faites d'or & d'argent, grand abondance d'estophes de Cumby, bien esla-bourees, de fine & de moyenne, plusieurs conches de mer de toutes sortes, beaucoup de plumes riches, & mil moutons, qui deuoyent estre de diuerses couleurs. Puis le grand prestre prenoit vn enfant entre ses mains, de l'aage de six à huict ans, & prononçoit ces paroles, auec les autres ministres, parlant à la statue du Viracocha, *Seigneur nous t'offrons cela, afin que tu nous tiennes en repos, & nous aides en nos guerres, conserue nostre seigneur l'Ingua, en sa grandeur, & estat qu'il aille tousiours augmentant, & luy donne beaucoup de sçauoir afin qu'il nous gouuerne.* Il se trouuoit des hommes de tout le Royaume, & de tous les Guacas, & sanctuaires à ceste ceremonie, & serment. Et sans doute l'affection & reuerence que ce peuple portoit aux Roys Inguas, estoit fort grande, car il ne se trouue point que iamais aucun des siens luy aye fait trahison: pour autant qu'ils procedoyent en leur gouuernement, non seulement auec vne puissance absoluë, mais aussi auec vn bon ordre & iustice, ne permettant pas qu'aucun y fust foulé. L'Ingua posoit ses gouuerneurs en diuerses prouinces, entre lesquels les vns estoyent superieurs, & qui ne recognoissoyent autre que

luy, d'autres qui eſtoyent moindres, & d'autres plus particuliers, auec vn ſi bel ordre, & vne telle grauité qu'ils ne ſenhardiſſoyent pas de ſenyurer, ny de prendre vn eſpy de mays de leur voiſin. Ces Inguas tenoyent pour maxime qu'il conuenoit touſiours entretenir les Indiens en occupation, de là vient que nous voyons encor auiourd'huy des chauſſees des chemins, & des œuures d'vn fort grand trauail, leſquels ils diſent auoir eſté faites, pour exercer les Indiens, de peur qu'ils ne demeuraſſent oyſifs. Quand il conqueſtoit vne prouince de nouueau, il auoit accouſtumé d'enuoyer incontinent la plus grande part, & les principaux des naturels de ce pays, en d'autres prouinces, ou bien en ſa cour, & les appellent auiourd'huy au Peru, Mitimas. Puis au lieu d'iceux, il enuoyoit d'autres de la nation de Cuſco, ſpecialement les Oreiones, qui eſtoyent cõme les Cheualliers d'anciẽne maiſon. Ils chaſtioyẽt rigoureuſement les crimes, & delits, c'eſt pourquoy ceux qui ont cogneu quelque choſe de cela ſont bien d'opinion qu'il n'y peut auoir de meilleur gouuernement pour les Indiens, ny plus aſſeuré que celuy des Inguas.

De la distribution que les Inguas faisoient de leurs vassaux.

CHAP. XIII.

POVR particulariser d'auantage ce que i'ay dit cy dessus, l'on doit sçauoir que la distribution que faisoient les Inguas de leurs vassaux, estoit si exacte & particuliere, qu'il les pouuoit tous gouuerner fort facilement, combien que son Royaume fust de mil lieües d'estendue: car ayant conquesté vne prouince, il reduisoit incontinent les Indiés en villes & communautez, lesquels il diuisoit en bandes. Sur chacune dixaine d'Indiens il en commettoit vn pour en auoir la charge, sur chaque centaine vn autre, sur chaque millier vn autre, & sur dix mil hommes vn autre, lequel ils appelloient Humo, qui estoit vne des grandes charges, & par dessus tous ceux-là encor, en chaque prouince il y auoit vn Gouuerneur de la maison des Inguas, auquel tous les autres obeissoient, & luy rendoient conte tous les ans par le menu, de tout ce qui estoit arriué, à sçauoir, de ceux qui estoient nez, de ceux qui estoient morts, des troupeaux & des semences. Les Gouuerneurs sortoient par chacun an de Cusco, où estoit la cour, & y retournoient pour la grande feste du Rayme, en laquelle ils apportoient tout le tribut du Royaume à la cour, & n'y pouuoient rentrer qu'à ceste condition. Tout le Royaume estoit diuisé en quatre par-

ties, qu'ils appelloient Tahuantinſuyo, ſçauoir Chinchaſuyo, Collaſuyo, Andeſuyo & Condeſuyo, ſuiuant les quatre chemins qui ſortoiēt de Cuſco où reſidoit la cour, & ſe faiſoient les aſſemblées generales du Royaume. Ces chemins & prouinces correſpondantes à iceux eſtoient vers les quatre coings du monde, Collaſuyo au Sud, Chinchaſuyo au Nort, Condeſuyo au Ponent, & Andeſuyo au Leuant. En toutes les villes & bourgades il y auoit deux ſortes de peuple qui eſtoient de Hananſaya & Vrinſaya, qui eſt comme dire, ceux d'enhaut & ceux d'embas. Quand l'on commandoit de faire quelque œuure, ou de fournir quelque choſe à l'Ingua, les officiers ſçauoient auſſi toſt de combien chaque prouince, ville & partialité y deuoit contribuer, dont le departement ne ſe faiſoit point par parts eſgalles, mais par cottiſation ſelon la qualité & moyens du pays. Tellement que ſ'il falloit cueillir, par maniere de dire, cent mil fanegues de mays, l'on ſçauoit auſſi toſt combien il falloit que chaque prouince en baillaſt, fuſt la dixieſme partie, la ſeptieſme ou la cinquieſme. Autant en eſtoit des villes & bourgades, & Aillos ou lignages. Les Quipocamayos, qui eſtoient les officiers & intendans, tenoient le conte de tout auec leurs filez & neuds, ſans y faillir aucunement, rapportans ce que l'on auoit payé, iuſques à vne poulle & vne charge de bois, & en vn moment voyoit-on par leurs regiſtres ce que chacun deuoit payer.

Des edifices & façon de bastir des Inguas.

CHAP. XIIII.

LES edifices & bastimens que les Inguas ont faits en temples & forteresses, chemins, maisons des champs & autres semblables qui ont esté en grand nombre & d'vn excessif trauail, comme l'on peut voir encor auiourd'huy par les ruynes & vestiges qui en restent, tant en Cusco qu'en Tyaguanaco, Tambo & en autres endroits, où il y a des pierres d'vn grandeur demesurée: de sorte que l'on ne peut penser comme elles furent couppées, amenées & assises au lieu où elles estoient. Il venoit vn grand nombre de peuple de toutes les prouinces pour trauailler à ces edifices & forteresses que l'Ingua faisoit faire en Cusco, ou en d'autres parties de son Royaume: d'autãt que tels ouurages estoient estranges, & pour espouuenter ceux qui les contemploient, ils n'vsoient point de mortier ou cyment, & n'auoient point de fer ny d'acier pour couper & mettre en œuure les pierres. Ils n'auoient non plus de machines, ny d'autres instruments pour les apporter: & toutesfois elles estoient si propremẽt mises en œuure, qu'en beaucoup d'endroits à peine voyoit-on la iointure des vnes auec les autres: & y a plusieurs de ces pierres si grandes, comme il est dit, que ce seroit vne chose incroyable si on ne les voyoit. Ie mesuray à Tyaguanaco vne pierre de trente

huict pieds de long, de dixhuict de large, & six d'espais. Et en la muraille de la forteresse de Cusco, qui est de Moallon, il y a beaucoup de pierres qui sont encor d'vne plus estrange grandeur, & ce qui est plus esmerueillable est que ces pierres n'estans point taillées ny esquarries pour les accommoder, mais au contraire fort inegalles les vnes aux autres, en la forme & grandeur, neantmoins ils les ioignoient & enchassoient les vnes auec les autres, sans ciment d'vne façon incroyable. Tout cela se faisoit à force de peuple, & auec vne grande patience à y trauailler. Car pour enchasser vne pierre auec l'autre, selon qu'elles estoient adiustées, il estoit besoin de les essayer, & manier plusieurs fois la plus-part d'icelles, n'estans pas esgalles ny vnies. L'Ingua ordonnoit par chacun an le nombre du peuple qui deuoit venir pour trauailler aux pierres & edifices, & en faisoient les Indiens le departement entre eux comme des autres choses, sans qu'aucun fust foulé. Neantmoins encor que ces edifices fussent grands, ils estoient communément mal ordonnez & incommodes, & presque comme les Mosquittes ou edifices des barbares. Ils n'ont sçeu faire d'arcades en leurs edifices ny de ciment pour les bastir. Quand ils virent dresser des arcs de bois en la riuiere de Xaura, & apres que le pont fut acheué qu'ils virent rompre le bois, tous commencerent à fuir, pensans que le pont, qui estoit de pierre de taille deust tomber à l'instant: & comme ils eurent veu qu'il demeuroit ferme, & que les Espagnols mar-

choient dessus, le Cacicque dit à ses compagnons: *Il est bien raison que nous seruions à ceux cy qui semblent bien estre à la verité fils du Soleil.* Les ponts qu'ils faisoient estoient de ioncs tissus, qu'ils attachoient au riuage auec de forts pieux, d'autant qu'ils ne pouuoiẽt faire aucuns põts de pierres ny de bois. Le pont qui est auiourd'huy au cours de l'eaüe du grand lac de Chiquitto en Collao est admirable: car ce bras d'eaüe est si profond que l'on n'y peut asseoir aucun fondement, & si large, qu'il n'est pas possible d'y faire vne arche qui le trauerse: tellement qu'il estoit du tout impossible d'y faire aucun pont, fust de pierre ou de bois. Mais l'entendement & industrie des Indiens inuenta le moyen d'y faire vn pont assez ferme & asseuré, estant fait seulement de paille: chose qui semble fabuleuse, & toutesfois qui est veritable. Car comme nous auons dit cy dessus, ils amassent & attachent ensemble certaines bottes de ionces & d'herbiers qui s'engendrent au lac qu'ils appellent Totora: & comme c'est vne matiere fort legere, & qui ne s'enfonce point en l'eaüe, ils iettent dessus vne grande quantité de ioncs, puis ayans arresté & attaché ces bottes d'herbiers d'vn costé & d'autre de la riuiere, les hommes & les bestes chargés passent par dessus fort à l'aise. Ie me suis quelquesfois esmerueillé en passant ce pont de l'artifice des Indiens, veu que d'vne chose si facile & si commune ils font vn pont meilleur & plus asseuré que n'est pas le pont de batteaux de Seuille à Triane. I'ay mesuré la longueur de ce

pont, & si bien m'en souuient, il estoit de plus de trois cens pieds, & disent que la profondité de ce courant est tres-grande, & semble par dessus que l'eaue n'a aucun mouuement: toutesfois ils disent qu'au fonds il a vn cours furieux & violent. Cecy suffise pour les edifices.

Du reuenu de l'Ingua, & de l'ordre des tributs qu'il imposoit aux Indiens.

CHAP. XV.

LA richesse des Inguas estoit incomparable, car bien qu'aucun Roy n'heritast point des moyens & thresors de son predecesseur, neantmoins ils auoient à leur volonté toutes les richesses qui estoient en leurs Royaumes, tant d'argent & d'or, comme d'estoffe, de Cumbi & bestiaux, enquoy ils estoient tres-abondans; & la plus grande richesse de toutes estoit l'innumerable multitude de vassaux qui estoiẽt tous occupez & attentifs à ce qui plaisoit au Roy. Ils apportoient de chaque prouince ce qu'il auoit choisi pour son tribut. Les Chichas luy enuoyoient du bois odoriferant & riche; les Lucanas des brancars pour porter sa litiere; les Chumbilbicas des danceurs, & ainsi tout le reste des prouinces luy enuoyoit de ce qu'ils auoient en abondance, & ce outre le tribut general auquel tous cõtribuoient. Les Indiens qui estoient nommez pour cet effet, trauailloient aux mines

d'argent,& d'or,qui estoient au Peru en grande abondance, lesquels l'Ingua entretenoit de ce qu'ils auoient de besoing,pour leurs despens, & tout ce qu'ils tiroient d'or, & d'argent, estoit pour luy.Par ce moyen il y a eu en ce Royaume de si grands thresors,que c'est l'opinion de plusieurs,que ce qui tomba entre les mains des Espagnols, combien que ç'ait esté vn grand nombre,cõme nous sçauons,n'estoit pas la dixiesme partie,de ce que les Indiens enfoüyrent, & cacherẽt,sans que l'on l'aye peu descouurir,neantmoins toutes les diligences, que l'auarice y a enseignées,pour ce faire. Mais la plus grande richesse de ces barbares, estoit que leurs vassaux estoient tous leurs esclaues, du trauail desquels ils iouissoient à leur contentement: & ce qui est admirable, ils se seruoient d'eux d'vne telle façon que cela ne leur estoit pas seruitude, mais plustost vne vie fort delicieuse. Or pour entendre l'ordre des tributs que les Indiens payoient à leurs Seigneurs, l'on doit sçauoir,que lors que l'Ingua conquestoit quelques villes, il en diuisoit toutes les terres en trois parties, la premiere d'icelles estoit pour la religion,& ceremonies, de telle sorte, que le Pachayachaqui,qui est le Createur, & le Soleil, le Chuquilla, qui est le Tonnerre, le Pachamama, & les morts, & autres Guacas & sanctuaires eussent chascun leurs propres terres, & le fruict desquelles se gastoit, & consommoit en sacrifices, & en la nourriture des ministres & prestres. Car il y auoit des Indiens deputez pour chasque Guaca, & sanctuaire, & la plus grande

partie de ce reuenu, se despendoit en Cusco, où estoit l'vniuersel & general sanctuaire, & l'autre en la mesme ville, où il se cueilloit : pource que à l'imitation de Cusco, il y auoit en chaque ville des Guacas, & oratoires du mesme ordre & auec les mesmes functions, qui estoient seruis de la mesme façon, & ceremonies que celuy de Cusco, qui est vne chose admirable, & dont l'on est bien informé, comme l'on l'a trouué, en plus de cent villes, & quelques vnes distantes deux cents lieües de Cusco; Ce que l'on semoit & recueilloit en ces terres, estoit mis en des maisons, comme depositaires, basties pour cet effet; & estoit cela vne grande partie du tribut, que les Indiens payoient. Ie ne peux dire combien se montoit ceste partie, pource qu'elle estoit plus grande en des endroits qu'en autres, & en quelques lieux estoit presque le tout, & ceste partie estoit la premiere que l'on mettoit à proffit. La seconde partie des terres, & heritages, estoit pour l'Ingua, de laquelle luy & sa maison estoient substantez, mesmes ses parens, les Seigneurs, les garnisons, & soldats. C'est pourquoy c'estoit la plus grande portion de ces tributs, ainsi qu'il appert par la quantité de l'or, de l'argent, & autres tributs qui estoient és maisons, à ce deputées, lesquelles sont plus lōgues, & plus larges, que celles où l'on garde les reuenus des Guacas. L'on portoit ce tribut fort soigneusement en Cusco, ou bien és lieux, où il en estoit de besoing pour les soldats, & quand il y en auoit quantité, l'on le gardoit dix, & douze ans, iusques au temps de necessité. Les Indiens

cultiuoient & approffitoient ces terres de l'Ingua, apres celles des Guacas, pendant lequel temps, ils viuoient, & estoient nourris aux despens de l'Ingua, du Soleil, ou des Guacas, selon les terres qu'ils labouroient. Mais les viellards, les femmes & les malades estoient reseruez & exempts de ce tribut, & combien que ce que l'on recueilloit en ces terres, fust pour l'Ingua, ou pour le Soleil, ou Guacas, neantmoins la proprieté en appartenoit aux Indiens, & leurs predecesseurs. La troisiesme partie des terres, estoit donnée par l'Ingua, pour la communauté, & n'a on point descouuert, si ceste portion estoit plus grande, ou moindre que celle de l'Ingua, ou Guacas: toutesfois il est certain que l'on auoit esgard à ce qu'elle fust suffisante, pour la sustentation & nourriture du peuple. Aucun particulier ne possedoit chose propre de ceste troisiesme portion, ny iamais les Indiens n'en possederent, si ce n'estoit par grace specialle de l'Ingua, & toutesfois cela ne pouuoit estre engagé, ny diuisé entre les heritiers. L'on departoit par chascun an ces terres de communauté en baillant à vn chascun, ce qui luy estoit de besoing pour la nourriture de sa personne, & famille. Par ainsi selon qu'augmentoit, ou diminuoit la famille, l'on haussoit ou retranchoit la part: car il y auoit des mesures, determinees pour chaque personne. Les Indiens ne payoient point de tribut, de ce qui leur estoit departy.

Car tout leur tribut estoit de cultiuer, & maintenir en bon estat les terres de l'Ingua, & des Guacas, & de mettre les fruicts d'icelles aux de-

positaires. Quand l'annee estoit sterile l'on donnoit de ces mesmes fruicts ainsi reseruez aux necessiteux, d'autant qu'il y en auoit tousiours de superabondant. L'Ingua faisoit la distributiõ du bestial ainsi que des terres, qui estoit de le conter, & diuiser, puis ordonner les pasturages & limites, pour le bestial des Guacas, de l'Ingua, & de chaque ville. C'est pourquoy vne partie du reuenu, estoit pour la religion, vne autre pour le Roy, & l'autre pour les mesmes Indiens. Le mesme ordre estoit gardé entre les chasseurs, n'estant permis d'enleuer ny de tuer des femelles. Les troupeaux des Inguas & Guacas estoient en grand nombre, & fort feconds, pour ceste cause ils les appelloient, Capaëllama, mais ceux du commun & public, estoient en petit nombre, & de peu de valeur, parquoy ils les appelloient Bacchallama. L'Ingua prenoit vn grand soing, pour la conseruation du bestial, d'autant que c'estoit, & est encor toute la richesse de ce Royaume, & comme il a esté dit, ils ne sacrifioient point de femelles, & ne les tuoient point ny ne les prenoient à la chasse. Si la clauellée ou rongne, qu'ils appellent carache, venoit à quelque beste, elle debuoit estre à l'instant enterree toute vifue, de peur qu'elle ne baillast le mal à d'autres. Ils tondoient le bestial en leur saison, & en distribuoient à vn chascun pour filler, & tiltre de la matiere & estophe, pour le seruice de sa famille, y ayant des visiteurs pour s'enquerir s'ils l'accomplissoient, lesquels chastioient les negligens. L'on tissoit & faisoit des estophes de la laine du bestial de l'Ingua,

pour luy & pour les siens, l'vne fort fine, & à deux faces, qu'ils appelloient Cumbi, & l'autre grossiere & moyenne, qu'ils appelloiẽt Abasca. Il n'y auoit aucun nombre de ces estoffes, ou habits arresté, sinon ce que l'on departoit à vn chacun. La laine qui restoit, estoit mise aux magasins, dequoy les Espagnols les trouuerent encor tous pleins, & de toutes les autres choses necessaires à la vie humaine. Il y aura peu d'hommes d'entendement, qui ne soient esmerueillez d'vn si notable & bien ordonné gouuernement, puisque les Indiens, (sans estre religieux, ny Chrestiens) gardoient en leur façon, ceste perfection, de ne tenir aucune chose en propre, & de pouruoir à toutes leurs necessitez, entretenãs si abõdamment les choses de la religion, & celles de leur roy & seigneur.

Des arts, & offices qu'exerçoient les Indiens.

CHAPIT. XVI.

LEs Indiens du Peru auoient vne perfection, qui estoit d'enseigner à vn chacun des petits enfans, tous les arts & mestiers, qui estoient necessaires pour la vie humaine, pource qu'il n'y auoit point entre eux d'artisans particuliers, comme le sont entre nous autres les cousturiers, cordonniers, tisserans, & autres, mais tous apprenoient tout ce qu'ils auoient de besoing, pour leurs personnes, & maisons, & se pouruoyoient à eux mesmes. Tous

ſçauoient tiſtre, & faire leurs habits, c'eſt pour quoy l'Ingua les fourniſſant de laine, leur donnoit des habits. Tous ſçauoient labourer la terre, & l'approffiter, ſans louer d'autres ouuriers. Tous baſtiſſoient leurs maiſons, & les femmes eſtoient celles qui en ſçauoient le plus, leſquelles n'eſtoient point nourries en delices, mais ſeruoient leurs maris fort ſoigneuſement. Les autres arts & meſtiers qui n'eſtoient point pour les choſes communes & ordinaires de la vie humaine, auoient leurs propres compagnons & manufacteurs, comme eſtoient les orfeures, les peintres, les potiers, les barquetiers, les conteurs, & les ioueurs d'inſtruments. Il y auoit auſſi des meſmes tiſſerans, & architectes pour les œuures exquiſes, deſquels ſe ſeruoient les Seigneurs: mais le commun peuple, comme il a eſté dit, auoit chez luy tout ce qui luy eſtoit de beſoing, pour ſa maiſon, ſans qu'il luy conuint rien achepter. Ce qui dure encor auiourd'huy, de ſorte que nul n'a beſoing d'autruy, pour les choſes neceſſaires, pour ſa perſonne & pour ſa maiſon, comme eſt de chauſſeure, veſtement, & de maiſon, de ſemer, de recueillir, & de faire les ferremens, & inſtruments à ce neceſſaires. Les Indiens imitent preſque en cela les inſtitutions des moines anciens, deſquels il eſt traicté en la vie des Peres. A la verité c'eſt vn peuple peu auare, & peu delicieux, à raiſon dequoy ils ſe contentent de paſſer le temps aſſez doucement, & certes s'ils choiſiſſoient ceſte façon de viure, par eſlection, & non pas par couſtume, ny par nature, nous dirions que ce ſeroit vne vie de

grand' perfection, veu qu'elle est assez idoine pour receuoir la doctrine du sainct Euangile, si contraire & si ennemie de l'orgueil, de l'auarice, de la volupté. Mais les predicateurs ne donnent pas tousiours bon exéple, selon la doctrine qu'ils preschent aux Indiens. C'est vne chose remarquable, que cõbien que les Indiens soient si simples en leur mode & habits, toutesfois l'on y voit vne grande diuersité entre les prouinces, specialement en leur habit de teste: car en quelques endroits ils portẽt vn long tissu, duquel ils font plusieurs tours, en d'autres vn autre tissu large, qui ne fait qu'vn tour, en d'autres comme de petits mortiers ou chapeaux: en quelques endroits comme des bonnets hauts & ronds, & en d'autres comme des fõds de sacs, auec mil autres differences. Ils auoient vne loy estroite & inuiolable, qu'aucun ne peust chãger la mode & façon d'habits de sa prouince, encor qu'il s'en allast viure en vne autre, ce que l'Ingua estimoit estre de grande importance pour l'ordre & bon gouuernement de son Royaume, & l'obseruent encor auiourd'huy, bien que ce ne soit pas auec vn tel soin qu'ils auoient accoustumé.

Des postes & Chasquis dont les Inguas se seruoient

Chap. XVII.

Il y auoit vn grand nombre de postes & courriers, dont l'Ingua se seruoit en tout son Royaume, lesquels ils appelloient Chasquis, & estoient ceux qui portoient les mandements aux Gouuerneurs, &

rapportoient leurs aduis & aduertissemens à la Cour. Ces Chasquis estoient mis & posez à chaqu'vne course qui estoit à lieüe & demie l'vne de l'autre en deux petites maisons où ils estoient quatre Indiens, lesquels on y cõmettoit de chaque contrée, & estoient eschangez de mois en mois. Ayans receu le paquet ou message, ils couroiẽt de toute leur force iusques à ce qu'ils l'eussent baillé à l'autre Chasqui, estans tousiours appareillez & au guet ceux qui deuoient courir. Ils couroient en vn iour & vne nuict cinquante lieües, combien que la plus-part de ce pays-là soit fort aspre. Ils seruoient aussi pour apporter les choses que l'Ingua vouloit auoir promptement. C'est pourquoy il y auoit tousiours en Cusco du poisson de mer, frais de deux iours ou peu d'auantage, bien qu'il en fust esloigné de pl⁹ de cent lieües. Depuis que les Espagnols y sont entrez, l'on a encor vsé de ces Chasquis aux tẽps des seditions, & en estoit grand besoin. Le Viceroy Dom Martin les mit ordinaires à quatre lieües l'vn de l'autre, pour porter & rapporter les despeches, qui est vne chose fort necessaire en ce Royaume, encor qu'ils ne courent pas auec la legereté que faisoient les anciens, & qu'ils ne soient pas en si grand nombre, neantmoins ils sont bien payez, & seruent comme les ordinaires d'Espagne, où l'on donne les lettres qu'ils portent à quatre ou cinq lieües.

De la iustice, Loix & peines que les Inguas ont ordonnez, & de leurs mariages.

CHAP. XVIII.

TOVT ainsi comme ceux qui faisoient quelque bon seruice en guerre, ou à l'administration de la Republique, estoient honorez & recompensez de charges publiques, de terres qui leur estoient données en propre, d'armes & marques d'honneur, de mariages auec femmes du lignage de l'Ingua: Ainsi donnoient-ils de seueres chastimens à ceux qui estoient desobeissans & coulpables. Ils punissoient de mort les homicides, les larcins, les adulteres, & ceux qui commettoient inceste auec les ascendãs ou descendans en droitte ligne estoient aussi punis de mort. Mais ils ne tenoient point pour adultere d'auoir plusieurs femmes ou concubines, & elles n'encouroient point la peine de mort pour estre trouuées auec d'autres, ains seulement celle qui estoit la vraye & legitime espouse, auec laquelle proprement ils contractoient mariage. Car ils n'en auoient point plus d'vne, laquelle ils espousoient & receuoient auec vne particuliere solemnité & ceremonie, qui estoit que l'espoux se transportoit à la maison d'elle, & de là la menoit auec luy, luy ayant premierement mis au pied vne ottoya. Ils appellent ottoya la chausseure dont ils vsent par delà, qui est vn chausson ou soulier ouuert comme ceux des fre-

res de S.François. Si l'espouse estoit pucelle, son ottoya estoit de laine, mais si elle ne l'estoit point il estoit fait de ionc. Toutes les autres femmes ou concubines du mary honoroient & seruoiét celle là comme femme legitime, qui seule aussi apres le decez du mary portoit le dueil de noir l'espace d'vn an, & ne se marioit point qu'apres ce temps passé & estoit communémét plus ieune que le mary. L'Ingua donnoit de sa main ceste femme à ses gouuerneurs & capitaines, & les gouuerneurs & Caciques assébloiét en leurs villes, to⁹ les ieunes hõmes & ieunes filles en vne place, & leur donnoiét à chacun, sa féme auec la ceremonie susdite, de luy chausser cest ottoya, & de ceste façon contractoient leurs mariages. Si ceste femme estoit trouuée auec vn autre que le mary, elle estoit punie de mort, & l'adultere aussi: & bien que le mary leur pardonnast, elles ne laissoient pas d'estre punies, mais elles estoient dispensées de la mort. Ils donnoient vne semblable peine à celuy qui commettoit inceste auec sa mere, ayeulle, fille, ou, petite fille. Car il n'estoit point deffendu entr'eux de se marier, ny de concubiner auec les autres parentes, mais le premier degré seulement estoit deffendu. Ils ne permettoient point aussi que le frere eust cognoissance auec sa fœur, en quoy ceux du Peru se trompoient fort, c oyans que les Inguas & seigneurs pouuoient legitimement contracter mariage auec leurs fœurs, voire de pere & de mere: car à la verité il a tousiours esté tenu pour illicite entre les Indiens, & deffendu de contracter au premier degré: ce qui dura ius-

ques au temps de Topa Ingua Yupangui, pere de Guaynacapa & ayeul d'Atahualpa, au temps duquel les Eſpagnols entrerent au Peru, pource que ce Topa Ingua Yupangui fut le premier qui rompit ceſte couſtume, & ſe maria auec Mamaoello ſa ſœur du coſtè paternel, & ordonna que les Seigneurs Inguas ſe peuſſent marier auec leurs ſœurs de pere, & non point d'autres. Ce qu'il fit de ſa part: & de ce mariage eut pour fils Guaynacapa, & vne fille appellée Coya Cuſſillimay, ſe ſentant proche de la mort il commanda que ſes enfans de pere & de mere ſe mariaſſent enſemble & donna permiſſion au reſte des principaux de ſon Royaume de ſe pouuoir marier auec leurs ſœurs de pere. Et d'autant que ce mariage fut illicite & contre la loy naturelle, Dieu voulut mettre fin au Royaume des Inguas, pendant le regne de Guaſcar Ingua, & Atahualpa Ingua, qui eſtoit le fruict procreé de ce mariage. Qui voudra plus exactement entendre la façon des mariages entre les Indiens du Peru, qu'il liſe le Traitté que Polo en a eſcrit à l'inſtance de Dom Hieroſme de Loaiſa Archeueſque des Roys, lequel Polo en fit vne fort curieuſe recherche, comme il a fait de pluſieurs autres choſes des Indiens. Ce qui importe bien d'eſtre cogneu pour euiter l'erreur & inconuenient où pluſieurs tombent, qui ne ſçachans quelle femme entre les Indiens, eſt l'eſpouſe legitime ou la concubine, font marier l'Indien baptizé auec ſa concubine, en laiſſant là la legitime eſpouſe. Par là voit-on auſſi le peu de raiſon qu'ont eu quelques vns qui ont pre-

tendu dire, que l'on deuoit ratifier le mariage de ceux qui se baptisoient, encor qu'ils fussent frere & sœur. Le contraire a esté determiné par le Synode prouincial de Lyma, auec beaucoup de raison: puis qu'il est ainsi qu'entre les Indiens mesme ce mariage n'estoit pas legitime.

Conci.Lim. act.2.

De l'Origine des Inguas seigneurs du Peru, & de leurs conquestes & victoires.

CHAPITRE XIX.

PAR le commandement de la maiesté Catholique du Roy Dom Philippe, l'on a fait la plus diligente & exacte recherche, qu'il a esté possible de l'origine, coustume, & priuileges des Inguas, ce que l'on n'a peu faire, si bien comme l'on eust desiré, à cause que ces Indiens n'auoient point d'escriptures: toutesfois l'on en a recouuré ce que i'en diray icy, par leurs quippos & registres, lesquels comme i'ay dit, leur seruent de liures. En premier lieu, il n'y auoit point anciennemẽt au Peru, aucun royaume ny seigneur à qui tous obeissent, mais estoient communautez, comme il y a encor auiourd'huy au royaume de Chillé, & presque en toutes les prouinces, que les Espagnols ont conquises, en ces Indes Occidentales, excepté le royaume de Mexique. Parquoy l'on doit sçauoir qu'il s'est trouué aux Indes, trois genres de gouuernement, & façon de viure. Le premier, & meilleur a esté de royaume ou monarchie, comme fut celuy des Inguas, &

celuy de Motecuma, combien qu'ils fussent en la plus part tyranniques. Le second estoit de communautez, où ils se gouuernoient par l'aduis & authorité de plusieurs qui sont comme Conseillers. Ceux la en temps de guerre eslisoiét vn cappitaine, à qui toute vne nation ou prouince obeissoit, & en temps de paix chaque ville ou congregation se regissoit, & se gouuernoit soy mesme y ayant quelques hommes principaux, que le vulgaire respecte, & quelques fois, mais peu souuent, aucuns d'eux s'assemblent pour les affaires, qui sont d'importance, afin d'auiser ce qui leur est conuenable. Le troisiesme genre de gouuernemét est du tout barbare, qui est composé d'Indiens sans loy, sans roy, & sans lieu arresté, qui vont par trouppes, comme bestes sauuages. A ce que i'ay peu comprendre, les premiers habitans des Indes estoient de ce genre, comme le sont encor auiourd'huy, vne grande partie des Bresilliens, Chyraguanas, Chunchos, Yscaycingas, Pilcoçones, & la plus grande partie des Floridiens, & tous les Chichimaquas en la neufue Espagne. De ce genre se forma l'autre sorte de gouuernemét en communautez, par l'industrie, & sçauoir, de quelques principaux d'entr'eux, esquels il y a quelque peu plus d'ordre, & qui tiennent vn lieu plus arresté, comme le sont auiourd'huy ceux d'Auracano, & de Teucapel en Chillé, & c'estoient, au nouueau royaume de Grenade, les Moscas, & les Ottomittes, en la neufue Espagne: & en tous ceux-cy il y a moins de fierté, & beaucoup plus de raison qu'és autres. De ce gen-

re par la vaillantise, & sçauoir de quelques excellens hommes sortit l'autre gouuernement plus puissant, qui institua le Royaume, & la monarchie, que nous trouuasmes en Mexique & au Peru, pource que les Inguas mirent toute ceste terre en leur subiection, & y establirent leurs loix & gouuernement. Il se trouue par leurs memoires que leur regne a duré plus de trois cents ans, mais n'a pas atteint iusques à quatre cents, combien que leur seigneurie ait esté vn long temps, sans s'estendre plus auant, que cinq ou siz lieues, au tour de Cusco. Leur commencement & origine a esté en la vallée de Cusco, d'où peu à peu ils conquesterent la terre que nous appellons Peru, & passerent plus outre que Quitto, iusques à la riuiere de Pasto, vers le Nort, & paruindrent iusques à Chillé vers le Sud, qui seroient presque mil lieües de long. Il s'estendoit en largeur iusques à la mer du Sud qui leur est au Ponent, & iusques aux grandes campaignes qui sont de l'autre part de la chaine des Andes, où l'on voit encor auiourd huy le chasteau, qui se nomme, le Pucara de l'Ingua, qui est vne forteresse, qu'il fit bastir pour deffence, & frontiere vers l'Orient. Les Inguas ne s'aduencerent point plus outre de ceste part, pour l'abondance des eaux, marescages, lacs, & riuieres, qui courent en ces lieües, de sorte que la largeur de ce Royaume ne seroit pas droictement, de cent lieuës. Ces Inguas surpasserent toutes les autres nations de l'Amerique, en police & gouuernement, & beaucoup d'auantage en valeur, & en armes, combien que les Cana-

ris, qui estoient leurs mortels ennemis, & qui fauoriserent les Espagnols, n'ayent iamais voulu recongnoistre ny confesser cet auantage sur eux, de telle façon que si encor auiourd'huy ils viennent à tomber sur ce discours, & comparaisons, & qu'ils soient vn peu instiguez, & animez, ils s'entretueront à milliers sur ceste dispute, qui sont les plus vaillans, ainsi qu'il est arriué en Cusco. L'artifice & couleur, de laquelle les Inguas se seruoient, pour conquester & se faire Seigneurs de toute ceste terre, fut en faignant que depuis le Deluge vniuersel, duquel tous les Indiens ont congnoissance, le monde auoit esté restauré & repeuplé par ces Inguas, & que sept d'iceux sortirent de la cauerne de Pacaricambo, à raison dequoy tout le reste des hommes leur debuoient tribut & vassellage, comme à leurs progeniteurs: outre cela ils disoient, & affermoient, que eux seuls tenoient la vraye religion, & sçauoient comment Dieu deuoit estre seruy & honoré, & que pour ceste occasion ils y debuoient instruire tous les hõmes. C'est vne chose infinie, que le fondement qu'ils donnent à leurs coustumes, & ceremonies, & y auoit en Cusco, plus de quatre cents oratoires, comme en vne terre saincte, & tous les lieux y estoient remplis de leurs mysteres. Comme ils alloient conquestans les prouinces, aussi alloient ils introduisans leurs mesmes Guacas, & coustumes. En tout ce Royaume le principal idole, qu'ils adoroient, estoient le Viracocha, Pachayachachic, qui signifie Createur du monde, & apres luy le Soleil. C'est

pourquoy ils disoient que le Soleil recepuoit sa vertu & son estre du Createur, ainsi que les autres Guacas, & qu'ils estoient intercesseurs enuers luy.

Du premier Ingua, & de ses successeurs.

CHAP. XX.

LE premier homme que les Indiens racontent estre le commencement, & le premier des Inguas, fut Mangocapa, duquel ils feignent, qu'apres le deluge il sortit de la cauerne, ou fenestre de Tambò, qui est esloignée de Cusco, enuiron de cinq ou six lieues. Ils disent que cestuy la dõna commencement à deux principaux lignages, & familles d'Inguas, les vns desquels furent appellez Hanancusco, & les autres Vrincusco. Du premier lignage vindrent les Seigneurs, qui conquesterent, & gouuernerent ceste prouince, & le premier qu'ils font chef, & souche du lignage de ces Seigneurs que ie dys, s'appelloit Ingaroca, lequel fonda vne famille, ou Aillo, qu'ils appellent, nommee Viçaquiquirao. Cestuy là encor qu'il ne fust pas grand seigneur, se seruoit neantmoins auec de la vaisselle d'or, & d'argent, & ordonna en mourant, que tout son tresor fust destiné pour le seruice de son corps, & pour la nourriture de sa famille: son successeur en fit de mesme, & se tourna ceste façon de faire, en coustume generale, comme i'ay dit,

que nul Ingua ne peut heriter des biens & maison de son predecesseur., mais qu'il fondast vne nouuelle maison. Au temps de cet Inguaroça les Indiens auoyent des idoles d'or, & luy succeda Yaguarguaque, homme desia vieil, & disent qu'il estoit appellé de ce nom là, qui signifie larme de sang, pour ce que ayant esté vne fois vaincu, & prins par ses ennemis, de dueil & ennuy il en pleura du sang. Il fut enterré en vn bourg appellé Paullo, qui est au chemin d'Omasuyo, & fonda la famille appellée Aocaillipanaca. A cestuy succeda vn sien fils Viracocha, Ingua, qui fut fort riche, & fit faire beaucoup de vaisselle d'or, & d'argent: il fonda le lignage, ou famille de Coccopanaca. Gonsalles Pizarre chercha le corps de cestuy cy, pour la renommée du grand thresor qui estoit enterré auec luy, & apres auoir donné de cruels tourments à plusieurs Indiens, en fin il le trouua en Xaquixaquana où le mesme Pizarre fut apres vaincu en bataille, prins, & fait executer par le president Guasca. Gonsalles Pizarre fit brusler le corps de ce Viracocha Ingua, & les Indiens prindrent depuis ces cendres, lesquelles ils mirent en vn petit vaze, & les conseruerent, y faisans de grands sacrifices, iusqu'à ce que Polo y remedia, & aux autres idolatries qu'ils faisoient sur les corps des autres Inguas, lesquels auec vne admirable addresse & diligence, il tira des mains des Indiens, les trouuans fort entiers, & fort embausmez, enquoy il esteignit vn grand nombre d'idolatries, qu'ils y faisoyent. Les Indiens trouuerent mauuais, que cet Ingua s'inti-

tulaſt Viracocha, qui eſt le nom de leur dieu, & luy pour ſ'en excuſer, il leur fit entendre, que le meſme Viracocha luy eſtoit apparu en ſonge, qui luy auoit commandé de prendre ſon nom. A ceſtuy ſucceda Pachacuti Ingua Yupangui, qui fut fort valeureux conquerant, & grand politique, inuenteur de la plus grande partie des couſtumes, & ſuperſtitions de leur idolatrie, comme ie diray incontinant.

De Pachacuti Ingua Yupangui, & de ce qui aduint depuis ſon temps iuſques à Guaynacapa.

CHAP. XXI.

PAchacuti Ingua Yupangui regna ſoixante & dix ans, & conqueſta beaucoup de pays. Le commencement de ſes conqueſtes fut par le moyen d'vn ſien frere aiſné, qui ayant du viuant de ſon pere, tenu la ſeigneurie, & de ſon conſentement faiſoit la guerre, fut deſconfit en vne bataille qu'il euſt contre les Changuas, qui eſt la natiõ qui poſſedoit la vallee d'Andaguayllas distante de trente ou quarante lieües de Cuſco, ſur le chemin de Lima. Ceſt aiſné, ayãt ainſi eſté deſcõfit, ſe retira auec peu d'hõmes, ce que voyant ſon frere puiſné, Ingua Yupangui, pour ſe faire ſeigneur, inuenta & mit en auant, qu'vn iour luy eſtãt ſeul & ennuyé, le Viracocha createur, auoit parlé à luy, ſe plaignant que combien qu'il fuſt le ſeigneur vniuerſel, & createur

de toutes choſes,&qu'il euſt fait le Ciel, le Soleil, le monde & les hommes,& que le tout fuſt ſous ſa puiſſance, toutesfois ils ne luy rendoient l'obeiſſance qu'ils deuoient, au contraire, ils honoroient & adoroient eſgallement le Soleil, le Tōnerre, la Terre, & les autres choſes, qui n'auoiēt aucune autre vertu, que celle qu'il leur departoit & qu'il luy faiſoit ſçauoir, qu'au Ciel où il eſtoit, l'on l'appelloit Viracocha Pachayachachic, qui ſignifie Createur vniuerſel, & afin que les Indiēs creuſſent que c'eſtoit choſe vraye, qu'il ne doutaſt, bien qu'il fuſt tout ſeul, de leuer des hommes ſoubs ce tiltre, qu'il luy donneroit la victoire contre les Changuas, quoy qu'ils fuſſent pour lors victorieux, & en ſi grand nombre, & le feroit Seigneur de ces Royaumes, pour ce qu'il luy enuoyeroit des hommes qui luy aideroient ſans eſtre veus, & fit tant que ſur ceſte couleur & fantaſie, il commença d'aſſembler vn grand nombre de peuple, dont il dreſſa vne puiſſante armée, auec laquelle il obtint la victoire, ſe faiſant ſeigneur du Royaume, oſtant à ſon pere, & à ſon frere la ſeigneurie. Puis apres il cōqueſta, & deſconfit les Changuas, & dés lors il ordonna que le Viracocha ſeroit tenu pour ſeigneur vniuerſel, & que les ſtatues du Soleil & du Tonnerre, luy feroient reuerence, & honneur. Des ce temps auſſi l'on commença de mettre la ſtatue du Viracocha plus haut que celle du Soleil, du Tonnerre, & du reſte des Guacas. Et iaçoit que cet Ingua Yupangui euſt donné des metairies, terres, & beſtiaux au Soleil, au Tonnerre, & autres Guacas, il ne dedia toutesfois aucune choſe au Viraco-

cha, donnant pour raiſon, qu'il n'en auoit point de beſoing; par ce qu'il eſtoit ſeigneur vniuerſel, & createur de toutes choſes. Il declara à ſes ſoldats apres l'entiere victoire des Changuas, que ce n'auoient point eſté eux, qui auoient vaincu, mais certains hommes barbus, que le Viracocha luy auoit enuoyez, & que perſõne ne les auoit peu voir que luy, leſquels du depuis ſ'eſtoiẽt conuertis en pierres, parquoy il cõuenoit les chercher, & qu il les recognoiſtroit bien, & par ce moyen aſſembla & ramaſſa aux montagnes vne grande multitude de pierres, qu'il choiſit, & les mit pour Guacas, leſquels ils adoroient, & leur ſacrifioiẽt, ils les appellerent les Pururaucas, & les portoiẽt en la guerre auec grande deuotion, tenans pour certain qu'ils auoient obtenu la victoire par leur aide. L'imagination & fiction de cet Ingua, eut tant de puiſſance, que par ce moyen il obtint de fort belles victoires. Ceſtuy fonda la famille appellée Ynacapanaca, & fit vne grãde ſtatue d'or, qu'il appella Indiillapa, laquelle il mit en vn brãcard d'or, fort riche, & de grand prix, duquel or les Indiens prindrent beaucoup pour porter à Xaxamalca, pour la liberté & rançon d'Atahulpa, quand le Marquis François Pizarre, le tint priſonnier. Le Licentié Polo trouua en Cuſco dans ſa maiſon, ſes ſeruiteurs & Mamacomas, qui ſeruoiẽt à ſa memoire, & trouua que le corps auoit eſté tranſporté de Patallacta, à Totocache, où depuis les Eſpagnols ont fondée la paroiſſe S. Blas. Ce corps eſtoit ſi entier, & bien accommodé, auec certain betum, qu'il sembloit eſtre tout vif. Il auoit les yeux faits d'vne petite toille d'or,

ſi proprement agencee, qu'ils ſembloient des propres yeux naturels. Il auoit en la teſte vn coup de pierre qu'il euſt en vne guerre, & eſtoit gris, & chenu, ſans auoir perdu vn ſeul cheueu, non plus que s'il ne fuſt mort que de ce iour là meſme, combien qu'il y euſt plus de ſoixante & dixhuict ans qu'il eſtoit decedé. Le ſuſdit Polo enuoya ce corps auec ceux de quelques autres Inguas, en la cieé de Lima, par le commandemẽt du Viceroy, le Marquis de Canette, qui eſtoit choſe fort neceſſaire, pour deſraciner l'idolatrie de Cuſco, & pluſieurs Eſpagnols ont veu ce corps, auec les autres en l'hoſpital S. André, que fonda ce Marquis, combien qu'ils fuſſent deſia bien gaſtez. Dom Philippe Caritopa, qui fut arriere-fils, ou biſarriere-fils de cet Ingua, affermoit que les richeſſes que celuy laiſſa à ſa famille, eſtoient grandes, & qu'elles deuoient eſtre en la puiſſance des Yanaconas, Amaro & Toto, & autres. A cet Ingua ſucceda Topaingua Yupangui, auquel vn ſien fils appellé de meſme nom ſucceda, qui fonda la famille appellee Capac Aillo.

Du plus grand & plus illuſtre Ingua, appellé Guaynacapa

CHAPITRE XXII.

A Ce dernier Ingua, ſucceda Guaynacapa, qui vaut autant à dire que ieune homme, riche & valeureux, & fut tel à la verité plus que nul de ſes predeceſſeurs, ny de ſes ſucceſſeurs. Il fut fort prudent, & mit vn fort bon ordre, par tous les endroits de ſon Royaume, fut homme hardy & determiné, vaillant & fort heureux en guerre. Parquoy il obtint de grandes victoires, il eſtendit ſon royaume beaucoup plus que tous ſes predeceſſeurs enſemble n'auoient fait, & mourut au royaume de Quitto, qu'il auoit conqueſté, eſtant eſloigné de ſa Cour de quatre cens lieües. Les Indiens l'ouurirent apres ſon decez, & en laiſſarent le cœur & les entrailles en Quitto, & le corps fut apporté en Cuſco, lequel fut mis au renommé temple du Soleil. L'on voit encor auiourd'huy pluſieurs edifices, chauſſees, fortereſſes, & œuures notables de ce Roy, & fonda la famille de Teme Bamba. Ce Guaynacapa fut adoré des ſiens pour Dieu, eſtant encor en vie, choſe que les vieillards afferment, & qui ne s'eſtoit point faicte à l'endroit d'aucun de ſes predeceſſeurs. Quand il mourut, ils tuerent mil perſonnes de ſa maiſon, pour l'aller ſeruir en l'autre vie, leſquels mouroient ainſi fort volontiers, pour aller à ſon ſeruice. Tellement que pluſieurs s'offroyent

froyent

froient à la mort, pour le mesme effect,outre ceux qui y estoient destinez. Et estoit vne chose admirable, que sa richesse & son thresor. Et d'autant que peu de temps apres sa mort, les Espagnols y entrerent, les Indiens prirent beaucoup de peine pour faire disparoistre le tout, combien qu'il y en eust vne grande partie qui fut portée à Xaxamalca, pour la rançon de Atahulpa son fils. Quelques hommes dignes de foy, afferment qu'il auoit en Cusco plus de trois cens fils, & arriere fils. Sa mere appellée Mamaoello fut entre eux fort estimee. Polo enuoya en Lyma les corps d'icelle, & de Guaynacapa, fort bien embausmez, & desracina vne infinité d'idolatrie, que l'on faisoit en cet endroit. A Guaynacapa succeda en Cusco vn sien fils nommé Titocussigualpa, qui depuis s'appella Guaspar Ingua, son corps fut bruslé par les Capitaines de Atahulpa, qui fut aussi fils de Guaynacapa, & lequel se rebella en Quitto contre son frere,& marcha contre luy auec vne puissante armee. Il arriua que Quisquits & Chilicuchi, Capitaines de Atahulpa prindrent Guaspar Ingua, en la cité de Cusco,apres qu'il eut esté receu pour seigneur & Roy (car il estoit le legitime successeur) ce qui causa en tout son Royaume vn grand dueil,specialement en sa Cour. Et comme tousiours en leurs necessitez ils auoyent recours aux sacrifices, ne se trouuans alors assez puissans pour mettre leur seigneur en liberté, tant pour les forces des Capitaines qui le prindrent, comme pour la grosse armee qui

venoit auec Atahulpa. Ils delibererent (voire quelques vns disent que ce fut par le commandement de cet Ingüa)de faire vn grand & solemnel sacrifice au Viracocha, Pachayachachic, qui signifie createur vniuersel, luy demandant que puis qu'ils ne pouuoient deliurer leur seigneur, il enuoyast du Ciel, des hommes qui le deliurassent de prison. Et comme ils estoient en grande esperance sur ce sacrifice, il leur vint nouuelle, comme vn certain peuple qui estoit venu par mer, auoit mis pied à terre, & prins prisonnier Atahulpa, pour ceste occasion ils appellerent les Espagnols Viracochas, croyans qu'ils estoient hommes enuoyez de Dieu, tant pour le petit nombre qu'ils estoyent à prendre Atahulpa en Xaxamalca, comme pour ce que cela aduint incontinent apres leur sacrifice susdit fait au Viracocha. Et de là vint qu'ils commencerent d'appeller les Espagnols Viracochas, comme ils le font auiourd huy. Et à la verité, si nous leur eussions donné vn bon exemple, & tel que nous deuions, ces Indiens auoient bien rencontré, disans que c'estoient hommes enuoyez de Dieu. Et est vne chose fort considerable, que la grandeur & prouidence diuine, comme il disposa l'entree des nostres au Peru, laquelle eust esté impossible, n'eust esté la dissension des deux freres, & de leurs partisans,& l'opinion si grande qu'ils eurent des Chrestiens, comme d'hommes du Ciel,obligez certes en gagnant la terre des Indes

à prendre peine de faire gagner beaucoup d'ames au Ciel.

Des derniers ſucceſſeurs des Inguas.

CHAP. XXIII.

LE reſte de ce ſubiect eſt aſſez amplemẽt traité par les autheurs Eſpagnols aux hiſtoires des Indes, & d'autant que cela eſt outre la preſente intention, ie diray ſeulement de la ſucceſſion qu'il y eut des Inguas. Atahulpa eſtant mort en Xaxamalca, & Guaſcar en Cuſco, & François Pizarre auec les ſiens, ſ'eſtant emparé du Royaume, Mangocapa, fils de Guaynacapa, les aſſiegea en Cuſco, & les teint fort preſſez, mais en fin il quitta tout le pays, & ſe retira en Vilca-bamba, aux montagnes eſquelles il ſe maintint à cauſe de l'aſpreté & difficille accez d'icelles, & là demeurerent les ſuccceſſeurs Inguas, iuſques à Amaro, qui fut prins & executé en la place de Cuſco, auec vne incroyable douleur, & regret des Indiens, voyans publiquement faire iuſtice de celuy qu'ils tenoient pour ſeigneur. Apres cela l'on en empriſonna d'autres du lignage de ces Inguas; i'ay cogneu Dom Charles, petit fils de Guaynacapa, & fils de Polò, qui ſe fit baptiſer, & fauoriſa touſiours les Eſpagnols contre Mangocapa ſon frere. Lors que le Marquis de Canette gouuernoit en ce pays, Sarritopaingua ſortit de Vilcabamba, & vint ſoubs aſſeurance à la cité des Roys, où luy fut donnée la vallee Yucay,

& d'autres choſes, à quoy ſucceda vne ſienne fille. Voila la ſucceſſion qui eſt auiourd'huy cogneüe de ceſte ſi grande & riche famille des Inguas, deſquels le regne dura plus de trois cens ans, où l'on conte onze ſucceſſeurs en ce Royaume, iuſques à ce qu'il ceſſa du tout, en l'autre partiallité & Vrincuſco, qui comme a eſté dit cy deſſus, eut ſon origine meſme du premier Mangocapa, l'on conte huict ſucceſſeurs en ceſte maniere. A Mangocapa ſucceda Cinchoroca, à ceſtuy Capac Yupangui, à ceſtuy Lluqui Yupãgui, à ceſtuy Maytacapaeſte Tarcogumam, auquel ſucceda vn ſien fils, qu'ils ne nomment point, à ce fils ſucceda Dom Iean Tambo Maytapanaca. Cela ſuffiſe pour l'origine & ſucceſſion des Inguas, qui gouuernerent la terre du Peru, auec ce qui a eſté dit de leurs loix, gouuernement, & maniere de viure

De la maniere de Republique qu'auoient les Mexiquains.

CHAPITRE XXIIII.



COmbien que l'on pourra voir par l'hiſtoire qui ſera eſcrite du Royaume, ſucceſſiõ, & origine des Mexiquains, leur maniere de Republique & gouuernement, ſi eſt-ce toutesfois q̃ ie diray icy sõmairemẽt ce qui me ſemblera plus remarquable en general, dõt il ſera cy apres plus amplement diſcouru en l'hiſtoire. La premiere choſe par laquelle on peut iuger

que le gouuernement des Mexiquains a esté fort politic, est l'ordre qu'ils auoyent, & gardoyent inuiolablement d'eslire vn Roy. Pour ce que depuis le premier qu'ils eurent, appellé Acamapach, iusques au dernier qui fut Moteçuma, second de ce nom, il n'y en eut aucun qui vint au Royaume par droit de succession, ains seulement y venoyent par vne legitime nomination, & eslection. Ceste aslection au commencement estoit aux voix du commun, combien que les principaux fussent ceux qui conduisoyent l'affaire. Du depuis au temps d'Yscoalt quatriesme Roy, par le conseil & ordre d'vn sage & valeureux homme, qu'ils auoyent appellé Tlacael, il y eut quatre eslecteurs certains & arrestez, lesquels auec deux seigneurs, ou Roys, subiets au Mexiquain, qui estoyent celuy de Tescaco, & celuy de Tacuba, auoyent droit de faire ceste eslection. Ils eslisoyent ordinairement pour Roys, des ieunes hommes, pour ce que les Roys alloyent tousiours à la guerre, & estoit presque la principalle occasion pourquoy ils les vouloyent. C'est pourquoy ils prenoyent garde qu'ils fussent propres & idoines à la guerre, & qu'ils prinsent plaisir, & se glorifiassent en icelle. Apres l'eslection ils faisoyent deux manieres de festes, l'vne en prenant possession de l'estat Royal, pour laquelle ils alloyent au temple, & faisoyent de grandes ceremonies, & sacrifices sur le brasier appellé diuin, où il y auoit tousiours du feu deuant l'autel de l'idole, & apres quelques rhetoriciens qui s'estudioyent en cela,

faiſoient pluſieurs oraiſons & harangues. L'autre feſte & la plus ſolemnelle, eſtoit de ſon couronnement, pour laquelle il deuoit premierement vaincre en bataille, & amener vn certain nombre de captifs, que l'on deuoit ſacrifier à leurs dieux, & entroit en triomphe auec vne grande pompe, luy faiſans vne ſolemnelle reception, tant ceux du temple, leſquels alloyent tous en proceſſion, touchans & iouans de pluſieurs ſortes d'inſtrumens, & encenſans & chantans comme les ſeculiers, & les Courtiſans, qui ſortoient auec leurs inuentions à receuoir le Roy victorieux. La couronne & enſeigne Royalle eſtoit en façon de mitre pardeuant, & eſtoit par derriere coupee, de ſorte qu'elle n'eſtoit pas tout ronde, car le deuant eſtoit plus haut, & alloit ſeſleuant comme en pointe. Le Roy de Teſcuco auoit le priuilege de couronner de ſa main le Roy de Mexique. Les Mexiquains ont eſté fort loyaux & obeiſſans à leurs Roys, & ne ſe trouue point qu'ils leur ayent fait de trahiſon. Les hiſtoires racontent ſeulement, qu'ils taſcherent de faire mourir par poiſon, leur Roy appellé Ticocic, pour auoir eſté coüard & de peu d'effect. Mais il ne ſe trouue point qu'il y ait eu entr'eux de diſſenſions, & partialitez par ambition, combien que ce ſoit choſe aſſez ordinaire és communautez: au contraire elles racontent, comme l'on verra en ſon lieu, qu'vn homme le meilleur des Mexiquains, refuſa le Royaume, luy ſemblant qu'il eſtoit expedient à la Republique d'auoir vn autre Roy. Au cõmencement que les Mexiquains

eſtoient encor pauures, & aſſez petits compagnons, les Roys eſtoient fort moderez à leur entretien, & en leur cour, mais comme ils augmẽterent en pouuoir, ils augmenterent auſſi en appareils & en magnificence, iuſques à paruenir à la grandeur de Moteçuma, lequel quand il n'euſt eu autre choſe que la maiſon des animaux, c'eſtoit vne choſe aſſez ſuperbe, & telle qu'on n'en a iamais veu d'autre ſemblable. Car il y auoit en ceſte ſienne maiſon de toutes ſortes de poiſſons, d'oiſeaux de Xacamamas, & de beſtes, comme en vne autre arche de Noé. Pour les poiſſons de mer il y auoit des eſtangs d'eaüe ſallée, & pour ceux des riuieres, des eſtangs d'eaüe douce. Les oiſeaux de proye y auoient leurs viandes, & les beſtes fieres auſſi en fort grande abondance, & grand nombre d'Indiens eſtoient occupez à entretenir ces animaux. Quand il voyoit qu'il n'eſtoit pas poſſible d'entretenir ou nourrir quelque ſorte de poiſſon, d'oiſeau, ou de beſte ſauuage, il en faiſoit faire l'image & la ſemblance richement taillée en des pierres precieuſes, en argent, en or, en marbre ou en pierre: & pour toutes ſortes d'entretiens, il auoit des maiſons & palais diuers, les vns de plaiſir, les autres de deuil & triſteſſe, & les autres pour y traitter les affaires du Royaume. Il y auoit en ces palais pluſieurs chambres, ſelon la qualité des ſeigneurs qui le ſeruoient auec vne eſtrange ordre & diſtinction.

Des titres & dignitez qui estoient entre les Mexiquains.

CHAP. XXV.

LES Mexiquains ont esté fort curieux de departir les grades & dignitez entre les nobles & les seigneurs, afin que l'on recogneust ceux d'entr'eux, ausquels l'on deuoit faire plus d'honneur. La dignité des quatre eslecteurs, estoit celle qui estoit la plus grande & la plus honorable, apres le Roy, & les eslisoit-on incontinent apres l'eslection du Roy. Ils estoient ordinairement freres ou fort proches parens du Roy, & les appelloient Tlacohecalcalt, qui signifie Prince de laces que l'on iette ou darde, qui est vne sorte d'armes, dont ils vsoient souuent. La dignité d'apres estoit celle de ceux qu'ils appelloient Tlacatecati, qui est à dire, circonciseurs ou coupeurs d'hommes. La troisiesme dignité estoit de ceux qu'ils appelloient Ezuahuacalt, qui signifie espandeur de sang par esgratignement. Tous lesquels tiltres & dignitez estoient exercez par des hommes de guerre. Il y auoit vn autre quatriesme intitulé Tlilancalqui, qui vaut autant à dire, que seigneur de la maison noire, ou de la noirceur, à cause d'vn certain encre, duquel les prestres s'oignoient, & qui seruoit en leurs idolatries. Toutes ces quatre dignitez estoient du grand Conseil, sans l'aduis desquels le Roy ne faisoit

ny pouuoit faire aucune chose d'importance, & le Roy estant mort l'on en deuoit eslire en sa place vn qui fust en quelqu'vne de ces quatre dignitez. Il y auoit aussi outre ceux-là d'autres conseils, & audience, & disent quelques vns qu'il y en auoit autant comme en Espagne, & qu'il y auoit diuers sieges & iurisdictions auec leurs Conseillers & alcades de cour, & d'autres qui leur estoient soubmis, comme corrigidors, alcades maieurs, Lieutenans & Alguasits maieurs, & d'autres, qui estoient encor inferieurs & soubsmis à ceux-cy auec vn fort bel ordre. Tous lesquels despandoient des quatre premiers Princes qui assistoient au Roy. Ces quatre tant seulement auoient la iurisdiction & puissance de condamner à la mort, & les autres leur enuoyoient des memoires des sentences qu'ils donnoient: Au moyen de quoy en certain temps l'on faisoit entendre au Roy tout ce qui se passoit en son Royaume. Il y auoit mesme vn bon ordre & police establie sur le reuenu du Royaume: car il y auoit des officiers departis par toutes les prouinces, cõme des Receueurs, & Tresoriers, qui recueilloient les tributs & rẽtes Royales. L'on portoit le tribut en la cour pour le moins de mois en mois, lequel tribut estoit de tout ce qui croist & s'engendre en la terre, & en la mer tant de ioyaux & d'habits, que de viandes. Ils estoient fort soigneux de mettre vn bon ordre en ce qui touche leur religion, superstition & idolatries: & pour ceste occasion y auoit vn grand nombre de ministres qui auoient la charge d'enseigner au peuple les

couſtumes & ceremonies de leur Loy. C'eſt pourquoy ſur ce qu'vn preſtre Chreſtien vn iour ſe plaignoit que les Indiens n'eſtoient pas bons Chreſtiens, & ne profitoient point à la loy de Dieu: Vn vieillard Indien luy reſpondit fort à propos en ces termes: *Que les preſtres* (diſt-il) *employent autant de ſoin & de diligence à faire les Indiens Chreſtiens, que les miniſtres des idoles employent à enſeigner leurs ceremonies. car auec la moitié du ſoin qu'ils y prendront, ils nous rendront les meilleurs Chreſtiens du mõde, pource que la loy de IeſusChriſt eſt beaucoup meilleure: mais les Indiens ne l'apprẽnent point à faute de gẽs qui la leur enſeignent.* En quoy certainement il diſt verité, à noſtre grand honte & confuſion.

Comment les Mexiquains faiſoient la guerre, & de leurs ordres de Cheuallerie.

CHAP. XXVI.

LEs Mexiquains donnoient le premier lieu d'honneur à l'art & profeſſion militaire: c'eſt pourquoy les nobles eſtoient les principaux ſoldats, & les autres qui n'eſtoient point nobles par la valeur & reputation qu'ils acqueroient en guerre, paruenoient en des dignitez & honneurs: de ſorte qu'ils eſtoient tenus pour nobles. Ils donnoient de belles recompẽſes à ceux qui auoient fait valeureuſement, leſquels iouiſſoient de priuileges que nul autre ne pouuoit auoir: ce qui les encourageoit beaucoup. Leurs armes eſtoient des raſoirs de caillous aigus & trenchans, qu'ils mettoient des deux coſtez d'vn

baston, qui estoit vne arme si furieuse, qu'ils affermënt que d'vn seul coup ils en coupoient le col à vn cheual. Ils auoient de fortes & pesantes massues, des lances en façon de piques, & d'autres façons de dards à ietter, à quoy ils estoient fort adroits, & faisoient la plus-part de leur combat auec des pierres. Il auoient pour armes deffensiues de petites rondelles ou escus, & quelque façon de sallades & morions enuironnez de plumes, Ils se vestoient de peaux de tigres ou lyons, & d'autres animaux sauuages. Ils venoient incontinent aux mains auec l'ennemy, & estoient fort exercez à courir & à lutter. Car leur principale façon de vaincre n'estoit pas tant en tuant comme en prenant des captifs, desquels ils se seruoient en leurs sacrifices, comme il a esté dit. Moteçuma mit la cheuallerie à son plus haut poinct, en instituant certains ordres militairs, comme de Commandeurs, auec certaines marques & enseignes. Les plus honorables d'entre les Cheualiers estoient ceux qui portoient la couronne de leurs cheueux attachée auec vn petit lizet rouge, & auec vn riche plumache, d'où pendoient sur leurs espaulles des rameaux de plumes, & des bourlets de mesme. Ils portoient autant de ces bourlets comme ils auoient fait d'actes signalez en guerre. Le Roy mesme estoit de cest ordre de Cheuallerie, comme l'on peut voir en Chapultepec, où estoient Moteçuma & son fils accoustrez de ces façons de plumaches, taillez en vne roche, qui est vne chose digne de voir. Il y auoit vn autre ordre de Cheuallerie, qu'ils ap-

pelloient les lyons & les tigres, lesquels estoiẽt communément les plus valleureux,& qu'on remarquoit le plus en guerre,où ils alloient portans tousiours leurs marques & armoiries. Il y auoit d'autres Cheualiers, cõme les Cheualiers Gris, qui n'estoient en telle estime cõme ceux-cy,lesquels auoient les cheueux coupez en rond par dessus l'oreille. Ils alloient à la guerre,portans de mesmes marques que les autres cheualliers, toutesfois ils n'estoient point armez, que iusques à la ceinture, mais les plus honorables s'armoient entierement. Tous les cheualiers pouuoient porter de l'or & de l'argent,& se vestir de riche cotton, se seruir de vases peints & dorez, & porter des souliers à leur mode;mais le commun peuple ne pouuoit se seruir,que de vases de terre,ne leur estant pas permis de porter des souliers, & ne pouuoient se vestir que de Nequen, qui est vne matiere grossiere. Chacun ordre de ces cheualiers auoit son logis au Palais, marqué de leurs marques, le premier estoit appelé,le logis des princes, le second des Aigles,le troisiesme,des lyons, & tygres,& le 4. des gris. Les autres officiers communs, estoient en bas,logez en de moindres logis : & si quelqu'vn se logeoit hors de son lieu, il encouroit peine de mort.

Du grand ordre, & diligence que les Mexiquains employoient à nourrir la ieunesse.

CHAP. XXVII.

IL n'y a chose, qui m'aye donné plus d'occasion d'admirer, ny que i'aye trouée plus digne de loüange & de memoire, que l'ordre & le soing, que les Mexiquains auoient à nourrir leurs enfans. Car ils recognoissoient bië, que toute la bonne esperance d'vne Republique, consiste en la nourriture & institution de la ieunesse, ce que Platon traicte assez amplement, en ses liures *de legibus*. Et pour ceste occasiõ ils s'estudierent & prindrent peine d'esloigner leurs enfans, des delices, & de la liberté, qui sont les deux pestes de cet aage, en les occupans en des exercices honnestes, & profitables. Pour cet effect, il y auoit aux Temples, vne maison particuliere d'enfans, comme des eschollles, ou colleges, qui estoit separée de celle des ieunes hommes, & des filles du Temple, dont nous auons amplement traicté cy-deuant. Il y auoit en ces escholles, vn grand nombre d'enfans, que leurs peres y menoient volontairement, lesquels auoient des pedagogues & maistres, qui les enseignoient en tous louables exercices, à estre bien nourris, porter respect aux superieurs, à seruir & à obeïr, leur donnans à ceste fin certains preceptes & enseignements. Et afin qu'ils

fussent aggreables aux Seigneurs,ils leur apprenoient à chanter, & à dançer,& les dressoient aux exerciçes de la guerre, qui à tirer vne flesche, vn dard, ou baston bruslé par le bout,& à bien manier vne rondelle & vne espée. Ils ne les laissoient gueres dormir, afin qu'ils s'accoustumassent au trauail dés l'enfance, & qu'ils ne fussent point hommes de delices.Outre le nombre commun de ces enfans, il y auoit aux mesmes colleges, d'autres enfans des Seigneurs, & nobles,lesquels estoient plus particulierement traictez.On leur portoit leur manger & ordinaire de leurs maisons,& estoient recommandez à des vieillards & anciens, pour auoir esgard sur eux, lesquels continuellement les admonnestoient d'estre vertueux,de viure chastement,d'estre sobres au manger, de ieusner,& de marcher posément, & auec mesure. Ils auoient accoustumé de les exercer au trauail, & en des exercices laborieux : & quant ils les voyoient instruits en tous ces exercices,ils consideroient attentifuement leur inclination, & s'ils en voioient quelques vns auoir l'inclination à la guerre, apres qu'ils auoient atteint l'aage suffisant, ils recherchoient l'occasion de les esprouuer, en les enuoyant à la guerre, soubs couleur de porter des viures,& des munitions aux soldats, afin qu'ils veissent là ce qui s'y passoit, & le trauail que l'on y enduroit.Et afin qu'ils perdissent la crainte, ils les chargeoient aussi de pezants fardeaux, afin que monstrans leur courage en cela ils fussent plus facillement receus en la cōpagnie des soldats. Par ce moyen il auenoit à

plusieurs, d'aller chargez à l'armee, & retourner Capitaines, auec marques d'honneur. Quelques vns d'iceux se vouloient tellement faire paroistre, qu'ils demeuroient prins ou morts, & tenoient pour moins honorable de demeurer prisonniers. C'est pourquoy ils se faisoient plustost mettre par pieces, que de tomber captifs entre les mains de leurs ennemis. Voilà cõment les enfans de Nobles qui auoient l'inclination à la guerre y estoient employez. Les autres qui auoient leur inclination aux choses du Temple, & pour le dire, à nostre mode, à estre Ecclesiastiques, apres qu'ils auoient atteint l'aage suffisant, estoient tirez du college, & les mettoit-on au logis du Temple, qui estoit pour les Religieux, & leur donnoit-on alors leurs ordres & marques d'Ecclesiastiques. Là ils auoient leurs prelats & maistres, qui leur enseignoient ce qui estoit de la profession, où ils debuoient demeurer, y ayants esté dediés. Ces Mexicquains prenoient vn grand soing à nourrir les enfans, que si auiourd'huy ils suyuoient encor cet ordre, en fondant des maisons & colleges, pour l'instruction de la ieunesse, sans doubte que la Chrestienté floriroit beaucoup entre les Indiens. Quelques personnes pieuses l'ont cõmencé, & le Roy & son Conseil l'ont fauorisé, mais d'autant que c'est vne chose, où il n'y a point de proffit, il s'aduance bien peu, & y va l'on assez froidemẽt. Dieu nous vueille esclarcir les yeux, afin que nous voyons, que cela est à nostre confusion, veu que nous autres Chrestiens ne faisons point ce que les enfans des te-

nebres faisoient à leur perdition, enquoy nous nous oublions de nostre deuoir.

Des festes, & dançes des Indiens

CHAP. XXVIII.

D'Autant que c'est vne chose qui despend en partie du bon gouuernemét, d'auoir en la Republique quelques ieux, & recreations, quand il en est temps, il ne sera mal à propos, que nous racontions sur ceste matiere, ce que faisoient les Indiens, principallement les Mexiquains. L'on n'a point descouuert és Indes, aucune nation qui viue en communautez, qui n'ayt son entretien, & sa recreation, en ieux, dançes, & exercices de plaisir. I'ay veu au Peru des ieux qu'ils faisoient, en façon de combat, ausquels les hommes des deux costez s'enflamboient quelques fois d'vne telle façon, que bien souuent leur Paella (qui estoit le nom de cet exercice) venoit à estre dangereuse. I'ay veu aussi plusieurs sortes de danses, esquelles ils contre-faisoient, & representoient certains mestiers, & offices. comme de bergers, laboureurs, pescheurs, & chasseurs, & faisoient ordinairement toutes ces danses, auec vn son & vn pas fort pesant, & fort graue. Il y auoit d'autres danses & mascarades, qu'ils appelloient guacones, dont les masques, & les gestes estoient pures representations du Diable. Il y auoit mesme des hommes, qui dansoient sur les espaulles les vns des autres en la façon

façon qu'ils portent en Portugal, ce qu'ils appellent les Paëllas.. La plus grande partie de ces danses estoient superstitions & especes d'idolatrie, pource qu'ils honoroient leurs idoles & Guacas en ceste façon. Pour ceste occasion les Prelats se sont efforcez de leur oster, le plus qu'ils ont peu de ces danses, combien qu'ils les laissent à cause qu'vne partie ne sont que ieux de recreation, car tousiours ils dansent, & ballent à leur mode. Ils vsent en ces danses, de plusieurs sortes d'instruments, dont les vns sont comme fleutes ou petits canons, les autres comme tambours, & les autres comme cornets entortilles; mais communément ils y chantent tous à la voix, & y en a vn ou deux qui chantent premierement la chanson, puis tous les autres luy respondent. Quelques vnes de ces chansons estoient fort ingenieusement composées, & contenants des histoires: d'autres estoient pleines de superstitions, & les autres n'estoient que pures folies. Les nostres qui conuersent entr'eux, ont essayé de mettre les choses de nostre saincte Foy en leur façon de chant. Ce qui a assez bien profité, d'autant qu'ils employent les iours entiers à les chanter & reciter, pour le grand plaisir & contentement qu'ils prennent à ce chant. Ils ont mis mesmes à leur langue de nos compositions de musique, comme des Huictains, Chansons & Rondeaux, lesquels ils ont fort proprement tournez, qui est à la verité vn beau & fort necessaire moyen pour instruire le peuple. Ils appelloient communément au Peru des dances Tagui, és autres prouinces

Areittos, & en Mexique Mittottes. Et n'y a point eu en aucun autre lieu vne telle curiosité de ces ieux & dances, comme en la neufue Espagne, où l'on voit encore auiourd'huy des Indiens si braues sauteurs, que c'est vne chose admirable. Les vns dancent sur vne corde, les autres sur vn pieu haut & droit en mille façons. Les autres auec la plante des pieds & les iarets, manient, iettent en haut & reçoiuent vn tronc fort pesant: ce qui semble incroyable, si ce n'est en le voyant. Ils font plusieurs autres demonstrations de leur grande agilité, en sautant, voltigeant, faisant des souples-sauts, tantost portans vn grand & pesant faix, tantost endurans des coups qui seroient suffisants pour rompre du fer. Mais l'exercice de recreation le plus vsité entre les Mexiquains, est le solemnel Mittotté, qui est vne sorte de bal qu'ils estimoient si braue & si honorable, que le Roy mesme y dançoit quelques fois, non pas toutesfois par force comme le Roy Dom Pedro d'Arragon, auec le Barbier de Valence. Ce bal ou Mittotté se faisoit ordinairement és cours du temple, & en celles des maisons Royalles qui estoient les plus spacieuses. Ils posoient au milieu de la cour deux diuers instruments, vn qui estoit en façon de tambour, & l'autre en façon d'vn baril fait tout d'vne piece, & creusé par dedans, lesquels ils mettoient sur vne figure d'homme, ou d'animal, ou dessus vne coulomne. Ces deux instruments estoient si bien accordez ensemble, qu'ils rendoient en leur son vne assez bonne harmonie, & faisoient auec

ces inſtrumens pluſieurs & diuerſes ſortes d'airs & de chanſons. Ils chantoient & balloient tous au ſon & à la cadence de ces inſtrumens, d'vn ſi bel ordre & d'vn ſi bel accord, tant aux voix qu'au mouuement des pieds, que c'eſtoit vne choſe plaiſante à voir. Ils faiſoient en ces danſes deux cercles ou roües, l'vn deſquels eſtoit au milieu, proche des inſtrumens, auquel les anciens & ſeigneurs chantoient & dançoient ſans preſque ſe mouuoir: l'autre eſtoit du reſte du peuple à l'entour, aſſez eſloigné du premier, auquel ils dançoient deux à deux plus legerement, & faiſoient diuerſes façons de pas, auec certains ſauts à la cadence. Tous leſquels enſemble faiſoient vn fort grand cercle. Ils ſe veſtoient pour ces dances de leurs plus precieux habits & ioyaux, ſelon le moyen & pouuoir d'vn chacun, eſtimans cela vne choſe fort honorable: & pour ceſte occaſion ils apprenoient ces dances dés leur enfance. Et combien que la plus grande part d'icelles ſe faiſoient à l'honneur de leurs idoles, neantmoins cela n'eſtoit pas d'inſtitution, mais comme il a eſté dit, c'eſtoit vne recreation & paſſe-temps pour le peuple. C'eſt pourquoy il n'eſt pas propre de les oſter du tout aux Indiens, mais on doit bien prendre garde qu'ils n'y meſlent parmy quelques ſuperſtitions. I'ay veu faire ce bal ou Mittotté en la cour de l'Egliſe de Topetzotlan, qui eſt vn bourg à ſept lieües de Mexique, & me ſembla dés lors que c'eſtoit choſe bonne d'y occuper & entretenir les Indiens és iours de feſtes, puis

qu'ils ont besoin de quelque recreation: & d'autãt plus que celle-là est publicque, & sans le preiudice d'autruy, il y a moins d'inconueniẽt qu'en d'autres qu'ils pourroient faire eux seuls, si l'on leur ostoit celles-là. C'est pourquoy il faut conclure, suiuant le conseil du Pape Gregoire, que c'est vne chose fort propre de laisser aux Indiens ce qu'ils ont de coustume & vsages, pourueu qu'ils ne soient point meslez de leurs erreurs anciens, & de faire en sorte que leurs festes & passe-tẽps s'acheminent à l'honneur de Dieu, & des saincts desquels ils celebrent les festes. Cecy pourra suffire en general des mœurs & coustumes politiques des Mexiquains. Et quant à leur origine, accroissement & Empire, d'autant que c'est vne matiere plus ample, & qui sera belle & plaisante d'entendre dés son commencement, nous en traitterons au liure suiuant.



LIVRE SEPTIESME DE L'HISTOIRE NATVREL-le & morale des Indes.

Que c'est vne chose vtile d'entendre les actes & gestes des Indes, principalement ceux des Mexiquains.

Chapitre premier.

TOVTE histoire veritable bien escrite est tousiours profitable au Lecteur. Car comme dit le Sage: *Ce qui a esté est, & ce qui sera, est ce qui a esté.* Les choses humaines ont entr'elles beaucoup de ressemblance, & les vns se font sages, par ce qui arriue aux autres. Il n'y a peuple si barbare qui n'ait en soy quelque chose de bon, & digne de loüange, ny Republique si bien ordonnée, où il n'y ait quelque chose à reprédre. C'est pourquoy quand il n'y auroit autre fruict en l'histoire & narration des faits des Indiens, que ceste commune vtilité d'estre vne histoire & relation des choses, lesquelles en effect de verité sont aduenues, elle merite assez d'estre receüe comme chose vtile, & ne la doit-on pas reietter, pourtant si *Eccles. 1.*

ce ſont choſes des Indiens. Comme nous voyõs que les autheurs qui traittẽt des choſes naturelles, eſcriuent non ſeulement des animaux genereux, des plantes ſignallees & des pierres precieuſes, mais auſſi des animaux vils, des herbes cõmunes, des pierres & choſes vulguaires, d'autant qu'il y a touſiours en icelles quelques proprietez dignes d'eſtre remarquées. Ainſi quand il n'y auroit autre choſe en cecy que ie traitte, que d'eſtre vne hiſtoire & non point des fables & fictions, c'eſt touſiours vn ſubiect qui n'eſt pas indigne d'eſtre eſcrit, ny d'eſtre leu. Il y a encor vne autre raiſon plus particuliere : c'eſt que l'on doit d'auantage eſtimer en cecy ce qui eſt digne de memoire, d'autant que c'eſt vne natiõ peu eſtimée, & d'autant meſme que c'eſt vne matiere differẽte de celle de noſtre Europe, comme auſſi le ſont ces nations : en quoy nous deuons prendre plus de plaiſir & de contentement d'entendre le fond de leur origine, leur façon de viure, leurs heureuſes & malheureuſes aduãtures. Et n'eſt pas ceſte matiere ſeulement plaiſante & agreable, mais auſſi eſt vtile & profitable, principalemẽt à ceux qui ont la charge de les regir & gouuerner : car la cognoiſſance de leurs actes inuite à donner credit aux noſtres, & enſeigne en partie comment ils doiuẽt eſtre traittez, voire elle oſte beaucoup du commun, & fol meſpris, auquel ceux de l'Europe les ont, ne iugeans pas que ces peuples ayẽt aucune choſe de raiſon. Car certainement on ne peut mieux trouuer l'eſclarciſſement de ceſte opinion, que par la vraye narration des faits, & geſtes de ce peuple. Ie traicteray donc auec

l'ayde du Seigneur, le plus brefuement que ie pourray, de l'origine, progres, & faits notables, des Mexicquains, par où l'on pourra cognoistre le temps, & la disposition que le haut Dieu voulut choisir, pour enuoyer à ces nations, la lumiere de l'Euangile de Iesus Christ son fils vnique nostre Seigneur, lequel ie supplie acheminer nostre petit trauail, de sorte qu'il puisse reussir à la gloire de sa diuine grandeur, & à quelque vtilité de ces peuples, ausquels il a cõmuniqué sa saincte loy Euangelique.

Des anciens habitans de la neufue Espagne, & comment les Nauatlacas y vindrent.

CHAP. II.

LEs anciens, & premiers habitans des prouinces, que nous appellõs neufue Espagne, furent des hõmes fort barbares, & sauuages, qui viuoiẽt & s'entretenoient seulement de la chasse. A ceste occasion estoient appellez Chichimecquas. Ils ne semoient, ny ne cultiuoient point la terre, & ne viuoient point ensemble, d'autant que tout leur exercice, estoit de chasser, enquoy ils estoient fort adroits. Ils habitoient aux plus aspres lieux des montagnes viuants bestiallement sans nulle police, & alloient tous nuds. Ils faisoient la chasse aux bestes rousses, aux lieures,

connins, bellettes, taupes, chats ſauuages, & aux oiſeaux, voire aux beſtes immondes, comme aux couleuures, lezards, locuſtes, & vers dont ils ſe nourriſſoient, auec quelques herbes & racines. Ils dormoient aux mõtagnes, en des cauernes, & en des buiſſons: & les femmes meſmes alloient à la chaſſe, auec leurs maris, laiſſans leurs petits enfans attachez aux rameaux d'vn arbre, dans quelque petit pannier de ionc, qui ſe paſſoient d'eſtre allaittez iuſques à ce qu'elles retournaſſent de la chaſſe. Ils n'auoient aucuns ſuperieurs, & ne recognoiſſoient, ny n'adoroient aucuns dieux, & n'auoient point de couſtumes ny de religion. Il y a encor auiourd'huy en la neufue Eſpagne, de ceſte ſorte de gens, qui viuent de leur arc & fleſches, leſquels ſont fort dommageables: pour-autant qu'ils s'aſſemblent par compagnies, pour faire quelque mal ou vollerie, & n'ont peu les Eſpagnols par force, ny fineſſes, les reduire à quelque police & obeiſſance. Car comme ils n'ont point villes, ny de reſidences, combatre auec eux, eſt proprement, chaſſer aux beſtes ſauuages, qui s'eſcartent, & ſe cachent aux lieux les plus aſpres, & couuerts de la Syerre. Telle eſt la façon de viure encor auiourd'huy en beaucoup de prouinces des Indes, & eſt traitté principallement de ceſte ſorte d'Indiens, aux liures *de procuranda Indiorum ſalute*. Au lieu où il eſt dit, qu'ils ont de beſoing d'eſtre contraints & aſſubiectis par quelque force honneſte, & qu'il eſt neceſſaire de les enſeigner premierement à eſtre hõmes, puis apres à eſtre Chreſtiens. L'on veut di-

re,que ceux qu'ils appellent en la neufue Eſpagne,Ottomies, eſtoient de ceſte ſorte, leſquels communement ſont de pauures Indiens habitans en vne terre aſpre & rude, & neantmoins ſont en aſſez grand nombre, & viuent enſemble ayants entre eux quelque police, & ceux qui les cognoiſſent, ne les trouuent pas moins idoines, & capables és choſes de la Chreſtienté,que les autres, qui ſont plus opulens, & que l'on tient pour mieux policéz. Venans donc à noſtre ſubiect, les Chichimecas, & Ottomies, qui eſtoient les premiers habitans de la neufue Eſpagne,d'autant qu'ils ne ſemoient, ny labouroient la terre, laiſſerent le meilleur & le plus fertile de ceſte contrée, ſans le peupler, ce que les nations, qui vindrent de dehors occuperent, leſquels ils appelloient Nauatalcas, d'autant que c'eſtoit vne nation plus ciuile, & plus politique,& ſignifie ce mot, peuple qui parle bien, au reſpect des autres nations barbares, & ſans raiſon. Ces ſeconds peupleurs Nauatalcas, vindrent des autres terres eſloignees, qui giſent vers le Nort, où l'on a maintenant deſcouuert vn Royaume, qu'ils appellent le nouueau Mexique. Il y a en ceſte contrée deux prouinces, l'vne appellée Aztlan, qui veut dire lieu de herons,l'autre Tuculhuacan, qui ſignifie terre de ceux qui ont les ayeuls diuins. Les habitans de ces prouinces ont leurs maiſons, leurs terres labourables, dieux, couſtumes, & ceremonies, auec le meſme ordre, & police, que les Nauatalcas, & ſont diuiſez en ſept lignages ou nations, & pour ce qu'il y a vn vſage, en ceſte pro-

uince,que chaſcun de ces lignages a ſon lieu, & ſon territoire ſeparé, les Nauatlacas peignent leur origine, & premier territoire en figure de cauerne, & diſent qu'ils ſortirent de ſept cauernes, pour venir peupler la terre de Mexique, de quoy ils font mention en leur hiſtoire, où ils peignent ſept cauernes, & les hommes qui en ſortent. Par la ſupputation de leurs liures, il y a plus de huit cents ans, que ces Nauatlacas ſortirẽt de leur pais, qui ſeroit le reduiſant à noſtre conte, l'annee de noſtre Seigneur, huict cents vingt. Quand ils partirent de leur pays, pour venir en Mexique, ils tarderẽt quatre vingts ans en chemin, & la cauſe qu'ils demeurerent ſi lõg temps en leur voyage, fut que leurs dieux, (leſquels ſans doubte eſtoient diables, qui parloient viſiblement à eux) leur auoient perſuadé qu'ils allaſſent recherchants de nouuelles terres, qui euſſent de certains ſignes. C'eſt pourquoy ils venoient recognoiſſans toute la terre, pour rechercher les ſignes, que leurs idolles leur auoient donné, & és lieux qu'ils trouuoient de bonne habitation, ils peuploient & labouroient la terre, & comme ils deſcouuroient touſiours de meilleures contrees, ils delaiſſoient celles qu'ils auoient ainſi premierement peuplees, y laiſſans neantmoins touſiours quelques vns, principalement les vieillards malades, & fatiguez, meſmes y plantoient, & baſtiſſoient, dont l'on voit encor auiourd'huy des reſtes par le chemin qu'ils tindrent, & employerent quatre vingts ans en ceſte façon de cheminer ſi à loiſir, ce qu'ils euſſent peu faire en vn mois, par ce

moyen ils entrerent en la terre de Mexique, en l'année de neuf cents deux selon nostre conte.

Comment les six lignages de Nauatlacas peuplerent la terre de Mexique.

CHAP. III.

CEs sept lignages que i'aydit, ne sortirent pas tous ensemble, les premiers furent les Suchimilcos, qui signifie gent de semences de fleurs. Ceux-là peuplerent le riuage du grand lac de Mexique, vers le Midy, & fonderent vne Cité de leur nom & plusieurs bourgades. Long temps apres arriuerent ceux du second lignage appellez Chalcas, qui signifie gent des bouches, lesquels fonderẽt aussi vne autre Cité de leur nõ, departans leurs limites, & territoire, auec les Suchimilcos. Les troisiesmes furent les Tepanecas qui signifie, gent du pont, lesquels peuplerent le riuage du lac, vers l Occident, & s'accreurent tellement qu'ils appellerent le chef & metropolitaine de leur prouince Azcapuzalco, qui vaut autant à dire, que fourmilliere, & furent vn long temps fort puissants. Apres ceux-là vindrent ceux qui peuplerent Tezcuco, qui sont ceux de Culhua, qui veut dire gent courbee, pource qu'en leur pays il y auoit vne montagne fort recourbée. Et de ceste façon fut ce lac enuironné de ces quatre nations, peuplans ceux cy l'Orient, & les Tepanecas le Nort. Ceux de Tez-

cuco furent estimez fort courtisans. Car leur langue,& prononciation est fort douce, & mignarde. Apres arriuerent les Tlalluicas, qui signifie gent de la Syerre. Ceux là estoiét les plus rudes, & grossiers de tous, & comme ils trouuerent toutes les plaines occupees, au tour du lac iusques aux Syerres, ils passerent de l'autre costé de la Syerre, où ils trouuerent vne terre fort fertile, spacieuse, & chaude, en laquelle ils fonderét & peuplerent plusieurs grãds bourgs, appellans la Metropolitaine de leur prouince Quahunachua, qui vaut autant à dire que lieu, où sonne la voix de l'aigle, que nostre vulgaire appelle, & par corruption, Quernauaca, & est ceste prouince celle que l'on appelle auiourd'huy le Marquizat. Ceux de la sixiesme generation, qui sont les Tlascaltecas, qui vaut autant à dire que gent de pain, passerent la Syerre vers l'Orient trauersans toute la Syerre Menade, où est le fameux Vulcan, entre Mexique & la Cité des Anges, où ils trouuerent de bon pays,& si estendirent bien auant plusieurs edifices. Ils y fonderent plusieurs villes, & Citez, dont la Metropolitaine s'appella de leur nom Tlascala. Ceste-cy est la nation qui fauorisa les Espaignols,à leur entrée, & par l'ayde desquels ils gaignerent ce pays, parquoy iusques auiourd'huy ils ne payent point de tribut, & iouissent d'vne exemption generale. Lors que toutes ces nations peuplerent ces pays, les Chinchimecas, anciens habitans ne leur firent aucune resistance,mais ils s'enfuyoient, & comme tous espouuentez ils se cachoyent au plus couuert

des rochers. Mais ceux qui habitoyent de l'autre costé de la Sierre, où les Tlascaltecas s'habituerent, ne permirent point ce que le reste des Chichimecas auoyent permis: au contraire ils se mirent en deffence, pour cōseruer leur pays, & comme ils estoyent geans, selon que raconte leur histoire, ils voulurent ietter par force les derniers venus, mais ils furent vaincus par la ruse & finesse des Tlascaltecas, lesquels faignirent de faire paix auec eux, puis les conuierent en vn grand banquet, & lors qu'ils estoyent occupez à leurs yurongneries, il y eut des hommes qui auoyent esté mis en embusche à ceste fin, qui leur desroberent finement leurs armes, qui estoient de grandes massues, des rondelles, des espees de bois, & autres telles sortes d'armes. Cela fait ils se ietterent à l'impourueu sur eux, & les Chichimecas se voulans mettre en deffense, & ne trouuans point leurs armes, s'enfuirent aux montagnes & forests prochaines, où mettans la main aux arbres, les rompoyent & arrachoyent, comme si c'eussent esté fueilles de laictues. Mais en fin comme les Tlascaltecas alloyent armez, & en ordre ils deffirent tous les geans, sans en laisser vn seul en vie. Ce qu'on ne doit trouuer estrange, ny pour fable de ces geans, car on y trouue encor auiourd'huy des os d'hommes morts, d'vne incroyable grandeur. Lors que i'estois en Mexique, en l'annee de quatre vingts & six, l'on trouua vn de ces geans enterré en vne de nos metairies, que nous appellons Iesus du Mont, duquel l'on nous apporta vne dent à veoir, la-

quelle sans y adiouster, estoit aussi grande que le poignet d'vn homme, & selon ceste proportiõ tout le reste, lequel ie vey, & m'esmerueillay de ceste difforme grandeur. Les Tlascaltecas donc par ceste victoire, demeurerent paisibles, & tous les autres lignages aussi. Ces six lignages que i'ay dit, conseruerent tousiours amitié entr'eux, marians leurs enfans les vns auec les autres, & departans leurs limites paisiblement, puis s'estudioyent par vne hõneste emulation d'accroistre & d'illustrer leur republique. Les barbares Chichimecas voyans ce qui passoit, cõmencerẽt de prendre quelque police, & à se vestir, ayans hõte de ce qu'auparauãt, & iusques alors ils n'auoyẽt esté hõteux, & ayans perdu la crainte par la cõmunication de ces autres peuples, cõmencerẽt d'apprendre d'eux plusieurs choses, & faisoient desia leurs maisonnettes, ayans quelque police & gouuernemẽt. Ils esleurẽt aussi des seigneurs, qu'ils recognoissoient pour chefs, & superieurs: au moyen dequoy ils sortirent presque entieremẽt de ceste vie bestialle, toutesfois ils residoyẽt tousiours aux montagnes, & en la Sierre separez des autres. Neãtmoins ie tiens pour certain que ceste crainte est prouenue des autres nations, & prouinces des Indes, dont les premiers furẽt hõmes sauuages, lesquels ne viuãs que de chasse entrerent, penetrans les terres & pays fort aspres, descouurans vn nouueau monde, & habitans en iceluy presque cõme bestes sauuages, sans toicts, & sans maisons, sans terres labourables, sans bestial, sans Roy, loy, ny Dieu, ny raison. Du depuis quelques autres cherchãs de meilleures & nou-

uelles terres,peuplerent le pays fertile,introduisans vn ordre politic,& quelque façon deRepublique,encor qu'elle fust fort barbare. Par apres ces mesme hōmes,ou d'autres nations,qui eurēt plus d'entendemēt & d'industrie que les autres, s'employerēt à assubiettir&opprimer les moins puissans,iusques à fonder des Royaumes,& des grands Empires. Ainsi en aduint en Mexique, au Peru, & en quelque endroit où se trouuent des citez,&desRepubliques fondees parmy cesBarbares.Ce qui me confirme en mon opinion,laquelle i'ay amplemēt desduitte au 1.liure,que les premiers habitans des Indes Occidentales vindrent par terre, & que par consequent, toute la terre des Indes se continue, auec celle d'Asie, d'Europe, & d'Afrique, & le nouueau monde auec levieil,(cōbien que l'on n'ait encor descouuert à present aucun pays qui touche& se ioigne auec les autres mondes)ou que s'il y a mer entre deux,elle est estroitte,que les bestes fieres&sauuages la peuuent facillement passer à nage,& les hommes en de meschans basteaux. Mais laissans ceste philosophie retournons à nostre histoire.

De la sortie des Mexiquains, de leur chemin, & du peuplement de ceux de Mechouacan.

Chap. IIII.

TRois cens deux ans apres que les six lignages susdits furent sortis de leur pays pour peupler la neufue Espagne, le pays estant desia fort peuplé & reduit à quelque forme de police, ceux de la 7. cauerne, ou lignee, y arriuerẽt, qui est la nation Mexiquaine, laquelle comme les autres sortit de la prouince de Aztlan & Teuculhuacan, nation politique, courtisane, & fort belliqueuse. Ils adoroyẽt l'idole Vitziliputzli, duquel a esté fait ample mention cy deuant, & le diable qui estoit en cet idole parloit & regissoit assez facilement ceste nation. Ceste idole donc leur commanda de sortir de leur pays, leur promettant qu'il les feroit Princes & seigneurs de toutes les prouinces, qu'auoient peuplé les autres six natiõs, qu'il leur donneroit vne terre fort abondante beaucoup d'or, d'argent, de pierres precieuses, de plumes, & de riches mantes, suyuant quoy ils sortirent portans auec eux leur idole dans vn coffre de ionc, qui estoit porté par quatre des principaux prestres, ausquels il se communiquoit, & leur reueloit en secret le succez de leur chemin & voyage, les aduisant de ce qui leur deuoit aduenir. Il leur donnoit mesmes des loix, & leur enseignoit les coustumes, ceremonies, & sacrifices

ſices qu'ils deuoient obſeruer. Ils n'aduançoient ny ne ſe mouuoient aucunement, ſans l'aduis & commandement de cet idole. Il leur diſoit quand ils deuoient cheminer, & quand en quelque lieu ils deuoient ſ'arreſter, enquoy ils luy obeiſſoient du tout. La premiere choſe qu'ils faiſoient, où que ce fuſt qu'ils arriuaſſent, eſtoit d'edifier vne maiſon, ou tabernacle, pour leur faux Dieu, qu'ils dreſſoient touſiours au milieu du camp, & y mettoient l'arche ſur vn autel, de la meſme façon qu'on en vſe en la ſaincte Egliſe Chreſtienne. Cela fait ils faiſoient leurs ſemences de pain, & des legumes dont ils vſoient & eſtoient ſi addonnez à l'obeiſſance de leur Dieu, que ſ'il leur commandoit de recueillir ils recueilloient, mais ſ'il leur commãdoit de leuer le camp, tout demeuroit là, pour ſemence & nourriture des vieillards, malades & fatiguez, qu'ils alloient laiſſans à tout propos de lieu en autre, afin qu'ils peuplaſſent. Pretendans par ce moyẽ que toute la terre demeureroit peuplée de leur nation. Ceſte ſortie & peregrination des Mexiquains, ſemblera parauanture ſemblable à la ſortie d'Egypte, & au chemin que firent les enfans d'Iſrael, veu que ceux-là, comme ceux cy, furent admonneſtez de ſortir, & chercher la terre de promiſſion, & les vns, & les autres portoiẽt pour guide leur Dieu, conſultoient l'arche, & luy faiſoient tabernacle, & il les aduiſoit, leur donnant des loix & des ceremonies: & les vns, & les autres conſommerent vn grand nombre d'annees ſur ce voyage de leur terre promiſe, ou l'on recognoit de la reſſemblance de pluſieurs autres

choses, en ce que les histoires des Mexiquains racontent,& ce que la diuine Escriture rapporte des Israelites. Et sans doute c'est vne chose veritable, que le Diable prince d'orgueil, s'est efforcé par les superstitions de ceste nation, de contrefaire & ensuyure ce que le tres-haut, & vray Dieu fit auec son peuple. Car comme il a esté traitté cy dessus, Satan a vne estrange enuie de se comparer & s'egaller à Dieu, d'où cet ennemy mortel a pretendu faulsement vsurper la communication, & familiarité qu'il luy a pleu auoir auec les hommes. S'est il iamais veu diable, qui conuersast ainsi auec les hommes, comme ce diable Vitzilipuztli? L'on peut bien voir quel il estoit, par ce que l'on n'a iamais veu, ny ouy parler, de coustumes plus superstitieuses, ny de sacrifices plus cruels & inhumains, que ceux que cestuy enseigna aux siens. En fin elles furent inuentees par l'ennemy du genre humain. Le chef & Capitaine que ceux cy suyuoient, auoit nom Mexi, d'où vint par apres le nom de Mexique, & celuy de sa nation Mexiquaine. Ce peuple donc cheminant ainsi à loisir, comme auoient fait les six autres nations, peuplans & cultiuans la terre en diuers endroits, dont ya encor auiourd'huy des apparences, & ruines, & apres auoir enduré beaucoup de trauaux & de dangers, vindrent en fin arriuer en la prouince de Mechoacan, qui vaut autant à dire que terre de poisson, pour ce qu'il y en a grand' abondance en de beaux & grands lacs; où se contẽtans de la situation, & fraischeur de la terre, ils s'y voulurent reposer & arrester. Toutesfois ayans cõsulté leur idole sur ce point,

& voyans qu'il n'en estoit pas content, ils luy demanderent qu'il leur permist à tout le moins d'y laisser de leurs hommes, qui peuplassent vne si bonne terre, ce qu'il leur accorda, leur enseignāt le moyen comment ils le feroient. Qui fut comme les hommes & les femmes seroient entrez pour ce baigner en vn lac fort beau, qui s'appelloit Pascuaro, ceux qui resteroient en terre leur desrobassent tous leurs habits, & incontinent leuassent le camp, & s'en allassent sans faire aucun bruit. Ce qui fut ainsi fait, & les autres qui ne pensoient en la tromperie, pour le contentemēt qu'ils prenoient à se baigner, quand ils sortirent & se trouuerent despouillez de leurs habits, & ainsi moquez & delaissez de leurs compagnons, ils demeurerent fort mal contens, & indignez de cela, de sorte que pour faire demonstration de la haine qu'ils conçeurēt contr'eux, ils disent qu'ils changerent de façon de viure, voire de langage. A tout le moins c'est vne chose certaine, que tousiours les Mechoacanes ont esté ennemis des Mexiquains, c'est pourquoy ils vindrent congratuler le Marquis de Vallé, apres la victoire obtenue, quand il gagna Mexique.

De ce qui arriua en Malinalco, en Tula, & en Chapultepec.

CHAP. V.

IL y a de Mexouacquan en Mexique, plus de cinquante lieües,& sur le chemin est Malinalco, où il leur aduint, que se plaignans à leur idole d'vne femme tres-grande sorciere, qui venoit en leur compagnie, portant le nom de sœur de leur Dieu pour ce que auec ses mauuais arts,elle leur faisoit de grands dommages,pretendant par certains moyens se faire adorer d'eux,comme leur Deesse:l'idole parla en songe à l'vn de ces vieillards qui portoient l'arche, & luy cōmanda que de sa part il consolast le peuple,leur faisant de nouueau de grandes promesses,& qu'ils laissassent ceste sienne sœur, auec sa famille,comme cruelle & mauuaise,en leuāt le camp de nuict en grand silence,sans laisser aucune apparēce par où ils alloiēt. Ils le firent ainsi,& la sorciere se trouuant seule auec sa famille, delaissee de la façon peupla là vne ville qui fut appellee Malinalco, & les habitans de laquelle sont tenus pour de grands sorciers,estans yssus d'vne telle mere. Les Mexiquains, d'autant qu'ils s'estoient beaucoup diminuez par ces diuisions, & pour le nombre des malades, & gens fatiguez qu'ils alloyent laissans, se voulurent reffaire,s'arrestans en vn lieu, appellé Tula, qui signifie lieu de ioncies. Là leur idole leur commanda qu'ils

arrestassent vne grande riuiere, afin qu'elle se respandist dedans vne grande plaine, & auec le moyen qu'il leur enseigna, ils enuironnerent d'eaüe vne colline appellée Coatepec, & en firent vn grand lac, lequel ils planterent tout à l'entour de saux, d'ormes, sapins, & autres a-bres. Il commença à s'y engendrer beaucoup de poisson, & y venir plusieurs oiseaux, de sorte qu'il s'y fit vn lieu delicieux. C'est pourquoy l'assiette de ce lieu, leur semblant assez agreable, & estans lassez de tant cheminer, plusieurs parlerent de peupler là, & ne passer plus outre, dequoy le diable se fascha fort, & menassant les prestres de mort, leur commanda qu'ils remissent la riuiere à son cours. Et leur dit qu'il donneroit ceste nuict le chastiement à ceux qui auoient esté desobeissans, tel qu'ils le meritoyent. Or comme le mal faire est si propre au diable, & que la iustice diuine permet bien souuent que ceux là soyent mis entre les mains d'vn tel bourreau, qui le choisissent pour leur Dieu : il arriua que sur la minuict ils ouyrent en certain endroit du camp, vn grand bruit, & au matin allans celle part, ils trouuerent morts ceux qui auoyent parlé de demeurer là. La façon comme ils auoyent esté occis, fut qu'on leur auoit ouuert l'estomach, & en auoit on tiré le cœur. Et de là ce bon Dieu enseigna à ces pauures malheureux, les façons des sacrifices qui luy plaisoyent, qui estoit en ouurant l'estomach, & leur tirer le cœur, ainsi qu'ils l'ont depuis pratiqué en leurs horribles sacrifices. Ayās, veu ce chastiment ainsi fait, & que la campa-

gne s'estoit desechee, à cause que le lac s'estoit vuidé, ils consulterent leur Dieu de sa volonté, lequel leur commanda de passer outre, ce qu'ils firent, & peu à peu aduancerent, iusques à arriuer à Chapultepec, à vne lieüe de Mexique, lieu celebre pour sa recreation, & fraischeur. Ils se fortifierent en ces montagnes, pour crainte des nations qui habitoyent ceste contree, lesquelles leur estoient toutes contraires, principalement d'autant qu'vn nommé Copil, fils de ceste sorciere laissee en Malinalco, auoit blasmé, & mal parlé des Mexiquains. Car ce Copil, par le commandement de sa mere, quelque tẽps apres vint à la suitte des Mexiquains, & s'efforça d'inciter contre eux les Tapanecas, & les autres circonuoisins, iusques aux Chalcas, de sorte qu'ils vindrent en main armée pour destruire les Mexiquains. Le Copil cependant se mit en vne Colline qui est au milieu du lac, appellée Acopilco, attendant la destruction de ses ennemis, & eux par l'aduis de leur idole allerent contre luy, & le prenants au despourueu le tuerent, & en apporterent le cœur à leur Dieu, lequel commanda qu'on le iettast au lac. Et feignent que de là s'est engendree vne plante, appellée Tunal, où du depuis fut fondée Mexique. Ils vindrent aux mains, auec les Chalcas, & autres nations, & auoyent les Mexiquains esleu pour leur capitaine, vn vaillant homme, appellé Vitzilonilti, qui en vne charge fut prins & tué par les ennemis, mais pour cela les Mexiquains ne perdirent pas courage, ains combattans valeureusement, malgré leurs

ennemis rompirent leurs escadrons, & menans au milieu, & corps de la bataille les veillards, femmes & petits enfans, passerent outre iusques à Atlacuyauaya, ville des Culhuas, lesquels ils trouuerent solemnisans vne feste, auquel lieu ils se fortifierent. Les Chalcas ny les autres nations, ne les suyuirent plus, mais estans despitez de se voir deffaits par vn si petit nõbre de gens, eux qui estoient en si grande multitude, se retirerent en leurs villes.

De la guerre que les Mexiquains eurent contre ceux de Culhuacan.

CHAP. VI.

LES Mexiquains, par le conseil de l'Idole enuoierent leurs messagers, au seigneur de Culhuacan, luy demandans vn lieu pour habiter, lequel apres en auoir communicqué auec les siens leur accorda le lieu de Tiçaapan, qui signifie eaües blanches, en intention qu'ils se perdissent, & y mourussent tous, pour autant qu'il y auoit en ce lieu vn grand nombre de viperes, de couleuures, & d'autres animaux venimeux, qui s'en gendroient en vne Colline proche de là. Mais eux persuadez, & enseignez de leur diable, receurent de bonne volonté, ce qui leur fut offert, & adoucirent par art diabolique, tous ces animaux, sans qu'ils leur fissent aucun dommage, voire les conuertirent en viande, & en mangeoient à leur contentement & appetit. Ce que voyant le Seigneur de Culhuacan, & qu'ils

auoient semé & cultiué la terre, il se resolut de les receuoir en sa Cité, & de contracter amitié auec eux. Mais le Dieu que les Mexiquains adoroient, (comme il a accoustumé de ne faire aucun bien sinon pour en tirer du mal) dist à ses prestres, que ce n'estoit là le lieu où il vouloit qu'ils demeurassent, & qu'ils en deuoient sortir en faisant la guerre. C'est pourquoy ils deuoient chercher vne femme, qu'ils nommeroient la Deesse de discorde, & pourtant ils aduiserent d'enuoier demander au Roy de Culhuacan sa fille, pour estre Royne des Mexicquains, & mere de leur Dieu, lequel receut volontiers ceste ambassade, & incontinent leur enuoya sa fille bien ornée & bien accompagnée. La mesme nuit qu'elle arriua, par l'ordonnance de l'homicide qu'ils adoroient, ils la tuerent cruellement. Et apres l'auoir escorchée fort proprement comme ils sçauent faire, ils en vestirent de la peau, vn ieune homme, qu'ils couurirent par dessus des habillemens d'elle, & de ceste façon le poserent aupres de l'idole, le dedians pour deesse & mere de leur Dieu, & tousiours depuis l'adorerent, en faisans vne idole, qu'ils appelloyent Toccy, qui veut dire nostre ayeulle. Non contens de ceste cruauté ils inuiterent malicieusement le Roy de Culhuacan, pere de la ieune fille, de venir adorer sa fille, qui estoit desia consacrée Deesse, lequel venant, auec de grands presens & bien accompagné des siens, fut mené en vne chappelle fort obscure, où estoit leur idole, afin qu'il offrit sacrifice à sa fille, qui estoit en ce lieu. Mais il arriua que

l'encens,qui estoit en vn brasier,& fouyer,selon leur coustume, s'alluma de sorte que par ceste clarté,il recongneut le poil de sa fille, & ayant par ce moyen descouuert la cruauté,& la tromperie,sortit de là s'escriant hautement, puis auec tous ses gens frappa furieusement sur les Mexiquains,iusques à les faire retirer au lac,tellement que peu s'en fallut qu'ils ne s'y noyassent. Les Mexiquains se deffendoient, iettans certaines dardilles, dont ils se seruoient à la guerre, desquels ils offençoient beaucoup leurs ennemis. Mais en fin ils gangnerent terre, & delaissans ce lieu la s'en allerent costoyans le lac, fort harassez & mouillez, les femmes & petits enfans pleurans & iettans de grans cris contre eux & contre leur Dieu, qui les auoit mis en telles destresses. Ils furent contrains de passer vne riuiere, qui ne se pouuoit gueyer, c'est pourquoy ils s'aduiserent de faire de leurs rondelles,& de ioncs certains petits bateaux, esquels ils passerent. Puis apres en tournoyant, estans partis de Culhuaçan, arriuerent à Iztacalco; & finalement au lieu, où est auiourd'huy l'Hermite Sainct Anthoine à l'entrée de Mexique, & au quartier qu'ils appellét auiourd'huy sainct Paul, pendant lequel temps leur idole les consoloit en leurs trauaux, & les animoit, leur faisant promesses de grandes choses.

De la fondation de Mexique.

CHAPITRE VII

E temps estant desia venu, que le pere de mensonge deuoit accomplir la promesse qu'il auoit faite à son peuple, lequel ne pouuoit plus supporter tant de tournoyement, de trauaux, & de dangers, aduint que quelques vieillards prestres, ou sorciers, estans entrez dans vn lieu plein de glaieuls espais rencontrerent vn cours d'eaüe fort claire & belle, qui sembloit argentée, & regardans à l'entour, veirent que le arbres, le pré, les poissons, & tout ce qu'ils regardoient estoit fort blanc. Estans esmerueillez de cela, il leur souuint d'vne prophetie de leur Dieu, par laquelle il leur auoit donné cela pour signal, du lieu où ils se debuoient reposer, & se faire Seigneurs des autres nations. Alors pleurans de ioye, retournerent vers le peule auec ces bonnes nouuelles. La nuit ensuyuante Vitzilipuztli s'apparut en songe à vn prestre ancien, & luy dist, qu'ils cherchassent en ce lac, vn Tunal, qui naissoit d'vne pierre (qui estoit à ce qu'il luy dist, le lieu mesme, ou par son commandement, ils auoient ietté le cœur de Copil fils de la sorciere, leur ennemy) Et que sur ce Tunal, ils verroient vn aigle fort beau, qui se paissoit là, de certains beaux petits oiseaux, & que quand ils verroient cela, qu'ils creussent que c'estoit le lieu, où leur Cité debuoit estre bastie, laquelle

deuoit ſurmonter les autres, & eſtre remarquable au monde. Le matin venu le vieillard aſſembla tout le peuple, depuis le plus grand, iuſques au plus petit, & leur fit vne longue harangue, ſur le ſubiet de la grande obligation qu'ils auoiẽt à leur Dieu, & de la reuelation, que luy indigne en auoit eüe ceſte nuit, concluant que tous deuoient ſe mettre à rechercher ce lieu bien heureux qui leur eſtoit promis. Ce qui cauſa telle deuotion, & allegreſſe à tous, que ſans dilayer ils ſe mirent incontinent à l'entreprinſe, & ſe diuiſans en blandes commencerent à rechercher, ſuyuant les ſignes de la reuelation le lieu deſiré. Parmy l'eſpaiſſeur des ioncs & glaieuls de ce lac, ils rencontrerẽt ce iour là le cours d'eaüe du iour de deuant, fort different toutesfois, d'autant qu'il n'eſtoit pas blanc, mais vermeil comme ſang, lequel ſe ſeparoit en deux ruiſſeaux, dont il y en auoit vn qui eſtoit de couleur azurée, fort obſcure, ce qui les fit beaucoup eſmerueiller, & denota vn grand myſtere à ce qu'ils diſoient. En fin apres auoir beaucoup cherché çà & là, apparut le Tunal, naiſſant d'vne pierre, ſur lequel il y auoit vn Aigle Royal, ayant les aiſles ouuertes & eſtendues, tourné deuers le Soleil, en recepuant ſa chaleur. Alentour de cet Aigle, il y auoit beaucoup de plumes riches blanches, rouges, iaulnes, bleües, & vertes, de la meſme ſorte de celles, dont ils font des images, lequel Aigle tenoit en ſes griffes vn fort bel oyſeau. Leſquels le veirent, & recongneurent que c'eſtoit le lieu, qui leur auoit eſté predit par l'oracle : ils ſ'agenouillerent

tous faisans grande veneration à l'aigle, laquelle leur inclina la teste, en regardant de tous costez. Il y eut alors de grands cris & demonstrations, & actions de graces au Createur, & à leur grand Dieu Vitzilipuztli, qui en tout leur estoit pere, & leur auoit tousiours dit verité. Ils appellerent pour ceste occasion la Cité qu'ils fonderent là Tenoxtiltan, qui signifie Tunal en pierre, & iusques auiourd'huy ils portent en leurs armes vne aigle sur vn Tunal, auec vn oiseau en vne griffe, & assis de l'autre sur vn Tunal. Le iour suiuant par la commune opinion ils firent vn hermitage ioignant le Tunal de l'aigle, à fin que l'Arche de leur Dieu y reposast, iusques à ce qu'ils eussent le moyen de luy faire vn somptueux Temple, & ainsi firent cest hermitage de guazons & de mottes qu'ils couurirent de paille, puis apres ayans consulté leur Dieu, ils delibererent d'acheter de leurs voisins de la pierre, du bois & de la chaux, en troc de poissons, de grenouilles & de cheurettes, mesme aussi de canards, poulles d'eaüe, courlieux & autres diuers genres d'oiseaux marins. Toutes lesquelles choses ils peschoient & chassoient auec grande diligence en ce lac, auquel il y en a en grande abondance. Ils alloient auec ces choses és marchez des villes & Citez des Tapanequas, & de ceux de Tezcuco leurs circonuoisins, & auec beaucoup d'artifice assemblerent peu à peu ce qu'ils auoient de besoing pour l'edifice de leur Cité : de sorte qu'ils bastirent de pierre & de chaux vne meilleure chappelle pour leur idole, & s'employe-

rent à remplir auec des planches & du bloc, vne grande partie de ce lac. Cela fait l'idole parla vne nuict à vn de ses prestres en ces termes: *Dy aux Mexiquains que les seigneurs se diuisent chacun auec ses parens & amis, & qu'ils se separent en quatre quartiers principaux à l'entour de la maison que m'auez faite pour mon repos, & que chaque quartier edifie en son quartier selon sa volonté.* Ce qui fut mis en executiõ, & ceux là sont les quatre quartiers principaux de Mexique, que l'on appelle auiourd'huy Sainct Iean, Saincte Marie la Ronde, Sainct Paul, & Sainct Sebastien. Apres cela les Mexiquains estans ainsi diuisez en ces quatre quartiers, leur Dieu commãda qu'ils repartissent entr'eux les Dieux qu'il leur declareroit, & qu'ils nommassent à chaque quartier principal des quatre d'autres quartiers particuliers où leurs Dieux fussent adorez. Par ainsi sous chacun de ces quatre quartiers principaux il y en auoit plusieurs petits qui y estoient comprins selon le nombre des idoles, que leur Dieu leur commãda d'adorer, lesquels ils appellerent Calpultetco, qui vaut autant à dire que Dieu des quartiers. En ceste maniere la Cité de Mexique Tenoxtiltan fut fondée, & vint à grande augmentation.

De la sedition de ceux de Tlatelulco, & du premier Roy que les Mexiquains esleurent.

CHAP. VIII.

CESTE diuision des quartiers estant faicte en l'ordre dessusdit, quelques vieillards &

anciens eurent opinion qu'au departement des lieux, l'on ne leur auoitpas porté le respect qu'ils meritoient, pour ceste occasion eux & leurs parens se mutinerent & allerent rechercher vne nouuelle residence : & comme ils alloient par le lac ils trouuerent vne petit terre ou terrasse qu'ils appellent Tloteloli, où ils peuplerent, luy donnans le nom de Tlatellulco, qui est à dire lieu de terrasse. Cela fut la troisiesme diuision des Mexiquains, depuis qu'ils partirent de leur pays : celle de Mechouacan ayant esté la premiere, & celle de Malmalco la seconde. Ceux-là qui se separerent & s'en allerent en Tlatellulco estoient des hommes renommez & d'vn mauuais naturel: par ainsi ils exerçoient enuers les Mexiquains leurs voisins, le pire voisinage qu'ils pouuoient Ils ont eu tousiours des debats contr'eux, & iusques auiourd'huy durēt encor leurs inimitiez & ligues anciennes. Voyās dōc ceux de Tenoxtiltā, que ceux de Tlatellulco leur estoient fort contraires, & qu'ils alloient multiplians, eurent crainte qu'auec le temps ils ne vinssent à les surmonter, & sur cest affaire s'assemblerent en conseil, où ils aduiserent qu'il estoit bon d'eslire vn Roy, auquel ils obeissent, & qui fust craint de leurs ennemis, d'autāt que par ce moyē ils seroient plus vnis & plus forts entr'eux, & les ennemis ne se hazarderoient tant en leur endroit. Estans ja deliberez d'eslire vn Roy, ils prindrent vn autre aduis fort vtile & asseuré, de ne l'eslire point d'entr'eux, pour euiter les dissentions, & pour gagner auec le nouueau Roy quelqu'vne des autres nations voisines, des-

quelles ils se voyoient circuis, & eux destituez de tout secours. Tout consideré, tant pour appaiser le Roy de Culhuacan, qu'ils auoient grandement offencé, ayans tué & escorché la fille de son predecesseur, & luy ayans fait vne si lourde moquerie, comme mesme pour auoir vn Roy qui fust de leur sang Mexiquain, de la generation desquels il y en auoit beaucoup en Culhuacan, qui y restoient encor du temps qu'ils vescurent en paix auec eux, ils arresterent d'eslire pour Roy vn ieune homme appellé Acamapixtli, fils d'vn grand Prince Mexiquain, & d'vne Dame fille du Roy de Culhuacan. Incontinent ils luy enuoyerent Ambassadeurs auec vn grand present pour demander cest homme, lesquels firent leur ambassade en ces termes: *Grand Seigneur, Nous autres vos vassaux & seruiteurs, les Mexiquains mis & resserez dedans les herbiers & roseaux du lac, seuls & delaissez de toutes les nations du monde, mais seulement conduits & acheminez par nostre Dieu au lieu où sommes, qui tombe en la iurisdiction de vos limites d'Ascapusalco & de Tescuco: ores que vous nous auez permis d'estre & de demeurer en iceluy, nous ne voulons point ny n'est pas raisonnable de viure sans chef & sans Seigneur qui nous commande, nous corrige & gouuerne, nous instruisant en nostre façon de viure, & nous deffende de nos ennemis. Partant nous venons à vous, sçachans qu'en vostre Cour & maison il y a des enfans de nostre generation, apparentez & alliez auec la vostre, qui sont sortis de nos entrailles & des vostres, de nostre sang & du vostre, entre lesquels nous auons cognoissance d'vn petit fils vostre & nostre, appellé Acamapixtli. Nous vous supplions,*

doncque vous nous le donniez pour Seigneur, lequel nous estimerons, comme il merite, puis qu'il est de la lignée des Seigneurs Mexiquains & des Roys de Culhuacan. Le Roy ayant mis l'affaire en deliberation, & trouuant que ce ne luy estoit point chose mal à propos de s'allier auec les Mexiquains qui estoient vaillans, leur respondit qu'ils menassent son petit fils à la bonne heure, combien qu'il adiousta, que si c'eust esté vne femme qu'il ne leur eust pas baillée, signifiant l'acte si enorme raconté cy dessus, & acheua son discours en disant: *S'en aille mon petit fils, qu'il serue vostre Dieu, & soit son Lieutenant, qu'il regisse & gouuerne les creatures de celuy pour qui nous viuons, seigneur de la nuict, du iour & des vents, qu'il aille & soit seigneur de l'eaue & de la terre, & qu'il possede la nation Mexiquaine, emmenez-le à la bonne heure, & ayez le soin de le traitter comme fils & petit fils mien.* Les Mexiquains luy rendirent graces, & tout ensemble luy demanderent qu'il le mariast de sa main, à raison dequoy il luy donna pour femme vne Dame des plus nobles d'entr'eux. Ils menerent le nouueau Roy & la Royne auec tout l'honneur qui leur estoit possible, & leur firent vne solemnelle reception, sortans tous iusques aux plus petis, à voir le Roy, lequel ils menerent en des Palais, qui pour lors estoient assez pauures. Et les ayans assis en leurs throsnes Royaux incontinent se leua vn de ses vieillards & Rhetoriciens qu'ils estimoient beaucoup, qui leur parla en ceste maniere: *Mon fils, seigneur & Roy nostre, tu sois le bien venu à ceste pauure maison & Cité, entre ces herbiers & fanges où tes pauures peres, ayeulx & parent*

parens endurent ce que sçait le Seigneur des choses creées. Regarde, seigneur, que tu viens icy pour estre la deffence, l'ombrage & l'abry de ceste nation Mexiquaine, & pour estre la ressemblãce de nostre Dieu Vitzilipuztli, à l'occasion dequoy le commandement & iurisdiction t'est dõné. Tu sçais que nous ne sommes point en nostre pays, puis que la terre que nous possedons auiourd'huy est d'autruy, & ne sçauons ce qui sera de nous demain ou vn autre iour: par ainsi considere que tu ne viens point pour te reposer ny recreer, mais plustost pour endurer vn nouueau trauail en vne charge si pesãte, qui te doit tousiours faire trauailler, estãt esclaue de toute ceste multitude qui t'est tombée en sort, & de tout ce peuple circonuoisin, lequel tu doibs mettre peine de le gratifier & les rendre contens, puisque tu sçais que nous viuons en leurs terres, & dedans leurs limites. Et acheua repetant ces mots: *Tu sois le bien venu, toy & la Royne nostre maistresse à cestuy vostre Royaume.* Telle fut la Harangue du vieillard, laquelle, & les autres Harangues que celebrent les histoires Mexiquaines, les enfans auoient accoustumé d'apprendre par cœur, & ainsi se conseruerent par tradition, & y en a quelques vnes d'icelles qui meritent bien d'estre rapportées en leur propres termes. Le Roy leur respondit en les remerciant & leur offrant sa diligence, & soucy à les deffendre, & son aide en tout ce qu'il pourroit. En apres ils luy firent le serment, & luy mirent selon leur mode la Couronne Royale sur la teste, qui est semblable à la Couronne de la seigneurie de Venise. Le nom d'Acamixtli premier Roy, signifie poignée de roseaux: c'est

pourquoy ils portent en leurs armes vne main tenant plusieurs sagettes de roseau.

De l'estrange tribut que les Mexiquains payoient à ceux d'Azcapuzalco.

CHAP. IX.

LEs Mexiquains rencontrerent si bien en l'eslection de leur nouueau Roy, qu'en peu de temps ils commencerent à prendre forme de Republique, & à se faire renommer parmy les estrangers, à cause dequoy leurs voisins meuz d'éuie & de crainte traitterent de les subiuguer, specialement les Tapanecas, qui auoient pour Cité Metropolitaine Azcapuzalco, ausquels les Mexiquains paioient tribut comme hommes venus de dehors, & demeurans en leur terre. Car le Roy d'Azcapuzalco craignant leur puissance qui alloit croissant, voulut opprimer les Mexiquains, & en ayant deliberé auec les siens ennoya dire au Roy Acamixtli que c'estoit trop peu de chose que le tribut ordinaire qu'ils luy payoient, & que de là en auant ils luy deuoient aussi apporter des sapins & des saulx, pour les edifices de sa Cité, & outre cela qu'ils luy deuoient faire vn iardin en l'eaüe, semé de diuerses herbes & de legumes, & luy deuoient amener par eaüe, ainsi accommodé par chacun an, sans y manquer : que s'ils y failloient, il les declareroit ses ennemis, & les raseroit du tout. Les Mexiquains receurent beaucoup d'ennuy

&de fascherie de ce commandement, tenãt pour chose impossible ce qu'il leur demandoit, & que ce n'estoit autre chose que de cercher vne occasion pour les ruiner : mais leur Dieu Vitzilipuztli les consola, s'apparoissant ceste nuict à vn vieillard, auquel il cõmanda qu'il dist de sa part au Roy son fils, qu'il ne fist point de difficulté d'accepter le tribut, & qu'il leur aideroit & rendroit le tout facile : ce qui aduint depuis. Car estant venu le temps du tribut, les Mexiquains porterent les arbres que l'on leur auoit commandé, & qui plus est, le iardin fait en l'eaüe, & porté en icelle, auquel y auoit beaucoup de mays, qui est leur bled desia grené auec les espics. Il y auoit aussi du chilli ou axi, des blettes, tomates, frisolles, chias, courges & beaucoup d'autres choses toutes parcreues & en leur saison. Ceux qui n'ont point veu les iardins qui se font au lac en Mexique au milieu de l'eaüe, ne croiront, & tiendront pour contes ce que i'escris, ou s'ils le croient, ils diront que c'est vn enchantement du diable qu'ils adoroient. Mais reallement & de fait cest chose fort faisable, & à l'on veu plusieurs fois faire de ces iardins mouuans en l'eaüe. Car ils iettent de la terre dessus du ionc & du glayeul, d'vne telle façon, qu'elle ne se deffait point en l'eaüe, & sement & cultiuent ceste terre : de sorte que le grain y croist & meurit fort bien. Puis apres ils l'enleuent d'vn lieu en autre. Mais il est bien vray que de faire facilement ce iardin grand, & que les fruicts y croissent bien, est chose qui fait iuger qu'il y auoit du fait de Vitzilipuztli,

lequel ils appellent autrement Patillas, principalement n en ayant iamais fait ny veu de ſemblables. Le Roy d'Azcapuzalco ſ'eſmerueilla beaucoup quand il vid accomply ce qu'il auoit tenu pour impoſſible, & diſt aux ſiens que ce peuple auoit vn grand Dieu qui leur rendoit tout facile, diſant aux Mexiquains, que puiſque leur Dieu leur donnoit toutes choſes parfaictes, qu'il vouloit que l'année enſuiuant au temps du tribut, ils luy apportaſſent dans le iardin vne cane & vn heron auec leurs œufs couuez, qui deuoient eſtre de telle ſorte, qu'elles eſclouiſſent leurs petits en arriuant, ſans y faillir aucunement, ſur peine d'encourir ſon indignation. Les Mexiquains furent fort troublez & triſtes d'vn ſi ſuperbe & difficile commandement qu'il leur faiſoit: mais leur Dieu, comme il auoit accouſtumé, les cõforta de nuict par vn des ſiens, & leur diſt qu'il prenoit tout cela en ſa charge, qu'ils ne perdiſſent point courage, mais qu'ils creuſſent pour certain qu'il viendroit vn temps que les Azcapuzalcos payeroient de leurs vies ces deſirs de nouueaux tributs. Le temps du tribut eſtant venu, comme les Mexiquains portoient tout ce que l'on leur auoit demandé de leurs iardinages, l'on trouua parmy les ioncs & glayeuls du iardin, ſans ſçauoir comment ils y eſtoient demeurez, vne cane & vn heron couuans leurs œufs, & cheminans, arriuerent à Azcapuzalco, où incontinent leurs œufs furent eſclos. Dequoy le Roy d'Azcapuzalco eſtant eſmerueillé outre-meſure, diſt derechef, aux ſiens, que ces choſes eſtoient plus

qu'humaines,& que les Mexiquains commençoient,comme pour se faire Seigneurs de toutes ces prouinces. Neantmoins il ne diminua aucunement l'ordre de ce tribut, & les Mexiquains, pour ne se trouuer assez puissans, endurerent & demeurerent en ceste subiection & seruitude l'espace de cinquante ans. En ce temps le Roy Acamapixtli mourut, ayant augmenté sa Cité de Mexique de plusieurs edifices, rües, conduits d'eaües, & de grande abondance de munitions. Il regna en paix & repos quarante ans, ayant tousiours esté zelateur du bien & augmentation de sa Republique. Comme il estoit proche de sa fin, il fit vne chose memorable, qui fut qu'ayant des enfans legitimes, ausquels il eust peu laisser la succession du Royaume, neantmoins ne le voulut pas faire mais au contraire, il dist librement à la Republique, que comme ils l'auoient librement esleu, ainsi qu'ils esleussent celuy qui leur sembleroit estre le plus propre pour leur bon gouuernement, les admonnestant qu'en ce faisant ils eussent esgard au bien de la Republique, & se monstrant fasché de ne les laisser libres du tribut & subiection trespassa, leur ayant recommandé sa femme & ses enfans, & laissa tout son peuple desconforté pour sa mort.

Du second Roy, & de ce qui aduint en son regne.

CHAP. X.

LES obseques du Roy deffunct acheuées, les anciens, les principaux du Royaume, & quelque partie du peuple s'assemblerent pour eslire vn Roy, ou le plus ancien proposa la necessité en laquelle ils estoient, & qu'il conuenoit eslire pour chef de leur Cité vne personne qui eust pitié des vieillards, des femmes veufues & des orphelins, & qui fust pere de la Republique, pource qu'ils deuoient estre les plumes de ses aisles, les sourcils de ses yeux, & la barbe de son visage : qu'il estoit necessaire qu'il fust valeureux, pource qu'ils auoient besoin de bien tost se preualoir de leurs bras, selon que leur auoit prophetisé leur Dieu. Leur resolution en fin fut d'eslire pour Roy vn fils du predecesseur, vsans enuers luy d'vn aussi bon office, en luy donnant son fils pour successeur, comme il fit enuers sa Republique, se confiant en icelle. Ce ieune hõme s'appelloit Vitzilouitli, qui signifie plume riche, ils luy mirent la Couronne royale & l'oignirent, comme ils ont accoustumé de faire à tous leurs Roys, auec vne onction qu'ils appelloient diuine, d'autant que c'estoit la mesme onction, de laquelle ils oignoient leur idole. Incontinent vn Rhetoricien fit vne elegante harangue, l'exhortant d'auoir bon courage pour les tirer des trauaux, seruitude & misere, esquelles ils viuoient, estans opprimez des Azcapuzalcos, & icelle acheuée tous luy firent l'hommage

& la recognoiſſance. Ce roy n'eſtoit point marié, & ſon Conſeil fut d'opinion qu'il ſeroit bon de le marier auec la fille du Roy de Azcapuzalco, afin de l'auoir pour amy, & d'obtenir par ceſte alliance quelque diminution de la peſante charge des tributs, qu'il leur impoſoit, combien qu'ils eurent quelque crainte, qu'il ne deſdaignaſt de leur donner ſa fille, à cauſe qu'ils eſtoiẽt ſes vaſſaux : toutesfois le Roy d'Azcapuzalco ſ'y accorda, apres qu'ils luy eurent demandé fort humblement, & auec des parolles honneſtes, lequel leur donna vne ſienne fille appellée Ayanchigual, laquelle ils menerent auec grande feſte & reſiouiſſance en Mexique, & firent la ceremonie, & ſolemnité du mariage, qui eſtoit d'attacher & nouer vn coing du manteau de l'homme, auec vn autre du voile de la femme en ſigne de lien de mariage. Ceſte Royne engendra vn fils, le nom duquel ils furent demander à ſon ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, & iettans les ſorts comme ils auoient accouſtumé, (pource qu'ils obſeruoient fort les Augures, principalement ſur le nom de leurs enfans) il voulut que ſon petit fils ſ'appellaſt Chimalpopoca, qui ſignifie rondelle qui iette fumee. La Royne ſa fille voyant le contentement que le Roy d'Azcapuzalco monſtra de ce petit fils, print de là occaſion de luy demander, qu'il luy pleuſt de ſoulager les Mexiquains, de la charge ſi peſante des tributs, puiſqu'il auoit deſia vn petit fils Mexiquain, ce que le Roy fit de bonne volonté, par le Conſeil des ſiens, leur laiſſant au lieu du tribut qu'ils payoient vne ſubiection

de luy porter chacun an vne couple de canards &des poissons,en recognoissance qu'ils estoient ses subiects & qu'ils habitoient en sa terre. Par ce moyen les Mexiquains demeurerent fort soulagez & contens, mais le contentement leur dura bien peu,pour ce que la Royne, leur protectrice mourut peu de temps apres, & l'année ensuyuante mourut aussi le Roy de Mexicque, Vitzilouitli, laissant son fils Chimalpopoca, aagé de dix ans. Il regna treize ans, & mourut aagé de trente ans,ou peu plus. Il fut tenu pour vn bon Roy & diligent au seruice de ses dieux, desquels ils auoient opinió que les roys estoiēt les ressemblances, & que l'honneur que l'on faisoit à leur Dieu,se faisoit au Roy, qui estoit sa semblance. C'est pourquoy les roys ont esté si affectionnez au seruice de leurs Dieux. Ce Roy fut curieux de gaigner les volontez de ses voisins, & de trafficquer auec eux, enquoy il augmenta sa Cité, faisant que les siens s'exerçassent en choses de guerre,parmy le lac, preparāts, & disposans les hommes pour ce qu'ils pretendoient obtenir,comme bien tost l'on verra.

Du troisiesme Roy Chimalpopoca,de sa cruelle mort, & de l'occasion de la guerre que firent les Mexiquains.

CHAP. XI.

LES Mexiquains pour successeur du Roy mort, esleurent son fils Chimalpopoca, par vn meur aduis & deliberation commune,

encor qu'il ne fut qu'vn enfant de dix ans, ayans opinion qu'il eſtoit touſiours neceſſaire, de conſeruer la grace du Roy de Azcapuzalco, en faiſant ſon petit fils Roy. Par ainſi ils le mirent en ſon throſne, luy donnant des enſeignes de guerre auec vn arc, & des fleſches en vne main, & vne eſpée de raſoirs (dont ils ont accouſtumé d'vſer) en la droicte, ſignifians par cela, comme ils diſent, que par les armes ils pretendoient ſe mettre en liberté. Ceux de Mexique auoient grande diſette d'eaüe, pour ce que celle du lac eſtoit bourbeuſe & fangeuſe, & par conſequent mauuaiſe à boire, pour à quoy remedier, ils firent que le Roy enfant enuoyaſt demander à ſon ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, l'eaue de la montagne de Chapultepec, qui eſt à vne lieue de Mexique, comme il a eſté dict cy deſſus, ce qu'ils obtindrent facilement, & par leur diligence firent vn aqueduc, de faſcines. glaieul, & gaſon, par lequel ils firent venir l'eaue en leur Cité. Mais d'autant que la Cité eſtoit fondée ſur le lac, & que l'aqueduc le trauerſoit, il ſe rompoit en beaucoup d'endroits, & ne pouuoient s'eſiouir de l'eaue, comme ils deſiroient & auoient de beſoing. Sur ceſte occaſion ſoit qu'ils la recherchaſſent tout exprés, pour quereller les Tapanecas, ou fuſt qu'ils ſ'eſmeuſſent ſur peu d'occaſion; en fin ils enuoyerent vne ẽmbaſſade au Roy d'Azcapuzalco, fort reſolue, diſans qu'ils ne pouuoient ſ'accommoder de l'eaue, dont il leur auoit fait grace, à cauſe que le canal ſ'eſtoit rompu en beaucoup d'endroits, partant luy demandoient, qu'il les

pourueust de bois,de chaux & de pierre, & qu'il leur enuoyast ses ouuriers, afin que par leur moyen ils fissent vn canal de pierre,& de chaux qui ne se peust rompre. Ce message ne pleut gueres au Roy,& encore moins aux siens, leur semblant que c'estoit vn message outrecuidé, & des propos fort insolens, pour des vassaux à l'endroict de leur Seigneur. Les principaux du Conseil doncques estants indignez de cela, disoient que c'estoit desia beaucoup de hardiesse, puis que ne se contentans de ce que l'on leur auoit permis de demeurer en terre d'autruy & qu'on leur auoit donné de l'eaüe, ils vouloient d'auantage, que l'on les allast seruir. Quelle chose estoit cela, & dequoy presumoit vne nation fugitiue & enserrée entre les bourbiers, qu'ils leur feroient bien entendre, s'ils estoient propres pour estre ouuriers, & que leur orgueil s'abbaisseroit, en leur ostant la terre & la vie. Sur ces termes & colere ils sortirent laissans le Roy, lequel ils auoient vn peu pour suspect à cause du petit fils Et eux separement consulterent de nouueau ce qu'ils debuoient faire, où ils delibererent de faire crier publicquement, que nul Tapanecqua eust à traicter, ny faire commerce auec aucun Mexiquain, qu'ils n'allassent en leur Cité, & ne les receussent en la leur, sur peine de la vie. Par où l'on peut entendre, que le Roy ne commandoit pas absoluement sur ce peuple, & qu'il gouuernoit plus en façon de Consul, ou de Duc, que de Roy, combien que depuis auec la puissance, s'augmenta aussi le commandement des Rois, iusques à de-

uenir Tyrans parfaicts, comme l'on verra aux derniers Roys. Car ç'a esté tousiours vne chose ordinaire entre les barbares, que telle qu'a esté la puissance, tel a esté le commandement, voire en noz histoires d'Espagne se trouue en quelques Roys anciens, la façon de regner, dont ces Tapanecas vserent. Et les premiers Roys des Romains furent de mesme, sauf que Rome, des Roys declina aux consuls & vn senat, iusques à ce que du depuis elle vint à la puissance des Empereurs. Mais ces barbares, de Roys moderez declinerent à Tyrans. Et estant l'vn & l'autre gouuernement, le meilleur & plus seur, est le regne moderé. Or retournans à nostre histoire, le Roy d'Azcapuzalco, voyant la deliberation des siens, qui estoit de tuer les Mexiquains, les pria que premierement ils desrobassent son petit fils le ieune Roy, & apres qu'ils fissent au Mexiquains ce qu'ils voudroient. Presque tous s'accorderent en cela pour donner cõtentement au Roy, & pour la pitié qu'ils auoient de l'enfant, mais deux principaux y contredirent bien fort, affermans que c'estoit vn mauuais conseil, pource que Chimalpopoca, biẽ qu'il fust de son sang, estoit du costé de la mere, & que le costé du pere deuoit estre preferé. Parquoy ils conclurent que le premier qu'il conuenoit tuer, estoit Chimalpopoca, Roy de Mexique, & protesterent d'ainsi le faire. Le Roy d'Azcapuzalco fut si fasché de ceste resistance qu'ils luy firent, & du conseil & resolution qu'ils prindrent, que de là à peu de temps, de douleur & de despit il tomba mala-

de,dont il mourut. Par la mort duquel les Tapanecas s'acheuans de resoudre, commirent vne grande trahison. Car vne nuict le ieune Roy de Mexique dormant sans garde, & sans se douter de rien, ceux d'Azcapuzalco entrerent en son Palais, & le tuerent soudainement, s'en retournans sans estre apperceus. Le matin venu que les nobles de Mexique furent saluer le Roy, comme ils auoyent accoustumé, ils le trouuerent mort auec de cruelles blesseures, & lors ils s'escrierent, esleuans vn pleur qui remplist toute la cité, & tous aueuglez de colere se mirent incontinent en armes, pour venger la mort de leur Roy. Comme ils marchoyent desia pleins de fureur, & sans ordre, leur sortit au deuant vn des principaux Cheualiers des leurs, taschant de les appaiser, par vne sage remonstrance. *Ou allez vous* (dit-il) *ô Mexiquains, reposez vos cœurs, regardez que les choses qui sont faites sans consideration, ne sont pas bien conduittes, ny n'ont point de bon succez. Reprimez vostre douleur, considerans qu'encor que vostre Roy soit mort, l'illustre sang des Mexiquains n'est pas finy en luy. Nous auons des enfans des Roys deffuncts, par la conduitte desquels succedans au Royaume, vous ferez mieux ce que pretendez, ayans vn chef qui vous guide à vostre entreprise. N'allez pas ainsi aueuglez, deportez vous, & eslisez premierement vn Roy, & seigneur qui vous guide, & encourage contre vos ennemis. Ce pendant dissimulez discrettement, faisans les obseques de vostre Roy mort, dont vous voyez le corps present. Car par cy apres il se trouuera vne meilleure occasion d'en faire la vangeance.* Par ce moyen les Mexiquains ne passerent point plus

outre,& s'arresterent pour faire les obseques de leur Roy. Aquoy ils conuierent les seigneurs de Tescuco,& ceux de Culhuacan, & leur raconterent l acte si enorme & si cruel, que les Tapanecas auoient commis, les inuitans à auoir pitié d'eux,& à s'indigner cõtre leurs ennemis: à quoy ils adiousterent que c'estoit leur intention de mourir,ou de venger vne si grande meschãceté, leur demandans qu'ils ne fauorisassent le party si iniuste de leurs contraires,& que de leur part ils ne les requeroient point qu'ils leur aydassent de leurs armes, & hommes, mais seulement qu'ils fussent attentifs à regarder ce qui se passeroit,& qu'ils desireroient pour leur entretien, qu'ils ne leur bouchassent ny empeschassent le commerce,comme auoient fait les Tapanecas. A ces raisons ceux de Tescuco, & Culhuacan, leur demonstrerent beaucoup de bonne volonté, & qu'ils en estoient fort satisfaits,leur offrant leurs Citez:& tout le commerce qu'ils en desireroiẽt, afin qu'à leur volonté ils se pourueussent de prouisions, & de munitions par terre,& par eaüe. Apres cela ceux de Mexique les prierent qu'ils demeurassent auec eux, & assistassent à l'eslectiõ du Roy qu'ils vouloient faire ce qu'ils accorderent aussi pour leur donner contentement.

Du quatriesme Roy nommé Izcoalt, & de la guerre contre les Tapanecas.

CHAP. XII.


Eux qui se deuoient trouuer en l'eslection, estãs tous assemblez, se leua vn vieillard, tenu pour vn grand orateur, lequel selon que racontẽt les histoires, parla en ceste maniere: *La lumiere de vos yeux vous manque ô Mexiquains, mais non pas celle du cœur, car posé le cas, que vous auez perdu celuy qui estoit la lumiere, & le guide de ceste Republique Mexiquaine, celle du cœur neãtmoins vous est demeuree, pour cõsiderer que s'ils ont tué vn hõme, d'autres sont demeurez apres luy qui pourront suppleer fort aduantageusement la faute que nous auons de luy. La noblesse de Mexique n'est pas finie pour cela, ny le sãg Royal esteint. Tournez les yeux & regardez autour de vous, & vous voirez la Noblesse Mexiquaine mise en ordre, non point vn deux, mais plusieurs & excellens princes, fils du Roy Acamapaxtli, nostre vray & legitime seigneur. Icy vous pourrez choisir à vostre volonté, disant ie veux cestuy cy, & non cet autre. Que si vous auez perdu vn pere, icy vous trouuerez pere & mere. Faites estat, ô Mexiquains, que le Soleil s'est eclipsé, & obscurcy sur la terre pour vn peu de temps, & qu'incontinent retournera la lumiere sur icelle. Si Mexique a esté obscurcie par la mort de vostre Roy sorte bien tost le Soleil, eslisez vn autre Roy. Regardez bien à qui, & sur qui vous ietterez les yeux & enuers qui s'incline vostre cœur, car cestuy-là est celuy que vostre Dieu Vitzilipuztli a esleu.* Et dilatant encor ce discours, cet orateur acheua au

contentement d'vn chacun. En fin par la resolution de ce conseil, fut esleu Roy Iscoalt, qui signifie couleuure de rasoirs, lequel estoit fils du premier Roy Acamapixtli, qu'il auoit eu d'vne sienne esclaue : & bien qu'il ne fut pas legitime, ils le choisirent, pour ce qu'il estoit plus auantageux que les autres, en meurs, valeur, & magnanimité de courage. Tous monstrerent qu'ils en estoient fort contens, & sur tous ceux de Tescuco : pour autant que leur Roy estoit marié auec vne sœur d'Iscoalt. Apres que ce Roy fut couronné, & mis en son siege Royal, se leua vn autre orateur qui traitta de l'obligation que le Roy auoit à sa Republique, & du courage qu'il deuoit monstrer aux trauaux, disant entre autres choses: *Regarde qu'auiourd'huy nous sommes dependans de toy, parauanture laisseras-tu tomber la charge qui est sur tes espaulles, laisseras tu perir le vieillard & la vieille, l'orphelin & la veufue? Ayes pitié des enfans qui vont grapinant parmy l'aire, lesquels periront, si nos ennemis nous surmontent. or sus donc seigneur commence à desployer & estendre ton manteau, pour prendre sur tes espaulles tes enfans, qui sont les pauures & le commun populaire, lesquels sont asseurez de l'ombrage de ton manteau, & en la fraischeur de ta benignité.* Continuant sur ce subiet beaucoup d'autres paroles, lesquelles (comme en son lieu a esté dit) ils apprennoient par cœur, pour l'exercice de leurs enfans, & apres les enseignoient comme vne leçon, à ceux qui commençoient d'apprendre ceste faculté d orateurs. Ce pendant les Tapanecas estoient resolus de destruire la nation Mexiquaine, & pour cet effect, ils

auoient dreſſé beaucoup d'appareils. Parquoy le nouueau Roy traitta de declarer la guerre, & venir aux mains, auec ceux qui les auoyent tellement offencez. Mais le commun peuple voyant que leurs contraires les ſurpaſſoient beaucoup en nombre d'hommes,& en machines de guerre, eſtans eſpouuentez vindrent vers le Roy, & luy demanderent par importunité, qu'il n'entreprinſt point vne guerre ſi dangereuſe, qui feroit deſtruire leur pauure Cité & nation. Surquoy eſtans interrogez quel aduis il conuenoit prendre, reſpondirent que le Roy d'Azcapuzalco eſtoit fort pitoyable, que ils luy demandaſſent paix, & s'offriſſent le ſeruir, en les tirant hors de ces glaieuls, & qu'il leur donnaſt des maiſons & des terres parmy les ſiennes, afin que par ce moyen ils deſpendiſſent tous d'vn ſeigneur. Et pour obtenir cecy ils portaſſent leur Dieu en ſa litiere, pour interceſſeur. La clameur du peuple eut tel pouuoir, principalement y ayans quelques nobles, qui approuuoient leur opinion, que l'on fit incontinent appeller les preſtres & appreſter la litiere, & leur Dieu, pour faire ce voyage. Comme cela s'appreſtoit,& que tous conſentoient à cet accord de paix, & de s'aſſubiettir aux Tapanecas, vn ieune homme gaillard, & de bonne façon, s'eſleua parmy le peuple, lequel auec vne fort bonne grace, parla ainſi: *Qu'eſt-ce cy, ô Mexiquains, eſtes vous fols, comment telle couardiſe eſt-elle entree parmy nous? nous deuons nous aller rendre ainſi aux Azcapuzalcos?* Puis ſe tournant vers le Roy, luy dit: *Comment ſeigneur, per-*

mettez vous telle chose? parlez à ce peuple, & luy dites qu'il laisse rechercher vn moyen, pour nostre honneur, & pour nostre deffense, & que nous ne nous mettions point si follement & si honteusement entre les mains de nos ennemis. Ce ieune homme s'appelloit Tlacaellec, nepueu du mesme Roy, & fut le plus valeureux capitaine, & du plus grand conseil que iamais les Mexiquains ont eu, comme cy apres l'on verra. Animé donc Iscoalt, par ce que son nepueu luy auoit dict, si prudemment, retint le peuple, en disant qu'ils luy laissassent premierement esprouuer vn autre meilleur moyen. Et puis se tournant vers la noblesse des siens, leur dit: *Vous estes icy tous qui estes mes parens, & le meilleur de Mexique, celuy qui aura le courage de porter vn message aux Tapanecas, qu'il se leue.* Eux se regardans les vns les autres, ne se remuoyent point, & n'y eut aucun qui voulust s'offrir au cousteau. Alors ce ieune homme Tlacaellec se leuant s'offrit à y aller, disant que puis qu'il deuoit mourir, qu'il importoit peu, que ce fust auiourd'huy ou demain. Car pour quelle occasion se deuoit il tant conseruer? qu'il estoit tout prest, & qu'il luy commandast ce qu'il luy plairoit. Et iaçoit que tous iugeassent cet acte pour vne temerité, neantmoins le Roy se resolut de l'enuoyer, afin qu'il cogneust la volonté & disposition du Roy de Azcapuzalco, & de ses hommes, estimant qu'il estoit meilleur d'aduanturer la vie de son nepueu, que l'honneur de sa Republique. Tlacaellec estant apresté, print son chemin, & paruenu aux gardes qui auoyent commandement de tuer quelconque Mexiquain

qui vinſt vers eux, par artifice ou autrement, leur perſuada qu'ils le laiſſaſſent entrer vers le Roy, lequel ſ'eſmerueilla de le voir, & ouyt ſon ambaſſade, qui eſtoit de luy demander paix ſoubs honeſtes conditions, lequel reſpondit qu'il le communiqueroit auec les ſiens, & qu'il retournaſt l'autre iour pour la reſponſe: lors Tlacaellec demanda ſeureté, mais il n'en peut obtenir d'autre, ſinon qu'il vſaſt de ſa bonne diligence. Auec cela il retourna en Mexique, donnant parole aux gardes de retourner. Le Roy de Mexique le remerciant de ſon bō courage, le r'enuoya, pour auoir la reſponſe, & luy commanda, que ſi elle eſtoit de guerre, qu'il donnaſt au Roy d'Aſcapuzalco certaines armes pour ſe deffendre, & luy oigniſt & emplumaſt la teſte, comme ils faiſoyent aux hommes morts, luy diſant que puis qu'il ne vouloit point la paix, qu'ils luy oſteroyent la vie & aux ſiens. Et encor que le Roy d'Azcapuzalco eut deſiré la paix, pour eſtre de bonne condition, les ſiens neantmoins l'eſguillonnerent de ſorte, que la reſponſe fut de guerre declaree. Ce qu'eſtant ouy par le meſſager, il fiſt tout ce que ſon Roi luy auoit commandé, declarant par ceſte ceremonie, de donner armes, & oindre le Roy auec l'onction des morts, que de la part de ſon Roy il le deffioit. Parquoy ayant tout acheué, celuy d'Azcapuzalco ſe laiſſant oindre, & emplumer, donna au meſſager en payement de bonnes armes, & ce pendant l'aduiſa de ne retourner point par la porte du palais, pource que pluſieurs l'attendoyent là pour le mettre

par pieces, mais qu'il ſortiſt en ſecret par vne petite faulſe porte qui eſtoit ouuerte, en vne des cours de ſon palais. Ce ieune homme le fit ainſi, & tournoyant par des chemins cachez vint à ſe mettre en ſauueté, à la veuë des gardes, & de là les deffia, diſant: *Tapanecas, & Azcapuzalcos, vous faites mal voſtre office de garder. ſçachez donc que vous deuez tous mourir, & qu'il ne demeurera vn Tapaneca en vie.* Ce pendant les gardes ſe ietterent ſur luy, & ſe porta ſi valeureuſement en leur endroit, qu'il en tua quelques-vns, & voyant qu'il y accourroit beaucoup de peuple, ſe retira gaillardement à ſa cité, où il porta nouuelles que la guerre eſtoit declaree auec les Tapanecas, & qu'il auoit desfié leur Roy.

De la bataille que les Mexiquains donnerent aux Tapanecas, & de la grande victoire qu'ils obtindrent.

CHAPITRE XIII.

LE deffi entendu par le vulgaire de Mexique, ils vindrent vers le Roy, auec leur couardiſe accouſtumee, luy demander congé de ſortir de ſa Cité, tenans pour certain leur perdition. Le Roy les conſola & anima, leur promettant que il leur donneroit liberté, en ſurmontant leurs ennemis, & qu'ils ne doutaſſent point d'eſtre vaincus. Le peuple repliqua : *Et ſi nous ſommes vaincus, que ferõs nous? Si nous ſommes vaincus* (reſpõ-

dit le Roy) *dés maintenant nous nous obligeons de nous mettre en vos mains, afin que vous nous mettiez à mort, & mangiez nos chairs en des plats, & que vous vous vengiez de nous autres. Il sera donc ainsi* (dirent ils) *si vo⁹ perdez la victoire, que si vous l'obtenez, dés maintenant nous nous offrons à estre vos tributaires, trauailler en vos maisons, faire vos semences, & porter vos armes & bagage quand vous irez à la guerre, pour tousiours, & à iamais nous autres & nos descendans.* Ces accords faicts entre le peuple & les nobles (lesquels ils accomplirent depuis de gré ou par force entierement, cõmme ils le promirent) le Roy nomma pour son Capitaine general Tlacaellec, & tout le camp estant mis en ordre, & par escadrons, donna les charges de Capitaines aux plus valeureux de ses parens & amis: puis leur fit vne belle harangue, par laquelle il les anima & leur accreut de beaucoup le courage, qu'ils auoyent desia bien preparé, & ordonna qu'ils obeyssent tous au commandement du general, qu'il auoit estably. Lequel separa ses gens en deux, & commanda aux plus valeureux & hardis, que en sa compagnie ils assaillissent les premiers, & que tout le reste demeurast arresté auec le Roy Iscoalt, iusques à ce qu'ils veissent les premiers donner sur leurs ennemis. Marchans donc en ordre, ils furent descouuerts de ceux d'Azcapuzalco, lesquels incontinent sortirent furieusement de leur cité, portans de grandes richesses d'or, dargent, & d'armes de beaucoup de valeur, comme ceux qui auoyent l'Empire de toute ceste contree. Iscoalt donna le signal de la bataille, auec vn petit tambour

qu'il portoit ſur ſes eſpaules, & incontinent eſleuerent vn grand cry, ſ'eſcrians, Mexique, Mexique, donnerent ſur les Tapanecas : & bien que les Tapanecas fuſſent en bien plus grand nombre qu'eux ſans comparaiſon, toutesfois ils ne laiſſerent de les rompre, & les firent retirer en leur cité. Puis venans ceux qui eſtoyent demeurez derriere, crians Tlacaellec, victoire, victoire, tous d'vn coup entrerent en la cité, où par le commandement du Roy, ne pardonnerent à homme, ny vieillards, femmes, ny enfans. Car ils les mirent tous au trenchant de l'eſpee, pillerent & ſaccagerent la cité, qui eſtoit tres riche. Et non contens de cela, ils ſortirent à la pourſuitte de ceux qui s'en eſtoyent fuys & retirez en l'aſpreté des Sierres ou montagnes qui eſtoyent proches de là, frapans ſur iceux, dont ils firent vne cruelle boucherie. Les Tapanecas d'vne montagne où ils s'eſtoyent retirez, ietterent les armes, & demanderent les vies, s'offrans à ſeruir les Mexiquains, leur donner des terres & des iardins, de la pierre, de la chaux & du meſrain, & de les tenir touſiours pour leurs ſeigneurs. A ceſte occaſion Tlacaellec fit retirer ſes gens, & ceſſer la bataille, leur donnant les vies ſoubs les conditions deſſuſdites, leſquelles ils iurerent ſolemnellement. Puis apres ils retournerent à Azcapuzalco, & auec leurs deſpouilles fort riches & victorieuſes à la cité de Mexique. Le iour enſuyuant, le Roy fit aſſembler les principaux, & le peuple, auſquels il re-

mit en auant l'accord qu'auoit fait le commun, leur demanda s'ils estoient contens d'y persister, le commun dit qu'ils l'auoyent promis, & que les nobles l'auoyent bien merité, parquoy ils estoyent contents de les seruir perpetuellement : dequoy ils firent vn serment qu'ils ont depuis gardé sans y contreuenir. Cela faict, Iscoalt retourna à Azcapuzalco, & par le conseil des siens departit toutes les terres des vaincus, & leurs biens entre les vainqueurs: la principalle partie tomba au Roy, puis à Tlacaellec, & apres au reste des nobles, selon qu'ils s'estoyent signallez en la guerre. Ils donnerent mesme des terres à quelques plebeiens, pour s'estre portez vaillamment, aux autres distribuerent du pillage, & en firent peu d'estat, comme de gens couards. Ils destinerent mesme des terres en commun pour les quartiers de Mexique, & à chacun les siennes, afin qu'auec icelles ils aidassent au seruice & sacrifices de leurs dieux. Ce fut l'ordre qu'ils garderent tousiours de là en auant, au departement des terres & despouilles de ceux qu'ils auoyent vaincus & assubiectis. Par ce moyen ceux d'Azcapuzalco demeurerent si pauures, qu'il ne leur restoit aucunes terres pour labourer, & le pire fut que l'on leur osta leur Roy, & le pouuoir d'en eslire d'autres que celuy de Mexique.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre la cité de Cuyoacan.

CHAPITRE XIIII.



OMBIEN que la principale cité des Tapanelcoas fut celle de Azcapuzalco, toutefois ils en auoyent d'autres qui auoiēt leurs Seigneurs particuliers, comme Tacuba, & Cuyoacan. Ceux là ayans veu l'eſchec paſſé, euſſent bien voulu que ceux d'Az capuzalco euſsēt renouuellé la guerre contre les Mexiquains, & voyans qu'ils ne ſ'y preparoiēt point, cōme vne nation du tout rōpue & desfaite, ceux de Cuyoacan delibererent de faire à part ſoy la guerre, pour laquelle ils ſ'efforcerēt d'inciter les autres nations circonuoiſines, leſquelles ne voulurent point ſe mouuoir, ny quereller les Mexiquains. Ce pendant croiſſant la hayne & enuie de leur proſperité, ceux de Cuioacan commencerent à mal traicter les femmes, qui alloyent à leurs marchez, ſe mocquans d'elles, & en faiſans autant aux hommes ſur leſquels ils auoyent la dominatiō. Pour laquelle occaſion le Roy de Mexique deffendit qu'aucun des ſiens n'allaſt en Cuyoacan, & qu'ils ne receuſſent en Mexique aucuns d'eux. Ce qui donna occaſion à ceux de Cuyoacan de ſe reſoudre du tout à la guerre. Mais premierement ils les voulurent prouocquer par quelque honteuſe mocquerie, qui fuſt

de les conuier en vne de leurs festes sollemnelles, où apres leur auoir fait vn beau banquet, & les auoir festoyez auec vne grande dance à leur mode, ils leur enuoyerent pour le dessert des habits de femmes, & les contraignirent de les vestir, & retourner ainsi vestus en femmes en leur cité, leur reprochans qu'ils n'estoyent que des couards, & des effeminez, de n'auoir osé prendre les armes, y ayans esté assez prouocquez. Ceux de Mexique disent, qu'en recompense ils leur firent vne autre lourde mocquerie, en leur mettant aux portes de leur Cité de Cuyoacan, certaines choses qui fumoyent, par le moien desquelles plusieurs femmes auorterent, & plusieurs tomberent malades. En fin le tout vint iusques au poinct de guerre declaree, de sorte qu'ils se donnerent vne bataille, où ils employerent toute leur puissance de part & d'autre, & en icelle Tlecaellec, par sa magnanimité & ruse de guerre, obtint la victoire. Car ayant laissé le Roy Iscoalt combatant auec ceux de Cuyoacan, s'alla mettre en embuscade auec quelque peu de vaillans soldats, & en tournoiãt leur vint donner en queuë, où chargeant sur eux, il les fit retirer en leur cité. Mais voyant qu'ils pretendoyent se retirer au Temple, qui estoit bien fort, se ietta sur eux accompagné de trois valeureux soldats, & leur gaigna le deuant, se saisissant du Temple où il mit le feu, & les força de s'en fuyr parmy les champs, où faisant grand eschec sur les vaincus, les suyuirent deux lieuës dans le pays, iusques à vne colline, où les vaincus iettans les armes, & croisans les bras

ſe rendirent aux Mexiquains, & auec beaucoup de larmes, leur demanderent pardon de l'outrecuidance qu'ils auoyent euë en les traictant comme femmes, & s'offroyent à eſtre leurs eſclaues, ſi bien qu'en fin les Mexicquains leur pardonnerent. De ceſte victoire les Mexiquains remporterent de tres-riches deſpouillles d'habits, d'armes, de l'or, de l'argent, des ioyaux & des plumaches riches, auec vn grand nombre de captifs. En ceſte bataille il y eut trois des principaux de Culhuacan qui vindrent ayder aux Mexiquains, pour gaigner honneur, leſquels furent remarquables ſur tous. Et du depuis eſtans recogneuz par Tlacaellec, & ayant fait preuue de leur fidelité, leur donna les deuiſes Mexiquaines, & les eut touſiours à ſon coſté où ils combatirent en tous lieux valeureuſement. L'on recogneut bien que toute la victoire debuoit eſtre attribuee au general & à ces trois. Car entte tant de captifs qu'il y auoit, il y en auoit les deux tiers qui furent gaignez par ces quatre, ce qui ſe preuua facilement par la ruſe dont ils vſerent: car en prenant vn captif, incontinent ils luy coupoyent vn peu de cheueux, & les bailloyét aux autres. Ainſi il ſe troua que ceux qui auoient les cheueux coupez reuenoyent à ce nombre, d'où ils acquirent vne grande reputation & renommee de valeureux. Ils furent honorez comme vainqueurs, en leur donnant de bonnes portions de deſpouilles, & des terres, ainſi que les Mexiquains ont de tout temps accouſtumé de faire, qui donnoit occaſion à ceux qui combattoyent, de ſe faire

renommer, & gaigner de la reputation aux armes.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre les Suchimilcos.

CHAPITRE XV.


A nation des Tapanecas estant subiuguee, les Mexiquains eurent occasiõ d'en faire autant aux Suchimilcos, lesquels cõme il a esté dit, furent les premiers de ces sept cauernes ou lignages qui peuplerent ceste terre. Les Mexiquains toutesfois ne rechercherent pas l'occasion, combien qu'ils pouuoyent presumer comme vainqueurs de passer plus outre, mais les Suchimilcos les esmeurent, pour leur malheur, comme il arriue aux hommes de peu de sçauoir, & qui regardent de trop pres, lesquels pour ne preuoir le dommage qu'ils imaginoyent, tomberent en iceluy. Les Suchimilcos furent d'opinion que pour les victoires passees, les Mexiquains entreprendroyent de les assubiettir, & delibererent entr'eux cest affaire. Il y en eut quelques-vns qui dirent qu'il eust esté bon dés lors de les recognoistre pour superieurs, & d'approuuer leur bon heur, neantmoins le contraire fut resolu, & s'aduancerent pour leur donner bataille. Ce qu'entendu par Iscoalt Roy de Mexique, il enuoya contre eux son general Tlacaellec, auec son armee, & vindrent à donner bataille au mesme champ, qui separoyent leurs limites, lesquelles deux ar-

mees estoyent assez esgales en hommes & en armes, mais elles furent bien diuerses en l'ordre & maniere de cōbattre. Pource que les Suchimilcos chargerēt tous ensemble en vn mōceau sans ordre, & Tlacaellec diuisa les siens par escadrōs auec vn bel ordre: par ainsi ils rōpirent incontinent leurs contraires, les faisans retirer en leur cité, en laquelle ils entrerent alors, & les suiuirēt iusques à les enfermer au Tēple, où ils mirēt le feu, & les firent fuyr aux mōtagnes, & en fin les reduisirent à ce point, qu'ils se rendirēt les bras croisez. Le capitaine Tlacaellec retournant en grand triomphe, les prestres allerent au deuant le receuoir, auec leur musique de flustes, en encensant deuant luy, les Capitaines principaux faisans d'autres ceremonies & monstres d'allegresse, qu'ils auoient accoustumé de faire, & le Roy auec eux, s'en allerent tous au Temple, rendre graces à leur faux dieu. Car le diable a tousiours esté fort desireux de cela; & de s'attribuer l'honneur de ce qu'il n'a point merité, attendu que c'est le vray Dieu, qui donne la victoire, & qui fait regner ceux qu'il luy plaist, & non pas luy. Le iour ensuiuant le Roy Iscoalt fut en la cité de Suchimilco, & là se fist iurer roy des Suchimilcos, & pour les consoler, leur promit faire du bien, en signe dequoy il leur cōmāda qu'ils fissent vne grande chaussee, qui trauersast de Mexique à Suchimilco, qui sont quatre lieuës, afin qu'il y eut plus de commerce & cōmunication entr'eux. Ce que firēt les Suchimilcos, & en peu de tēps le gouuernemēt des Mexiquains leur sembla si bon, qu'ils s'estimerent

heureux d'auoir changé de Roy & de Republique, & quelques circonuoisins poussez d'enuie, ou de crainte à leur perdition, ne furent pas faicts sages du malheur de ces autres, comme ils deuoyent. Cuitlauaca estoit vne cité dans le lac, laquelle (encor que le nom & habitation soit changee) dure encor. Ils estoyent fort adroits à nauiger par le lac, & pourtant il leur sembla qu'ils pourroyent endommager beaucoup les Mexiquains par eau. Ce que le Roy ayant entendu, il eust voulu y enuoyer incontinent son armee pour combattre contr'eux: mais Tlacaellec estimant peu ceste guerre, & reputant chose honteuse de mener vne armee contre ceux-là, il s'offrit de les vaincre auec les enfans seuls, & le mit à effect. Il s'en alla au temple, & tira du conuent ceux d'entre les enfans, qu'il trouua propres à cest affaire, aagez depuis dix ans iusques à dixhuict, lesquels sçauoyent guider & mener des batteaux ou canoës, & leur enseigna certaines ruses. L'ordre qu'ils tindrent à ceste guerre fut qu'il s'en alla en Cuitlauaca auec ses enfans, où par ses ruses il pressa ses ennemis en telle façon qu'il les fit fuyr, & comme il les poursuiuoit, le seigneur de Cuitlauaca luy vint au deuant, & se rendit, luy, sa cité, & son peuple: par ce moyen cessa la poursuitte. Les enfans retournerent auec beaucoup de despouilles & plusieurs captifs pour leurs sacrifices, qui furent receuz solemnellement auec vne grande procession, musique & parfums, & allerent adorer leurs dieux en prenant de la terre qu'ils mangeoyent, & se tirant du sang du

deuant des iambes auec les lancettes des preſtres, & faiſans d'autres ſuperſtitions qu'ils auoyent accouſtumé de faire en telles ſolemnitez. Les enfans furent fort honorez & encouragez, & le Roy les embraſſa & baiſa, & ſes parens & alliez les accompagnerent. Le bruit de ceſte victoire courut par tout le pays, comme Tlacaellec auoit ſubiugué la cité de Cuitaluaca, auec des enfans, dont la nouuelle & conſideration des choſes paſſées ouurit les yeux à ceux de Tezcuco, nation principale & fort accorte, pour leur façon de viure. Tellement que le Roy de Tezcuco fut le premier qui fut d'opinion qu'ils ſe deuoyent aſſubiettir au Roy de Mexique, & l'y conuier auec ſa cité. Parquoy de l'aduis de ſon conſeil, ils enuoyerent des Ambaſſadeurs bons orateurs auec des preſens honorables pour s'offrir aux Mexiquains comme ſubiects, leur demandans paix & amitié: cela fut accepté gratieuſement, combien que par le cõſeil de Tlacaellec, pour effectuer cela, il fit vne ceremonie que ceux de Tezcuco ſortiroiét en armes auec ceux de Mexique, & qu'ils ſe cõbattroyent & rendroyent incontinent qui fut vn acte & ceremonie de guerre, ſans qu'il y eut aucun ſang reſpandu d'vne part ny d'autre. Parquoy le Roy de Mexique demeura ſouuerain ſeigneur de Tezcuco, & ne leur oſta point leur Roy, mais le fit de ſon conſeil priué, tellement qu'ils ſe ſont touſiours conſeruez de ceſte façon iuſques au temps de Meteçuma ſecond, durant le regne duquel les Eſpagnols y entrerent. Ayans aſſubietty la terre & la cité de Tezcuco,

Mexique demeura dame de toute la terre & des villes qui ſont à l'entour du lac où elle eſt fondee. Iſcoalt ayant donc iouy de ceſte proſperité, & regné douze ans, mourut laiſſant le Royaume que l'on luy auoit donné, bien augmenté par la valeur & conſeil de ſon nepueu Tlacaellec (comme a eſté raconté) qui fut d'aduis & trouua meilleur que l'on eſleut vn autre Roy que luy, comme nous dirons cy apres.

Du cinquieſme Roy de Mexique appellé Moteçuma premier de ce nom.

CHAP. XVI.


D'AVTANT que l'eſlection du nouueau Roy appartenoit aux quatre Eſlecteurs principaux (comme il a eſté dit) & auec eux au Roi de Tezcuco & au Roy de Tacuba, par ſpecial priuilege, Tlacaellec aſſembla ces ſix perſonnages, comme celuy qui auoit la ſouueraine authorité, auſquels ayans propoſé l'affaire, fut eſleu Moteçuma premier de ce nom, nepueu du meſme Tlacaellec. Son eſlection fut fort agreable à tous, à l'occaſion dequoy ils firent des feſtes tres-ſolemnelles & plus magnifiques que les precedentes. Incontinent qu'ils l'eurent eſleu, ils le menerent auec grande compagnie au temple, ou deuant le foyer diuin qu'ils appelloyent, (où il y auoit touſiours du feu iour & nuict) le mirent en vn throſne royal, le reueſtans d'ornemens royaux. Et eſtant là, le Roy ſe tira du ſang des oreilles & des iambes, auec des ongles

ou griffes de tigres, qui eſtoit le ſacrifice, auquel le diable ſe plaiſoit d'eſtre honoré. Les preſtres, les anciens & les Capitaines luy firent leurs harangues, le congratulans tous de ſon eſlection. Ils auoyent accouſtumé en telles eſlections de faire de grands banquets & des dances, où ils conſommoyent beaucoup de luminaires. Du temps de ce Roy fut introduite la couſtume qu'ils auoient que le Roy deuoit aller en perſonne faire la guerre à quelque prouince, d'où il amenaſt des captifs pour ſolemniſer la feſte de ſon Couronnement, & pour les ſolemnels ſacrifices de ce iour là. Pour ceſte cauſe le Roy Moteçuma alla en la prouince de Chalco, les habitans de laquelle ſ'eſtoyent declarez ſes ennemis, où ayant combatu valeureuſement, il amena vn grand nombre de captifs, deſquels il offrit & celebra vn notable ſacrifice le iour de ſon couronnement, combien que pour lors il ne ſubiugua pas toute la prouince de Chalco, d'autant que c'eſtoit vne nation fort belliqueuſe. Pluſieurs venoient à ce Couronnement de diuerſes prouinces, tant proches qu'eſloignees pour voir ceſte feſte, en laquelle tous ceux qui y venoyent eſtoient abondamment & magnifiquement nourris & reueſtus, principalement les pauures, auſquels l'on donnoit des habits neufs. Pour ceſte cauſe l'on apportoit ce iour là en la Cité les tributs du Roy auec vn bel ordre & appareil, qui conſiſtoit en des eſtoffes à faire des habits de toutes ſortes, du Cacao, de l'or, de l'argent, de riches plumaches, de grands fardeaux de cotton, de

laci, des concombres, de plusieurs sortes de legumes, de plusieurs sortes de poissons de mer, & de riuiere, d'vne quantité de fruicts, & de la venaison sans nombre, sans faire compte d'vn nombre infiny de presents, que les autres Roys & seigneurs enuoyoiét au nouueau Roy. Tout ce tribut marchoit de rang selon les prouinces, & au deuant les maistres d'hostel, & les receueurs auec diuerses marques & enseignes d'vn fort bel ordre, tellement que c'estoit vne des plus belles choses de la feste, que de voir l'entree des tributs. Le Roy estant couronné, il s'employa à conquester plusieurs prouinces, & d'autant qu'il estoit vaillant & vertueux, il alla tousiours augmentant de plus en plus, & se seruoit en toutes ses affaires du conseil & de l'industrie de son general Tlacaellec, lequel il aima & estima tousiours beaucoup, cõme il en auoit aussi bien occasion. La guerre où il s'occupa le plus, & qui luy fut plus difficile fut celle de la prouince de Chalco, en laquelle luy aduint de grandes choses, dont il y en a vne entre autres fort remarquable, qui fut que les Chalchas ayans prins en guerre vn frere de Motecuma, ils s'aduiserent de le creer & eslire pour leur Roy, parquoy ils luy firent demander fort courtoisement s'il vouloit accepter ceste charge. Il leur respondit apres qu'ils l'en eurent fort importuné, & qu'ils y persistoyent tousiours, que si à bon escient ils le vouloyent eslire pour Roy, qu'ils plantassent en la place vn arbre ou pieu fort hault, auquel ils fissent accommoder & dresser comme vn petit theatre au

au coupeau où l'on peust monter. Les Chalcas pensans que ce fust quelque ceremonie pour se faire d'auantage valoir, le mirent incontinent à effect, & luy assemblant tous ses Mexiquains au tour du pieu, monta au coupeau, auec vn chappeau de fleurs en sa main: & de là il parla aux siens en ceste façon. *O valeureux Mexiquains, ceux-cy me veulent eslire pour leur Roy, mais les Dieux ne veulent pas permettre que pour estre Roy ie commette aucune trahison contre mon pays, au contraire ie veux que vous appreniez de moy, qu'il conuient plustost endurer la mort, que d'aider à ses ennemis.* Disant cela se ietta du haut en bas se brisant en mille pieces, duquel spectacle les Chalcas eurent telle horreur & despit, qu'incontinent ils se ietterent sur les Mexiquains, qu'ils mirent tous à mort à coups de lances, comme hommes qu'ils estimerent trop hautains, superbes & inexorables, disans qu'ils auoient les cœurs endiablez. Il aduint que la nuict ensuiuante ils ouyrent deux chathuants qui cryoient de tristes cris: ce qu'ils interpreterent pour signe malheureux, & pour vn presage de leur prochaine destruction, comme il aduint: car le Roy Moteçuma alla en personne contr'eux auec toute sa puissance, où il les vainquit, & ruyna tout leur Royaume: & passant outre la Sierre Menade, il alla tousiours conquestant iusques à la mer du Nort. Puis retournant vers celle du Sud il gagna & assuiettit plusieurs prouinces, tellement qu'il se fit tres-puissant Roy, le tout auec l'aide & conseil de Tlacaellec, qui a presque conquis tout l'Empire Mexiquain. Toutesfois il fut d'opinion (ce

qui fut accomply) que l'on ne conquestast point la prouince de Tlascalla, à fin que les Mexiquains eussent vne frontiere d'ennemis où ils exerçassent & tinssent tousiours en allarme la ieunesse Mexiquaine, & à fin mesme qu'ils eussent quantité de captifs pour faire les sacrifices à leurs idoles, esquels comme il a esté dit, ils consommoient vn grand nombre d'hommes qui deuoient estre prins en guerre, & par force. L'honneur se doit attribuer à ce Moteçuma, ou pour mieux dire à ce Tlacaellec son general, du bel ordre & police qui estoit en ce Royaume Mexiquain, comme aussi des conseils & belles entreprinses qui s'y sont executées, mesmes du grand nombre des Iuges & magistrats qui y estoient autant bien ordonnez qu'en aucune Republique, voire qui fust des plus florissantes de l'Europe. Ce mesme Roy augmenta beaucoup la maison Royale, & luy donna beaucoup d'authorité, ordonnant plusieurs & diuers officiers, desquels il se seruoit auec vn grand appareil & ceremonie. Il ne fut pas moins remarquable, touchant la deuotion & seruice de ses idoles, d'autant qu'il accreut le nombre des ministres, leur instituant de nouuelles ceremonies, ausquelles il portoit vn grand respect. Il edifia ce grand temple dedié à leur Dieu Vitzilipuztli, duquel il a esté fait mention en l'autre liure. Il sacrifia en la dedication de ce temple vn grand nombre d'hommes qu'il auoit prins en diuerses victoires. Finablement iouissant de son Empire en grande prosperité il tomba malade & mourut, ayant

regné vingt huict ans, bien autre que ne fut son successeur Ticoçic, qui ne luy ressembla ny en valeur ny en bon-heur.

Comme Tlacaellec refusa d'estre Roy, & de l'eslection & gestes de Ticoçic.

CHAPIT. XVII.

LES quatre deputez s'assemblerent en conseil auec les seigneurs de Tezcuco & de Tacuba, où presidoit Tlacaellec, & procederent à l'eslection d'vn Roy, en laquelle Tlacaellec fut esleu par toutes les voix, cõme meritant mieux ceste charge que nul autre. Il la refusa pourtãt, leur persuadãt par raisons pertinentes, qu'ils en deuoient eslire vn autre pource qu'il disoit qu'il estoit meilleur & plus expediẽt qu'vn autre fust Roy, & que luy fut sõ executeur & coadiuteur, cõme il auoit esté iusques alors, que nõ pas de le charger de tout, puis que sans estre Roy, il ne se tenoit pas moins obligé de trauailler pour sa Republique, que s'il l'estoit. C'est vne chose fort rare de refuser la principauté & le commandement, & de vouloir biẽ porter la peine & le soucy, sans en auoir l'honneur & la puissance. Et y en a bien peu qui veulent quitter à vn autre la puissance & l'authorité qu'ils peuuent seulemẽt retenir en leur main, encor que ce fust chose profitable à la Republique. Ce barbare surpassa en cela les plus sages d'entre les Grecs & les Romains, & est vne le-

çon qu'on peut faire à Alexandre & à Iules Cesar, desquels l'vn estimoit peu de chose de commander à tout vn monde, & fit cruellement perdre la vie à ses plus chers & plus fidelles seruiteurs, pour quelques legers soupçons, qu'ils vouloient regner: & l'autre se declara ennemy de sa patrie, disant, que s'il estoit permis à l'homme de faire quelque chose contre le droit & la raison, ce deuoit estre pour regner: telle est la soif & le desir que les hommes ont de commander. Bien que cest acte de Tlacaellec pouuoit aussi proceder d'vne trop grande confiance de soy, luy semblant que sans estre Roy il l'estoit assez, veu qu'il commandoit presque aux Rois, & eux luy permettoient porter certaines enseignes, cõme vn tiare, qu'il leur appartenoit de porter seulement. Neantmoins cet acte merite beaucoup de loüange, & d'estre bien consideré en ce qu'il auoit opinion de pouuoir d'auantage aider à sa Republique, estant subiect qu'estant souuerain Seigneur. Et tout ainsi qu'en vne comedie, celuy-là merite plus de gloire, qui represente le personnage qui importe le plus, encor qu'il soit d'vn pasteur ou d'vn paysan, & laisse celuy du Roy & du Capitaine à celuy qui le sçait faire. Ainsi en bonne Philosophie, les hommes doiuent auoir esgard sur tout au bien public, & s'appliquer en l'office & estat qu'ils entendent le mieux. Mais ceste philosophie est la plus esloignée de ce qui se pratique auiourd'huy. Cependant venons à nostre discours, & disons qu'en recompense de sa modestie: & pour le respect que luy por-

toient les eslecteurs Mexiquains, ils demanderent à Tlacaellec, que puis qu'il ne vouloit regner, qu'il dist celuy qui luy sembloit propre, & il dõna sa voix à vn fils du Roy deffunct, qui pour lors estoit encor fort ieune, appellé Ticoçic, surquoy ils repliquerent que ses espaulles estoient bien foibles pour vn si grand fardeau. Tlacaellec respondit que les siennes estoient là pour luy aider à porter la charge, comme il auoit fait aux deffuncts. Au moyẽ dequoy ils prindrent leur resolution, & fut esleu Ticoçic, auquel furent faites toutes les ceremonies accoustumées. Ils luy percerent la narine, & pour ornement ils y mirent vne esmeraude, qui est la cause pourquoy aux liures Mexiquains, ce Roy est denotté par la narine percée. Il fut fort different de son pere & predecesseur, ayant esté remarqué pour hõme coüard & peu belliqueux. Il alla faire la guerre pour son Couronnement en vne prouince qui s'estoit rebellée, où il perdit beaucoup plus des siens, qu'il ne print de captifs. Neantmoins il retourna, disant qu'il amenoit le nombre des captifs qu'il estoit requis pour les sacrifices de leur Couronnement, & ainsi il fut couronné auec vne grande solemnité. Mais les Mexiquains, mal contés d'auoir vn Roy si peu guerrier, traitterent de luy auancer la mort par poison. Pour ceste occasiõ il ne dura point au Royaume plus de quatre ans, d'où l'on voit bien que les enfans ne suyuent pas tousiours le sang & la valeur de leurs peres, & que tant plus grande a esté la gloire des predecesseurs, plus abominable est la lascheté &

pusillanimité de ceux qui leur succedent au cõmandement, & non pas au merite. Mais ceste perte fut bien restaurée, par vn frere du deffunt, qui estoit aussi fils du grand Moteçuma, appellé Axayaca, & lequel fut esleu par l'opinion de Tlacaellec, où il rencontra mieux qu'au precedent.

De la mort de Tlacaellec, & des actes d'Axayaca 7. Roy des Mexiquains.

CHAP. XVIII.

EN ce temps Tlacaellec estoit desia fort vieil, & à cause de sa vieillesse, l'õ le portoit en vne chaire, sur les espaulles, pour se trouuer au conseil & aux affaires qui se presentoiẽt. En fin il tõba malade, où le nouueau Roy, qui n'estoit pas encor couronné, le visitoit souuent, & respandoit beaucoup de larmes, d'autant qu'il luy sembloit qu'il perdoit en luy son pere, & le pere de la patrie. Tlacaellec luy recommanda affectueusement ses enfans, principalement l'aisné, qui s'estoit montré valeureux aux guerres passees, le Roy luy promit de l'auoir pour recommandé, & pour consoler d'auantage le vieillard, il luy donna en sa presence la charge & les enseignes de son Capitaine general, auec toutes les preeminences de son pere, dequoy le vieillard demeura tellement content, que sur ce contentement il acheua ses iours. Que s'ils ne fussent

passez de ceste vie en l'autre, ils eussent peu se tenir bien heureux, attendu que d'vne si petite, & si pauure Cité, en laquelle il nasquit, il fit & establit par sa valeur, & magnanimité vn si grand, si riche, & si puissant royaume. Les Mexiquains luy firent des obseques, comme au fondateur de cet Empire, plus somptueuses, & plus magnifiques qu'ils n'auoient fait à aucun des Roys predecesseurs, & incontinent apres Axayaca, pour appaiser le dueil, que tout le peuple Mexiquain portoit de la mort de son capitaine, delibera de faire le voyage, comme il estoit de besoing pour son couronnement. C'est pourquoy il mena son armée auec grande diligence en la prouince de Tequantepec distante de Mexique de deux cent lieües, & là il donna la bataille à vn puissant exercite, & nombre infiny d'hommes, qui s'estoient assemblez, tant de ceste prouince, comme des circonuoisines pour s'opposer aux Mexiquains. Le premier de son camp qui s'aduança, pour se mesler au cõbat, fut le mesme Roy deffiant ses ennemis, desquels il faignit fuir, lors qu'ils le chargerent, iusques à les attirer, en vne embusche, où il y auoit plusieurs soldats cachez soubs de la paille, lesquels sortirent à l'impourueu, & ceux qui alloient fuyants tournerent teste, tellement qu'ils arresterent au milieu d'eux ceux de Tequantepec, & les chargerent fort viuement, en faisant d'eux vne cruelle boucherie. Et poursuyuant leur victoire ils raserent leur Cité, & leur Temple, chastierent rigoureusement tous les circonuoisins, puis ils tirerent outre, & sans s'arrester au-

cunement, allerent conqueſtans iuſques à Guatulco, qui eſt vn port auiourd'huy fort cogneu en la mer du Sud. Axayaca retourna de ce voyage à Mexique auec de grandes deſpouilles, & richeſſes, où il fut honorablement couronné auec de ſomptueux, & magnifiques appareils de ſacrifices, de tributs, & autres choſes, où plusieurs vindrent voir ſon couronnement. Les Roys de Mexique recepuoient la couronne de la main des Roys de Tezcuco, qui auoient ceſte preeminence. Il fit beaucoup d'autres entreprinſes, où il obtint de grandes victoires, eſtant touſiours le premier, qui conduiſoit ſon armée, & aſſailloit ſes ennemis, d'où il acquit le nom de tres valeureux Capitaine, & non content de ſubiuguer les eſtrangers, il reprima, & miſt le frein aux ſiens qui s'eſtoient rebellez, ce que iamais aucun de ſes predeceſſeurs n'auoit peu, ny oſé faire. Nous auons deſia dit cy deuant cõme quelques ſeditieux s'eſtoient ſeparez de la republique Mexiquaine, qui fonderent vne Cité, proche de Mexique, laquelle ils appellerent Tlatelulco, & fut à l'endroit, où eſt auiourd huy ſainct Iacques. Ceux la ſ'eſtans reuoltez tindrent vn party à part & ſ'accreurent, & multiplierent beaucoup, ne voulans iamais recongnoiſtre les Seigneurs de Mexique ny leur preſter obeiſſance. Le Roy Axayaca les enuoya donc requerir qu'ils ne fuſſent diuiſez, mais que puis qu'ils eſtoient d'vn meſme ſang, & vn peuple, qu'ils ſe ioigniſſent & recongneuſſent le Roy de Mexique. Surquoy le Seigneur de Tlatelulco, fit vne reſponce pleine de grand meſ-

pris & orgueil, deffiant le Roy de Mexique à combattre en duel, & incontinent assembla ses hommes, commandant à vne partie d'iceux qu'ils allassent se cacher dans les herbiers du lac, afin d'estre mieux couuerts. Où pour se mocquer d'auantage des Mexiquains, il leur commanda prendre des figures de corbeaux, d'oyes, & d'autres animaux, comme des grenouilles, & autres semblables, pensans par ce moyen surprendre les Mexiquains, lors qu'ils passeroient par les chemins & chaussees du lac. Ayant entendu le deffi & la ruze de son contraire, il partit son armée, donnant vne partie à son general fils de Tlacaellec, & luy commanda de rompre, & de charger sur ceste embuscade du lac, luy d'autre costé, auec le reste de ses gens par vn chemin qui n'estoit point hanté, s'alla camper deuant Tlatelulco Incontinent il fit appeller celuy qui l'auoit defié, afin qu'il accomplist sa parole, & cóme les deux Seigneurs de Mexique & de Tlatelulco, s'aduancerent, ils commanderent chacun aux siens, qu'ils ne se remuassent iusques apres auoir veu lequel des deux seroit le vainqueur, ce qui fut fait, & tout aussitost ces deux Seigneurs vindrent l'vn contre l'autre valeureusement, où ayans longuement combattu, en fin celuy de Tlatelulco fust contraint tourner les espaulles, d'autant que celuy de Mexique le chargeoit plus furieusement qu'il ne pouuoit supporter. Ceux de Tlatelulco voyans fuir leur Capitaine, perdirent courage, & tournerent aussi le dos: mais les Mexiquains les suyuants de prés les chargerent

furieuſement. Neantmoins le Séigneur de Tlatelulco, n'eſchappa pas des mains d'Axayaca. Car ſe penſant ſauuer, il ſe retira au haut du temple où Axayaca le ſuyuit de prés, qui l'attaignit & le ſaiſit d'vne grande force, puis le ietta du haut du tẽple en bas, & fit mettre le feu puis apres au temple, & à la Cité. Cependãt que cela ſe paſſoit à Tlatelulco, le general Mexiquain eſtoit fort eſchauffé à la vengence de ceux qui l'auoient pretendu deffaire par ruze, & par trõperie, & apres les auoir forcez par armes de ſe rendre, & de luy demander miſericorde, le general leur diſt qu'il ne leur pardonneroit point, que premierement ils n'euſſent fait les offices des figures qu'ils repreſentoient, parquoy il vouloit qu'ils criaſſent cõme les grenouilles, & les corbeaux, & chaſcun ſelon les figures qu'ils auoient prinſes d'autant qu'ils n'auroiẽt point de cõpoſition qu'en ce faiſant. Ce qu'il fiſt pour les affrõter, & mocquer de leur ruze. La crainte & neceſſité enſeigne toutes choſes, tellemẽt qu'ils chãterent, & crierẽt auec toutes les differences de voix que l'on leur commanda, pour auoir leurs vies ſauues, cõbien que ils fuſſent fort deſpitez du paſſetemps que leurs ennemis prenoyent d'eux. Ils diſent que iuſques auiourd'huy durent encor les brocards des Mexiquains enuers les Tlatelulcos, qui le portent impatiemment, lors que l'on leur ramentoit ces chants & cris d'animaux. Le Roy Axayaca prit plaiſir à ceſte riſée, & incontinent apres s'en retournerent en Mexique, en grande reſiouiſſance. Ce Roy fut eſtimé pour vn des meilleurs qui ayent commãdé en Mexique.

Il regna onze ans, & luy ſucceda vn qui fut beaucoup moindre que luy en valeur & vertus.

Des faicts & actes d'Autzol 8. Roy de Mexique.

CHAP. XIX.

ENtre les quatre eſlecteurs de Mexique, qui comme il a eſté dit, auoyent le droit d'eſlire au Royaume celuy qu'ils vouloyent, il y en auoit vn doüé de pluſieurs perfections, nommé Autzol. Ceſtuy fut eſleu des autres, & fut ceſte election fort aggreable à tout le peuple, car outre ce qu'il eſtoit fort vaillãt, tous l'eſtimoyẽt courtois, & officieux enuers vn chacun, qui eſt vne des principalles conditions requiſes à ceux qui gouuernent, pour ſe faire aimer & obeïr. Or pour celebrer la feſte de ſon couronnement, il s'aduiſa de faire le voyage, & aller chaſtier l'outrecuidance de ceux de Quaxulatlan, prouince fort riche & abondante, qui eſt auiourd'huy la principale de la neufue Eſpagne. Ceux-là auoyent vollé les officiers & maiſtres d'hoſtel qui apportoient le tribut à Mexique, & auec cela ſ'eſtoyent rebellez. Il eut de grandes difficultez à reduire ceſte nation, pource qu'ils s'eſtoyent mis en vn lieu, où vn grand bras de mer empeſchoit le paſſage aux Mexiquains. Pour lequel trauerſer Autzol ſit auec vn eſtrange trauail & induſtrie fonder en

l'eauë,comme vne islette de fascines,de terre, & autres materiaux, par le moyen duquel œuure il peut luy & ses gens passer vers ses ennemis, & leur donner bataille, où il les vainquit, & chastia à sa volonté, puis s'en retourna à Mexique en triomphe, & auec grandes richesses, pour estre couronné Roy, selon leur coustume. Autzol estendit son Royaume, par plusieurs conquestes qu'il fit, iusques à paruenir à Guatimalla, qui est à trois cens lieües de Mexique. Il ne fut pas moins liberal, que vaillant, car lors que les tributs arriuoyent, (lesquels comme il a esté dit, venoyent auec vn grand appareil, & abondance) il sortoit de son palais, & faisoit assembler en quelque lieu tout le peuple, puis commandoit que l'on apportast là tous les tributs, lesquels il departoit à ceux qui auoyent necessité. Il donnoit aux pauures des estoffes à faire des habits, des viandes, & de tout ce qu'ils auoyent de besoing en grande quantité, & les choses de prix, comme l'or, l'argent, les ioyaux, & les plumaches estoient departis entre les Capitaines, soldats, & seruiteurs de sa maison, selon le merite d'vn chacun. Cet Autzol fut mesme grand politic, & fit abbatre les edifices mal ordonnez, & en reedifier de nouueau d'autres fort somptueux. Il luy sembla que la Cité de Mexique auoit trop peu d'eaüe, & que le lac estoit fort bourbeux, parquoy il se delibera d'y faire venir vn gros cours d'eaüe, dont se seruoient ceux de Guyoacan. A ceste fin il fit venir vers luy le principal de ceste cité, qui estoit vn fameux sorcier, &

luy ayant proposé son intention, le sorcier luy dist qu'il regardast bien ce qu'il faisoit, pour ce que ceste affaire estoit de grande difficulté, & qu'il entendist, que s'il tiroit ce ruisseau de son cours ordinaire, & le faisoit aller en Mexique, il noyeroit la cité. Il sembla au Roy que ces excuses n'estoyent que pour euiter l'effect de son dessein, parquoy en estant irrité le renuoya, & quelques iours apres enuoya à Cuyoacan vn preuost pour prendre le sorcier, lequel ayant entendu pour quelle occasion venoyent les ministres du Roy, les fit entrer en sa maison, puis se transforma & se presenta à eux en forme d'vn aigle terrible, dequoy le preuost & ses gens espouuentez, s'en retournerent sans le prendre. Autzol irrité en renuoya d'autres, ausquels il se presenta en figure d'vn tigre tresfurieux, & ne luy oserent non plus toucher. Les troisiesmes y furent, & le trouuerent en forme d'vn serpent horrible, dont ils eurent grande frayeur. Le Roy esmeu d'auantage de ces façons de faire, enuoya dire à ceux de Cuyoacan, que s'ils ne luy amenoyent le sorcier lié, il feroit raser leur cité: pour crainte dequoy, ou soit que luy de sa volonté, ou soit qu'il y eust esté forcé des siens, en fin se laissa emmener au Roy, qui le fit incontinent estrangler, puis apres il accomplit son dessein, faisant cauer vn canal, par où ceste eaüe peut couler à Mexique, par le moyen duquel il fit venir vn gros cours d'eaüe au lac, lequel ils conduirent auec de grandes ceremonies & superstitions, où il y auoit des prestres qui alloyent en-

çensans le long du riuage, les autres sacrifians des cailles du sang desquelles ils oignoyent les bords du canal, & les autres sonnans des cornets accompagnoyent l'eaüe de leur musique. Vn des principaux alloit vestu d'vn habit de la façon qu'ils attribuoyent à la Deesse de l'eaüe, & tous la saluoient, luy disans qu'elle fust la bien venue. Toutes lesquelles choses sont peintes & figurees és annales de Mexique, le liure desquelles est auiourd'huy à Rome, qui a esté mis en la sacrée Bibliotheque, ou librairie Vaticane, où vn pere de nostre compagnie qui estoit venu de Mexique le vid, & les autres histoires lesquelles il expliquoit, & faisoit entendre au Bibliothecaire de sa Saincteté, qui se plaisoit infiniment d'entendre ce liure lequel il n'auoit iamais peu cóprendre. Finalemét l'eaüe fut amenee en Mexique, mais elle y sourdit en telle abondance, que peu s'en fallust que elle ne noyast la cité cóme l'autre auoit predit, & en effect elle ruina vne grande partie d'icelle, à quoy incontinent ils remedierét, par l'industrie d'Autzol. D'autát qu'il fit faire vn canal & issue, pour en faire couler les eaux, au moyen dequoy il repara les bastimens qui estoyent tóbez d'vn ouurage exquis, estans au parauant de meschás edifices. Par ainsi il laissa sa cité enuironnée d'eaüe, comme vne autre Venise, & fort bien bastie. Son regne dura onze ans, qui s'acheua au dernier & plus grand successeur de tous les Mexiquains.

De l'esllection du grand Moteçuma dernier Roy de Mexique.

CHAP. XX.

AV temps que les Espagnols entrerent en la neufue Espagne, qui fut en l'an du Seigneur mil cinq cens dixhuict, Moteçuma second de ce nom, & dernier Roy des Mexiquains, ie dy dernier, car iaçoit que ceux de Mexique, apres sa mort en esleurent vn autre, voire du viuāt mesme de Moteçuma, qu'ils declarerent ennemy de la patrie, cōme l'on verra cy apres. Mais celuy qui luy succeda & celuy qui vint captif entre les mains du Marquis de Vallé, n'eurent que le nom & tiltre de Roys, d'autant que le Royaume estoit ia presque tout rendu aux Espagnols. Tellement qu'auec raison nous cōtons Moteçuma, pour le dernier Roy, & cōme tel il vint au periode de la puissance & grandeur des Mexiquains, ce qui est admirable pour estre arriué entre barbares. A ceste cause, & que celle là estoit la saison, que Dieu auoit choisie, pour enuoyer la cognoissance de son Euangile, & regne de Iesus Christ, en ceste cōtree, ie raconteray plus distinctemēt les actes de Moteçuma, que des autres. Auparauant qu'il fust Roy, il estoit de son naturel fort graue, & fort posé, & parloit peu, tellement que quand il opinoit au priué conseil, où il assistoit, ses propos & discours faisoyent admirer vn chacun, si bien que deslors il estoit craint, & ref-

pecté. Il se retiroit ordinairement en vne chapelle, qui luy estoit destinée au temple de Vitzilipuztli, où ils disoyent que leur idole parloit auec luy, & à ceste occasion estoit estimé fort religieux, & deuot. Pour ses perfections donc, & pour estre tres-noble, & de grand courage, son eslection fut briefue, & facile, comme d'vne personne sur laquelle tous auoyent les yeux fichez, pour estre digne d'vne telle charge. Ayant entendu son eslection, il se cacha au temple, en ceste Chapelle, fust qu'il le fist par discours, & qu'il apprehendast vne charge si ardue, & difficile, comme estoit de regir vn tel peuple: ou fust comme ie croy par hypocrisie, & pour mõstrer qu'il ne desiroit en rien l'Empire. En fin ils le trouuerent là, & le prindrent & menerent à son consistoire, l'accompagnant auec toute la resiouïssance qui leur fut possible. Il marchoit auec vne telle grauité, qu'ils disoyent tous, que le nom de Moteçuma luy conuenoit fort bien, qui vaut autant à dire que seigneur courroucé. Les Eslecteurs luy firent vne grande reuerence, luy faisans entendre qu'il auoit esté esleu. De là il fut mené deuant le foyer des Dieux, pour ençenser, où il leur offrit sacrifices en se tirant du sang des oreilles, & des mollets des iambes, selon leur coustume Ils le reuestirent de ses ornements Royaux, & luy ayans percé les narines par le cartilage, ils y pendirent vne esmeraude tres riche, coustume certes barbare & fascheuse, mais le desir de commander, empesche de sentir telles choses. Apres qu'il fut assis en son throsne, il ouyt les orai-

oraiſons & harangues que l'on luy fit, leſquelles auſſi, ſelon qu'ils auoient accouſtumé, eſtoiẽt elegantes, & artificieuſes. La premiere fut prononcee par le Roy de Teſcuco, laquelle ayant eſté conſeruee, pour la fraiſche memoire, & eſtãt bien digne d'eſtre ouye: ie la refereray icy de mot à mot, & dit ainſi: *La concordance & vnité des voix ſur ton eſlection, donne aſſez à entendre (tres-noble adoleſcent) le grand heur que tout le Royaume en doit receuoir, tant pour auoir merité, & eſté digne que tu luy commãdaſſes que pour la reſiouiſſance ſi generalle que tous demonſtrent, à cauſe d'icelle. En quoy à la verité ils ont biẽ de la raiſon: car deſia l'Empire de Mexique ſe va tellemẽt dilatant, que pour gouuerner vn monde, comme il eſt, & porter vne charge ſi peſante, il n'eſt pas de beſoing d'vne moindre dexterité, & magnanimité, que de celle qui reſide en ton ferme & valeureux cœur, ny d'vn entendement moins repoſé & de moindre prudence que de la tiẽne. Ie voy & recognoy clairement, que le Dieu tout-puiſſant aime ceſte Cité, puis qu'il luy a donné la clarté, de choiſir ce qui luy eſtoit conuenable. Car qui eſt celuy qui ne croira qu'vn Prince, qui auãt que de regner, auoit penetré les neuf voutes du Ciel, ne doiue auſſi bien obtenir auiourd'huy les choſes qui ſont terriẽnes, pour ſecourir ſon peuple, en s'aidant à ceſte fin de ſon entendement ſi bõ & ſi ſubtil, veu qu'il y eſt obligé, par le deuoir & la charge de Roy? Qui ne croira auſſi que le grand courage, que tu as touſiours valeureuſement monſtré en affaires d'importance, ne te manquera point auiourd'huy és choſes où tu en as tant de beſoing? Qui penſera qu'en vne telle valeur puiſſe deffaillir l'aide & le ſecours à la veufue & à l'orphelin? Qui ne ſe perſuadera que l'Empire Mexi-*

quain ne soit paruenu au sommet de son authorité,puis que le Seigneur des choses creées,t'a departy vne telle & si grande grace,que par ton seul regard,tu fais esmerueiller ceux qui te contemplent?Resiouy toy donc,ô terre heureuse,à qui le createur a donné vn Prince, qui te sera vne coulonne ferme ,sur laquelle tu seras appuyee,qui sera ton pere, & ta deffence,duquel tu seras secourue au besoing,qui sera plus que frere enuers les siens, par pieté & sa clemence. Tu as vn Roy,qui à cause de son estat ne se donnera point aux delices, & qui ne demeurera point estendu en vn lict occupé en vices, & en passetemps:au contraire,au milieu de son plus doux & plus profõd somme,son cœur tressaillira, & se resueillera,pour le soucy qu'il doit auoir de toy,& ne sentira point le goust du plus sauoureux mets de son disné,ayant l'esprit suspẽdu en l'imagination de ton bien.Dy moy donc Royaume bien heureux,si ie n'ay pas raison de dire que tu te resiouisses,& te recreée à present,d'auoir trouué vn tel Roy:Et toy genereux adolescent,& tres-puissant seigneur nostre,ayes cõfiance & bon courage,que puisque le Seigneur des choses creées t'a donné ceste charge,il te dõnera aussi la prouesse la magnanimité requise pour l'exercer, & peux bien esperer,que celuy qui au temps passé a vsé de si grandes liberalitez enuers toy, ne te deniera point ses plus grands dons,puis qu'il t'a mis en vne charge si grande, de laquel le puisse tu iouyr plusieurs années. Le Roy Moteçuma fut fort ententif à ce discours, lequel estant acheué,ils disent qu'il se troubla d'vne telle sorte, que voulant par trois fois respondre il ne peut parler,estant vaincu des larmes que l'aise&le cõtentement à bien souuẽt accoustumé de causer, en demonstration de grande humilité. En fin,estant reuenu à soy,il dist brefuement :*Ie serois trop*

aueuglé, bon Roy de Tezcuco si ie ne cognoissois, & entendois, que les choses que vous m'auez dittes, sont vne pure faueur qu'il vous plaist me prester, puis qu'entre tant d'hommes si nobles, & si genereux, qu'il y a en ce Royaume, vous auez esleu le moins suffisant, qui est moy, & à la verité, ie me sens tellement incapable d'vne charge de si grande importance, que ie ne sçay que faire, autre chose que de supplier le Createur des choses creées, qu'il me fauorise, & demande à tous qu'ils le suplient pour moy. Ces paroles dites il recommança de rechef à pleurer.

Comment Moteçuma ordonna le seruice de sa maison, & de la guerre qu'il fit pour son couronnement.

CHAP. XXI.

CEluy là qui en son eslection fit vne telle demonstration d'humilité, & douceur, se voyant Roy commenca incontinent à descouurir ses hautes pensées. La premiere fut qu'il commanda qu'il n'y eust aucun Plebeian qui seruist en sa maison, ny eust office Royale, ainsi que ses predecesseurs en auoient vsé iusques alors, lesquels il blasma de s'estre seruis de gés de basse cõdition, & voulut que tous les seigneurs & plus illustres personnages de son Royaume, demeurassent en son palais, & exerçassent les offices

de sa cour & de sa maison. A quoy s'opposa vn vieillard de grande authorité, qui auoit esté son precepteur, luy disant qu'il regardast bien à ce qu'il faisoit, & qu'il se mettoit en danger d'vn grand inconuenient, d'autant que c'estoit separer de soy & esloigner tout le vulgaire, & gent populaire, tellement qu'ils ne l'oseroient regarder en la face, se voyans ainsi reiettez de luy. Il repliqua que c'estoit ce qu'il entendoit faire, & qu'il ne permettroit pas que les Plebeiens allassent ainsi meslez parmy les nobles, comme ils auoient fait iusques alors disant que le seruice qu'ils faisoient estoit selon leur condition, qui causoit que les Roys ne gagnoient aucune reputation, & ainsi demeura ferme en sa resolution. Aussi tost il fit commander à ceux de son conseil, qu'ils ostassent tous les Plebeiens des offices & charges, qu'ils exerçoient, tant en sa maison qu'en sa Cour, & qu'ils en pourueussent des Cheualiers, ce qui fut fait. Apres il alla en personne à l'entreprise necessaire pour son couronnement. En ce temps s'estoit reuolté contre la couronne vne prouince fort esloignée, vers la mer Oceane du Nort, où il mena auec luy la fleur de ses hommes, fort lestes & bien accommodez. Il y fit la guerre, auec vne telle valeur & dexterité, qu'en fin il subiuga toute la prouince, & chastia rigoureusement les rebelles, retournant auec vn grand nombre de captifs pour les sacrifices, & beaucoup d'autres despouilles. Toutes les Citez luy firent de solemnelles receptions à son retour, & les seigneurs d'icelles luy donnerent l'eaue à lauer,

luy faisans offices de seruiteurs, chose non encor vsitee par aucun de ses predecesseurs. Telle estoit la crainte & le respect qu'ils luy portoyent. L'on fit en Mexique les festes de son couronnement auec vn tel appareil de dances, commedies, entremets, luminaires, & inuentiõs par plusieurs & diuers iours: Et y arriua vne si grande richesse de tributs apportez de tous ses Royaumes, qu'il y vint des estrangers incogneus à Mexique, & leurs ennemis mesmes y vindrent en grand nombre, en habit dissimulé, pour voir ces festes, comme ceux de Tlascalla, & ceux de Mechouacan. Ce qu'ayant esté descouuert par Moteçuma, il commanda qu'on les logeast & traictast benignement, & honorablement, comme sa propre personne. Il leur fit mesme faire de belles galleries pareilles aux siennes, desquelles ils peussent voir & contempler les festes. Par ainsi ils entroyent de nuict en ces festes, comme le Roy, faisans leurs ieux & mascarades. Et pour ce que i'ay fait mention de ces prouinces, il ne sera mal à propos d'entendre, que iamais ceux de Mechouacan, de Tlascalla, & de Tapeaca, ne se voulurent rendre aux Mexiquains, mais au contraire combatirent tousiours valeureusement contr'eux, voire quelquesfois les Mechouacans vainquirent ceux de Mexique, comme firent aussi ceux de Tapeaca. Auquel lieu le Marquis Dom Fernand Cortes, apres que luy & les Espagnols eurent esté chassez de Mexique, pretendit fonder la premiere Cité d'Espagnols, qu'il appella si bien m'ensouuiẽt, Segura de la Frontiere, mais

ceste peuplade dura peu de temps, par ce que ayant depuis reconquesté Mexique, tous les Espagnols y allerent habiter. En fin ceux de Tapeaca, de Tlascalla, & de Mechouacan ont tousiours esté ennemis des Mexiquains, encor que Moteçuma dist à Cortes, qu'il ne les auoit pas subiuguez tout à propos, afin d'auoir en eux vn exercice de guerre, & nombre de captifs.

Des mœurs & grandeur de Moteçuma.
CHAP. XXII.


ERoy s'adonna à se faire respecter, voire quasi adorer cõme Dieu. Nul plebeien ne le pouuoit regarder en face, que s'il le faisoit, il estoit puny de mort. Il ne mettoit iamais ses pieds en terre, mais estoit tousiours porté sur les espaulles de quelques seigneurs, & s'il descẽdoit, ils luy mettoient de riches tapis, sur lesquels il marchoit. Quand il faisoit quelque voyage, luy & les seigneurs de sa compagnie, alloient comme dans vn parc ou circuit qui estoit fait tout a propos, & le reste du peuple alloit hors du parc, l'enuironnant d'vn costé & d'autre. Iamais il ne vestoit vn habit deux fois, ny mangeoit, ny beuuoit en vn vase ou plat plus d'vne fois, tout y deuoit estre tousiours neuf, & donnoit à ses seruiteurs ce qui luy auoit seruy vne fois, de façon qu'ils estoient ordinairement riches, & magnifiques. Il estoit extremement diligent à faire obseruer les loix, & quand il retournoit victorieux

de quelque guerre, il faignoit aucunesfois de s'aller esbattre, puis se desguisoit pour voir si les siens, pensans qu'il ne fust present, laissoient & obmettoient à faire quelque chose de la feste ou reception: que s'il y auoit quelque excez ou quelque deffault, il en faisoit la punition rigoureusement. Et à fin de cognoistre mesme comment ses ministres faisoient leurs offices, il se desguisoit bien souuent, & enuoyoit offrir des dons & presens aux Iuges, les prouoquant à faire quelque chose de mal. Que s'ils tomboient en faute, ils estoient incontinent punis de mort sans remission, & les faisoit mourir sans auoir esgard qu'ils fussent seigneurs ou ses parens, voire de ses propres freres. Il conuersoit & se familiarisoit peu auec les siens, & peu souuent se laissoit voir, estant ordinairement retiré pour penser au gouuernement de son Royaume. Outre ce qu'il estoit grand iusticier & fort braue, il fut fort belliqueux & bien fortuné, au moyen de quoy il obtint de grandes victoires, & paruint à ceste grandeur, qui est descrite aux histoires d'Espagne. De laquelle il me semble que ce seroit chose inutile d'escrire d'auantage: seulement i'auray soin de reciter cy apres ce que les liures & histoires des Indiens racontent, & dequoy nos escriuains Espagnols ne font aucune mention, pour n'auoir suffisamment entendu les secrets de ceste contrée, qui sont choses fort dignes d'estre cogneües, comme l'on verra cy apres.

Des presages & prodiges estranges qui aduindrent en Mexique auant que leur Empire prinst fin.

Chap. XXIII.

Deut.18. Combien que l'Escriture Saincte nous deffende d'adiouster foy aux augures & prognostications vaines, & que S.Hierosme nous aduertisse de ne craindre point les signes du Ciel cõme font les Gentils: Neantmoins la mesme Escriture enseigne, que les signes mõstrueux & prodigieux, ne sont pas du tout à mespriser, & que bien souuent ils ont accoustumé de preceder quelques chãgements vniuersels, & les chastiements que Dieu veut faire, ainsi que le remarque fort bien Eusebe de Cesarée, d'autant que le mesme seigneur du Ciel & de la terre enuoye de tels prodiges & nouueautez au Ciel, aux elemens, aux animaux, & en ses autres creatures, à fin qu'en partie cela serue d'aduertissement aux hommes, & en partie qu'ils soient vn commencement de la peine & du chastiement, par la peur & l'espouuentement qu'ils apportent. Il est escrit au second liure des Machabées, qu'auparauant ce grand changement & persecution du peuple d'Israel, qui fut causée par la tyrannie d'Antiochus, surnommé Epiphanes, lequel les sainctes lettres appellent racine de peché, il arriua que par quarante iours entiers l'on vid par tout Hierusalem de grands escadrons de Cheualiers en l'air, lesquels auec des armes dorées, leurs lances & escus, & sur des

Hierof.10.

Lib.9.de demonst. Euang. demonst.1.

2.Machab.5

I.Mac.1.

cheuaux furieux, ayants leurs eſpées tirées ſe frappoient & offenſoient, eſcarmouchans les vns cõtre les autres,& diſent que ceux de Hieruſalem voyans cela, ſupplyoient Dieu qu'il appaiſaſt ſon ire, & que ces prodiges tournaſſent en bien. Il eſt eſcrit meſme au liure de Sapience, que quand Dieu voulut tirer ſon peuple d'Egypte & chaſtier les Egyptiens, quelques viſion terribles & eſpouuentables s'apparurent à eux,comme des feux,qui furent veuz hors heure en formes horribles. Ioſephe au liure de la guerre des Iuifs, raconte pluſieurs & grands prodiges qui precederent la deſtruction de Hieruſalem, & la derniere captiuité de ſon malheureux peuple, que Dieu eut en horreur pour iuſte occaſion, duquel Euſebe de Ceſarée & les autres racontent les meſmes paſſages, authoriſans ſes prognoſtics. Les Hiſtoriens ſont pleins de ſemblables obſeruations aux grands changemens d'Eſtats ou Republiques, comme Paul Oroſe qui en raconte pluſieurs, & ſans doute ceſte obſeruation n'eſt pas vaine ny inutile : car iaçoit que ce ſoit vanité, voire ſuperſtition deffendue par la loy de noſtre Dieu, de croire legerement à ces prognoſtics & ſignes, toutesfois és choſes fort grandes, comme és changemens de nations, Royaumes & loix fort notables:ce n'eſt pas choſe vaine, mais bien pluſtoſt certaine & bien aſſeurée de croire que la ſageſſe du Tres-haut ordonne & vueille permettre ces choſes, qui donnent quelque nouuelle & preſage de ce qui doit arriuer, pour ſeruir, comme i'ay dit,d'aduertiſſement aux vns, & de

Sap.17.

Euſeb.lib.1. de Eccl.hiſt.

chaſtiement aux autres, & à tous de teſmoignage que le Roy des Cieux a ſoucy des affaires des hommes, lequel tout ainſi qu'il a ordonné de tres-grands & eſpouuentables preſages, pour le plus grand changement du monde, qui ſera le iour du iugement, ainſi luy plaiſt-il de donner de merueilleux preſages pour denoter d'autres changemens moindres en diuers endroits du monde, qui ſont toutesfois remarquables, leſquels il diſpoſe ſelon la loy de ſon eternelle Sageſſe. L'on doit auſſi entendre, que combien que le diable ſoit pere de menſonge, neantmoins le Roy de gloire luy fait bien ſouuent
Math.1. confeſſer la verité contre ſa volonté, laquelle
Lu.4. il a declarée pluſieurs fois de pure crainte, cóme il fit au deſert par la bouche des demoniaques, criant que IESVS eſtoit le SAVVEVR, qui eſtoit venu pour le deſtruire: Comme il fit par la Pythoniſſe, qui diſoit que Paul preſchoit
Act.16. le vray Dieu. Comme quand il s'apparut & tourmenta la femme de Pilate, laquelle il fit interceder pour IESVS, homme iuſte. Et comme pluſieurs autres hiſtoires, outre les ſacrées, rapportent diuers teſmoignages des idoles, en approbation de la Religion Chreſtienne, dequoy Lactance, Proſpere, & autres font mention. Que l'on liſe Euſebe aux liures de la preparatió Euangelique, & ceux de ſa Demonſtration, où il eſt traitté amplement de ceſte matiere. I'ay dit cecy tout à propos, à fin qu'aucun ne meſpriſe ce que racontent les Hiſtoires & Annales des Indiens touchant les preſages & prodiges eſtranges qu'ils eurent de la prochaine fin &

ruyne de leur Royaume,& du Royaume du diable qu'ils adoroient tout ensemble. Lesquels me semblent dignes d'estre creus, & que l'on y adiouste foy,tant pour estre aduenus y a peu de temps, & que la memoire en est encor toute fresche, que pource que c'est vne chose fort vray-semblable, que le diable se lamentast d'vn si grand changement, & que Dieu par vn mesme moyen commençast à chastier des idolatres si cruels & abominables.C'est pourquoy ie les raconteray icy comme choses vrayes. Il aduint donc que Moteçuma ayant regné plusieurs années en grande prosperité, & tellement esleué en ses fantasies, qu'il se faisoit seruir & craindre, voire adorer comme s'il eust esté Dieu:le seigneur Tout-puissant commença de le chastier & de l'aduertir aussi, permettant que les mesmes diables qu'il adoroit luy annonçassent les tristes nouuelles de la perdition de son Royaume, & le tourmentassent par des prognostics qui n'auoient iamais esté veuz,dequoy il demeura si triste & si troublé, qu'il en deuint tout hors de son sens. L'idole de ceux de Chollola, qu'ils appelloient Quetzacoalt, annonça qu'il venoit vne gent estrange pour posseder ses Royaumes. Le Roy de Tezcuco, qui estoit grand Magicien & auoit accord auec le diable, vint vn iour visiter Moteçuma à heure extraordinaire, & l'asseura que ses Dieux luy auoient dit, qu'il y auoit de grandes pertes qui s'apprestoient pour luy & pour tout son Royaume. Plusieurs sorciers & enchanteurs luy en alloient dire autant, entre lesquels il y en eut vn qui luy

annonça fort particulierement ce qui luy aduint du depuis. Et comme il estoit auec luy, l'aduertit que les poulces des pieds & des mains luy deffailloient. Moteçuma ennuyé de telles nouuelles faisoit prendre tous ces sorciers: mais incontinent ils disparoissoient en la prison, dequoy il prenoit telle rage, que ne les pouuant tuer, il faisoit mourir leurs femmes & leurs enfans, & destruire leurs maisons & leurs moyẽs. Or se voyant importuné & agité de ces aduertissements, il voulut appaiser l'ire de ses Dieux, & pour ceste cause il s'efforça de faire apporter vne grande pierre, pour sur icelle faire de grands sacrifices. Pour en venir à bout il enuoya grand nombre de peuple pour l'amener auec des engins & instruments, lesquels ne la peurent aucunement mouuoir, bien que s'y estans obstinez ils y eussent rompu plusieurs engins. Mais comme ils perseueroient tousiours de la vouloir enleuer, ils ouyrent vne voix ioignant la pierre, qui disoit qu'ils ne trauaillassent point en vain, & qu'ils ne la pourroient point enleuer, pource que le Seigneur des choses creées ne vouloit plus que l'on fist ces choses là. Moteçuma ayant entendu cela, commanda que l'on fist les sacrifices en ce lieu, & disent que la voix parla derechef disant. *Ne vous ay ie pas dit, que ce n'est point la volõté du seigneur des choses creées, que cela se fasse, & afin que vous croyez qu'il est ainsi, ie me laisseray porter quelque peu, puis apres vous ne me pourrez mouuoir.* Ce qui aduint ainsi, car incontinent ils la menerent quelque peu d'espace, assez facilement, puis apres ils n'y peu-

rent que faire iusques à ce que par beaucoup de prieres, elle se laissa porter iusques à l'entrée de la Cité de Mexique, où subitement elle tomba dans le lac, & la recherchans, ne la peurent retrouuer, mais fut trouuée depuis au mesme lieu d'où ils l'auoient tirée, dequoy ils demeurerent tous confus, & espouuentez. En ce mesme tẽps apparut au Ciel vne flambe de feu tres-grande, & fort luysante en façon de pyramide laquelle commençoit à apparoistre à la minuit, & alloit tousiours montant, iusques au matin leuer du Soleil qu'elle demeuroit au Midy, où elle disparoissoit. Elle se monstra de ceste façon chasque nuict par l'espace d'vn an entier, & toutes les fois qu'elle apparoissoit le peuple iettoit de grands cris, comme ils auoient accoustumé, croyans que c'estoit vn presage de grand malheur. Il aduint mesme que le feu se prinst au Tẽple sans qu'il y eust aucun au dedans, ny hors proche d'iceluy ny qu'il y fust tombé aucun esclair ny tonnere. Surquoy les gardes s'estans escriées il y accourut grand nombre de peuple auec de l'eaüe, mais rien n'y peut remedier, tellement qu'il fut du tout consommé, & disent qu'il sembloit que le feu sortist des mesmes pieces de bois, & qu'il s'enflamboit d'auantage par l'eaüe que l'on y iettoit. L'on vid sortir vne Comette en plein iour, qui couroit du Ponent vers l'Orient, iettant grande quantité d'estincelles, & disent que sa figure estoit comme d'vne queüe, fort longue, ayant au commencement trois testes. Le grand lac qui estoit entre Mexique, & Tezcuco, sans qu'il y eust aucun vent, &

ſans tremblement de terre ou aucune autre cauſe apparante, commença ſoudainement à bouillir, & creurent tellement ces bouillons, que tous les edifices, qui eſtoient proches d'icelle, tomberent par terre. Ils diſent que l'on ouit en ce temps pluſieurs voix comme d'vne femme angoiſſée, qui diſoit quelques fois, *ô mes enfans ia eſt venu le temps de voſtre deſtruction, & d'autres fois diſoit, ô mes enfans, où vous porteray-ie, afin que vous ne vous acheuiez de perdre du tout*? Il apparut meſme diuers monſtres auec deux teſtes, qui eſtans portez deuant le Roy diſparoiſſoiét auſſi toſt. Tous ces monſtres furent ſurpaſſez par deux autres fort eſtranges, dont l'vn fut, que les peſcheurs du lac prindrent vn oiſeau grand comme vne grue, & de la couleur meſme, mais d'vne eſtrange façon, & non iamais veüe. Ils le porterent à Moteçuma, qui pour lors eſtoit au Palais qu'ils appelloient de pleur, & de dueil, lequel eſtoit tout tendu de noir: d'autant que comme il auoit pluſieurs Palais, pour la recreation, il en auoit auſſi pluſieurs pour le temps d'affliction, dont il eſtoit alors aſſez chargé & tourmenté, à cauſe des menaces que ſes dieux luy faiſoient, par de ſi triſtes aduertiſſements. Les peſcheurs arriuerent ſur le point de midy, & mirent deuant luy cet oiſeau, qui auoit au feſt de la teſte vne choſe comme luyſante, & tranſparente, en façon de miroir, ou Monteçuma veid les Cieux, & les eſtoilles, dequoy il demoura tout eſtonné, puis tournant les yeux au Ciel, & ne voyant point d'eſtoilles, recommença à regarder en ce miroir, où il veid qu'il venoit vn peuple en guerre de-

uers l'Orient, & qu'il venoit armé combatant, & tuant. Il fit appeller ses deuins, & pronostiqueurs, dont il en auoit vn grand nombre, lesquels ayans veu toutes ces choses, & ne sçachans donner raison de ce qui leur estoit demãdé, incontinent l'oiseau disparut, tellement qu'ils ne le veirent onques depuis, dont Moteçuma demeura fort triste & deconforté. L'autre prodige qui luy aduint, fut qu'vn laboureur qui auoit le renom d'homme de bien, le vint trouuer, & luy raconta qu'estant le iour de deuant à faire labourage, vn grand Aigle vint volant vers luy, qui le print en ses griffes, & sans le blesser, le porta en vne certaine cauerne, où il le laissa, prononçant cet Aigle ces paroles. *Tres puissãt seigneur, i'ay apporté celuy que tu m'as commandé.* Et l'Indien laboureur regarda de tous costez à qui il parloit, mais il ne veid personne. Alors il ouit vne voix qui luy dit, cognois-tu cet homme, que tu vois là estendu en terre, & regardant en icelle veid vn homme endormy & fort vaincu du sommeil auec les enseignes royalles, des fleurs en la main, & vn baston de senteurs & parfum ardant, comme ils ont accoustumé d'vser en ce pays, lequel ie laboureur regardant recogneut que c'estoit le grand Roy Moteçuma: parquoy il respondit incontinent, apres l'auoir regardé, *grand-Seigneur cestuy-cy ressemble à nostre Roy Moteçuma.* La voix recommença à dire, *tu dis vray, regarde quel il est, & comme tu le vois endormy, & assoupy sãs auoir soing des grãds maux & des trauaux qui luy sont preparez. Il est maintenent temps qu'il paye le grand nombre des offenses qu'il a fai-*

tes Dieu, & qu'il reçoiue la peine de ses tyrannies, & de son grand orgueil, & neãtmoins tu vois comme il a si peu de soucy de cela, & qu'il est si aueuglé en ses miseres, qu'il n'a desia plus de sentimẽt. Mais afin que tu le puisses mieux voir, pren ce baston de senteurs qu'il tient ardant en sa main, & luy mets contre le visage & lors tu verras qu'il ne le sentira pas. Le pauure laboureur n'osa approcher, ny faire ce que l'on luy disoit, pour la grand' crainte qu'ils auoient tous de ce Roy, mais la voix recommença à dire, *N'ayes point de crainte, car ie suis sans comparaison plus que ce Roy, ie le puis destruire, & le deffendre: parquoy fais ce que ie te commãde.* Sur ce commandement le paysan pred ce baston d'odeurs, de la main du Roy, & luy mit ardent contre le nez, mais il ne se mouua, ny monstra aucun sentiment. Cela fait la voix luy dist que puis qu'il voyoit, combien ce Roy estoit endormy, qu'il l'allast resueiller, & luy racontast ce qu'il auoit veu. Alors l'Aigle par le mesme commandement reprint l'homme en ses griffes, le remettant au propre lieu, où il l'auoit prins, & pour accomplissement de ce qui luy auoit esté dit, venoit-là pour l'en aduertir. Ils disent qu'alors Moteçuma se regarda au visage, & trouua qu'il l'auoit bruslé, ce qu'il n'auoit iusques alors senty, dequoy il demeura extremement triste & ennuyé. Il peut estre que ce que le rustique raconta luy estoit arriué, en imaginaire vision, & n'est pas incroyable, que Dieu ordonna par le moyen d'vn bon Ange, ou permist par le moyen du mauuais, qu'on donnast cest aduertissement au rustique, pour le chastiement du Roy, quoy qu'infidelle: veu que nous

nous lisons en la diuine Escriture, que des hommes infidelles, & pecheurs, ont eu de semblables apparitions, & reuelations, comme Nabuchodonosor, Balaam & la Pythonisse de Saul. Et quand quelque chose de ces apparitiōs ne seroit arriué si expressement, à tout le moins il est certain que Moteçuma eut beaucoup de grandes tristesses & fascheries, pour plusieurs & diuerses reuelations qu'il eut, que son Royaume & sa loy se deuoient bien tost acheuer.

Daniel.2.
Num.22.
3.Reg.28.

De la nouuelle que Moteçuma receut de l'ariuée des Espagnols en sa terre, & de l'Ambassade qu'il leur enuoya.

CHAP. XXIIII.

AV quatorziesme an du regne de Moteçuma, qui fut l'an de nostre Sauueur mil cinq cens dixsept, apparurēt en la mer du Nort des nauires, & des hommes descēdans, dequoy les subiets de Moteçuma furent beaucoup esmerueillez, & voulans s'enquerir, & se satisfaire d'auantage qui ils estoient, ils furent aux nauires dās des canoes, portans plusieurs rafraischissements de viandes, & d'estoffes à faire des habits, faignans de les leur aller vendre. Les Espagnols les recueillirent en leurs nauires, & en payemens de leurs viandes, & estoffes qui leur furent aggreables, ils leur donnerent des chaines de pierres fausses, rouges, azurees, vertes, & iaunes, que les Indiens croyoient estre

pierres precieuſes.Et les Eſpagnols s'informans qui eſtoit leur Roy, & de ſa grande puiſſance, leur donnerent congé,en leur diſant qu'ils portaſſent ces pierres à leur ſeigneur,& luy diſſent que pour le preſent ils ne pouuoient l'aller voir, mais qu'incontinent ils retourneroient & le viſiteroient. Ceux de la coſte allerent incontinent à Mexique auec ce meſſage, portans la repreſentation de tout ce qu'ils auoient veu depeinte en des draps qu'ils auoient, tant des nauires, des hommes,que des pierres qu'ils leur auoient données. Le Roy Moteçuma demeura par ce maſſage fort penſif, & leur commanda qu'ils ne le diuulgaſſent, & ne le diſſent à perſonne. Le iour enſuyuant il aſſembla ſon Conſeil, & leur ayant monſtré les draps, & les chaînes, mit en deliberation ce qu'il deuoit faire, où il fut reſolu de donner ordre à toutes les coſtes de la mer, que les habitans y fuſſent au guet,& que quelque choſe qu'ils veiſſent,ils en aduiſaſſent incontinent le Roy. L'annee enſuyuante, qui fut au commencement de l'an mil cinq cens dixhuict,ils veirent paroiſtre en la mer la flotte où eſtoit le Marquis del Vallé, Dom Fernande Cortes, auec ſes compagnons, nouuelle qui troubla beaucoup Moteçuma, & conſultant auec les ſiens,ils dirent tous que ſans faute leur ancien & grand ſeigneur Quetzalcoalt eſtoit venu, lequel leur auoit dit qu'il retourneroit du coſté d'Oriẽt, où il s'en eſtoit allé. Il y auoit entre les Indiens vne opinion, qu'vn grand Prince les auoit au temps paſſé laiſſez, & promis qu'il retourneroit, de l'origine & fon-

dement de laquelle opinion ſera dit en vn autre lieu. C'eſt pourquoy ils enuoyerent cinq principaux Ambaſſadeurs, auec des preſens riches, pour le congratuler de ſa venue, leur diſans qu'ils ſçauoient bien que leur grand ſeigneur Quetzalcoalt venoit là, & que ſon ſeruiteur Moteçuma l'enuoioit viſiter, ſe tenant pour ſon ſeruiteur. Les Eſpagnols entendirent ce meſſage par le moyen de Marina Indienne qu'ils menoient auec eux, & ſçauoit la langue Mexiquaine, & Fernande Cortes, trouuant que c'eſtoit vne bonne occaſion pour leur entrée, commanda que l'on luy ornaſt fort bien ſa chambre, & eſtant aſſis auec grande authorité, & ornement, fit entrer les ambaſſadeurs, leſquels n'obmirent rien de l'humilier, ſinon de l'adorer pour leur Dieu. Ils luy firent leur ambaſſade, diſans que ſon ſeruiteur Moteçuma l'enuoioit viſiter, & qu'il tenoit le pays en ſon nom, comme ſon lieutenant, qu'il ſçauoit bien que c'eſtoit le Topilçin, qui leur auoit eſté promis, il y auoit pluſieurs ans, lequel les deuoit venir reuoir. Par ainſi qu'ils luy apportoient les habits qu'il auoit accouſtumé de porter, quand il conuerſoit auec eux, le ſupplians qu'il les receut pour aggreables, en luy offrans pluſieurs preſents de grande valeur. Cortes reſpondit receuant les preſents, & donnant à entendre, qu'il eſtoit celuy qu'ils diſoient, dequoy ils demeurerent fort contens, & ſe voyans receus & traittez de luy amiablement, (car en cela, auſſi bien qu'es autres choſes, ce valeureux Capitaine a eſté digne de loüange,) que ſi l'entre-

prinse eust passé outre, qui estoit de gaigner par amitié ce peuple, il semble qu'il s'estoit offert la meilleure occasion, que l'on pourroit imaginer, pour assubiettir ceste terre à l'Euangile par paix, & par amitié: mais les pechez de ces cruels homicides & esclaues de Satan, vouloient estre chastiez du Ciel, comme aussi ceux de plusieurs Espagnols, qui n'estoient pas en petit nombre. Ainsi les hauts iugements de Dieu disposerent le salut de ces peuples, ayans premierement retranché les racines endommagees, & comme dit l'Apostre, la mauuaistié & aueuglement des vns, fut la saluation des autres. En fin le iour d'apres l'Ambassade susdite, tous les Capitaines & principaux de la flote vindrent dans l'Admiralle, & entendans l'affaire, & cōbien ce Royaume de Motecuma estoit puissant, & riche, il leur sembla que c'estoit chose conuenable d'obtenir reputation d hommes braues & vaillans enuers ce peuple, & que par ce moyen encor qu'ils fussent peu, ils seroient craints, & receus en Mexique. A ceste fin ils deschargerent toute l'artillerie des nauires, & comme c'estoit chose qui iamais n'auoit esté ouye par les Indiens, ils demeurerent aussi espouuantez que si le Ciel fust tombé sur eux. Apres les Espagnols se mirent à les deffier, afin qu'ils combattissent auec eux, & les Indiens ne s'y osans hazarder, ils les battirent, & mal-traitterent, leur monstrans leurs espees, lances, pertuisanes, & autres armes, dont ils les espouuanterent beaucoup. Les pauures Indiens furent pour cet effect si crain-

Rom. 11.

tifs &eſpouuentez qu'ils changerent d'opinion, diſans que leur ſeigneur Topilcin ne venoit point en ceſte troupe Mais que c'eſtoyent quelques Dieux leurs ennemis qui venoyent là pour les deſtruire. Quand les Ambaſſadeurs retournerent en Mexique, Motecuma eſtoit en la maiſon de l'audience, & auant qu'ils luy donnaſſent l'ambaſſade, le malheureux commanda de ſacrifier en ſa preſence vn nombre d'hommes, puis auec le ſang des ſacrifiez arrouſer les ambaſſadeurs, pẽſant par ceſte ceremonie (qu'ils auoyẽt accouſtumé de faire en de ſolemnelles ambaſſades) auoir bonne reſponce. Mais ayant entendu le rapport & information de la forme des nauires, hommes, & armes, il demeura tout confus & perplex: puis ayant eu conſeil là deſſus, ne trouua autre meilleur moyen, que procurer d'empeſcher l'entree à ces eſtrangers, par les arts magiques, & coniurations, Ils auoyent accouſtumé ſouuent de ſe ſeruir de ces moyens, d'autant qu'ils auoyent grande communicatiõ auec le Diable, par l'ayde duquel ils obtenoyent quelquesfois des effects eſtranges. Ils aſſemblerent donc tous les ſorciers, magiciens, & enchãteurs, & perſuadez de Moteçuma prindrent en leur charge de faire retourner ces gens là à leurs pays. Pour cet effect ils furent en certain lieu, qui leur ſembla eſtre propre, pour inuoquer les Diables, & exercer leurs arts, choſe digne de conſideration. Ils firent tout ce qu'ils peurent, & ſceurent, mais voyans que nulle choſe ne pouuoit empeſcher les Chreſtiens, ils furent vers le Roy, luy diſans que ceux-là

eſtoient plus qu'hommes, pource que rien ne les endommageoit, pour toutes leurs coniurations & enchantements. Alors Moteçuma ſ'aduiſa d'vne autre ruſe, qui fut que feignant d'eſtre fort content de leur venüe, il enuoya commander à tous ſes Royaumes qu'ils ſeruiſſent ces Dieux celeſtes qui eſtoient venus en leur terre. Tout le peuple eſtoit en grand triſteſſe & ſurſaut, & venoient ſouuent nouuelles que les Eſpagnols ſ'enqueroient ſouuent où eſtoit le Roy, de ſa façon de viure, de ſa maiſon & de ſes moyens. Il eſtoit extremement faſché de cela, & luy conſeilloient les ſiens, & d'autres Negromanciens qu'il ſe cachaſt luy offrans à ceſte fin de le mettre en lieu, où creature ne le pourroit iamais trouuer. Cela luy ſembla choſe vile, parquoy il ſe determina à les attendre, encor que ce fuſt en mourant. En fin il ſortit de ſes maiſons & palais Royaux pour loger en d'autres, les laiſſans pour loger ces Dieux, cóme ils diſoient.

De l'entree des Eſpagnols en Mexique.

CHAP. XXV.

IE ne pretens point traitter les faits & geſtes des Eſpagnols qui conqueſterẽt la neufue Eſpagne, ny les aduentures eſtrangers qui leur arriuerent, ny le courage & valeur inuincible de leur Capitaine Dõ Fernande Cortez, d'autãt que de cela il y a beau-

coup d'hiſtoires & relations, comme celles que le meſme FernandeCortés eſcriuit à l'Empereur Charles V. bien qu'elles ſoient d'vn ſtile rond & aſſez eſloigné d'arrogance, leſquels donnent ſuffiſante cognoiſſance de ce qui paſſa, en quoy il fut digne de perpetuelle memoire: mais ſeulemẽt pour accomplir mon intention, il reſte de dire ce que les Indiens racontent de ceſt affaire, ce qui n'a eſté iuſques auiourd'huy redigé par eſcrit en noſtre vulguaire. Moteçuma donc ayant entendu les victoires du Capitaine, & qu'il venoit ſ'aduançant pour ſa conqueſte, qu'il ſ'eſtoit cõfederé & ioint auec ceux de Tlaſcalla ſes capitaux ennemis, & auoit chaſtié rudement ceux de Chollola ſes amis, ſ'imagina de le tromper ou eſprouuer en luy enuoyant vn homme principal, veſtu & accommodé des meſmes ornemens & enſeignes Royales, qui feigniſt eſtre Moteçuma, laquelle fiction ayant eſté deſcouuerte au Marquis par ceux de Tlaſcalla qui l'accompagnoient, le renuoya apres l'auoir doucement & prudemment reprins de l'auoir ainſi voulu tromper, dequoy Moteçuma demeura tellement confus, que pour la crainte de cela il retourna à ſes premieres imaginations de vouloir faire retirer les Chreſtiens, par le moyen & inuocation des enchanteurs & ſorciers. Parquoy il aſſembla vn plus grand nombre d'iceux qu'il n'auoit fait la premiere fois, en les menaçant que s'ils retournoient vers luy ſans accomplir ſon commandement, il n'en reſchapperoit vn ſeul, à quoy ils promirent d'obtemperer. Et pour ceſt effect tous les officiers du diable s'en

allerent au chemin de Chalco,qui eſtoit par où deuoient paſſer les Eſpagnols, où montans au feſt d'vne coſte, leur apparut Tezcalipuca, vn de leurs principaux Dieux, comme venant deuers le camp des Eſpagnols, en l'habit de Chalcas, qui auoit les tetins ceints auec huict tours d'vne corde de ionc, il venoit comme hors de ſoy & comme vn homme inſenſé & enyuré de rage & de furie. Arriué qu'il fut à l'eſcadron des Negromanciens & ſorciers, il s'arreſta & leur diſt en grand colere *Pourquoy vous autres reuenez-vous icy, qu'eſt-ce que Moteçuma pretend faire par voſtre moyen? Il s'eſt trop tard aduiſé: car deſia il eſt determiné, que l'on luy oſte ſon Royaume & ſon honneur, auec tout ce qu'il poſſede, pour punition des grandes tyrannies qu'il a commiſes contre ſes vaſſaux, n'ayant pas gouuerné cõme ſeigneur, mais comme traiſtre & tyran.* Les enchanteurs alors oyans ces paroles, cogneurent que c'eſtoit leur idole, & s'humilians deuant luy, luy baſtirent à l'inſtant au meſme lieu veu autel de pierre, qu'ils couurirent de fleurs qu'ils cueillirent à l'entour, luy au contraire ne faiſant point d'eſtat de ces choſes commença derechef à les tancer, diſant: *Qu'eſtes-vous venus faire icy traiſtres, retournez, retournez incõtinent & regardez Mexique, à fin que vous entẽdiez ce qui doit aduenir d'elle.* Et diſent qu'ils ſe retournerent deuers Mexique pour la regarder, & qu'ils la virent bruſlante & toute enflambée de viues flames. Alors le diable diſparut, & eux n'oſans paſſer plus outre, firent ſçauoir cela à Moteçuma. Ce qu ayant entendu, il fut vn long temps ſans parler, regardãt penſif en terre, puis diſt, que ferons nous donc,

ſi les Dieux & nos amis nous delaiſſent, & qu'au contraire ils aident & fauoriſent nos ennemis? Ie ſuis deſia reſolu, & nous deuons tous reſoudre à ce point, que arriue ce qui pourra arriuer, nous ne deuons point fuir ny nous cacher, ny monſtrer aucun ſigne de coüardiſe. I'ay ſeulement pitié des vieillards & des petits enfans qui n'ont ny pieds ny mains pour ſe deffendre, & diſant cela ſe teut, pource qu'il commençoit à ſe tranſporter en extaſe. En fin le Marquis ſ'approchant de Mexique, Moteçuma ſ'aduiſa de faire de neceſſité vertu, & ſortit pour le receuoir cõme à trois ou quatre lieües de la Cité, allant d'vne graue majeſté, porté ſur les eſpaulles de quatre ſeigneurs, & eſtant couuert d'vn riche poelle d'or & de plumeries. Lors qu'ils ſ'entrerencontrerent, Motecuma deſcendit, & tous deux ſe saluerent l'vn l'autre fort courtoiſement: Dom Fernande Cortés luy diſt qu'il ne ſe ſouciaſt de rien, & qu'il n'eſtoit là venu pour luy oſter ſon Royaume, ny diminuer ſon authorité. Motecuma logea Cortés & ſes conpagnons en ſon palais Royal, qui eſtoit fort magnifique, & luy s'en alla loger en d'autres maiſons priuées qu'il auoit. Les ſoldards deſchargerent ceſte nuict-là l'artillerie par reſiouiſſance, dequoy les Indiens s'eſpouuenterent beaucoup, n'eſtans pas accouſtumez d'ouyr vne telle muſique. Le iour enſuiuant Cortés fit aſſembler Motecuma & les ſeigneurs de ſa Cour en vne grande ſale, où luy eſtant aſſis en vne haute chaire, leur diſt qu'il eſtoit ſeruiteur d'vn grand Prince qui les auoit enuoyez en ces pays pour

faire de bonnes œuures, & qu'ayant trouué en iceluy ceux de Tlaſcalla qui eſtoient ſes amis, leſquels ſe plaignoient fort des torts & griefs que ceux de Mexique leur faiſoient continuellement, à ceſte occaſion il vouloit entendre lequel d'entr'eux auoit le tort, à fin de les appointer enſemble, pour de là en auant ne ſe trauailler & guerroyer les vns les autres, & que cependant luy & ſes freres (qui eſtoient les Eſpagnols) demeureroient touſiours là ſans les endõmager, au cõtraire les aideroient en ce qu'ils pourroient. Il mit peine de faire bien entendre ce diſcours à tous, ſe ſeruant de ces interpretes & truchements. Ce qu'entendu par le Roy & les autres ſeigneurs Mexiquains, ils furent extremement contens, & monſtrerent grands ſignes d'amitié à Cortés & aux ſiens. Pluſieurs ſont d'opinion que s'ils euſſent ſuiuy l'affaire comme ils l'auoient commencé ce iour là, ils euſſent peu facilement ordonner du Roy & du Royaume pour leur donner la loy de Chriſt ſans grande effuſion de ſang. Mais les iugemẽts de Dieu ſont grands, & les pechez des deux parties eſtoient en grand nombre, par ainſi n'ayans ſuyui leur pointe l'affaire fut differé, combien qu'en fin Dieu fit miſericorde à ceſte nation, luy communiquant la lumiere de ſon ſainct Euangile, apres auoir fait iugement & punition de ceux qui le meritoient, & qui auoient trop enormement offenſé la diuine reuerence. Tant y a que quelques occaſions s'eſmeurent, dont pluſieurs plaintes, griefs & ſoupçons, naſquirent d'vn coſté, & d'autre. Ce que voyant Cortés, & que

les volontez des Indiens commençoient à se distraire d'eux : il luy sembla necessaire de s'asseurer, en mettant la main sur le Roy Moteçuma, lequel fut saisi, & mis les fers aux pieds, acte certes espouuentable au monde, & qui est esgal à l'autre sien, d'auoir bruslé ses nauires, & s'estre enclos au milieu de ses ennemis, pour vaincre ou pour mourir. Le pire fut que à cause de la venue inopinée d'vn Pamphilo Naruaes en la *vera Crux* pour alterer & mutiner le pays fut de besoing que Cortés s'absentast de Mexique, & qu'il laissast le pauure Moteçuma entre les mains de ses compaignons, qui n'auoient pas la discretion, ny la moderation telle que luy, par ainsi l'affaire vint à telle dissension qu'il n'y eut plus aucun moyen de faire paix.

De la mort de Moteçuma, & sortie des Espagnols de Mexique.
CHAP. XXV.


ORS que Cortez estoit absent de Mexique, celuy qui estoit demeuré son Lieutenant fut d'opinion de donner vn rude chastiement aux Mexiquains, & fit tuer vn grand nombre de la noblesse en vn bal qu'ils firent au palais, qui fut si excessif que tout le peuple se mutina, & d'vne furieuse rage prindrent les armes pour se venger & tuer les Espagnols. Par ainsi ils les assiegerent au palais, les pressans de si pres que le dommage que les Espagnols leur faisoient de leur artillerie & de leurs arbalestes, ne les pou-

uoit diſtraire, ny faire retirer de leur entrepriſe à quoy ils perſiſterent par plusieurs iours leur empeſchans les viures ſans permettre qu'il y entraſt ou ſortiſt aucune creature. Ils ſe battoient auec des pierres, des dards à ietter, à leur façon, des eſpeces de lances qui ſont comme des fleſches, ou il y a quatre ou ſix raſoirs tres-aigus, qui ſont telles, que les hiſtoires racontent, qu'en ces guerres vn Indien d'vn coup de ces raſoirs emporta preſque tout le col d'vn cheual, & comme ils combattoient vn iour en ceſte reſolution & furie, les Eſpagnols pour les faire ceſſer, firent monter Motecuma, auec vn autre des principaux ſeigneurs Mexiquains, au haut d'vne platte forme de la maiſon, couuerts des rondelles de deux ſoldats qui eſtoient auec eux. Les Mexiquains voyans leur Seigneur Motecuma ſ'arreſterent & firent grand ſilence. Alors Motecuma leur fit dire, par ce Seigneur principal, qu'ils ſ'appaiſaſſent, & qu'ils ne fiſſent la guerre aux Eſpagnols, puis qu'ils voyoient, que luy eſtant priſonnier cela ne leur pouuoit proffiter. Ce qu'eſtant entendu par vn ieune homme appellé Quicuxtemoc, lequel ils parloient deſia d'eſlire pour leur Roy, diſt à haute voix à Motecuma, qu'il ſe retiraſt, comme vn villain, que puis qu'il auoit eſté ſi couard, que de ſe laiſſer prendre, ils ne luy debuoient plus obeyr, mais pluſtoſt luy donner le chaſtiement qu'il meritoit, l'appellant femme pour plus grande ignominie, & commenca alors à enfoncer ſon arc, & à tirer contre luy, & le peuple recommenca à ietter des pierres, & pourſuyure leur

combat. Plusieurs disent qu'alors Motecuma fut frappé d'vn coup de pierre,dont il mourut, les Indiens de Mexique afferment le contraire, mais qu'il mourut depuis de la facon que ie diray incontinent. Aluaro & le reste des Espagnols se voyans si pressez enuoyerent donner aduis au Capitaine Cortez, du grand danger, où ils estoient, lequel ayant auec vne merueilleuse dexterité & valeur,donné ordre en l'affaire de Naruacs, & recueilly pour luy la plus grande partie de ses hommes, vint à grandes iournees secourir les siens en Mexique, où attendant le temps que les Indiens se reposoient (car c'estoit leur vsage en la guerre, de se reposer de quatre iours en quatre iours) il s'aduança vn iour par grande ruze & magnanimité, tellement que luy & ses gens entrerent au Palais, où les Espagnols s'estoient fortifiez, parquoy ils monstrerent plusieurs signes de resiouissance, en deschargeant l'artillerie : mais comme la rage des Mexiquains s'augmentoit, & qu'il n'y auoit nul moyen de les appaiser, mesmes que les viures leur deffailloient du tout, sans qu'ils eussent esperance de pouuoir plus se deffendre, le Capitaine Cortez delibera de sortir vne nuit sans bruit. Parquoy ayant fait des ponts de bois, pour passer deux grands courants d'eaüe fort dangereux, il sortit sur la minuict auec tout le plus grand silence qu'il peut. & ayant ià la plus part de ses gens passé le premier pont, ils furent apperceus d'vne Indienne auant que de passer le second, qui s'en alla criant que leurs ennemis s'en fuioient, à laquelle voix s'assem-

bla, & accourut tout le peuple d'vne terrible furie, tellement que passant le second pont, ils furent tellement chargez & pressez, qu'il demeura plus de trois cens hommes morts & blessez en vn lieu, où est auiourd'huy vn petit hermitage, que fort mal à propos l'on appelle auiourd'huy des martyrs. Plusieurs des Espagnols pour conseruer l'or & les ioyaux, qu'ils auoient ne peurent eschapper, & d'autres retardans pour le recueillir, & apporter, furent prins par les Mexiquains, & cruellement sacrifiez deuant leurs idoles. Les Mexiquains trouuerent le Roy Motecuma mort, & blessé comme ils disent de coups de poignards, qui est leur opinion, que ceste nuit les Espagnols le tuerent auec d'autres seigneurs. Le marquis en la relation, qu'il enuoya à l'Empereur dit au contraire, & que les Mexiquains luy tuerent celle nuit vn fils de Motecuma, qu'il emmenoit auec d'autres seigneurs, disant que toute la richesse d'or, pierres, & d'argent, qu'ils emportoient tomba au lac, où iamais du depuis ne parut. Quoy qu'il en soit Motecuma finit miserablement, & paya au iuste iugement du Seigneur des Cieux ce qu'il meritoit, pour son grand orgueil, & tyrannie. Car son corps estant venu en la puissance des Indiens, ils ne voulurent luy faire les obseques de Roy, non pas d'homme commun, ains le ietterent par grand mespris & collere. Vn sien seruiteur ayant pitié du malheur de ce Roy, qui auoit esté auparauant craint & adoré comme Dieu, luy fit là vn feu, & mit ses cendres, où il peut, en vn lieu assez mesprisé. Retournant dõc

aux Eſpagnols qui eſchapperent,ils furent grandement fatiguez & trauaillez, pour ce que les Indiens les ſuyuirent obſtinemẽt deux ou trois iours, ſans les laiſſer repoſer vn moment, & alloient ſi fatiguez à cauſe du peu de viures, que bien peu de grains de mays eſtoient departis entre eux, pour leur manger. Les relations des Eſpagnols, & des Indiens ſ'accordent, que noſtre Seigneur les deliura en cet endroit miraculeuſement la mere de miſericorde, & royne des Cieux, Marie les deffendant en vne montaignette, où à trois lieües de Mexique eſt auiourd'huy fondee vne egliſe, en memoire de cela auec tiltre de noſtre Dame de ſecours. Ils ſe retirerent vers leurs anciens amis de Tlaſcalla, où ils ſe retirerent par leur ayde, & par la valeur, & ruze de Fernande Cortés, puis retournerent faire la guerre en Mexique par eaüe, & par terre, auec l'inuention des brigantins qu'ils mirent dans le lac, & apres pluſieurs combats & plus de ſoixante dangereuſes batailles, ils gagnerent du tout la Cité de Mexique le iour de ſainct Hippolyte treizieſme du mois d'Aouſt mil cinq cents vingt & vn. Le dernier Roy des Mexicquains ayant obſtinement ſouſtenu la guerre, en fin fut prins en vne grande Canoe, où il ſ'enfuioit, lequel eſtant amené, auec quelques autres des principaux ſeigneurs deuant Fernande Cortez, le roytellet d'vne eſtrange magnanimité, ſaccant vne dague ſ'approcha de Cortez, & luy diſt, *iuſques auiourd'huy i'ay faict ce que i'ay peu pour la deffenſe des miens, maintenant ie ne ſuis plus obligé à faire d'auantage que de te donner ceſte*

dague pour me tuer d'icelle. Cortés luy respondit, qu'il ne le vouloit pas tuer, & que ce n'auoit point esté son intention de les endommager, mais que leur obstination si folle estoit coupable de tant de mal,& de la persecution, qu'ils auoient soufferte : qu'ils scauoient bien combien de fois il les auoit requis de paix, & d'amitié, puis commanda qu'on les gardast, & qu'on le traictast fort bien luy & les autres,qui estoient eschappez Plusieurs choses aduindrẽt en ceste cõqueste de Mexique,estranges & admirables, car ie ne tiens point pour mẽsonge ny pour additiõ, ce que disent plusieurs,qui escriuent que Dieu fauorisa l'affaire des Espagnols par plusieurs miracles, d'autant qu'il leur estoit impossible de vaincre tãt de difficultez,sans la faueur du Ciel, & de s'assubiectir au commencement ceste terre,auec si peu d'hommes. Car combiẽ que nous autres fussions pecheurs,& indignes de telle faueur,toutesfois la cause de nostre Dieu,la gloire de nostre foy,le bien de tant de milliers d'ames, cõme estoient ces nations,que le seigneur auoit predestinées,requeroient que pour paruenir à ce changement que nous voyons à present arriué, il y suruint des moyens supernaturels,& propres à celuy qui appelle à la cognoissance de luy les aueugles,& les prisonniers, & leur donne la lumiere & liberté par son S.Euangile,& afin que l'on puisse mieux entendre cecy, & y adiouster foy ie racõteray quelques exemples qui me semblent à propos de ceste histoire.

De quelques miracles que Dieu a monstrez és Indes en faueur de la foy, sans le merite de ceux qui les firent

CHAP. XXVII.

SAincte Croix de la Syerre est vne prouince fort grande, & fort eslongnée, au Royaume du Peru; qui s'auoysine auec diuerses nations d'infideles, lesquels n'ont point encor la lumiere de l'Euangile, si depuis le temps que i'en suis party, les peres de nostre cõpagnie, qui sont là pour cet effet ne leur ont enseigné. Toutesfois ceste prouince de saincte Croix est Chrestienne, & y a plusieurs Espagnols & Indiens baptisez en grand nombre. La façon comment le Christianisme y entra fut telle. Vn soldat de mauuaise vie, resident en la prouince de Charcas craignant la iustice, qui pour ses delits le recherchoit, entra bien auant dans le pays, & fut recueilly gratieusement des barbares de ceste contrée, & voyant l'Espagnol qu'ils enduroient alors vne grande necessité par faute d'eaüe, & que pour faire pleuuoir, ils faisoient beaucoup de ceremonies superstitieuses, comme ils ont accoustumé, il leur dist que s'ils vouloienr faire ce qu'il leur diroit, qu'incontinent ils auroient de l'eaüe, ce qu'ils s'offrirent de faire fort volontairement. Alors le soldat fit vne grande Croix, qu'il planta en vn lieu eminent, leur disant, qu'ils fissent là leur adoration,

& qu'ils demandassent de l'eaüe,ce qu'ils firent Chose merueilleuse, incontinent tomba de l'eaüe si abondamment, que les Indiens prindrent telle deuotion à la saincte Croix, qu'ils auoient recours à icelle, pour toutes leurs necessitez, & obtenoient tout ce qu'ils demandoient, tellement qu'ils rompirent leur idoles & commencerent à porter les Croix pour enseignes, & à demander des predicateurs qui les enseignassent,& baptisassent. Pour ceste occasion la prouince a esté iusques auiourd'huy appellee, sainte Croix de la Syerre. Mais afin que l'on voye par qui Dieu faisoit ces merueilles, il ne sera mal à propos de dire comment ce soldat, apres auoir quelques années fait ces miracles d'Apostre, n'ayant point toutesfois amendé sa vie, sortit de la prouince des Charcas, & continuant ses mauuaises façons de faire fut mis publiquement au gibet en Pottosi. Polo qui le cognoissoit, escrit tout cecy comme chose notoire, & qui arriua de son temps. Cabeca de Vaça, qui fut depuis gouuerneur au Paraguey escript en la peregrination estrange, qui luy aduint en la Floride, auec deux ou trois autres compagnons, qui resterent seuls d'vne armée; où ils passerent dix ans auec les barbares cheminans, & penetrans iusques à la mer du Sud,& est autheur digne de foy, que les barbares, les forceans de guarir certaines maladies, les menaçans que s'ils ne le faisoient qu'ils leur osteroient la vie, d'autre part ne sçachans aucune partie de medecine, & n'ayans aucuns appareils pour l'exercer, forcez de la necessité,

ſe firent medecins euangeliques, diſans les oraiſons de l'Egliſe, & faiſans le ſigne de la Croix, au moyen dequoy ils guarirent ces malades, pour le bruit, & renommée dequoy ils furent contraints, d'exercer ceſte office par toutes les villes où ils paſſoient, qui furent innumerables, enquoy le Seigneur les aida miraculeuſement, de ſorte qu'ils eſtoient eux meſmes eſmerueillez pour eſtre de vie commune, voire l'vn deux vn negre; Lancero eſtoit vn ſoldat au Peru, duquel'on ne ſcait d'autres merites, que d'eſtre ſoldat, il diſoit ſur les playes certaines bonnes parolles, & faiſant le ſigne de la Croix les guariſſoit incontinent; d'où l'on diſoit comme par prouerbe le pſalme de Lancero. Eſtant examiné par ceux qui tiennent rang & ont authorité en l'Egliſe, ſon office, & ſes œuures furent approuuees. Quelques perſonnes dignes de foy racontent, & I'ay ouy dire meſmes, qu'en la cité de Cuſco, lors que les Eſpagnols y eſtoient aſſiegez & preſſez de ſi pres, que ſans l'aide du Ciel il leur eſtoit impoſſible d'en pouuoir eſchapper; les Indiens iettoient du feu ſur les toicts des maiſons, où s'eſtoient retirés les Eſpagnols, qui eſt l'endroit où eſt auiourd'huy baſtie la grande Egliſe: & bien que le toict fuſt de certaine paille, qu'ils appellent là chicho, & que les flambeaux qu'ils y iettoient deſſus eſtoient de bois de pin fort rameux & fort gros, toutesfois iamais aucune choſe ne print en feu, ny ne fut bruſlée, à cauſe qu'il y auoit vne Dame en haut qui eſtaignoit le feu incontinent, & cela fut viſiblement apperceu des Indiens, qui

le referérent depuis en estans fort esmerueillez. L'on sçait de certain, par les relations de plusieurs,& par les histoiresqui en sont escrites, qu'en diuerses batailles, que les Espagnols eurent, tant en la neufue Espagne qu'au Peru, les Indiens cõtraires veirent en l'air vn cheualier, monté sur vn cheual blanc, vne espée en la main, combattant pour les Espagnols, d'où est venue la grande veneration, qu'ils portent aux Indes au glorieux Apostre S. Iacques. D'autresfois ils veirent en quelques batailles l'image de nostre Dame, de laquelle les Chrestiens ont receu, en ces parties, d'incomparables faueurs, & benefices, que si l'on racontoit par le menu toutes les œuures du Ciel comme elles sont aduenues, ce seroit vn discours fort long. Il suffit d'auoir dit cecy à l'occasion de la grace que la Royne de gloire fit aux nostres, lors qu'ils estoient pressez & poursuyuis des Mexiquains, ce que i'ay mis en auant afin de faire entendre, que nostre Seigneur a eu soucy de fauoriser la foy, & religion Chrestienne, defendant ceux qui la tenoient, encore que par aduanture ils ne meritassent pas par leurs œuures, de telles faueurs & benefices du Ciel. C'est pourquoy l'on ne doit pas condemner si absoluemẽt toutes ces choses, des premiers conquerans des Indes, ainsi que quelques religieux, & hommes doctes ont faict, par vn bon zele sans doute, mais par trop affecté; car combien qu'en la plus part ils furent hommes auares, aspres, & fort ignorãs de la façon de proceder que l'on deuoit obseruer, entre les infideles, qui iamais n'auoient offencé les Chrestiens, toutesfois l'on ne peut pas

nier, que de la part des infideles, il n'y ait eu beaucoup de mauuaiſtié contre Dieu, & contre les noſtres, ce qui les contraignit vzer de rigueur, & de chaſtimẽt. Et ce qui eſt d'auãtage, le Seigneur de tous, encor que les fideles fuſſent pecheurs, voulut fauoriſer leur cauſe & party, pour le bien des infideles meſmes, qui depuis ſe debuoient conuertir au ſainct Euangile par ceſte occaſion: car les chemins de Dieu ſont haut, & leurs traces merueilleuſes.

De la façon que la diuine prouidençe diſpoſa les Indes, pour y donner entree, à la Religion Chreſtienne.

CHAP. XXVIII.

IE mettray fin à ceſte hiſtoire des Indes, declarant le moyen admirable par lequel Dieu diſpoſa, & prepara l'entrée de l'Euangile, en icelles, ce que l'on doit biẽ cõſiderer, afin de louer & recognoiſtre la prouidence & bonté du Createur. Chacun pourra entẽdre par la relatiõ, & diſcours que i'ay eſcrit en ces liures, tant au Peru, comme en la neufue Eſpagne, lors que les Chreſtiens y mirent premierement le pied, ces Royaumes & Monarchies eſtoient paruenues au ſommet: & periode de leur puiſſance; veu que les Inguas poſſedoient au Peru depuis le Royaume de Chillé iuſques plus outre que

Quitto, qui sont mil lieues de pays suiui. Estans si abōdans en or & argent, somptueux seruices, & autres choses que rien plus, comme en Mexique Moteçuma commandoit depuis la mer Oceane, du Nort, iusques à la mer du Sud, estant craint, & adoré non pas comme homme, mais plustost comme Dieu : Ce fut alors que le treshaut Seigneur iugea, que ceste pierre de Daniel qui rompit les Royaumes, & Monarchies du monde rompist aussi ceux de cet autre nouueau monde. Et tout ainsi comme la loy de Christ vint quand la Monarchie Romaine estoit paruenue à son sommet, ainsi en aduint il és Indes Occidentales, & vrayement appercoit-on en cela vne vraye prouidence du Seigneur. Car n'y ayant lors au monde, c'est à dire en Europe, qu'vn chef & seigneur temporel, ainsi que les sacrez Docteurs le remarquent, cela fut cause que l'Euangile se peut facilement cōmuniquer à tant de peuples & nations, ce qui est aussi arriué és Indes ou ayans donné la cognoissance de Christ aux chefs & monarques de tant de Royaumes, cela fut cause que par apres plus facilement l'on communiqua l'Euangile à tout le peuple, voire y a icy vne chose particuliere à noter, que comme les seigneurs de Mexique & de Cusco, alloient conquestans de nouuelles terres ils y alloient aussi introduisans leur langue, car iaçoit qu'il y eust comme il y a encor de present vne grande diuersité de langues particulieres & propres, neantmoins la langue courtisane de Cusco courut & court encor auiourd'huy plus de mil lieuës, & celle de Mexi-

que, ne s'estendoit gueres moins, ce qui n'a pas esté de petite importance, mais a beaucoup profité pour faciliter la predication en ce tẽps que les predicateurs n'ont pas le don de plusieurs langues, comme ils auoient anciennement. Qui voudra sçauoir qu'elle ayde c'a esté pour la predication & conuersion de ces peuples, que la grandeur de ces deux Empires que i'ay dist, pour la grande difficulté que l'on a experimentée, à reduire en Christ les Indiens, qui ne recognoissoient point vn seigneur, s'en aille en la Floride, au Bresil, aux Andes, & en plusieurs autres endroits, où par la predication l'on n'a pas faict vn tel effect, en cinquante ans, comme on a fait au Peru, & en la neuue Espagne en moins de cinq. S'ils veulent dire que la richesse de ceste terre en a esté cause, ie ne le nie pas du tout, toutesfois il estoit impossible qu'il y eust tant de richesse, & qu'ils l'eussent peu cõseruer, s'il n'y eust eu Monarchie. Cela mesme est vn acheminement de Dieu, pour ce temps cy, auquel les predicateurs de l'Euangile sont si froids & si peu zelez, qu'il y aye des marchands lesquels auec la chaleur de l'auarice, & le desir du commandement, cherchent & descouurent de nouueaux peuples, où nous passions auec nostre marchandise. Car comme dit S. Augustin, *August. l. 2. de con. Euã c. 36.* la prophetie d'Esaye est acccomplie, en ce que l'Eglise de Christ s'est dilattée, non seulement en la dextre, mais aussi en la senestre, qui est comme il declare s'accroistre par des moyens humains, & terriens, que l'on cherche plus ordinairement que Iesus Christ. C'a esté aussi gran-

de prouidence du Seigneur, que quand les premiers Eſpagnols y arriuerent, ils trouuerent de l'aide entre les meſmes Indiens, à cauſe de leurs partialitez & grandes diuiſions. Cela eſt tout cogneu au Peru, que la diuiſion d'entre les deux freres Atahulpa, & Guaſca, eſtant nouuellement decedé le grand Roy Guanacapa leur pere, fuſt cauſe de donner l'entree au Marquis Dom Frãçois Pizarre & aux Eſpagnols, d'autant qu'vn chacun d'eux deſiroit ſon alliance, & qu'ils eſtoient occupez à ſe faire la guerre l'vn à l'autre. L'on n'a pas moins experimẽté en la neufue Eſpagne, que l'aide de ceux de la prouince de Tlaſcalla, à cauſe de la perpetuelle inimitié qu'ils auoient contre les Mexiquains, cauſa au Marquis Fernande Cortés, & aux ſiens la victoire, & ſeigneurie de Mexique, & ſans eux il leur euſt eſté impoſſible de la gaigner, voire ſeulement de ſe maintenir au pays. Ceux là ſe trompent beaucoup qui eſtiment peu les Indiens, & qui iugent que par l'auantage, que les Eſpagnols ont ſur eux, de leurs perſonnes, cheuaux & armes offenſiues, & deffenſiues, ils pourront conqueſter quelconque terre, & nation d'Indiens. Chille eſt encor là, ou pour mieux dire Aranco, & Teucapel, qui ſont deux villes, ſur lequelles nos Eſpagnols n'ont pas ſçeu gaigner vn pied de terre, combien qu'il y aye plus de vingt cinq ans, qu'ils y font la guerre ſans s'y eſpargner. Car ces barbares ayans vne fois perdu la crainte des cheuaux & des arquebuſes, & ſcachant que l'Eſpagnol tombe auſſi bien qu'vn autre, d'vn coup de pierre, ou auec vne fleche,

ils se hasardent & entrent dans les piques, faisans leurs entreprinses. Combien d'annees y a il que l'on leue des hommes en la neufue Espagne, que l'on mene contre les Chychymequos, qui sont vn petit nombre d'Indiens tous nuds, armez seulement de leurs arcs, & flesches, toutesfois iusques auiourd'huy ils n'ont peu estre vaincus, au contraire de iour en iour ils deuiennent plus hazardeux & determinez. Mais que dirons nous des Chucos, des Chyraguanas, & des Pilcocones, & de tous les autres peuples des Andes? toute la fleur du Peru n'y a elle pas esté, menant auec soy si grand appareil d'armes & hommes comme nous auons veu? que firent ils? auec quel profit retournerent ils? Ils en reuindrent certainement bien heureux de n'y auoir laissé la vie, y ayans perdu leur bagage & presque tous leurs cheuaux. Qu'aucun n'estime pas, qu'en parlant des Indiens, l'on doibue entendre des hommes de rien, mais s'il le pense qu'il vienne, & en face l'espreuue. Il en faut donc attribuer la gloire à qui elle appartient, qui est principalement à Dieu, & à son admirable disposition, car si Moteçuma en Mexique, & l'Ingua au Peru se fussent employez à resister aux Espagnols, & leur empescher l'entrée, Cortés, & Pyzarre y eussent peu profité, encor qu'ils fussent excellents Capitaines, d'auoir mis seulement pied en terre. C'a esté mesme vn grand ayde pour faire recepuoir aux Indiens la loy de Christ, que la grande subiection qu'ils auoient à leurs Rois, & seigneurs, & mesme la subiection, & seruitude qu'ils auoient au Dia-

ble, à ses tyrannies, & à son ioug si pezant. Ce fut vne excellente disposition de la sapience diuine, laquelle tire du proffit du mal pour vne bonne fin, & recoit son bien du mal d'autruy qu'elle n'a pas semé. Il est certain qu'il n'y a aucun peuple des Indes Occidentales, qui ait esté plus idoine à l'Euangile, que ceux qui ont esté plus subiets à leurs seigneurs, & qui ont esté chargez de plus grandes charges, tant de tributs & seruices, comme de coustumes, & vsages sanguinolents. Tout ce que posséderent les Roys Mexiquains, & ceux du Peru, est auiourd'huy le plus cultiué de la Chrestienté, & où il y a moins de difficulté au gouuernement, & police Ecclesiastique. Les Indiens estoient desia si lassez d'endurer le ioug tres-pesant, & insupportable des loix de Satan, des sacrifices & ceremonies, dont nous auons parlé cy-dessus, qu'ils consultoient entre eux de chercher vne autre loy, & vn autre Dieu, à qui ils seruissent. C'est pourquoy la loy de Christ leur sembla, & leur semble encor auiourd huy iuste, douce, nette, bonne, & toute pleine de biens. Et ce qui est difficile en nostre Loy, qui est de croire des mysteres si hauts & souuerains, a esté bien facile entre eux, d'autant que le Diable leur auoit fait comprendre d'autres choses plus difficiles. Et ces mesmes choses qu'il auoit desrobées de nostre loy euangelique, comme leur facon de communion & confession, leur adoration de troix en vn, & telles autres choses semblables, lesquelles contre la volonté de l'ennemy ont aydé à faire plus facilement receuoir la verité à ceux

qui les auoient receus en la menterie. Dieu en toutes ses œuures est sage, & admirable, lequel surmonte l'aduersaire auec ses propres armes, l'arreste auec son lacs, & l'esgorge, auec sa propre espée. Finalement nostre Dieu, (qui auoit creé ces peuples, & qui sembloit si long temps les auoir mis en oubly) quand leur heure a esté venue a voulu faire que les mesmes Diables ennemis des hommes qu'ils tenoient faulsement pour dieux, donnassent tesmoignage contre leur volonté de sa vraye loy, du pouuoir de Christ & du triomphe de sa Croix, ainsi qu'il appert clairement par les presages, propheties, signes, & prodiges cy dessus racontez auec plusieurs autres qui sont aduenus en diuers endroits, & que les mesmes ministres de Satan, sorciers, magiciens, & autres Indiens l'ont confessé. Et ne peut-on nier (car c'est chose tres-euidente, & notoire par tout le monde) que le Diable n'ose siffler, & que les pratiques, oracles, responces, & apparitions visibles, qui estoient si ordinaires en toute ceste infidelité, ont cessé és lieux, où le signe de la Croix a esté planté, où il y a des Eglises, & où l'on a cõfessé le nom de Christ. Que s'il y a encor auiourd'huy quelque sien ministre maudit, qui participe encor de quelque chose de cela, ce n'est que dedans les cauernes, sommets des montaignes, & aux lieux cachez & du tout esloignés du nom & communion des Chrestiens. Le Seigneur souuerain soit benit, pour ses grandes misericordes, & pour la gloire de son sainct nom, & à la verité, si l'on gouuernoit & regissoit ce peuple, tant temporelle

ment que ſpirituellement, de la façon que porte la loy de Ieſus Chriſt, auec vn ioug ſi doux, & vne charge ſi legere, & qu'on ne leur donnaſt point plus de poix & de charge que ce qu'ils peuuent porter, ainſi qu'il eſt porté, & commandé, par les patentes du bon Empereur de bonne memoire, & que auec cela ils prinſſent la moytié du ſoucy, qu'ils emploient à faire proffit de leurs pauures ſueurs, & trauaux, pour leur ayder à leur ſalut, ce ſeroit la Chreſtienté la plus paiſible, & heureuſe de tout le monde. Mais noz pechez bien ſouuent ſont occaſion, que Dieu ne depart pas ſes graces ſi abondamment qu'il feroit. Toutefois ie dy vne choſe qui eſt vraye, & le tiens pour certain, que iaçoit que la premiere entrée de l'Euangile, en beaucoup d'endroits n'a pas eſté accompagnée de ſincerité, & de moiens Chreſtiens deſquels on ſe deuoit ſeruir, ſi eſt-ce que la bonté de Dieu, a tiré du bien de ce mal, & a fait que la ſubiection des Indiens, leur aye eſté vn parfait remede, & ſaluation. Que l'on conſidere vn peu ce que de noſtre temps l'on a de nouueau conuerty en la Chreſtienté, tant en Orient qu'au Ponent, & combien il y a eu entre eux peu de ſeureté, & de perſeuerance en la foy, & religion Chreſtienne, és lieux, où les nouueaux conuertis ont eu entiere liberté de diſpoſer de ſoy, ſelon leur liberal arbitre. La Chreſtiẽté ſans doute va croiſſant & augmentant, & rapporte chaque iour plus de fruit entre les Indiens aſſubiectis, & au contraire, va ſe diminuant, & menaçant ruine, és autres qui ont eu des commencemens plus

heureux : & encor que les commancemens ayent esté laborieux és Indes Occidentales, toutefois le Seigneur n'a laissé d'enuoyer incontinent de bons ouuriers & fideles ministres siens, hommes saints & apostoliques, comme furent frere Martin de Valence, de l'ordre de S. François; frere Dominique de Getançois, de l'ordre de S. Dominique, frere Iean de Roa, de l'ordre de S. Augustin, auec d'autres seruiteurs du Seigneur, qui ont vescu sainctement, & y ont ouuré des choses plus qu'humaines. Des Prelats mesmes sages, & des prestres fort saincts, & dignes de memoire, desquels nous oyons des miracles remarquables & propres actes d'Apostres voire en nostre temps en auons cognu, & communiqué de ceste qualité. Mais pource que mõ intentiõ n'a esté plus outre que de traiter ce qui touche l'histoire propre des mesmes Indiens, & de venir iusque au temps que le Pere de nostre Seigneur Iesus Christ voulut leur communiquer la lumiere de sa parole, ie ne passeray plus outre, laissant pour vn autre temps, ou pour vn meilleur entendement, le discours de l'Euangile aux Indes Occidentales, suppliant le Souuerain Seigneur de tous, & priant ses seruiteurs qu'ils supplient humblement sa diuine maiesté qu'il plaise à sa bonté visiter souuent, & augméter, par ses dons du Ciel, la nouuelle Chrestienté, que les derniers siecles ont plantée aux bornes de la terre. Soit au Roy des siecles gloire, honneur & empire, pour tousiours & à iamais. Amen.

FIN.



TABLE DES CHOSES PLVS REMARQVABLES CONtenues en ceste histoire naturelle & moralle des Indes.

A

B

D

G

L

M

gran-

N

S

T

